



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

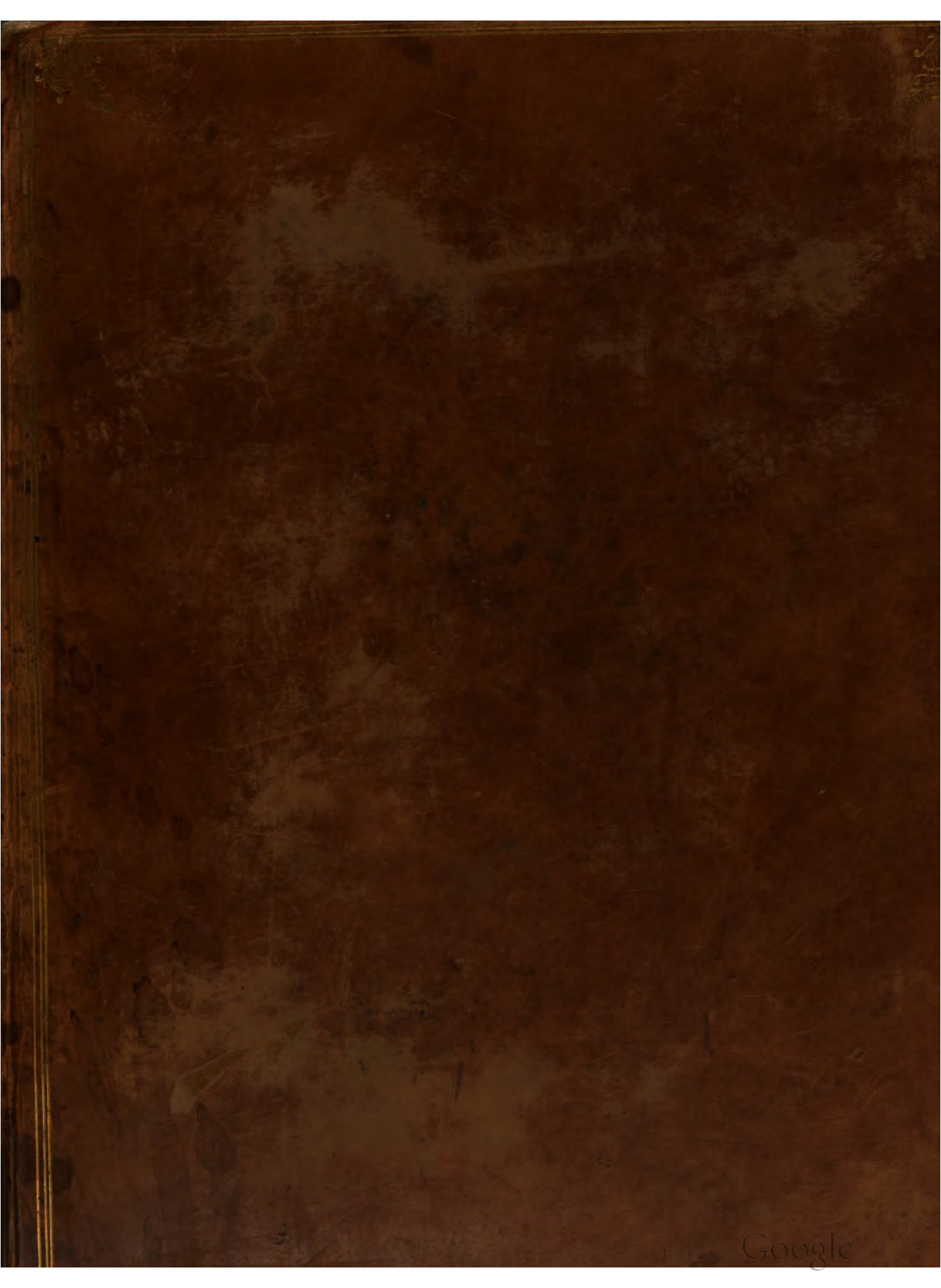
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







47.02

30

Est. 11.4.3.

24-7-21-21-21

MED. 6483

Thapsa - Thapsa - Thapsa

TRAITÉ
DES ÉTUDES.
TOME PREMIER.

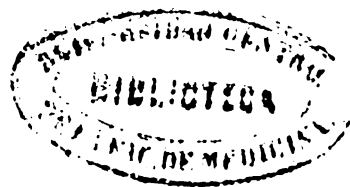


37.012
D E
LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET
D'ETUDIER R 65
LES BELLES-LETTRES,

Par rapport à l'esprit & au cœur.

*Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris,
Professeur d'Eloquence au Collège Roial, & associé à
l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez la Veuve **ESTIENNE**, Libraire, rue
Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





AMPLISSIMO RECTORI

ET ALMÆ

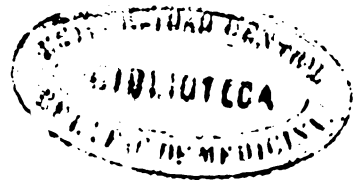
UNIVERSITATI PARISIENSI.



NIHIL mihi neque optatius contingere potuit, neque honorificentius, AMPLISSIME RECTOR, ALMA STUDIORUM PARENS, quàm ut opus hoc, vestro præsertim hortatu susceptum, vestris quoque auspiciis liceret in lucem emittere. Cupiebam jamdudum, data occasione aliqua, gratum memoremque ani-

Tome I.

a



*num testari erga optimam Matrem , cui
secundùm Deum omnia debere me profiteor.
Educatus in sinu vestro à pueritia , vestræque
lacte doctrinæ enutritus , si quid est in me
literarum , si quod veritatis studium deside-
riumque pietatis , totum id scilicet è vestris
hausi fontibus , quos pauperi æquè ac diviti ,
ignoto ac nobili patere , ego sum cum multis
jucundissimè expertus. Vos me toto studiorum
decursu salubribus imbutum præceptis , per
varios deinde magisterii deductum gradus , &
honore apud vos summo non semel decoratum ,
post multos demum annos donastis rude , otii-
que non ignobilis usura frui concessistis.*

Orat. pro
Planc. n. 66.

*Sed quoniam , ut aiebat olim vir sapien-
tissimus , otii nostri non minùs quàm negotii
rationem extare oportet ; nec licet homini
probo , multo minùs christiano , languori desi-
diæque se dedere : en vobis offero fructus otii
mei , utinam à nativa Academici soli bonitate
non omnino degeneres !*

*Vestra me auctoritas impulit , ut id operis
auderem aggredi. Electus à vobis qui funda-
tam recens apud nos gratuitam Juventutis
institutionem LUDOVICO XV publica
oratione gratularer , conatus eram paucis
exponere quàm acri studio & cura in id
hactenus incubuisset Universitas , ut pueri*

apud se non literas modò, sed multo magis probitatem & religionem addiscerent. Quod tunc non potueram nisi strictim & leviter pro brevitate temporis attingere, id vos iussistis latiùs à me pleniusque tractari. Et si tanto me oneri imparem sentiebam, malui prudentiam in me quàm obsequium desiderari, meque statim accinxi ad scribendum, gallico quidem sermone, quo pluribus usui esse possem apud nostrates. Confectum media jam parte opus judiciis vestris permitto, magnum laboris præmium laturus, si vobis ille videbitur nonnihil posse studiosæ juventuti afferre utilitatis.

In hisce qui modò prodeunt libris fuit mihi præcipua mens, (ut nunc de moribus & pietate sileam) scripto consignare usurpatam jamdiu apud vos docendi rationem ac methodum, quæ viva voce hætenus & per manus tradita ad nos usque pervenit; & hoc qualicumque vestræ in instituendis pueris disciplinæ monumento verum ac sincerum politioris literaturæ gustum contra varias temporis vices & injurias, si fieri potest, integrum & illibatum tueri. Viget ille nunc quidem quàm maximè apud vos & per totam latè Galliam, felicibus sensim incrementis ad summum ferè apicem perductus. Clara

grandium rerum miraculis ætas LUDOVICI MAGNI, maximè verò præstantium ingeniorum ferax, repræsentavit apud nos fausta Augusti tempora, Galliæque nostræ nunquam intermorituris operibus famam peperit immortalem. Sed quo videtur altiùs hoc in genere Gallici nominis provecta laus, hoc timendum magis, ne, quia conscendere ulteriùs vix potest, paulatim decidat, & ad ima labatur.

Ausim autem dicere, servandi illius depositi curam non minima ex parte diligentiae ac fidei vestrae esse commissam. Voluerunt Augustissimi Reges nostri, quibus nobilem ortum debet primogenita Regum Filia Universitas, publicam apud vos patere cujuslibet quidem scientiae officinam, sed earum imprimis artium, quibus ad præclaram dicendi vim acui ingenia & expoliri solent. Istic domicilium, istic patriam, istic firmam velut arcem reginae rerum Eloquentiae assignarunt, ubi illa græcis latinisque irrigata fontibus, & antiquo educata cultu, sub austeræ severitatis custodia tutò cresceret, nec se casta virgo sineret unquam cincinnis, & fuco, & meretricio quocumque ornatu contaminari.

Creditam vobis fuisse hujus in scribendo salubritatis tuendæ curam dum contendo, absit ut officii nostri partes inconsulta temeri-

tate extollere altiùs videar , quasi absolutos omnibus numeris oratores , poëtas , philosophos , quo nihil ferè majus ac difficilius est , è scholis nostris prodire intelligam. Muneris nostri est inchoare & informare opus , prima quasi lineamenta ducendo , non ad summam absolutionem perfectionemque perducere. Commonstramus pueris certum finem quò tendere , tutum iter quod ingredi , errores & pericula quæ vitare debeant. Uno verbo , firmissima à nobis totius operis fundamenta ponuntur : jaciuntur vera , sincera , incorrupta bonarum omnium artium semina. Quanta sit autem seminis virtus , quanta fundamenti vis , quamvis utraque lateant & in obscuro sint , nemo non intelligit. Vel in primis puerorum ætatulis elucent ingenii quidam igniculi , quibus admonemur nullam esse tam infirmam ætatem , quæ non possit jam recto imbui , & sanè judicandi vim vel à teneris combibere. In perlustrandis veterum scriptis , modò peritus viæ dux adsit , licet carpentem undique cum delectu quæ se dant obviam , libare egregium nativæ venustatis florem , aut potius amplam colligere frugum & fructuum copiam , quibus pueri ceu quotidiano cibo aliti , non nisi optimis assuescant. Talibus nutrimentis educata mens , & veterum sapore

tingēta, paulatim colorat se ac roborat; ita ut insidens in eis ex illa familiari antiquorum consuetudine species pulcritudinis eximia quædam, altèque animis impressa, rapiat etiam non cogitantes ad similitudinem sui, eisque Atticæ elegantia & Romanæ urbanitatis gustum ingeneret.

Inde existunt summi in Republica literaria viri. Inde pullulavit seges illa eminentium in unoquoque genere Scriptorum, quibus tantopere enituit LUDOVICI XIV ætas, & adhuc nostrâ floret; quos antiquum sapere, & Athenarum ac Romæ opibus redundantes ad scribendum venisse, nulli non vetustatis paulum scienti apparet.

Est igitur officii nostri, quibus Alma Studiorum Parens Universitas publicam docendi provinciam imposuit, illius nomine & jussu tanquam in excubiis stare vigiles & arrectos, ne præclarum illud Nationis nostræ bonum in ipsa stirpe degeneret: ne juvenes recentis lasciviæ deliciis capti, pro solido ingenii fructu nitentes flosculos adamant: ne, ut sunt improvidi & inanibus faciles, fallacibus insidiis, quæ sæpe sub grandium nominum obtentu latent, deludi se patiantur. Nam tenduntur undique puerorum ingeniis insidiæ, nisi curæ sit nobis eos contra gliscentem pravo-

rum judiciorum corruptelam assidua lectione veterum, necnon & recentium in quibus pariter succus ille & sanguis incorruptus sanioris eloquentiæ vigeat, velut sepimento munire.

Has Academici muneris partes nullo non tempore tentarunt tueri diligenter periti, quibus semper floruit Universitas, magistri. Sed fatendum est acriores multo quàm antea industriæ faces exarsisse, ex quo LUDOVICUS XV, constituta apud nos gratuita Juventutis educatione, novum se Conditorem Universitatis, Literarumque & hominum literatorum munificum Parentem professus est. Nova inde nobis animorum alacritas, novi spiritus accesserunt. Suppudebat nos, literaturæ, eloquentiæ, philosophiæ, hoc est ingenuarum omnino & perliberalium artium magistros, instar mercenariorum, tam nobilem operam vendere, & aliam à discipulis, quàm quæ à gratæ voluntatis affectu proficiscitur, exigere mercedem ejusmodi laboris, quem nec perire oportet, nec decet venire. Ab hac nos indecoræ servitutis molestia tandem aliquando vindicavit Principis optimi propensa in nos benignitas. His velut illustribus primitiis ineuntis vitæ & regni primordia consecrare voluit, se seque ad benefaciendi consuetudinem tali rudimento exercere. Nondum maturus ad

imperandum, dando cœpit agere Principem. Nondum habilis sceptro gerendo manus, nec tractandis adbuc armis idonea, largiendo vires suas feliciter experta est.

Eccujus apud nos animum non accendit, eccui non acres admovit stimulos tam amari digna, tam digna celebrari omni ævo augusti Principis beneficentia? Scriptis hi seu græcè, seu latinè, seu gallicè versibus; orationibus illi palam habitis diverso tempore; alii editis in lucem varii generis operibus; omnes, quæ prima & præcipua lex ab Universitate nobis imponitur, expleta privatim officii sui vice perdiligenter & perstrenuè: pro suis quisque viribus allaborant ut Principis optimi beneficium apud bene memores, nec regia benignitate prorsus indignos, collocatum esse videatur. Liceat mihi quoque pro meo modulo venire in partem communis industriæ & æmulationis, & vectigalis operæ aliquid labori ceterorum adjungere, ut ita saltem pateat quàm sim vobis semperque futurus sim,
AMPLISSIME RECTOR, ALMA STUDIORUM
PARENS, sincero grati animi affectu &
pleno reverentiæ obsequio addictus ac devotus

C. ROLLIN antiquus Rector,
& Emeritus Professor Eloquentiæ.

A MONSEIGNEUR

A MONSEIGNEUR
LE RECTEUR,
ET A L'UNIVERSITÉ
MERE DES SCIENCES.
MONSEIGNEUR,
* MESSIEURS,

RIEN ne pouvoit être ni plus flatteur ni plus glorieux pour moi , que de faire paroître sous vos auspices un Ouvrage entrepris principalement par vos ordres. Je souhaitois depuis longtems de trouver quelque occasion de témoigner publiquement ma vive & sincère reconnoissance pour l'Université, que je regarde comme ma mère, & à qui je compte tout devoir après Dieu. Elevé dans son sein dès mon enfance, nourri du lait de sa doctrine, si j'ai acquis quelque connoissance des lettres, si j'ai quelque amour de la vérité, quelque goût de la piété, c'est à l'Université que j'en suis redevable: j'ai puisé de si grands biens dans ces sources libérales, que vous tenez ouvertes également aux pauvres & aux riches, à ceux qui sont sans naissance & aux premiers de la noblesse, comme je l'ai heureusement éprouvé avec un grand nombre

* Ce sont les Chefs des sept **||** composent le Tribunal de M. le
Compagnies de l'Université, qui **||** Recteur.

Tome I.

b

d'autres. C'est vous qui après m'avoir formé par de salutaires leçons pendant le cours de mes études, après m'avoir fait passer par les différens degrés de la profession publique , & m'avoir plus d'une fois honoré de la première dignité de votre corps , m'avez enfin au bout d'un service de plusieurs années accordé une retraite , où je pûsse jouir d'un honorable repos.

Mais comme , selon la maxime d'un des hommes les plus sages de l'antiquité , nous ne devons pas être moins en état de rendre compte de notre loisir , que du tems de nos occupations ; & qu'il n'est pas permis à un honnête homme , encore moins à un chrétien , de se livrer à l'inaction & à la mollesse : voici que je vous offre les fruits de mon loisir , fruits qui vous appartiennent puisqu'ils sont nés sur votre fond : heureux , s'ils ne dégénèrent point de la bonté du terroir qui les a portés !

C'est votre autorité qui m'a engagé dans cette entreprise. Choisi par vous pour rendre de publiques actions de grâces au Roi au sujet de l'instruction gratuite qu'il vient de fonder tout récemment parmi nous , j'avois tâché d'exposer en peu de mots quelle avoit toujours été l'attention & le zèle de l'Université , pour former les jeunes gens non seulement aux lettres , mais bien plus encore à la probité & à la religion. Ce que je n'avois pu que montrer en gros & effleurer légèrement , à cause de la brièveté du tems qui m'étoit prescrit , vous m'avez ordonné de le traiter avec plus d'étendue. Je sentoîs bien qu'un pareil Ouvrage étoit au-dessus de mes forces. Mais j'ai mieux aimé paroître manquer de prudence que de docilité : j'ai

mis sur le champ la main à la plume, & j'ai pris le parti d'écrire en François, afin de pouvoir être entendu d'un plus grand nombre de nos compatriotes. Voici la première moitié de l'Ouvrage que je soumets à votre jugement : & je me tiendrai bien récompensé de mon travail, si vous le regardez comme pouvant être de quelque utilité pour la jeunesse.

Dans cette partie qui paroît aujourd'hui, ma principale vûe a été (pour ne point toucher ici à ce qui concerne la piété & les bonnes mœurs) de mettre par écrit, & de fixer la méthode d'enseigner usitée depuis longtems parmi vous, & qui jusqu'ici ne s'est transmise que de vive voix, & comme par une espèce de tradition ; d'ériger, autant que j'en suis capable, un monument durable des règles & de la pratique que vous suivez dans l'instruction de la jeunesse, afin de conserver dans toute son intégrité le vrai goût des belles lettres, & de le mettre à l'abri, s'il est possible, des altérations & des injures du tems. Ce goût régne aujourd'hui parmi vous, & dans toute la France ; & par d'heureux & insensibles accroissemens, il est parvenu presque au comble de la perfection. Le siècle de Louis le Grand, siècle fameux par tant de merveilles, & surtout fécond en grands & puissans génies, nous a retracé l'image du savant & poli siècle d'Auguste, & par des ouvrages qui ne périront jamais a acquis à notre France une gloire immortelle. Mais plus nous voions que s'est élevée à un haut point cette gloire du nom françois, plus il est à craindre, que ne pouvant plus croître

b ij

aujourd'hui elle ne commence peut-être à déchoir & à dégénérer d'elle-même.

Or, j'ose dire ici que la garde de ce précieux dépôt est principalement remise en vos mains & confiée à votre fidélité. Nos Rois, à qui doit sa naissance l'Université de Paris, dont le plus glorieux titre est celui de Fille aînée des Rois, nos Rois ont voulu que l'on trouvât dans votre sein une école publique pour toutes les sciences, mais sur tout pour ce genre de connoissances qui élève & forme les esprits au grand art de bien dire. Ils ont prétendu, en fondant votre Compagnie, fonder pour l'Eloquence, qui a mérité d'être appelée la Reine de l'Univers, un domicile, une patrie, une citadelle assurée: afin qu'arrosée des sources de l'antiquité Grecque & Latine, elle n'admît jamais le mélange d'une nouveauté séduisante; afin qu'élevée, pour ainsi dire, par vos mains dans le goût antique, & gardée sous une austère tutèle contre l'audace des corrupteurs, jamais elle ne se laissât altérer par le fard, par l'afféterie, ni par tous les ornemens indignes de sa pureté.

Quand j'avance que vous êtes chargés du soin de conserver ce bon goût dans les ouvrages d'esprit, je ne prétens point par une témérité inconsidérée étendre nos fonctions au-delà de leurs justes bornes, ni soutenir qu'au sortir de nos écoles, ceux qui s'y sont formés soient parvenus à tout ce qu'il y a presque de plus difficile au monde, c'est-à-dire, soient des Orateurs, des Poètes, des Philosophes parfaits. Notre devoir est de commencer & de tracer l'ouvrage, d'en tracer les premiers traits, & non pas de le porter à la dernière perfection.

Nous montrons aux jeunes gens le but certain auquel ils doivent tendre , la route assurée qu'ils doivent tenir , les illusions & les dangers qu'ils doivent éviter. En un mot , nous posons les fondemens solides de tout l'ouvrage : nous jettons la bonne semence, la semence choisie, pure, exquise de tous les beaux Arts. Or qui ne fait quelle est la force de la semence dans les productions de la terre, quelle est l'importance des fondemens dans les édifices. Tout dépend des principes : & néanmoins ces principes ne paroissent point & demeurent enterrés. Dès les premières & plus tendres années les enfans font briller comme des étincelles & des traits d'esprit, qui nous avertissent qu'il n'y a point d'âge si foible, qui déjà ne puisse prendre la teinture du vrai, & commencer à se former au bon goût. Dans les écrits des Anciens qu'on leur fait lire, ils peuvent aisément, pourvû qu'ils aient un bon guide, choisissant parmi tant de choses excellentes qui se présentent de toute part, cueillir comme une fleur exquise d'agrément naturel & délicat ; ou plutôt faire une ample récolte de fruits admirables pour leur bonté, dont ils feront leur nourriture ordinaire, & par là s'accoutumeront à ne goûter que ce qu'il y a de plus parfait. L'esprit formé & nourri de ce suc de l'antiquité, le transforme en sa substance, & se fortifiant peu-à-peu en vient au point, que l'idée du beau que l'on s'est rendu familière par l'habitude avec les Anciens, & qui s'est profondément gravée dans l'ame, y produit son effet même sans que l'on y pense, & rend l'ouvrage conforme au modèle mêm-

me sans la réflexion de l'artisan; en un mot, fait renaître dans les hommes d'aujourd'hui le goût de l'élégance Attique & de l'urbanité Romaine.

Ainsi se forment les grands hommes dans la République des lettres. C'est de cette source qu'est sorti ce nombreux essain d'écrivains excellens en tout genre, qui ont fait l'ornement du siècle de LOUIS XIV, & qui brillent encore aujourd'hui. Tous ils ont eu le goût antique: & il suffit d'une légère connoissance de l'antiquité pour reconnoître que tous ils n'ont entrepris d'écrire qu'après s'être enrichis des dépouilles de Rome & d'Athènes.

C'est donc une obligation pour nous, que l'Université mère des beaux Arts a chargés de la fonction publique d'enseigner, c'est à nous qu'il convient d'être comme en sentinelle sous son nom & par ses ordres, veillant avec une attention infinie à empêcher que ce bien si précieux à notre nation ne dégénère dans la racine & dans le principe; que les jeunes gens épris des charmes de ces faux brillans dont la mode s'introduit parmi nous, au lieu de fruits solides ne courent après de petites fleurs qui n'ont qu'un vain éclat; & que, comme ils sont peu capables de se tenir sur leurs gardes, & faciles à se laisser séduire aux apparences trompeuses, ils ne tombent dans des espèces d'embuscades qui les attendent souvent cachées à l'abri des plus grands noms. Car il y a des embuches tendues de toutes parts pour surprendre les esprits des jeunes gens, à moins qu'à cette corruption & à ce mauvais goût qui croît de jour en jour, nous n'opposions une puissante barrière en les fortifiant par la lecture.

assidue des Anciens , & de ceux des Modernes en qui régné pareillement le goût épuré de la saine éloquence.

Ce devoir de la profession Académique n'a jamais été négligé parmi nous : toujours les habiles maîtres, qui dans tous les tems ont fait la gloire de l'Université, se sont efforcés de le remplir. Mais il faut avouer qu'aujourd'hui notre zèle est animé par un éguillon plus pressant que jamais , depuis que le Roi, en fondant parmi nous l'instruction gratuite, s'est montré par cette magnificence vraiment Roiale le second Fondateur de notre Université, & le Père des Lettres & des hommes Lettrés. Ce bienfait a échauffé notre ardeur, il nous a rehaussé le courage. Ce n'étoit pas sans quelque sentiment de honte que nous glorifiant d'être par état Professeurs & maîtres de littérature , d'éloquence , de philosophie , c'est-à-dire des Arts les plus nobles & les plus libéraux, nous nous voyions, presque semblables à des mercénaires , forcés de mettre à prix des services d'un ordre si relevé. Nous étions affligés d'avoir à exiger de nos disciples une autre récompense , que celle de la reconnoissance & du bon cœur, pour un travail qui ne doit pas être perdu, mais qu'il ne convient pas de vendre. Enfin la bonté & la libéralité du Roi nous ont délivrés de cette servitude également pénible & indécente. C'est par ces illustres prémices qu'il a voulu consacrer les commencemens de sa vie & de son règne, & se former par un si glorieux début à l'heureuse habitude de répandre les bienfaits. Dans un âge où il n'exerce pas encore le pouvoir qui lui appartient, c'est en donnant qu'il com-

mence à user des droits de la Roiauté. Cette aimable & auguste main, qui porte le sceptre sans être en état de le manier, trop foible encore pour faire usage des armes, se plait à essayer ses forces par la magnifique distribution de ses dons.

Qui d'entre nous ne s'est pas senti échauffé d'un nouveau feu par cette libéralité si digne de notre amour, si digne de nos louanges immortelles? à qui n'a-t-elle pas valu cet enthousiasme tant vanté chez les Poètes? Nous nous sommes efforcés à l'envi de témoigner notre reconnoissance, les uns par des pièces de vers en Grec, en Latin, en François; les autres par des harangues publiques prononcées en diverses occasions; quelques-uns par des ouvrages sur différentes matières de littérature; tous par une fidélité & une ardeur plus parfaite que jamais à remplir le premier & le principal des devoirs que l'Université nous impose, qui est celui des leçons que nous donnons à nos disciples: en un mot chacun selon ses forces s'est cru obligé de tâcher de faire connoître que le bienfait du Roi tomboit sur des cœurs reconnoissans, sur des hommes qui ne sont pas tout-à-fait indignes de ses Roiales bontés.

Dans cette émulation universelle, dans ce renouvellement général d'un zèle si louable, qu'il me soit permis aussi de me présenter pour y tenir ma place, & de paier un foible tribut, qui puisse au moins être un témoignage de la sincère & vive reconnoissance, & du profond respect avec lequel je suis, &c.

EXTRAITS



EXTRAITS DE QUELQUES CONCLUSIONS
de l'Université au sujet du Traité des Etudes.

JE JOINS ICI à cette Epître Dédicatoire quelques extraits de Conclusions de l'Université, qui regardent principalement mon Traité sur les Etudes, & qui marquent ce qui m'a donné lieu de composer cet Ouvrage. La modestie demanderoit peut-être que je supprimasse des témoignages qui me sont trop avantageux : mais plusieurs amis m'ayant pressé de les rendre publics, je me suis cru obligé de me rendre à leurs desirs ; je prie le Lecteur de me pardonner cette faute. Je compte bien qu'on rabattra beaucoup des louanges qu'une mere affectionnée donne à un de ses enfans, qu'elle a formé elle-même avec un grand soin & une bonté particulière.

L'Université m'ayant fait l'honneur de me choisir pour prononcer en son nom un discours sur l'Instruction gratuite dont le Roi actuellement régnant lui avoit accordé le bienfait, je m'acquittai de cette glorieuse commission en sa présence dans les Ecoles extérieures de Sorbonne le 19 Décembre de l'année 1719. Le Public ne parut pas mécontent de mon Discours, sur tout de la partie où j'exposois la manière dont les Etudes se font depuis longtemps dans l'Université de Paris. Quelques jours après elle chargea M^r le Recteur de me faire des remerciemens en son nom, & de m'engager à donner une juste étendue à la partie de mon Discours qui regarde les Etudes, matière importante, & que je n'avois pu y traiter que fort succinctement.

EXTRACTUM E COMMENTARIIS UNIVERSITATIS.

Anno Domini 1720 die 13 Januarii... ordinaria & mensura Comitum Deputatorum Universitatis habita sunt apud Amplissimum Rectorem in Collegio Dormano-Bellovaco...

M. Edmundus Pourchot Syndicus dixit de M. Carolo Rollin antiquo Rectore... censere se gratias ei agendas esse maximas pro multis ejus maximisque beneficiis in Academiā... Tum verò, si minus imperio, saltem precibus agen-

Tome I.

c

dum cum eodem, ut habitam nuper in Sorbona gratulatoriam Orationem publici faciat juris, eamque partem quæ est de ratione docendi in Academia, fusiùs aliquanto explanet, ad utilitatem non solum scholarium, sed etiam Magistrorum tam præsentium quàm futurorum.

Re missa in deliberationem, singulis Deputatis in Syndici descendentibus sententiam,

PLACUIT, per Amplissimum Rectorem Universitatis nomine gratias maximas agi haberique M. Carolo Rollin... cumque eo precibus agi, ut Orationem suam typis imprimat, ac faciat publici juris. Sin vinci Viri modestia non possit, saltem partem eam suæ Orationis, quæ est de ratione docendi in Academia Parisiensi usurpari consuetà, fusiùs aliquanto atque uberius per singula capita explicet, præcipuum locum in Statutis propediem conficiendis habituram. Atque ita ab Amplissimo Rectore conclusum fuit. Signatum, COFFIN Rector.

En conséquence de cet ordre de l'Université, car j'ai dû regarder ainsi ses prières, je me mis au travail ; & environ cinq ans après, aiant achevé les deux premiers Tomes du Traité des Etudes, je me présentai devant l'Université, pour la prier de me permettre de lui dédier cet Ouvrage, & de lui témoigner par là ma vive reconnaissance pour toutes les graces & les faveurs dont elle m'avoit comblé. L'Université me le permit d'une manière tout-à-fait obligeante.

Die 4 Augusti 1725... M. Carolus Rollin antiquus Rector, antiquus Collegii Dormano-Bellovacii Primarius, & Rhetoricæ quondam Professor in Collegio Sorbonæ Plessæo, intromissus in locum Comitiorum, dixit se materna Universitatis invitatione impulsus, ab anno 1719 operi de Christiana Juventutis in Academia Parisiensi institutione conscribendo incubuisse... Nunc cum propè sit ut mandatus typis Liber prodeat in publicum, ab alma se parente, cui se quicquid in vita adeptus est seu famæ, seu doctrinæ, debere profitetur, pro singulari beneficio postulare, ut sibi Librum suum liceat ipsi dicare, consecrare, ac sub ipsius auspiciis evulgare...

Re missa in deliberationem, ac dictis sententiis, Placuit unanimi consensu, gratias haberi agique maximas M. Carolo Rollin, quòd istud opus ex Academiæ sententia suscepit at

perfecerit. Illud idem opus cum quanta potest maxima grati animi significatione esse accipiendum, fierique ipsi potestatem ut illud emittat in publicum sub auspiciis & nomine Universitatis. Atque ita ab Amplissimo Rectore conclusum fuit. Signatum, DAGOUMER Rector.

Quelque tems après, la Faculté des Arts, dans le sein de laquelle j'ai été élevé, voulut bien me donner une marque glorieuse de son estime & de son approbation par rapport à mon Ouvrage sur la *Manière d'étudier & d'enseigner les Belles Lettres.*

Die Sabbati 23 Martii 1726 ...habita sunt apud Maturinenses Rectoria Comitia Præclaræ Artium Facultatis... Auditus est M. Edmundus Pourchot Syndicus, qui dixit... de M. Carolo Rollin Viro Rectorio, & multis nominibus commendato, certè Librum eum quem de ratione docendi disceridique, hortante Academia matre conscripsit, ac nuper edidit, à doctis & probis quibusque tam diligi & tanti æstimari, ut meritò sibi gratulari debeat Præclara Artium Facultas, quòd Virum tantæ virtutis ac sapientiæ, tanti laboris, ac tantæ, præcipuè quod spectat ad Juventutem instituendam, utilitatis, pepererit, alucrit, atque etiamnum in tenero sinu suo contineat. Quamobrem censere se dulcissimam quamque benevolentie Academicæ & materni amoris significationem Viro eximio esse exhibendam, ejusque memoriam honorificentissimis verbis in publicis nostris Commentariis æternandam. Rector Amplissimus misit Nationes ad deliberandum.... Secefferunt Nationes in locum suum, ac per Ornâtissimos suos Procuratores renuntiarunt.... Gratias agi haberique Magistro Rollin propter eximium opus quod nuper publici juris fecit, & quàm honorificentissimè fieri poterit, mentionem ejus in Commentariis Universitatis esse faciendam.... Atque ita ab Amplissimo Rectore conclusum fuit. Signatum, J. COUVILLARD DE LA VAL Rector.

L'Université n'a pas témoigné moins d'estime & de considération pour mon Histoire ancienne. Elle a bien voulu déclarer qu'elle regarde cette Histoire comme très-utile pour cultiver l'esprit, &, ce qu'elle estime beaucoup plus, propre à former les mœurs; autant estimée dans les pays étrangers, que dans ce Roiaume; capable de

faire honneur à la France , & sur tout à l'Université de Paris.

Anno Domini 1738 die 30 Augusti , habita sunt in antecessum apud Amplissimum Rectorem in Sorbonæ-Plessæo Comitia Deputatorum Universitatis mensura... Amplissimus Rector duo postrema ANTIQUÆ HISTORIÆ Volumina , cum primo HISTORIÆ ROMANÆ à M. Carolo Rollin conscriptæ , ipsius nomine singulis Deputatis dono dedit , ipsumque M. Rollin excusavit , quod , cum rure propter ferias degat , offerre ipse minimè potuerit. Ejusmodi munus , eo quo par erat animi sensu ab omnibus exceptum fuit , rogatusque Amplissimus Rector , ut de eo , Tribunalis Academici nomine , gratias agat Auctori amplissimas ; ipsique gratuletur ad finem perductum opus , excolendis ingeniis , & , quod longè majus est , informandis moribus tam aptum & efficax : apud exteras gentes perinde atque in Gallia probatum ac celebratum : patriæ perhonorificum , ac præsertim Universitati Parisiensi , ad quam ipse M. Rollin multiplici titulo pertinet , alumnus ejus quondam ; deinde è Magistris unus ; aliquando , nec semel , Rector : per duodecim annos Collegii Dormano-Bellovacii Primarius ; inter Doctores Artium dudum emeritus ; Gallicanæ Nationis suo tempore Procurator ; Tribus Parisiensis multis ab annis Decanus. Et ita , prius audito M. Baltazare Gibert Syndico , conclusit Amplissimus Rector. Signatum , N. PIAT Rector.

Je dois finir ces Extraits , par où je les ai commencés , en priant le Lecteur de me pardonner mon imprudence & mon indiscretion de les avoir rendu publics. *Ut minùs sapiens feci. Velut insipientem accipite me , ut & ego modicum quid glorier.*



DISCOURS



DISCOURS PRELIMINAIRE.

PREMIERE PARTIE.

*Réflexions générales sur les Avantages de la
bonne Education.*



L'UNIVERSITÉ de Paris, fondée par les Rois de France pour travailler à l'instruction de la Jeunesse, se propose dans cet emploi si important trois grands objets, qui sont, la science, les mœurs, la religion. Elle songe premièrement à cultiver l'esprit des jeunes gens & à l'orner par toutes les connoissances dont ils sont alors capables. Ensuite elle s'applique à rectifier & à régler leur cœur par des principes d'honneur & de probité, pour en faire de bons ci-

*L'instruction
des jeunes gens
a trois objets.*

Tome 1.

A

toiens. Enfin elle tâche d'achever & de perfectionner ce qu'elle n'a fait qu'ébaucher jusques-là, & elle travaille à mettre pour ainsi dire le comble à son ouvrage en formant en eux l'homme chrétien.

C'est là le but que se sont proposé nos Rois en établissant l'Université : & c'est aussi l'ordre des devoirs qu'ils lui ont eux-mêmes prescrits dans les divers Réglemens qu'ils lui ont donnés pour la mettre en état de répondre à leurs vûes. Celui d'Henry IV. de glorieuse mémoire commence par ces mots :

» La félicité des roiaumes & des peuples, & surtout
 » d'un Etat chrétien, dépend de la bonne éduca-
 » tion de la jeunesse, où l'on a pour but de culti-
 » ver, de polir par l'étude des sciences l'esprit en-
 » core brut des jeunes gens ; de les disposer ainsi
 » à remplir dignement les différentes places qui leur
 » sont destinées, sans quoi ils seroient inutiles à la
 » République ; enfin de leur apprendre le culte re-
 » ligieux & sincère que Dieu exige d'eux, l'atta-
 » chement inviolable qu'ils doivent à leurs peres
 » & meres & à leur patrie, le respect & l'obéissan-
 » ce qu'ils sont obligés de rendre aux Princes &
 » aux Magistrats. *Cum omnium regnorum & populo-
 rum felicitas, tum maxime Reipublicæ christianæ sa-
 lus, à recta juventutis institutione pender : quæ qui-
 dem rudes adhuc animos ad humanitatem flectit ; ste-
 riles alioquin & infructuosos Reipublicæ muniis ido-
 neos & utiles reddit ; Dei cultum, in parentes &
 patriam pietatem, erga Magistratus reverentiam &
 obedientiam promovet.*

Nous allons examiner chacun de ces trois objets

Premier objet de l'étude : cultiver l'Esprit. iij
en particulier , & nous tâcherons de montrer combien il est nécessaire de les avoir toujours en vûe dans l'éducation des jeunes gens.



PREMIER OBJET DE L'INSTRUCTION.

Avantage de l'étude des beaux arts & des sciences pour former l'esprit.

POUR concevoir une juste idée de l'importance des fonctions de ceux qui sont destinés à apprendre aux jeunes gens les langues , les belles lettres , l'histoire , la rhétorique , la philosophie , & les autres sciences qui conviennent à cet âge ; & pour connoître combien de telles études peuvent contribuer à la gloire d'un royaume , il ne faut que considérer la différence que les bonnes études mettent non seulement entre les particuliers , mais aussi entre les peuples.

*Différence
que l'étude met
entre les hommes.*

Les Athéniens n'occupoient pas un fort grand terrain dans la Grèce : mais jusqu'où leur réputation ne s'étendit-elle point ? En portant les sciences à leur perfection , ils portèrent leur propre gloire à son comble. La même école forma des hommes rares en tout genre. De là sortirent les grands orateurs , les fameux capitaines , les sages législateurs , les habiles politiques. Cette source féconde

A ij

répandit les mêmes avantages sur tous les beaux arts , qui semblent y avoir le moins de rapport : la musique , la peinture , la sculpture , l'architecture. Elle les rectifia , les annoblit , les perfectionna : & comme s'ils étoient sortis de la même racine , & nourris de la même sève , elle les fit tous fleurir en même tems.

Rome devenue la maîtresse du monde par ses victoires , en devint l'admiration & le modèle par la beauté des ouvrages d'esprit qu'elle produisit presque en tout genre : & par là elle s'acquit sur les peuples qu'elle avoit soumis à son empire une autre sorte de supériorité , infiniment plus flatteuse que celle qui ne vient que des armes & des conquêtes.

L'Afrique , autrefois si fertile en beaux esprits & en grandes lumières , est tombée par l'oubli des belles lettres dans une stérilité entière , & même dans la barbarie , dont elle porte le nom , sans que pendant le cours de tant de siècles elle ait produit un seul homme qui se soit distingué par quelque talent , & qui ait fait ressouvenir du mérite de ses ancêtres , ou qui s'en soit souvenu lui-même. On en peut dire autant de l'Egypte en particulier , qui avoit été considérée comme la source de toutes les sciences.

Le contraire est arrivé parmi les peuples de l'occident & du septentrion. Ils ont été longtemps regardés comme grossiers & barbares , parce qu'ils étoient sans goût pour les ouvrages d'esprit. Mais , aussitôt que les bonnes études y ont pénétré , ils ont donné

de grands hommes qui ont égalé en toute sorte de littérature & de profession ce que les autres nations avoient eu de plus solide , de plus éclairé , de plus profond , & de plus sublime.

On voit tous les jours , qu'à mesure que les sciences passent chez de nouveaux peuples , elles les transforment en d'autres hommes : & qu'en leur donnant des inclinations & des mœurs plus douces , une police mieux réglée , des loix plus humaines , elles les tirent de l'obscurité où ils avoient languï jusques-là , & de la grossièreté qui leur étoit naturelle. Ils deviennent ainsi une preuve évidente , que dans les différens climats les esprits sont à peu près les mêmes ; que les sciences seules y mettent une si honorable distinction ; que selon qu'elles sont ou cultivées ou négligées , elles élèvent ou rabaisent les nations , qu'elles les tirent des ténèbres , ou les y replongent ; & qu'elles semblent décider de leur destinée.

Mais , sans parcourir l'histoire , il suffit d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe dans la nature. Elle nous montre la différence infinie que la culture met entre deux terres , d'ailleurs assez semblables. L'une , parce qu'elle est abandonnée , demeure brute , sauvage , hérissée d'épines. L'autre , remplie de toute sorte de grains & de fruits , ornée d'une agréable variété de fleurs , rassemble dans un petit espace tout ce qu'il y a de plus rare , de plus salutaire , de plus délicieux , & devient par les soins de son maître un heureux abrégé de toutes les beautés des saisons & des régions différentes. Il en est ainsi de notre esprit , & nous sommes toujours païés avec usure du

soin que nous prenons de le cultiver. C'est ce fonds, que tout homme qui sent la noblesse de son origine & de sa destinée est chargé de mettre en valeur : ^a ce fonds si riche & si fertile , si capable de productions immortelles , & seul digne de toute son attention.

L'étude donne à l'esprit de l'élevation, & de l'endue.

EN EFFET l'esprit se nourrit & se fortifie par les sublimes vérités que l'étude lui fournit. Il croît & grandit pour ainsi dire avec les grands hommes, dont il étudie les ouvrages , de même qu'on prend les manières & les sentimens de ceux avec qui l'on vit ordinairement. Il se pique par une noble émulation d'atteindre à leur gloire , & il l'espère par la vûe du succès qu'ils ont eu. Il oublie sa propre foiblesse , & il fait d'heureux efforts pour s'élever avec eux au dessus de lui-même. Stérile quelquefois de son propre fonds , & renfermé dans des bornes très étroites , il invente peu , & s'épuise aisément. Mais l'étude supplée à sa stérilité , & lui fait tirer d'ailleurs ce qui lui manque. Elle étend ses connoissances & ses lumières par des secours étrangers , porte plus loin ses vûes , multiplie ses idées , les rend plus variées , plus distinctes , plus vives : elle lui apprend à envisager les vérités par plusieurs faces , lui découvre la fécondité des principes , & l'aide à en tirer les conséquences les plus éloignées.

L'étude donne de la justesse.

NOUS naissons dans les ténèbres de l'ignorance , & la mauvaise éducation y ajoute beaucoup de faux préjugés. L'étude dissipe les premières , & cor-

a Nihil est feracius ingeniis , iis || sunt. *Cic. Orat. n. 48.*
præsertim quæ disciplinis excolta ||

rige les autres. Elle donne à nos pensées & à nos raisonnemens de la justesse & de l'exactitude. Elle nous accoutume à mettre de l'ordre & de l'arrangement dans toutes les matières dont nous avons ou à parler ou à écrire. Elle nous présente pour guides & pour modèles les hommes les plus éclairés & les plus sages de l'antiquité, ^a qu'on peut bien appeller en ce sens avec Sénèque, les maîtres & les précepteurs du genre humain. En nous prêtant leur discernement & leurs yeux, elle nous fait marcher avec sûreté à la lumière que portent devant nous ces guides choisis, qui après avoir passé par l'examen rigoureux de tant de siècles & de tant de peuples, & avoir survécu à la ruine de tant d'empires, ont mérité par un suffrage unanime d'être pour tous les âges suivans les arbitres souverains du bon goût, & les modèles achevés de ce que la littérature a de plus parfait.

MAIS l'utilité de l'étude ne se borne pas à ce qu'on appelle science : elle donne aussi de la capacité pour les affaires & pour les emplois.

L'étude donne de la capacité pour les affaires.

Paul Emile, qui remporta une célèbre victoire sur Persée dernier roi des Macédoniens, savoit bien comment se formoient les plus grands hommes. Plutarque observe le soin particulier qu'il prit de l'éducation de ses enfans. Il ne se contenta pas de leur faire apprendre leur propre langue par règles, comme c'étoit alors la coutume : il leur fit aussi étudier la langue grecque. Il leur donna toutes

a Quam venerationem parentibus meis debeo : eandem illis præceptoribus generis humani, à qui-
bus tanti boni initia fluxerunt. *Senec. epist. 64.*

sortes de maîtres , de grammaire , de rhétorique , de dialectique , outre ceux qui devoient les instruire de l'art militaire ; & il assistoit lui-même , le plus souvent qu'il lui étoit possible , à tous leurs exercices. Quand il eut vaincu Persée , il ne daigna pas même jeter les yeux sur les richesses immenses qui se trouvèrent dans ses trésors. Il permit seulement à ses enfans , qui , selon l'historien , aimoient fort les lettres , de prendre les livres de la bibliothèque de ce Roi.

Le succès répondit aux soins d'un pere si éclairé & si attentif. Il eut l'avantage de donner à Rome un second Scipion l'Africain , vainqueur de Carthage & de Numance , & qui ne fut pas moins recommandable par son goût merveilleux pour les belles lettres & pour toutes les sciences , que par ses vertus militaires. ^a Ce grand homme avoit toujours auprès de lui soit pendant la paix , soit pendant la guerre , l'historien Polybe & le philosophe Panétius , qu'il honoroit d'une amitié particulière.

» Personne , dit un historien en parlant de Scipion ,
 » ne savoit mieux que lui entremêler le repos &
 » l'action , ni mettre plus à profit les vuides que lui
 » laissoient les affaires. Partagé entre les occupa-
 » tions de la guerre & celles de la paix , entre les
 » armes & l'étude , ou il exerçoit son corps dans

a Scipio tam elegans liberalium studiorum omnisque doctrinæ & auctor & admirator fuit , ut Polybium Panætiumque , præcellentes ingenio viros , domi militiæque secum habuerit. Neque enim quisquam hoc Scipione elegantius in-

tervalla negotiorum otio dispunxit , semperque aut belli aut pacis serviit artibus : semper inter arma ac studia versatus , aut corpus periculis , aut animum disciplinis exercuit.

Vell. Paterc. lib. 1. cap. 13.

» les

« les dangers , ou il cultivoit son esprit par les sciences. Il y a apparence que c'est de lui que Cicéron dit ^a qu'il avoit toujours entre les mains les ouvrages de Xénophon : car je ne sai si cela peut aussi convenir au premier Scipion.

^b Lucullus tira aussi un grand secours de la lecture des bons auteurs , & de l'étude de l'histoire. En le voyant paroître tout d'un coup à la tête des armées , on admira sa capacité consommée. Il étoit parti de Rome sans avoir encore un grand usage de l'art militaire , dit Cicéron , & il arriva en Asie capitaine tout formé & parfait. C'est que son génie excellent , cultivé par l'étude des beaux arts , lui tint lieu d'expérience , qui semble pourtant ne pouvoir se suppléer.

Brutus passoit une partie des nuits à s'instruire de l'art militaire par les relations des campagnes des plus fameux capitaines , & ne comptoit pas pour perdu le tems qu'il donnoit à lire les historiens , & surtout Polybe , sur les ouvrages duquel on le trouva occupé à travailler peu de tems avant la fameuse bataille de Pharsale.

Il n'est pas difficile de comprendre que le soin particulier que les Romains prirent dans les derniers

^a Africanus semper Socraticum Xenophontem in manibus habebat. *Lib. 2. Tusc. quest. n. 62.*

^b Magnum ingenium Luculli , magnumque optimarum artium studium , tum omnis liberalis & digna homine nobili ab eo percepta doctrina.... Ab eo laus imperatoria non admodum expectabatur.... Sed incredibilis qua-

dam ingenii magnitudo non desideravit indocilem usum disciplinam. Itaque , cum totum iter & navigationem consumpsisset partim in percontando à peritis , partim rebus gestis legendis , in Asiam factus imperator venit , cum esset Roma profectus rei militaris rudis. *Lib. 4. Academ. quest. n. 1. & 2.*

Premier objet de l'Etade :

tems de la République de bien cultiver l'esprit des jeunes gens , devoit naturellement ajouter un nouveau mérite & un nouveau lustre aux grandes qualités qu'ils avoient d'ailleurs , en les mettant en état d'exceller également dans les exercices des armes & du barreau , & de soutenir avec un pareil succès les emplois de l'épée & ceux de la robe.

Il arrive quelquefois que des Généraux d'armée, faute d'avoir cultivé leur esprit par l'étude des belles lettres , diminuent eux-mêmes l'éclat de leurs victoires par des relations sèches , informes , languissantes ; & que leur plume soutient mal les exploits de leur épée. Ils sont en cela bien différens de César , de Polybe , de Xénophon , & de Thucydide , qui par la vivacité de leurs peintures transportent le lecteur sur le champ de bataille ; lui rendent raison de la disposition des troupes & du terrain , des commencemens & des progrès du combat , des inconvéniens survenus & des remèdes appliqués , des balancemens différens & de leurs causes ; & par ces divers degrés le conduisent comme par la main à l'événement.

On en peut dire autant des négociations , des magistratures , des intendances , des commissions , en un mot de tous les emplois qui obligent à parler soit en public soit en particulier , à écrire , à rendre compte de son ministère , à ménager les esprits , à les gagner , à les persuader : & quel emploi y a-t-il qui n'exige presque tous ces devoirs ?

Autres avantages de l'étude.

RIEN n'est plus ordinaire que d'entendre des gens du monde , qu'une longue expérience & de

sérieuses réflexions ont instruits , se plaindre amèrement de ce que leur éducation a été négligée , & regretter de n'avoir pas été nourris dans le goût des sciences , dont ils commencent trop tard à connoître l'usage & le prix. Ils avouent que ce défaut les a éloignés des emplois importans , ou les a laissés fort au-dessous de leurs charges , ou les a même fait succomber sous leur poids.

Lorsque dans de certaines occasions d'éclat , & dans des places distinguées , on voit un jeune magistrat , cultivé par les belles lettres , s'attirer des applaudissemens du public ; qui est le pere qui ne désirât pas un tel fils , & qui est le fils un peu sensé qui ne désirât pas un tel succès ? Tous alors s'accordent à sentir l'avantage des sciences. Tous comprennent combien elles sont capables d'élever un homme au-dessus de son âge , & quelquefois même au-dessus de sa naissance.

Mais quand cette étude ne serviroit qu'à acquérir l'habitude du travail , à en adoucir la peine , à arrêter & à fixer la légèreté de l'esprit , à vaincre l'aversion pour une vie sédentaire & appliquée , & pour tout ce qui assujettit & captive ; ce seroit déjà un très grand avantage. En effet elle retire de l'oisiveté , du jeu , de la débauche. Elle remplit utilement les vuides de la journée qui pesent si fort à tant de personnes , & rend très-agréable un loisir , ^a qui sans le secours des belles lettres est une espèce de mort , & comme le tombeau d'un homme vivant. Elle met en état de juger sainement des

^a *Otium sine literis mors est , & hominis vivi sepultura. Senec. Epist. 28.*

xij *Premier objet de l'Etude : cultiver l'Esprit.*

ouvrages qui paroissent ; de lier société avec les gens d'esprit ; d'entrer dans les meilleures compagnies ; de prendre part aux entretiens les plus sçavans ; de fournir de son côté à la conversation , où sans cela on demeureroit muet ; de la rendre plus utile & plus agréable , en mêlant les faits aux réflexions , & relevant les uns par les autres.

J'avoue que souvent dans les conversations , dans les affaires , dans les discours même que l'on a à composer , il n'est point question d'histoire Grecque ou Romaine , de philosophie , de mathématique. Cependant ^a l'étude de ces sciences , quand elle est bien faite , donne à l'esprit une justesse , une solidité , une précision , une grace même , dont les connoisseurs s'aperçoivent facilement.

Mais il est tems de passer au second avantage qu'on doit retirer de l'étude , & à la seconde vûe que les maîtres doivent se proposer dans l'instruction des jeunes gens , qui est de régler leurs mœurs , & de former en eux l'honnête homme.

^a Ipsa multarum artium scientia || que , ubi minimè credas , eminet
etiam aliud agentes nos ornat , at- || & excellit. *Dialog. de Orat. cap. 32.*





SECOND OBJET DE L'INSTRUCTION

Soin de former les mœurs.

SI L'INSTRUCTION n'avoit pour but que de former l'homme aux belles-lettres & aux sciences ; si elle se bornoit à le rendre habile , éloquent , propre aux affaires ; & si , en cultivant l'esprit , elle négligeoit de régler le cœur ; elle ne répondroit pas à tout ce qu'on a droit d'en attendre , & ne nous conduiroit pas à une des principales fins pour lesquelles nous sommes nés. Pour peu qu'on examine la nature de l'homme , ses inclinations , sa fin , il est aisé de reconnoître qu'il n'est pas fait pour lui seul , mais pour la société. La Providence l'a destiné à y remplir quelque emploi. Il est membre d'un corps , dont il doit procurer les avantages : & , comme dans un grand concert de musique , il doit se mettre en état de bien soutenir sa partie , pour rendre l'harmonie parfaite.

*Nécessité de
travailler à
former les
mœurs.*

Mais dans cette variété infinie de fonctions qui partagent & occupent les hommes , les emplois que l'Etat a le plus d'intérêt de voir bien remplis , sont ceux qui s'exercent par les talens de l'esprit , & qui demandent des connoissances supérieures & plus relevées. Les autres arts , les autres professions ,

peuvent être négligées jusqu'à un certain point, sans que l'Etat en reçoive un si notable préjudice. Il n'en est pas de même des emplois qui exigent de la conduite & de la sagesse, puisqu'ils donnent le mouvement à tout le corps de l'Etat, & qu'ayant plus de part à l'autorité, ils influent plus directement dans les succès du gouvernement, & dans la félicité publique.

*Il n'y a que
la probité qui
remplisse di-
gnement les
postes.*

OR C'EST la vertu seule qui met les hommes en état de bien remplir les postes publics. Ce sont les bonnes qualités du cœur qui donnent le prix aux autres, & qui, en faisant le vrai mérite de l'homme, le rendent aussi un instrument propre à procurer le bonheur de la société. C'est la vertu qui lui donne le goût de la véritable & de la solide gloire; qui lui inspire l'amour de la patrie, & les motifs pour la bien servir; qui lui apprend à préférer toujours le bien public au bien particulier; à ne trouver rien de nécessaire que le devoir, rien d'estimable que la droiture & l'équité, rien de consolant que le témoignage de sa conscience & l'approbation des gens de bien, rien de honteux que le vice. C'est la vertu qui le rend desintéressé, pour le conserver libre; qui l'élève au-dessus des flateries, des reproches, des menaces, & des malheurs; qui l'empêche de céder à l'injustice, quelque puissante & quelque redoutable qu'elle soit; & qui l'accoutume dans toutes ses démarches à respecter le jugement durable & incorruptible de la postérité, & à ne lui point préférer une fausse & courte lueur de gloire, qui s'évanouit avec la vie comme une légère fumée.

VOILA ce que se proposent les bons maîtres dans l'éducation de la jeunesse. Ils estiment peu les sciences , si elles ne conduisent à la vertu. Ils comptent pour rien la plus vaste érudition , si elle est sans probité. Ils préfèrent l'honnête homme , à l'homme savant ; & en instruisant les jeunes gens de ce que l'antiquité a de plus beau , ils songent moins à les rendre habiles , qu'à les rendre vertueux ; bons fils , bons peres , bons maîtres , bons amis , bons citoiens.

La fin de toutes les Etudes est de rendre l'homme meilleur.

Sans cela en effet faudroit-il faire tant de cas de ces sortes d'études , qui , selon l'expression d'un sage payen , ne seroient propres qu'à nourrir l'orgueil , & seroient incapables de corriger aucun défaut ? *Ex studiorum liberalium vana ostentatione , nihil sanantibus literis.* Serviroient-elles à quel-
 qu'un pour guérir les faux préjugés , ou pour affoiblir les passions ? Le rendroient-elles plus courageux , plus juste , plus liberal ? *Cujus ista errores minuent ? cujus cupiditates prement ? Quem fortiorum , quem justiorum , quem liberatiorum facient ?*

Senec. Epist. 59.

Idem de brev. vita cap. 14.

Séneque avoit emprunté cette solide pensée de la philosophie de Platon , qui établit en plusieurs endroits de ses écrits ce grand principe , que le but de l'éducation & de l'instruction des jeunes gens , aussi bien que du gouvernement des peuples , est de les rendre meilleurs ; & que quiconque s'écarte de cette fin , quelque mérite qu'il paroisse avoir d'ailleurs , n'est point véritablement digne de l'estime ni de l'approbation du public. C'est le jugement que ce grand philosophe portoit

Plat. in Gorgia.

de l'un des plus illustres citoyens d'Athènes , qui avoit lontems gouverné la République avec une réputation extraordinaire ; qui avoit rempli la ville de temples , de théâtres , de statues , d'édifices publics ; qui l'avoit ornée par les monumens les plus célèbres , & rendue toute brillante d'or ; qui avoit épuisé ce que la sculpture , la peinture , & l'architecture ont de plus beau & de plus grand , & avoit établi dans ses ouvrages le modèle & la règle du goût de toute la postérité. Mais Platon demandoit si l'on pouvoit nommer un seul homme, citoyen ou étranger , esclave ou libre , à commencer par ses propres enfans , que Périclès eut rendu par ses soins plus sage & plus homme de bien. Il remarquoit très judicieusement qu'il avoit au contraire par sa conduite fait perdre aux Athéniens les vertus de leurs ancêtres , & qu'il les avoit rendu paresseux , moux , causeurs , curieux , amateurs des folles dépenses , admirateurs des choses vaines & superflues. D'où il laissoit à conclure que c'étoit à tort qu'on donnoit de si grandes louanges à son administration , puisqu'il n'en méritoit pas plus qu'un Ecuier , qui s'étant chargé de dresser un beau cheval , ne lui auroit appris qu'à broncher , qu'à être rude , pesant , vicieux , ombrageux.

Il est aisé de faire l'application de ce principe à l'étude des belles lettres & des sciences. Il nous apprend , non à les négliger , mais à en tirer tout le fruit qu'on en doit attendre : à les considérer , non comme notre fin , mais comme des moiens qui

qui peuvent nous y conduire.^a Elles n'ont pas pour objet immédiat la vertu , mais elles y préparent ; & elles font à son égard ce que les premiers élémens de la grammaire font à l'égard des belles lettres mêmes & des sciences , c'est-à-dire des instrumens très utiles , si l'on fait en faire un bon usage.

OR l'usage qu'on en doit faire , est de se servir adroitement de tout ce qui se rencontre de Manière de former les mœurs. maximes , d'exemples , & d'histoires remarquables dans la lecture des auteurs , pour inspirer aux jeunes gens de l'amour pour la vertu , & de l'horreur pour le vice.

IL Y A dans le cœur de l'homme , depuis sa corruption , une malheureuse fécondité pour le mal , qui altère bientôt dans les enfans le peu de bonnes dispositions qui y reste , si les parens & les maîtres ne travaillent continuellement à nourrir & à faire croître ces foibles semences du bien , restes précieux de l'ancienne innocence , & s'ils n'arrachent avec un soin infatigable les ronces & les épines qu'un si mauvais fonds pousse sans cesse. Nécessité d'opposer à la corruption naturelle de l'homme , & au torrent des mauvaises coutumes , de bons exemples , & de bons principes.

Cette pente naturelle au mal est fortifiée le plus souvent dans les jeunes gens par tout ce qui les environne. Y a-t-il beaucoup de peres qui sachent^b jusqu'où l'on doit porter la retenue & la cir-

^a Quare ergo liberalibus studiis filios erudimus ? Non quia virtutem dare possunt , sed quia animum ad accipiendam virtutem præparant. Quemadmodum prima illa , ut antiqui vocabant , literatura , per quam pueris elementa tradun-

tur , non docet liberales artes , sed mox percipiendis locum parat : sic liberales artes non perducunt animum ad virtutem , sed expediunt. *Senec. Epist. 88.*

^b Maxima deberur puero reverentia. *Juvenal.*

conspecton en présence des enfans , ou qui veulent se gêner jusqu'au point de ne jamais tenir devant eux aucun discours qui puisse former quelque faux préjugé dans leur esprit ? Tout ne retentit-il pas autour d'eux des louanges que l'on donne à ceux qui amassent de gros biens , qui ont un grand équipage , qui font bonne chère , qui sont logés & meublés magnifiquement ? Ne se forme-t-il pas de tous ces suffrages comme un cri public ,^a & une voix bien plus dangereuse que celle des Sirènes dont parle la fable , qui après tout n'étoit entendue qu'aux environs du rocher qu'elles habitoient , au lieu que celle-ci se fait entendre dans toutes les villes , & presque dans toutes les maisons ?^b Rien ne se dit impunément devant les enfans. Un mot d'estime ou d'admiration échappé à un pere sur les richesses , suffit pour en allumer en eux un desir , qui croîtra avec l'âge , & ne s'éteindra peut-être jamais.

^c A toutes ces voix enchanteresses il est donc nécessaire d'en opposer une , qui se fasse entendre au milieu de ce bruit confus d'opinions dangereuses , & qui dissipe tous ces faux préjugés. Les jeunes gens ont besoin (s'il m'est permis de me servir de ce terme) d'un moniteur fidèle & assidu ,

a Illa vox , quæ timebatur , erat blanda , non tamen publica : at hæc , quæ timenda est , non ex uno scopolulo , sed ex omni terrarum parte circumsonat. *Senec. epist. 31.*

b Nulla ad aures nostras vox impunè perfertur. *Epist. 94.*

Admirationem nobis parentes au-

ri argentique fecerunt : & teneris infusa cupiditas altius sedit , crevitque nobiscum. *Epist. 115.*

c Sit ergo aliquis custos & aurem subinde pervellat , abigatque rumores , & reclamet populis laudantibus... Necessarium est admoneri , & habere aliquem advocatum bonæ

d'un avocat qui plaide auprès d'eux la cause du vrai, de l'honnête, de la droite raison : qui leur fasse remarquer le faux qui régné dans presque tous les discours & toutes les conversations des hommes, & qui leur donne des règles sûres pour faire ce discernement.

Mais qui fera ce moniteur ? Le maître chargé de leur éducation en fera-t-il la fonction : & fera-ce par des leçons réglées qu'il entreprendra de les instruire sur ce point ? Au seul nom de leçons ils prennent l'allarme : ils se tiennent sur leurs gardes, & leur esprit se ferme à tout ce qu'on leur dit, comme si on avoit dessein de leur dresser des embûches.

Il faut leur donner des maîtres qui ne leur soient point suspects, & dont ils ne puissent se défier. ^a Pour les préserver ou les guérir de la contagion du siècle présent, il faut les transporter dans d'autres pays & d'autres tems, & opposer au torrent des fausses maximes & des mauvais exemples qui entraînent presque tout le monde, les maximes & les exemples des grands hommes de l'antiquité, dont les auteurs qu'ils ont entre les mains leur parlent. Ils écoutent volontiers les leçons que leur font un Camille, un Scipion, un Cyrus : & ces sortes d'instructions, cachées & comme déguisées sous le nom d'histoires, font d'autant plus d'im-

mentis, éque tanto fremitu falsorum, unam denique audire vocem... quæ tantis clamoribus ambiciosus exsurdato salutaria insusurret. *Epist.*
34.

a Si velis vitiis exui, longè à vitiorum exemplis recedendum est... Ad meliores transi. Cum Catonibus vive, cum Lælio, &c. *Senec. epist.*
104.

pression sur eux, qu'elles paroissent moins recherchées, le pur hazard semblant les leur présenter.

Opposer à l'amour des richesses & des plaisirs, qui devient le goût dominant, les exemples de l'antiquité qui y sont contraires.

LE GOÛT de la véritable gloire & de la véritable grandeur se perd tous les jours parmi nous de plus en plus. ^a Des hommes nouveaux, enivrés de leur subite fortune, & dont les dépenses insensées ne peuvent venir à bout d'épuiser les biens immenses, nous accoutument à ne trouver rien de grand & d'estimable que les richesses, & des richesses énormes ; à regarder non-seulement la pauvreté, mais même une honnête médiocrité, comme une honte insupportable ; à faire consister tout le mérite & tout l'honneur dans la magnificence des bâtimens, des meubles, des équipages, des tables.

Quel contraste l'histoire ancienne n'oppose-t-elle pas à ce mauvais goût ? Elle nous montre des Consuls & des Dictateurs qu'on alloit prendre à la charrue. Quelle bassesse en apparence ! ^b mais ces mains endurcies par des travaux rustiques, soutenoient l'Etat chancelant, & sauoient la République. ^c Loin de songer à s'enrichir, ils refusoient l'or qu'on leur présentait, trouvant qu'il étoit plus beau de commander à ceux qui en avoient, que de le posséder eux-mêmes. Les plus grands hommes, comme Aristide chez les Grecs qui avoit gou-

^a Homines novi... omnibus modis pecuniam trahunt, vexant : tamen summa lubidine divitias suas vincere nequeunt. *Sallust. Catil. cap. 20.*

^b Sed illæ ruffico opere attritæ manus salutem publicam stabilierunt. *Val. Max. lib. 4. cap. 4.*

^c Curio ad focum sedenti magnū auri pondus Samnites cum attulissent, repudiati ab eo sunt. Non enim aurum habere, præclarum sibi videri dixit, sed iis qui haberent aurum imperare. *Cic. de Senect. n. 55.*

verné les finances de toute la Grèce pendant plusieurs années, Valérius Publicola, Ménénus Agrippa, & tant d'autres chez les Romains, mouroient, souvent sans laisser de quoi fournir aux frais de leurs funérailles, tant la pauvreté étoit en honneur chez eux, & les richesses méprisées. ^a On voioit un vénérable vieillard illustré par plusieurs triomphes, manger au coin de son feu les légumes qu'il avoit lui-même cultivés & cueillis dans son jardin. ^b Ils ne se piquoient pas d'habileté à ordonner un repas: mais en récompense ils savoient bien l'art de vaincre les ennemis dans la guerre, & de gouverner les citoyens dans la paix. ^c Magnifiques dans les temples & dans les édifices publics, & ennemis déclarés du luxe des particuliers, ils se contentoient pour eux-mêmes de maisons fort modestes, qu'ils ornoient des dépouilles des ennemis & non de celles des citoyens.

Auguste, qui avoit élevé l'Empire Romain au plus haut point de grandeur où il ait jamais été, & qui à la vûe des superbes bâtimens dont il avoit enrichi Rome, ^d se vantoit avec complaisance, mais avec vérité, qu'il laissoit toute de marbre une ville qu'il avoit trouvée toute de briques: Auguste, dis-je, pendant tout son règne qui dura plus de quarante ans, ne s'écarta jamais en rien de l'an-

a Fabricius ad focum cœnat illas ipsas radices, quas in agro repurgando triumphalis senex vulsit. *Senec. de Provid. cap. 3.*

b Parum scitè convivium exor-
mo... At illa multo optima Reipub-
licæ doctus sum, hostes ferire, &c.

Sallust. Jugurt. cap. 85.

c In suppliciis deorum magnifici,
domi parci. *Idem. in Catil. cap. 9.*

d Urbem excoluit adeo, ut jure
sit gloriatus, marmoream se relin-
quere, quam lateritiam accepisset.
Sueton. in Aug. cap. 28.

cienne simplicité de ses peres.^a Ses maisons , soit à la ville , soit à la campagne , n'avoient rien de magnifique. Il conserva toujours des meubles dont le luxe des particuliers auroit rougi dans la suite. Il coucha toujours dans la même chambre , sans en changer comme les autres selon les saisons. Il ne porta presque jamais d'autres habits , que ceux que l'Impératrice Livie , ou sa sœur Octavie avoient filés.

Des traits de cette sorte frappent les jeunes gens : & qui n'en seroit touché ? On les aide à faire les réflexions que Sénèque dit qu'il faisoit en voiant dans une maison de campagne de Scipion l'Africain des bains d'une extrême simplicité , au lieu que de son tems on en avoit porté la magnificence à un excès incroyable.^b J'ai un grand plaisir , dit-il , lorsque je compare les mœurs de Scipion avec les nôtres. Ce grand homme la terreur de Carthage , & l'honneur de Rome , après avoir cultivé son champ de ses propres mains , venoit prendre le bain dans cet obscur réduit , habitoit sous ce petit toit , se contentoit d'une sale pavée si grossièrement. A qui maintenant une telle médiocrité suffiroit-elle ? On

^a Habitabat ædibus neque laxitate , neque cultu conspicuis. *Ibid.* cap. 72.

Instrumenti ejus & suppellectilis parcimonia apparet etiam nunc , residuis lectis atque mensis , quorum pleraque vix privatæ elegantix sint. *Ib.* cap. 73.

^b Magna me voluptas subit contemplantem mores Scipionis ac nostros. In hoc angulo ille Carthaginis horror , cui Roma debet quod

tantum semel capta est , abluebat corpus laboribus rusticis fessum : exercebat enim opere se , terramque (ut mos fuit prisca) ipse subigebat. Sub hoc ille tecto tam sordido stetit : hoc illum tam vile pavementum sustinuit. At nunc quis est , qui sic lavari sustineat ? Pauper sibi videtur ac sordidus , nisi parietes magnis & pretiosis orbibus refulserint. *Senec. epist.* 86.

eroit être logé pauvrement & fordidement , si les richesses & la magnificence n'éclatent même dans les bains.

^a O quelle merveille , s'écrie-t-il ailleurs , de voir un homme , qui avoit passé par le commandement des armées , le gouvernement des provinces , les honneurs du triomphe , & la plus honorable magistrature de Rome ; & pour dire encore quelque chose de plus grand , de voir Caton n'avoir pour tout équipage qu'un seul cheval , qui portoit avec son maître tout son petit bagage ! Y a-t-il aucune leçon de philosophie qui puisse être plus utile que de telles réflexions ?

De quel poids ne sont point les admirables paroles de ce même Scipion dont nous venons de parler , par lesquelles il déclare à Masinissa qu'entre toutes les vertus la continence est celle dont il se pique le plus , & que les jeunes gens n'ont pas tant à craindre de la part des ennemis armés , que de la part des voluptés qui environnent cet âge de tous côtés ; & que quiconque a su leur mettre un frein , & les domter , a remporté une victoire plus glorieuse , que n'étoit celle qu'ils venoient de remporter contre Syphax ! *Non est , non (mihi crede) tantum ab hostibus armatis atati nostra periculum , quantum ab circumfusus undique voluptatibus. Qui eas sua temperantia frenavit ac domuit , ne mul-*

Tit. Liv. lib. 30. m. 14.

^a O quantum erat seculi decus , imperatorem triumphalem , censorium , & (quod super omnia hæc est) Catonem , uno caballo esse contentum , & ne toto quidem ! Par- tem enim sarcinæ , ab utroque latere dependentes , occupabant. Senec. epist. 87.

*to majus decus majoremque victoriam sibi peperit ,
quàm nos Syphace victo habemus.*

Il étoit en droit de parler ainsi après l'exemple de sagesse qu'il avoit donné quelques années auparavant à l'égard d'une jeune & belle Princesse , qu'on lui amena parmi les prisonniers de guerre. Aiant appris qu'elle étoit promise en mariage à un jeune Seigneur du pays , il la fit garder chez lui avec autant de retenue , que si elle avoit été dans sa maison maternelle. Quand ce Seigneur fut arrivé , il la lui remit entre les mains , après lui avoir fait un discours plein de cette grandeur & de cette noblesse Romaine , qui ne se trouve presque plus que dans les livres ; & pour mettre le comble à une si belle action , il ajouta à la dot de cette princesse la rançon que le pere & la mere lui avoient apportée pour racheter leur fille. Cet exemple est d'autant plus merveilleux ,^a que Scipion étoit alors jeune , sans engagement , & vainqueur. Une telle générosité lui gagna les cœurs de tous les peuples d'Espagne ,^b & le leur fit regarder comme un dieu descendu du ciel sous une forme humaine , qui se rendoit maître de tout , moins par la force des armes , que par ses bienfaits & par la générosité. Remplis d'admiration & de reconnoissance ils firent graver cette action sur un *bouclier d'argent , dont

^a Eximiæ formæ virginem . . . accersitis parentibus & sponso inviolatam tradidit , & juvenis , & cœlebs , & victor. *Val. Max. lib. 4. cap. 3.*

^b Venisse diis simillimum juvenem ; vincentem omnia , cùm armis ,

tum benignitate ac beneficiis. *Tit. Liv. lib. 26. n. 50.*

* *M. Massieux dans sa dissertation sur les boucliers votifs , remarque que Scipion retournant à Rome emporta ce bouclier , qui au passage du Rhône périt avec une partie au*
ils

ils firent présent à Scipion : présent infiniment plus estimable & plus glorieux que tous les trésors & que tous les triomphes.

PAR ces exemples on accoutume les jeunes gens à sentir le beau ; à goûter la vertu ; à n'estimer & n'admirer que le vrai mérite ; à juger sainement des hommes , non par ce qu'ils paroissent , mais par ce qu'ils font ; à ne point suivre les préjugés populaires ; & sur-tout à ne se laisser point éblouir par un vain éclat d'actions brillantes , qui souvent dans le fond n'ont rien de solide & de grand.

Accoutumer les jeunes gens à préférer aux actions les plus éclatantes celles de bonté & de générosité.

On leur apprend à préférer les actions de bonté & de libéralité , à celles qui attirent le plus les yeux & l'admiration des hommes ; & par cette raison à ne pas moins estimer Scipion l'Africain , second de ce nom , lorsqu'adopté dans une riche famille il abandonne tout son bien à son frere aîné , que lorsqu'il renversa Carthage & Numance.

On leur insinue qu'un service rendu généreusement à un ami dans le pressant besoin , l'emporte sur les victoires les plus éclatantes. C'est la belle réflexion que fait Cicéron dans un de ses plaidoiers. L'endroit est des plus éloquens , & l'on ne manque pas d'en expliquer tout l'art , & d'en développer toutes les beautés aux jeunes gens : mais on n'oublie pas aussi de les rendre attentifs à l'excellente maxime qui le termine. ^a Cicéron expose , d'un côté les vertus guerrières de César , qu'il met

bagage. Il étoit demeuré dans ce fleuve jusques à l'an 1656. que quelques pêcheurs le trouvèrent. Il est aujourd'hui dans le cabinet du Roi.

a Multas equidem C. Cæsaris virtutes, magnas incredibilesque cognovi. Sed sunt ceteræ majoribus quasi theatris propositæ , & penè

Tome I.

D

dans tout leur jour , en le représentant comme vainqueur non seulement des ennemis , mais encore des faisons ; & de l'autre , la protection généreuse qu'il accorde à un ancien ami , tombé dans la disgrâce , & réduit à la disette par un malheur imprévû : & après avoir pesé comme dans la balance de la vérité ces deux sortes de qualités , il prononce en faveur de la dernière. » Voila , dit-il , » ce qu'on doit appeller une action véritablement » grande & digne d'admiration. Qu'on pense tout » ce qu'on voudra du jugement que j'en porte : » mais pour moi je croi devoir préférer à toutes les » autres vertus de César celle qui dans une si grande fortune , & une si haute élévation , le rend » attentif aux besoins d'un ancien ami , & sensible à sa misère.

*Réflexion sur
le point d'honneur
& sur les
duels.*

JE FINIRAI ces remarques par un trait d'hi-

populares : castris locum capere, exercitum instruere, expugnare urbes, aciem hostium profigare; hanc vim frigorum, hiememque, quam nos vix hujus urbis rectis sustinemus, excipere; his ipsis diebus hostem persequi, tum, cum etiam feræ latibulis se tegant, atque omnia bella jure gentium conquiescant: sunt ea quidem magna, quis negat? Sed magnis excitata sunt præmiis ad memoriam hominum sempiternam. Quo minus admirandum est enim facere illa, qui immortalitatem concupiverit. Hæc mira laus est, quæ non poetarum carminibus, non annalium monumentis celebratur, sed prudentium judicio extenditur: Equitem Romanum, veterem amicum suum,

studiosum, amantem, observantem sui, non libidine, non turpibus impensis cupiditatum atque jacturis, sed experientia patrimonii amplificandi, labentem excepit, corruiere non sivit, fulsit & sustinuit re, fortuna, fide, hodieque sustinet, nec amicum pendentem corruiere patitur; nec illius animi aciem perstringit splendor sui nominis, nec mentis quasi luminibus officit altitudo fortunæ & gloriæ. Sint sanè illa magna quæ reverà magna sunt. De judicio animi mei, ut volet, quisque sentiat. Ego enim hanc in tantis opibus, tanta fortuna, liberalitatem in suos, memoriam amicitiae, reliquis omnibus virtutibus antepono. *Pro Rabir. Post. n. 42. 43. 44.*

stoire bien capable d'instruire la jeune noblesse. Eurybiade Lacédémonien , Généralissime de la flotte des Grecs alliés armée contre les Perses , ne pouvant souffrir que Thémistocle , chef des Athéniens , encore tout jeune , soutînt trop vivement un avis contraire au sien , leva la canne sur lui avec un geste menaçant , & des paroles piquantes. Que feroient nos jeunes Officiers dans une pareille conjoncture ? Thémistocle , sans se troubler ni s'émouvoir : *Frappe* , dit-il , *mais écoute*. Πάταξον μὲν , ἀκούσον δὲ. Eurybiade surpris d'une telle modération écouta en effet ; & aiant , selon l'avis du jeune Athénien , donné le combat dans le détroit de Salamine , il remporta cette célèbre victoire qui sauva la Grèce , & acquit à Thémistocle une gloire immortelle.

Un maître entendu sait profiter d'une telle occasion , & il ne manque pas de faire observer aux jeunes gens , que ni chez les Grecs , ni chez les Romains , ces vainqueurs de tant de peuples , qui étoient certainement de bons juges du point d'honneur , & qui savoient bien en quoi consistoit la véritable gloire , il n'y a jamais eu pendant une si longue suite de siècles un seul exemple de duel particulier. Cette barbare coutume de s'entrégorger , quelquefois pour une seule parole échappée par hasard , & de laver dans le sang de ses meilleurs amis une prétendue injure : cette barbare coutume , dis-je , qu'il nous plaît d'appeler noblesse & grandeur d'ame , étoit inconnue à ces fameux conquérans. » Ils réservoient , dit Salluste , leur haine & leur » ressentiment pour les ennemis ; & ne savoient

Sallust. Catil.
t. 2.

» disputer que de gloire & de vertu avec leurs con-
» citoyens. *Furgia, discordias, simulates cum hosti-
bus exercebant : cives cum civibus de virtute pugna-
bant.*

La connoissan-
ce du caractère
des grands
hommes porte à
les imiter.

^a ON remarque avec raison que rien n'est plus capable d'inspirer des sentimens de vertu , & de détourner du vice , que la conversation des gens de bien , parce qu'elle s'insinue peu à peu , & qu'elle pénètre jusqu'au cœur. Les entendre , les voir souvent , tient lieu de préceptes. Leur présence seule , lors même qu'ils se taisent , parle & instruit. C'est là le fruit que l'on doit principalement tirer de la lecture des auteurs. Elle nous met , pour ainsi dire , en liaison avec tout ce que l'antiquité a eu de plus grands hommes. Nous conversons , nous voyageons , nous vivons avec eux. Nous entendons leurs discours : nous sommes témoins de leurs actions. Nous entrons insensiblement dans leurs sentimens & dans leurs maximes. Nous prenons d'eux cette noblesse , & cette grandeur d'ame , ce desintéressement , cette haine de l'injustice , cet amour du bien public , qui éclatent de toutes parts dans leur vie.

Les réflexions
sur les mœurs
doivent être
courtes.

QUAND je parle ainsi , ce n'est pas que je croie qu'il faille beaucoup insister sur les réflexions de morale. Les préceptes qui regardent les mœurs ,

a Nulla res magis animis honesta induit, dubiosque & in pravam inclinabiles revocat ad rectum , quàm bonorum virorum conversatio. Paulatim enim descendit in peccata : & vim præceptorum obtinet

frequenter audiri , aspici frequenter. Occursus mehercule ipse sapientium juvat : & est aliquid quod ex magno viro vel tacente proficias. *Senec. epist. 94.*

pour faire impression, doivent être courts & vifs, & lancés comme un trait. C'est le moien le plus sûr de les faire entrer dans l'esprit, & de les y faire demeurer. *Non multis opus est, sed efficacibus. Facilius intrans, sed & hærent.* C'est Sénèque qui parle ainsi : & il ajoute une comparaison bien propre à ce sujet. ^a Il en est, dit-il, de ces réflexions, comme de la semence. Elle est peu de chose en elle-même : mais si elle tombe dans une terre bien préparée, elle se développe peu à peu, & par des accroissemens insensibles, de très petite qu'elle étoit d'abord, elle s'étend & s'élève considérablement. Ainsi les préceptes dont nous parlons ne sont quelquefois qu'un mot, qu'une courte réflexion ; mais ce mot, cette réflexion, qui paroissent dans le moment même comme tombés & perdus, produiront leur effet dans le tems.

Il ne faut donc pas s'attendre que cet effet soit prompt : & encore moins qu'il soit général. C'est beaucoup qu'un petit nombre en profite : & ce petit nombre ne laissera pas d'être utile à la République. ^b C'est la réflexion que faisoit Cicéron en traitant une matière pareille à celle dont je parle :

^a *Seminis modo spargenda sunt: quod quamvis sit exiguum, cum occupavit idoneum locum, vires suas explicat, & ex minimo in maximum auctus diffunditur. Idem facit oratio. Non latè patet, si aspicias: in opere crescit. Pauca sunt, quæ dicuntur: sed si illa animus bene exceperit, convalescunt & exsurgunt. Eadem est, inquam, præceptorum conditio, quæ seminum.*

Multum efficiunt, etsi angusta sunt: tantum, ut dixi, idonea mens rapiat illa, & in se trahat. Senec. epist. 38.

^b *Quod munus reipublicæ afferre majus meliusve possumus, quam si docemus atque erudimus juventutem, his præsertim moribus atque temporibus, quibus ita prolapsa est, ut omnium opibus refrenanda atque coercenda sit. Nec ve-*

xxx *Troisième objet de l'Etude :*

& il avoit marqué auparavant qu'on ne pouvoit rendre un plus grand & plus important service à l'Etat , que de travailler à l'instruction de la jeunesse , sur-tout dans un tems où à cause de la licence effrénée des mœurs , elle avoit besoin d'être retenue & arrêtée par tous les moyens imaginables.



TROISIÈME OBJET DE L'INSTRUCTION.

Etude de la Religion.

Sans l'étude de la religion les écoles chrétiennes ne différéroient pas de celles des payens.

Math. 3. 47.

Soin merveilleux des payens au sujet des mœurs.

C E Q U E nous venons de dire du soin que doivent avoir les maîtres de faire remarquer à leurs disciples les maximes & les exemples de vertu qui se rencontrent dans les auteurs, ne tend encore qu'à former dans les jeunes gens l'honnête homme , l'homme de probité , le bon citoyen , le bon magistrat. C'est beaucoup à la vérité , & quiconque est assez heureux pour y réussir , rend un grand service au public. Cependant s'il bornoit là son travail , il auroit lieu de craindre le reproche que nous lisons dans l'Evangile : *Que faites-vous en cela de particulier ? Les payens ne le font-ils pas aussi ?*

E N E F F E T ils ont porté sur cette matière la

ro id effici posse confido , quod ne postulandum quidem est , ut omnes adolescentes se ad studia conver-

tant. Pauci utinam : quorum tamen in republica latè patere poterit industria. *Cic. de Divin. 2. n. 4. 5.*

délicatesse à un point qui doit nous faire rougir. Je me contenterai de rapporter ici quelques traits de Quintilien, l'un des maîtres du paganisme qui a eu en même tems le plus d'habileté, & le plus de probité.

Dans l'excellente Rhétorique qu'il nous a laissée, songeant à former un orateur parfait, ^a il pose pour principe qu'il ne peut être tel, s'il n'est homme de bien; & par une conséquence nécessaire il exige de lui, non seulement le talent de la parole, mais encore toutes les vertus morales.

Les précautions qu'il prend pour l'éducation de celui qu'on destine à un si noble emploi, sont étonnantes. ^b Attentif à son élève dès le berceau, & sachant quelle est la force des premières impressions, sur-tout pour le mal, il veut que dans le choix de tout ce qui l'approche, de tout ce qui l'environne, nourrices, domestiques, enfans de même âge, on ait soin avant tout des bonnes mœurs.

^c Il regarde l'aveugle indolence des peres & des meres à l'égard de leurs enfans, & leur négligence à conserver en eux le précieux trésor de la pudeur, comme la source de tous les desordres. ^d Que ne

^a Oratorem instituimus illum perfectum, qui esse nisi vir bonus non potest: ideoque non dicendi modò eximiam in eo facultatem, sed omnes animi virtutes exigimus. *Quint. in Præm. lib. 1.*

^b Et morum quidem in his haud dubiè prior ratio est... Natura tenacissimi sumus eorum quæ rudibus

annis percipimus... Et hæc ipsa magis pertinaciter hærent, quæ deteriora sunt. *Lib. 1. c. 1.*

^c Cæca ac sopita parentum sollicitudina... Negligentia formandi custodiendique in ætate prima pudoris. *Ibid. cap. 3.*

^d Utinam liberorum nostrorum mores non ipsi perderemus!... Mol-

dit-il point contre cette molle éducation , à laquelle on donne le nom de bonté & de tendresse , & qui n'est propre qu'à énerver tout à la fois & le corps & l'esprit !^a Combien recommande-t-il d'écarter de la maison paternelle tous les mauvais discours , & tous les mauvais exemples , de peur que les enfans n'en soient infectés avant que d'en connoître le danger , & que l'habitude du mal ne devienne en eux une seconde nature !

^b Il veut qu'on réprime avec soin les premières saillies des passions : qu'on mette tout à profit pour les mœurs ; que les exemples ou modèles que leur donneront les maîtres à écrire renferment des sentences , des maximes utiles pour la conduite de la vie ; & qu'on leur fasse apprendre aussi par manière de divertissement les paroles des grands hommes.

Mais quand il s'agit du choix d'un précepteur , d'un régent , de quelles expressions se sert-il ! L'homme le plus vertueux , ne l'est point encore assez selon lui : la discipline la plus exacte , l'est encore trop peu. *Et præceptorem eligere sanctissimum quemque , (cujus rei præcipua prudentibus cura*

lis illa educatio , quam indulgentiam vocamus , nervos omnes & mentis & corporis frangit. *Ibid.*

^a Omne convivium obscœnis canticis strepit ; pudenda spectantur. Fit ex his consuetudo , deinde natura. Discunt hæc miseri , antequam sciant vitia esse. *Ibid.*

^b Protinus ne quid cupidè , ne quid improbè , ne quid impotenter faciat , monendus est puer. *Lib.*

1. cap. 4.

Il quoque versus , qui ad imitationem scribendi proponuntur , non otiosas velim sententias habeant , sed honestum aliquid monentes. Prosequitur hæc memoria in senectutem , & impressa animo rudi , usque ad mores proficiet. . . Etiam dicta clarorum virorum ediscere inter lusum licet. *Lib. 1. cap. 2.*

est)

est) & disciplinam que maximè severa fuerit, licet.

La raison qu'il en rend, est admirable. C'est, dit-il, afin que la sagesse du maître conserve leur innocence dans cet âge encore tendre ; & que dans la suite, lorsqu'ils deviendront plus difficiles à gouverner, sa gravité leur imposant du respect les retienne dans le devoir. *Ut & teneriores annos ab injuria sanctitas docentis custodiat, & ferociores à licentia gravitas deterreat.*

Lib. 2. cap. 22

L'un des plus beaux endroits de Quintilien, & des plus connus, est celui où il traite la célèbre question, s'il est avantageux d'instruire les enfans dans le particulier, ou s'il faut les envoyer aux écoles publiques. Il embrasse le dernier sentiment, & en apporte plusieurs raisons qui paroissent très-fortes. Mais ^a il déclare dès le commencement, que si les écoles publiques étoient dangereuses pour les mœurs, quelque utiles qu'elles pussent être pour les sciences, il ne faudroit point balancer, & que la vertu est infiniment préférable à l'éloquence.

Quand il traite de la lecture des auteurs, ^b il avertit que cette matière demande de grandes précautions, afin que les jeunes gens dans un âge, où tout ce qui entre dans leur esprit y laisse de profondes traces, n'apprennent rien non seulement

^a Si studiis quidem scholas prodesse, moribus autem nocere constaret, potior mihi ratio vivendi honestè, quàm vel optimè dicendi, videretur. Lib. 1. cap. 2.

^b Cetera admonitione magna

egent : imprimis, ut teneræ mentes, tracturæque acrius quidquid rudibus & omnium ignavis insederit, non modò quæ diserta, sed vel magis quæ honesta sunt, discant.

Lib. 1. cap. 5.

qui ne soit beau , mais encore plus qui ne soit bon & honnête. ^a Dans cette vûe il leur interdit absolument la lecture des ouvrages trop libres & licentieux : il ne leur permet celle des comédies que dans un tems où les mœurs seront en sûreté : & il recommande de faire choix , non seulement des auteurs , mais aussi des endroits de celui qu'on leur fait lire. » Pour moi , dit-il , j'avoue qu'il y a » de certaines parties d'Horace que je ne voudrois pas expliquer. « *Horatium in quibusdam non lim interpretari.*

Outre les préceptes & les exemples de vertu que fournira la lecture ordinaire , il souhaite que le Professeur insinue adroitement chaque jour dans ses explications quelque principe , quelque maxime , utile pour la conduite : *plurimus ei de honesto ac bono sit sermo* ; ^b parce que ce qui est dit de vive voix par un maître , que de bons écoliers ne manquent pas d'aimer & de respecter , fait une bien plus grande impression que des paroles mortes. Quintilien s'explique ainsi en parlant de la manière de corriger les compositions : mais cela est encore plus vrai pour ce qui regarde les mœurs.

Paroit-il manquer quelque chose à une telle exactitude ? Les maîtres chrétiens semblent-ils pouvoir aller plus loin ? & tous vont-ils même jusques-là ?

^a Amoveantur, si fieri potest : si minus, certè ad firmitatem et roborem reserventur... cum mores in tuto fuerint... In his, non auctores modò, sed etiam partes operis elegeris. *Ibid.*

^b Licet enim satis exemplorum.

ad imitandum ex lectione suppletur, tamen viva illa, ut dicitur, vox alitè pleniùs, præcipueque præceptoris quem discipuli, si modò rectè sunt instituti, & amant, & verentur. *Lib. 2. cap. 2.*

Cependant , si leur justice , si leur délicatesse en ce point , ne passe celle des payens , il est bien sûr qu'ils *n'entreront point dans le royaume des cieux.* Ainsi , après qu'on a travaillé à former dans les jeunes gens l'honnête homme , l'homme de probité , il reste encore quelque chose de plus essentiel & de plus important , qui est de former en eux l'homme chrétien. Ces premières qualités sont par elles-mêmes d'un très grand prix : mais la piété en est comme l'ame , & les rehausse infiniment. Quand celle-ci dans la suite , affoiblie & obscurcie par les passions , vient à disparoitre , on est bienheureux que les vertus morales demeurent ; & ce feroit beaucoup que les personnes en place & destinées à gouverner les autres , conservassent toujours une probité Romaine. C'est pourquoi l'on ne peut trop s'appliquer à jeter dans l'esprit des jeunes gens ces heureuses semences , & y poser ces principes.

Mais le but de tous nos travaux , la fin de toutes nos instructions , doit être la religion. Quoique nous n'en parlions pas toujours , nous devons l'avoir toujours dans l'esprit , & ne la perdre jamais de vûe. Pour peu qu'on soit attentif aux anciens réglemens de l'Université à l'égard des maîtres & des écoliers , aux différentes prières & aux solennités qu'elle a prescrites pour implorer le secours de Dieu , aux processions publiques qu'elle a ordonnées dans chaque saison de l'année , aux jours fixes & marqués où elle fait interrompre les études publiques pour laisser le tems de se mieux disposer à la célébration des grandes fêtes , & à la réception des sa-

La principale vûe de l'Université est de former les jeunes gens à la piété.

cremens : il est aisé de reconnoître que l'intention de cette pieuse mere est de consacrer & de sanctifier les études des jeunes gens par la religion ; & qu'elle ne les porte si lontems dans son sein , que pour les enfanter de nouveau à Jesus-Christ. *Filioli mei, quos iterum parturio , donec formetur in vobis.*

Règlement de
l'Université
pour faire ap-
prendre tous les
jours aux éco-
liers des sen-
tences tirées de
l'Ecriture sain-
te.

C'est par cette même vûe qu'elle a ordonné que dans toutes les classes , outre les autres exercices de piété , les écoliers réciteroient chaque jour quelques sentences tirées de l'Ecriture sainte , & sur-tout du nouveau Testament , afin , dit-elle , que les autres études soient comme assaisonnées par ce divin sel : *Quibus si addatur quotidiana Scriptura sacra quantumcumque mentio , hoc velut divino sale reliqua puerorum studia condientur.* Elle consent que l'on tire des auteurs payens la beauté & la délicatesse des expressions & des pensées : ce sont de précieux vases qu'on a droit d'enlever aux Egyptiens. Mais elle craindroit que dans ces coupes empoisonnées on ne présentât encore aux jeunes gens le vin de l'erreur , comme s'en plaignoit Saint Augustin , si parmi tant de voix profanes dont retentissent continuellement les écoles , celle de Jesus-Christ , l'unique maître des hommes , ne s'y faisoit entendre. *Petamus sanè à profanis scriptoribus sermonis elegantiam , & ab iis verborum optimam suppellectilem mutuemur. Sunt illa quasi pretiosa vasa , quæ ab Ægyptiis furari sine piaculo licet. Sed absit ut in iis (quemadmodum olim Augustinus de suis magistris conquirebatur) incautis adolescentibus vinum erroris ab ebris doctoribus propinetur. Quis autem poterimus id.*

*vicare periculi , nisi tot profanis ethnicorum hominum
vocibus inferatur divina vox , christianisque scholis ,
ut decet , quotidie intersit , imò præsideat , unus ho-
minum magister Christus ? Elle regarde ce pieux
exercice comme un préservatif salutaire , & com-
me un antidote efficace , pour prévenir & pour for-
tifier les jeunes gens au sortir des études contre les
attraits du plaisir , contre les fausses maximes du sié-
cle corrompu , & contre la contagion du mauvais
exemple. Scilicet ætas illa simplex , docilis , innocens ,
plena candoris & modestiæ , necdum imbuta pravis
artibus , accipiendo Christi evangelio maxime idonea
est. Sed , proh dolor ! brevi illam morum castitatem
inficiet humanarum opinionum labes , seculi contagio ,
consuetudinisque imperiosa lex : brevi omnia trahens
ad se blandis cupiditatum lenociniis voluptas tene-
rum puerilis innocentia florem subvertet , nisi contra
dulce illud venenum adolescentium mentes severis
Christi præceptis tanquam cœlesti antidoto , muniantur.*

Le Parlement , qui veille à l'observation des
Statuts de l'Université , dans un Règlement géné-
ral qu'il a fait pour l'un de ses Colléges , enjoint
au Principal de tenir la main à ce que les Ecoliers
ne passent jamais un jour sans apprendre par mémoi-
re une ou deux maximes de l'Ecriture sainte , suivant
l'esprit des Statuts de la Faculté des Arts.

Réglement du
Parlement sur
le même sujet.

Arrêt du 27
Juin 1703.

LES courtes réflexions que le Professeur ajou-
te de vive voix sur la Sentence que l'on doit ap-
prendre , jointes à l'instruction qui se fait régulié-
rement dans chaque classe tous les Samedis , & à
l'étude de l'histoire sainte , suffiront aux jeunes gens.

Utilité de la
lecture de l'E-
criture sainte.

pour leur donner une teinture raisonnable de la doctrine chrétienne. Et s'ils ne l'apprennent pas dans cet âge , quand le pourront-ils faire ? Ne fait-on pas que pour l'ordinaire le tems qui suit les études est emporté par le vain amusement des bagatelles & des plaisirs , ou par l'occupation des affaires ?

M. Nicole. Les principes puisés dans la lecture de l'Ecriture sainte , serviront , comme l'a sagement remarqué un habile Ecrivain de ce siècle , à rectifier une infinité de choses qui se rencontrent dans les ouvrages des auteurs profanes » & qui y ont été écrites par l'esprit du démon dans le dessein de tromper les hommes par un faux agrément , qui nous rend les vices aimables , lorsqu'ils sont représentés avec un tour ingénieux.

Remarquer dans les auteurs payens tout ce qui a rapport à la religion.

A LA LUEUR de ce flambeau on découvrira dans les écrits des payens , & ces précieuses étincelles de vérité qui y brillent de toutes parts au sujet de la divinité & de la religion , & les erreurs grossières que la superstition y a mêlées. Car il n'y a que la révélation divine qui puisse nous servir de guide & nous conduire sûrement à travers ce mélange de ténèbres & de lumières. Sans elle qu'ont été les peuples les plus estimés pour leur esprit & pour leur savoir , sinon un amas d'hommes aveugles , insensés , privés d'intelligence & de sagesse ? *Deut. 32. 21.* C'est l'idée que nous en donne l'Ecriture en plus d'un endroit. Les Grecs & les Romains étoient des nations civilisées , polies , pleines de personnes habiles dans les sciences & dans les arts. On y trou-

ve des orateurs , des philosophes , des politiques. Plusieurs même sont législateurs , interprètes des loix , ministres de la justice. Et néanmoins parmi tant de personnes intelligentes aux yeux des hommes , Dieu ne découvre que des enfans & des infensés. *Dominus de cælo prospexit super filios hominum , ut videat si est intelligens. . . Non est usque ad unum.*

Ps. 13. 2. 3.

Demandez aux sages de ces nations ce qu'ils adorent : ce qu'ils espèrent du culte qu'ils rendent à leurs divinités : ce qu'ils font eux-mêmes , & ce qu'ils feront : quelle est la source & la règle des devoirs : quelle est l'origine de l'autorité des magistrats : quelle est la fin des Républiques. Vous serez étonnés de voir que ces sages seront des enfans par rapport à ces importantes questions , peu différens des abeilles & des fourmis , qui vivent en républiques , & qui gardent de certaines loix , sans savoir ce qu'elles font.

ILS ONT entrevû quelque chose des suites du péché originel ; mais sans en démêler la source & le principe. Peut-on décrire les misères de l'homme naissant d'une manière plus vive que le fait Pline dans sa belle préface du VII. livre ? Il représente ce superbe animal , destiné , dit-il , à commander à tout l'univers , dans un dénuement général de tout secours , dans les larmes , dans les douleurs , gisant dans un berceau piés & mains liés , rebut infortuné de la nature qui semble l'avoir traité en marâtre plutôt qu'en mère , commençant sa triste vie par des supplices , sans qu'on

Traces du péché originel.

Ut non sit satis estimare , parens melior homini an noverca fuerit.

puisse lui reprocher d'autre crime que celui d'être né. *Facet manibus pedibusque devinctis , flens , animal ceteris imperaturum , & à suppliciis vitam auspicatur ; unam tantum ob culpam , quia natum est.* Toute la conclusion que Pline tire de cet état , c'est qu'il est bien étonnant que l'homme , après de tels commencemens , puisse conserver quelque sentiment d'orgueil. *Heu dementiam ab iis initiis existimantium ad superbiam se genitos !*

Cicéron , dans un livre que nous avons perdu , & dont S. Augustin nous a conservé quelques précieux fragmens , avoit fait avant Pline une peinture presque toute semblable de l'état de l'homme , excepté qu'il y ajoute des traits qui caractérisent encore mieux les suites du péché originel , en marquant du côté de l'ame l'assujettissement bas & servile où naît l'homme à toutes sortes de passions , & la pente malheureuse qui le porte aux vices & aux déréglemens ; de sorte pourtant qu'on aperçoit en lui quelques raions échapés de lumière , & quelques étincelles de raison. *In libro tertio de Republica Tullius hominem dicit , non ut à matre , sed ut à natura editum in vitam , corpore nudo , fragili , & infirmo ; animo autem anxio ad molestias , humili ad timores , molli ad labores , prono ad libidines : in quo tamen inesset tanquam obrutus quidam divinus ignis ingenii & mentis.*

S. Augustin.
lib. 4. contra
Julian. cap.
12. n. 60.

Lib. 6.

Xénophon , dans la Cyropédie , parle d'un jeune Seigneur Méde , qui aiant succombé à une tentation dont il n'avoit pas cru d'abord devoir même se défier , tant il comptoit sur ses forces , avoue
à

à Cyrus sa foiblesse , & reconnoit qu'il y avoit en lui deux ames , dont l'une qui le pouffoit au bien , l'emportoit quand ce Prince étoit présent ; & l'autre , qui l'entraînoit au mal , devenoit victorieuse dès qu'il disparoissoit. Voila la concupiscence bien marquée.

Les philosophes même en ont été frappés , & se sont approchés de la foi chrétienne , comme l'observe S. Augustin ^a , en regardant les erreurs & les misères dont cette vie est pleine , comme un effet de la justice divine , qui punissoit ainsi certaines fautes commises dans une autre vie , qui n'en étoient pas moins réelles & effectives , quoiqu'elles leur fussent inconnues.

Ce mélange étonnant que nous sentons en nous de bassesse & de grandeur , de foiblesse & de force , d'amour pour la vérité & de crédulité pour l'erreur , de désir de la félicité & d'asservissement à la misère , qui est l'état où l'homme se trouve depuis le péché d'Adam , étoit pour eux une énigme inexplicable. Ils éprouvoient en eux-mêmes toutes ces contrariétés , mais ils en ignoroient la cause , comme saint Augustin le remarque de Cicéron : *Rem vidit , causam nescivit.* ^b Et comment auroient-ils pu la connoître , eux qui ignoroient absolument les saintes Ecritures , qui seules nous

S. Aug. contr.
Jul. cap. 12.
n. 60.

^a Ex quibus humanæ vitæ erroribus & ærumnis fit , ut interdum veteres illi... qui nos ob aliqua scelera suscepta in vita superiore poenarum luendarum causa natos esse dixerunt , aliquid vidisse vi-

deantur. Cic. in Hortensio apud S. Aug. contr. Julian. lib. 4. cap. 15. n. 78.

^b Harum literarum illi atque hujus veritatis expertes , quid de hac re sapere potuerunt ? Ibid. cap. 15.

xlij *Troisième objet de l'Etude.*

donnent le dénouement de ces difficultés en nous apprenant la chute du premier homme , & les suites du péché originel !

Mais quand on a une fois posé les principes que la révélation nous apprend sur toutes ces matières ,^a alors les écrivains profanes , par de légers changemens dans leurs expressions & dans leurs sentimens , peuvent devenir chrétiens , comme le remarque S. Augustin , & nous font d'une grande utilité même pour la Religion.

*Traces de
plusieurs autr.
vérités de la
religion.*

ON Y VOIT par tout des preuves éclatantes de l'immortalité de l'ame , aussi-bien que des récompenses & des peines de l'autre vie. Par tout on y remarque la nécessité & l'existence d'un Etre suprême , indépendant , éternel , dont la providence s'étend à tout , & entre dans les moindres détails : dont la bonté prévient tous les besoins de l'homme , & le comble de biens : dont la justice punit les désordres publics par des calamités publiques , & se laisse fléchir par le repentir : dont la puissance infinie dispose des royaumes & des empires , & décide souverainement du sort des particuliers & des peuples. On remarque que cet Etre , présent & attentif à tout , écoute les prières , reçoit les vœux , intervient dans les sermens , & en punit les violateurs : Qu'il porte sa lumière dans les profondeurs les plus obscures des consciences , & les trouble par les remords : Qu'il enleve aux uns la prudence , la réflexion , le courage ; & qu'il

^a Paucis mutatis verbis atque || de doct. Christ. cap. 4.
sententiis christiani fierent. S. Aug. ||

les donne aux autres : Qu'il protège l'innocence , favorise la vertu , hait le vice , & le punit souvent dès cette vie : Qu'il se plaît à humilier les superbes , & à ôter aux injustes le pouvoir dont ils abusent.

Quel usage un maître habile ne fait-il pas de toutes ces importantes vérités , & de beaucoup d'autres semblables , qui reparoissant tous les jours sous de nouvelles faces , forment peu à peu dans l'esprit une conviction secrète , intérieure , & comme naturelle , contre laquelle l'infidélité dans la suite a bien moins de force !

IL N'EST PAS inutile non plus , pour faire sentir aux jeunes gens le bonheur inestimable qu'ils ont d'être nés dans le sein de la religion chrétienne , de leur faire remarquer avec quel mépris les plus illustres d'entre les auteurs payens ont parlé du Christianisme naissant , qui jettoit pourtant dès-lors un si grand éclat & une si vive lumière. Je n'en rapporterai que deux ou trois endroits.

Faire remarquer les endroits des auteurs payens où il est parlé du Christianisme.

Tacite , en parlant de l'embrasement de Rome , dont tout le monde regardoit Néron comme l'auteur , dit ^a » que ce Prince voulut étoufer cette » créance générale en rejetant la cause & la haine de l'incendie sur ceux que le peuple appelloit Chrétiens , & qu'il les fit tourmenter par des supplices horribles. C'étoient , dit-il , des gens infâmes , & qui étoient en horreur à tout le monde de comme coupables des crimes les plus détestables. Ils tirent leur nom , continue cet histo-

^a Abolendo rumori Nero subdidit reos , & quæstissimis pœnis affecit , quos per flagitia invidiosos || vulgus Christianos appellabat. Auctor nominis ejus Christus , qui Tiberio imperitante per procuratorem

» rien , d'un Christ , que Ponce Pilate , Lieutenant
 » en Judée , avoit fait exécuter sous Tibère. Cette
 » pernicieuse secte , après avoir été réprimée pour
 » quelque tems , pulluloit tout de nouveau , non-
 » seulement dans la Judée , qui étoit le lieu de
 » sa naissance , mais dans Rome même , qui est le
 » rendez-vous & comme l'égoût de toutes les or-
 » dures du monde. « Il ajoute ensuite qu'ils ne fu-
 rent pas tant convaincus du crime dont on les ac-
 cusoit , que de la haine du genre humain. *Haud
 perinde in crimine incendii , quàm odio humani gene-
 ris convicti sunt.* Suetone , en parlant de cet em-
 brasement de Rome , nous donne la même idée
 du Christianisme ; qu'il regarde comme une super-
 stition nouvelle mêlée de magie : *Afflicti suppliciis
 Christiani , genus hominum superstitionis novæ ac ma-
 lefica.*

*In Ner. cap.
 16.*

Ces grands génies , dit M. de Tillemont en ra-
 portant ce fait , qui avoient tant de soin de recher-
 cher la vérité dans l'histoire , & dans des choses
 indifférentes , n'avoient que de la froideur pour la
 chose qu'il leur importoit le plus de savoir. Ils
 condamnoient dans leurs ouvrages l'injustice des
 princes qui punissoient avant que de s'assurer du
 crime : & ils ne rougissoient pas de commettre la
 même injustice en haïssant pour des crimes incon-
 nus ceux en qui ils ne voioient rien qu'ils ne fussent
 contraints de louer.

Pontium Pilatum supplicio affectus
 erat. Repressaque in præsens exitia-
 bilis superstitio rursus erumpebat ,
 non modò per Judæam , originem

|| ejus mali , sed per urbem etiam ,
 || quò cuncta undique atrocia aut fe-
 || denda confluunt celebranturque.
 || *Tacit. Annual. lib. 15. cap. 44.*

On croit avec raison que ce que dit Quintilien de *l'Auteur de la superstition Judaïque*, qui a ramassé un peuple pernicieux à tous les autres peuples, doit s'entendre de Jésus-Christ même, & non de Moïse : parce que dans ces premiers tems il étoit assez ordinaire de confondre les Chrétiens avec les Juifs. Il devroit paroître étonnant qu'un homme du caractère de Quintilien, si raisonnable d'ailleurs & si modéré, & qui eut le bonheur d'entrer dans * une maison remplie d'illustres chrétiens, & féconde même en martyrs, eût ainsi parlé du Christianisme, si l'on ne savoit que la foi n'est point le fruit de la raison & du bon esprit, mais un don tout gratuit de la miséricorde divine. Un Ecrivain, capable de porter l'excès de la flatterie jusqu'à reconnoître pour Dieu un Empereur tel que Domitien, étoit digne de blasphémer contre Jésus-Christ & contre sa religion.

Rien n'est plus célèbre que la lettre de Pline le jeune à l'Empereur Trajan au sujet des chrétiens. On y voit l'attachement au Christianisme traité d'entêtement, d'opiniâtreté, de folie ; & sous ce vain prétexte, puni du dernier supplice comme le plus énorme de tous les crimes. Pline ne fait si dans cette matière le repentir peut mériter le pardon, ou s'il est inutile de cesser d'être chrétien, quand

a Est conditoribus urbium infamix, contraxisse aliquam perniciosam ceteris gentem, qualis est primus Judaicae superstitionis auctor. Quintil. lib. 3. cap. 9.

* Quintilien fut chargé de l'édu-

cation de deux jeunes Princes, enfans de Flavius Clemens, qui eut l'honneur de souffrir pour Jésus-Christ aussi bien que Domitile sa femme, & une autre Domitile sa nièce.

une fois on l'a été : si c'est le nom seul qu'on punit en eux , ou les crimes attachés à ce nom. » Ceux » que j'ai mis à la question , dit-il , affuroient que » toute leur faute ou leur erreur avoit été , qu'à un » certain jour marqué ils s'assembloient avant le » lever du soleil pour chanter alternativement » les louanges de Christ comme d'un Dieu : Qu'ils » s'engageoient par serment , non à commettre » quelque crime , mais à ne faire ni vol , ni larcin , ni adultère ; à observer inviolablement leur parole ; à ne point nier un dépôt qu'on leur redemanderoit : Qu'après cela ils se retiroient , & » se rassembloient encore pour prendre en commun leur repas , dans lequel il n'y avoit rien de » criminel. » Il avoue pourtant qu'il a fait mener au supplice ceux qui ont persisté dans leur aveu ; ne doutant pas que quand le Christianisme ne les eût pas rendu criminels , leur obstination & leur opiniâtreté inflexible ne méritât d'être punie.

La réponse de l'Empereur fut , » Qu'il ne falloit » faire aucune recherche contre les chrétiens : mais » si on les défère , dit-il , & si on les accuse en » justice , il faut les punir ; de sorte pourtant que » ceux qui soutiendront n'être point chrétiens , & » qui le justifieront par les effets , c'est-à-dire en » sacrifiant à nos dieux , soient traités comme innocens... Au reste , ajoute Trajan , dans nul genre de crime l'on ne doit recevoir des libelles » & des dénonciations qui ne soient souscrites de » personne : car cela est d'un pernicieux exemple , » & très éloigné de nos maximes.

Combien de pareils endroits fournissent-ils de réflexions propres à faire comprendre aux jeunes gens la sainteté & la pureté de la religion chrétienne , l'aveuglement volontaire & criminel des plus beaux esprits du paganisme , l'injustice criante des princes les plus modérés & les plus sages qu'aient jamais eu les Romains , & la contradiction manifeste de leurs édits contre les chrétiens , où l'on voit que pour les condamner il a falu renoncer , non seulement à toute équité , mais encore au bon sens & à la droite raison ? » Ordonnance » Impériale , s'écrie Tertullien en parlant de la lettre de Trajan , pourquoi vous combattez-vous » vous-même ? Si vous ordonnez la condamnation » d'un crime , pourquoi n'en ordonnez-vous pas » la recherche ? & si vous en défendez la recherche , pourquoi n'en ordonnez-vous pas l'absolution ? « Il me semble qu'on ne doit point laisser sortir du Collège les jeunes gens sans leur avoir fait lire ces sortes de passages d'auteurs payens , dont plusieurs portent avec eux une preuve de la sainteté & de la vérité de notre religion , & qui sont si capables de leur en inspirer du respect.

*Tertul. Apol.
cap. 2.*

MAIS le moien le plus sûr & le plus efficace pour insinuer aux jeunes gens des sentimens de piété , c'est que le maître en soit lui-même bien pénétré. Alors tout parle en lui , tout est instructif , tout inspire de l'estime & du respect pour la religion , lors même qu'il s'agit de toute autre chose. Car c'est ici l'affaire du cœur , encore plus que cel-

*Le moien
d'inspirer aux
autres la piété,
est d'en être
soi-même pé-
nétré.*

le de l'esprit :^a & pour la vertu , aussi bien que pour les sciences , la voie des exemples est bien plus courte & plus sûre que celle des préceptes.

Ce caractère dominoit souverainement dans S. Augustin , & le récit qu'il nous a laissé de la manière dont il instruisoit ses disciples , peut être d'une grande utilité pour les écoliers aussi bien que pour les maîtres. On y voit que la qualité la plus essentielle d'un maître chrétien , est d'avoir pour ses disciples cet amour de jalousie , dont parle S. Paul , qui allume en lui un zèle ardent pour leur salut , & le rende extrêmement sensible à tout ce qui peut y donner la moindre atteinte.

2. Cor. II. 2.
S. August. lib.
I. de Ordine.
cap. 10.

Ce grand Saint , après sa conversion , s'étoit retiré à la campagne avec quelques amis , & il y instruisoit deux jeunes gens , nommés Licent & Trygece. Il avoit établi des conférences réglées , où il les faisoit parler sur différens sujets que l'on proposoit. Chacun soutenoit son sentiment , & répondoit aux questions & aux difficultés qu'on lui faisoit. On écrivoit tout ce qui se disoit de part & d'autre. Il échapa un jour à Trygece une réponse qui n'étoit pas tout à fait exacte , & qu'il souhaitoit qu'on ne mît point par écrit. ^b Licent de son côté insista vivement au contraire , & demanda qu'elle fût écrite. On s'échaufa de part & d'autre,

^a Longum iter est per præcepta , breve & efficax per exempla. *Senec. Epist. 6.*

^b Cum Trigetius verba sua scripta esse nollit , urgebat Licentius

ut manerent ; puerorum scilicet more , vel potius hominum , pro nefas , penè omnium : quasi verò gloriandi causa inter nos illud ageretur.

comme

comme cela est naturel à des jeunes gens , dit S. Augustin , ou plutôt à tous les hommes , qui sont pleins de vanité & d'orgueil.

S. Augustin fit une réprimande assez forte à Licent , qui en rougit sur le champ. L'autre ravi du trouble & de la confusion où il voioit son émule , ne put dissimuler sa joie. Le saint , pénétré d'une vive douleur en voiant le secret dépit de l'un , & la maligne joie de l'autre ; & les apostrophant tous deux : » Est-ce donc ainsi , leur dit-il , que vous » vous conduisez ? Est-ce là cet amour de la vérité dont je me flatois il n'y a qu'un moment que » vous étiez l'un & l'autre embrasés ? « Après plusieurs remontrances , il finit ainsi. » Mes chers enfans , n'augmentez pas , je vous en conjure , mes misères qui ne sont déjà que trop grandes. Si vous sentez combien je vous considère & je vous aime , combien votre salut m'est cher : si vous êtes persuadés que je ne me souhaite rien à moi-même de plus avantageux qu'à vous : enfin , si , en m'appellant votre maître , vous croiez me devoir quelque retour d'amour & de tendresse ; toute la reconnoissance que je vous demande , est que vous soiez gens de bien. « *Boni estote*. Ses larmes coulèrent alors abondamment , & achevèrent ce que son discours avoit commencé. Les disciples attendris ne songèrent plus qu'à consoler leur maître par un prompt repentir pour le présent , & par de sincères promesses pour l'avenir.

La faute de ces jeunes gens méritoit-elle donc que le maître en fût si touché ? N'est-ce pas l'or-

I *Troisième objet de l'Etude :*

dinaire de ces fortes de disputes ? Et vouloir en bannir cette vivacité & cette sensibilité , ne feroit-ce pas en éteindre toute ardeur d'étude , & émousser la pointe d'un éguillon nécessaire à cet âge ?

Ce n'étoit point la pensée de S. Augustin. Il ne songeoit qu'à retenir dans de justes bornes une noble émulation , & à l'empêcher de dégénérer en orgueil , qui est la plus grande maladie de l'homme. Il étoit bien éloigné de vouloir la guérir par une autre , qui n'est peut-être pas moins dangereuse ; je veux dire la paresse & l'indolence. ^a » Que » je ferois à plaindre , dit-il , d'avoir de tels disciples , en qui un vice ne pût se corriger que par » un autre vice ! «

Voilà une délicatesse de sentimens qui ne se trouve point parmi les payens. Ils conviennent à la vérité que l'ambition dont nous parlons ici , est un vice : mais par une contradiction assez bizarre , ils le donnent comme un vice qui devient souvent dans les jeunes gens une source de vertu : *Licet ipsa vitium sit ambitio , frequenter tamen causa virtutum est* ; & ^b ils font tout ce qui est nécessaire pour nourrir & pour augmenter cette maladie. Il n'y a que le Christianisme qui remédie à tout , qui déclare généralement la guerre à tous les vices , & qui puisse rétablir l'homme dans une entière san-

Quintil. lib. 1. cap. 3.

^a Me miserum, si necesse erit tales etiam nunc perpeti , à quibus vitia decedere sine aliorum vitiorum successionem non possunt !

^b Huic vitio [cupiditati gloriæ]

non solum non resistebant , verum etiam id excitandum & accendendum esse censebant , putantes hoc utile esse Republicæ. *S. Aug. lib. 5. de Civit. Dei , cap. 13.*

té. La philosophie avec ses plus beaux préceptes , ne va point jusques-là.

IL FAUT donc , pour rassembler en peu de mots ce que j'ai dit jusqu'ici ; il faut que la Raison, après avoir orné l'esprit de son disciple de toutes les sciences humaines , & fortifié son cœur par toutes les vertus morales , le remette entre les mains de la Religion , pour lui apprendre à faire un usage légitime de tout ce qu'elle lui aura enseigné , & à le consacrer par là en le rendant éternel. Elle doit l'avertir que sans les leçons de ce nouveau maître , tout son travail ne seroit qu'un vain amusement , puisqu'il se termineroit à la terre , au tems , à une gloire frivole , à un bonheur fragile ; que ce nouveau guide peut seul mener l'homme à son principe , le reporter dans le sein de la divinité , le mettre en possession du souverain bien où il tend , & remplir ses desirs immenses par une félicité sans bornes. Enfin , le dernier avis qu'elle doit lui insinuer , & le plus important de tous , c'est d'écouter avec une entière docilité les sublimes leçons que la Religion lui donnera , de lui soumettre toute autre lumière , & de regarder comme le plus grand bonheur , & le plus indispensable devoir , de faire servir à sa gloire toutes ses connoissances & tous ses talens.

*Soumettre &
raporter tout à
la religion.*





SECONDE PARTIE.

PLAN ET DIVISION DE CET OUVRAGE.

Réflexions générales sur ce qu'on appelle le Goût. Observations particulières sur cet Ouvrage.

I.

Plan & Division de cet Ouvrage.

EN supposant toujours les trois différens objets que les maîtres doivent se proposer dans l'instruction de la jeunesse , & dont il a été parlé dans la première partie de ce Discours préliminaire , je diviserai cet ouvrage en six parties.

La première aura pour principal objet la grammaire , & l'intelligence des langues qu'on doit apprendre au Collège , qui sont la langue françoise , la grecque , & la latine.

Dans la seconde je parlerai de la Poésie.

La troisième sera plus étendue , & regardera la rhétorique. C'est là principalement que j'essaierai de former le goût des jeunes gens en leur mettant devant les yeux les principales règles que les maîtres de l'art nous ont laissées sur ce sujet , & en joignant à ces règles des exemples tirés des meil-

Plan & division de cet Ouvrage. hii

leurs auteurs latins & françois , dont je tâcherai quelquefois de développer les beautés.

L'histoire fera la quatrième partie. Je comprends sous ce nom l'histoire sainte , qui est le fondement de toutes les autres ; la fable , moins ancienne que la vérité , mais qui l'a suivie de près , & qui en a tiré sa naissance en l'altérant & la corrompant ; l'histoire grecque , qui renferme aussi celle de quelques autres peuples ; & enfin l'histoire Romaine. Les antiquités & les coutumes de l'une & de l'autre nation , aussi bien que ce qui regarde la Chronologie & la Géographie , entreront dans le traité de l'histoire.

La Philosophie , avec les sciences qui y ont quelque rapport , fera la matière de la cinquième partie.

A ces cinq parties j'en ajouterai une sixième , qui seroit d'un grand usage , si elle étoit bien traitée. Outre plusieurs articles qui auront été omis , ou qui n'auront pu entrer dans le reste de l'ouvrage , elle renfermera le détail du gouvernement intérieur des Classes & du Collège : la manière de conduire les jeunes gens , de connoître leur caractère , leur humeur , leurs panchans , leurs défauts , & de les leur faire connoître à eux-mêmes : l'attention qu'on doit avoir à leur former l'esprit & le cœur , moins par les instructions publiques , que dans des conversations particulières , qui soient libres , aisées , familières , sans gêne , sans contrainte , sans artifice , & telles que les jeunes puissent prendre une confiance entière en leurs maîtres.

Comme dans cet ouvrage j'aurai souvent à par-

G iij

liv *Réflexions générales sur le Goût.*
ler du bon goût par rapport aux belles lettres & à
l'éloquence , qu'il me soit permis auparavant de
faire sur cet article quelques réflexions générales ,
qui aideront à en faire sentir l'importance & la
nécessité.



I I.

R E F L E X I O N S G E N E R A L E S

• *Sur ce qu'on appelle le bon goût.*

LE Goût , tel que nous le considérons ici ,
c'est-à-dire par rapport à la lecture des au-
teurs & à la composition , est un discernement dé-
licat , vif , net , & précis de toute la beauté , la
vérité , & la justesse des pensées & des expressions
qui entrent dans un discours. Il distingue ce qu'il
y a de conforme aux plus exactes bienséances , de
propre à chaque caractère , de convenable aux dif-
férentes circonstances. Et pendant qu'il remarque
par un sentiment fin & exquis les graces , les tours ,
les manières , les expressions les plus capables de
plaire ; il aperçoit aussi tous les défauts qui pro-
duisent un effet contraire , & il démêle en quoi
précisément consistent ces défauts , & jusqu'où ils
s'écartent des règles sévères de l'art , & des vraies
beautés de la nature.

Cette heureuse qualité , que l'on sent mieux
qu'on ne peut la définir , est moins l'effet du gé-

nie que du jugement , & d'une espèce de raison naturelle perfectionnée par l'étude. Elle sert dans la composition à guider l'esprit , & à le régler. Elle fait usage de l'imagination , mais sans s'y livrer , & en demeure toujours maîtresse. Elle consulte en tout la nature , la suit pas à pas , & en est une fidèle expression. Sobre & retenue au milieu de l'abondance & des richesses , elle dispense avec mesure & avec sagesse les beautés & les graces du discours. Elle ne se laisse jamais éblouir par le faux , quelque brillant qu'il soit. Elle est également blessée du trop , & du trop peu. Elle fait s'arrêter précisément où il faut , & ^a retranche sans regret & sans pitié tout ce qui est au delà du beau & du parfait. C'est le défaut de cette qualité qui fait le vice de tous les stiles corrompus ; de l'enflure , du faux brillant , des pointes : lors , dit Quintilien , que le génie est destitué de jugement , & qu'il se laisse tromper par l'apparence du beau : *quoties ingenium Lib. 8. cap. 3. judicio caret , & specie boni fallitur.*

Ce goût , simple & unique dans son principe , se varie & se multiplie en une infinité de manières , de sorte pourtant que sous mille formes différentes , en prose ou en vers , dans un stile étendu ou serré , sublime ou simple , enjoué ou sérieux , il est toujours le même , & porte par tout un certain caractère de vrai & de naturel , qui ^b se fait d'abord sentir à quiconque a du discernement. On ne peut

^a Recideret omne quod ultra perfectum traheretur. *Horat. lib. 1. Satyr. 10.* Quicquid est ultra virtu-
^b Quod sentitur latente judicio velut palato. *Quintil. lib. 6. cap. 35.*

pas dire que le stile de Térence , de Phédre , de Salluste , de César , de Cicéron , de Tite-Live , de Virgile , d'Horace , soit le même. ^a Ils ont tous néanmoins , s'il est permis de parler ainsi , une certaine teinture d'esprit qui leur est commune , & qui dans cette diversité de génie & de stile les rapproche & les réunit , & met une différence sensible entr'eux & les autres écrivains qui ne sont pas marqués au coin de la bonne antiquité.

J'ai dit que ce discernement étoit une espèce de raison naturelle perfectionnée par l'étude. En effet tous les hommes apportent avec eux en naissant les premiers principes du goût , aussi bien que ceux de la Rhétorique & de la Logique. La preuve en est ^b qu'un orateur est presque toujours infailliblement approuvé du peuple , & qu'il n'y a sur ce point , comme le remarque Cicéron , aucune différence de sentiment & de goût entre les ignorans & les savans.

Il en est ainsi de la musique & de la peinture. Un concert , dont toutes les parties sont bien composées & bien exécutées tant pour les instrumens que pour les voix , plait généralement. Qu'il y survienne quelque discordance , quelque cacophonie ,

^a Sua cuique proposita lex , suis decor est... Habet tamen omnis eloquentia aliquid commune. *Quintil. lib. 10. cap. 2.*

Nec refert quòd inter se specie differant , cùm genere consentiant... Omnes eandem sanitatem eloquentia ferunt : ut , si omnium pariter libros in manum sumpseris , scias ,

quamvis in diversis ingeniis , esse quandam iudicii ac voluntatis similitudinem & cognationem. *Dialog. de Orat. cap. 25.*

^b Nunquam de bono oratore , aut non bono , doctis hominibus cum populo dissensio fuit. *Cic. in Brut. n. 185.*

elle révolte ceux mêmes qui ignorent absolument ce que c'est que musique. Ils ne savent pas ce qui les choque , mais ils sentent que leurs oreilles sont blessées. C'est que la nature leur a donné du goût & du sentiment pour l'harmonie. De même un beau tableau charme & enlève un spectateur, qui n'a aucune idée de peinture. Demandez-lui ce qui lui plaît , & pourquoi cela lui plaît ; il ne pourra pas aisément en rendre compte , ni en dire les véritables raisons : mais le sentiment fait à peu près en lui ce que l'art & l'usage font dans les connoisseurs.

Il en faut dire autant du goût dont nous parlons ici. Presque tous les hommes en ont en eux-mêmes les premiers principes , quoique dans la plupart ils soient peu développés faute d'instruction ou de réflexion ; & qu'ils soient même étouffés ou corrompus par une éducation vicieuse , par de mauvaises coutumes , par les préventions dominantes du siècle & du pays.

Quelque dépravé néanmoins que soit le goût , il ne périt pas entièrement. Il en reste toujours dans les hommes des points fixes , gravés au fond de leur esprit , dans lesquels ils conviennent & se réunissent. Quand ces semences secrètes sont cultivées avec quelque soin , elles peuvent être conduites à une perfection plus distincte & plus démêlée. Et s'il arrive que ces premières notions soient réveillées par quelque lumière , dont l'éclat rende les esprits attentifs aux règles immuables du vrai & du beau, qui en découvre les suites naturelles & les conséquences nécessaires , & qui leur serve en même tems

de modèle pour en faciliter l'application : on voit ordinairement les plus sensés se détromper avec joie de leurs vieilles erreurs , corriger la fausseté de leurs anciens jugemens , revenir à ce qu'un goût épuré & sûr a de plus juste , de plus délicat , & de plus fin , & y entraîner peu à peu tous les autres.

On peut s'en convaincre par le succès de certains grands orateurs , ou de quelques auteurs fameux , qui par leurs talens naturels savent rappeler ces idées primitives , & faire revivre ces semences cachées dans l'esprit de tous les hommes. En peu de tems ils réunissent en leur faveur les suffrages de ceux qui font le plus usage de leur raison ; & bientôt ils enlèvent les applaudissemens des personnes de tout âge & de toute condition , des ignorans aussi bien que des savans. Il seroit facile de marquer parmi nous la date du bon goût qui y règne dans tous les arts , aussi bien que dans les belles lettres & dans les sciences ; & en remontant dans chaque genre jusqu'à la source , on verroit qu'un petit nombre d'heureux génies a procuré cette gloire & cet avantage à la nation.

Ceux même qui dans des siècles plus cultivés font sans étude & sans belles lettres , ne laissent pas de prendre une teinture du bon goût dominant , qui se mêle , sans qu'ils s'en aperçoivent , dans leurs conversations , dans leurs lettres , dans leurs manières. Il y a peu de nos guerriers aujourd'hui qui n'écrivissent plus correctement & plus élégamment que Ville-Hardouin , & les autres Officiers qui vivoient dans un siècle encore grossier & barbare.

On doit conclure de tout ce que je viens de dire , que l'on peut donner des règles & des préceptes sur ce discernement ; & je ne sai pourquoi Quintilien , qui en fait avec raison un si grand cas , prétend que cette qualité ne peut non plus s'acquérir par l'art , que le goût & l'odorat : *non magis arte traditur , quàm gustus aut odor* : à moins qu'il ne veuille dire qu'il y a des esprits si grossiers , & tellement éloignés de ce discernement , qu'on pourroit croire que c'est en effet la nature seule qui le donne.

Je ne croi pas même que cette pensée de Quintilien soit vraie par rapport à l'exemple dont il se sert , du moins pour ce qui regarde le goût. Il ne faut qu'examiner ce qui arrive à de certaines nations , qu'une longue habitude attache fortement à des ragouts bizarres & fort extraordinaires. Elles s'accordent sans peine à louer des liqueurs exquis , des viandes délicates , des mets apprêtés avec art par une main habile. Elles apprennent bientôt à discerner les finesses de l'assaisonnement , quand un maître savant en ce genre les y rend attentives , & à les préférer à la grossièreté barbare de leur ancienne nourriture. Quand je parle ainsi , ce n'est pas que je trouve ces nations fort à plaindre d'être privées d'une intelligence & d'une habileté qui nous est devenue si funeste. Mais on peut juger par là de la ressemblance qui se trouve entre le goût par rapport aux sens & au corps , & le goût par rapport à l'esprit ; & combien le premier est propre à peindre les caractères du second.

1x *Réflexions générales sur le Goût.*

Le bon goût dont nous parlons ici , qui est celui de la littérature , ne se borne pas à ce qu'on appelle sciences : il influe comme imperceptiblement sur les autres arts , tels que sont l'architecture , la peinture , la sculpture , la musique. C'est un même discernement qui introduit par tout la même élégance , la même symétrie , le même ordre dans la disposition des parties : qui rend attentif à une noble simplicité , aux beautés naturelles , au choix judicieux des ornemens. Au contraire la dépravation du goût dans les arts , a toujours été un indice & une suite de celle de la littérature. Les ornemens chargés , confus , grossiers des anciens édifices Gothiques , & placés pour l'ordinaire sans choix , contre les bonnes règles , & hors des belles proportions , étoient l'image des écrits des auteurs du même siècle.

*Plutarque
dans la vie de
Paul Emile.*

Le bon goût de la littérature se communique même aux mœurs publiques , & à la manière de vivre. L'habitude de consulter les règles primitives sur une matière , conduit naturellement à en faire de même sur d'autres. Paul Emile , si habile & si entendu en tout genre , aiant donné après la conquête de la Macédoine une grande fête à toute la Grèce , & aiant remarqué qu'on en trouvoit l'ordonnance infiniment plus élégante & plus belle qu'on ne l'attendoit d'un homme de guerre , répondit qu'on avoit tort de s'en étonner : » Que » le même génie qui apprend à bien ranger une armée en bataille , apprend aussi à bien ordonner » une fête.

Mais , par un renversement tout-à-fait étrange , & cependant ordinaire , & qui est une grande preuve de la foiblesse , ou plutôt de la corruption de l'esprit humain , cette délicatesse même , cette élégance , que le bon goût de la littérature & de l'éloquence a coutume d'introduire dans l'usage de la vie , pour les bâtimens , par exemple , & pour les repas , venant peu à peu à dégénérer en excès & en luxe , introduit à son tour le mauvais goût dans la littérature & dans l'éloquence. C'est ce que Sénèque nous développe d'une manière fort ingénieuse dans une de ses lettres , où il semble s'être

Senec. Epist.
114

^a Un de ses amis lui avoit demandé d'où pouvoit venir le changement qu'on voioit quelquefois arriver dans l'éloquence , & qui entraînoit presque tous les esprits dans certains défauts , comme d'affecter des figures hardies & outrées , des métaphores hazardées sans mesure & sans retenue , des pensées si courtes & si brusques , qu'elles laissent plutôt à deviner ce qu'elles veulent dire , qu'elles ne le disent.

Sénèque répond à cette question par un proverbe usité chez les Grecs : telle est la vie , telles sont les paroles. *Talis hominibus fuit ratio qualis vita.*^b Comme un particulier se peint dans son dis-

^a Quare quibusdam temporibus provenit corrupti generis oratio, quæris ; & quomodo in quædam vitia inclinatio ingeniorum facta sit. . . quare aliàs sensus audaces & egressi placuerint , aliàs ab-

ruptæ sententiæ & suspiciosa , in quibus plus intelligendum est quàm audiendum : quare aliqua ætas fuerit , quæ translationis jure uteretur inverecundè.

^b Quemadmodum uniuscujusque

cours , ainsi le stile dominant est quelquefois une image des mœurs publiques. Le cœur entraîne l'esprit , & lui communique les vices aussi bien que les vertus. ^a Lorsque dans les meubles , dans les bâtimens , dans les repas , on se fait un mérite de se distinguer des autres par de nouveaux raffinemens , & par une recherche étudiée de tout ce qui est hors de l'usage commun , le même goût se communique à l'éloquence , & y porte aussi la nouveauté & le desordre. ^b L'esprit accoutumé à ne plus suivre de règles dans les mœurs , n'en suit plus dans le stile. On ne veut plus rien que de nouveau , de brillant , d'extraordinaire , de hasardé. On ne s'attache qu'à des pensées minces & puériles , ou hardies & outrées jusqu'à l'excès. On affecte un stile peigné & fleuri , & une élocution éclatante qui n'a que du son , & rien de plus.

^c Et ce qui répand ces sortes de défauts , est ordinairement l'exemple d'un homme seul , qui s'est fait de la réputation , qui est devenu à la mode , qui s'est rendu maître des esprits , & qui donne le ton aux autres. On se fait honneur de le suivre :

actio dicenti similis est , sic genus dicendi aliquando imitatur publicos mores...

^a Si disciplina civitatis laboravit , & se in delicias dedit , argumentum est luxuriæ publicæ orationis lascivia. . . Non potest alius esse ingenio , alius animo color.

^b Cum assuevit animus fastidire quæ ex more sunt , & illi pro sordidis solita sunt ; etiam in oratione quod novum est querit. . . Modò id , quod nuper increbuit , pro

cultu habetur audax translatio ac frequens. . . Non tantum in genere sententiarum vitium est , si aut pusillæ sunt & pueriles , aut improbæ & plus ausæ quàm salvo pudore licet : sed si floridæ sunt , & nimis dulces , si in vanum exeunt & sine effectu , nihil amplius quàm sonant.

^c Hæc vitia unus aliquis inducit , sub quo tunc eloquentia est : ceteri imitantur , & alteri tradunt.

on l'étudie , on le copie , & son stile devient la règle & le modèle du goût public.

^a Comme donc dans une ville le luxe des tables & des habits est une marque que les mœurs y sont peu réglées ; ainsi la licence du stile , quand elle est publique & générale , montre que les esprits sont dépravés & corrompus.

^b Pour remédier au mal , pour réformer dans le stile les expressions & les pensées , il faut purifier la source d'où elles partent. C'est l'esprit qu'il faut guérir. Quand il est sain & vigoureux , l'éloquence l'est aussi : mais elle est foible & languissante quand l'esprit l'est devenu , & qu'il s'est laissé affoiblir & énerver par la volupté & par les délices. En un mot , c'est lui qui est le maître , qui commande , & qui donne le mouvement à tout : & tout le reste suit ses impressions.

Il fait remarquer ailleurs qu'un stile trop étudié & trop recherché est la marque d'un petit génie. Il veut qu'un orateur , sur tout quand il traite des matières graves & sérieuses , soit moins attentif aux mots & à l'arrangement , qu'aux choses & aux

^a Quomodo conviviorum luxuria , quomodo vestium , ægræ civitatis indicia sunt : sic orationis licentia , si modo frequens est , ostendit animos quoque , à quibus verba exeunt , procidisse.

^b Oratio nulli molesta est , nisi animus labat. Ideo ille curetur. Ab illo sensus , ab illo verba exeunt. . . . Illo sano ac valente , oratio quoque robusta , fortis , virilis est ; si ille procubuit , & cetera sequuntur ruina. . . . Rex noster est animus.

Hoc incolumi cetera manent in officio , parent , & obtemperant. . . Cum vero cessit voluptati , artes quoque ejus actusque marcent , & omnis ex languido fluidoque conatus est.

^c Nimis anxium esse te circa verba & compositionem , mi Lucili , nolo : habeo majora quæ cures. Quare quid scribas , non quemadmodum. . . . Cujuscumque orationem videtis sollicitam & politam , scito animum quoque non minus esse pusillum occupatum. Ma-

pensées. Quand vous voiez un discours travaillé & poli avec tant de soin & d'inquiétude , vous pouvez conclure , dit il , qu'il part d'un esprit médiocre , & occupé de petites choses. Un écrivain qui a l'esprit grand & élevé , ne s'arrête point à de telles minuties. Il pense & parle avec plus de noblesse & de grandeur , & l'on voit dans tout ce qu'il dit un certain air aisé & naturel , qui marque un homme riche de son propre fonds , & qui ne cherche point à le paroître. Ensuite il compare cette sorte d'éloquence fleurie & fardée à de jeunes gens bien frisés & poudrés , & qui sont toujours devant le miroir & à la toilette. *Barba & coma nitidos , de capsula totos.* On ne peut rien attendre de grand & de solide de tels caractères. Il en est de même des orateurs. Le discours est comme le visage de l'esprit. S'il est peigné , ajusté , fardé , c'est un signe qu'il y a quelque chose de gâté dans l'esprit , & qu'il n'est pas sain. Une telle parure , où il y a tant d'art & d'étude , n'est point un ornement digne de l'éloquence. *Non est ornamentum virile , concinnitas.*

Qui ne croiroit , en entendant parler ainsi Sénèque , qu'il étoit ennemi déclaré du mauvais goût , & que personne n'étoit plus capable que lui de s'y opposer & de le prévenir ? Et cependant ce fut lui , plus que tout autre , qui contribua à gâter les es-

gnus ille remissiùs loquitur & securiùs : quæcumque dicit , plus habent fiduciæ quàm curæ. Nosti complures juvenes , barba & coma nitidos , de capsula totos : nihil ab illis speraveris forte : nihil solidum.

Oratio vultus animi est : si circumtonsa est , & fucata & manufacta , ostendit illum quoque non esse sincerum , & habere aliquid fracti. *Epist. 115.*

prits ,

prits, & à corrompre l'éloquence. J'aurai lieu d'en parler ailleurs, & je le ferai d'autant plus volontiers qu'il semble que ce mauvais goût de pensées brillantes, & d'une sorte de pointes, qui est proprement le caractère de Sénèque, veuille prendre le dessus dans notre siècle. Et je ne sai si ce ne seroit point un indice & un présage de la ruine dont l'éloquence est menacée parmi nous; & dont le luxe énorme qui règne plus que jamais, & la décadence presque générale des mœurs, sont peut-être aussi de funestes avant-coureurs.

Il ne faut quelquefois, comme le remarque Sénèque, & comme lui-même en est un exemple; il ne faut qu'un seul homme, mais d'un grand nom, & qui par de rares qualités se fera acquis un grand crédit, pour introduire ce mauvais goût, & ce style corrompu. On veut, par une secrète ambition, se distinguer de la foule des orateurs & des écrivains de son tems, & ouvrir une nouvelle carrière, où l'on marche plutôt seul à la tête de nouveaux disciples, qu'à la suite des anciens maîtres. On préfère la réputation de bel esprit à celle de bon esprit, le brillant au solide, le merveilleux au naturel & au vrai. On aime mieux parler à l'imagination, qu'au jugement; éblouir la raison, que la convaincre; surprendre son approbation, que la mériter. Et pendant qu'un tel homme, par une espèce de prestige, & par un doux enchantement, enlève l'admiration & les applaudissemens des esprits superficiels qui font la multitude; les autres écrivains, séduits par l'attrait de la nouveauté, &

par l'espérance d'un pareil succès , se laissent insensiblement aller au torrent , & le fortifient en le suivant. Ainsi ce nouveau goût déplace sans effort l'ancien goût , quoique meilleur : il passe bientôt en loi , & entraîne toute une nation.

C'est ce qui doit réveiller dans l'Université l'attention des Maîtres , pour prévenir & empêcher , autant qu'il est en eux , la ruine du bon goût : & chargés , comme ils le sont , de l'instruction publique de la jeunesse , ils doivent regarder ce soin comme une partie essentielle de leur devoir. Les coutumes , les mœurs , les loix des anciens peuples ont changé : elles sont souvent opposées à notre caractère & à nos usages , & la connoissance peut nous en être moins nécessaire. Les faits sont passés sans retour : les grands événemens ont eu leur cours , sans en faire attendre de semblables : les révolutions des états & des empires ont peut-être peu de rapport à notre situation présente & à nos besoins , & par là deviennent moins intéressantes. Mais le bon goût , qui est fondé sur des principes immuables , est le même pour tous les tems : & c'est le principal fruit qu'on doive faire tirer aux jeunes gens de la lecture des anciens , qu'on a toujours regardés avec raison comme les maîtres , les dépositaires , les gardiens de la saine éloquence & du bon goût. Enfin , parmi tout ce qui peut contribuer à la culture de l'esprit , on peut dire que cette partie est la plus essentielle , & celle que l'on doit préférer à toutes les autres.

Ce bon goût ne se borne pas aux belles lettres :

il regarde aussi , comme on l'a déjà insinué , tous les arts , toutes les sciences , toutes les connoissances. Il consiste alors dans un certain discernement juste & exact , qui fait sentir ce qu'il y a dans chacune de ces sciences & de ces connoissances de plus rare , de plus beau , de plus utile , de plus essentiel , de plus convenable ou de plus nécessaire à ceux qui s'y appliquent ; jusqu'où par conséquent il en faut porter l'étude , ce qu'on en doit écarter , ce qui mérite un travail particulier , & une préférence sur tout le reste. On peut , faute de ce discernement , manquer à l'essentiel de sa profession sans qu'on s'en aperçoive ; & ce défaut n'est pas si rare qu'on le penseroit. Un exemple , tiré de la Cyropédie de Xénophon , rendra la chose plus sensible.

Le jeune Cyrus , fils de Cambyse roi des Perses , avoit eu longtemps pour le former dans l'art militaire un maître , sans doute le plus habile & le plus estimé de son tems. Un jour Cambyse s'entretenant avec son fils , le mit sur l'article de son maître , dont ce jeune prince avoit une fort grande idée , & de qui il prétendoit avoir appris généralement tout ce qui est nécessaire pour bien commander des troupes. Votre maître , lui dit Cambyse , vous a-t-il donné quelques leçons d'économie , c'est-à-dire , de la manière dont il faut pourvoir aux besoins d'une armée , préparer des vivres , prévenir les maladies , songer à la santé des soldats , fortifier leurs corps par de fréquens exercices , exciter parmi eux de l'émulation , savoir se faire obéir , se faire estimer,

se faire aimer des troupes. Sur chacun de ces points, & sur beaucoup d'autres que le Roi parcourut, Cyrus répondoit qu'on ne lui en avoit jamais dit un mot, & que tout cela étoit nouveau pour lui. Et que vous a-t-il donc montré? A faire des armes, reprit le jeune Prince, à monter à cheval, à tirer de l'arc, lancer un javelot, dessiner un camp, tracer un plan de fortification, ranger des troupes en bataille, en faire la revue, les voir marcher, défiler, camper. Cambyse se mit à rire, & fit entendre à son fils, qu'on ne lui avoit rien enseigné de ce qu'il y a de plus essentiel pour un bon Officier & pour un habile Général : & dans une seule conversation, qui méritoit certainement d'être bien étudiée par les jeunes gens de qualité destinés à la guerre, il lui en apprit infiniment plus que n'avoit fait pendant plusieurs années ce maître si renommé.

On peut en chaque profession tomber dans le même inconvénient, ou parce qu'on n'est point assez attentif au but essentiel qu'on doit se proposer dans l'étude qu'on fait, ou parce qu'on n'a pour guide que la coutume, & qu'on suit aveuglément les traces de ceux qui nous ont précédés. Rien n'est plus utile que la connoissance de l'histoire. Mais si l'on se contente de charger sa mémoire d'une multitude infinie de faits qui seront peu curieux & peu intéressans, si l'on ne s'arrête qu'à des dates ou à des difficultés de chronologie ou de géographie, si l'on ne se met point en peine de connoître le génie, les mœurs, le caractère des grands hommes.

dont il y est parlé, on aura beaucoup appris, & l'on saura peu de choses. Une Rhétorique peut être fort étendue, entrer dans un grand détail de préceptes, définir fort exactement chaque trope & chaque figure, en bien marquer la différence, traiter fort au long de pareilles questions agitées autrefois très-vivement par les anciens Rhéteurs, & ressembler avec cela à cette Rhétorique dont parle Cicéron, qui n'étoit capable que d'apprendre à ne point parler, ou à mal parler. *Scripsit artem rhetoricam Cleanthes, sed sic, ut, si quis obmutescere concupierit, nihil aliud legere debeat.* On peut dans la Philosophie employer un tems considérable à des disputes épineuses & abstraites; apprendre même une infinité de choses belles, rares, curieuses, & négliger l'essentiel de cette étude, qui est de former le jugement, & de régler les mœurs. En un mot, la qualité la plus nécessaire, non seulement pour l'art de parler & pour les sciences, mais pour toute la conduite de la vie, est ce goût, cette prudence, ce discernement, qui apprend en chaque matière & en chaque occasion, ce qu'il faut faire; & comment il faut le faire. *Illud dicere satis habeo, nihil esse, non modò in orando, sed in omni vitâ, prius consilio.*

Cic. de Finib.
lib. 4. n. 7.

Quintil. lib.
6. cap. 5.





I I L

OBSERVATIONS PARTICULIERES

Sur cet Ouvrage.

MON DESSEIN, dans cet ouvrage, n'est pas de donner un nouveau plan d'études, ni de proposer de nouvelles règles & une nouvelle méthode d'instruire la jeunesse : mais seulement de marquer ce qui s'observe sur ce sujet dans l'Université de Paris, ce que j'y ai vû pratiquer par mes maîtres, & ce que j'ai tâché moi-même d'y observer en suivant leurs traces. Ainsi, à l'exception d'un très-petit nombre d'articles, où je pourrai hasarder quelques vûes particulières, par exemple, sur la nécessité d'apprendre la Langue Françoisse par principes, & de donner plus de tems à l'histoire, je ne ferai dans tout le reste que rapporter fidèlement tout ce qui s'exécute depuis longtemps dans les Colléges de l'Université. Je prie le Lecteur de vouloir bien prendre en ce sens tout ce qu'il trouvera dans cet ouvrage sous le nom d'observations & de préceptes, quoique je paroisse par tout dire ce qu'il faut faire, & non ce qui se fait actuellement, n'ayant pu pour l'ordre & la clarté m'exprimer autrement.

Je dois aussi dès le commencement déclarer que mon intention n'est point d'instruire les Professeurs, surtout ceux qui ont de l'âge & de l'expérience.

Observations particulières sur cet Ouvrage. Ixxj

C'est d'eux que je voudrois tirer des lumières sur la manière d'enseigner : & j'en ai consulté plusieurs , dont les avis m'ont beaucoup servi. Mais peut-être que cet ouvrage pourra être de quelque utilité pour de jeunes maîtres qui n'ont point encore d'usage , pour de jeunes studieux qui ont de l'esprit & de la bonne volonté , mais qui n'ayant pas trouvé d'abord de bons guides & de bons conducteurs , ont besoin qu'on leur montre la route qu'ils doivent tenir pour se conduire eux-mêmes dans leurs études , & pour se mettre en état de conduire les autres.

Une de mes principales vûes dans les observations que j'ai faites sur ce sujet , surtout dans celles qui regardent le Rhétorique , a été de fixer , s'il se pouvoit , par ces remarques , le bon goût qui régné depuis longtemps dans l'Université , & qui s'y est conservé comme par tradition & de vive voix en passant des maîtres aux disciples.

Pour ne point parler au hasard , & ne rien avancer qui ne soit fondé en raison , je commence ordinairement sur chaque matière que je traite , par établir des règles & des principes , que je tire des plus habiles maîtres de l'art , & surtout de Cicéron & de Quintilien. J'applique ensuite leurs préceptes à des exemples tirés des bons auteurs tant latins que françois.

Je cite beaucoup de passages latins des deux auteurs que je viens de nommer , qui sont mes principaux guides ; & je me flate qu'on ne m'en saura pas mauvais gré. Ce sont pour l'ordinaire des endroits choisis , éclatans , & qui sont comme la fleur de la

pure latinité , & des modèles excellens de la plus saine éloquence. Ces passages me semblent par eux-mêmes très-propres à former le goût , ce qui est ma principale vûe. J'ai fait aussi grand usage de Sénèque , qui est riche en pensées solides , & en belles expressions , quoique son stile , par beaucoup d'autres endroits , soit fort défectueux.

On auroit pu ne point citer tous ces passages , fonder seulement leurs pensées dans l'ouvrage , qui auroit été ainsi plus uniforme & plus original ; & cacher soigneusement toutes les traces de ces vols. Je n'ignore pas que c'est là l'usage qu'on doit faire de la lecture. Un auteur , semblable en cela aux abeilles , qui composent leur miel du suc qu'elles ont su adroitement cueillir sur diverses fleurs , doit tourner en sa propre substance les pensées , & les beautés qu'il trouve dans les anciens ; il doit par l'usage qu'il en fait , & par le tour qu'il leur donne , se les rendre si propres , qu'elles deviennent son bien , & qu'encore qu'on découvre d'où elles sont tirées , elles paroissent avoir comme changé de nature en passant par ses mains. Mais , comme il s'agit ici de donner des préceptes d'éloquence & des règles du bon goût , j'ai cru que je devois citer mes auteurs , & produire mes garands , dont le nom seul peut donner du poids à mes réflexions.

a Apes debemus imitari , quæ vagantur , & flores ad mel faciendum idoneos carpunt : & quæ collegunt , in hunc saporem mixtura quadam & proprietate spiritûs sui mutant. . . Nos quoque has apes debemus imitari , & quæcumque ex di-

versa lectione congestimus separare. Deinde adhibita ingenii nostri cura & facultate , in unum saporem varia illa libamenta confundere : ut , etiam si apparuerit unde sumptum sit , aliud tamen esse , quàm unde sumptum est , appareat. *Senec. epist. 84.*

Je

Je ne me suis pas fait une loi de traduire toujours littéralement ces passages , & je me contente souvent d'en exprimer le sens dans mes remarques. La nouvelle traduction de Quintilien m'a été d'un grand secours. Je l'ai employée , sans m'y asservir , & j'ai pris la liberté d'y faire quelques changemens , aussi bien que dans la plupart des autres dont j'ai fait usage. Celle d'Homère faite par M^e Dacier m'a aussi beaucoup servi. J'ai pourtant quelquefois préféré la traduction que M. Boivin a faite de quelques livres de ce poète : elle fait desirer que tout le reste soit achevé de la même main. La manière de bien penser du P. Bouhours m'a fourni de solides réflexions sur ce qui regarde les pensées : ce livre est très propre à former le goût , & peut beaucoup aider les maîtres qui le liront avec attention , & avec quelque précaution. J'ai puisé dans les savans écrits qui ont paru de notre tems sur les livres saints, une partie de ce que j'ai dit sur l'éloquence sacrée. En un mot , tout ce qu'il y a de meilleur dans cet ouvrage n'est point de moi : & que m'importe d'où il soit , pourvu qu'il se trouve utile à la Jeunesse , qui est le seul but que j'ai du me proposer ?

Je n'ai garde de vouloir me faire honneur des richesses d'autrui : ^a il y auroit en cela quelque chose de plus que de l'imprudence. Je souhaiterois seulement qu'elles pussent couvrir ma pauvreté , & que cette foule de beautés étrangères qui ornent

^a Est benignum , & plenum ingenui pudoris , faceri per quos profeceris. C. Plin. in Prefat.

mon ouvrage fit oublier, ou du moins excuser, les défauts qui me sont personnels.

IL POURRA venir dans l'esprit de quelques personnes que cet ouvrage, qui est principalement destiné pour l'Université, & qui traite des études qui s'y font, auroit du être composé en latin; & cette pensée paroît fort raisonnable & fort naturelle.

Il auroit peut-être été de mon intérêt de prendre ce parti, & j'aurois pu mieux réussir en écrivant dans une langue, à l'étude de laquelle j'ai employé une partie de ma vie, & dont j'ai beaucoup plus d'usage que de la langue françoise. Je ne rougis point de faire cet aveu, afin qu'on soit plus disposé à me pardonner bien des fautes qui me seront échappées dans un genre d'écrire qui est presque nouveau pour moi. Depuis que j'ai achevé ces trois premiers Livres, qui regardent la Grammaire, la Poésie, & la Rhétorique, j'ai lu un ouvrage composé en latin sur le même sujet, qui auroit pu me détourner de faire le mien dans la même langue, ne pouvant pas me flater d'atteindre à la beauté du stile qui y régné. C'est le Livre du P. Jouvençy Jésuite, qui a longtemps enseigné la Rhétorique à Paris avec beaucoup de réputation & de succès. Il a pour titre, *De ratione discendi & docendi*. Ce livre est écrit avec une pureté & une élégance, avec une solidité de jugement & de réflexions, avec un goût de piété, qui ne laissent rien à désirer, sinon que l'ouvrage fût plus long, & que les matières y fussent plus approfondies: mais ce n'étoit pas le dessein de l'auteur.

Plusieurs raisons m'ont déterminé à ne point écrire en latin. Premièrement, il me paroît que cela auroit été directement contraire au but que je me suis proposé, qui est d'instruire de jeunes gens qui ne sont pas encore fort habiles, & qui n'ont pas assez de connoissance de la langue latine pour l'entendre aussi facilement que celle de leur pays. J'ai du, ce me semble, au défaut des autres attrait qui manqueront à cet ouvrage, leur en faire trouver quelqu'un dans la facilité qu'ils auront à le lire; & n'ayant pu y répandre des fleurs, en écarter au moins les épines.

D'ailleurs j'ai cru devoir ne me pas borner à former des hommes éloquens en latin, mais porter mes vûes plus loin avec l'Université, en songeant principalement à ceux qui doivent un jour faire usage de l'éloquence & des belles lettres dans la langue françoise: & c'est ce qui m'a déterminé à ajouter à mon ouvrage des exemples tirés des auteurs françois. Enfin il m'a paru avantageux de mettre tous les peres, & les meres mêmes, à portée de lire ce traité sur les études, & de connoître par ce moyen ce qu'il est nécessaire qu'on apprenne à leurs enfans.

Mais je dois les avertir qu'ils auroient tort de s'attendre à trouver d'abord dans un maître toute l'étendue des connoissances par lesquelles je marque qu'on doit cultiver l'esprit des jeunes gens: Belles-Lettres, Philosophie, Histoire sacrée & profane, Géographie, Chronologie, & beaucoup d'autres choses de ce genre. Où trouve-t-on de tels

lxxvj *Observations particulières sur cet Ouvrage.*

maîtres ? Je serois bien injuste & bien déraisonnable d'exiger d'eux ce que je reconnois n'avoir pas moi-même , & dont j'étois encore bien plus éloigné quand j'entrai dans la profession. Il suffit d'y porter quelque fonds d'esprit , de la docilité , du desir d'apprendre , quelque teinture des principes de toutes ces connoissances. Et mon dessein est d'en répandre assez dans cet ouvrage pour mettre un jeune maître en état d'en donner quelque idée à ses disciples.

*C'est ce qui
compose les
deux premiers
Volumes de
l'in-12.*

Je n'en donne encore que ce qui regarde l'intelligence des langues , la Poésie , & les principales règles de la Rhétorique. Je suis bien aise de pressentir le goût du public. Si cette première partie de mon travail n'a pas le bonheur de lui plaire , je respecterai son jugement , & me tairai. S'il en juge autrement , je continuerai mon travail , & tâcherai de le conduire jusqu'à sa fin.

Sap. 7. 16.

Il ne me reste , en finissant cet avant-propos , que de prier Dieu , *dans la main de qui nous sommes nous & nos discours* , de vouloir benir mes bonnes intentions , & de rendre cet ouvrage utile à la Jeunesse , dont l'instruction m'est toujours chère , & me paroît faire encore partie de ma vocation & de mon devoir dans le tranquille loisir que la divine Providence m'a procuré.



DE LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET D'ETUDIER
LES BELLES LETTRES.



LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS.



VANT que d'entrer dans le détail des différens exercices propres à former la Jeunesse dans les études publiques, ce qui étoit d'abord mon unique but ; j'ai été conseillé d'insérer ici quelques courtes réflexions sur ce que l'on doit faire apprendre aux enfans dans les premières années, & même sur les études qui peuvent convenir aux jeunes personnes de l'autre sexe jusqu'à un âge plus avancé. On sent bien que je ne dois traiter que très superficiellement ce double sujet, étranger à mon premier plan, & qui est ici comme un hors d'œuvre. L'habileté des Maî-

K iij

tres, & l'attention des peres & des meres sérieusement occupés de l'éducation de leurs enfans, suppléront aisément à ce qui pourra manquer à ce petit Traité.

CHAPITRE PREMIER.

Des exercices qui conviennent aux Enfans dans l'âge le plus tendre.

JE DOIS avertir dès le commencement, que souvent les avis que je donne ici & dans la suite pour un sexe, sont également utiles à l'autre : il sera aisé d'en faire le discernement & l'application.

§. I. A quel âge on peut commencer à faire étudier les enfans.

UN AUTEUR bien sensé dont je fais grand usage dans mes Livres, & qui a donné d'excellentes règles sur l'éducation de la Jeunesse, (c'est Quintilien) examine une question fort agitée dès son tems, & qui partageoit les sentimens, savoir à quel âge il faut commencer à faire étudier les enfans. Quelques-uns a pensoient qu'on ne devoit point les appliquer à l'étude avant l'âge de sept ans, parce qu'avant ce tems ils n'ont ni l'esprit assez ouvert pour profiter des leçons qu'on leur donneroit, ni le corps assez robuste pour soutenir un travail sérieux.

Quintilien pense d'une manière différente, & il appuie son sentiment de l'autorité de Chrysippe, célèbre philosophe Stoïcien, qui avoit traité à fond la matière de l'éducation. Ce Philosophe donnoit à la vérité trois ans aux nourrices, mais il vouloit que dès lors elles s'appliquassent à former les mœurs des enfans, & à réprimer en eux les premières faillies des passions qui commencent déjà

a Quidam literis instituendos, qui minores septem annis essent, non putaverunt; quod illa prima ætas & intellectum disciplinarum capere, & laborem pati non possit, Quintil. lib. 1. cap. 1.

à se faire sentir dans cet âge tendre , & qui croissent avec eux insensiblement , si l'on n'a soin de les étouffer dans leur naissance. Or , ^a dit Quintilien , si cet âge est susceptible de soins par rapport aux mœurs , pourquoi ne le fera-t-il pas aussi par rapport à l'étude ? Que peuvent-ils faire de mieux , depuis qu'ils sont en état de parler ? car il faut bien qu'ils fassent quelque chose. Je sais bien (c'est toujours le même Auteur qui parle) que dans tout le tems dont il s'agit ces enfans ne pourront pas autant avancer , qu'ils le feront dans la suite en une seule année. Mais ^b pourquoi mépriser ce petit gain , & ne pas mettre à profit cette avance quelque médiocre qu'elle soit ? Car cette année qu'on aura ainsi gagnée sur l'enfance , accroîtra à celles qui suivent , & , somme totale faite , mettra l'enfant en état d'apprendre plus de choses qu'il n'auroit fait sans cela. Il faut donc tâcher de ne pas perdre ces premières années , d'autant plus que les commencemens de l'étude ne demandent presque que de la mémoire ; & l'on sait que les enfans n'en manquent pas.

Je trouve encore un autre avantage dans cette pratique , c'est de plier de bonne heure l'esprit des enfans , de les accoutumer à une sorte de règle , de les rendre plus dociles & plus soumis , & d'empêcher une dissipation aussi contraire souvent à la santé du corps , qu'à l'avancement de l'esprit.

J'en puis ajouter un troisième , qui n'est pas moins considérable. La Providence a mis dans les enfans une grande curiosité pour tout ce qui est nouveau , une facilité merveilleuse à apprendre une infinité de choses dont ils entendent parler , un panchant naturel à imiter les grandes personnes , & à se mouler sur leurs exemples & sur leurs discours. En différant la culture de ces jeunes esprits , on renonce à toutes ces heureuses préparations que la

^a Cur autem non pertineat ad literas ætas , quæ ad mores jam pertinet.

^b Cur hoc , quantulumcunque est , lu crum fastidiamus ? .. Hoc per

singulos annos prorogatum , in summam proficit ; & , quantum in infantia præsumptum est temporis , adolescentiæ acquiritur.

nature leur a données en naissant. Et comme la nature ne peut être oisive, on les oblige à tourner vers le mal ces premières dispositions destinées à faciliter le bien.

Quintilien n'ignoroit pas qu'on pouvoit lui objecter l'extrême foiblesse des enfans dans les années dont il s'agit, & le danger qu'il y a d'user par des efforts prématurés des organes encore tendres & délicats, qu'une contention un peu forte peut déranger pour toujours. Je n'ai pas, dit-il, si peu de connoissance de la foible complexion des enfans, que je prétende qu'on doive dès lors les presser vivement, & exiger d'eux une forte application. Il veut que ce soit un jeu, & non une étude; un amusement, & non un travail sérieux. On peut leur raconter des histoires agréables, mais courtes & détachées: leur faire de petites questions qui soient à leur portée, & dont on leur fournisse la réponse par la manière adroite dont on les interroge: leur laisser le plaisir de croire que c'est de leur propre fonds qu'ils l'ont tirée, afin de leur inspirer le desir d'apprendre: les louer de tems en tems, mais avec sobriété & sagesse, pour leur donner de l'émulation, sans trop enfler leur amour propre: répondre à leurs questions, & toujours avec justesse & selon la vérité: refuser quelquefois de les laisser étudier quand ils le demandent, pour augmenter leur ardeur par cet innocent artifice: n'employer jamais dans cet âge la contrainte, ni la violence, & encore moins la punition, pour les faire travailler. Car la grande application des Gouvernantes, & des Maîtres qui leur succèdent, est d'éviter que les enfans, qui ne peuvent pas encore aimer l'étude, n'en conçoivent de l'aversion par l'amertume qu'ils y trouvent dans ces premières années.

Je sai que quelques personnes de mérite ont pensé autrement que Quintilien, & je suis bien éloigné de les condamner. Le savant M. le Fevre de Saumur ne parla à son fils ni de grec ni de latin avant qu'il eût atteint dix ans: & cependant à la fin de sa quatorzième année,

a Nec sum adeo ætatum imprudens, ut instandum teneris protinus acerbè putem, exigendamque

|| plenam operam... Lusus hic fit. Et rogetur, & laudetur, & nonnunquam scisse se gaudeat.

qui

qui est le tems où il mourut , il avoit iu & entendoit parfaitement plusieurs Auteurs tant grecs que latins. M. le Fevre lui-même n'avoit commencé l'étude de ces langues qu'à douze ans. Ces exemples sont rares , & ce n'est point sans de solides raisons que la coutume contraire a prévalu.

Il s'agit maintenant d'examiner à quelles sortes d'études on peut appliquer les enfans depuis environ trois ans jusqu'à six ou sept ; qui est le tems où ils entrent pour l'ordinaire au Collège.

§. II. De la Lecture & de l'Ecriture.

IL SEMBLE que le premier des soins d'une Gouvernante ou d'un Maître auprès des enfans , est de leur apprendre à lire. On leur procure par là une grande avance , la lecture étant un moien de les occuper , de les rendre curieux , & de jeter agréablement dans leur esprit une multitude d'idées plus justes , plus utiles , plus capables de les former , que toutes celles qui leur viendroient en abandonnant leur enfance au hazard , ou à la petitesse des vûes de ceux qui les environnent.

Mais je dois avertir qu'il y auroit un extrême danger à leur faire d'abord de la lecture un travail sérieux , & à leur montrer le moindre chagrin lorsqu'ils n'y réussissent pas bien. Peut-être est-ce là une des causes du dégoût que plusieurs enfans contractent dès lors , & qu'ils conservent toute leur vie , pour tout ce qui s'appelle étude & science. La vûe d'un livre les remplit de tristesse , parce qu'elle réveille en eux un souvenir confus des reproches & des larmes qui se joignoient toujours à leurs premières lectures.

Il faut donc faire en sorte que la lecture ne soit pour eux qu'un jeu & un amusement ; & cela n'est pas si difficile qu'on le pense. Au lieu de leur présenter dès le commencement un Livre , où tout est pour eux inintelligible , il seroit ce semble beaucoup mieux de ne leur mon-

a *Amet quod cogitur discere , ut non opus sit , sed delectatio ; non* || *necessitas , sed voluntas. S. Hieron. ad Gaudent.*

Tome I.

L

trer que quelques Lettres séparées , qu'ils apprendront peu à peu à nommer & à assembler. On peut écrire proprement ces Lettres sur différentes cartes , afin qu'ils puissent les manier ; & les accoutumer à jeter ces cartes sur une table en nommant la lettre qui se présente. Quintilien approuve ^a fort une coutume qui se pratiquoit de son tems pour animer les enfans à apprendre , & qui revient assez à ce que je viens de dire : c'étoit de leur donner des figures de lettres d'ivoire , où quelque autre chose de semblable , qu'ils soient bien aises de toucher , de regarder , de nommer. Saint Jérôme , ^b dans sa belle Lettre à Lata , lui donne le même conseil ; & l'on voit bien que dans tout cet endroit il n'a presque fait que copier Quintilien , quoiqu'il ne le nomme point.

Il y a des Maîtres qui se servent de deux boules de bois , (l'ivoire conviendrait encore mieux) dont ils font tailler la première à cinq facettes , sur chacune desquelles ils écrivent une voyelle. Ils font tailler la seconde à dix-huit facettes , sur chacune desquelles est une consonne. L'enfant jette l'une ou l'autre de ces deux boules , & s'accoutume à nommer la lettre qui paroît en haut. Puis les jettant l'une & l'autre ensemble , il s'accoutume de même à assembler la consonne & la voyelle qui paroissent chacune de leur côté. Comme cet exercice est une espèce de jeu pour un enfant , il s'y plait , & apprend aisément , & pour l'ordinaire assez promptement à distinguer toutes les lettres , & à les réunir. On peut imaginer d'autres moïens aussi faciles , & aussi agréables.

On a proposé au public depuis peu une nouvelle manière d'apprendre aux enfans à lire , qu'on appelle LE BUREAU TYPOGRAPHIQUE : c'est M. du Mas qui en est l'auteur. A ce mot de nouveauté il est assez ordinaire & assez naturel qu'on entre en défiance , & qu'on se tien-

a Non excludo autem id quod notum est , irritandæ ad discendum infantiar gratia , eburneas etiam litterarum formas in lulum offerre ; vel , si quid aliud , quo magis illa ætas gaudeat , inveniri potest , quod

tractare , intueri , nominare jucundum sit. *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

b Fiant ei literæ vel buxæ , vel eburnæ , & suis nominibus appellentur : ludat in eis , ut lulum ipsæ eruditio sit.

ne sur ses gardes : disposition qui me paroît fort sage & fort raisonnable , quand elle nous porte à examiner de bonne foi & sans prévention ce qu'on nous propose de nouveau. Mais il n'y auroit rien de plus opposé à l'équité & à la droite raison , que de rejeter & de condamner une invention précisément parce qu'elle est nouvelle. On doit , au contraire , savoir bon gré à un Auteur , quand même il ne réussiroit pas parfaitement , d'avoir proposé au Public ses vûes & ses pensées : c'est uniquement par ce moien que les arts & les sciences se perfectionnent. Il faut donc , pour juger sainement de la nouvelle Méthode de lire dont il s'agit , l'examiner avec un esprit impartial & libre de tout préjugé.

Le bureau Typographique est une Table beaucoup plus longue que large , sur laquelle on place une forte de Tablette , qui a trois ou quatre étages de petites loges , où l'on trouve les différens sons de la langue exprimés par des caractères simples ou composés sur autant de cartes. Chacune de ces logettes indique par un titre les lettres qui y sont renfermées. L'enfant range sur la table les sons des mots qu'on lui demande , en les tirant de leurs loges , comme fait un Imprimeur en tirant des cafetins les différentes lettres dont il compose ses mots. Et c'est ce qui a fait donner à ce Bureau l'épithète de *Typographique*.

Cette manière d'apprendre à lire , outre plusieurs autres avantages , en a un qui me paroît fort considérable , c'est d'être amusante & agréable , & de n'avoir point l'air d'étude. Rien n'est plus fatigant ni plus ennuyeux dans l'enfance , que la contention de l'esprit , & le repos du corps. Ici l'enfant n'a point l'esprit fatigué : il ne cherche point avec peine dans sa mémoire , parce que la distinction & le titre des loges le frappent sensiblement. Il n'est point contraint à un repos qui l'attriste , en le tenant toujours collé à l'endroit où on le fait lire. Les yeux , les mains , les piés , tout le corps est en action. L'enfant cherche ses lettres , il les tire , il les arrange , il les renverse , il les sépare , & les remet dans leurs loges. Ce mouvement est fort de son goût , & convient extrê-

mement au caractère vif & remuant de cet âge.

On cite un grand nombre d'enfans de trois & quatre ans , sur qui l'on a fait une heureuse épreuve de cette méthode , & j'en ai été témoin. Ce que je sai encore par moi-même , c'est qu'elle a fort réussi à l'égard d'un enfant de qualité à qui je m'intéresse , en lui ôtant un dégoût horrible qu'il avoit pour toute application & pour toute étude , où il n'alloit presque jamais qu'en pleurant ; au lieu que maintenant le Bureau fait sa joie , & ne lui coûte des larmes que quand il s'en voit privé.

Un autre avantage qu'à cette méthode , c'est que le même Maître peut exercer à la fois plusieurs enfans au même Bureau , ce qui peut allumer entr'eux une utile émulation ; & qu'un enfant peut aussi s'y exercer ou y jouer tout seul , sans le secours du Maître.

De quelque méthode que l'on se serve pour apprendre à lire , car elles ont toutes leur utilité , & l'ancienne peut réussir & réussit en effet dans un grand nombre d'enfans quand ils sont bien enseignés , l'on demande s'il faut commencer la lecture par le françois , ou par le latin.

Il me semble qu'il n'y a aucun danger à commencer d'abord par le latin , parce que dans cette langue tout se prononce uniformément , & que le son répond toujours à l'expression des caractères qui se présentent à la vue , ce qui facilite beaucoup la lecture : au lieu que dans le françois il y a quantité de lettres qu'on n'exprime point par le son , ou qu'on prononce tantôt d'une façon , tantôt d'une autre. Mais comme la lecture du latin ne présente à l'enfant que des sons vuides de sens , & que l'ennui doit naturellement accompagner un exercice où il ne comprend rien , on ne sauroit trop tôt l'amener au françois , afin que le sens l'aide à lire , & l'habitué à penser.

Je croi pourtant qu'il y a ici une distinction à faire. Des personnes instruites à fond par une longue expérience de tout ce qui regarde les écoles , & que j'ai consultées sur cette matière , sont persuadées que dans les écoles des pauvres , & dans celles de la campagne , il est nécessaire de commencer par la lecture du françois ; & j'en tre fort dans leur sentiment. Car , outre que les enfans

apprennent à lire plus volontiers quand ils entendent ce qu'ils lisent ; & que l'on fait par expérience que lorsqu'ils savent lire le françois ils peuvent lire le latin : une raison beaucoup plus forte justifie cet usage. On voit communément , soit à la ville , soit à la campagne , que les peres & les meres retirent leurs enfans des écoles aussitôt qu'ils peuvent en tirer quelques services. De là il arrive souvent , quand on commence par le latin , que les enfans sortent des écoles avant qu'ils sachent lire en françois , & qu'ils sont privés pour toute leur vie de l'avantage qu'ils tireroient pour leur salut de la lecture des livres de piété.

Quand un enfant commence à lire dans le françois , il faut lui expliquer clairement & succinctement tous les mots qui sont nouveaux pour lui , & ils le sont presque tous dans un âge si tendre , & choisir pour sa lecture ceux qui lui sont les plus familiers , & qui entrent le plus ordinairement dans l'usage. *Jour. Nuit. Soleil. Lune. Etoiles. Pain. Eau. Fontaine. Rivière. Habit. Linge. &c.* On lui explique tous ces mots , & d'autres semblables ; d'une manière agréable.

Quand il joint les mots ensemble , on lui donne à lire des phrases courtes , qui renferment quelque histoire , ou quelque chose de curieux. *Cain tua son frere Abel par envie de sa vertu.* On explique ce qu'étoient Caïn & Abel ; ce que c'est que l'envie ; pourquoi Caïn portoit envie à son frere. *Tous les hommes étant devenus méchans , Dieu les fit périr par le déluge.* On marque que le déluge est une grande inondation , qui couvrit d'eau toute la terre. *Noë , qui seul étoit juste , se sauva avec sa famille par le moyen de l'Arche.* On dit que l'Arche étoit un grand vaisseau long & carré , & couvert en forme de coffre. On en montre l'image , telle qu'on la trouve dans le Catéchisme Historique de M. l'Abbé Fleury : car les images plaisent infiniment aux enfans. *Dieu , pour éprouver la foi & l'obéissance d'Abraham , lui ordonna de lui immoler son fils Isaac : mais il l'arrêta , comme il étoit prêt de l'égorger.* On lui montre l'image , & on lui en explique toutes les parties , dont il ne manque pas lui-même de demander l'explication. *Les petits d'une poule se retirent sous ses ailes , quand*

ils craignent quelque danger. On explique tous les termes qui sont nouveaux. *Le Berger, avec ses chiens, garde son troupeau, & se défend contre les loups.* Il seroit à souhaiter qu'on eût beaucoup d'images pareilles, faites exprès pour les enfans, qui les instruïroient en les amusant ; & qu'il y eût aussi des livres composés pour eux, où l'on trouvât en gros caractères des mots, des phrases, & de petites histoires qui leur convinssent.

Un maître habile & attentif, en expliquant les histoires que j'ai d'abord rapportées, glisse un petit mot pour inspirer l'horreur du vice, l'amour de la vertu, l'obéissance que l'on doit aux ordres de Dieu.

Le meilleur avis qu'on puisse donner aux personnes chargées d'apprendre à lire aux enfans, c'est de consulter ceux qui ont étudié cette matière, & qui ont ajouté à leurs réflexions une longue expérience. Pour moi, si je me trouvois en pareil cas, j'avoue que je serois fort embarrassé, & je ne trouverois point d'autre moyen de me tirer de cet embarras, que de prendre conseil de personnes habiles & expérimentées en ce genre.

On a introduit à Paris depuis plusieurs années, dans la plupart des Ecoles des pauvres, une méthode, qui est fort utile aux Ecoliers, & qui épargne beaucoup de peine aux Maîtres. L'Ecole est divisée en plusieurs Classes. J'en prends ici une seulement, savoir celle des enfans qui joignent déjà les syllabes ; il faut juger des autres à proportion. Je suppose que le sujet de la lecture est, *Dixit Dominus Domino meo, sede à dextris meis.* Chaque enfant prononce une syllabe, comme *Di* : son émule, qui est vis-à-vis de lui, continue la suivante, *xit* ; & ainsi du reste. Toute la Classe est attentive : car le Maître, sans avertir, passe tout d'un coup du commencement d'un banc au milieu ou à la fin, & il faut continuer sans interruption. Si un écolier manque dans quelque syllabe, le Maître donne sur la table un coup de baguette sans parler, & l'émule est obligé de répéter comme il faut la syllabe qui a été mal prononcée. Si celui-ci manque aussi, le suivant, sur un second coup de baguette, recommence la même syllabe, jusqu'à ce qu'elle ait été prononcée cor-

rectement. J'ai vu avec un singulier plaisir il y a plus de trente ans cette méthode pratiquée heureusement à Orléans, où elle a pris naissance par les soins & l'industrie de M. Garrot qui présidoit aux Ecoles de cette ville. L'Ecole que je visitai étoit de plus de cent Ecoliers ; & il y régnoit un profond silence. Un Maître chargé d'une nouvelle Ecole ne feroit-il pas sagement de visiter celles qui réussissent le mieux, & de les prendre pour modèles ? J'en dis autant à proportion des personnes que l'on met auprès des enfans pour leur donner les premières instructions.

L'écriture doit suivre d'assez près la lecture. M. le Fevre, que j'ai déjà cité, ne veut pas qu'à cet âge on se mette fort en peine de la beauté du caractère. Pourvu qu'un enfant ait la main légère, il est content, & n'en demande pas davantage. Il croit même que quand dès lors on peint fort bien, ce qui ne se peut faire que par une application lente & froide, ce n'est pas une bonne marque pour l'esprit. Il aime mieux dans les enfans du feu & de la vivacité qui ne leur permet pas de s'astreindre scrupuleusement à l'exactitude des règles. D'ailleurs, pour les conduire à la perfection de l'écriture, il faut y mettre tous les jours un tems considérable, qui peut être employé plus utilement. Il suffit donc qu'un jeune homme écrive légèrement, & d'une manière lisible. Lorsqu'il sera arrivé à sa quinzième ou seizième année, il en fera plus en quatre mois pour la beauté de la main, qu'il n'en auroit fait en quatre années consécutives dans un âge moins avancé.

Quintilien, en homme sensé, & qui veut qu'on mette tout à profit dans l'éducation des jeunes gens, recommande fortement aux Maîtres qui apprennent à écrire, de ne leur pas donner à copier des exemples dont les mots soient mis au hazard, & dépourvus de sens, mais qu'ils renferment quelque maxime utile, & qui porte à la vertu. Car, ajoute-t-il, ce qu'on apprend dans

a li versus, qui ad imitationem
tribendi proponuntur, non otiosas
velim sententias habere, sed hone-
stum aliquid monentes. Prosequitur

hæc memoria in senectutem, & im-
pressa animo rudi usque ad mores
proficiet. *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

ces tendres années se gravant profondément dans la mémoire , nous suit jusqu'à la vieillesse , & influe dans la conduite de la vie. Il me suffit d'avertir que c'est un payen qui parle ainsi.

Quand j'ai dit que la lecture étoit le premier exercice de l'enfance , je n'ai pas prétendu exclure toute instruction avant que l'enfant fût en état de lire. Il y en a qui n'arrivent que lentement à cette petite science , & il n'est pas convenable de perdre tout le tems qui la précède. On peut le leur faire mettre à profit en leur racontant de vive voix , & leur répétant à beaucoup de reprises , les mêmes choses qu'ils apprendront quelques années après dans les livres quand ils sauront y lire : comme quelques réponses du Catéchisme Historique , quelques vers des Fables de la Fontaine , & d'autres choses pareilles : le tout par forme de divertissement , & sans que jamais on les gronde de les apprendre avec peine , & de les mal réciter.

Je viens maintenant aux études auxquelles il convient de faire passer les enfans , quand ils sont un peu fermes dans la lecture,

§. III. *Etude du Catéchisme Historique.*

JE COMMENCE par le Catéchisme Historique de M. l'Abbé Fleury : je parle du premier , qui est fait pour les enfans. On ne peut faire trop de cas ni trop d'usage de cet excellent livre , ni trop admirer le goût exquis de ce pieux & savant Auteur , qui , par esprit de religion , & par charité pour les enfans , s'est appliqué particulièrement à étudier leur génie & leur portée , à se rabaisser jusqu'à leur foiblesse , à prendre leur langage , & pour ainsi dire à bégayer avec eux. Voila donc le premier livre qu'il faut mettre entre les mains des enfans , & qu'il faut leur apprendre , même avant qu'ils sachent lire , comme je l'ai déjà marqué.

Les peres de famille , si chacun étoit bien instruit , & soigneux d'instruire les enfans & les domestiques , devroient en être les premiers maîtres & les premiers catéchistes,

chistes. Je tis avec un plaisir singulier ce que M. Fleury raconte d'un de ses amis dans le discours préliminaire de son Catéchisme. » Je connois un homme entr'autres, dit-il, qui est passablement instruit de sa religion, sans avoir jamais appris par cœur les Catéchismes ordinaires, sans avoir eu pendant l'enfance d'autre maître que son pere. Dès l'âge de trois ans, ce bon homme le prenoit sur ses genoux le soir après s'être retiré : lui contoit familièrement, tantôt le sacrifice d'Abraham, tantôt l'histoire de Joseph, ou quelque autre semblable : il les lui faisoit voir en même tems dans un livre de figures, & c'étoit un divertissement dans la famille de répéter ces histoires. A six ou sept ans, quand cet enfant commença à savoir un peu de latin, son pere lui faisoit lire l'Evangile, & les livres les plus faciles de l'Ancien Testament, aiant soin de lui expliquer les difficultés. Il lui est resté, toute sa vie, un grand respect & une grande affection pour l'Ecriture Sainte, & pour tout ce qui regarde la religion. « Voila le fruit d'une éducation chrétienne : voila le devoir des peres qui sont instruits, & qui ne sont pas trop occupés par leurs emplois. Telle étoit la pratique des premiers & des plus saints siècles de l'Eglise, où les enfans étoient bien instruits de la religion Chrétienne par le soin des seuls parens, & sans le secours des Catéchismes, n'y aiant pas encore pour lors de Catéchistes publics & d'office pour la jeunesse.

Les meres ne peuvent s'excuser sur leurs grandes occupations : elles ont beaucoup de loisir. Le soin de l'éducation des enfans jusqu'à l'âge dont nous parlons, roule principalement sur elles, & fait partie de ce petit empire domestique que la providence leur a spécialement assigné. Leur douceur naturelle, leurs manières insinuan-tes, si elles savoient y joindre une autorité douce mais ferme, les mettent en état d'instruire avec succès leurs enfans. Je connois plusieurs meres qui ont rempli parfaitement ce devoir, une entre autres, qui n'a jamais laissé son enfant seul avec des domestiques, & qui l'a elle-même parfaitement instruit de tout ce qu'un enfant peut savoir jusqu'à l'âge de près de six ans, où elle l'a remis

Tome I.

M

entre les mains d'un Précepteur capable de tenir sa place , & d'entrer dans ses vûes.

J'ai dit que l'éducation des enfans rouloit principalement sur les meres. Cela est encore plus vrai à la campagne qu'à la ville : parce que pendant que les hommes sont occupés à des travaux pénibles & nécessaires , & ils le sont pendant presque toute l'année , il n'y a que les femmes à qui il puisse rester quelque loisir. C'est ce qui marque l'étroite & l'indispensable obligation où sont les Seigneurs de villages d'y établir des Ecoles de filles , & le soin particulier que les Pasteurs doivent donner à cette partie de leur troupeau , qui seule fait toute la ressource & toute l'espérance d'un village. Car ces filles deviendront meres de famille : & si elles ont eu le bonheur d'être bien instruites dans leur jeunesse , elles communiqueront le même avantage à leurs enfans.

Pour revenir au Catéchisme Historique , qui que ce soit qui se charge de l'enseigner aux enfans , doit commencer par leur lire le récit historique qui précède les demandes , ou , ce qui seroit beaucoup mieux , le leur faire de vive voix. On pourroit , si cela ne les fatigue point , leur en faire une seconde lecture , pour les mettre plus en état de le comprendre. On ne demande encore jusqu'ici que leurs oreilles , & un peu d'attention , que le Maître peut s'attirer par la manière gaie & agréable dont il leur lira ou leur fera ce récit. Après cela on passera aux demandes & aux réponses , qu'on répétera chacune plusieurs fois , afin que l'enfant les entende parfaitement. On se contentera d'abord de lui faire apprendre les réponses , soit de vive voix , s'il ne sait pas encore lire ; soit par la lecture qu'il en fera lui-même en particulier. On lui fera ainsi étudier tout de suite la première partie du Catéchisme , qui est toute historique , & qui renferme vingt-neuf articles ou leçons. Ce sera là comme une première couche que l'on mettra dans l'esprit de l'enfant ; & l'on aura grand soin de lui faire considérer toutes les figures , à quoi il se portera avec joie , & de lui en expliquer toutes les parties. J'ai vû avec admiration une jeune demoiselle de qualité , âgée de qua-

tre ans seulement, & qui ne savoit pas encore lire, à qui l'on avoit appris le Catéchisme Historique tout entier, sur lequel elle répondoit, sans hésiter, dans quelque endroit du livre qu'on la mît.

L'invention des figures est excellente. Les images sont très propres à frapper l'imagination des enfans, & à fixer leur mémoire : c'est proprement l'écriture des ignorans. Il seroit à souhaiter que ces figures fussent faites de bonne main, & par d'habiles graveurs. Elles en plairoient beaucoup plus, attacheroient davantage les yeux, & par là feroient plus d'impression sur les esprits. Mais la dépense rendroit ces livres inaccessibles aux pauvres, & c'est pour eux qu'on doit principalement travailler. Seroit-ce une libéralité indigne d'un Prince, d'un grand Seigneur, ou d'un homme extrêmement riche, que d'en faire lui-même la dépense, & de gratifier le Public, sans distinction de riches & de pauvres, d'un don qui seroit fort utile à tous, & qui seroit un honneur immortel au Donateur ?

Après qu'on aura parcouru de la sorte le Catéchisme Historique, on le recommencera, en y joignant les demandes, & les lui faisant aussi apprendre par cœur, parce qu'elles sont naturellement jointes aux réponses, & en contiennent souvent le précis.

Enfin, quand l'enfant saura bien les demandes & les réponses, & qu'il y fera très ferme, on lui fera apprendre par cœur le récit Historique qui les précède. Mais, pour ce qui regarde ce récit, il ne faut point l'assujettir servilement à redire les mêmes mots qu'il aura appris. On ne doit point être fâché qu'il les échange quelquefois, pourvu que ce soit sans changer le sens : car c'est une preuve assurée qu'il aura compris la chose, au lieu qu'il y a sujet d'en douter, quand il dit les mêmes paroles.

Ces trois différentes répétitions, qui seront toujours accompagnées de quelques changemens & de quelque addition, auront par ce moien la grace de la nouveauté, ne dégouteront point les enfans, & se graveront profondément dans leur mémoire & dans leur esprit.

M ij

De cette première partie du Catéchisme purement Historique , on les fera passer dans la seconde , qui contient la Doctrine Chrétienne , & par conséquent des Instructions plus sérieuses. On y observera les mêmes règles que dans la première.

Dans l'une & dans l'autre , l'habileté des Gouvernans & des Maîtres consiste à ne pas borner leurs soins à exercer la mémoire d'un enfant , en lui faisant réciter par cœur ce qu'il a appris ; mais à commencer déjà à lui former le jugement , autant que son âge en est capable , en lui proposant de petites questions proportionnées à sa foiblesse , en dérangeant l'ordre des demandes , en lui faisant expliquer à lui-même ses réponses , & par mille autres moïens industrieux que l'affection & le zèle inspirent à un Maître qui se fait un plaisir de son devoir.

Cet exercice du Catéchisme Historique , qui ne remplira qu'une légère partie de la journée , réglé comme je l'ai marqué , & renouvelé de tems en tems par des répétitions réitérées plus d'une fois , occupera trois ou quatre années de l'enfance , & la conduira jusqu'à la sixième ou septième année , où commenceront des études un peu plus sérieuses.

§. IV. *Les Fables de la Fontaine.*

EN MEME TEMS qu'on occupera l'enfant à cet exercice , on lui fera apprendre par cœur quelques Fables de la Fontaine , en choisissant d'abord les plus courtes & les plus agréables. On aura soin de lui expliquer clairement & brièvement tous les termes qu'il n'entend point , & après qu'on lui aura lu plusieurs fois une Fable , & qu'on la lui aura fait répéter de mémoire , on l'accoutumera à en faire de lui-même un récit simple & naturel. On ne sauroit croire combien cette pratique peut être utile à un enfant dans la suite. Pour la lui faciliter , le Maître fera d'abord lui-même ce récit , & lui apprendra par son exemple comment il faut s'y prendre. Je n'ai pas besoin d'avertir qu'il faut commencer par exposer aux yeux de l'enfant l'image qui est en tête

de la Fable , & qui en renferme le sujet , & la lui bien faire comprendre : rien n'est plus divertissant pour lui.

Quand il en aura bien appris une par cœur , & qu'il la saura parfaitement , on lui apprendra à la déclamer , en l'accompagnant du ton & du geste convenables à la matière. Le Maître pourra consulter ce qui sera dit dans la suite sur les règles de la Prononciation. On l'accoutumera ainsi de bonne heure à exprimer comme il faut les voyelles & les consonnes , à en faire sentir la force , à appuyer sur celles qui demandent qu'on s'y arrête , à ne point manger certaines syllabes , surtout les finales , à faire de certains repos selon la différence de la ponctuation , en un mot à prononcer avec grace , clarté , & justesse. On doit être fort attentif à leur faire prendre un ton naturel , & à leur faire éviter une sorte de glapissement ordinaire aux enfans , qui les suit jusques dans les Classes , & souvent dans un âge encore plus avancé.

§. V. *La Géographie.*

ON DONNERA aussi chaque jour un certain tems à la Géographie. Elle sera pour eux un divertissement plutôt qu'une étude , si le Maître fait l'assaisonner de petites histoires agréables & de faits curieux à l'occasion des pays & des villes dont on leur parlera. Ces histoires & ces faits se trouvent dans les livres de Géographie : il en faut faire un triage , & ne choisir que ce qui pourra plaire à l'enfant.

Il y a plusieurs méthodes d'enseigner la Géographie , qui la plupart sont fort bonnes , pourvu qu'on y soit fidèle , & qu'elles soient toujours accompagnées de l'inspection des Cartes : car c'est ici une science des yeux. Parmi ces différentes méthodes il me semble qu'on doit préférer celles qui au lieu de supposer de l'esprit aux enfans , ou d'avoir besoin d'être aidées par leur esprit , aident plutôt l'esprit des enfans , & les amusent par un agréable exercice.

On commencera d'abord par exposer à leurs yeux la

Mappemonde, qui est la carte du monde entier ; ou plutôt le Globe terrestre, beaucoup plus propre à leur donner une juste idée de la figure de la terre. On aura soin de leur faire entendre les termes de cet art qui seront nécessaires, en les mettant à leur portée : *continent, mer, île, presqu'île, golfe, détroit, &c.*

On peut enseigner la Géographie par des divisions exactes, & par des détails savans : mais cette méthode charge beaucoup la mémoire, & ne dédommage presque par aucun plaisir de l'ennui inséparable d'une longue file de noms propres.

Il seroit, ce me semble, plus utile de conduire & de faire voyager l'enfant sur une carte, sans y remarquer autre chose que quelque particularité amusante, qui étant liée avec la figure du pays, aide la mémoire à en conserver le nom & la situation.

Je suppose, par exemple, qu'on veuille faire connoître l'Asie à un jeune enfant qui fait les termes ordinaires. Je voudrois me contenter de lui en faire parcourir toutes les côtes, en l'avertissant de ce que chaque pays a de remarquable.

L'Asie, lui dirois-je, commence où finit l'Afrique, qui y est jointe par l'isthme de Suès, que vous voiez entre la mer Méditerranée & la mer Rouge. Cette mer est appelée Rouge, parce que c'étoit proche de cette mer qu'habitoient les Iduméens descendus d'Esau ou Edom, dont le nom signifie rouge, ou de poil roux.

L'Arabie que cette mer baigne, se partage en trois : la Pétrée, la Déserte, l'Heureuse.

La Pétrée est ici à l'extrémité, ou vers le fond de la mer Rouge. C'est là que les Israélites demeurèrent durant quarante ans, après avoir passé à pié sec le lit de la mer Rouge qui s'étoit retirée. Remarquez-y le mont Sinaï, où Dieu donna aux Hébreux la Loi comprise dans le Décalogue, & beaucoup d'autres réglemens. L'Arabie Pétrée prend son nom de l'ancienne ville de Pétra qui ne subsiste plus.

La Déserte prend son nom de ses vastes solitudes. On y trouve les villes de la Mecque, Médine, & Elcatif.

La Mecque est fameuse par la naissance du faux prophète Mahomet. On y a bâti une mosquée considérable, où, tous les ans & de tous côtés, se rend en caravanes un grand nombre de pèlerins. Médine est le lieu de sa sépulture. Le Catif ou Elcatif est située sur le bord du golfe Persique. C'est là que se fait le commerce des perles, & qu'on tire des nacres, que les plongeurs vont arracher le long des rochers de l'île de Baharen qui est vis-à-vis. On explique à l'enfant ce que c'est que ces perles & ces nacres, & comment on les pêche : & ce que signifie ce mot, *plongeurs*.

L'Arabie Heureuse porte ce nom, parce qu'elle produit des plantes fort estimées. On y trouve le Caffé, qui est la graine d'un petit fruit rouge comme un bigareau. On y trouve le baume & l'encens, qui sont des résines d'une agréable odeur, & qui découlent de l'écorce de deux abrisseaux.

C'est dans ce golfe que se jettent le Tigre & l'Euphrate.

Ensuite on rencontre l'Empire de Perse, dont les principales villes sont Hispahan, Tauris, Schiros ou Shiras, & Bander Abassi. Hispahan & Tauris ont des marchés ou places publiques si spacieuses, qu'on y met dix mille hommes en bataille. On voit à Shiras les magnifiques ruines de l'ancienne Persépolis. Bander Abassi est le plus beau port de Perse. On y fait aujourd'hui le commerce que faisoient autrefois les Portugais dans la petite île d'Ormus à l'entrée du Golfe dont on les a chassés.

Assez près de là est la montagne de Chiampa, où l'on trouve des terres de différentes couleurs. L'éclat en est si vif, qu'on n'a jamais pu imiter la beauté de leurs toiles peintes, qui souffrent plusieurs lavonages sans rien perdre de leur vivacité.

En continuant ainsi à parcourir toutes les côtes, & en revenant sur les mêmes endroits, sans changer ce que l'on veut que le jeune homme apprenne, il se fait un jeu de ces connoissances qui l'amuse, & s'arrangent dans sa mémoire sans aucune contention.

On peut aussi, quand le jeune homme a déjà fait quel-

ques progrès dans la Géographie , le faire voyager sur la carte. Le faire aller , par exemple , de Paris à Rome en lui faisant passer la mer , & le faire revenir de Rome à Paris par terre , en lui faisant prendre une autre route. Ces petits changemens le divertissent , & , chemin faisant , on lui apprend mille curiosités dans tous les lieux qu'il parcourt.

§. VI. *La Grammaire Française.*

IL ME RESTE à parler de la Grammaire Française , qui doit être apprise aux enfans dès qu'ils en seront capables , & ils le sont pour l'ordinaire de bonne heure. Il est honteux que nous ignorions notre propre langue ; & , si nous voulons parler vrai , nous avouerons presque tous que nous ne l'avons jamais étudiée. Je ne m'arrêterai point ici aux réflexions que l'on peut faire sur ce sujet : je parlerai dans la suite assez au long de ce qui regarde cette étude. La prudence du Maître peut seule , dans l'âge dont il s'agit , en régler & le tems & la manière. Il prendra dans une Grammaire française ce qu'il jugera le plus nécessaire aux enfans , & le plus à leur portée , réservant pour un autre tems ce qui lui paroîtra trop abstrait & trop difficile : car il est à souhaiter que l'on continue cet exercice pendant tout le cours des études.

Voilà à peu près ce que je croi qui doit occuper les enfans jusqu'à l'âge de six ans : auquel tems on pourra commencer à les mettre au latin , dont l'intelligence leur deviendra bien plus facile par l'étude qu'ils auront faite de la Grammaire française : car les principes de ces deux langues sont communs en bien des choses.

Il ne faut pas croire que ce que je propose ici soit au-dessus de la force des enfans. J'en ai entendu un tout récemment qui n'a que six ans , répondre dans une assez nombreuse assemblée sur le Catéchisme historique tout entier , dont il récitoit à l'ouverture du Livre tous les endroits qui se présentoient , tant le narré que les demandes & les réponses. Il rendit compte aussi de la plu-
part

part des termes de Géographie , des quatre parties du monde en général , & de la France dans un assez grand détail. Il exposa avec beaucoup de netteté plusieurs règles de la Grammaire françoise , & c'est ce qui m'étonna le plus. Il déclama quelques fables de la Fontaine avec beaucoup de graces , & il étoit prêt à répondre sur les principes du Blason , mais le tems ne le permit pas.

Je sai bien qu'on n'en doit pas attendre autant de tous les enfans , & je n'ai cité cet exemple que pour montrer de quoi ils sont capables quand ils sont bien conduits. Lors même qu'on en rencontre du caractère de celui dont je parle , qui se portent d'eux-mêmes au travail , & qui en font leur plaisir , ce qui est fort rare & fort heureux , on doit être extrêmement attentif à modérer leur ardeur , & à la renfermer dans de justes bornes. Rien n'est plus flateur & pour des parens & pour un maître que de voir ainsi réussir un enfant dans un âge si peu avancé : mais , je croi pouvoir le dire , rien en même tems n'est si dangereux. Car , si on se livre de part & d'autre à ce plaisir , & qu'on ne ménage pas avec assez de soin la santé d'un enfant , on court risque de la ruiner pour toujours par une attention trop suivie , qui épuise les esprits sans qu'on s'en aperçoive , & qui use insensiblement des fibres & des organes qui sont alors d'une extrême délicatesse.

Ce danger est grand , mais il n'est pas ordinaire. On a bien plus souvent besoin d'inspirer de l'ardeur aux enfans , que de la modérer ; & c'est en cela que je fais consister la principale habileté d'un Maître. Mais , pour faire aimer l'étude , il faut qu'il commence par se faire aimer lui-même ; & il y réussira infailliblement s'il agit toujours par raison , & jamais par humeur. Je traiterai cette matière fort au long , quand j'exposerai les devoirs des parens & des maîtres dans l'éducation des enfans. Je me contente ici de les avertir qu'ils ne peuvent être trop attentifs à jeter de l'émulation dans leur esprit. Les exercices , à l'âge dont je parle , doivent être plutôt un divertissement , qu'une étude. Il faut les varier , les abréger , les interrompre quelquefois entièrement , pour pré-

venir l'ennui & le dégoût : à proposer à l'enfant de petites récompenses , & choisir celles qui font le plus de plaisir à cet âge : s'il est naturellement lent à apprendre , ne lui point faire de vifs reproches , & ne le point traiter durement , de peur qu'il ne se rebute , & qu'il ne porte dans un âge plus avancé la haine pour toute étude , dont il n'a senti que l'amertume dans son enfance , n'en pouvant pas comprendre encore l'utilité. Il faut au contraire l'exciter , l'encourager , le louer même pour peu qu'il réussisse : lui opposer quelque compagnon dont le succès & les louanges piquent son amour propre ; sur qui il se réjouisse de l'avoir emporté , & par qui il soit fâché d'avoir été vaincu. Ce sont là d'innocens artifices dont saint Jérôme , en copiant Quintilien , conseille à une Dame chrétienne d'user à l'égard de sa fille , qui n'avoit alors que cinq ou six ans , & sur l'éducation de laquelle il lui donne d'admirables préceptes. Des meres chrétiennes exigent de moi que j'en donne aussi quelques-uns sur le même sujet , & je ne puis me refuser à un desir si juste & si raisonnable. Je dois cette marque de reconnoissance aux témoignages d'estime que les Dames mêmes me donnent pour mon *Traité des Études* , dont j'étois bien éloigné de croire que la lecture pût leur causer quelque plaisir.

CHAPITRE SECOND.

De l'Education des Filles.

MONSIEUR de Fenelon , Archevêque de Cambrai , commence l'excellent Livre qu'il a composé sur cet-

a Syllabas jungat ad præmium ,
& quibus illa ætas deliniri potest ,
munusculis invitetur. Habeat & in
discendo socias , quibus invidet ,
quarum laudibus mordeatur. Non
objurganda est , si tardior sit , sed
laudibus excitandum est ingenium.

ut & vicissè gaudeat , & victa do-
leat. Cavendum imprimis ne oderit
studia ; ne amaritudo eorum , præ-
cepta in infantia , ultra rudes an-
nos transeat. *S. Hieron. lib. 2. Epist.*
15. ad Letam.

te matière , par se plaindre que l'éducation des Filles est presque généralement négligée ; & cette plainte n'a que trop de fondement. Quoiqu'on fasse beaucoup de fautes dans celle des garçons , on est pourtant assez communément persuadé qu'elle est d'une grande importance pour le bien public. Le long tems que l'on destine à leurs études , les Maîtres qu'on leur donne , les dépenses que l'on fait dans cette vûe , sont autant de preuves qu'on a sur ce sujet d'assez justes idées. Mais , sous prétexte qu'il ne faut pas que les filles soient savantes , & que la curiosité les rend vaines & précieuses , on ne se met pas beaucoup en peine de les instruire , comme si l'ignorance étoit l'apanage de leur sexe. C'est une erreur grossière , & extrêmement préjudiciable à l'Etat , que de négliger ainsi l'éducation des Filles.

On doit s'y proposer une double fin , aussi bien que dans celle des garçons , qui est de former le cœur , & de cultiver l'esprit. Je commencerai par la première partie , qui est la plus importante , mais que je traiterai fort succinctement , parce que les avis que je donnerai dans la suite sur ce sujet par rapport aux garçons , conviennent également aux filles.

ARTICLE PREMIER.

Nécessité & manière de former les mœurs des filles dès la plus tendre enfance.

SAINT JERÔME , en écrivant à Læta , Dame d'une grande qualité , sur l'éducation de sa fille , & à d'autres meres chrétiennes , dit d'excellentes choses sur cette matière. J'en ferai usage , aussi bien que du livre de M. de Fénelon.

J'avertis dès le commencement les meres & les gouvernantes , que je considère ici , & qu'elles doivent considérer avec moi les enfans comme sorties tout récemment des fonts baptismaux ; comme y ayant fait des vœux solennels en présence de J. C. dont les parens , les maîtres , & les maîtresses sont rendus dépositaires ; comme

y aiant renoncé à toutes les pompes & à toutes les vanités du siècle ; & comme devant par conséquent être élevées dans des principes conformes aux engagements qu'elles y ont pris , non pour quelques années seulement , mais pour toute leur vie. Je ne croi pas qu'on trouve cet avertissement déraisonnable : & cependant il suffit seul pour établir toutes les règles d'une bonne éducation.

Comme les prémices de toutes choses sont dûes spécialement à Dieu , les premières pensées & les premières paroles d'un enfant doivent être consacrées par la piété. La ^a joie d'une mere chrétienne , telle que sainte Paule , doit être d'entendre sa fille , d'une voix foible & d'une langue bégaiante , prononcer le doux nom de Jesus-Christ , à qui elle a été vouée dans le baptême.

Cette consécration demande ^b qu'un enfant , devenue le temple du Seigneur , n'entende & ne dise jamais rien , qui ne respire la crainte de Dieu : que les paroles contraires à l'honnêteté , soient pour elle un langage étranger & inconnu , auquel elle ne comprenne rien : qu'elle ignore absolument les chansons mondaines : que ses lèvres encore tendres commencent au contraire à chanter les divins cantiques de David.

Dès que l'âge permettra d'exercer sa mémoire , ^c qu'on lui fasse apprendre par cœur quelques versets choisis de l'ancien ou du nouveau Testament , qu'elle récitera régulièrement à sa mere , & qui seront comme sa tâche de chaque jour , & comme un bouquet composé de fleurs cueillies dans les saintes Ecritures qu'elle lui offrira tous les matins.

Qu'elle n'ait aucune liaison avec des enfans d'un sexe différent , & qu'on ne lui donne pour la servir que des

^a Parvulæ adhuc lingua balbutiens Christi alleluia resonabat. *S. Hieron. ad Latam.*

Non debeo silentio præterire , quanto (*S. Paula*) exultaverit gaudio , quod Paulam , neptem suam , audierat in cunis & crepitaculis balbutiente lingua alleluia cantare. *Ad Eustoch.*

^b Sic erudienda est anima , quæ futura est templum Dei. Nihil aliud discat audire , nihil loqui , nisi quod ad timorem Dei pertinet. Turpia verba non intelligat : cantica mundi ignoret. Adhuc tenera lingua psalmis dulcibus imbuatur. *Ad Latam.*

^c Reddat tibi pensum quotidie de scripturarum floribus carptum. *Ibid.*

filles d'un caractère sage, & d'un esprit réglé & sûr. La science du monde peut leur être utile jusqu'à un certain point : mais qu'elles se donnent bien de garde d'en communiquer à leur Eleve l'air contagieux & les maximes pernicieuses. Car dans cet âge il faut bien peu de chose pour nuire à la pureté & à l'innocence d'un enfant : c'est une fleur tendre & délicate, que le moindre souffle empesté peut corrompre & faire périr en un moment.

Saint Jérôme recommande fortement qu'on n'accoutume point ces créatures innocentes aux airs mondains, & à qu'on ne les fasse point boire dans la coupe empoisonnée de Babylone : qu'on ne leur inspire point du goût pour les frivoles ornemens du siècle : qu'on ne gâte & qu'on ne deshonne point leur visage par le fard & le rouge.

Ce n'est pas qu'il veuille qu'on tienne une jeune fille dans un état entièrement opposé à celui du monde pour l'habillement & les manières, ni qu'on lui refuse les ornemens qui conviennent à son âge & à sa condition. Ce refus ne serviroit qu'à irriter ses desirs, & à les rendre plus violens. Elle verra les autres mieux parées qu'elle, & leur portera envie. Le sexe aime naturellement la parure. Une mere sage accordera à cette pente naturelle tout ce qui ne sera point contraire aux règles de la modestie chrétienne. Sa vûe sera, en lui permettant l'usage de ces ornemens, de lui en inspirer peu-à-peu le mépris & le dégoût ; & elle aura soin de faire en sorte que des personnes, respectées dans le monde, louent en présence de sa fille celles qui seront vêtues plus modestement.

Il en fera ainsi dans tout le reste. Une fille, dit M. de

a Provide ne bibat de aureo calice Babylonis. *Ad Gaudent.*

Cave ne aures ejus perfores : ne cerussa & purpurisso consecrata Christo ora depingas : nec collum auro & margaritis premas : nec caput gemmis oneres : nec capillum intrufes, & ei aliquid de gehennæ ignibus auspiceris. *Ad Laram.*

b Si ipsa non habuerit, habentes alias non videbit? φιλόκοσμος genus femineum est.... Quin potius habendo satiatur : & cernat laudari alias, quæ ista non habeant : meliusque est ut satiata contemnat, quàm non habendo habere desideret. *Ad Gaudent.*

Cambrai , qui n'a été détachée du monde qu'à force de l'ignorer , & en qui la vertu n'a pas encore jetté de profondes racines , est bientôt tentée de croire qu'on lui a caché ce qu'il y a de plus merveilleux. Il vaut beaucoup mieux qu'elle s'accoutume peu à peu au monde auprès d'une mere pieuse & discrète , qui ne lui en montre que ce qu'il lui convient d'en voir , qui lui en découvre les défauts dans l'occasion , & qui lui donne l'exemple de n'en user qu'avec modération pour le seul besoin.

Le choix d'une Gouvernante est l'affaire la plus importante que puisse avoir une mere. Elle doit l'avoir longtemps demandée à Dieu par des prières humbles & ferventes , & l'avoir méritée par des intentions pures , & par un desir sincère de procurer à sa fille une éducation véritablement chrétienne. Je ne m'étendrai point ici sur cette matière : on peut consulter ce qui sera dit dans la suite sur le choix , sur les qualités , & sur les devoirs d'un Précepteur.

Le moins qu'on puisse exiger d'une Gouvernante , c'est qu'elle ait le sens droit , un esprit docile , une humeur traitable , & une véritable crainte de Dieu. Une mere éclairée & prudente suppléera facilement au reste. Elle s'appliquera dans des conversations aisées & familières à la former par ses avis , qu'elle accompagnera toujours d'une douceur & d'une bonté qui les fassent passer jusqu'au cœur ; car , sans cela , les avis les plus sages ne feront que revolter l'amour propre , & trouveront tous les accès fermés.

Un des premiers soins d'une mere est de s'instruire d'abord elle-même à fond de tout ce qui est nécessaire pour bien élever des enfans. Elle trouvera ce secours dans le livre que M. de Fénelon a composé sur l'*Education des Filles* , qui est fort court , & fort intelligible. Elle en doit faire une étude particulière , qui aille jusques à le lui rendre familier , & le faire lire plusieurs fois à la Gouvernante. Ce n'est pas encore assez. Prenez , dit M. de Fénelon lui-même à une mere qui l'avoit consulté sur ce sujet , prenez la peine de lire ce livre avec elle. Donnez-lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend

pas , & dont elle ne se sent pas persuadée. Ensuite mettez-la dans la pratique ; & à mesure que vous verrez qu'elle perd de vûe , en parlant à l'enfant , les règles de ce livre qu'elle étoit convenue de suivre , faites-le lui remarquer doucement en secret.

Cette application , continue M. de Cambrai , vous sera d'abord pénible : mais songez qu'en qualité de mere c'est là votre devoir essentiel. D'ailleurs vous n'aurez pas longtems de grandes difficultés là dessus. Car cette Gouvernante , si elle est sensée & de bonne volonté , en apprendra plus en un mois par sa pratique & par vos avis , que par de longs raisonnemens. Bientôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage pour vous décharger , qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux discours qu'il faut tenir aux enfans sur les plus importantes maximes tout faits , en sorte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre. Ainsi elle aura devant ses yeux un recueil des conversations qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espèce d'éducation pratique , qui la conduira comme par la main.

A ce livre de M. de Fénelon , il faut joindre l'admirable Préface du Catéchisme Historique de M. l'Abbé Fleury , qui renferme ce que l'on peut désirer de plus solide & de plus sensé sur la manière d'instruire les enfans , & de leur enseigner la Religion.

Voilà ce qui doit faire l'étude des Meres , des Gouvernantes , des Religieuses chargées de l'instruction des filles , & je puis ajouter , des Précepteurs à qui l'on confie le soin des jeunes enfans. Si l'on s'appliquoit sincèrement & de bonne foi à mettre en pratique les excellens avis renfermés dans ces deux Ouvrages , il n'y auroit pas lieu de se plaindre , comme on le fait si souvent , du peu de succès de l'éducation des jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe.

S'il m'étoit permis de me joindre à ces deux grands hommes , sans me comparer à eux pour le mérite ni pour la réputation ; j'ajouterois qu'on pourra peut-être trouver dans le septième livre de cet Ouvrage , où je traite du

Gouvernement intérieur des Classes & du Collège, quelques réflexions utiles aux personnes chargées de l'éducation soit des filles, soit des garçons.

Jé ne puis mieux finir ce premier article qui concerne les mœurs, que par une réflexion importante que me fournit M. de Fénelon ; je ne ferai que le copier.

Le plus grand obstacle à la bonne éducation des filles, est l'irrégularité de la conduite des parens. Tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le ^a fondement de tout est qu'ils ne donnent à leurs enfans que des maximes droites, & des exemples édifiants. C'est ce qu'on ne peut espérer que d'un très petit nombre de familles. Souvent une mere qui passe sa vie au jeu, à la comédie, & dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles à la vûe d'une telle mere ? Souvent encore on voit des parens, qui, comme dit S. Augustin, menent eux-mêmes leurs enfans aux spectacles publics, & à d'autres divertissemens, qui ne peuvent manquer de les dégouter de la vie sérieuse & occupée dans laquelle ces parens mêmes les veulent engager. Ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salutaire. Ils ne parlent que de sagesse, mais ils accoutument l'imagination volage des enfans aux violens ébranlemens des représentations passionnées & de la musique ; après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions, & leur font trouver fades les plaisirs innocens. Après cela ils veulent encore que l'éducation réussisse, & ils la regardent comme triste & austère, si elle ne souffre ce mélange du bien & du mal.

Il est tems de passer à la seconde Partie de ce petit Traité.

a Te habeat magistrum : te rudis
miretur infantia. Nihil in te & in
patre suo videat, quod si fecerit,
peccet. Mementote, vos parentes

virginis, magis eam exemplis doceri posse, quàm voce. S. Hieron.
Epist. ad Latam.

ARTICLE

ARTICLE SECOND.

Des Etudes qui peuvent convenir aux jeunes Filles.

CE QUE j'ai dit qu'on pouvoit faire apprendre aux enfans jusqu'à l'âge de six ou sept ans, est, à peu de choses près, commun à ceux de l'un & de l'autre sexe. Il s'agit maintenant d'examiner quelles sortes d'études peuvent convenir aux filles dans un âge plus avancé.

§. I. *L'Etude de la langue latine convient-elle aux Filles ?*

LA PREMIERE question qui se présente à l'esprit, est de savoir si on doit permettre aux Filles d'apprendre la langue latine. On ne peut douter que parmi elles il n'y en ait beaucoup aussi capables de cette étude que les garçons : le sexe, par lui-même, ne met point de différence dans les esprits. On a vû des femmes réussir dans les sciences autant que les hommes. Pour ne point parler de beaucoup d'autres, Madame Dacier, qui a illustré notre siècle, ne le cédoit en rien à la vaste érudition de son mari ; & , d'un consentement général, l'emportoit beaucoup sur lui pour la finesse du goût, & la délicatesse du stile.

Mais ce n'est point sur ce principe que la question dont il s'agit doit être décidée. Le monde n'est point gouverné au hasard. Les différens états qui le partagent ne sont point abandonnés à notre caprice. Il y a une Providence qui règle les conditions, & qui assigne à chacune ses devoirs. Parmi les hommes plusieurs sont destinés à des emplois, qui demandent une certaine étendue de connoissances pour en bien remplir les fonctions. Et comme les langues grecque & latine ouvrent l'entrée à toutes les sciences, & en sont comme la clé, voila pourquoi on les fait apprendre à ceux des jeunes gens que l'on prévoit devoir être un jour appelés aux emplois où ces connoissances sont nécessaires.

Tome I.

O

Il n'en est pas ainsi des femmes. Elles ne sont point destinées à instruire les peuples, à gouverner les Etats, à faire la guerre, à rendre la justice, à plaider des causes, à exercer la médecine. Leur partage est renfermé dans l'intérieur de la maison, & se borne à des fonctions non moins utiles, mais moins laborieuses, & plus conformes à la douceur de leur caractère, à la délicatesse de leur complexion, & à leur inclination naturelle. Il faut bien que ce partage de fonctions entre les hommes & les femmes soit fondé dans la nature, puisqu'il est le même dans tous les tems & dans tous les pays. Il est vrai que l'histoire nous montre des femmes qui ont excellé dans le métier de la guerre, dans le gouvernement des Etats, dans l'étude des sciences : mais ces exemples sont rares, & ne doivent être regardés que comme des exceptions, qui loin de détruire la règle générale, ne servent qu'à la confirmer.

On peut donc conclure de tout ce que je viens de dire que l'étude de la langue latine, généralement parlant, ne convient point aux personnes du sexe.

Mais il y a des cas particuliers, où non seulement elle peut être permise à de jeunes filles, mais où elle leur devient en quelque sorte nécessaire, ou du moins où elle leur seroit d'un grand secours pour toute leur vie. Je parle de celles qui se destinent à l'état religieux, & qui par leur profession même seront obligées à chanter ou à réciter l'Office de l'Eglise en latin. Ne seroit-ce pas pour elles une grande consolation d'entendre ce qu'elles chantent ? de se joindre aux sentimens du Prophète Roi, aussi bien qu'à ses paroles ? & de ne pas faire à son égard la simple fonction d'un écho, qui répète des mots sans y rien comprendre ? Ne semble-t-il pas que c'est à ces saintes Vierges, qui sont les Anges de la terre, non seulement par leur pureté, mais par l'honneur qu'elles ont d'être occupées continuellement à chanter les louanges du Seigneur : que c'est à elles, dis-je, que David adresse ces paroles d'un psaume : CHANTEZ, CHANTEZ DES PSEAUMES A NOTRE DIEU : CHANTEZ DES PSEAUMES A NOTRE ROI.... MAIS CHANTEZ-LES

AVEC * GOÛT ET AVEC INTELLIGENCE. Comme s'il leur disoit : Les psaumes que prononce votre bouche, sont la moindre partie du tribut que vous devez à votre Dieu. L'esprit doit en avoir l'intelligence, & le cœur les sentimens. Seroit-ce une pratique blamable dans les maisons religieuses, d'apprendre la langue latine aux Novices & aux jeunes Professes, pour les mettre en état d'entendre au moins le Breviaire & l'Écriture Sainte ? Il y en a qui pourroient porter cette étude plus loin, & l'on en a plusieurs exemples ; & qui pourroient arriver jusqu'à l'intelligence des saints Peres. Cette étude, qui ne tendroit qu'à éclairer, qu'à nourrir, qu'à fortifier la piété, doit-elle être interdite à une Religieuse ?

* Psalette sapienter. L'herbe porte, intelligent.

Il y a une route particulière pour les jeunes filles qui songeroient ainsi à apprendre le latin, & on doit la leur abréger le plus qu'il est possible. La composition des themes doit être absolument retranchée, & l'on doit tout réduire à l'intelligence & à l'explication du latin. Pour cela les principes sont absolument nécessaires. Ils sont comme les fondemens de cette connoissance : & l'on fait ce que c'est que de bâtir sans fondement. J'avoue que ce travail n'est point agréable, & qu'il satisfait peu l'esprit. La légèreté de l'âge, & la vivacité d'un caractère actif & prompt, ont peine à s'y assujettir. Mais, sans cela, on n'ira jamais à pas sûr dans l'intelligence du latin : on sera toujours incertain, flotant, hésitant. Au lieu qu'un travail de quelques mois, soutenu avec courage & persévérance, pour se rendre ferme & inébranlable dans l'étude des déclinaisons & des conjugaisons, épargneroit pour le reste du tems presque toute peine & tout dégoût ; & ces premières épines, qui se présentent d'abord, étant une fois arrachées, ne laisseroient plus que le soin, ou plutôt le plaisir, de cueillir des fleurs, & de se nourrir de fruits agréables. Je marquerai dans la suite de cet Ouvrage, la manière dont il faut s'y prendre pour enseigner utilement ces premiers principes.

Il semble que M. de Fénelon ne bernoit pas cette étude simplement aux jeunes filles qui songeroient à entrer en Religion. » Je ne voudrois faire apprendre le latin,

» dit-il en général , qu'aux filles d'un jugement ferme ;
 » & d'une conduite modeste , qui sauroient ne prendre
 » cette étude que pour ce qu'elle vaut , qui renonceroient
 » à la vaine curiosité , qui cacheroient ce qu'elles auroient
 » appris , & qui n'y chercheroient que leur édification.
 J'en connois quelques-unes de ce caractère , élevées avec
 un soin infini dans des familles chrétiennes où tout respi-
 re la religion ; qui sont destinées pour le monde , mais
 sans en avoir le goût & les maximes ; qui joignent à une
 piété éclairée un esprit très solide & capable de toutes
 les sciences. On leur a fait apprendre le latin ; & elles
 y ont fait un tel progrès , qu'elles sont parvenues à en-
 tendre parfaitement & sans peine les lettres de S. Jérô-
 me , de S. Paulin , de S. Cyprien , & à en faire des tra-
 ductions avec une justesse & une élégance qui feroient
 honneur aux plus habiles maîtres. On ne les a point ren-
 fermées dans l'étude seule du latin. On leur a fait appren-
 dre tout ce qui convient à des filles qui doivent être
 dans le monde , & qui deviendront des meres de famil-
 les. Quand les qualités & les dispositions dont je viens
 de parler se rencontrent dans de jeunes filles , les peres
 & les meres ne doivent point ce me semble , s'opposer au
 desir qu'elles auroient d'apprendre la langue latine.

Il y a encore d'autres personnes du sexe à qui il peut
 être permis d'apprendre le latin : des Vierges & des Veu-
 ves chrétiennes , qui vivant dans le monde , mais en étant
 séparées d'esprit & de cœur , ont entièrement renoncé à
 ses dangereux plaisirs. Pourquoi leur interdiroit-on cette
 consolation & cette joie , qui est la seule qu'elles se soient
 réservée ; sur tout la rapportant principalement à la piété,
 & cherchant dans cette étude un moien de réciter les
 pseaumes avec plus d'attention & de ferveur , & de mieux
 entendre les saintes Ecritures ? N'ont-elles pas d'illustres
 exemples pour justifier leur conduite : sainte Marcelle ,
 sainte Paule , sainte Eustoquie , c'est-à-dire ce qu'il y avoit
 de plus grand à Rome pour la naissance , pour les ri-
 chesses , pour les dignités ? Elles ne laissoient aucun re-
 pos à saint Jérôme qui leur tenoit lieu de Maître dans
 l'étude des saints Livres ; & il nous marque lui-même

qu'il avoit expliqué à sainte Paule & à sainte Eustoquie la fille l'ancien & le nouveau Testament tout entiers, & que leur zèle avoit été jusqu'à apprendre l'hébreu pour se rendre plus habiles dans l'intelligence des saints Livres. Mais ce qui fait le plus parfait éloge de cette ardeur pour l'étude, c'est qu'elle ne servit qu'à sanctifier ces illustres Dames Romaines, & à augmenter en elles la piété & l'humilité, de sorte qu'elles se dépouillèrent de tout pour suivre dans une entière pauvreté un Dieu fait pauvre & anéanti pour elles.

*Epist. ad Eu-
roch. lib. 3.
Epist. 8.*

En supposant, comme je le fais, que l'étude de la langue latine ne convient point au commun des filles, à quoi faut-il donc les appliquer quand elles sont dans un âge plus avancé? C'est ce que je vais exposer d'une manière succincte.

§. II. *Lecture. Ecriture. Arithmétique.*

JE SUPPOSE que dans les années précédentes les jeunes filles ont appris à bien lire & à bien écrire : c'est une partie de l'éducation des filles qui est trop négligée. Il est honteux, dit M. de Cambrai, mais ordinaire, de voir des femmes qui ont de l'esprit & de la politesse, ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent. Ou elles hésitent, ou elles chahotent en lisant : au lieu qu'il faut prononcer d'un ton simple & naturel, mais ferme & uni. Elles manquent encore plus grossièrement pour l'orthographe. On ne doit pas leur faire un crime de cette ignorance presque générale dans leur sexe, & qui, par cette raison, semble ne le pas deshonoré. Mais pourquoi ne tâcheroit-on pas de bonne heure à prévenir ce reproche, en leur apprenant à écrire correctement? Ce soin ne demande pas un grand travail. Une légère connoissance de la Grammaire françoise pour distinguer les différentes parties du discours, pour savoir décliner & conjuguer, pour connoître les diverses manières de ponctuer : voilà à quoi se borne par rapport aux filles la science qui leur est nécessaire pour ce point. Ces règles se trouvent dans toutes les Grammaires françoises. Un maître habile

en fera le choix & en très peu de toms & très peu de leçons mettra une jeune fille en état d'écrire très correctement.

Il sera bon que les jeunes filles apprennent les quatre opérations de l'arithmétique, qui leur seront fort utiles, & même nécessaires pour remplir des devoirs dont je parlerai dans la suite.

§. III. *Lecture des poètes. Musique. Danse.*

LA LECTURE des comédies & des tragédies, même de celles qui paroissent n'avoir rien de contraire à la modestie & aux bonnes mœurs, peut être fort dangereuse pour cet âge. Car, outre que cette lecture conduit presque infailliblement au desir de les voir représenter par des acteurs qui y ajoutent de l'ame & de la vie, l'imagination vive des jeunes personnes saisit avidement tout ce qui flatte les sens, & qui est favorable à la cupidité ; & presque tout la réveille dans ces sortes de poésies. Tout ce qui peut faire sentir l'amour, dit M. de Cambrai, plus il est adouci & envelopé, plus il me paroît dangereux. Les deux tragédies sacrées de Racine, Esther & Athalie, n'ont point ce danger pour les filles, & on peut leur en faire apprendre des endroits choisis.

LA MUSIQUE, aussi bien que la poésie, demande de grandes précautions. Les plus sages Législateurs du paganisme ont cru que rien n'étoit plus pernicieux à une République bien policée que d'y laisser introduire une musique efféminée. Des meres chrétiennes, pour peu qu'elles soient instruites, doivent comprendre jusqu'où elles sont obligées de porter la délicatesse sur ce point.

Premièrement, soit dans la maison paternelle, soit dans les couvents, on ne doit pas appliquer si tôt les jeunes filles à apprendre à chanter & à jouer des instrumens. Une expérience presque universelle montre que l'étude de la musique les dissipe extraordinairement, & leur inspire du dégoût & de l'aversion pour toutes les autres occupations, qui sont néanmoins infiniment plus importantes & plus essentielles à cet âge.

En second lieu , une mere chrétienne ne doit jamais permettre qu'on mette entre les mains de sa fille ces sortes de piéces de musique qui ne respirent qu'un air mondain , & ne contiennent que des maximes antichrétiennes : où il semble qu'on a pris à tâche de rétablir le paganisme avec toutes les divinités : où l'amour , l'ambition , la vengeance , en un mot où toutes les passions régner , & sont mises en honneur. N'est-ce pas rétracter ouvertement les vœux de son batême , que d'approuver & de permettre un usage qui y est si directement contraire ? Est-il raisonnable que l'autorité des Maîtres de Musique , souvent peu religieux , l'emporte sur celle des saints Peres , qui sont nos Maîtres pour la religion ? Croit-on n'avoir point de reproche à se faire d'obliger de saintes Religieuses , dont la demeure retentit continuellement des Cantiques du Seigneur , à souffrir qu'on enseigne en leur présence à de jeunes filles confiées à leurs soins des Cantiques qui semblent composés à dessein de contredire ouvertement l'Evangile ? Des motets , & il y en a d'excellens ; les cœurs d'Esther & d'Athalie ; quelques cantiques que l'on peut choisir ailleurs , ne suffiroient-ils pas ? Et quand il y manqueroit quelque chose pour ce goût fin & délicat en matière de musique , le dédommagement par rapport aux mœurs ne doit-il être compté pour rien ?

Je ne sais pas comment la coutume de faire apprendre à grands frais aux jeunes filles à chanter & à jouer des instrumens est devenue si commune , & est regardée comme une partie essentielle de leur éducation. J'entends dire que dès qu'elles sont établies dans le monde , elles n'en font plus aucun usage. Pourquoi donc y donner pendant la jeunesse un tems si considérable , qui pourroit être employé à des choses plus utiles , & non moins agréables , comme seroit entr'autres le dessein , qui peut beaucoup servir aux ouvrages dont les Dames ont coutume de s'occuper.

LA DANSE aussi fait ordinairement une des parties les plus essentielles de l'éducation des filles , & l'on y consacre sans peine beaucoup de tems & beaucoup d'argent. On ne s'attend pas que j'entreprenne ici d'en faire

l'éloge ou l'apologie. Je me borne à examiner simplement & sans prévention quel est, sur cet article, le devoir d'une mere chrétienne & raisonnable. Comme il y a des études destinées à cultiver & à orner l'esprit, il y a aussi des exercices propres à former le corps, & l'on ne doit pas les négliger. Ils contribuent à régler la démarche, à donner un air aisé & naturel, à inspirer une sorte d'honnêteté & de politesse extérieure qui n'est pas indifférente dans le commerce de la vie, & à faire éviter des défauts de grossièreté & de rusticité qui sont choquans, & qui marquent peu d'éducation. Mais il suffit pour cela d'apprendre à de jeunes personnes à ne point s'abandonner à une molle nonchalance qui gâte & corrompt toute l'attitude du corps, à se tenir droites, à marcher d'un pas uni & ferme, à entrer décemment dans une chambre ou dans une compagnie, à se présenter de bonne grace, à faire une révérence à propos, en un mot à garder toutes les bienséances qui font partie de la science du monde, & auxquelles on ne peut manquer sans se rendre méprisable. Voila, ce me semble, à quoi naturellement doit tendre l'exercice dont je parle, & j'ai vû avec joie des Maîtres à danser de la première réputation se renfermer dans ces bornes pour satisfaire aux desirs de meres chrétiennes, qui joignent à une grande naissance une piété encore plus grande.

*In bella Campi-
lin.*

Il n'est pas nécessaire que je m'arrête ici à montrer combien tout ce qui est au delà de ce que je viens de marquer peut devenir dangereux pour de jeunes Demoiselles, & combien les suites en peuvent être funestes. Une Dame un peu jalouse de sa réputation ne seroit pas contente qu'on lui fit un mérite d'exceller dans le chant & dans la danse. C'est la remarque que fait Salluste en disant de Sempronia, Dame de naissance, mais absolument décriée pour les mœurs, » Qu'elle chantoit & dan-
» soit avec plus d'art & de grace qu'il ne convenoit à une
» honnête femme : *Psallere, saltare elegantius, quam necesse est probæ.*

§. IV. Etude

§. IV. *Etude de l'Histoire.*

L'ETUDE la plus propre à orner l'esprit des jeunes Demoiselles , & même à leur former le cœur , est celle de l'Histoire. Elle leur ouvre un vaste champ , qui peut les occuper utilement & agréablement pendant plusieurs années. On trouvera dans la suite de cet Ouvrage quelques réflexions plus étendues sur la manière dont il faut s'appliquer à cette étude.

I. *Histoire Sainte.*

L'ORDRE des tems demande qu'on commence par l'Histoire sainte. Comme elle est le fondement de la religion , il faut s'y arrêter plus que sur toutes les autres , & faire en sorte qu'une jeune fille la possède en perfection. Elle lui sera d'un grand usage tout le reste de sa vie , soit pour entendre les instructions publiques , soit pour lire en particulier avec fruit les livres de piété. Car , dans les unes & dans les autres , on suppose que l'auditeur & le lecteur sont instruits des faits de l'histoire sainte , & par cette raison on se contente de les leur indiquer en un mot : mais c'est un langage étranger pour ceux à qui cette histoire est inconnue , & le nombre en est grand.

Outre cet avantage , qui est certainement bien considérable , mais qui ne regarde que les années suivantes , il y en a un autre actuel & présent , qui est encore d'une plus grande importance. M. Fleury & M. de Fénelon ont tous deux remarqué que l'étude de l'histoire sainte , sans parler de l'agrément qui s'y trouve par la beauté & la grandeur des événemens , & qui la rend par cette raison bien plus utile à la Jeunesse , est la manière la plus sûre & la plus solide de l'instruire à fond & pour toujours de la religion. Ces histoires paroissent allonger l'instruction , mais véritablement elles l'abrègent , & lui ôtent la sécheresse des catéchismes , où les mystères sont détachés des faits. Aussi voions-nous que saint Augustin , dans l'ad-

Tome I.

P

De catechisandis rudibus.

re les *simples*, n'en prescrit point d'autre que celle dont nous parlons ici. Et cette méthode ne lui étoit point particulière, ni d'une nouvelle invention : c'étoit la méthode & la pratique universelle de l'Eglise, observée dans tous les tems. Elle consistoit à montrer, par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde ; Jésus-Christ attendu dans l'ancien Testament, & Jésus-Christ régnant dans le nouveau. C'est le fonds de l'instruction chrétienne.

Cela demande un peu plus de tems & de soin, que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent. Mais aussi, on fait véritablement la religion, quand on fait ce détail : au lieu que, quand on l'ignore, on n'en a que des idées confuses. Le tems que les jeunes filles mettront à apprendre cette histoire, sera donc pour elles un tems bien utilement employé.

Il se vend
chez Jean D.
saint rue saint
Jean de Beau-
vais.

Je suppose qu'elles en ont déjà une idée abrégée par l'étude qu'elles ont faite du Catéchisme historique, qui a servi de préparation à une connoissance plus étendue & plus détaillée. Elles la trouveront dans le Livre qui a pour titre, *Abrégé de l'histoire & de la morale de l'Ancien Testament*, imprimé depuis peu d'années, & dont on a déjà fait quatre éditions. Il est merveilleusement propre pour les jeunes personnes, parce qu'il est composé avec beaucoup de clarté, & souvent dans les termes mêmes de l'Ecriture sainte, dont la divine simplicité est préférable à tout ce que l'art a de plus pompeux & de plus brillant. Une jeune fille en apprendra facilement tous les jours un chapitre. On pourra même d'abord se contenter de la moitié d'un chapitre : car il vaut mieux qu'elle en apprenne moins, & qu'elle le sache mieux. On prendra un jour, comme le samedi, pour lui faire répéter ce qu'elle aura appris pendant la semaine, & de même un jour chaque mois. De cette sorte les leçons nouvelles ne feront point oublier les anciennes. Il est bon, pour exercer & affermir sa mémoire, qu'elle s'accoutume à rendre l'histoire fidèlement, & telle qu'elle est dans le Livre, sans pourtant exiger une exactitude scrupuleuse, qui aille jusqu'à n'oser changer aucun mot : pourvu

qu'elle en substitue qui aient le même sens , on doit être content. Car , avant tout , la grande attention doit être de lui rendre cette étude agréable , & d'en écarter , autant qu'il se pourra , toutes les épines.

Après qu'elle aura récité son histoire , la Gouvernante ou le Maître pourront lui faire quelques petites questions , pour lui former l'esprit & le jugement , pour lui apprendre à parler & à s'exprimer , & pour l'accoutumer à faire des réflexions sur ce qu'elle lit. Ainsi quand on verra Joseph vendu par ses freres , calomnié par la femme de Putiphar , mis en prison , on paroitra étonné , & on demandera à la jeune fille si c'est ainsi que Dieu récompense ses fidèles serviteurs. Elle trouvera facilement ce qu'il faut répondre à cette question. Quand on verra le même Joseph élevé en gloire , on la priera d'examiner par quelles voies Dieu l'y a conduit ; & par les interrogations mêmes qu'on lui fera , on l'aidera à observer que les obstacles mêmes que les hommes avoient prétendu mettre à sa grandeur , sont devenus des moyens efficaces pour l'y faire arriver , & que telle est ordinairement la conduite de la Providence à l'égard des hommes.

Quand Dieu donne sa loi aux Israélites sur la montagne de Sinaï au milieu des éclairs & des tonnerres , & qu'un moment après ce même peuple la viole dans le premier & le plus important des dix Commandemens en adorant le Veau d'or , on demande à la jeune fille d'où a pu venir une prévarication si subite , si énorme , si générale ; & si il a manqué quelque chose à ce peuple dans la manière dont il a accepté cette loi , qui paroît pourtant bien respectueuse & bien soumise , puisqu'il tremble devant la majesté du Dieu qui lui parle , & qu'il promet sans restriction & sans exception d'observer inviolablement tout ce que le Seigneur lui commandera. On la conduira peu-à-peu à répondre que la faute du peuple , en promettant ainsi d'accomplir exactement les ordonnances de Dieu , a été de n'avoir compté que sur ses propres forces pour accomplir ces ordonnances , de n'avoir pas connu sa foiblesse & son impuissance à tout bien,

& de n'avoir pas recouru par la prière à celui qui seul pouvoit le mettre en état de lui obéir.

*Cet Ouvrage
se vend chez
le même M.
Desaint, rue
Saint Jean de
Beauvais.*

Quand la jeune personne ne trouve pas d'elle-même les réponses, on les lui fournit, & on tâche de les lui rendre intelligibles par la manière facile & claire dont on les lui explique. J'ai toujours souhaité, pour le secours des personnes chargées de l'éducation des filles, & je puis bien ajouter aussi de celle des garçons, qu'on trouvât dans quelque livre ces réflexions toutes digérées & toutes préparées. La Providence procure encore ce secours à la Jeunesse. L'Auteur de l'Abrégé de l'Histoire sainte dont j'ai parlé, a ajouté au récit des histoires qu'il a rendu plus complet, des Réflexions, qui m'ont paru fort solides, & très propres à instruire du fond de la religion non seulement les jeunes gens, mais beaucoup d'autres personnes. Les Maîtres ou Maitresses commenceront par s'en bien instruire eux-mêmes : après quoi ils seront fort en état d'en instruire les autres, en se proportionnant à leur force, & prenant de ces réflexions ce qui convient à leur âge.

Quand les jeunes personnes, au bout d'une ou de plusieurs années, savent raisonnablement l'histoire sainte, il y a une manière de la leur remettre devant les yeux, & de leur en faire rappeler les principaux événemens, qui peut leur être fort utile, & qui ne peut manquer de leur être fort agréable : je l'ai pratiquée avec beaucoup de succès lorsque j'étois chargé de la conduite d'un Collège. Je suppose que la jeune fille a plusieurs compagnes, qui font les mêmes études qu'elle : sinon la mere ou la gouvernante en tiendront la place. On propose quelque matière, & l'on ramasse tous les exemples que l'on en trouve dans l'Histoire sainte. Chaque personne fournit le sien à son rang, ou alternativement si l'on n'est que deux ; & cela en très peu de mots, & simplement pour indiquer le fait. J'en donnerai ici quelques exemples.

§. 1. *Confiance en Dieu dans les plus extrêmes dangers.*

Abrahâm., prêt de perdre son fils en l'immolant.

Jacob délivré de la colère de Laban , puis de celle d'Ésaü.

Moyse enfermé entre l'armée de Pharaon & la mer rouge.

Les Gabaonites , prêts d'être exterminés comme les autres peuples de Chanaan , trouvent le moien de se dérober à l'anathème commun.

Gédéon avec trois cens hommes marche contre les Madianites.

Combat de David contre Goliath.

David prêt d'être saisi par Saül qui le poursuivoit sur une colline.

Asa attaqué par Zara roi d'Ethiopie , qui avoit un million d'hommes.

Elisée enfermé dans la ville de Dothan , & poursuivi par Achab.

Samarie réduite à la dernière extrémité , & sauvée.

Confiance d'Ezéchias assiégé dans Jérusalem par Sennachérib.

Susanne condamnée à mort , & conduite au supplice.]

Les trois jeunes hommes dans la fournaise.

Daniel dans la fosse aux lions.

Jonas jetté dans la mer.

Bérhulie réduite à l'extrémité , & délivrée par Judith.

Les Juifs condamnés à périr , & délivrés par Esther. &c.

RÉFLEXIONS sur le même sujet.

On peut quelquefois engager une jeune personne à développer un fait en le racontant plus au long : par là elle s'accoutume & apprend à narrer. Mais , ce qui est encore plus important , c'est de mêler au récit des faits quelques courtes réflexions , & , s'il se peut , les lui faire trouver à elle-même en l'interrogeant d'une manière

qui les lui rende faciles. J'en rapporterai trois ou quatre sur la matière qui vient d'être proposée.

1. C'est lorsque le danger est le plus pressant, & qu'il ne paroît aucune ressource du côté des hommes, qu'on doit le plus compter sur la protection de Dieu. C'est ce que prouvent clairement, la délivrance de David, lorsque Saül, arrivé presque à l'extrémité d'une colline d'où il ne pouvoit se tirer, étoit près de le saisir; la délivrance des villes de Samarie, de Jérusalem, de Bétulie, toutes réduites à la dernière extrémité, & sans espérance humaine.

2. Dieu se plaît pour lors à faire éclater sa puissance, & à se montrer quand les hommes disparoissent entièrement, afin que la délivrance ne puisse être attribuée qu'à Dieu seul. C'est ce qu'il dit lui-même, quand il ordonna à Gédéon de réduire son armée à trois cens hommes : *De peur qu'Israel ne se glorifie contre moi, & ne dise, C'est par mes propres forces que j'ai été délivré de mes ennemis.*

3. Ce qui attire la protection de Dieu, est une pleine confiance en son pouvoir infini, & en sa bonté qui ne l'est pas moins. *Il est également facile au Seigneur, dit Jonathas, de donner la victoire avec un grand ou avec un petit nombre.* C'est dans le même esprit que David dit à Goliath : *Vous venez à moi avec l'épée, la lance, & le bouclier; mais moi je viens à vous au nom du Seigneur des armées.* L'Ecriture croit faire un éloge parfait du saint roi Josaphat, par ce seul mot : *Il a espéré dans le Seigneur.*

4. La protection de Dieu, quoiqu'elle ne soit pas visible, n'en est pas moins réelle. Elisée, prêt d'être assiégé dans Dorhan par l'armée des Syriens, & voyant son serviteur tout effraié, pria Dieu de lui ouvrir les yeux. Il vit la montagne couverte de chevaux & de chariots de feu qui étoient autour d'Elisée. La foi devoit produire en nous le même effet.

§. 2. *Avantages des bonnes liaisons & compagnies ; dangers des mauvaises.*

Lot connu peu d'abord de quel prix étoit la compagnie d'Abraham , puisqu'il s'en sépara.

Il s'exposa aux plus grands dangers en le quittant , & en s'établissant à Sodome.

Abraham le tire des mains des quatre Rois vainqueurs.

Le même Lot est sauvé de l'incendie de Sodome par la protection d'Abraham.

Un petit nombre de Justes auroit sauvé Sodome.

La présence de Joseph attire la bénédiction de Dieu sur la maison de Putiphar.

Les Israélites entraînés dans le crime & dans l'idolâtrie par la compagnie des filles Moabites & Madianites.

Bonheur de Ruth de s'être attachée à Noémi : malheur d'Orpha sa belle sœur de s'en être séparée.

Voisinage de Berhsabée funeste à David.

Liaison de David & de Jonathas , modèle d'une parfaite amitié.

Chute de Salomon causée par la mauvaise compagnie de ses femmes.

Roboam perdu par la mauvaise compagnie & les mauvais conseils des jeunes Seigneurs de sa Cour.

Jézabel pousse son mari Achab aux derniers crimes.

Connoissance d'Elie source de bonheurs pour la veuve de Sarepta ; aussi bien que celle d'Elisée pour la Sunamite.

Un esclave , qui étoit dans la maison de Naaman , est cause que son Maître va trouver le Prophète Elisée.

Un domestique de ce grand Seigneur l'engage , par ses sages remontrances , à exécuter l'ordre du Prophète.

Mort ressuscité par la présence du corps d'Elisée.

Os du Prophète de Béthel conservés parce qu'ils se trouvent unis à ceux d'un autre Prophète de Juda.

Joas roi de Juda préservé d'abord par les sages conseils du Grand-Prêtre Joïada , puis corrompu par les flateries des Courtisans.

De quelle utilité ne furent point les conseils d'Isaïe pour le saint Roi Ezéchias !

Heureuse éducation du jeune Tobie dans la vertueuse maison de ses parens. Secours infinis qu'il tire de son Conducteur.

CETTE SORTE de dispute peut être fort utile aux jeunes personnes. Elle les réveille , elle les anime , elle leur fait faire des efforts , elle les rend plus attentives à leurs lectures , elle leur apprend à en faire usage. Je connois une famille , où souvent les récréations du soir se passaient dans une pareille dispute entre la Demoiselle du logis & le Gouverneur du frere , entre lesquels il y avoit une émulation si vive de fournir chacun son mot à propos , & de ne pas demeurer à sec , que toute la compagnie étant en haleine , & prenant parti pour l'un ou pour l'autre , personne n'étoit tenté de s'endormir. Ne pourroit-on pas établir dans les couvents cette ingénieuse & agréable récréation parmi les jeunes pensionnaires , & ne seroit-ce pas un moyen de les engager à l'étude de l'histoire tant sainte que profane ? car l'une & l'autre peuvent entrer également dans l'exercice dont je parle.

Cette étude de l'histoire sainte doit toujours être accompagnée de celles de la Géographie & de la Chronologie , qu'il faut réduire à très-peu de choses par rapport aux jeunes personnes , pour ne point trop charger leur mémoire.

A mesure qu'il se présente quelque nom de province , de ville , de rivière , de montagne , dans l'histoire qu'on explique , il faut aussitôt les montrer sur la Carte. Ainsi Abraham part d'Ur en Caldée , s'arrête quelque tems à Aran dans la Mésopotamie , arrive dans le pays de Chanaan appelé autrement la Terre promise , passe de là en Egypte , &c. Voilà bien des endroits différens , dont il faut faire connoître la situation. Il ne faut pas se rebuter de ce que les Cartes de la Terre Sainte sont en latin. Les noms n'en sont guères moins faciles à discerner , que s'ils étoient en françois. *Samaria* , Samarie. *Hierosolyma* , Jérusalem. Mais , pour aider les jeunes personnes à trouver sans peine les villes sur la Carte , on dressera une

Table

Table alphabétique de toutes celles qui sont énoncées dans l'*Abrégé de l'Histoire de l'Ancien Testament*, laquelle indiquera la Tribu où chacune de ces villes est située. On trouvera cette Table chez le même Libraire où se vend ce Livre.

J'en dis autant de la Chronologie, qui est la connoissance du tems où les événemens, dont il est parlé dans l'histoire, sont arrivés. On donnera de même une petite Table, où seront désignés les six Ages qui partagent & renferment toute l'Histoire sainte : & chaque Age sera divisé en un petit nombre d'Epoques, qu'il sera facile de retenir en les répétant exactement à mesure qu'on avancera dans l'histoire. D'ailleurs il suffit aux jeunes Demoiselles de savoir à quelques années près le tems où ont vécu les personnes les plus connues, & où sont arrivés les faits les plus mémorables. Il faut bien se donner de garde de charger leur mémoire d'un grand nombre de dates, qui ne serviroient qu'à y jeter du trouble & de la confusion. Les six Ages sont des points fixes, auxquels tous les autres se rapportent, & qu'il faut par cette raison apprendre très exactement. Quand on sait que la sortie d'Egypte est arrivée l'an du Monde 2513, & que le Temple a été bâti par Salomon en 2992. (Ce sont les dates du 3^e & du 4^e Age) il est aisé de placer les événemens qui sont entre deux. Si l'on demande dans quel tems a vécu Josué, comme on sait qu'il a succédé à Moïse, & que celui-ci a passé quarante ans dans le Désert, on répondra que Josué vivoit environ en l'an du Monde 2550. Quand on ne diroit une date qu'à vingt ou trente ans près, cela doit suffire dans cet âge ; parce que tout ce qu'on peut demander alors, c'est de ne pas tomber dans des fautes grossières d'anachronisme, comme de placer Abraham avant le Déluge, David avant Moïse, & d'autres bévues pareilles.

II. Histoire Grecque.

QUAND une jeune fille possède parfaitement l'Histoire.
Tome I.

Q

toire sainte , il la faut faire passer à la profane , & commencer par la Grecque. Je comprends sous ce nom toute l'Histoire ancienne , distinguée de celle de Rome.

Je lui conseille pourtant de ne point abandonner entièrement l'Histoire sainte , qui doit faire l'étude de toute la vie , mais d'en relire tous les jours quelque petite partie dans l'Abrégé , jusqu'à ce qu'elle soit en état & qu'on lui conseille de passer à la lecture de l'ancien Testament même. Lire un chapitre historique par jour , n'est pas un grand travail , & n'emporte pas beaucoup de temps : mais c'est un hommage , ce me semble , & un respect que l'on doit à l'unique histoire du monde que l'Esprit de Dieu ait dictée.

J'ai tâché de faciliter l'étude de l'histoire Grecque par l'Ouvrage que j'ai donné sur cette matière. Les jeunes personnes , qui n'ont point de secours étranger , peuvent facilement s'en passer , en observant exactement tout ce que font celles qui ont un maître. Il ne faut pas qu'elles se contentent d'une lecture rapide , qui ne laisse presque point de vestiges après soi , & qui n'est propre qu'à satisfaire la curiosité , défaut naturel au sexe , qu'on doit combattre de bonne heure , & non l'entretenir & l'augmenter en s'y livrant. Il faut revenir sur ses pas , & après avoir vû un fait tout de suite , le reprendre de nouveau , le relire plusieurs fois en s'arrêtant davantage sur les plus beaux endroits , s'en rendre compte ensuite à soi-même avec une sorte de sévérité , & , s'il se peut , en faire un extrait & un abrégé : je marquerai bientôt comment il faut s'y prendre. La plupart des Dames se plaignent qu'elles ne retiennent rien de ce qu'elles ont lu : c'est qu'elles ne se donnent pas la peine de lire comme il faudroit , & que dans leur jeunesse elles n'ont pas eu soin de cultiver leur mémoire , qui est naturellement paresseuse , & qui fuit le travail. Il seroit à souhaiter que les meres , qui sont les premières maîtresses de leurs filles , leur en tinssent lieu dans cette étude , s'y appliquassent elles-mêmes , & se missent en état de leur en faire rendre compte.

Plusieurs, depuis quelque tems, ont pris des Maîtres pour étudier l'histoire, & en ont tiré de grands secours. Les jeunes filles commencent par l'étudier en particulier, & quand le Maître vient, elles lui font le récit de ce qu'elles ont lu & de ce qu'elles ont remarqué. Cette nécessité de rendre compte à un autre, & souvent en présence d'une mere, est un puissant aiguillon, qui pique l'amour propre, & qui oblige de faire des efforts. On a de la peine à être à soi-même son propre censeur, & si l'on fait tant que de le devenir, c'est toujours avec beaucoup d'indulgence : on est plus porté à satisfaire ceux qui exercent à notre égard cette fonction. Le Maître ici observe si l'on a fait un fidèle récit, si l'on n'a point omis des circonstances essentielles, si l'on a insisté sur celles qui sont les plus importantes, & sur tout si l'on a été attentif aux réflexions qui sont répandues dans l'Ouvrage, & qui sont à proprement parler le principal fruit de l'Histoire, sur tout par raport aux jeunes personnes, dont il s'agit de former le jugement, & à qui l'on cherche à inspirer le goût du vrai & du solide. Le Maître, dans cette vue, fait des questions, demande ce qu'on pense sur certaines actions, si l'on n'en connoit point de semblables dans une autre histoire, & quel jugement on porte des grands hommes, & de leur caractère. Voilà ce qui forme l'esprit.

Une jeune Demoiselle âgée seulement de neuf ou dix ans, me racontoit l'histoire de Cyrus, qui ne voulut pas voir une jeune Princesse qui avoit été faite prisonnière, & dont on lui vantoit la rare beauté : il chargea seulement un Officier d'en prendre tout le soin possible, & d'avoir pour elle tous les égards que son âge & sa naissance exigeoient. Je demandai à la jeune Demoiselle, si elle n'avoit rien vu de pareil dans l'histoire. Elle ne manqua pas de me citer l'exemple de Scipion l'Africain, premier de ce nom, qui vit une Princesse dans le même cas, & la traita comme sa sœur. Je voulus savoir ce qu'elle pensoit de Cyrus, & de Scipion, & auquel des deux elle donnoit la préférence dans une action presque toute pa-

Q ij

reille. *D'un côté , me dit-elle , il y a plus de force , & de l'autre plus de prudence.*

Quand la leçon est finie , la jeune personne repasse ce qui a été expliqué , & en fait l'extrait , qu'elle montre ensuite au Maître. Il corrige ce qu'il y a de défectueux , soit pour les pensées , soit pour l'expression : ajoute ce qui manque au récit , retranche ce qu'il a de superflu : fait remarquer les fautes de langage , & d'orthographe. Je ne sache rien qui puisse être plus utile à de jeunes personnes que cette sorte d'exercice. J'en ai vû plusieurs composer leurs extraits avec beaucoup d'exactitude & de justesse. On n'arrive pas tout d'un coup à cette perfection , mais on y vient peu à peu. L'application & le travail sont toujours suivis ici d'un heureux succès.

Un des Maîtres qui enseignoit l'histoire aux Demoiselles , pour leur apprendre comme il falloit faire ces Extraits , leur en donnoit un modèle , que j'ai cru devoir insérer ici. Il y a trois manières de faire ces Extraits. L'une qui est plus longue , & qu'il appelle *Abrégé* : l'autre qui est plus succinte , & à qui il donne le nom d'*Analyse* : enfin la troisième , qui n'est qu'un *Sommaire* , & qui renferme en gros les principaux événemens d'une histoire.

Abrégé d'un morceau de l'Histoire de Cyrus , qui se trouve au commencement du quatrième Livre de l'Histoire ancienne.

CYRUS , fils de Cambyse roi de Perse , & de Mandane fille d'Astyage roi des Médes , fut élevé selon les loix de sa nation , qui pour lors étoient excellentes. Le bien public étoit le principe & le but de toutes ces loix. On regardoit l'éducation de la jeunesse comme le point le plus essentiel du gouvernement. L'Etat s'en chargeoit , & l'on envoioit les enfans aux écoles , moins pour y étudier les sciences , que pour y apprendre la justice. Le crime qu'on y punissoit le plus sévèrement , étoit l'ingra-

étude : mais on étoit plus attentif à prévenir les fautes par une bonne éducation , qu'à les arrêter par le châti-
ment. Tout y étoit réglé par raport aux jeunes gens ;
exercices , repas , punitions. Une vie toujours occupée ,
jointe à une nourriture frugale , leur procuroit un fonds
de santé capable de soutenir dans la suite les plus dures
fatigues. On étoit dans la classe des enfans jusqu'à seize ou
dix-sept ans. De là on passoit dans celle des jeunes gens ;
ils y étoient tenus de plus court , & y demeuroient dix
ans. La troisième étoit pour les hommes faits. Après y
être resté vingt-cinq ans , on entroit dans la dernière ,
d'où l'on tiroit les plus sages , pour former le Conseil
public & les Compagnies des Juges ; comme de la troi-
sième on tiroit les Officiers d'armée.

Cyrus âgé de douze ans , alla avec Mandane chez
Astyage son grand-pere , qui desiroit ardemment de le
voir. Les mœurs des Médes étoient toutes différentes
de celles des Perses. Cyrus , sans être ébloui du vain éclat
de la Cour d'Astyage , & sans rien critiquer , sut se main-
tenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfan-
ce , & se concilier tous les cœurs.

Dans un repas somptueux que son grand-pere donna
en sa faveur , & où tout fut prodigué , il regardoit cet-
te magnificence d'un œil fort indifférent. Le Roi en pa-
roissant surpris , le jeune Prince lui répondit qu'en son
pays , pour appaiser la faim , on prenoit un moien plus
aisé & plus court : qu'un peu de pain , d'eau , & de cresson
leur suffisoit. Il distribua , avec la permission d'Astyage ,
tous les mets aux différens Officiers : mais il oublia ex-
près Sacas , grand Echançon , parce qu'ayant de plus la
charge d'introduire dans l'appartement du Roi ceux à
qui l'on donnoit audience , il n'y laissoit pas entrer Cyrus
aussi souvent qu'il l'eût souhaité. Astyage eut de la peine
de ce que son petit fils avoit fait cet affront à un Offi-
cier qu'il considéroit particulièrement pour son adresse
à lui verser à boire. Ne faut-il que cela , mon Papa , re-
prit Cyrus , pour gagner vos bonnes grâces ? elles sont à
moi. Je me fais fort de vous mieux servir que lui. On

Q.ij.

l'équipe aussitôt en Echanfon. Il s'avance gravement, & tenant la coupe, il la présente avec une grace & une dextérité merveilleuse. Puis se jettant au cou de son grand-pere, *O Sacas*, s'écria-t-il, *pauvre Sacas, te voila perdu : j'aurai ta charge*. Vous avez oublié de faire l'essai, & de goûter le vin, lui dit le Roi. Mon Papa, repliqu'a-t-il, ce n'est point un oubli de ma part : J'ai craint d'être empoisonné. Car, dans un autre repas, j'ai remarqué qu'après qu'on eut bû de cette liqueur, la tête tourna à tous les conviés. Eh, quoi ! dit Astyage, la même chose n'arrive-t-elle pas chez votre pere ? Jamais, répondit Cyrus, Tout ce qui arrive, c'est qu'après avoir bû, l'on n'a plus soif.

On ne peut trop admirer l'habileté de l'historien Xénophon, qui use de ce détour ingénieux pour donner aux Princes une excellente leçon de sobriété.

Lorsque Mandane retourna en Perse, Cyrus demeura encore en Médie sur les instances que lui en fit son grand-pere, & profita de ce délai pour apprendre à bien monter à cheval, exercice inconnu en Perse jusqu'alors. Il se fit universellement estimer & aimer. Doux, affable, officieux, libéral, il sollicitoit les graces, & se rendoit volontiers médiateur pour les autres. Il étoit dans sa seizième année, lorsqu'il fit son apprentissage de l'art militaire sous Astyage, à l'occasion d'une petite irruption du fils du Roi des Babyloniens dans les Terres des Médes. L'année d'après Cambyse le rappella, pour lui faire achever son tems dans les Ecoles des Perses. Il partit sur le champ regretté de toute la Cour. A son arrivée en Perse, il surprit beaucoup ses anciens compagnons, qui, après un séjour assez long dans une Cour voluptueuse, le virent plus sobre & plus retenu que pas un d'eux. De la classe des enfans il passa dans celle des jeunes gens, où il n'eut point d'égal en adresse, en patience, en obéissance ; & dix années après il entra dans celle des hommes faits.

Astyage étant mort, Cyaxare son fils, frere de Mandane, & par conséquent oncle de Cyrus, lui succéda,

Une guerre considérable qu'il eut à soutenir contre les Babyloniens , l'engagea à faire venir son neveu avec des troupes auxiliaires. Cambyse l'envoia en effet à la tête d'une armée de trente mille hommes d'infanterie , commandés par mille Officiers choisis dans toute la Noblesse. Le jeune Cyrus fit à ces Officiers un discours propre à les remplir de l'espérance d'un heureux succès. Il n'oublia pas de leur représenter la justice de la cause qu'ils alloient défendre , & les assura qu'il avoit consulté & invoqué les dieux avant que de s'y engager : ce qu'il fit encore au moment du départ. Il tenoit cette religieuse maxime de son pere , qui la lui avoit souvent inculquée , & qui voulant accompagner son fils jusqu'aux frontières de ses Etats , lui donna en chemin d'excellentes instructions sur les devoirs d'un Général d'armée. Il lui fit remarquer que ses Maîtres , de qui il croioit avoir tout appris , avoient omis les points les plus essentiels de l'art militaire , & entr'autres le grand art de gagner les cœurs de ceux à qui l'on commande , & de se procurer de leur part une obéissance volontaire. Le secret de cet art , selon ce sage politique , consiste à convaincre ses inférieurs que l'on fait mieux qu'eux-mêmes ce qui leur est utile ; & ils en sont aisément persuadés , lorsque réellement on est plus habile qu'eux. Or on le devient , en s'appliquant beaucoup à la profession , en étudiant , en consultant , en ne négligeant rien , & sur tout en implorant le secours des dieux.

Cyrus arrivé près de Cyaxare , s'informa du nombre & de la qualité des troupes de part & d'autre. Les Médés & les Perses , joints ensemble n'en aiant pas moitié de ce qu'en avoient les Babyloniens , Cyrus remédia à cette facheuse inégalité en changeant les armes des Perses , avec lesquelles ils ne combattoient que de loin , genre de combat , où le grand nombre a l'avantage , & leur en donnant de propres à combattre de près. Il établit un ordre admirable dans les troupes , & y jeta l'émulation par les récompenses qu'il proposa. Il ne faisoit aucun cas de l'argent , que pour le donner. Sa libéralité ,

ses manières honnêtes , la bonté qu'il marquoit à tout le monde , lui attachoient également les Officiers & les soldats.

Un jour qu'il faisoit la revue de son armée , Cyaxare l'envoia avertir qu'il étoit arrivé des Ambassadeurs du Roi des Indes , & le fit prier de venir promptement , revêtu des habits magnifiques qu'il lui envoioit. Il partit dans l'instant , & se rendit auprès du Roi couvert de poussière & de sueur , comptant l'honorer plus par cette promptitude à exécuter ses ordres , qu'il n'auroit fait par un habillement somptueux. Ces Ambassadeurs venoient s'informer des motifs de la guerre , & ils étoient chargés d'aller faire la même demande chez les Babyloniens , afin qu'ensuite leur Maître embrassât le parti où il verroit plus de raison & plus d'équité : noble & glorieux usage d'une grande puissance ! Cyaxare & Cyrus répondirent qu'ils n'avoient donné aucun sujet de plainte à leurs agresseurs , & qu'ils prendroient avec joie pour arbitre le Roi des Indiens.

Le Roi d'Arménie , vassal des Médes , prit cette occasion pour se soustraire à leur obéissance. Cyrus se chargea de le ramener à son devoir. Pour cela il engagea une partie de chasse sur ses terres avec un nombreux cortège , ce qui lui étoit ordinaire , & il se fit suivre de loin par un gros de troupes. Etant à quelque distance du Château où séjournoit la Cour d'Arménie , il s'empara d'une hauteur escarpée , fit avancer son monde , & envoya sommer le Roi de paier le tribut accoutumé. Celui-ci déconcerté par cette surprise , se sauva avec peu de suite sur une éminence , où il fut investi & fait prisonnier. Les Princesses en fuyant vers les montagnes , tombèrent dans une embuscade , & furent amenées au camp. Sur ces entrefaites arriva Tigrane , fils aîné du Roi , qui revenoit d'un voyage , & qui étoit nouvellement marié. Cyrus , en sa présence , interrogea son pere sur les articles du Traité qu'il avoit fait avec Astyage , & sur l'infraction de ces articles , sur chacun desquels il tiroit de lui un aveu de son infidélité. Puis il lui
demanda,

demanda , à différentes reprises , comment il traiteroit quelqu'un qui feroit tombé à son égard dans une faute à peu près semblable. Le Roi aiant répondu de manière à se condamner lui-même à perdre la vie , Tigrane son fils déchira ses vêtemens de douleur , & les Dames , qui étoient aussi présentes , poussèrent des cris & des hurlemens. Cyrus aiant fait faire silence , Tigrane lui représenta avec esprit que ses propres intérêts l'engageoient à pardonner à son pere , que cette journée rendroit son vassal d'autant plus fidèle à exécuter les Traités , qu'il savoit par son expérience ce qu'il lui en coutoit pour les avoir violés ; & d'autant plus propre à le bien servir , que la vûe des maux prêts à fondre sur lui le feroit devenir sage : outre que la reconnoissance qu'il auroit pour le recouvrement de sa liberté & de sa vie , & de celles des siens s'il les lui accordoit , l'attacheroit à sa personne & à ses intérêts sans réserve & pour toujours. Cyrus s'adressant au Roi lui-même : Si je me laisse fléchir , lui dit-il , aux prières de votre fils ; que me donnerez-vous ? Mes troupes & mes trésors ne sont plus à moi , répondit l'Arménien : vous en pouvez disposer. Alors ils convinrent de ce qu'il fourniroit pour la guerre contre les Babyloniens. Puis Cyrus continuant à l'interroger sur ce qu'il donneroit pour la rançon de sa femme , & pour celle de ses enfans , le Roi s'avoua être son débiteur de moitié plus qu'il ne possédoit. Tigrane de son côté marqua qu'il auroit donné mille vies , s'il les avoit eues , pour le rachat de sa jeune épouse. Cyrus leur donna à souper à tous , & après les avoir embrassés , il les renvoia aussi pénétrés de reconnoissance que d'admiration. Dans le retour , chacun relevant à l'envi la bonté , la majesté , la grande taille , & la beauté de Cyrus , Tigrane demanda à son épouse ce qu'elle en pensoit. Elle répondit qu'elle ne l'avoit point regardé. Et qui regardiez-vous donc ? *Celui* , repliqua-t-elle , *qui disoit qu'il donneroit mille vies pour racheter la mienne.* Le lendemain le Roi d'Arménie envoya des présens , des rafraîchissemens , & le double de l'argent qu'il devoit

fournir. Cyrus prit simplement ce qu'il avoit demandé ; & trois jours après Tigrane amena un corps de troupes qu'il voulut commander en personne. Il avoit eu un excellent Gouverneur , dont Cyrus faisoit grand cas , & sur les nouvelles qu'il lui en demanda , il lui raconta sa triste fin.

Analyse du même morceau d'histoire.

L'AUTEUR de cette Histoire , après le portrait de Cyrus , rapporte en détail l'excellente éducation qui se donnoit chez les Perses en ce tems-là. Il décrit les quatre Classes par où l'on passoit successivement ; & le tems que l'on demeuroit dans chacune. Il raconte le voiage que Cyrus fit en Médie à l'âge de douze ans , & la manière dont il se conduisit à la Cour d'Astyage son grand-pere : le moien que ce Prince employa inutilement pour lui faire oublier la Perse : la leçon de sobriété qu'il reçut de son petit-fils : le séjour de Cyrus en Médie prolongé après le départ de Mandane sa mere : l'utilité qu'il en tira : l'apprentissage qu'il fit de l'art militaire dans une petite guerre contre les Babyloniens : son retour en Perse à l'âge de dix-sept ans : sa supériorité au dessus de ses compagnons en toute sorte d'exercices.

Ensuite l'Auteur vient à la première campagne de Cyrus , qui porta du secours à Cyaxare son oncle , fils & successeur d'Astyage , dans une guerre dont les suites étoient à craindre. Il fait un précis des sages instructions que Cambyse donna à son fils en le conduisant jusqu'aux confins de son royaume , & du discours que le jeune Prince tint aux principaux Officiers de son armée. Cyrus arrivé en Médie fait preuve de son habileté par l'expédient qu'il trouve pour remédier à l'inégalité des forces de Cyaxare avec celles des Babyloniens. Il établit l'ordre & répand l'émulation dans les troupes : il s'attache tous les cœurs. En cet endroit il est fait mention d'Ambassadeurs Indiens , dont la commission montrait la sagesse du Roi leur maître ; & à l'occasion des-

quels Cyrus fit voir la force de son jugement. Vient après cela l'incident de la revolte du Roi d'Arménie, vassal des Mèdes, qui donne lieu au même Cyrus de signaler toutes ses belles qualités : 1^o. En surprenant à l'improviste les Arméniens, qu'il met en fuite. 2^o. En faisant tomber en sa puissance le Roi & toute sa Cour. 3^o. En tirant de la bouche même de ce Prince sa propre condamnation. 4^o. En lui faisant promettre sans aucune violence des secours considérables d'or & d'argent. 5^o. Enfin en le renvoyant lui & toute sa famille libres, comblés de joie, pénétrés de reconnoissance & d'admiration.

SOMMAIRE du même morceau d'histoire.

NAISSANCE & portrait de Cyrus. Education des Perses : Classes successives, exercices & durée de chacune. Voiage de Cyrus en Médie : sa conduite à la Cour d'Astyage : repas somptueux employé vainement pour l'y attacher : gentillesse enfantine de la part de Cyrus. Il reste plus d'un an en Médie, après le départ de Mandane : apprend à monter à cheval : se fait aimer de tout le monde : porte les armes contre les Babyloniens. Il est rappelé en Perse ; & y acheve ses exercices. Nouveau voiage en Médie, après la mort d'Astyage, pour secourir son oncle Cyaxare : instructions qu'il reçoit de Cambyse son pere : discours qu'il fait aux Officiers : remède qu'il apporte à l'inégalité des forces des deux armées : ordre qu'il établit : émulation qu'il fait naître. Ambassade des Indiens. Revolte des Arméniens : prise de leur Roi & de toute sa famille : beau procédé de Cyrus dans cette rencontre : avantages qu'il en tire.

L'*Abrégé* n'a d'étendue que la quatrième partie de ce qu'en contient ce morceau d'histoire dans son entier : l'*Analyse*, la huitième partie : le *Sommaire*, la seizième.

De ces trois sortes d'extraits, le premier certainement est le plus propre à former l'esprit : mais comme il emporteroit beaucoup de tems, si l'on vouloit extraire ainsi

toute l'histoire , on peut le réserver pour certains endroits choisis , & se contenter de l'un des deux autres pour le travail ordinaire.

Cet exercice peut être d'une grande utilité , encore plus pour les garçons que pour les filles , à quelque profession qu'ils soient destinés ; & leur apprendra à tirer d'un livre ou d'un traité ce qui s'y trouve d'essentiel sur la matière qui y est traitée , & à le réduire à une juste mesure qui en mette sous les yeux toutes les parties & toutes les preuves. C'est ce que font tous les jours les Rapporteurs , pour mettre les Juges au fait d'une affaire chargée d'incidens & de productions sans nombre , dont il faut qu'ils débrouillent le cahos , sans rien omettre de nécessaire ou d'utile. Un Commandant , obligé de rendre compte au Ministre ou au Prince même d'un siège ou d'une action , de dresser un Mémoire , de donner un projet , n'est-il pas obligé d'en faire un récit tantôt plus court , tantôt plus étendu selon les différentes conjonctures. Et les extraits dont nous parlons , s'il s'y est exercé de bonne heure , ne lui seront pas pour lors d'un petit secours. Pour les Demoiselles , ils leur donneront de la justesse , de l'exactitude , de la facilité à écrire , & cela ne doit pas leur paroître indifférent , quoiqu'il ne soit pas d'une absolue nécessité. Elles se mettront par là en état de rendre compte d'un Sermon , d'en exposer l'ordre & la suite , & d'en rapporter les différentes preuves : elles s'accoutumeront à réduire tout ce qu'elles liront à de certains chefs , qui fixeront leur mémoire , & leur rendront leurs lectures plus présentes. Il sera bon aussi dans la suite de les faire travailler quelquefois à de pareils extraits sur des matières de raisonnement , qui demandent une attention plus suivie , qui sont merveilleusement propres à donner de la justesse d'esprit , & qui accoutument les jeunes personnes à ne se point contenter de paroles , mais à chercher des raisons , & à en sentir le fort & le foible.

III. *Histoire Romaine.*

A L'HISTOIRE grecque succédera celle de Rome, la plus riche de toutes les Histoires en grands événemens & en grands exemples. Celle de LAURENT ECHARD Anglois, traduite en notre Langue, qui s'étend depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'Empire par Constantin, fera d'un grand secours pour les jeunes personnes. Il seroit à souhaiter qu'elle fût plus étendue : mais dans ce qu'elle contient, elle est fort agréable, & n'a point le défaut ordinaire des abrégés, je veux dire une ennuyeuse sécheresse, qui n'intéresse point le Lecteur & qui le fatigue par un amas confus de faits entassés les uns sur les autres, sans être expliqués ni développés. Les Révolutions de la République Romaine par M. de Vertot, & l'Histoire du Triumvirat doivent être lues avec soin. Les jeunes filles, qui auront plus de goût & de courage, pourront entreprendre la lecture de Tite-Live & de Salluste dans les traductions que nous en avons.

Mais ce qui mérite particulièrement toute l'attention dont elles sont capables, c'est les Réflexions admirables de M. Bossuet Evêque de Meaux dans son Histoire Universelle, ouvrage qui ne peut être trop lu, ni trop estimé.

IV. *Histoire de France.*

APRÈS qu'elles auront appris toute cette suite d'Histoire ancienne, l'ordre naturel les conduira à celle de leur pays, qui doit les intéresser davantage que les Histoires des Grecs & des Romains, & qu'il est honteux à tout bon François d'ignorer.

Cette étude de l'Histoire ne demande point autant de tems ni de travail qu'on pourroit se l'imaginer. Je voi de jeunes Demoiselles y faire en une année ou deux

des progrès qui m'étonnent , & qui me causent une véritable joie. Quelle ressource ces connoissances ne peuvent-elles pas leur fournir dans la suite quand elles seront dans le monde, pour s'occuper solidement, & pour n'être pas obligées de se livrer à des visites souvent ennuyeuses , à des conversations froides ou peu intéressantes , à des amusemens plus que frivoles , qui deviennent comme nécessaires faute de meilleures occupations. Je suppose ici deux sortes de compagnies. Dans l'une on s'assemble régulièrement pour jouer pendant deux ou trois heures & encore plus ; & l'on donne toute son application au jeu , sans que la conversation puisse y avoir beaucoup de place. Dans l'autre , des Dames s'assemblent aussi pendant un pareil espace de tems : mais elles s'occupent du travail des mains , pendant que l'une d'elles , chacune à son tour , fait une lecture amusante & agréable , qui donne lieu à des réflexions sur l'ouvrage qu'on lit , dont on porte son jugement avec la modestie & la retenue qui convient au sexe. Je sai qu'il y a de ces sortes de liaisons. Or je demande de quel côté est le bon esprit , le solide jugement , la justesse du goût ; l'emploi raisonnable du tems , la vraie & sincère joie sans mélange d'ennui , de chagrin , & de repentir ?

§. V. Travail des mains.

IL N'EST PAS nécessaire que j'insiste ici beaucoup sur les avantages du travail des mains par raport aux personnes du sexe. Cette pratique est devenue assez commune parmi nous , & elle ne peut que leur faire beaucoup d'honneur. Dans ces siècles reculés , qui se ressentoient de l'heureuse simplicité du monde encore jeune , les Dames les plus qualifiées s'occupaient à des travaux très pénibles , & qui nous paroitraient maintenant bas & méprisables. Sara , dans une maison riche & opulente , & avec un très nombreux domestique , préparoit de ses mains à manger aux hôtes. On voioit Rebecca &

Rachel , dans un âge encore tendre , revenir de la fontaine les épaules chargées de vaisseaux pesans remplis d'eau. Chez Alcinoüs roi des Phéaques , qui exerçoit l'hospitalité avec une magnificence vraiment roiale , la jeune Princeſſe Nausicaë ſa fille ne rougiſſoit point d'aller à la rivière laver elle-même le linge. Le ſexe a conſervé cette louable coutume du travail des mains dans tous les tems & dans tous les pays. L'hiſtoire remarque qu'Alexandre le plus grand des Conquérans , & l'Empereur Auguſte maître de l'univers , portoient des habits travaillés par leurs meres , leurs femmes , ou leurs ſœurs. Le chriſtianisme nous fourniroit d'autres modèles non moins illuſtres. L'important eſt d'appliquer le travail des mains , non à des ouvrages frivoles , mais à des choſes utiles & d'uſage. On voit pluſieurs Dames ſe donner par là des ameublemens en tout , ou en partie ; ce qui a ſon mérite , & doit être eſtimé. D'autres ſe font une gloire de préparer des ornemens à de pauvres Eglises de campagne. Quelques-unes enchériffent encore ſur la piété de ces dernières , & tiennent à honneur de revêtir & d'orner les temples vivans du Seigneur , en taillant & préparant des chemiſes pour les pauvres. Quelle récompenſe & quelle joie pour elles , quand elles entendront un jour Jeſus-Chriſt lui-même leur adreſſer ces conſolantes paroles : *Venez , les benies de mon Pere , prendre poſſeſſion du Roiaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. J'étois nud , & vous m'avez revêtu !* Heureuſes les filles , à qui leurs meres inſpirent de bonne heure , par leur exemple encore plus que par leurs diſcours , le deſir de ſanctifier leurs mains par de ſi pieux travaux !

§. VI. *Etude de ce qui regarde les ſoins domeſtiques & le gouvernement intérieur de la maiſon.*

J'ENTENDS par ces ſoins domeſtiques tout ce qui a rapport au gouvernement intérieur d'une maiſon , & tout ce qui regarde les dépenses pour les habits , pour

les équipages , pour les meubles , pour la table , pour l'éducation & l'entretien des enfans , pour les gages & la nourriture des domestiques. Voilà , à proprement parler , la science des femmes : voilà l'occupation que la Providence leur a assignée comme par préciput , & pour laquelle elle leur a donné plus de talent qu'aux hommes : voilà ce qui les rend véritablement dignes d'estime & de louange , quand elles sont assez heureuses pour remplir tous ces devoirs. Pendant que leurs maris sont occupés au dehors dans les différens ministères qui leur sont confiés , il est bien juste & raisonnable qu'elles les déchargent de ces petits soins & de ce menu détail , qui leur emporteroient un tems qu'ils peuvent employer plus utilement pour le bien public & pour le service de l'Etat. Ce travail économique fait partie du secours que Dieu a prétendu procurer à l'homme en lui donnant une compagne : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui UN AIDE semblable à lui.*

Genes. 2. 18.

Si donc j'ai réservé cet article pour la fin , ce n'est pas que je le croie inférieur aux autres. Je déclare au contraire , qu'après la religion c'est celui qui me paroît le plus important. Une femme peut n'être pas fort instruite de tout le reste , & être néanmoins excellente mere de famille : mais elle ne peut ignorer ou négliger les devoirs dont je parle , sans manquer à l'une de ses plus essentielles obligations. Le bel esprit & la science ne couvrent point un tel défaut , & loin de relever le sexe , ne servent qu'à le deshonoré.

Les meres doivent comprendre par ce que je viens de dire combien elles sont obligées de former de bonne heure leurs filles à ces soins domestiques. Elles seules peuvent ici leur tenir lieu de maîtresses : elles seules peuvent leur donner sur cet article les instructions qui leur sont nécessaires.

Après qu'on leur aura enseigné de l'Arithmétique ce qui convient à leur âge & à leur sexe , ce qui se borne à très peu de chose ; c'est-à-dire à leur bien apprendre les deux premières règles , & à leur donner une légè-

re

re teinture des deux dernières : après ce travail , il faut les mettre tout d'un coup dans la pratique , leur faire composer à elles-mêmes des mémoires , & leur faire régler des comptes. Une mere intelligente les forme par degrés à ces différens exercices , & entre pour cela avec elles dans le dernier détail. Elle les accoutume à connoître le prix & la qualité des toiles , du linge , des étofes , de la vaisselle , & de tous les autres ustensiles. Quand elle fait des achats & des emplettes , elle les mène avec elle chez les marchands. Elle leur apprend les tems où il faut faire chaque provision. Elle les instruit de la manière dont on doit ordonner un repas , & de ce qui se sert ordinairement dans chaque saison ; du prix de tout ce qui convient pour meubler un château , une maison , un appartement. Elle entre avec elles en connoissance de ce qu'il faut faire par rapport aux fermes , qui font le plus solide bien des grandes maisons : pour tenir les terres en bon état , pour empêcher qu'on ne les dégrade , & , s'il se peut , pour les améliorer.

Elle a soin sur-tout d'inspirer à une jeune Demoiselle destinée pour le monde les principes d'une sage & noble économie , qui s'éloigne également & d'une sordide avarice , & d'une ruineuse prodigalité. C'est cette vertu qui conserve le bien des grandes maisons , & qui les soutient avec honneur dans le monde : & c'est le défaut opposé qui en est la honte & la ruine , comme on le voit tous les jours par une expérience qui n'est que trop ordinaire , & qui cependant n'instruit point les gens de qualité.

On peut réduire l'instruction qu'une mere doit donner à sa fille sur cet article à cinq ou six principes qui renferment tous les autres.

1. Régler sa dépense sur ses revenus & sur son état , sans jamais se laisser emporter au delà des bornes d'une honnête bienséance par la coutume & l'exemple dont le luxe ne manque pas de se prévaloir.

2. Ne prendre rien à crédit chez les marchands , mais paier argent comptant tout ce qu'on achète. C'est le

moien d'avoir tout ce qu'ils ont de meilleur , & de l'avoir à moindre prix.

3. S'accoutumer à regarder comme une grande injustice de faire attendre les ouvriers & les domestiques pour leur paier ce qui leur est dû. Tobie ne manque pas de donner cet avis à son fils. *Tob. 4. 15. Lorsqu'un homme , lui dit-il , aura travaillé pour vous , paiez-lui aussitôt ce qui lui est dû pour son travail ; & que la récompense du mercenaire ne demeure jamais chez vous.* L'Ecriture , en plusieurs endroits , parle de ces délais comme d'une injustice très criminelle , dont le cri monte jusqu'aux oreilles de Dieu , & en attire la vengeance & la malédiction.

4. Se faire représenter & arrêter les comptes régulièrement tous les mois , les clorre sans manquer à la fin de chaque année , & se donner bien de garde d'abandonner la régie des biens & de la maison à des mains subalternes , qui ne sont pas toujours zélées & fidèles. Ce soin n'est point pénible , & ne coute presque rien , quand on y est exact : au lieu que , si on le néglige , il devient un vrai travail qui rebute , & qui fait qu'on laisse accumuler années sur années , ce qui cause un désordre & un cahos affreux dans les affaires qu'il n'est plus possible de débrouiller , & qui ruine enfin les maisons les plus opulentes.

5. Dans le règlement qu'on fera des dépenses , qui doit toujours être proportionné aux revenus , mettre à la tête de tout la portion destinée & due aux pauvres. Ce n'est pas une grace qu'on leur accorde , mais une dette dont on s'acquitte à leur égard , ou plutôt à l'égard de Jesus-Christ , qui leur a transporté ses droits. Le moien le plus sûr & le plus aisé de s'acquitter fidèlement de ce devoir , c'est de faire cette séparation dans le moment même que l'on reçoit quelque somme de ses revenus , & de la mettre à part comme un dépôt. La libéralité coute moins quand on a de l'argent devant soi ; & par cette attention on se ménage toujours un fonds pour les diverses charités qu'on est obligé de faire. Je connois une maison , respectable par bien des endroits ,

où le pere de famille , de concert avec son épouse , paioit régulièrement à Jesus-Christ dans la personne des pauvres les prémices & la dixme de tous ses revenus ; & qui , outre cela , les mettoit au lieu & place d'un de ses enfans , selon le conseil de saint Augustin. C'est là une magnificence chrétienne qu'il ne faut pas exiger de tout le monde , mais dont une mere de famille doit se tenir heureuse de pouvoir approcher quoi que de loin , persuadée qu'elle fait partie de cette sagesse dont parle le saint Esprit dans les Proverbes : *La femme sage bâtit sa maison ; l'insensée détruit de ses mains celle même qui étoit déjà bâtie.*

PROV. 14. 1.

CONCLUSION.

EN PROPOSANT , comme j'ai fait , une suite de lectures & d'exercices pour les jeunes personnes du sexe , je n'ai eu en vûe que celles à qui leur état laisse le tems & fournit les moïens de s'y occuper. Ces sortes de lectures & d'exercices peuvent remplir utilement & agréablement les premières années de leur vie. Et pourquoi refuseroit-on de leur orner l'esprit de ces connoissances , qui certainement ne sont point au dessus de leur portée , ni contraires à leur état ? L'affectation de science & de bel esprit ne convient à personne , & encore moins aux Dames : mais s'ensuit-il qu'elles doivent être condamnées à une grossière ignorance ! L'étude que je conseille ici aux jeunes Demoiselles , ne les empêchera point , comme je l'ai déjà observé , de s'acquitter exactement de tous leurs devoirs , d'apprendre à travailler utilement des mains , d'entrer déjà dans tous les soins du ménage , de s'instruire de tout ce qui regarde une sage économie , & qui a raport au gouvernement domestique , connoissances absolument essentielles à leur état , & dont le défaut cause ordinairement la ruine des plus grandes maisons. L'étude dont je parle , loin d'être un obstacle à ces devoirs , les y conduira naturellement , & leur en rendra la pratique plus facile , en leur donnant un esprit plus sérieux , plus exact , plus solide , plus capable d'ordre , d'attention , de travail ;

S ij

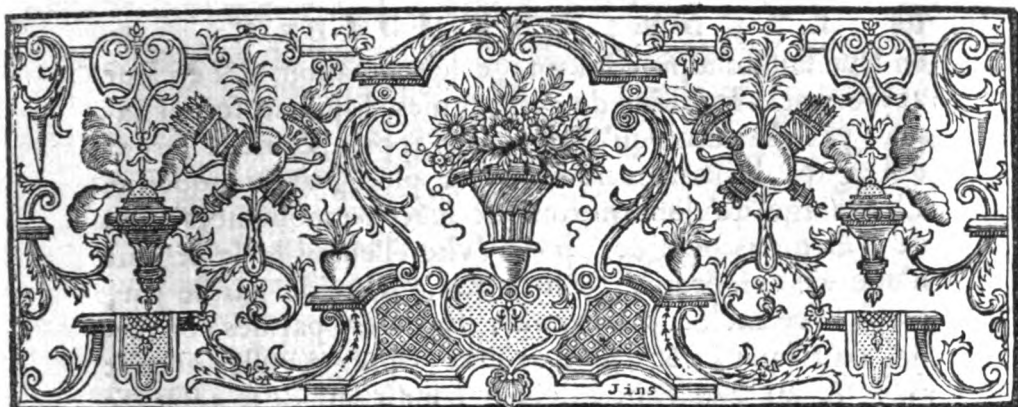
64 E T U D E S D E S F I L L E S.

en leur faisant aimer davantage leurs maisons , & en leur apprenant à se passer de compagnies. Elles ne feront jamais parade de ce qu'elles auront appris , & ne se feront distinguer des autres que par une plus grande modestie. L'avantage qu'elles tireront de leurs connoissances , sera de n'être pas obligées , pour éviter l'ennui & le dégoût d'une vie desoccupée , d'en remplir le vuide par le jeu , par les spectacles , par des visites inutiles , par des conversations frivoles ; & d'être en état , après qu'elles auront satisfait aux bienséances de leur condition , de se réserver des momens précieux , où libres & retirées elles puissent s'occuper de lectures , capables de nourrir agréablement leur esprit , & de remplir leur cœur d'une joie solide & durable , en lui montrant le seul bien qui peut le rendre heureux.



A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit intitulé , *Supplément au Traité des Etudes* de M. Rollin , je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression , & il me paroît que les détails dans lesquels l'Auteur est entré augmenteront l'utilité d'un ouvrage qui a été très favorablement reçu du public. Fait ce six de Juin mil sept cens trente quatre. SECOUSSE.



LIVRE SECOND.

DE L'INTELLIGENCE

DES LANGUES.



L'INTELLIGENCE des langues sert comme d'introduction à toutes les sciences. ^a Par elle nous parvenons presque sans peine à la connoissance d'une infinité de belles choses qui ont coûté de longs travaux à ceux qui les ont inventées. Par elle tous les siècles & tous les pays nous sont ouverts. Elle nous rend en quelque sorte contemporains de tous les âges, & citoyens de tous les royaumes ; & elle nous met en état de nous entretenir encore aujourd'hui avec tout ce que l'antiquité a produit de plus savans hommes, qui semblent avoir vécu & tra-

^a Ad res pulcherrimas ex tenebris ad lucem erutas alieno labore deducimur. Nullo nobis seculo interdictum est : in omnia admittimur... disputare cum Socrate licet, &c. Illi nobis nati sunt, nobis vitam præparaverunt... Illos antistites bonarum artium, quisquis volet, potest habere familiarissimos.... Illi

nocte congeniri & interdum ab omnibus mortalibus possunt.... Nemo horum quemquam ab se venientem vacuis à se manibus abire patitur. *Senec. de brev. vit. cap. 14.*

Pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. *Cic. pro Arch. n. 16.*

Tot nos præceptoribus, tot exem-

S iij

vaillé pour nous. Nous trouvons en eux comme autant de maîtres , qu'il nous est permis de consulter en tout tems ; comme autant d'amis , qui sont de toutes les heures , & qui peuvent être de toutes nos parties , dont la conversation toujours utile & toujours agréable nous enrichit l'esprit de mille connoissances curieuses , & nous apprend à profiter également des vertus & des vices du genre humain. Sans le secours des langues tous ces oracles sont muets pour nous , tous ces trésors nous sont fermés ; & faute d'avoir la clé qui seule peut nous en ouvrir l'entrée , nous demeurons pauvres au milieu de tant de richesses , & ignorans au milieu de toutes les sciences.

Les langues qui se doivent enseigner dans les collèges de France se réduisent à trois : la grecque , la latine , la françoise. Je commencerai par la dernière , parce que je croi que c'est par elle que doivent commencer ces études.

CHAPITRE PREMIER.

DE L' E T U D E

D E L A

LANGUE FRANÇOISE.

LES ROMAINS nous ont appris par l'application qu'ils donnoient à l'étude de leur langue , ce que nous devrions faire pour nous instruire de la nôtre. Chez eux les enfans dès le berceau étoient formés à la pureté du langage. Ce soin étoit regardé comme le premier & le plus essentiel après celui des mœurs. ^a Il étoit particulièrement recommandé aux meres même, aux nour-

plis instruxit antiquitas , ut possit videri nulla sorte nascendi ætas felicior , quàm nostra , cui docendæ priores elaboraverunt. *Quintil. lib.*

12. cap. 11.

^a Ante omnia ne sit vitiosus sermo nutricibus... Has primum audiet puer , harum verba effingere

rices, aux domestiques. On les avertissoit de veiller, autant qu'il étoit possible, à ce qu'il ne leur échapât jamais d'expression ou de prononciation vicieuse en présence des enfans, ^a de peur que ces premières impressions ne devinssent en eux une seconde nature, qu'il seroit presque impossible de changer dans la suite.

^b On commençoit à la vérité par apprendre le grec aux enfans : mais l'étude du latin suivoit de près ; & bientôt on faisoit marcher ces deux études d'un pas égal. Elles avoient chacune des maîtres distingués ; soit pour la grammaire, soit pour la rhétorique, ou pour la philosophie : & s'il y avoit de la préférence pour l'une des deux langues, elle étoit toute pour celle du pays, qui seule étoit en usage dans le maniment des affaires publiques. ^c En effet les Romains, sur-tout dans les tems de la République, auroient cru deshonoré & avilir la nation, si pour traiter avec les étrangers, soit à Rome, soit dans les provinces, ils avoient employé une autre langue que la latine. Plutarque nous fait remarquer dans la vie de Caton le Censeur, que ce Romain aiant été député par la République vers les Athéniens, crut ne devoir les haranguer qu'en latin, quoiqu'il fût très-capable de le faire * en grec : & l'on reprocha à Cicéron d'avoir parlé grec en public chez les Grecs mêmes. Paul-Emile parla pourtant en cette langue au roi Persée qu'il

Verrin. 6.
n. 147.
Liv. lib. 45.
n. 8.

imitando conabitur.... Non assuet-
eat ergo, ne dum infans quidem est,
sermoni qui dediscendus sit. *Quin-*
til. lib. 1. cap. 1.

^a Multa linguæ vitia, nisi primis
eximuntur annis, incemendabili in
posterum pravitate durantur. *Ibid.*
cap. 2.

^b A sermone græco puerum in-
cipere malo.... Non longè latina
subsequi debent, & citò pariter ire.
Ibid. cap. 2.

^c Illud magna cum perseverantia
custodiebant, ne Græcis unquam,
nisi latinè, responsa darent... Quo
scilicet latinæ vocis honos per om-

nes gentes venerabilior diffundere-
tur. Nec illis deerant studia doctri-
næ : sed nulla non in re pallium to-
gæ subjici debere arbitrabantur ; in-
dignum esse existimantes, illece-
bris & suavitate literarum imperii
pondus & auctoritatem domari.
Val. Max. lib. 2. cap. 2.

* Cicéron dans son *Traité de la Vieillesse*, fait dire à Caton qu'il étoit déjà vieux quand il apprit le Grec :
literas græcas senex didici. Cepen-
dant il n'avoit pas cinquante ans
quand il fit le voyage dont il s'agit
ici.

venoit de vaincre : ce qu'il accorda peut-être à la qualité, & encore plus à l'état malheureux où il le voioit.

IL S'EN FAUT bien que nous n'apportions le même soin pour nous perfectionner dans la langue françoise. Il y a peu de personnes qui la sachent par principes. On croit que l'usage seul suffit pour s'y rendre habile. Il est rare qu'on s'applique à en approfondir le génie, & à en étudier toutes les délicatesses. Souvent on en ignore jusqu'aux règles les plus communes : ce qui paroît quelquefois dans les lettres même des plus habiles gens.

Un défaut si ordinaire vient sans doute de l'éducation. Pour le prévenir, il est nécessaire d'employer tous les jours pendant le cours des classes un certain tems à l'étude de notre langue.

Quatre choses peuvent, ce me semble, contribuer principalement au progrès qu'on en doit attendre : la connoissance des règles, la lecture des livres françois, la traduction, la composition.

ARTICLE PREMIER.

De la connoissance des Règles.

COMME les premiers élémens du discours sont communs jusqu'à un certain point à toutes les langues, il est naturel de commencer l'instruction des enfans par les règles de la grammaire françoise, dont les principes leur serviront aussi pour l'intelligence du latin & du grec, & paroîtront beaucoup moins difficiles & moins rebutans, puisqu'il ne s'agira presque que de leur faire ranger dans un certain ordre des choses qu'ils savent déjà quoique confusément.

On leur apprendra d'abord les différentes parties qui forment un discours, comme le nom, le verbe, &c. puis les déclinaisons & les conjugaisons : ensuite les règles les plus communes de la syntaxe. Quand ils seront un peu rompus par l'habitude dans ces premiers élémens, on leur en fera voir l'application dans quelque livre françois, & l'on sera exact à leur demander raison de tous les mots qui s'y rencontreront. Il

Il faut les accoutumer de bonne heure à bien distinguer les points , les virgules , les accens , & les autres notes grammaticales qui rendent l'écriture correcte ; & commencer par leur en expliquer la nature & l'usage. Il faut aussi leur faire articuler distinctement toutes les syllabes , sur-tout les finales. Il est même nécessaire que le maître étudie avec attention les différens défauts de langage ou de prononciation qui sont particuliers à chaque province , & quelquefois même aux villes qui se piquent le plus de politesse , pour les faire éviter aux enfans , ou pour les en corriger. On ne peut dire combien ces premiers soins leur épargneront de peine dans un âge plus avancé.

A mesure que les enfans croîtront en âge & en jugement , les réflexions sur la langue deviendront plus sérieuses & plus importantes. Un maître judicieux saura faire bon usage des savantes remarques que tant d'habiles gens nous ont laissées sur ce sujet. Mais il en faudra faire un choix , & écarter tout ce qui seroit ou peu usité , ou au dessus de la portée des jeunes gens. Des leçons suivies & longues sur une matière si sèche , pourroient leur devenir fort ennuyeuses. De courtes questions , proposées régulièrement chaque jour comme par forme de conversation , où l'on les consulteroit eux-mêmes , & où l'on auroit l'art de leur faire dire ce qu'on veut leur apprendre , les instrueroient en les amusant , & par un progrès insensible , continué pendant plusieurs années , leur donneroient une profonde connoissance de la langue.

L'ORTHOGRAPHE est assez ordinairement ignorée ou négligée , & quelquefois même par les plus savans. Ce défaut , selon toutes les apparences , vient de ce qu'ils n'y ont pas été exercés de bonne heure , & avertit les maîtres d'y donner un soin particulier.

L'usage , qui est le maître souverain en matière de langage , & contre lequel la raison même perd ses droits , est la première règle qu'il faut consulter pour l'orthographe ; parce qu'il n'a pas moins d'autorité & de juridiction sur la manière d'écrire & de prononcer les mots , que sur les mots mêmes. Aussi a-t-on vû échouer dès le

commencement l'entreprise de ceux qui ont voulu malgré l'usage réformer notre orthographe ; & cette nouvelle manière d'écrire tous les mots généralement comme on les prononce , n'a pas moins blessé les yeux du public , que l'auroit fait une mode nouvelle de vêtemens bizarres qu'on auroit prétendu introduire tout à coup.

Il y a d'autres changemens moins marqués , sur lesquels l'usage varie , & qui peuvent laisser quelque doute. Faut-il toujours conserver dans les mots de notre langue certaines lettres , ou qui sont d'un usage très-ancien , ou qui montrent qu'ils tirent leur origine du grec ou du latin , tels que sont , *thréfor* , *throsne* , *baptême* , *temps* , *saincteté* , *clef* , *genouil* , *debte* , *roy* , *loy* , *moyen* , *estre* , *escrire* , *rappor?* Tous les noms & les participes qui ont un *é* masculin à leur singulier pour lettre finale , doivent-ils prendre un *z* à leur pluriel ?

Je croi que dans ces sortes de mots chacun peut user de la liberté que l'usage même nous laisse , & suivre son goût , sur-tout quand il paroît fondé sur la raison & sur l'utilité. ^a Or il me semble que l'une & l'autre demandent qu'en écrivant on se rapproche autant qu'il est possible de la manière de prononcer. Car les caractères des lettres sont institués pour conserver les divers sons qu'on forme en parlant , & leur fonction est de les rendre fidèlement au lecteur comme un dépôt qui leur est confié. Il faut donc que la parole écrite soit l'image de la parole prononcée , & que les lettres expriment ce que nous devons dire.

Ainsi la première syllabe de ces deux mots *écrire* , & *escrime* , & l'antépénultième de ceux-ci *répondans* & *correspondans* , devant être prononcées tout différemment , pourquoi ne les pas écrire aussi différemment : *écrire* , *escrime* ; *répondans* , *correspondans*.

Il y a une grande différence dans la manière de prononcer la première syllabe dans les différens tems & les

^a Ego , nisi quod consuetudo obtinuerit , sic scribendum quicque judico , quomodo sonat. Hic enim usus est literarum , ut custodiant

voces & velut depositum reddant legentibus. Itaque id exprimere debent , quod dicturi sumus. *Quintil. lib. 1. cap. 13.*

différentes personnes du verbe *faire* : il seroit conforme à la raison d'y en mettre aussi dans la manière d'écrire, & l'usage n'y est pas tout-à-fait opposé. *Je fais , tu fais , nous faisons , je faisois , je ferois , je ferai , tu feras.*

La règle générale pour former les noms pluriels, est d'ajouter une *s* au singulier : *pomme , pommes ; fleur , fleurs.* Pourquoi en excepter les noms & les participes terminés en *é* ? On confond par là *aimez* , qui est la seconde personne du pluriel, avec le participe, au lieu qu'écrivant le participe par une *s*, *aimés*, on distingue ces deux mots, & l'on rentre dans la règle générale.

Pour ce qui regarde les mots dérivés du latin, il semble que notre langue, qui d'abord faisoit gloire d'en conserver religieusement toutes les traces, tende peu à peu à dérober aux yeux du lecteur les vestiges de cette espèce de vol. On en peut remarquer une infinité d'exemples : *devoir , debte , tiltre , poulmon , nostre , &c.*

Au reste, quoiqu'on ne puisse pas absolument prescrire laquelle de ces deux manières l'on doit suivre, il paroît nécessaire que les professeurs d'un même Collège conviennent ensemble de l'une ou de l'autre, afin que les écoliers ne soient pas obligés de changer d'orthographe à mesure qu'ils changeront de classes. On ne peut les accoutumer de trop bonne heure à écrire nettement & correctement, à placer à propos les grandes & les petites lettres, à distinguer les *v* & les *j* consonnes des *u* & des *i* voyelles, & à savoir l'usage qu'il faut faire des points, des virgules, des accens, & des autres marques sagement inventées pour mettre de la clarté & de l'ordre dans l'écriture.

Qu'on me permette, puisqu'il s'agit ici d'écriture, de donner aux jeunes gens un avis qui pourra paroître une minutie, mais qui n'est pas indifférent : c'est d'apprendre, au moins vers la fin de leurs études, à tailler leurs plumes, & à le faire avec art & selon les règles. Beaucoup de gens écrivent mal, parce que cette petite adresse leur manque. Pourquoi nous rendre dépendans d'une main étrangère dans une chose si facile, & d'un usage si ordinaire ?

ARTICLE SECOND.

De la lecture des Livres François.

LES MAÎTRES trouveront beaucoup de livres qui les mettront en état de bien instruire leurs disciples des règles de la langue françoise.

La Grammaire que M. l'Abbé Regnier de l'Académie Françoise nous a donnée, ne laisse rien à desirer dans ce genre. On peut aussi en parcourir quelques autres qui ont leur mérite. Mais on ne doit pas oublier la Grammaire générale & raisonnée de M. Arnauld, où l'on reconnoît le profond jugement & le génie sublime de ce grand homme. Un maître entendu saura profiter de ces ouvrages, & en tirera ce qu'il jugera utile pour les jeunes gens. J'en dis autant des observations faites sur la langue françoise par M. de * Vaugelas, Thomas Corneille, le P. Bouhours, M. Ménage, & par d'autres Ecrivains habiles, que le maître lira en particulier, & dont il extraira les règles les plus importantes & qui sont le plus d'usage, pour les expliquer aux jeunes gens dans l'occasion. Il seroit à souhaiter que l'on composât exprès pour eux une Grammaire abrégée, qui ne renfermât que les règles & les réflexions les plus nécessaires.

QUAND ils auront quelque teinture des langues grecque & latine, ce sera le tems pour lors de leur bien faire sentir par la lecture des Auteurs le génie & le caractère de la langue françoise, en la leur faisant comparer avec ces premières. Elle est dépourvue de beaucoup de secours & d'avantages qui font leur principale beauté. Sans parler de cette riche abondance de termes & de tours propres à ces deux langues, & sur-tout à la grecque; la nôtre ne fait presque ce que c'est que de composer un mot de plusieurs. Elle n'a point l'art de varier à l'infini la force & la signification des mots, soit dans les noms, soit dans les verbes, par la variété des propositions qu'on y joint. Elle est

* Il faut joindre aux remarques de Vaugelas les Notes que T. Corneille y a ajoutées.

extrêmement gênée & contrainte par la nécessité d'un certain arrangement, qui lui laisse rarement la liberté de transposer les mots. Elle est asservie aux mêmes terminaisons dans tous les cas de ses noms, & dans plusieurs tems de ses verbes, sur-tout pour le singulier. Elle a un genre moins que les deux autres langues, savoir le neutre. A l'exception d'un très-petit * nombre de mots qu'elle a empruntés du latin, elle ne connoit ni comparatif, ni superlatif. Elle ne fait gueres d'usage non plus des diminutifs, qui donnent au grec & au latin tant de grace & de délicatesse. La quantité, qui contribue tant au nombre & à la cadence du discours, n'a pu s'y faire admettre : j'entends de la manière dont elle est employée dans les langues grecque & latine, sur-tout par rapport aux piés des vers. Cependant malgré tant d'obstacles apparens, s'aperçoit-on dans les écrits des bons Auteurs qu'il manque quelque chose à notre langue, soit pour l'abondance, soit pour la variété, soit pour l'harmonie & pour les autres agrémens ? & n'a-t-elle pas par dessus les deux premières cet inestimable avantage, d'être tellement ennemie de tout embarras, & de présenter une telle clarté à l'esprit, qu'on ne peut pas ne point l'entendre, quand elle est maniée par une habile main ? C'est ainsi que par d'heureuses compensations elle se dédommage de ce qui peut lui manquer, & qu'elle devient en état de le disputer aux plus riches langues de l'antiquité.

* Meilleur,
pire, moindre.

En apprenant aux jeunes gens les principes & les beautés de leur langue, on commencera aussi à leur former le goût & le discernement. Les réflexions que l'on peut faire sur ce sujet ne regardant point la grammaire, & d'ailleurs étant communes à toutes les langues : je me réserve à traiter cette matière avec l'étendue qu'elle mérite lorsqu'il me parlerai de la rhétorique.

Il me suffit ici d'avertir, que dans la lecture que l'on fera des livres françois on ne se contentera pas d'examiner les règles du langage, que l'on ne perdra pourtant jamais de vue. On aura soin de remarquer la propriété, la justesse, la force, la délicatesse des expressions & des tours. On sera encore plus attentif à la so-

lidité & à la vérité des pensées & des choses. On fera observer la suite & l'économie des différentes preuves & parties du discours. Mais l'on préférera à tout le reste ce qui est capable de former le cœur, ce qui peut inspirer des sentimens de générosité, de désintéressement, de mépris pour les richesses, d'amour pour le bien public, d'aversion pour l'injustice & pour la mauvaise foi; en un mot tout ce qui fait l'honnête homme, & plus encore ce qui fait le vrai chrétien.

Nous parlerons ailleurs de ce qui regarde le choix des Auteurs par raport aux mœurs. Pour le stile, il faut s'en tenir à la règle de Quintilien, ^a qui est de faire lire aux jeunes gens & d'abord & toujours les meilleurs Ecrivains. Quand ils commenceront à avoir le jugement formé, ^b il sera bon de leur en proposer où l'on trouve des défauts capables de séduire les jeunes gens, comme sont certaines pensées brillantes qui frappent d'abord par leur éclat, mais dont on reconnoit le faux & le vuide quand on les examine de près. Il faut les accoutumer de bonne heure à aimer par-tout le vrai, à sentir ce qui y est contraire, à ne se point laisser éblouir par l'apparence du beau, à juger sainement de ce qu'ils lisent, à rendre raison du jugement qu'ils en portent, de manière qu'ils ne prennent point un air ni un ton décisif & critique, qui convient encore moins à cet âge qu'à tout autre.

N O T R E langue nous fournit un grand nombre d'excellens ouvrages, propres à leur former le goût : mais le peu de tems qu'on peut donner à cette étude, & le peu de dépense que peuvent faire la plupart des écoliers, obligent de se fixer à un petit nombre.

Il faut, s'il se peut, que l'utilité & l'agrément s'y trouvent ensemble, afin que cette lecture ait pour les jeunes gens un attrait qui la leur fasse désirer. Ainsi les livres qui sont purement de piété, doivent leur être plus rarement proposés que d'autres, de peur que le dégoût

^a Ego optimos quidem & statim, & semper. *Quintil. lib. 2. cap. 6.*

^b Ne id quidem inutile, etiam corruptas aliquando & vitiosas ora-

tiones, quas plerique judiciorum pravitate mirantur, legi palam pueris. *Quintil. lib. 2. cap. 5.*

qu'ils en auront une fois conçu ne les suive dans un âge plus avancé. L'histoire est bien plus à leur portée , surtout dans les commencemens.

Les figures de la Bible , les mœurs des Israélites & des Chrétiens , conviennent fort aux premières classes. On a plusieurs vies particulières écrites par M. Fléchier & par M. Marfolier , qui sont fort propres pour les classes suivantes. Je parlerai ailleurs de l'histoire abrégée que M. Bossuet a écrite. L'histoire de l'Académie françoise par M. Pellisson , de l'Académie des inscriptions & belles lettres par M. de Boze , & celle du renouvellement de l'Académie des Sciences par M. de Fontenelle , plairont infiniment aux jeunes gens par l'élégance du stile , & par la variété des matières , & leur feront connoître les Savans de notre langue qui ont travaillé les premiers à la porter à ce point de perfection où nous la voions , & qui ont fait tant d'honneur à la France par leur profonde érudition & par leurs curieuses découvertes en tout genre de science. Il me semble que l'Université de Paris , la plus ancienne & comme la mere & la source de toutes les autres Académies , doit s'intéresser d'une manière particulière à leur gloire , qui réjaillit sur elle , & met le comble à la sienne.

On a beaucoup de panégyriques & d'oraisons funébres , où les rhétoriciens trouveront des modèles parfaits pour ce genre d'éloquence. Les deux tragédies de M. Racine , intitulées Esther & Athalie , & différentes pièces de vers de M. Despreaux , pourront suffire pour leur donner quelque idée de notre poésie. La traduction que ce dernier a fait de Longin , & les remarques qu'il y a ajoutées , seront pour eux une bonne rhétorique.

Je réserve pour la philosophie les Essais de morale de M. Nicole , j'entends les quatre premiers tomes : ausquels on pourroit ajouter les pensées de M. Pascal. Je ne parle point de la Logique de Port-Royal : elle fait partie de la philosophie , & l'on ne manquera pas de mettre un tel livre entre les mains de ceux qui l'étudient.

Il y a beaucoup d'autres livres dont la lecture peut être utile aux jeunes gens : chaque maître en fera le choix

selon son goût. On pourroit faire pour leur usage un recueil des plus belles pièces , & quelquefois des plus beaux endroits de certains ouvrages qu'on ne peut pas leur donner en entier.

On me permettra de donner ici un essai de la manière dont je croi qu'on peut faire aux jeunes gens la lecture des livres françois. Cela pourra être de quelque usage pour les jeunes maîtres qui commencent , & qui n'ont pas encore beaucoup d'expérience.

ESSAI de la manière dont on peut expliquer les Auteurs françois.

LE FAIT que je vais raporter est tiré de l'histoire de Théodose par M. Fléchier , livre premier , chapitre 35. Il renferme l'élection de S. Ambroise à l'Archevêché de Milan , & marque la part qu'y eut l'Empereur Valentinien.

» A U X E N C E Arien étant mort après avoir tenu plusieurs années le siège de Milan , Valentinien pria les Evêques de s'assembler pour élire un nouveau Pasteur. Il leur demanda un homme d'un profond savoir , & d'une vie irréprochable ; *afin* , disoit-il , *que la ville impériale se sanctifiât par ses instructions & par ses exemples, & que les Empereurs qui sont les maîtres du monde , & qui ne laissent pas d'être grands pécheurs , pussent recevoir ses avis avec confiance , & ses corrections avec respect.* Les Evêques le supplièrent d'en nommer un lui-même, tel qu'il le souhaitoit : mais il leur répondit que c'étoit une affaire au-dessus de ses forces , & qu'il n'avoit ni assez de sagesse , ni assez de piété pour s'en mêler ; que ce choix leur appartenoit , parce qu'ils avoient une particulière connoissance des loix de l'Eglise , & qu'ils étoient remplis des lumières de l'esprit de Dieu.

» Les Evêques s'assemblèrent donc avec le reste du clergé ; & le peuple , dont le consentement étoit requis , y fut appelé. Les Ariens nommoient un homme de leur secte. Les Catholiques en vouloient un de leur communion. Les deux partis s'échauffèrent , & cet-

» te

» te dispute alloit devenir une sédition & une guerre ouverte. Ambroïse , Gouverneur de la province & de la ville , homme d'esprit & de probité , fut averti de ce désordre , & vint à l'Eglise pour l'empêcher. Sa présence fit cesser tous les différens , & l'assemblée s'étant réunie tout d'un coup , comme par une inspiration divine , demanda qu'on lui donnât Ambroïse pour son Pasteur. Cette pensée lui parut bizarre : mais comme on persistoit à le demander , il remontra à l'assemblée qu'il avoit toujours vécu dans des emplois séculiers , & qu'il n'étoit pas même encore baptisé ; que les loix de l'empire défendoient à ceux qui exerçoient des charges publiques d'entrer dans le clergé sans la permission des Empereurs ; & que le choix d'un Evêque devoit se faire par un mouvement du Saint-Esprit , & non pas par un caprice populaire. Quelque raison qu'il alléguât , quelque remontrance qu'il fit , le peuple voulut le porter sur le trône épiscopal , auquel Dieu l'avoit destiné. On lui donna des gardes , de peur qu'il ne s'enfuît ; & l'on présenta une requête à l'Empereur pour lui faire agréer cette élection.

» L'Empereur y consentit très-volontiers , & donna ordre qu'on le fit baptiser promptement , & qu'on le consacra huit jours après. On raporte que ce Prince voulut assister lui-même à son sacre , & qu'à la fin de la cérémonie levant les yeux & les mains au ciel , il s'écria transporté de joie : *Je vous rends grâces , mon Dieu , de ce que vous avez confirmé mon choix par le vôtre , en* Theodoret 4.^e 7.
 » *commettant la conduite de nos âmes à celui à qui j'avois*
 » *commis le gouvernement de cette province.* Le saint Archevêque s'appliqua tout entier à l'étude des saintes écritures , & au rétablissement de la foi & de la discipline dans son diocèse.

ON FERA lire cette histoire tout de suite par un ou deux écoliers , les autres aiant leurs livres devant leurs yeux , afin de leur donner une idée du fait dont il s'agit. On aura soin qu'ils observent dans cette lecture les règles dont il a été parlé : qu'ils s'arrêtent plus ou moins , selon la différente ponctuation , qu'ils prononcent comme il

faut chaque mot , & chaque syllabe , qu'ils prennent un ton naturel , & qu'ils le varient , mais sans affectation.

Après cette première lecture , s'il y a quelques remarques à faire pour l'orthographe , ou pour la langue , le maître le fera en peu de mots. On trouve dans l'imprimé , baptiser , promptement , empêcher , vescu , throsne , &c. Je n'ai pas cru devoir m'astreindre , à cette manière d'écrire , à laquelle j'ai substitué la mienne. J'usurai de la même liberté dans toutes les citations , pour éviter une bigarure incommode où me jetteroit la nécessité de citer chaque auteur selon l'orthographe qui lui seroit particulière.

Bizarre. On expliquera la force de cet adjectif , qui marque qu'il y a dans la personne ou dans la chose à laquelle on l'applique quelque chose d'extraordinaire & de choquant. Il signifie fantasque , capricieux , facheux , désagréable : *esprit bizarre , conduite bizarre , voix bizarre.*

Caprice. Ce mot mérite aussi d'être expliqué. Il marque le caractère d'un homme qui se conduit par fantaisie & par humeur , non par raison & par principes. Il faudra en passant faire sentir le ridicule de ces deux défauts , d'agir bizarement & par caprice.

Procéder à l'élection. Ce terme de *procéder* est propre à cette phrase. Il a d'autres significations qu'on pourra faire observer.

Commettre la conduite des ames , ou , le gouvernement d'une province à quelqu'un. *Commettre* , signifie ici confier , donner un emploi , dont on doit rendre compte. Il vient du mot latin , *committere* , qui a le même sens. *Quos adhuc mihi magistratus populus Romanus mandavit , sic eos accepi , ut me omnium officiorum obstringi religione arbitrarer. Itaque estor sum factus , ac mihi honorem illum non tam datum , quam creditum ac COMMISSUM putarem.* En expliquant ainsi la force de ce mot par le passage de Cicéron , on donne une instruction importante , mais qui n'a point l'air de leçon , sur la nature & les engagemens des emplois dont on est chargé , soit dans le monde , soit dans l'Eglise. *Commettre* a encore d'autres significations. *Commettre* quelqu'un pour veiller sur d'autres. *Commettre*

Cic. Verr. 7.
• 35.

une faute. Se commettre avec quelqu'un. Commettre l'autorité du prince. On les explique toutes.

Afin que la ville impériale se sanctifiât par ses instructions & par ses exemples. Ce sera ici une occasion de leur expliquer une règle qu'on trouve dans les remarques de M. de Vaugelas. » La répétition des prépositions n'est » nécessaire aux noms , que quand les deux substantifs » ne sont pas synonymes , ou équipollens. Exemple : *par les ruses & les artifices de mes ennemis.* *Ruses & artifices,* » sont synonymes , c'est pourquoi il ne faut point répéter la proposition *par*. Mais si au lieu d'*artifices* , il y » avoit *armes* , alors il faudroit dire , *par les ruses & par les armes de mes ennemis* ; parce que *ruses & armes* , ne » sont ni synonymes , ni équipollens , ou approchans. Voici un exemple des équipollens : *pour le bien & l'honneur de son maître.* *Bien & honneur* ne sont pas synonymes , » mais ils sont équipollens , à cause que *bien* est le genre » qui comprend sous soi *honneur* , comme son espèce. Que » si au lieu d'*honneur* , il y avoit *mal* , alors il faudroit répéter la préposition *pour* , & dire , *pour le bien & pour le mal de son maître.* Il en est ainsi de plusieurs autres » prépositions , comme *par* , *contre* , *avec* , *sur* , *sous* , & leurs » semblables.

Après ces observations grammaticales , on fera une seconde lecture du même récit ; & à chaque période on demandera aux jeunes gens ce qu'ils trouvent de remarquable , soit pour l'expression , soit pour les pensées , soit pour la conduite des mœurs. Cette sorte d'interrogation les rend plus attentifs , les oblige de faire usage de leur esprit , donne lieu de leur former le goût & le jugement , les intéresse plus vivement à l'intelligence de l'auteur par la secrète complaisance qu'ils ont d'en découvrir par eux-mêmes toutes les beautés , & les met peu à peu en

a Nec solum hoc ipse debet docere præceptor , sed frequenter interrogare , & judicium discipulorum experiri. Sic audientibus securitas aberit , nec quæ dicentur perfluent aures : simulque ad id perdu-

centur , quod ex hoc quaeritur , ut inveniant , & ipsi intelligant. Nam quid aliud agimus docendo eos , quàm ne semper docendi sint ?
Quintil. lib. 2. cap. 5.

état de se passer du secours du maître, qui est le but où doit tendre la peine qu'il se donne de les instruire. Le maître ensuite ajoute & supplée ce qui manque à leurs réponses, étend & développe ce qu'ils ont dit trop succinctement, réforme & corrige ce en quoi ils ont pu se tromper.

Il leur demanda un homme d'un profond savoir, & d'une vie irréprochable, afin que la ville se sanctifiât par ses instructions & par ses exemples. Grande leçon ! La science ne suffit pas pour remplir les places de l'Eglise : les bonnes mœurs sont encore plus nécessaires. Cette dernière qualité doit marcher avant l'autre. Aussi l'historien Théodoret, dont cet endroit est tiré, a-t-il mis les mœurs avant le savoir, & l'exemple avant l'instruction, conformément à ce qui est dit de JESUS-CHRIST, qu'il étoit puissant en œuvres & en paroles ; qu'il a fait & enseigné.

*Luc. 24. 19.
Act. 1. 1.*

Afin que les Empereurs qui sont les maîtres du monde, & qui ne laissent pas d'être grands pécheurs, pussent recevoir ses avis avec confiance & ses corrections avec respect. On pouvoit mettre simplement. Afin que les Empereurs fussent plus en état de profiter de ses avis & de ses corrections. Quelle beauté & quelle solidité n'ajoutent point à cette pensée les deux épithètes & les deux qualités qu'on donne ici aux Empereurs, dont l'une semble les mettre au-dessus des remontrances, & l'autre marque l'extrême besoin qu'ils en ont ? On remarquera aussi la justesse & le rapport des deux parties qui composent le dernier membre : recevoir les avis avec confiance, & les corrections avec respect.

Il répondit que cette affaire étoit au-dessus de ses forces, & que ce choix leur appartenoit. Admirer la piété éclairée de Valentinien, qui ne veut point se charger du choix d'un Evêque, sachant qu'il se rendroit responsable des terribles suites qu'un tel choix peut avoir. On rappellera à cette occasion la belle parole de Catherine Reine de Portugal. Je souhaiterois, disoit-elle, que durant ma Régence les Evêques de Portugal fussent immortels, afin de n'avoir aucun Evêché à donner.

*D. Barh.
liv. 1. ch. 6.*

Les Evêques s'assemblèrent. On expliquera en peu de mots comment anciennement se faisoient les élections, &

par quels degrés elles ont été conduites à l'état où nous les voions.

Ambroise vint à l'Eglise pour empêcher le desordre. On fera remarquer comment la divine providence préside à toutes les délibérations, & surtout aux assemblées ecclésiastiques : de quelle manière elle se cache sous des évènements qui paroissent n'être l'effet que du hazard, mais qu'elle a secrètement ordonnés : avec quel souverain empire elle dispose des volontés des hommes, qu'elle amène toujours infailliblement à ses fins, sans donner atteinte à leur liberté : combien elle est maîtresse de nos pensées, & avec quelle facilité elle calme & réunit des esprits, qui un moment auparavant étoient si divisés, & tout près d'en venir à une sédition ouverte.

Qu'il n'étoit pas même encore batisé. On dira un mot de l'ancienne coutume de différer le batême, & l'on en apportera des exemples. On remarquera que ce délai pouvoit avoir deux motifs : l'un de se préparer à recevoir plus dignement le batême, & de se mettre en état d'en conserver plus sûrement l'effet & la vertu ; l'autre de vivre impunément dans les plaisirs & dans le crime. L'Eglise approuvoit le premier, & détestoit le second.

On lui donna des gardes de peur qu'il ne s'enfuit. On développera les vains efforts de saint Ambroise pour éviter l'Episcopat : sa fuite précipitée pendant toute une nuit, & les courses incertaines, qui le ramenèrent au même lieu d'où il étoit parti ; l'affectation de cruauté qu'il fit paroître dans un jugement qu'il rendit, d'autres artifices encore plus étonnans qu'il employa contre la bienséance & contre les règles, mais dont le peuple connut bien la véritable cause.

Ce sera ici une occasion naturelle de faire bien remarquer aux jeunes gens que dans les premiers siècles de l'Eglise il faisoit faire violence aux Saints pour les engager dans la prêtrise ou dans l'episcopat ; & que l'histoire ecclésiastique en raporte une infinité d'exemples très-beaux & très-agréables, mais que le tems ne permet pas de leur raconter. Par-là on excite leur curiosité, & dans d'autres occasions on leur apprend combien S. Ba-

sile , S. Gregoire de Nazianze , S. Chrysostome , S. Augustin , S. Paulin , & tant d'autres , répandirent de larmes , quand on les força d'accepter le sacerdoce ou l'épiscopat , & combien leur crainte étoit sérieuse , & leur douleur profonde & sincère. On ajoute que la pesanteur de ce fardeau n'est pas diminuée depuis ce tems-là , & l'on tâche de graver dans leur esprit cette excellente règle de saint Gregoire le Grand^a : » Que celui qui possède
» de les vertus nécessaires pour le gouvernement des ames,
» ne doit s'approcher du sacerdoce qu'y étant contraint;
» mais que celui qui reconnoit qu'il ne les a point , ne
» doit point s'en approcher , quand bien même on l'y
» voudroit contraindre.

L'Empereur donna ordre qu'on le fit baptiser promptement , & qu'on le consacra huit jours après. On avertira que cette ordination étoit contraire à la défense que fait S. Paul d'ordonner un Néophyte , c'est-à-dire un nouveau baptisé , & contraire aussi aux règles ordinaires de l'Eglise : mais que c'étoit l'auteur même de ces règles qui en dispensa S. Ambroise par la violence ouverte qu'il permit que le peuple lui fit en cette occasion , qui alla jusqu'à ne vouloir en aucune sorte écouter ses remontrances. D'ailleurs l'équité d'Ambroise , sa probité , & sa suffisance reconnue de tout le monde , le mettoient bien au-dessus des chrétiens nouvellement instruits.

EN FAISANT tous les jours dans la classe une lecture de cette sorte , il est aisé de comprendre jusqu'où iroit le progrès au bout de plusieurs années : quelle connoissance les jeunes gens acquéreroient de leur langue ; combien ils apprendroient de choses curieuses soit pour l'histoire , soit pour les coutumes anciennes ; quel fonds de morale s'amasseroit imperceptiblement dans leur esprit ; de combien d'excellens principes pour la conduite de la vie ils se rempliroient eux-mêmes par les différens traits d'histoire qu'on leur feroit lire ou qu'on leur citeroit ; enfin quel goût ils remporteroient du collège pour la lecture , ce qui me paroît un des principaux fruits qu'on

a Virtutibus pollens , coactus ad || nec coactus accedat.
regimen veniat : virtutibus vacuus ||.

doive attendre de l'éducation , parce que ce goût , comme nous l'avons déjà remarqué , les préserveroit d'une infinité de dangers inséparables de l'oisiveté , leur feroit aimer & rechercher la compagnie des gens de lettres & d'esprit , & leur rendroit insupportables ces conversations fades & destituées de toute solidité , qui sont une suite de l'ignorance , & la source de mille maux.

Je ne pense pas qu'il y ait personne qui puisse croire qu'une demie heure employée chaque jour , ou au moins de deux jours l'un à l'étude de la langue du pays , soit un tems trop considérable , pendant que presque tout le reste est destiné à celle des deux autres langues , dont un des principaux fruits doit être de nous perfectionner dans la nôtre. J'ai bien plus lieu de craindre qu'on ne nous reproche d'y en donner trop peu : mais la multiplicité des choses qu'on doit enseigner dans les classes nous oblige de nous renfermer dans des bornes étroites ; & je dois avertir les professeurs d'être exacts à ne les point passer , & à ne point trop s'étendre sur les réflexions de morale & de piété , qui , pour faire toute l'impression qu'on a lieu d'en attendre , doivent être jettées comme des traits , sans dessein apparent , & toujours sans affectation.

ARTICLE TROISIÈME.

De la Traduction.

DÈS QUE les jeunes gens seront un peu avancés dans l'intelligence des auteurs latins , on doit leur en faire traduire par écrit des endroits choisis.

Il faut d'abord que la traduction soit simple , claire , correcte , & qu'elle rende exactement les pensées , & même les expressions , autant que cela se peut. On travaillera dans la suite à l'orner & à l'embellir , en rendant la délicatesse & l'élégance des tours latins par ceux qui peuvent y répondre dans notre langue. Enfin on essaiera d'amener peu à peu les jeunes gens à ce point de perfection , qui fait le succès dans ce genre d'écrire , je veux dire à ce juste milieu , qui s'écartant également & d'une con-

trainte servile , & d'une liberté excessive , exprime fidèlement toutes les pensées , mais songe moins à rendre le nombre que la valeur des mots.

C'est la règle que Cicéron nous apprend lui-même qu'il pratiqua en traduisant les harangues opposées des deux plus fameux Orateurs de la Grèce. » Quel dommage , dit M. de Turreil dans la belle préface qui est à la tête de la traduction qu'il a faite de ces deux harangues , » qu'une copie qui existoit encore du tems de S. Jérôme , » qui par l'excellence du copiste devoit si fort approcher » de l'original , ne soit pas venue jusqu'à nous ? Elle nous » enseigneroit à bien traduire : elle apprendroit l'art de » secouer à propos le joug d'une triste exactitude , & d'une » sujettion outrée ; enfin elle prescriroit à la fois les bornes de la timidité judicieuse , & de l'heureuse hardiesse. Cicéron véritablement indique la méthode qu'il faut suivre : mais l'exemple instruit tout autrement que le précepte.

M. de Turreil , en parlant des difficultés de la traduction , donne sur ce genre d'écrire quelques règles générales , dont les maîtres & les écoliers pourront faire un bon usage. » A cette gêne perpétuelle , dit-il , se joint la différence des langues. Elle vous embarrasse toujours , & souvent vous désespère. Vous sentez que le génie particulier de l'une est souvent contraire au génie de l'autre , & qu'il péricule presque toujours dans une version. De sorte que l'on a justement comparé le commun des traductions à un revers de tapisserie , qui tout au plus retient les linéamens grossiers des figures finies que le beau côté représente.

Après avoir rapporté un bel endroit de Quintilien sur la difficulté de l'imitation , il ajoute : » Il est vrai que lorsque je traduis , je m'attache à la suite d'un autre ,

a *Converti ex Atticis... nec converti ut interpretes , sed ut orator , sententiis iisdem , & earum formis , tanquam figuris ; verbis ad nostram consuetudinem aptis : in quibus non verbum pro verbo necesse habui*

reddere , sed genus omnium verborum vimque servavi. Non enim ea me annumerare lectori putavi oportere , sed tanquam appendere. Cic. de opt. gen. orat. n. 14.

» que

» que je choisis pour guide ; & ce que j'ai de mieux à faire , c'est de prendre garde que mon attachement à mon guide n'aille trop loin , & ne dégénere en esclavage : » puisqu'autrement , à des originaux pleins d'ame & de » de vie , je substituerois des copies mortes & inanimées... » J'ai plus d'un bon garand , qui en pareille occasion ^a se » soustrait à la tyrannie de la lettre , se rend maître du » sens , & comme par droit de conquête le soumet aux » tours de sa langue.

» Mais d'ailleurs la traduction trop libre a ses inconvéniens , & se sauvant d'une extrémité , elle tombe dans une autre. Toute paraphrase déguise le texte. Loin de » présenter l'image qu'elle promet , elle peint moitié de » fantaisie , moitié d'après un original ; d'où se forme » je ne sai quoi de monstrueux , qui n'est ni original ni » copie. Cependant un traducteur n'est proprement qu'un » peintre qui s'assujettit à copier. Or tout copiste , qui » dérange seulement les traits , ou qui les façonne à sa » mode , commet une infidélité. Il pèche dans le principe , & va contre son propre plan , faute de se souvenir » qu'il a tout fait s'il attrape la ressemblance , & qu'il ne » fait rien s'il la manque. Moi donc , comme simple traducteur , j'ai mon modèle , & je ne puis assez m'y conformer. Que j'étende ou que j'amplifie ce qu'il serre ou » ce qu'il abrège , que je le charge d'ornemens lorsqu'il » se néglige , que j'en ternisse les beautés , ou que j'en » couvre les défauts ; qu'enfin le caractère de mon auteur , quel qu'il soit , ne se retrouve point dans les paroles que je lui prête : ce n'est plus lui , c'est moi que » je présente : je trompe sous le nom de truchement : je » ne traduis point , je produis...

» La première obligation d'un traducteur , c'est donc » de bien prendre le génie & le caractère de l'auteur qu'il » veut traduire ; de se transformer en lui le plus qu'il » peut ; de se revêtir des sentimens & des passions qu'il » s'oblige à nous transmettre ; de réprimer dans son cœur » cette complaisance intérieure , qui ne cesse de nous ra-

^a Quasi captivos sensus in suam || Hieron. Ep. ad Pammac.
linguam victoris jure transposuit. ||

» mener à nous , & qui au lieu de nous faire à l'image des
 » autres , les fait à la nôtre ; en un mot de retracer avec
 » le même agrément & la même force les tours & les fi-
 » gures de l'original : en sorte que si notre langue trop gé-
 » née par l'assujettissement au parfait rapport des figures
 » & des tours , ne peut fournir le nécessaire pour cela ,
 » on doit s'affranchir d'une pareille servitude , & se per-
 » mettre toutes les libertés qui nous procurent de quoi
 » paier en équivalens.

*Préface sur
 la traduction
 d'Homère.*

J'ajouterai ici une réflexion de M^e Dacier , qui pour-
 ra servir de correctif , ou plutôt d'éclaircissement , à ce
 que dit M. de Tourreil , qu'un traducteur n'est propre-
 ment qu'un copiste. » Quand je parle d'une traduction
 » en prose , je ne veux point parler d'une traduction ser-
 » vile : Je parle d'une traduction généreuse & noble , qui
 » en s'attachant fortement aux idées de son original , cher-
 » che les beautés de sa langue , & rend ses images sans
 » compter les mots. La première , par une fidélité trop
 » scrupuleuse , devient très infidèle ; car pour conser-
 » ver la lettre , elle ruine l'esprit , ce qui est l'ouvrage
 » d'un froid & stérile génie : au lieu que l'autre , en
 » ne s'attachant principalement qu'à conserver l'esprit ,
 » ne laisse pas , dans ses plus grandes libertés , de con-
 » server aussi la lettre ; & par ses traits hardis , mais
 » toujours vrais , elle devient non-seulement la fidé-
 » le copie de son original , mais un second original
 » même , ce qui ne peut être exécuté que par un génie
 » solide , noble , & fécond... Il n'en est pas de la tradu-
 » ction ; comme de la copie d'un tableau , où le copiste
 » s'assujettit à suivre les traits , les couleurs , les propor-
 » tions , les contours , les attitudes de l'original qu'il imi-
 » te. Cela est tout différent. Un bon traducteur n'est point
 » si contraint... Dans cette imitation , comme dans tou-
 » tes les autres , il faut que l'ame pleine des beautés qu'el-
 » le veut imiter , & enivrée des heureuses vapeurs qui
 » s'élèvent de ces sources fécondes , se laisse ravir & trans-
 » porter par cet enthousiasme étranger , qu'elle se le
 » rende propre , & qu'elle produise ainsi des expressions
 » & des images très différentes , quoique semblables.

Les règles que je viens de rapporter peuvent suffire pour les écoliers. On doit seulement les avertir que la traduction des poètes en a quelques-unes qui lui sont particulières, & que quoiqu'elle soit en prose, elle doit se sentir du génie de la poésie; en conserver le feu, la vivacité, & la noble hardiesse; & par conséquent employer sans scrupule des expressions, des tours, des figures, qu'on ne souffriroit pas dans un orateur ou dans un historien.

J'ai déjà remarqué qu'il est bon de faire choix des plus beaux endroits des Auteurs pour les faire traduire aux jeunes gens. Outre qu'ils y trouvent plus d'agrément, & qu'ils les traduisent avec plus de soin, c'est le moien le plus sûr de leur former le goût. Par là ils se familiarisent avec ces Auteurs, & ils en prennent insensiblement les tours, les manières, & les pensées.

Il ne sera pas inutile, quand on aura ces Auteurs traduits par une main savante, de comparer cette traduction avec celles des écoliers, pour leur donner du courage, & leur proposer de bons modèles. Ils ne rougiront point d'être vaincus par de tels maîtres. Ils tiendront à honneur de les suivre quoique de loin. Ils feront effort pour en approcher le plus près qu'ils pourront. Quelquefois ils viendront jusqu'à les atteindre, & peut-être même jusqu'à les surpasser en quelques endroits.

COMME les exemples ont toujours plus de force que les préceptes, j'insérerai ici la traduction de quelques lettres de Pline le jeune, qui fera sans doute beaucoup de plaisir au Lecteur, & sera fort utile aux jeunes gens.

C. PLINIUS CORNEL. TACITO SUO S.

Ridebis, & licet rideas. Ego Plinius ille, quem nosti, apros tres, & quidem pulcherrimos, cepi. Ipse? inquis. Ipse: non tamen ut omnino ab inertia mea & quiete discederem. Ad retia sedebam, erant in proximo, non venabulum aut lancea, sed stylus & pugillares. Meditabar aliquid enotabamque, ut, si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. Non est quòd contemnas hoc studendi genus. Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur. Jam undique

Lib. 1. Ep. 6.

silvæ & solitudo , ipsumque illud silentium quod venationi datur , magna cogitationis incitamenta sunt. Proinde , cum venabere , licebit , auctore me , ut panarium & lagunculam , sic etiam pugillares feras. Experieris non Dianam magis montibus quam Minervam inerrare. Vale.

A CORNEILLE TACITE.

» Vous allez rire , & je vous le permets : riez-en tant
 » qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connoissez , a pris
 » trois sangliers , mais très grands. Quoi lui-même , di-
 » tes-vous : lui-même. N'allez pourtant pas croire qu'il
 » en ait couté beaucoup à ma paresse. J'étois assis près
 » des toiles. Je n'avois à côté de moi ni épieu ni dard ,
 » mais des tablettes & une plume. Je révois , j'écrivois ,
 » & je me préparois la consolation de remporter mes
 » feuilles pleines , si je m'en retournois les mains vuides.
 » Ne méprisez pas cette manière d'étudier. Vous ne sau-
 » riez croire combien le mouvement du corps donne de
 » vivacité à l'esprit : sans compter que l'ombre des fo-
 » rêts , la solitude , & ce profond silence qu'exige la chas-
 » se , sont très propres à faire naître d'heureuses pensées.
 » Ainsi croiez-moi , quand vous irez chasser , portez vo-
 » tre pannetière & votre bouteille ; mais n'oubliez pas
 » vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve se plaît
 » autant sur les montagnes que Diane. Adieu.

Tout est ici rendu à la lettre , & avec une grande fidélité : cependant il n'y a rien de contraint , rien qui sente la traduction : tout y a un air original.

On fait remarquer aux jeunes gens que , *Ego Plinius ille* , ne peut bien se rendre en françois par la première personne : qu'il a falu substituer à ce mot *ceras* , une autre expression plus conforme à notre usage : que ce tour , *l'ombre des forêts* , forme un son plus nombreux & plus agréable à l'oreille , que si l'on avoit mis , comme dans le latin , *sans compter que les forêts , la solitude , &c.*

C. PLINIUS MINUTIO FUND. SVO S.

Mirum est quàm singulis diebus in urbe ratio aut constet aut constare videatur pluribus , cunctisque (ou , junctisque) non constet. Nam , si quem interrogas : Hodie quid egisti ? respondeat : officio togæ virilis interfui ; sponsalia aut nuptias frequentavi ; ille me ad signandum testamentum , ille in advocationem , ille in consilium rogavit. Hæc , quod die feceris , necessaria : eadem , si quotidie fecisse te reputes , inania videntur , multo magis cum secesseris. Tunc enim subito recordatio , quot dies quàm frigidis rebus absumpsi ? Quod evenit mihi postquam in Laurentino meo aut lego aliquid , aut scribo , aut etiam corpori vaco , cujus fulturis animus sustinetur. Nihil audio quod audisse , nihil dico quod dixisse pœniteat. Nemo apud me quemquam sinistris sermonibus carpit : neminem ipse reprehendo , nisi unum me , cum parum commodè scribo. Nulla spe , nullo timore sollicitor : nullis rumoribus inquietor. Mecum tantum & cum libellis loquor. O rectam sinceramque vitam ! O dulce otium , honestumque , ac penè omni negotio pulcrius ! O mare , ô littus , verum secretumque morationis ! Quàm multa invenitis , quàm multa dictatis ! Proinde tu quoque strepitum istum , inanemque discursum , & multum ineptos labores , ut primum fuerit occasio , relinque , teque studiis vel otio trade. Satius est enim , ut Attilius noster eruditissimè simul & facetissimè dixit , otiosum esse , quàm nihil agere. Vale.

Lib. I. Ep. 9.

A MINUTIUS FUNDANUS.

» C'est' une chose étonnante de voir comment le
 » tems se passe à Rome. Prenez chaque journée à part ,
 » il n'y en a point qui ne soit remplie : rassemblez-les toutes , vous êtes surpris de les trouver si vuides. Demandez à quelqu'un , Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? J'ai assisté , vous dira-t-il , à la cérémonie de la robe virile qu'un tel a donnée à son fils. J'ai été prié à des fiançailles ou à des noces. L'on m'a demandé pour la signature d'un testament. Celui-ci m'a chargé de la cause. Celui-là m'a

X iij.

„ fait appeller à une consultation. Chacune de ces choses,
 „ quand on l'a faite, a paru nécessaire : toutes ensemble
 „ paroissent inutiles, & bien davantage quand on les re-
 „ passe dans une agréable solitude. Alors vous ne pou-
 „ vez vous empêcher de vous dire, A quelles bagatelles
 „ ai-je perdu mon tems ? C'est ce que je répète sans cess-
 „ se dans ma terre de Laurentin, soit que je lise, soit que
 „ j'écrive, soit qu'à mes études je mêle les exercices du
 „ corps, dont la bonne disposition influe tant sur les opé-
 „ rations de l'esprit. Je n'entends, je ne dis rien, que je
 „ me repente d'avoir entendu, & d'avoir dit. Personne
 „ ne m'y fait d'ennemis par de mauvais discours. Je ne
 „ trouve à redire à personne, sinon à moi-même, quand
 „ ce que je compose n'est pas à mon gré. Sans desirs,
 „ sans crainte, à couvert des bruits fâcheux, rien ne
 „ m'inquiète. Je ne m'entretiens qu'avec moi & avec mes
 „ livres. O l'agréable, ô l'innocente vie ! Que cette oi-
 „ siveté est aimable, qu'elle est honnête, qu'elle est pré-
 „ férable même aux plus illustres emplois ! Mer, rivage
 „ dont je fais mon vrai cabinet, que vous m'inspirez de
 „ nobles, & d'heureuses pensées ! Voulez-vous m'en croi-
 „ re, mon cher Fundanus ? Fuiez les embarras de la vil-
 „ le. Rompez au plutôt cet enchainement de soins fri-
 „ voles qui vous attachent. Adonnez-vous à l'étude ou
 „ au repos, & songez que ce qu'a dit si spirituellement &
 „ si plaisamment notre ami Attilius n'est que trop vrai :
 „ *Il vaut infiniment mieux ne rien faire, que de faire des riens.*
 „ Adieu.

LE PLAISIR qu'on sent en lisant cette traduction en fait
 mieux l'éloge que tout ce que je pourrois en dire. Ce qui m'y
 plait sur tout, est la fidélité du traducteur à rendre toutes les
 pensées, & presque toutes les expressions ; & en même tems
 le tour élégant qu'il leur donne ; & c'est ce qu'il faut bien
 faire remarquer aux jeunes gens. Quelquefois une épithète
 ajoutée relève la pensée : *Que vous m'inspirez de nobles,*
d'heureuses pensées ! Le latin pouvoit être rendu en met-
 tant simplement, *Que vous m'inspirez de pensées ! Quàm*
multa invenitis, quàm multa dictatis ! D'autres fois c'est
 une métaphore substituée à l'expression simple & naturel-

le qui orne une phrase. Ces mots latins, & *multum ineptos labores, ut primum fuerit occasio, relinque*, pouvoient être ainsi traduits : *Quittez au plutôt ces occupations frivoles*. Le tour métaphorique a plus de grace : *Rompez au plutôt cet enchainement de soins frivoles qui vous y attachent*. On insiste sur la justesse des mots, qui demeurent toujours dans la même métaphore ; *Rompez, enchainement, attachent* ; & l'on fait remarquer que le françois ajoute deux belles pensées au latin. *Enchainement de soins frivoles*, au lieu de dire simplement, *soins frivoles, ineptos labores* ; ce qui est bien plus énergique, & marque comment ces occupations se succèdent continuellement les unes aux autres. *Qui vous y attachent*, n'est point dans le latin, & étoit nécessaire pour rendre la phrase plus nombreuse.

Je passe beaucoup d'autres observations pareilles, pour venir à quelques remarques de critique. Il me semble que dans un ouvrage aussi beau que celui-ci, elles doivent être permises : & que quand il s'y seroit glissé quelques fautes, qui peuvent échapper aux plus habiles, elles ne diminuent rien ni du mérite de la traduction, ni de la réputation de l'Auteur. D'ailleurs je fais ici ce que je ferois dans une classe en lisant cette traduction aux écoliers, auxquels je me croirois obligé de proposer mes doutes, & de faire remarquer les endroits qui peuvent s'écarter du sens.

Celui-ci m'a chargé de sa cause. Je ne sai si c'est le sens de ces mots : *ille me in advocacyem rogavit*. Dans la bonne latinité, *advocatus*, ne signifie point *avocat*, mais celui qui aide le plaideur de ses conseils, ou de son crédit en assistant à la plaidoierie. Cependant du tems de Pline il avoit aussi la première signification, & Quintilien l'emploie très-souvent dans ce sens. Ce qui me fait douter qu'*advocatio* signifie ici le ministère de l'avocat, c'est que les différentes occupations dont Pline parle dans cette lettre, sont presque toutes de pure cérémonie, où la perte du tems se fait plus sentir : au lieu qu'il n'y a rien de plus sérieux, rien de plus important que le ministère de l'avocat, & qu'on ne peut pas certainement regarder comme un tems mal employé celui qu'il donne à défendre ses parties.

Chacune de ces choses , quand on l'a faite , a paru nécessaire : toutes ensemble paroissent inutilos. Le latin présente une autre pensée. En examinant ces choses le jour même qu'on les fait , elles paroissent nécessaires : mais quand on vient ensuite à réfléchir que c'est ainsi que ce sont passées toutes les journées , on y trouve bien du vuide & de l'inutilité.

Soit qu'à mes études je mêle les exercices du corps ; dont la bonne disposition influe tant sur les opérations de l'esprit. Il faut avertir les jeunes gens qu'il y a quelquefois en la- des pensées & des expressions qui ne peuvent pas se rendre en françois , & auxquelles il en faut substituer d'autres qui en approchent le plus qu'il est possible. Cet endroit-ci en peut être un exemple , & nous en verrons encore d'autres dans la suite. Le latin présente ici une belle idée. Notre corps est comme un bâtiment , mais un bâtiment ruineux , qui a continuellement besoin d'être soutenu & appuié , sans quoi il tomberoit & seroit bientôt détruit. La nourriture , le repos , la promenade , les différens exercices lui tiennent lieu d'appui & de soutien. Et tout cela en même tems sert aussi à soutenir l'esprit. Aut etiam corpori vato , cujus fulturis animus sustinetur. Le françois n'a point rendu cette beauté.

Personne ne m'y fait d'ennemis par de mauvais discours. Ce n'est point là du tout le sens du latin , & il faut que le traducteur ait lu autrement que nous n'avons dans le texte. Nemo apud me quemquam sinistris sermonibus carpit. Ce qui signifie : Personne devant moi ne se donne la liberté de parler mal de qui que ce soit.

Que cette oisiveté est aimable ... qu'elle est préférable même aux plus illustres emplois ! Le latin n'est pas si décisif , & il met un correctif , qui étoit nécessaire pour adoucir ce qu'il y a de trop fort & d'outré dans cette pensée. O dulce otium , honestumque , ac penè omni negotio pulcrius ! En effet est-il bien vrai que la douceur du repos soit toujours préférable aux emplois publics , qui sont extrêmement pénibles & laborieux ? Si cette maxime avoit lieu , que deviendrait l'Etat ?

Il vaut infiniment mieux ne rien faire , que de faire des riens. On peut douter d'abord si cette pensée , qui est jolie,

lie, est celle de l'Auteur. Car *otiosum esse* ne signifie pas ordinairement *ne rien faire*, mais être de loisir, être sans affaires, sans occupations nécessaires & pressantes, ce qui n'empêche pas qu'on ne s'occupe, qu'on ne travaille; ce qui même donne lieu de le faire, mais d'une manière plus agréable, parce qu'elle est plus libre. Et c'est le sens du beau mot de Scipion l'Africain, qui avoit coutume de dire, *nunquam se minus otiosum esse quàm cum otiosus esset* : * Qu'il n'étoit jamais moins de loisir, que quand il avoit du loisir : jamais plus occupé, que quand il étoit sans occupation. Au contraire *nihil agere* signifie ordinairement *ne rien faire* : & c'est l'un des trois défauts que ^a Sénèque dit qu'on peut reprocher à la plupart des hommes, qui passent la plus grande partie de leur vie ou à ne rien faire, ou à mal faire, ou à faire toute autre chose que ce qu'ils devroient.

Cic. lib. 3.
Offic. n. 1.

Cependant quand on examine attentivement l'endroit dont il s'agit, on reconnoit que le françois exprime fidèlement la pensée du texte. Car Pline exhorte Fundanus à se retirer à la campagne pour s'adonner à l'étude, ou au repos ; *teque studiis vel otio trade* : & cette alternative marque que *otium* ne doit pas être ici confondu avec le tems que l'on donne à l'étude. *Otiosum esse* signifie donc, être de repos, ne rien faire. Et *nihil agere* répond aux occupations frivoles de la ville, que Pline avoit appellées *multum ineptos labores*. Par conséquent, *nihil agere* est heureusement rendu par ces mots, *faire des riens* : & c'est le sens que lui donne le trésor d'Etienne, *rebus inanibus implicari*. Et pour lors on conçoit que ce mot est dit très spirituellement & très plaisamment, *eruditissimè simul & facetissimè* ; au lieu qu'il n'y auroit rien de fort spirituel, & encore moins de fort plaisant, s'il signifioit, *qu'il vaut mieux être de loisir, que de ne rien faire*.

Il me semble que cette sorte de critique peut être uti-

* Je ne sai si la manière dont M. Dubois a traduit cet endroit est exacte. Il avoit coutume de dire qu'il n'avoit jamais plus d'affaires, que lorsqu'il étoit sans affaires.

Tome I.

a Si volueris attendere, magna vitæ pars elabatur malè agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus. Senec. Epist. 1.

le aux jeunes gens ; & que c'est un bon moien pour leur former le jugement , que de leur proposer des difficultés comme j'ai fait ici , & de tâcher de leur en faire trouver à eux-mêmes la solution , si cela est possible.

C. PLINIUS BEBIO HISPANO SUO S.

Lib. 1. Ep. 24.

Tranquillus , contubernalis meus , vult emere agellum quem venditare amicus tuus dicitur. Rogo cures quanti æquum est emat : ita enim delectabit emisse. Nam mala emptio semper ingrata est , eo maxime quod exprobrare stultitiam domino videtur. In hoc autem agello (si modo arriserit pretium) Tranquilli mei stomachum multa sollicitant : vicinitas urbis , opportunitas viæ , mediocritas villæ , modus ruris , qui avocet magis quàm distringat. Scholasticis (alit. dominis) porro studiosis , ut hic est , sufficit abundè tantum soli , ut relevare caput , reficere oculos , reptare per limitem , unamque semitam terere , omnesque viticulas suas nosse , & numerare arbusculas possint. Hæc tibi exposui , quo magis scires quantum ille esset mihi , quantum ego tibi debiturus , si prædiolum istud , quod commendatur his doribus , tam salubriter emerit , ut penitentiae locum non relinquat. Vale.

A B E B I U S.

» Suetone qui loge avec moi , a dessein d'acheter une
» petite terre , qu'un de vos amis veut vendre. Faites en
» sorte , je vous prie , qu'elle ne soit vendue que ce qu'elle
» vaut. C'est à ce prix qu'elle lui plaira. Un mauvais mar-
» ché ne peut être que désagréable , mais principalement
» par le reproche continuel qu'il semble nous faire de
» notre imprudence. Cette acquisition (si d'ailleurs elle
» n'est pas trop chère) tente mon ami par plus d'un en-
» droit : son peu de distance de Rome , la commodité des
» chemins , la médiocrité des bâtimens , les dépendan-
» ces plus capables d'amuser que d'occuper. En un mot
» il ne faut à ces Messieurs les savans , absorbés comme
» lui dans l'étude , que le terrain nécessaire pour délas-
» ser leur esprit , & réjouir leurs yeux. Il ne leur faut

DE LA LANGUE FRANÇOISE.

» qu'une allée pour se promener , qu'une vigne dont ils
 » puissent connoître tous les sèps , que des arbres dont ils
 » puissent savoir le nombre. Je vous mande tout ce dé-
 » tail pour vous apprendre quelle obligation il m'aura ,
 » & toutes celles que lui & moi vous aurons , s'il achet-
 » te , à des conditions dont il n'ait jamais lieu de se re-
 » pentir , une petite maison telle que je viens de la dé-
 » peindre. Adieu.

CETTE lettre , quoique fort courte & fort simple ,
 est d'une grande délicatesse. La traduction en rend heu-
 reusement toutes les beautés , excepté une seule , dont
 notre langue n'est point susceptible : je veux dire les di-
 minutifs , qui dans le latin , sur tout quand il s'agit d'é-
 gaier un sujet , ont une grace merveilleuse. *Agellum : vi-*
ticulas : arbusculas : prædiolum. Je mets dans le même gen-
 re ce verbe fréquentatif, *reptare per limitem* , dont on sent
 mieux la beauté , qu'on ne peut l'expliquer.

C. PLINIUS PROCULO SUO S.

Petis ut libellos tuos in secessu legam , examinemque an edi- Lib. 3. Ep. 15.
tione sint digni. Adhibes preces : allegas exemplum. Rogas
etiam ut aliquid succisivi temporis studiis meis subtraham ,
impertiar tuis. Adjicis , M. Tullium mira benignitate poe-
tarum ingenia fovisse. Sed ego nec rogandas sum , nec hor-
tandas. Nam & poeticam ipsam religiosissimè veneror , & æ
validissimè diligo. Faciam ergo quod desideras , tam diligen-
ter quàm libenter. Videor autem jam nunc posse rescribere ,
esse opus pulcrum , nec supprimendum , quantum æstimare li-
cuit ex iis , quæ me præsentè recitasti : si modò mihi non im-
posuit recitatio tua. Legis enim suavissimè & peritissimè. Con-
fido tamen me non sic auribus duci , ut omnes aculei judicij
mei illarum delinimentis refringantur. Hebetantur fortasse ,
& paululum retardantur ; revelli quidem extorquerique non
possunt. Igitur non temerè jam de universitate pronuntio : de
partibus experiar legendo. Vale.

A PROCULUS.

» Vous me priez de lire vos ouvrages dans ma retraite ; & de vous dire s'ils sont dignes d'être publiés. Vous m'en pressez : vous autorisez vos prières par des exemples. Vous me conjurez même de prendre sur mes études une partie du loisir que je leur destine , & de la donner aux vôtres. Enfin , vous me citez Cicéron , qui se faisoit un plaisir de favoriser & d'animer les poètes. Vous me faites tort. Il ne faut ni me prier , ni me presser. Je suis adorateur de la poésie , & j'ai pour vous une tendresse que rien n'égale. Ne doutez donc pas que je ne fasse avec autant d'exactitude que de joie ce que vous m'ordonnez. Je pourrois déjà vous mander que rien n'est plus beau , & ne mérite mieux de paroître ; du moins autant que j'en puis juger par les endroits que vous m'avez fait voir : si pourtant votre prononciation ne m'a point imposé ; car vous lisez d'un ton fort imposteur. Mais j'ai assez bonne opinion de moi , pour croire que le charme de l'harmonie ne va point jusqu'à m'ôter le jugement. Elle peut bien le surprendre , mais non pas le corrompre ni l'altérer. Je croi donc déjà pouvoir hazarder mon avis sur le corps de l'ouvrage. La lecture m'apprendra ce que je dois penser de chaque partie. Adieu.

Je n'examinerai dans cette lettre qu'un seul endroit , qui n'est pas le moins difficile , ni le moins beau. *Confido tamen me non sic auribus duci , ut omnes aculei judicii mei illarum delinimentis refringantur. Hebetantur fortasse , & paululum retunduntur ; revelli quidem extorquerique non possunt.*

Pour bien faire entendre aux jeunes gens cet endroit , il faut commencer par l'explication de la métaphore , qui en fait toute la beauté & toute la difficulté. Cette métaphore consiste dans le mot *aculeus* , qui signifie une pointe , comme une pointe de dard ou de javelot , dont l'effet est de percer , de pénétrer. Or trois choses peuvent ou affaiblir , ou empêcher entièrement cet effet : si la pointe est émoussée , *hebetari* , *retundi* ; si elle est rompue ,

refringi ; enfin si elle est arrachée entièrement du bois où le fer tient , *revelli* , *extorqueri*.

Pline exprime la pénétration du jugement par l'image d'une pointe , qui peut bien avoir été émoussée par l'impression que la grace de la prononciation avoit faite sur les oreilles , mais non pas rompue , encore moins totalement emportée.

On pourroit douter si ces deux idées , *delinimenta & refringunt* , quadrent bien ensemble , & si elles sont bien assorties , l'une exprimant la douceur & l'agrément , l'autre la force & la violence. Mais je ne sais si ce ne seroit point porter l'exactitude trop loin que d'exiger une telle précision , & s'il ne suffit pas que les charmes de la prononciation puissent produire sur le jugement l'effet dont il s'agit , sans qu'il soit nécessaire de trouver dans la nature quelque sorte de douceur qui émousse une pointe , qui la rompe , ou qui l'arrache.

Le traducteur a rendu ainsi cet endroit : *j'ai assez bonne opinion de moi pour croire que le charme de l'harmonie ne va point jusqu'à m'ôter le jugement. Elle peut bien le surprendre , mais non pas le corrompre , ni l'altérer.* Je ne doute point qu'étant d'aussi bon goût qu'il est , il n'ait fait tous ses efforts pour exprimer la métaphore latine. Mais voyant que notre langue n'en étoit pas susceptible , & sentant bien que s'il vouloit s'affujettir servilement aux expressions , il défigureroit la pensée , il a suivi le conseil qu'Horace donne sur un autre sujet , qui est d'abandonner une matière qu'on désespère de pouvoir bien traiter : *Et quæ Desperat tractata nitefcere posse , relinquit.* Ainsi en conservant le fond de la pensée , il lui a donné un autre tour , qui paroît plus naturel & n'est pas moins beau que celui du latin.

Et c'est ici une des grandes règles de la traduction , qu'il faut bien inculquer aux jeunes gens , & qui est nécessaire sur tout pour les métaphores , qui sont pour l'ordinaire le tourment & le désespoir des traducteurs , & qu'il est souvent impossible de faire passer dans une autre langue sans en altérer toutes les graces.

C. PLINIUS MAXIMO SUO S.

Nuper me cujusdam amici languor admonuit , optimos esse nos dum infirmi sumus. Quem enim infirmum aut avaritia aut libido sollicitat ? Non amoribus servit , non appetit honores , opes negligit , & quantulumcumque , ut relicturus , satis habet. Tunc deos , tunc hominem esse se meminit. Invidet nemini , neminem miratur , neminem despicit ; ac ne sermonibus quidem malignis aut attendit , aut alitur. Balinea imaginatur & fontes. Hæc summa curarum , summa votorum : mollemque in posterum & pinguem , si contigat evadere , hoc est innoxiam beatamque destinat vitam. Possum ergo , quod pluribus verbis , pluribus etiam voluminibus philosophi docere conantur , ipse breviter tibi mihi que præcipere , ut tales esse sani perseveremus , quales nos futuros esse profitear infirmi. Vale.

A M A X I M E.

» Ces jours passés , la maladie d'un de mes amis me
 » fit faire cette réflexion , que nous sommes fort-gens de
 » bien quand nous sommes malades. Car quel est le ma-
 » lade que l'avarice ou l'ambition tourmente ? Il n'est plus
 » enivré d'amour , entêté d'honneur. Il néglige le bien , &
 » compte toujours avoir assez du peu qu'il se voit sur le
 » point de quitter. Il croit des dieux , & il se souvient
 » qu'il est homme. Il n'envie , il n'admire , il ne mépri-
 » se la fortune de personne. Les médisances ne lui font
 » ni impression , ni plaisir. Toute son imagination n'est
 » occupée que de bains & de fontaines. Tout ce qu'il
 » se propose , s'il en peut échapper , c'est de mener à l'a-
 » venir une vie douce & tranquille , une vie innocente &
 » heureuse. Je puis donc nous faire ici à tous deux en peu
 » de mots une leçon , dont les philosophes font des vo-
 » lumes entiers. Persévérons à être tels pendant la santé ,
 » que nous nous proposons de devenir quand nous som-
 » mes malades. Adieu.

Au lieu de réflexions sur cette lettre , j'en ajouterai une autre , qui m'a paru fort belle & fort intéressante : elle terminera ce petit recueil.

C. PLINIUS TACITO SUO. S.

Nec ipse tibi plaudis , & ego nihil magis ex fide quàm de te scribo. Posteris an aliqua cura nostri , nescio : nos certè meremur ut sit aliqua , non dico ingenio , (id enim superbum) sed studio , sed labore , & reverentia posterorum. Pergamus modò itinere instituto : quod ut paucos in lucem famamque protulit , ita multos è tenebris & silentio protulit. Vale. Lib. 7. Ep. 4.

A T A C I T E.

» Vous n'êtes pas homme à vous en faire accroire , &
 » moi je n'écris rien avec tant de sincérité que ce que j'é-
 » cris de vous. Je ne fais si la postérité aura pour nous
 » quelque considération : mais en vérité nous en méri-
 » tons un peu ; je ne dis pas par notre esprit , il y auroit
 » une sorte présomption à le prétendre , mais par notre
 » application , par notre travail , par notre respect pour
 » elle. Continuons notre route. Si par-là peu de gens sont
 » arrivés au comble de la gloire , & à l'immortalité ; par-
 » là au moins beaucoup sont parvenus à se tirer de l'obscu-
 » rité & de l'oubli. Adieu.

 TRADUCTION DE QUELQUES ENDROITS
 DE CICÉRON.

I.

Lettre de Cicéron à Atticus.

J'ajoute ici deux lettres , ou plutôt deux parties de lettres de Cicéron à son ami Atticus , qui ne sont pas d'un moindre prix que celles de Pline. On trouvera deux traductions de chacune de ces lettres , toutes deux de main de maître : l'une de M. l'Abbé de S. Réal , l'autre de M. l'Abbé Mongault. Le premier n'avoit traduit que deux livres de ces lettres : M. Mongault , sans être effrayé de la difficulté de l'entreprise , les a toutes données au public , & par-là a rendu un grand service à une

infinité de personnes, qu'il a mises en état de lire avec sûreté & avec plaisir la partie des ouvrages de Cicéron la plus curieuse pour l'histoire de son tems, mais la plus difficile & la plus obscure.

Lettre XVII. de Cicéron à Atticus, liv. 1.

Argument de la lettre. Quintus Cicéron, frere du célèbre Orateur, avoit épousé Pomponia, sœur d'Atticus. Le refus que fit celui-ci de servir de Lieutenant en Asie sous son beaufrere, contribua beaucoup à les brouiller, donna lieu à des plaintes fort amères du côté de Quintus Cicéron, & causa entr'eux une espèce de rupture. C'est ce qui fait le sujet du commencement de cette lettre : car je me borne à cette seule partie.

CICERO ATTICO SAL.

- N. 1. *Magna mihi varietas voluntatis, & dissimilitudo opinionis ac judicii Quinti fratris mei, demonstrata est ex literis tuis, in quibus ad me epistolarum illius exempla misisti. Quae ex re, & molestia sum tanta affectus, quantam mihi meus amor summus erga utrumque vestrum asferre debuit; & admiratione, quidnam accidisset, quod asferret Quinto fratri meo aut offensionem tam gravem, aut commutationem tantam voluntatis. Atque illud à me jam antè intelligebatur, quod*
- N. 2. *te quoque ipsum discedentem à nobis suspicari videbam, subesse nescio quid opinionis incommode, sauciumque ejus animum; & insedisse quasdam odiosas suspiciones. Quibus ego mederi cum cuperem antea saepe, & vehementius etiam post sortitionem provinciae, nec tantum intelligebam ei esse offensionis, quantum literae tuae declarant; nec tantum proficiebam, quantum volebam. Sed tamen hoc me ipse consolabar, quod non*
- N. 3. *dubitabam, quin te ille aut Dyrrachii, aut in istis locis uspiam visurus esset: quod cum accidisset, confidebam, ac mihi persuaseram, fore ut omnia placarentur inter vos non modò sermone ac disputatione, sed conspectu ipso congressuque vestro. Nam, quanta sit in Quinto fratre meo comitas, quanta jucunditas, quàm mollis animus & ad accipiendam & ad deponendam*

dam offensionem , nihil attinet me ad te , qui ea nosti , scribere. Sed accidit perincommode , quod cum nusquam vidiſti. Valuit enim plus , quod erat illi nonnullorum artificii inculcatum , quàm aut officium , aut neceſſitudo , aut amor veſter ille priſtinus , qui plurimum valere debuit.

Atque hujus incommodi culpa ubi reſideat , faciùs poſſum N. 4.
exiſtimare , quàm ſcribere. Vereor enim , ne , dum defendam meos , non parcam tuis. Nam ſic intelligo , ut nihil à domeſticis vulneris factum ſit , illud quidem , quod erat , eos certè ſanare potuiſſe. Sed huiusce rei totius vitium , quod aliquanto etiam latiùs patet quàm videtur , præſenti tibi commodiùs exponam.

De iis literis , quas ad te Theſſalonica miſit , & de ſer- N. 5.
monibus quos ab illo & Romæ apud amicos tuos , & in itinere habitos putas ; ecquid tantum cauſæ ſit ignoro : ſed omnis in tua poſita eſt humanitate mihi ſpes huius levandæ moleſtitiæ. Nam , ſi ita ſtatueris , & irritabiles animos eſſe optimorum ſæpe hominum , & eoſdem placabiles ; & eſſe hanc agilitatem , ut ita dicam , mollitiemque naturæ plerumque bonitatis ; & id quod caput eſt , nobis inter nos noſtra ſive incommoda , ſive vitia , ſive injurias eſſe tolerandas : facile hæc , quemadmodum ſpero , mitigabuntur. Quod ego ut facias , te oro. Nam ad me , qui te unicè diligo , maxime pertinet , neminem eſſe meorum , qui aut te non amet , aut abs te non ametur.

Illa pars epistolæ tuæ minimè fuit neceſſaria , in qua ex- N. 6.
ponis quas facultates aut provincialium , aut urbanorum commodorum , & aliis temporibus , & me ipſo conſule , prætermiſeris. Mihi enim perſpecta eſt ingenuitas , & magnitudo animi tui : neque ego inter me atque te quicquam intereſſe unquam duxi , præter voluntatē inſtitutæ vitæ , quod me ambitio quædam ad honorum ſtudium , te autem alia minimè reprehendenda ratio ad honeſtam otium duxit. Vera quidem laude probitatis , diligentiae , religionis , neque me tibi , neque quemquam antepono. Amoris verò erga me , cùm à fraterno amore domeſticoque diſceſſi , tibi primas deſero. Vidi enim , vidi , penitusque perſpexi in meis variis temporibus & ſollicitudines & lætitiâs tuas. Fuit mihi ſæpe & laudis noſtræ gratulatio tua jucunda , & timoris conſolatio grata.

Quin mihi nunc , te abſente , non ſolùm conſilium , quo tu N. 7.

excellis , sed etiam sermonis communicatio , quæ mihi suavissima tecum solet esse , maxime deest. Quid dicam in publica re ? quo in genere mihi negligenti esse non licet. An in forensi labore ? quem antea propter ambitionem sustinebam , nunc , ut dignitatem tueri gratia possim. An in ipsis domesticis negotiis ? in quibus ego cum antea , tum verò post discessum fratris , te sermonesque nostros desidero. Postremo , non labor meus , non requies ; non negotium , non otium ; non forenses res , non domesticæ , non publicæ , non privatæ ; carere diutius tuo suavissimo atque amantissimo consilio ac sermone possunt.

TRADUCTION DE LA
Lettre précédente par M. DE
SAINT-RE'AL.

Num. 1. **A**UTANT par votre lettre , que par la copie que vous m'envoiez de celle de mon frere , je vois une grande altération dans son amitié pour vous , & même dans son estime. J'en suis aussi affligé , que ma tendresse pour tous les deux m'y oblige , & aussi surpris qu'on le peut être , ne sachant d'où peut venir un ressentiment si violent ; ou , s'il n'en a point de sujet , un si grand changement dans son affection.

n. 2. Je comprenois bien déjà ce dont vous-même vous défiez aussi quand vous partîtes d'ici , qu'il avoit quelque ombrage contre vous , & que son esprit étoit ulcéré , & préoccupé de quelques soupçons odieux sur votre compte. Mais il ne m'avoit pas paru , dans les efforts que j'ai faits à diverses fois près de lui pour l'en guérir , non-seulement avant qu'il fût déclaré Préteur d'Asie , mais encore beaucoup plus fortement depuis : il ne me paroissoit pas , dis-je , qu'il fût

TRADUCTION DE LA
même lettre par M. l'ABBE'
MONGAULT.

Num. 1. **J**E VOIS & par votre lettre , & par la copie que vous m'avez envoyée de celle de mon frere , qu'il y a une grande altération dans les sentimens & dans les dispositions où il étoit à votre égard. J'en suis aussi affligé que ma tendresse pour vous deux le demande , & je ne conçois pas ce qui a pu si fort aigrir mon frere , & causer en lui un si grand changement.

n. 2. J'avois bien remarqué , & vous vous étiez aussi aperçû avant que de partir , qu'on l'avoit prévenu contre vous , & qu'on avoit rempli son esprit de soupçons facheux. Lorsque j'ai travaillé à l'en guérir , & avant qu'il fût nommé Gouverneur d'Asie , & sur-tout depuis , il ne m'a pas paru aussi aigri que vous me le marquez dans votre lettre , quoiqu'à la vérité je n'aie pu obtenir de lui tout ce que j'aurois voulu.

aussi outré qu'il le paroît par sa lettre, quoique je ne gagnasse pas sur lui tout ce que je voulois.

n. 3. Je m'en consolais dans l'espérance certaine qu'il vous joindroit à Dyrrachium, ou quelqu'autre part dans vos quartiers; & cela étant je me flattois; & je n'en doutois pas, que tout s'accommoderoit entre vous, quand vous ne feriez que vous voir; à plus forte raison quand vous vous parleriez, & que vous seriez éclaircis. Car il n'est pas nécessaire que je vous dise ce que vous savez comme moi, combien il est traitable & doux; & jusqu'où va sa facilité, également à se brouiller, & à se raccommoder. Le malheur est, que vous ne vous êtes point vus. Ainsi, ce qu'on lui a inspiré artificieusement contre vous, a prévalu dans son esprit sur ce qu'il devoit à votre liaison, à votre alliance, & à votre ancienne amitié.

n. 4. De savoir à qui en est la faute, c'est ce qu'il m'est plus facile de penser que d'écrire; parce que je crains de ne pas épargner assez vos proches, en voulant défendre les miens. Car je suis persuadé, que si on n'a pas contribué dans sa famille à l'aigrir, du moins y auroit-on pu facilement l'adoucir. Mais je vous expliquerai plus commodément, quand nous nous reverrons, toute la malignité de cette affaire qui s'étend plus loin qu'il ne semble.

n. 5. J'ignore, encore une fois, ce qui peut l'avoir obligé à vous écrire, comme il a fait, de Thessalonique, & à parler ici à vos amis,

n. 3. Ce qui me consolait, c'étoit que je comptois qu'il vous verroit à Dyrrachium, ou quelque autre part dans vos quartiers; & je me promettois, ou plutôt je ne doutois point, que cette entrevue ne suffît pour raccommoder tout, même avant que vous entrassiez dans aucun éclaircissement. Car vous savez, aussi bien que moi, que mon frere est dans le fond le meilleur homme du monde, & que s'il se brouille aisément, il se raccommode de même. Le malheur est que vous ne vous êtes point vus, & c'est ce qui a été cause que les artifices de quelques mauvais esprits ont prévalu sur ce qu'il devoit à la liaison, à l'alliance, & à l'ancienne amitié qui est entre vous.

n. 4. Savoir à qui en est la faute, il m'est plus aisé de le deviner, que de vous le dire. Je craindrois de ne pas épargner vos proches, en défendant les miens. Je suis persuadé que, si l'on n'a pas contribué dans sa famille à l'aigrir, on n'a pas du moins travaillé à l'adoucir comme on auroit pu. Mais je vous expliquerai mieux, quand nous nous reverrons, d'où vient tout le mal, ce qui s'étend plus loin qu'il ne semble.

n. 5. Je ne conçois pas ce qui a pu porter mon frere à vous écrire de Thessalonique comme il a fait, & à parler ici à vos amis,

Z ij &

amis, & sur la route de la manière que vous croiez. Toute l'espérance qui me reste d'être délivré de ce chagrin n'est fondée que sur votre seule honnêteté. Si vous considérez que les meilleurs gens sont souvent les plus faciles à s'emporter, comme à s'apaiser; & que cette légèreté, pour ne pas dire cette mollesse de sentimens, ne vient la plupart du tems que d'une trop grande bonté de naturel; & ce qu'il faut dire avant tout, que nous avons à supporter mutuellement les faiblesses, les défauts, & même les outrages les uns des autres: tout cela se calmera facilement à ce que j'espère, & je vous en prie. Car vous aimant uniquement comme je fais, je ne dois rien oublier pour faire en sorte que tous ceux qui m'appartiennent vous aiment, & soient aimés de vous.

n. 6. Rien n'étoit moins nécessaire que cette partie de votre lettre, où vous raportez tous les emplois qu'il n'a tenu qu'à vous d'avoir soit à Rome, soit dans les provinces, sous mon Consulat, & en d'autres tems. Je connois à fond la franchise & la grandeur de votre ame; & je n'ai jamais prétendu qu'il y eût d'autre différence entre vous & moi, que celle du différent choix de vie, en ce que quelque sorte d'ambition m'a porté à rechercher les honneurs, au lieu que d'autres motifs nullement blâmables vous ont fait prendre le parti d'une honnête oisiveté. Mais, quant à la véritable gloire, qui est celle de la probité, de l'application, & de

& sur la route, de la manière qu'on vous l'a rapporté. Quoiqu'il en soit, je n'espère d'être délivré de ce chagrin que par la confiance que j'ai en votre honnêteté. Si vous considérez que les meilleurs gens sont souvent ceux qui se fâchent le plus aisément, & qui reviennent de même; & que cette légèreté, ou, pour parler ainsi, cette flexibilité de sentimens, est ordinairement une marque de bon naturel; & sur tout si vous faites réflexion qu'entre amis on doit se pardonner non-seulement les faiblesses & les défauts, mais même les torts réciproques: j'espère que tout cela se calmera aisément, & je vous le demande en grace. Car vous aimant autant que je fais, il n'est pas indifférent pour moi que tous mes proches vous aiment, & soient aimés de vous.

n. 6. Rien n'étoit moins nécessaire que l'endroit de votre lettre, où vous faites un détail de tous les emplois qu'il n'a tenu qu'à vous d'avoir, soit dans les provinces, soit à Rome, pendant mon Consulat, & en d'autres tems. Je connois la noblesse & la droiture de votre cœur. J'ai toujours compté qu'il n'y avoit point d'autre différence entre vous & moi, que celle du différent choix de vie; en ce que quelque sorte d'ambition m'a porté à rechercher les honneurs, au lieu que d'autres motifs nullement blâmables vous ont fait prendre le parti d'une honnête oisiveté. Mais, quant à cette gloire véritable, qui vient de la probité, de l'exactitude, de

la régularité, je ne vous préfère ni moi, ni homme du monde : & pour ce qui me regarde en particulier, après mon frere & ma famille, je suis persuadé que personne ne m'aime tant que vous m'aimez. J'ai vû d'une manière à n'en pouvoir douter vos contentemens & vos peines dans les diverses rencontres de ma vie, & j'ai ressenti avec une égale satisfaction la part que vous avez prise à mes avantages & à mes dangers.

n. 7. Dans le tems même que je vous parle, non-seulement vos conseils, en quoi vous êtes incomparable, mais votre entretien ordinaire, dont la douceur m'est si sensible, me fait un besoin extrême. Je ne vous regrette pas seulement pour les affaires publiques, qu'il ne m'est pas permis de négliger comme les autres : c'est encore pour mes fonctions du barreau, que je continue afin de me conserver la considération qui m'est nécessaire pour soutenir la dignité où elles m'ont aidé à parvenir. Je vous regrette aussi pour mes affaires domestiques, dans lesquelles je vous trouve encore plus à dire depuis le départ de mon frere. Enfin, ni dans mon travail, ni dans mon repos; ni dans mes occupations, ni dans mon loisir; ni dans mes affaires domestiques, ni dans celles de ma profession; ni dans les particulières, ni dans les publiques, je ne saurois plus me passer de la douceur de votre aimable conversation, & de vos conseils.

Tome I.

la régularité dans le commerce, je ne mets au-dessus de vous ni moi, ni personne du monde : & pour ce qui me regarde en particulier, après mon frere & ma famille, je suis persuadé que personne ne m'aime autant que vous m'aimez. J'ai vû d'une manière à n'en pouvoir douter, & votre joie, & votre inquiétude dans les différentes situations où je me suis trouvé. Lorsque j'ai eu quelques succès, votre joie a augmenté la mienne : & lorsque j'ai été exposé à quelque danger, la part que vous y avez pris m'a rassuré & consolé.

n. 7. Maintenant même que vous êtes absent, je sens combien j'aurois besoin, non seulement de vos conseils, en quoi personne ne peut vous remplacer, mais encore de la douceur & de l'agrément de votre conversation. Je vous souhaite, & pour les affaires publiques, qu'il ne m'est pas permis de négliger comme les autres; & pour mes fonctions du barreau, que je continue afin de me conserver la considération qui m'est nécessaire pour soutenir la dignité à laquelle elles m'ont élevé, & pour mes affaires domestiques, où je vous trouve encore plus à dire depuis le départ de mon frere. Enfin, ni dans le travail, ni dans le repos, ni dans mes occupations, ni dans mon loisir, ni dans mes affaires domestiques, ni dans celles du barreau, ni dans les particulières, ni dans les publiques, je ne puis plus me passer de la ressource & de l'agrément que je trouve dans les conseils & dans l'entretien d'un ami tel que vous.

Z iij

Lettre XVIII. de Cicéron à Atticus, liv. 1.

CICERO ATTICO SAL.

- N. 1. *Nihil mihi nunc scito tam deesse, quàm hominem eum, quocum omnia, quæ me cura aliqua afficiunt, unà communice: qui me amet, qui sapiat, quicum ego colloquar, nihil fingam, nihil dissimulem, nihil obtegam. Absit enim frater àphelæaros, & amantissimus. Metellus non homo, sed littus, atque aer, & solitudo mera. Tu autem, qui sæpissimè curam & angorem animi mei sermone & concilio levasti tuo; qui mihi & in publica re socius, & in privatis omnibus conscius, & omnium meorum sermonum & consiliorum particeps esse soles, ubinam es? Ita sum ab omnibus destitutus, ut tantum requietis habeam, quantum cum uxore, & filiola, & mellito Cicerone consumitur. Nam illæ ambitiosæ nostræ fucosæque amicitia, sunt in quodam splendore forensi; fructum domesticum non habent. Itaque, cum bene completa domus est tempore matutino, cum ad forum stipati gregibus amicorum descendimus, reperire ex magna turba neminem possumus, quocum aut joculari libere, aut suspirare familiariter possumus.*
- N. 2. *Quare te expectamus, te desideramus, te jam etiam accessimus. Multa enim sunt, quæ me sollicitant anguntque, quæ mihi videor, aures nactus tuas, unius ambulationis sermone exhaurire posse. Ac domesticarum quidem solitudinum aculeos omnes & scrupulos occultabo: neque ego huic epistolæ atque ignoto tabellario committam. Atque hi (nolo enim te permoveri) non sunt permolesti, sed tamen insident, & urgent, & nullius amantis consilio aut sermone requiescunt.*
- N. 3.

TRADUCTION DE LA
lettre XVIII. par M. DE SAINT-
RÉAL.

Num. 1. **S**ACHEZ que rien ne me manque tant à l'heure qu'il est, que quelqu'un à qui je puisse communiquer tout ce qui me fait de la peine, qui ait de l'amitié pour moi & de la sagesse,

TRADUCTION DE LA
même lettre par M. L'ABBÉ
MONGAULT.

Num. 1. **C**OMEPTÉZ que rien ne me manque tant à présent qu'une personne sûre à qui je puisse m'ouvrir sur tout ce qui me fait de la peine, qui ait de l'amitié pour moi & de la prudence,

sageſſe , avec qui j'oſe parler ſans rien feindre , diſſimuler , ni cacher. Car mon frere , à qui je pouvois m'ouvrir de mes plus ſecrettes penſées avec autant de ſûreté qu'aux bois & aux rochers , qui m'aime tendrement , & qui eſt la ſimplicité même , n'eſt plus ici , comme vous ſavez. Où êtes-vous , vous qui avez ſoulagé tant de fois mes ſoucis & mes peines par vos diſcours & par vos conſeils , qui me ſecondiez dans les affaires publiques , & à qui je ne cache pas les plus particulières ; enfin ſans la participation de qui je ne ſaurois ni rien faire , ni rien dire :

n. 2. Je ſuis ſi dépourvû de toute ſociété , que je n'ai plus de bon que le tems que je paſſe avec ma femme , ma fille , & mon petit Cicéron. Car ces amitiés importantes & ſaſtueuſes que vous ſavez , ne ſont bonnes que pour paroître au public : elles ne ſont d'aucun uſage familier. Cela eſt ſi vrai , que ma maiſon eſt pleine de gens tous les matins quand je vais à la place , & je ſuis eſcorté d'une foule de prétendus amis , ſans trouver un ſeul homme dans tout ce nombre avec qui je puiſſe , ou rire en liberté , ou ſoupirer ſans contrainte.

n. 3. Jugez ſi je vous attends , ſi je vous ſouhaite , & ſi je vous preſſe de venir. J'ai mille choſes qui m'inquiètent , & qui me bleſſent , dont il me ſemble qu'une ſeule promenade avec vous me fera raiſon. Je ne ſaurois vous écrire pluſieurs petits chagrins domeſtiques , que je n'oſerois con-

fier

dence , avec qui j'oſe m'entretenir ſans contrainte , ſans diſſimulation , & ſans réſerve. Car je n'ai plus mon frere , qui eſt du meilleur caractère du monde , qui m'aime ſi tendrement , & à qui je pouvois m'ouvrir de mes plus ſecrettes penſées avec autant de ſûreté qu'aux rochers & aux campagnes les plus déſertes. Où êtes-vous à préſent , vous dont l'entretien & les conſeils ont adouci tant de fois mes peines & mes chagrins ; qui me ſecondiez dans les affaires publiques , & à qui je ne cache pas les plus particulières ; que je conſulte également ſur ce que je dois faire , & ſur ce que je dois dire :

n. 2. Je ſuis ſi dépourvû de toute ſociété , que je ne me trouve en repos & à mon aïſe qu'avec ma femme , ma fille , & mon petit Cicéron. Ces amitiés extérieures , que l'intérêt & l'ambition concilient , ne ſont bonnes que pour paroître en public avec honneur , & ne ſont d'aucun uſage dans le particulier. Cela eſt ſi vrai , que quoique ma maiſon ſoit remplie tous les matins d'une foule de prétendus amis qui m'accompagnent lors que je vais à la place ; dans un ſi grand nombre il ne ſ'en trouve pas un ſeul avec qui je puiſſe , ou rire avec liberté , ou gémir ſans contrainte.

n. 3. Jugez donc par-là ſi je ne dois pas attendre , ſouhaïter , & preſſer votre retour. J'ai mille choſes qui m'inquiètent & me chagrinent , dont une ſeule promenade avec vous me ſoulagera. Je ne vous parlerai point ici de pluſieurs petits chagrins domeſtiques : je n'oſe les confier au papier

fier au papier , ni à ce porteur que je ne connois point. N'en soiez pourtant pas en peine : ils ne sont pas fort considérables , mais ils touchent de près , ils ne donnent aucun relâche , & je n'ai personne qui m'aime de qui les conseils , ou seulement l'entretien puisse les interrompre,

pier , ni au porteur de cette lettre que je ne connois point. N'en soiez pourtant pas en peine : ils ne sont pas considérables : mais ils ne laissent pas de faire impression , parce qu'ils reviennent souvent , & que je n'ai personne qui m'aime véritablement , dont les conseils ou l'entretien puissent les dissiper.

R É F L E X I O N S.

Il n'est pas possible de ne point remarquer dans ces lettres de Cicéron un tour aisé , simple , naturel , qui est le caractère propre du stile épistolaire , & en même tems une finesse & une délicatesse d'expression , qui y répand des graces inimitables. Rien n'y est affecté : tout y coule de source : on s'aperçoit aisément que Cicéron écrivoit comme il parloit , c'est-à-dire sans art , sans étude , & sans vouloir faire montre d'esprit. C'est par cette raison qu'on a toujours mis ses lettres beaucoup au dessus de celles de Pline , qui pour l'ordinaire sont trop fleuries & trop travaillées , & qui paroissent moins belles aux bons connoisseurs , parce qu'elles le sont trop.

On voit aussi dans ces lettres de Cicéron de quelle adresse & de quels ménagemens on a besoin pour concilier les esprits , & pour prévenir les suites facheuses des disputes & des brouilleries qui sont presque inévitables dans les familles ; & de quel prix est un ami véritable , dans le sein duquel on puisse répandre en sûreté toutes ses peines & toutes ses inquiétudes.

Mais ce n'est pas de quoi il s'agit maintenant. Je ne dois examiner ici que ce qui a raport à la manière de traduire. Il me semble que c'est un exercice fort utile , que de faire ainsi de tems en tems comparer aux jeunes gens deux traductions d'un même endroit , & de leur en faire remarquer à eux-mêmes les différences en bien & en mal , sur tout après qu'ils l'ont aussi traduit de leur côté. Par-là ils en peuvent mieux sentir & les beautés ,
&

& les défauts ; & ils apprennent ce qu'il faut suivre & éviter pour réussir dans la traduction.

Je laisse au lecteur à décider laquelle des deux traductions que je lui présente ici doit être préférée ; & je ne croi pas qu'il ait beaucoup de peine à se déterminer. Mon jugement , dans cette cause , me paroîtroit suspect à moi-même , & je craindrois quelque surprise du côté de l'amour propre & de la prévention , M. Mongault aiant été autrefois mon disciple en Rhétorique , où je me souviens encore que dès-lors il se distinguoit par un goût particulier & une étude exacte de la langue françoise. Sans entrer dans un examen suivi de ces deux traductions , je me contenterai de proposer ici quelques réflexions & quelques doutes , pour former le goût des jeunes gens.

Le début par où commence la traduction de M. de Saint-Réal , n'est guères naturel , & n'a point du tout l'air d'une lettre. *Autant par votre lettre , que par la copie que vous m'envoiez de celle de mon frere , je vois , &c.*

Num. 1;

Je vois qu'il y a une grande altération dans les sentimens & dans les dispositions où mon frere étoit à votre égard. Cela me paroît exprimé d'une manière beaucoup moins dure & moins choquante , que dans la traduction de M. de Saint-Réal : Je vois une grande altération dans son amitié pour vous , & même dans son estime. J'en dis autant de ce qui suit : Ne sachant d'où peut venir un ressentiment si violent. M. Mongault a adouci cette pensée : Je ne conçois pas ce qui a pu si fort aigrir mon frere.

J'avois bien remarqué.... qu'on l'avoit prévenu contre vous , & qu'on avoit rempli son esprit de soupçons fâcheux. Cette traduction de M. Mongault est naturelle & élégante , mais elle ne rend pas , ce me semble , toutes les beautés du latin. Illud à me jam antè intelligebatur... subesse nescio quid opinionis incommodæ , sauciumque ejus animum , & insedisse quasdam odiosas suspiciones.

Num. 2.

Il y a une grande délicatesse dans ces mots : *Subesse nescio quid opinionis incommodæ*. Toutes les expressions tendent à adoucir & à excuser l'indisposition de Quintus à l'égard de son beau frere. Ce n'étoit point un jugement fixe , ni injurieux , mais une prévention peu avantageuse ,

Tome I.

A a

qui n'étoit pas encore bien déclarée, & qui ne se montrait point au dehors : c'est ce que signifie, *subesse nescio quid opinionis incommode*. Mais comment rendre cela en françois ?

Sauciumque ejus animum. Cela présente une belle idée : *Il avoit l'esprit blessé*. Cette pensée est omise dans M. Mongault. Je ne sai si elle n'est pas trop fortement exprimée dans M. de Saint-Réal : *son esprit étoit ulcéré*.

Num. 5.

Cette légèreté, ou, pour parler ainsi cette flexibilité des sentimens est ordinairement une marque de bon naturel. M. de Saint-Réal avoit mis *mollesse de sentimens*, qui en françois ne fait pas un bon sens, quoiqu'il réponde davantage au latin : *Esse hanc agilitatem, ut ita dicam, mollitiemque naturæ plerumque bonitatis*.

Entre amis on doit se pardonner, non seulement les faiblesses & les défauts, mais même les torts réciproques. Ce dernier mot est bien plus juste, que celui de l'autre Traducteur, & même les outrages les uns des autres ; & rend mieux le latin, *sive injurias*.

Num. 3.

Je me promettois, ou plutôt je ne doutois point que cette entrevue ne suffît pour raccommo-der tout. Je ne sai si notre langue souffre qu'on joigne ainsi deux verbes avec un régime qui ne convient qu'à l'un d'eux ; car on ne peut

Num. 5.

pas dire : *Je me promettois que cette entrevue ne suffît*. Je doute aussi que cette expression, *les meilleurs gens sont ceux qui se fâchent le plus aisément*, puisse être d'usage, même dans le stile épistolaire. Mais c'est de M. Mongault, devenu en cela mon maître comme en bien d'autres choses, que je dois recevoir des leçons sur ce qui regarde les délicatesses de la langue françoise.

Lettre XVIII.

Num. 2.

Il y a dans le commencement de cette lettre un endroit fort obscur, & qui mériteroit une longue dissertation : mais je ne puis pas m'y étendre beaucoup. *Abest frater àquelçatos, & amantissimus. Metellus, non homo, sed littus, atque aer, & solitudo mera*. Les deux Traducteurs ont suivi la conjecture de quelques habiles * Interprètes, qui corrigent ainsi cet endroit : *Abest frater àquelçatos, & amantissimus mei. Non homo, sed littus, atque aer, & so-*

* Malespains
Lambin, &
Junius.

littus mera. Et l'un & l'autre lui donnent ce sens : *Je n'ai plus mon frere qui est du meilleur caractère du monde , qui m'aime si tendrement , & à qui je pouvois m'ouvrir de mes plus secretes pensées avec autant de sûreté qu'aux rochers & aux campagnes les plus désertes.*

Je doute que cette correction , quoiqu'elle ait de si bons garands , doive être admise.

1. Quand il s'agit de changer le texte d'un Auteur , il faut y être comme forcé par une nécessité presque indispensable , & par une forte d'évidence : ce qui ne me paroît pas se rencontrer ici.

2. Si par ces mots , *littus , atque aer , & solitudo mera* , on entend le profond secret dont le frere de Cicéron étoit capable , que fait ici *aer* ? Peut-on dire qu'on confie son secret à un homme comme à l'air ? Aussi les deux Traducteurs , ont omis ce mot.

3. Cicéron ne cherchoit-il qu'un homme d'un profond secret , à qui il pût confier en sûreté ses plus secretes pensées ? N'avoit-il pas besoin , comme il le dit lui-même , d'une personne dont l'entretien & les conseils pussent adoucir ses peines & ses chagrins ?

4. Cette expression , *non homo* , porte-t-elle naturellement l'idée d'une louange , & d'une qualité avantageuse ? Les deux Traducteurs l'ont bien senti , & l'ont supprimée.

5. Ce qui suit , *Tu autem , qui , &c. ubinam es ?* semble supposer qu'auparavant il a été parlé de plusieurs personnes. Mon frere est absent. Métellus ne m'est bon à rien. Mais vous , mon cher ami , où êtes-vous ?

6. Enfin il me semble que le texte , sans y rien changer , fait un fort beau sens. Cicéron avoit dit auparavant qu'il n'avoit personne avec qui il pût s'entretenir familièrement , ni s'ouvrir de ses peines , pour en recevoir quelque consolation. Car , ajoute-t-il , mon frere qui m'aime si tendrement , n'est point ici. Pour Métellus , ce n'est point un homme ordinaire , dont la conversation puisse m'être d'aucun secours : sa compagnie est pour moi comme la plus affreuse solitude , où l'on ne voit que le ciel & les rochers. Mais vous , mon cher ami , dont l'entretien & les conseils ont adouci tant de fois mes peines

A a ij

& mes chagrins... où êtes-vous à présent ? *Metellus* , non homo , sed littus , atque acris , & solitudo mera. Tu autem... ubinam es ?

Cependant je suis bien éloigné de condamner absolument l'autre sens , qui peut être fondé sur de bonnes raisons. Je me contente de proposer le mien , pour lequel j'ai aussi de fort bons garands. J'ai cru devoir insérer de tems en tems dans mes réflexions de ces sortes de critiques , pour former l'esprit des jeunes gens.

Ita sum ab omnibus destitutus , ut tantum requietis habeam , quantum cum uxore , & filiola , & mellito Cicerone consumitur. Ces deux derniers mots , *filiola* , & *mellito Cicerone* , font toute la beauté de cet endroit , parce qu'ils expriment le langage naturel d'un pere plein de tendresse pour des enfans tout aimables. Il n'est pas possible , je croi , de rendre ces mots dans notre langue : & les deux Traducteurs y ont également renoncé.

Nam ille ambitiosæ nostræ fucosæque amicitiae sunt in quodam splendore forensi , fructum domesticum non habent. Cette pensée est fort belle , parce qu'elle est dans le vrai. M. Mongault l'a ainsi rendue : *Ces amitiés extérieures , que l'intérêt & l'ambition concilient , ne sont bonnes que pour paroître en public avec honneur , & ne sont d'aucun usage dans le particulier.* Les deux épithètes que Cicéron donne aux amitiés du monde , *ambitiosæ* & *fucosæ* , ne paroissent pas rendues ici avec assez d'exactitude. *Ambitiosæ amicitiae* ne sont pas des amitiés que l'intérêt & l'ambition concilient , mais des amitiés de pompe , d'éclat , d'appareil , & , comme le dit M. de Saint-Réal , des amitiés importantes & fastueuses. Le *fucosæ* signifie aussi quelque chose de plus qu'extérieures , & marque de fausses amitiés , qui n'ont qu'un vain extérieur.

II.

Preuves de la divinité , tirées du second livre de Cicéron sur la nature des dieux.

* Pour montrer que les hommes ont

n. 15. *Quartam causam* (assert *Cleanthes*) *eamque vel maximam* , *aquabilitatem motûs , conversionem*

n. 15. La quatrième preuve * de Cléanthe , & la plus forte de beaucoup , c'est le mouvement réglé

cœli, solis, luna siderumque omnium distinctionem, varietatem, pulcritudinem, ordinem: quarum rerum aspectus ipse satis indicaret, non esse ea fortuita. Ut si quis in domum aliquam, aut in gymnasium, aut in forum venerit: cum videat omnium rerum rationem, modum, disciplinam, non possit ea sine causa fieri judicare, sed esse aliquem intelligat, qui præsit, & cui pareatur: multo magis in tantis motionibus, tantisque vicissitudinibus, tam multarum rerum atque tantarum ordinibus, in quibus nihil unquam immensa & infinita ventustas mentita sit, statuat necesse est, ab aliqua mente tantos natura motus gubernari.

n. 93. *Hic ego non mirer esse quemquam, qui sibi persuadeat, corpora quadam solida atque individua vi & gravitate ferri, mundumque effici ornatisimum & pulcherrimum ex eorum corporum concursione fortuita? Hoc qui existimat fieri potuisse, non intelligo cur non idem puet, si innumerabiles unius & viginti forma literarum, vel aurea, vel quales libet, aliquò conjiciantur, posse ex his in terram excussis annales Ennii, ut deinceps legi possint, effici: quod nescio an ne in uno quidem versu possit tantum valere fortuna.*

n. 94. *Isti autem quemadmodum asseverant, ex corpusculis non colore, non qualitate aliqua, quam poetæ Græci vocant, non sensu præditis, sed concurrentibus temerè atque casu, mundum esse perfectum? vel innu-*

du ciel, & la distinction, la variété, la beauté, l'arrangement du soleil, de la lune, & de tous les astres. Il n'y a qu'à les voir, pour juger que ce ne sont pas des effets du hazard. Comme quand on entre dans une maison, dans un college, dans un hôtel de ville, d'abord l'exacte discipline & la sage économie qui s'y remarquent, font bien comprendre qu'il y a là quelqu'un pour commander & pour gouverner: de même, & à plus forte raison, quand on voit dans une si prodigieuse quantité d'astres une circulation régulière, qui depuis un tems infini ne s'est pas démentie un seul instant, c'est une nécessité de convenir qu'il y a quelque intelligence pour la régler.

n. 93. Ici ne dois-je pas m'étonner qu'il y ait un homme qui se persuade, que de certains corps solides & indivisibles se meuvent eux-mêmes par leur poids naturel, & que de leur concours fortuit s'est fait un monde d'une grande beauté? Quiconque croit cela possible, pourquoi ne croiroit-il pas que si l'on jetoit à terre quantité de caractères d'or, ou de quelque matière que ce fût, qui représentassent les vingt & une lettres, ils pourroient tomber arrangés dans un tel ordre, qu'ils formeroient lisiblement les Annales d'Ennius? Je doute si le hazard rencontreroit assez juste pour en faire un seul vers.

n. 94. Mais ces gens-là comment assurent-ils que des corpuscules, qui n'ont point de couleur, point de qualité, point de sens, qui ne font que voltiger témérairement & fortuitement, ont fait

A a iij

une idée de l'existence des dieux.

rabiles potius in omni puncto temporis alios nasci, alios interire? Quod si mundum efficere potest concursus atomorum, cur porticum, cur templum, cur domum, cur urbem non potest, quæ sunt minus operosa, & multo quidem faciliora? Certe ita temerè de mundo effuturunt, ut mihi quidem nunquam hunc admirabilem cæli ornatum, qui locus est proximus, suspensisse videamur.

ce monde-ci : ou plutôt en font à tout moment d'innombrables, qui en remplacent d'autres ? Quoi, si le concours des atomes peut faire un monde, ne pourroit-il pas faire des choses bien plus aisées, un portique, un temple, une maison, une ville ? Je crois en vérité que des gens qui parlent si peu sensément de ce monde, n'ont jamais ouvert les yeux pour contempler les magnificences célestes ; dont je traiterai dans un moment.

n. 95. Præclare ergo Aristoteles :

*» Si essent, inquit, qui sub terra semper
» habitavissent bonis & illustribus domiciliis, quæ essent ornata signis atque
» picturis, instructæque rebus iis omnibus, quibus abundanti ii qui beati putantur, nec tamen exissent unquam
» supra terram : accepissent autem fama & auditione, esse quoddam nomen & vim deorum ; deinde aliquo
» tempore, patefactis terra faucibus, ex illis abditis sedibus evadere in
» hæc loca quæ nos incolimus, atque exire possissent : cum repente terram, & maria, cælumque vidissent ;
» nubium magnitudinem, ventorumque vim cognovissent ; aspexissentque solem, ejusque tum magnitudinem pulcritudinemque, tum etiam
» efficientiam cognovissent, quod is diem efficeret, toto cælo luce diffusa : cum autem terras nox opacasset, tum cælum totum cernerent
» astris distinctum & ornatum, lunamque luminum varietatem tum crescentis, tum senescentis, eorumque
» omnium ortus & occasus, atque in omni æternitate ratios immutabilesque cursus : hæc cùm viderent, profecto & esse deos, & hæc tanta opera deorum esse arbitrarentur.*

n. 95. Aristote dit très-bien :

» Supposons des hommes qui eussent toujours habité sous terre dans de belles & grandes maisons, ornées de sculptures & de tableaux, fournies de tout ce qui abonde chez ceux que l'on croit heureux. Supposons qu'ils sans être jamais sortis de-là, ils eussent pourtant entendu parler des dieux, & que tout d'un coup la terre venant à s'ouvrir, ils quittassent leur séjour ténébreux pour venir demeurer avec nous. Que penseroient-ils, en découvrant la terre, les mers, le ciel ? En considérant l'étendue des nues ; la violence des vents ? En jetant les yeux sur le soleil : en observant sa grandeur, sa beauté, l'effusion de sa lumière qui éclaire tout ? Et quand la nuit auroit obscurci la terre, que diroient-ils en contemplant le ciel tout parsemé d'étoiles diverses ? En remarquant les variations surprenantes de la lune, son croissant, son décroissant ? En observant enfin le lever & le coucher de tous ces astres, & la régularité invariable de leurs

» mouvemens : pourroient-ils
 » douter qu'il n'y eût en effet des
 » dieux , & que ce ne fût là leur
 » ouvrage ?

n. 96. *Atque hæc quidem ille. Nos autem tenebras cogitemus tantas , quanta quondam eruptione Etnæorum ignium finitimas regiones obscuravisse dicuntur , ut per biduum nemo hominem homo agnosceret : cùm autem tertio die sol illuxisset , tum ut revixisset sibi viderentur. Quid si hoc idem ex æternis tenebris contingeret , ut subito lucem aspiceremus : quænam species cæli videretur ! Sed assidue quotidiana , & consuetudine oculorum , assuescunt animi : neque admirantur , neque requirunt rationes earum rerum , quas semper vident , proinde quasi novitas nos magis , quàm magnitudo rerum debeat ad exquirendas causas excitare.*

n. 97. *Quis enim hunc hominem dixerit , qui , cùm tam certos cæli motus , tam ratos astrorum ordines , tamque omnia inter se connexa & apta viderit , neget in his nullam inesse rationem , eaque casu fieri dicat , quæ quanto consilio gerantur , nullo consilio assequi possumus ? An cùm machinatione quadam moveri aliquid videmus , ut spheram , ut horas , ut alia permulta ; non dubitamus quin illa opera sint rationis : cùm autem impetum cæli admirabili cum celeritate moveri vertique videamus , constantissimè consilium vicissitudines annuversarias cum summa salute & conservatione rerum omnium ; dubitamus , quin ea non solent ratione fieri ,*

n. 96. Ainsi parle Aristote. Figurons-nous pareillement d'épaisses ténèbres , semblables à celles dont le mont Etna , par l'irruption de ses flammes , couvrit tellement les environs , que l'on fut deux jours , dit-on , sans pouvoir se connoître ; & que le troisième voiait reparoître le soleil , on se croiroit ressuscité. Si nous sortions d'une éternelle nuit , & qu'il nous arrivât de voir la lumière pour la première fois : que le ciel nous paroîtroit beau ! Mais , parce que nous sommes faits à le voir , nos esprits n'en sont plus frappés , & ne s'embarrassent point de rechercher les principes de ce que nous avons toujours devant les yeux. Comme si c'étoit la nouveauté , plutôt que la grandeur des choses , qui dût exciter notre curiosité.

n. 97. Est-ce donc être homme , que d'attribuer , non à une cause intelligente , mais au hasard , les mouvemens du ciel si certains , le cours des astres si régulier , toutes choses si bien liées ensemble , si bien proportionnées , & conduites avec tant de raison , que notre raison s'y perd elle-même ? Quand nous voyons des machines qui se meuvent artificiellement , une sphère , une horloge , &c. autres semblables ; nous ne doutons pas que l'esprit n'ait eu part à ce travail. Douterons-nous que le monde soit dirigé , je ne dis pas simplement par une intelligence , mais par une excellente , par une

sed etiam excellenti divinaque ratione.

divine intelligence, quand nous voions le ciel se mouvoir avec une prodigieuse vitesse, & faire succéder annuellement l'une à l'autre les diverses saisons, qui vivaient, qui conservent tout ?

R É F L E X I O N S.

Quand on lit cette traduction, qui est de M. l'Abbé d'Olivet, on croit lire un original. Tout y est coulant & naturel. L'énergie & la beauté du texte latin y sont rendues avec une fidélité, qui n'a rien de forcé, rien de contraint. Du moins cela me paroît ainsi. La crainte d'être trop long ne me permet pas de m'étendre beaucoup sur ce qu'on pourroit y remarquer : je ne ferai que quelques légères observations.

N. 15. *Collège.* Il me semble que ce mot dans notre langue offre une autre idée que celui de *gymnasium* en latin, où il ne signifie ordinairement qu'un lieu d'exercice corporel.

Ibid. *Hôtel de ville.* Je sens bien qu'on a rendu ainsi *forum*, faute d'un autre mot qui eût rapport à nos usages. *Forum* ne peut-il pas signifier ici un lieu où l'on rendoit la justice ; un lieu où se tenoient les assemblées du peuple ; & où par conséquent on remarquoit un certain ordre & une certaine subordination ?

Ibid. *Pour commander & pour gouverner.* Ces deux mots signifient à peu près la même chose. Le latin dit plus : *Esse aliquem intelligat, qui præsit, & cui pareatur* : » Qu'il y a » quelqu'un qui gouverne, & qui se fait obéir. « Car on peut commander, & n'être pas obéi.

Ibid. *Depuis un tems infini.* J'ai cru, pour conserver à la preuve que j'apporte ici toute sa beauté, pouvoir substituer cette expression à celle dont s'est servi le Traducteur, depuis une éternité ; d'autant plus que les termes latins paroissent m'en laisser la liberté : *immensa & infinita vetustas*.

N. 94. *Qui n'ont point de sens.* Cette expression est ambiguë. Elle

Elle peut signifier *les sens*, comme la vûe, l'ouïe &c. & le jugement. N'auroit-il pas été plus clair de mettre, *Qui n'ont point de sentiment* ?

Voltiger témérairement. Je n'aurois pas cru que ce mot ^{ibid.} en françois pût signifier *au hazard*, comme *temerè* en latin.

Et si bien proportionnées. Je ne blâme point cette traduction : mais je ne sai si elle rend bien ici la force du mot original. Car *aptus*, outre sa signification ordinaire, que le Traducteur paroît avoir suivie, en a une autre plus fine & plus délicate, qui est *conjunctus*, *alligatus*, comme : *Fulgentem gladium è lacunari, setà equinà aptum, demitti jussit.* Cic. *Non sanè optabilis ista quidem est apta rudentibus fortuna.* Cic. Or, dans cet endroit, *aptus*, a certainement cette dernière signification. *Tamque omnia inter se connexa & apta.* Le Traducteur a rapporté ces mots aux deux membres précédens, au lieu qu'ils regardent en général tous les autres mouvemens du ciel.

Conduites avec tant de raison, que notre raison s'y perd elle-même. Cette traduction est fort heureuse. Elle rend toute la force du tour latin, & ne lui cède point en beauté : *Quæ quanto consilio gerantur, nullo consilio assequi possumus.*

RIEN ne peut être plus utile aux jeunes gens pour leur apprendre les règles & les beautés de la langue françoise, que de leur faire traduire de pareils endroits d'auteurs, & de comparer ensuite leurs traductions avec celles des habiles maîtres qu'on a en main, en y joignant les réflexions nécessaires. Cet exercice est facile pour ceux qu'on enseigne en particulier ; & il n'est pas tout-à-fait impraticable pour ceux même qui étudient au collège. Car ces sortes de matières de traductions n'étant proposées que rarement, & étant tirées de différens livres, il est difficile que les écoliers aient tous ces livres : & d'ailleurs il ne leur est pas toujours aisé de deviner de quel auteur elles sont tirées. On peut aussi dans les classes faire quelquefois traduire sur le champ aux écoliers de pareils endroits, soit de vive voix, soit par écrit, & substituer ces jours-là à la correction de leurs thèmes ce tra-

vail, qui ne demandera pas beaucoup plus de tems, & qui leur sera infiniment utile.

IL N'Y aura pas moins de profit pour eux à leur lire quelques endroits de traductions vicieuses, en les obligeant d'en porter leur jugement, d'en marquer les défauts, &, s'il se peut, de les corriger sur le champ.

In Bruto. sex
de clar. orat.
pag. 262,

Je me contenterai d'en apporter ici un exemple. C'est l'endroit du traité de Cicéron intitulé *Brutus*, où il est parlé des commentaires de César. *Tum Brutus : Orationes quidem ejus (Cæsaris) mihi vehementer probantur; complures autem legi. Atque etiam commentarios quosdam scripsit rerum suarum: valde quidem, inquam, probandos: nudi enim sunt, recti, & venusti, omni ornatu orationis, tanquam veste, detracto. Sed dum voluit alios habere parata, unde sumerent qui vellent scribere historiam; ineptis gratum fortasse fecit, qui volent illa calamiſtris inurere: sanos quidem homines à scribendo deterruit. Nihil enim est in historiâ, purè & illustri brevitæ dulcius.*

Voici comment Mr. d'Ablancourt a traduit ce passage dans sa Préface sur les commentaires de César. *Il a laissé, dit Brutus, des commentaires qui ne se peuvent assez estimer. Ils sont écrits sans fard & sans artifice, & dépouillés de tout ornement, comme d'un voile. Mais quoiqu'il les ait faits plutôt pour servir de mémoires, que pour tenir lieu d'histoire; cela ne peut surprendre que les petits esprits, qui les voudront peigner & ajuster: car par là il a fait tomber la plume des mains à tous les honnêtes gens qui voudroient l'entreprendre.*

Il y a dans cette traduction des endroits foibles, & même quelques fautes contre le sens, que des écoliers un peu forts, & déjà versés dans le latin, apercevront facilement.

Nudi sunt, recti, & venusti, ne me paroît pas assez fidèlement rendu par ces mots: *ils sont écrits sans fard & sans artifice*, qui ne font pas sentir que cette simplicité, exprimée par les premiers mots, *nudi, recti*, a beaucoup de grace & d'élégance, *venusti*.

Mais le Traducteur n'a point du tout entendu ces mots, *omni ornatu orationis, tanquam veste, detracto*, qui font

pourtant une des grandes beautés de ce passage : *déposées de tout ornement comme d'un voile*. L'ornement fut-il jamais comparé à un voile ? Le propre de ce dernier est de cacher , de couvrir , de voiler : & l'ornement , qui est comme le vêtement du discours , sert au contraire à en relever & à en faire valoir la beauté. Le sens de cet endroit est donc que les commentaires de César sont d'un stile simple , naturel , & en même tems pleins de grace & d'élégance , quoique dénués de tout ornement & de toute parure.

Cela ne peut surprendre que les petits esprits , &c. Le latin n'est point encore ici rendu , *ineptis gratum fortasse fecit*. Le dessein de César , en écrivant ses commentaires , n'avoit été que de fournir des mémoires , des matériaux , à ceux qui voudroient en composer une histoire en forme. En cela , dit Brutus , il peut avoir fait plaisir à de petits esprits , qui ne craindront point d'en défigurer les graces naturelles par le fard & l'ajustement qu'ils y ajouteront.

Je ne sai si cette expression , *à tous les honnêtes gens* , convient ici : *sanos quidem homines à scribendo deterruit*. Quand on parle de composition & d'ouvrages d'esprit , il ne s'agit point d'honnêtes gens , mais de gens de bon sens , d'écrivains sensés.

Une critique de cette sorte , faite avec modestie , & de manière qu'on commençât par faire dire aux jeunes gens ce qu'ils pensent , seroit ce me semble fort propre , non seulement à leur apprendre la langue , mais encore plus à leur former le jugement.

ARTICLE QUATRIÈME.

De la Composition.

QUAND les jeunes gens seront en état de produire quelque chose d'eux-mêmes , il faudra les exercer dans la composition françoise , en les faisant commencer par ce qu'il y a de plus facile & de plus à leur portée , comme sont des fables & des récits historiques. Ils doivent être aussi formés de bonne heure au stile épistolaire , qui est d'un usage universel pour tous les âges & pour toutes les conditions , &

où cependant l'on voit peu de personnes réussir, quoiqu'un air simple & naturel, qui paroît une chose assez facile, en doive faire le principal ornement. Il ne faut pas leur laisser ignorer les bienséances qui doivent être gardées selon la qualité & le rang des personnes à qui l'on écrit, & l'on peut facilement s'en faire instruire, quand on n'en n'a pas l'expérience par soi-même.

A ces premières compositions l'on fera succéder des lieux communs, des descriptions, de petites dissertations, de courtes harangues, & d'autres choses pareilles. L'important seroit de les tirer toujours de quelque bon auteur, dont on leur feroit ensuite la lecture, & qui leur serviroit de modèle. J'en apporterai quelques exemples.

Mais un des exercices les plus utiles pour les jeunes gens, & qui tient quelque chose des deux genres d'écrire dont j'ai parlé, savoir la traduction & la composition, c'est de leur proposer quelques endroits choisis des auteurs grecs ou latins, non pour en faire de simples traductions où l'on est assujetti aux pensées de son auteur, mais pour les tourner à leur manière, en leur laissant la liberté d'y ajouter ou d'en retrancher ce qu'ils jugeront à propos. Par exemple la vie d'Agricola par Tacite son gendre est un des plus beaux morceaux de l'antiquité pour la vivacité de l'expression, pour la beauté des pensées, pour la noblesse des sentimens; & je ne sais s'il y a aucun autre ouvrage plus capable de former un sage Magistrat, un Intendant de province, un habile politique. J'y joindrois volontiers l'admirable lettre de Cicéron à son frere Quintus. J'avois coutume d'engager les bons écoliers au sortir de la rhétorique à composer en françois pendant les vacances la vie d'Agricola, & je les exhortois à y faire entrer toutes les beautés de l'original, mais en se les rendant propres par le tour qu'ils y donneroient, & tâchant même, si cela étoit possible, d'encherir quelquefois sur Tacite. J'en ai vu plusieurs y réussir d'une manière qui m'étonnoit, & je croi que les plus habiles maîtres dans la langue n'en auroient pas été mal contents.

CHAPITRE SECOND.

DE L'ETUDE

DE LA

LANGUE GRECQUE.

JE REDUIS à deux articles ce que j'ai à dire sur l'étude de la langue grecque. Le premier en montrera l'utilité & la nécessité : le second traitera de la méthode qu'il faut observer pour enseigner ou pour apprendre cette langue. J'avois dessein d'y en ajouter un troisième, sur la lecture d'Homère. Mais comme cet article aura quelque étendue, j'ai jugé plus à propos de le rejeter à la fin de ce que je dirai sur la Poésie.

ARTICLE PREMIER.

Utilité & nécessité de l'étude de la Langue Grecque.

L'UNIVERSITÉ de Paris a eu tant de part au renouvellement des belles lettres dans l'Occident, & en particulier à celui de la langue grecque, qu'elle ne peut en laisser languir ou tomber l'étude, sans renoncer à ce qui a fait jusqu'ici l'un des plus solides fondemens de sa réputation.

On sait que l'Université servit d'asyle à plusieurs de ces savans, que la ruine de l'empire d'Orient fit passer dans l'Italie & dans la France : & elle fut bien en faire usage. Ce fut sous de si habiles maîtres que se formèrent ces grands hommes, dont le nom sera toujours respecté dans la République des lettres, & dont les ouvrages font encore tant d'honneur à la France : je veux dire les Erasmes, les Gesners, les Budés, les Étiennes, & tant d'autres. De quels trésors ces derniers n'ont-ils point enrichi

B b iij

l'Europe : Budé sur-tout communiqua à la Nation Française le goût de l'érudition grecque , l'ayant reçu lui-même de Lascaris son maître , qui avoit été employé par Laurent de Médicis à établir cette fameuse bibliothèque de Florence. Ce fut à la sollicitation du maître & du disciple que le roi François I. forma le dessein de dresser une bibliothèque dans sa maison Roiale de Fontainebleau , & de fonder à Paris le Collège Roial. Ce sont ces deux établissemens qui ont le plus contribué à faire fleurir parmi nous la langue grecque , aussi bien que les autres langues savantes , & généralement toutes les sciences.

C'est une chose étonnante que la facilité & la promptitude avec laquelle ce goût d'érudition se répandit dans toute la France. Comme alors l'Université de Paris étoit presque l'unique école du royaume , & que tous les magistrats étoient élevés dans son sein , ils y puisèrent bientôt l'amour & l'estime de la langue grecque. Chacun à l'envi se piqua d'y réussir & de s'y distinguer. Cette étude fut mise en honneur , & devint universelle. Les progrès en furent rapides & presque incroyables : & l'on est surpris de voir que de jeunes gens de qualité , dans un âge peu avancé , où l'on ne respire ordinairement que le plaisir , faisoient leurs délices de la lecture des auteurs grecs les plus difficiles , & y donnoient souvent tout le tems de leur récréation.

JE NE PUIS m'empêcher de rapporter ici ce que j'en ai lu dans des mémoires manuscrits que feu M. le Premier Président de Mesmes a eu la bonté de me communiquer. C'est Henri de Mesmes , l'un de ses plus illustres ancêtres , qui rend compte de ses études dans un écrit qu'il composa pour donner à la postérité une idée de son éducation. J'espère qu'on me pardonnera cette digression , qui d'ailleurs n'est pas tout-à-fait étrangère à mon sujet.

» Mon pere , dit-il , me donna pour précepteur Jean
 » Maludan Limosin , disciple de Daurat homme savant ,
 » choisi pour sa vie innocente , & d'âge convenable à conduire ma jeunesse , jusques à tant que je me sceusse gouverner moi-même , comme il fit. Car il avança tellement

» ses études par veilles & travaux incroyables , qu'il alla
 » toujours aussi avant devant moi , comme il étoit requis
 » pour m'enseigner , & ne sortit de sa charge , sinon lorsqu'
 » que j'entrai en office. Avec lui & mon puîné Jean-Jac-
 » ques de Mesmes , je fus mis au collège de Bourgogne
 » dès l'an 1542. en la troisième classe : puis je fis un an
 » peu moins de la première. Mon pere disoit qu'en cer-
 » te nourriture du collège il avoit eu deux regards : l'un
 » à la conversation de la jeunesse gaye & innocente ; l'aut-
 » tre à la discipline scholastique , pour nous faire ou-
 » blier les mignardises de la maison , & comme pour
 » nous dégorger en eau courante. Je trouve que ces dix-
 » huit mois de collège me firent assez bien. J'appris à ré-
 » péter , disputer , & haranguer en public ; pris connois-
 » sance d'honnêtes enfans , dont aucuns vivent aujourd'-
 » d'hui ; appris la vie frugale de la scholarité , & à régler
 » mes heures : tellement que sortant de-là je récitai en
 » public plusieurs vers latins , & deux mille vers grecs ,
 » faits selon l'âge ; récitai Homère par cœur d'un bout à
 » l'autre. Qui fut cause après cela que j'étois bien venu par
 » les premiers hommes du tems , & mon précepteur me
 » menoit quelquefois chez Lazarus Baïsius , Tufanus , Stra-
 » zellius , Castellanus , & Danesius , avec honneur & pro-
 » grès aux lettres. L'an 1545 je fus envoyé à Toulouse
 » pour étudier en loix avec mon précepteur & mon frè-
 » re , sous la conduite d'un vieil gentilhomme tout blanc ,
 » qui avoit long-tems voyagé par le monde. Nous fûmes
 » trois ans auditeurs en plus étroite vie & pénibles études ,
 » que ceux de maintenant ne voudroient supporter. Nous
 » étions debout à quatre heures , & aiant prié Dieu , al-
 » lions à cinq heures aux études ; nos gros livres sous le
 » bras , nos écritaires & nos chandeliers à la main. Nous
 » oyons toutes les lectures jusques à dix heures sonnées
 » sans intermission : puis venions dîner , après avoir en-
 » haste conféré demie heure ce qu'avions écrit des lectu-
 » res. Après dîner nous lisions par forme de jeu Sopho-
 » cles , ou Aristophanes , ou Euripides , & quelquefois De-
 » mosthenes , Cicero , Virgilius , Horatius. A une heure ,
 » aux études : à cinq au logis , à répéter & voir dans nos

» livres les lieux alléguez , jusques après six. Puis nous
 » soupions , & lisions en grec ou en latin. Les festes à la
 » grande Messe & Vespres. Au reste du jour un peu de
 » musique & de pourmenoir. Quelquefois nous allions dis-
 » ner chez nos amis paternels , qui nous invitoient plus
 » souvent qu'on ne nous y vouloit mener. Le reste du jour
 » aux livres : & avions ordinaires avec nous Hadrianus
 » Turnebus , & Dionisius Lambinus , & autres sçavans du
 » temps.

J'ai cru devoir insérer ici tout entier ce morceau précieux , non pour le proposer aux jeunes gens comme un modèle qu'ils doivent imiter , notre siècle énervé par les délices & par le luxe n'étant plus capable d'une éducation si mâle & si vigoureuse : mais pour les exhorter à le suivre au moins de loin , à s'endurcir de bonne heure au travail , à mettre à profit ces premières années de la jeunesse , à faire cas de l'amitié des gens de lettres , à ne pas regarder comme perdu le tems que l'on donne à entendre les auteurs grecs , & à se bien persuader que c'est par de telles études qu'on se met en état de faire honneur à sa patrie , d'en remplir dignement les premières places , & de faire revivre ces nobles sentimens de générosité * & de désintéressement , qui ne subsistent presque plus que dans les livres , & dans l'histoire ancienne.

ON SENT OIT bien alors que tout ce qui va à la perfection des sciences , contribue aussi à la splendeur & à la gloire d'un Etat , & qu'il ne peut y avoir de véritable érudition sans une profonde connoissance de la langue grecque.

En effet par où les Romains vinrent-ils à bout de conduire tous les arts , & la langue latine même , à ce point de perfection , où l'on fait qu'ils furent amenés du tems d'Auguste , & par-là de procurer à leur empire une gloire non moins solide , ni moins durable , que celle de leurs conquêtes ? Ce fut par l'étude de la langue grecque.

* *Le même Manuscrit rapporte une belle action de ce Henri de Mesmes , qui refusa une place considérable que le Roi lui offroit , & par ce généreux* || *refus la conserva à celui qui l'avoit occupée jusques-là , & dont le Roi avoit eu quelque mécontentement.*

Térence

Térence fut le premier qui essaia d'en faire passer toutes les graces & toute la délicatesse dans le langage Romain , jusques-là grossier & barbare ; & il y réussit si parfaitement par les pièces de théâtre qu'il donna , toutes copiées d'après le poëte grec Ménandre , qu'elles furent jugées dignes de Lélius & de Scipion , qui étoient alors les plus estimés à Rome pour l'esprit & pour la politesse , & à qui le public les attribua. Il me semble qu'on pourroit fixer à cette époque la naissance du bon goût parmi les Romains , qui commencèrent à rougir des applaudissemens qu'ils avoient donnés à la grossièreté d'Ennius & de Pacuvius , & de la trop grande patience avec laquelle ils avoient écouté les mauvaises plaisanteries de Plaute.

Ce fut à peu près dans le même tems que trois * hommes députés d'Athènes à Rome pour des affaires publiques , y firent tellement admirer leur éloquence , & inspirèrent à la jeunesse Romaine un si grand desir de savoir , que tout autre plaisir & tout autre exercice étant comme suspendus , l'étude devint la passion dominante. Elle fut portée si loin , que Caton le Censeur craignit que les jeunes gens ne tournassent toute leur vivacité de ce côté-là , & ne quittassent la gloire des armes & de bien faire , pour l'honneur de savoir & de bien dire. Mais Plutarque ajoute aussitôt , que l'expérience fit voir tout le contraire , & que jamais la ville de Rome ne fut si florissante , ni son empire si grand , que quand les lettres & les sciences grecques y furent en honneur & en crédit.

L'intervalle qui s'écoula jusqu'à Cicéron , & qui fut environ de quatre-vingts ans , servit à mûrir , pour ainsi dire , l'esprit des Romains par l'application sérieuse qu'ils donnèrent à l'étude de la langue grecque , & le mit en état de produire cette fertile moisson d'écrits excellens en tout genre , qui depuis a enrichi tous les siècles. La Grèce alors devint l'école ordinaire des meilleurs esprits de Rome

* Carneades.
Crisolaus. Diogenes lib. 2. de
Orat. n. 155.

Amiot.

a At nostri proavi Plautinos & numeros &

Laudavere sales , nimum patienter utrumque ,

Ne dicam stultè , mirati. Horat. de Art. poet.

Tome I.

Cc

*Plut. dans la
vie de Cicér.*

qui songeoient à se perfectionner dans les arts : & elle conserva cette réputation assez avant sous les Empereurs. Quoique Cicéron eût mérité un applaudissement universel par ses premiers plaidoiers , il sentit qu'il manquoit encore quelque chose à son éloquence. Déjà fameux orateur à Rome , il ne rougit point de redevenir le disciple des rhéteurs & des philosophes grecs sous qui il avoit étudié dans sa jeunesse. Athènes , qui jusques-là avoit été regardée comme le domicile de toutes les sciences , & comme la capitale du monde entier pour l'éloquence , vit avec douleur , quoiqu'avec admiration , que ce jeune Romain par un nouveau genre de conquête alloit lui ravir tout ce qui lui restoit de son ancienne gloire , & enrichir l'Italie des dépouilles de la Grèce.

Il en sera de même dans tous les siècles. Quiconque aspirera à la réputation de savant , sera obligé de voyager , pour ainsi dire , lontems chez les Grecs. La Grèce a toujours été , & sera toujours , la source du bon goût. C'est là qu'il faut puiser toutes les connoissances , si l'on veut remonter jusqu'à leur origine. Eloquence , poésie , histoire , philosophie , médecine , c'est dans la Grèce que toutes ces sciences & tous ces arts se sont formés , & pour la plupart perfectionnés , & c'est là qu'il faut les aller chercher.

IL N'Y AUROIT qu'une chose que l'on pourroit opposer à ce sentiment , qui seroit de dire que le secours des traductions nous met en état de nous passer des originaux. Mais je ne croi pas que cette réponse puisse contenter aucun esprit raisonnable.

Car premièrement , pour ce qui regarde le goût , y a-t-il quelque version , sur-tout parmi celles qui sont latines , qui rende tout l'agrément & toute la délicatesse des auteurs grecs ? Est-il même possible , principalement quand il s'agit d'un ouvrage de longue haleine , qu'un interprète

a César disoit de Cicéron , non solum principem atque inventorem copiarum fuisse , sed etiam bene meritum de populi Romani nomine & dignitate. Quo enim uno vineba-

mur à victa Græcia , ajoute Brutus , id aut ereptum illis est , aut certe nobis cum illis communicatum. Brutus. n. 254.

y fasse passer toutes les beautés de son auteur, & n'y trouve-t-on pas toujours un grand nombre des plus belles pensées affoiblies, tronquées, défigurées? De telles copies, dénuées d'ame & de vie, ne ressemblent pas plus aux originaux, qu'un squelette décharné à un corps vivant.

Homère, à ce poète si sensé, si harmonieux, si sublime, devient puérile, insipide, & d'une bassesse insupportable, quand on entreprend de le traduire en latin mot à mot, comme S. Jérôme l'a sagement remarqué. Il ne faut qu'ouvrir le livre pour s'en convaincre. J'en rapporterai seulement quelques exemples.

Longin dans son traité du sublime pour faire voir combien ce poète, en peignant le caractère d'un héros, est héroïque lui-même, cite l'endroit de l'Iliade où Ajax, au désespoir de ne pouvoir signaler son courage dans l'épaisse obscurité qui avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, demande que le jour paroisse, pour faire au moins une fin digne de son grand cœur.

Ζῆν πάτερ, ἀλλὰ σὺ ῥῶσαι ἡμετέρας ὕπας Ἀχαιῶν
Πόισον δ' ἄλβην, δὲς δ' ὀφθαλμοῖσιν ἰδέσθαι.
Εὐ δὲ φάει ἢ ὄλεσσον, ἔπει νῦτοι ἔναθεν ἔπας.

Jupiter pater, sed tu libera à caligine filios Achivorum, facque serenitatem, daque oculis videre: inque luce etiam perde (nos) quandoquidem tibi placuit ita. Se sent-on fort ému par cette version? Celle de M. Despreaux est toute autre:

Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

Mais il s'en faut bien que le dernier vers ne rende tou-

a Quod si cui non videretur lingua
gratiam interpretatione mutari,
Homerum ad verbum exprimat in
latinum. Plus aliquid dicam: eun-
dem in sua lingua prope verbis in-

terpretetur. Videbis ordinem ridi-
culum, & poetam eloquentissimum
vix loquentem. S. Hieron. Prefat.
Chronici.

te la beauté & toute l'énergie du grec : Εἰ δὲ φῶς καὶ δαίμων.
Il ne dit pas , *combats contre nous* , mais , *fais-nous même périr , si tu le veux , pourvu que ce soit en plein jour*. Ajax ne craint pas même de périr , pourvu que ce soit d'une manière glorieuse , & en se signalant par quelque grande action.

Lib. xx. v.
61.

Le même Longin entre plusieurs exemples des pensées sublimes , qui est la partie où il remarque qu'Homère a principalement excellé , cite cet endroit de l'Iliade , où le poète fait la peinture du combat des dieux.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son trône , il palit , il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu , dans cet affreux séjour
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour ,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée ,
Ne fasse voir du styx la rive désolée :
Ne découvre aux vivans cet empire odieux ,
Abhorré des mortels , & craint même des dieux.

Je croi qu'Homère lui-même ne désavoueroit pas des vers si harmonieux & si magnifiques. Mais que penseroit-il de cette traduction latine , qui est cependant très-fidèle ?

Timuit verò subtùs rex inferorum Pluto.
Territus autem ex throno desiluit , & clamavit , ne ei desuper
Terram rescinderet Neptunus quassator terræ ,
Domus autem [ipsius] mortalibus & immortalibus apparerent ,
Horrendæ , squalidæ , quasque horrent dii etiam.

Est-ce donc le même homme qui parle ? & Homère peut-il être si différent de lui-même ? Longin , en lisant cette version se fût-il écrié comme il fait ? » Voiez-vous , mon
» cher Téreñtianus , la terre ouverte jusqu'en son centre ,
» l'enfer prêt à paroître , & toute la machine du monde sur
» le point d'être détruite & renversée : pour montrer que
» dans ce combat le ciel , les enfers , les choses mortel-
» les & immortelles , tout enfin combattoit avec les dieux ,
» & qu'il n'y avoit rien dans la nature qui ne fût en danger ?

VOIONS dans la prose quelque endroit plus simple où le latin rende mal la force de quelque mot grec. Saint Chrysostome remarque dans une de ses homélies au peuple d'Antioche, que c'est un effet particulier de la bonté de Dieu d'avoir voulu que certains plaisirs, que les riches souvent ne peuvent acheter au prix de l'or & de l'argent, fussent comme la suite naturelle du travail & du besoin. Après avoir parlé du boire & du manger, dont la soif & la faim sont le plus sûr assaisonnement : Un riche, dit-il, » couché mollement sur la plume, tâche en vain » de reposer, le sommeil semble fuir, & ne lui permet » pas de fermer les yeux pendant toute la nuit. Au contraire, le pauvre qui a travaillé tout le jour, avant » presque qu'il ait laissé tomber sur le lit ses membres » accablés de fatigues, est saisi tout d'un coup d'un doux » & prompt sommeil, sommeil véritable, sans interruption, & comme entassé, qui est la juste récompense de » ses longs travaux, ἀβρογόν, ἡ ἡδὴν, ἡ γρήγορον τὸν ὕπνον ἐδέξατο. Ces mots sont ainsi traduits dans le latin : *integrum, & suavem, & legitimum somnum suscipit*. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a une grande beauté & une énergie particulière dans l'épithète ἀβρογός, qu'il est difficile à notre langue de bien rendre. Ce mot signifie *densus, stipatus, acervatim congestus, derepente & uno velut ictu totus ingruens* : telle est la force de cet adjectif. Le sommeil du pauvre ne vient point lentement, par artifice, & comme par machine, c'est le terme qu'emploie Saint Chrysostome pour les riches, πολλὰ μηχανάμενοι : il est prompt, serré, entassé, & comme on dit, tout d'une pièce. Il n'y a point de tems perdu : tout est mis à profit. Les inquiétudes, les agitations, les crudités n'en dérobent pas un moment. Le mot *integer*, que la version latine met au lieu de *densus, stipatus*, rend-t-il le sens du grec, & fait-il sentir la beauté de la pensée ?

MAIS quand on se borneroit à ne chercher dans les anciens que les choses mêmes & les pensées rendues seulement avec fidélité & exactitude, est-on sûr de trouver cet avantage dans les traductions ? A quelles absurdités ne s'expose-t-on point, quand on ne cite les auteurs grecs

2. Homil. ad
pop. Antioch.

que sur la foi des Imprimeurs ou des Traducteurs, quel-
que habiles qu'ils soient ?

Edit. de Bâle
an. 1555. pag.
431.

Il y a une infinité de fautes d'impression, que la plus
légère teinture de la langue grecque feroit d'abord aper-
cevoir. Une version fait dire à Élien, dans un endroit
de ses histoires diverses où il fait l'éloge des plus grands
personnages de la Grèce, qu'ils ont été de très grands
menteurs : *omnium Græcorum clarissimi præstantissimique viri
per totam vitam in extrema MENDACITATE versati sunt.*

Arist. de phys.
edit. Paris.
1629. p. 1169.

Il faut lire, *mendacitate*. *μενδύατος*. Une autre fait dire à
Aristote que les mœurs du pere & de la mere sont un
principe de physionomie pour juger de leurs enfans. *Qui-
dam autem ex moribus à parentibus, &c. pour, ex moribus
apparentibus.* Εξ τῶν ἐμφανουμένων ἠθῶν. Quel sens peut-on
donner à cet endroit de Platon dans le dialogue intitulé
Io ? *Musa MINIME afflatus ipsa facit. Per hos MINIME
afflatus alii afflantur. Boni poeta non ex arte, sed MINIME
afflati pulchra poemata dicunt.* Le mot grec *ἠθεος*, qui signi-
fie *numine afflatus*, fait voir que le Compositeur avoit
dans sa copie le mot *numine*, pour lequel il a mis trois
fois, *minime*.

Edit. lat. Ba-
sil. an. 1501.

Il. l. 1. v.
22a.

La connoissance de la syntaxe grecque préviendrait
d'autres fautes. Ce vers d'Homère, *Αὐτὰρ ἐγὼ γὰρ Λίσσομαι
Ἀχιλλῆϊ μὲνιδυ χόλον*, est ainsi traduit dans le latin : *sed
ego precabor Achillem deponere iram.* Cependant il est cer-
tain qu'*Ἀχιλλῆϊ* n'est point gouverné par *Λίσσομαι*, dont le
régime est toujours un accusatif, & qu'il se rapporte à
μὲνιδυ χόλον. *At ego supplex rogo te, ut in gratiam Achil-
lis dimittas iram, ou bien, ut iram contra Achillem tuam
dimittas.*

* Dans ses
remarques sur
les réflex. du P.
Rapin. Art. 28.

Mais ces fautes sont trop subtiles : on en trouve de bien
plus grossières. Celle que le P. Vavasseur * Jésuite repro-
che au P. Rapin son confrère & son ami, paroît à peine
croïable. Ce dernier dans ses réflexions sur la poétique
d'Aristote, raconte cette histoire au sujet d'Homère. » Ce
» fut autrefois sur cet original (il parle d'un endroit du
» premier livre de l'Iliade) qu'Euphranor forma son idée
» pour peindre l'image de Jupiter. Car, pour y réussir
» mieux, il alla à Athènes consulter un Professeur qui

„ lisoit Homère à ses écoliers : & sur la description que
 „ fait ce poète d'un Jupiter avec ses sourcils noirs , avec
 „ ce front couvert de nuages , & cette tête accompagnée
 „ de tout ce que la majesté a de plus terrible , ce peintre
 „ fit un portrait qui depuis fut l'admiration de son siècle ,
 „ comme l'a écrit *Appion le grammairien*. Eustathius , dont cette
 „ histoire est tirée , dit que le peintre étant sorti de chez le
 „ Professeur plein de l'idée que l'explication de cet endroit
 „ d'Homère avoit fait naître dans son esprit , traça sur le
 „ champ l'image de Jupiter. *ὃ ἀπὼν ἔγραψεν*. Et *egressus pin-*
xit. Au lieu de cela le P. Rapin transforme le participe
ἀπὼν en un nom propre , *Appion* ; & il explique *ἔγραψεν*
 par *scripsit*. Cette faute a été corrigée dans une édition
 postérieure.

*Eustath. in
 Hom. Tom. 1.
 fol. 145.*

Je ne sai pourquoi les noms propres sont assez souvent
 maltraités par les interprètes. Ces deux vers d'Hésiode
 cités par Plutarque au 9^e livre des propos de table que-
 stion 15

Ἑλλήνος δ' ἐγένοντο θεμιστόπολοι βασιλῆες
 Δωρῶσσι , Ζυθῶσσι , καὶ Ἀΐολος ἵππιοχαρμης.

qui signifient que *d'Hellen naquirent trois fils , tous rois ,
 rendant la justice aux peuples ; savoir Dorus , Xuthus , &
 Æolus vaillant cavalier ;* sont ainsi traduits par Amiot.

Les rois des Grecs , Xuthus le Dorien ,
 Hippiocharme aussi Æolien.

où l'on voit que de trois freres il n'en fait que deux , &
 défigure leurs noms d'une étrange manière.

Cette faute m'en rappelle une autre à peu près de mê-
 me genre , que je me souviens d'avoir vûe dans une vieille
 traduction de Diodore de Sicile , où le mot grec *ὀγδοος* ,
 qui signifie *huitième* , est traduit comme un nom propre
 de roi , qui , selon le Traducteur , s'appelloit *Ogdous*.

M. Despreaux , dans ses remarques contre le Censeur
 d'Homère & des anciens , relève un grand nombre de
 pareilles bévûes que son adverfaire , fort estimable d'ail-

Tome I.

leurs, a faites, pour n'avoir lu les écrivains grecs que dans les traductions latines.

Un homme tant soit peu jaloux de sa réputation osera-t-il après cela faire usage d'aucun endroit des auteurs grecs sans connoître leur langue par lui-même ; & ne s'exposera-t-il pas à adopter les fautes les plus grossières, s'il n'a pour garands que les interprètes ?

CETTE témérité devient bien plus dangereuse & bien plus condamnabile, quand il s'agit de matières de religion & de dogmes, où souvent un mot, & quelquefois même une lettre est décisive.

Gentien Her-
vet.

Le savant interprète qui a traduit les homélies de S. Chrysostome sur l'Épître de S. Paul aux Ephésiens, en expliquant cet endroit : ἐν τοῖς ἄλλοις καιροῖς ὕδὲ καθαροὶ πόλλακις ὄντες προσέρχεσθε ἐν δὲ τῷ Πάσχα, καὶ ἢ τι τετολμημένον ὑμῖν, πρόστιτε, lui donne, par le retranchement d'une virgule qui devroit être après ὕδὲ, un sens tout contraire à celui de Saint Chrysostome. *In aliis temporibus cum* NE

Homil. 3. in
cap. 1.

mundi quidem sitis, acceditis : in Paschate autem, etiam si aliquod scelus à vobis sit admissum, acceditis. C'est-à-dire : » Dans les autres tems, lors même que vous n'êtes point » purs, vous vous approchez [de l'Eucharistie ;] & à la » fête de Pâque, quoique vous ayez commis un crime » considérable, vous osez en approcher. « Ce qui ne fait aucun sens raisonnable, & n'est point conforme au texte, qui est tel : *In aliis temporibus sæpe, cum mundi sitis, non acceditis ; in Paschate autem, cum scelus à vobis admissum est, acceditis.* C'est-à-dire : » Dans les autres tems, sou- » vent vous ne communiez pas, quoique vous soyez bien » disposés : & le jour de Pâque vous communiez, quoique » vous ayez commis des crimes. « C'est ainsi que l'a traduit M. Arnaud Docteur de Sorbonne dans le livre qui a pour titre, *Tradition de l'Eglise sur la Pénitence & sur la Communion.* Et l'on voit par cet exemple combien il est important de consulter les originaux, & de ne les pas citer sur la foi des Traducteurs.

Pag. 180.

Il faut l'avouer, & cette seule réflexion suffit pour démontrer la nécessité de l'intelligence de la langue grecque, il n'est pas possible d'entrer dans une étude sérieuse de

de la Théologie sans le secours de cette langue. Sera-t-on en état de défendre la vérité contre les hérétiques, si l'on ne peut se servir des armes que nous fournissent contr'eux les Peres grecs ? Ne pourra-t-on pas même se trouver tout d'un coup arrêté sur quelque passage du nouveau Testament, où le sens de la vulgate, incertain quelquefois & suspendu, a besoin d'être déterminé par le texte original ? En un mot, combien y a-t-il de difficultés, qui ne peuvent se résoudre que par cette seule voie ?

Le mot *προσκυνῶν* employé par les Peres du second Concile de Nicée pour marquer le culte qu'on peut rendre aux images, bien différent de *λατρεύειν* déterminé dans les auteurs sacrés & ecclésiastiques au culte & à l'honneur souverain qui n'est dû qu'à Dieu : ce premier mot, dis-je, n'auroit pas tant revolté les Evêques des Gaules & d'Allemagne dans le Concile de Francfort, si dans ces siècles d'ignorance la langue grecque eût été plus connue, & si l'on avoit été en état de lire les Actes de ce Concile de Nicée dans la langue originale.

Act. 7. tom.
7. Conc. Lab.
pag. 553.

Can. 2. tom.
7. pag. 1057.

Il y a une dispute entre les Théologiens pour savoir si pendant les sept premiers siècles on donnoit l'absolution immédiatement après la confession des péchés soumis à la pénitence canonique ; ou si l'on ne la donnoit qu'après que la satisfaction étoit achevée. Il ne s'agit point dans cette question des cas de nécessité pressante. Ceux qui soutiennent le premier sentiment, apportent entr'autres un passage de l'histoire ecclésiastique de Sozomène, où, selon la version de Christophorson, & même selon celle de M. de Valois, on lit, en parlant du Pénitencier de l'Eglise de Constantinople, qu'après avoir imposé la pénitence à ceux qui s'étoient confessés, il leur donnoit l'absolution, en les chargeant d'accomplir dans la suite la satisfaction. *Absolvebat confitentes à se ipsis pœnas criminum exacturos*. Mais le participe grec, qui est à l'aoriste, décide la question, & fait voir qu'on ne donnoit l'absolution qu'après que la pénitence étoit accomplie : *ἀπέλυε, παρὰ σφῶν αὐτῶν τὴν δίκην ἐσπεξαμένους*, *dimittebat, cum à se ipsis meritas pœnas exegissent*. C'est ainsi que le savant P. Petau traduit cet endroit dans ses notes sur saint

Lib. 7. cap.
16.

*Ad hares. 59.
pag. 241.*

Epiphane , & M. de Valois est obligé dans ses remarques de substituer à l'aoriste le futur , *εὑρεσόμενος* , sans rien apporter qui autorise ce changement. Quand on ignore le grec , comment se tirer de ces difficultés ?

La différente interprétation de quelques mots grecs dans le décret du Concile de Florence pour la réunion de l'Eglise grecque avec l'Eglise latine , donne aussi lieu à une dispute assez célèbre. Après avoir rapporté les prérogatives du Pape , & avoir dit qu'il a reçu de JESUS-CHRIST un plein pouvoir , le Concile ajoute , *καθ' ὃν τρόπον καὶ ἐν τοῖς παλαιαῖς τῶν οἰκουμενικῶν συνόδων , καὶ ἐν τοῖς ἱεροῖς κανόσι διαλαμβάνεται*. La difficulté est de savoir si ces premières paroles *καθ' ὃν τρόπον* restreignent le pouvoir du Pape dans les bornes marquées par les Conciles & par les saints Canons , comme les Grecs l'entendoient , & comme l'entend encore l'Eglise de France : ou si elles confirment seulement par l'autorité des Conciles & des saints Canons les prérogatives du Pape : en un mot , s'il faut traduire : *QUEMADMODUM ETIAM in gestis œcumenicorum Conciliorum & in sacris Canonibus continetur* ; ou , comme le traduit M. de Launoy , *JUXTA EUM MODUM , qui & in gestis œcumenicorum Conciliorum & in sacris Canonibus continetur*. Il est fâcheux pour un Théologien de demeurer court dans ces sortes de questions , faute d'avoir donné quelque tems à l'étude de la langue grecque.

*Epist. Laun.
édit. anglic.
pag. 295.*

Je me suis un peu étendu sur cet article , parce qu'il me paroît d'une extrême importance & pour les maîtres , & pour les écoliers. La plupart des peres regardent comme absolument perdu le tems qu'on oblige leurs enfans de donner à cette étude , & ils sont bien aises de leur épargner un travail qu'ils croient également pénible & infructueux. Ils avoient , disent-ils , appris aussi le grec dans leur jeunesse , & ils n'en ont rien retenu. C'est le langage ordinaire , qui marque assez qu'on n'en a pas beaucoup oublié. Il faut que les professeurs luttent contre ce mauvais goût , devenu fort commun , & qu'ils fassent de continuels efforts pour ne pas céder à ce torrent qui a déjà presque tout entraîné. Et pour cela ils doivent se bien convaincre eux-mêmes , que le soin qu'ils

donnent à enseigner cette langue est une partie essentielle de leur devoir. En effet l'Université doit se regarder comme responsable au public de ce précieux dépôt qui lui a été confié , & comme chargée de conserver à la France une gloire que les nations voisines semblent vouloir nous enlever. Heureusement la libéralité du Roi , qui a rendu l'Université indépendante du caprice des parens en lui assurant sur les Messageries qui est son ancien patrimoine un honnête revenu , l'a mise par-là plus en état que jamais de faire fleurir l'étude des langues & des sciences.

En supposant ainsi l'utilité & la nécessité de l'étude de la langue grecque , il s'agit maintenant de voir comment il faut s'y prendre pour l'enseigner aux jeunes gens.

ARTICLE SECOND.

De la méthode qu'il faut suivre pour enseigner la Langue Grecque.

AVANT que de proposer aucune règle sur ce sujet , je croi devoir avertir ceux qui songent à apprendre la langue grecque , que de toutes les études qui se font dans les collèges celle-ci est la plus facile , la plus courte , celle dont le succès est le plus assuré , & où j'ai toujours vû réussir presque tous ceux qui s'y sont appliqués. Ce qui rebute ordinairement de cette étude & les maîtres & les disciples , c'est l'idée qu'on s'en forme d'abord comme d'une entreprise très longue & très pénible. L'expérience du contraire devoit bien avoir dissipé ce faux préjugé. Une heure seule , consacrée régulièrement chaque jour à ce travail , met les jeunes gens qui ont quelque esprit en état d'entendre très raisonnablement cette langue au sortir des études. On en voit dans plusieurs collèges répondre publiquement en rhétorique , les uns sur un grand nombre de harangues de Démosthène , les autres sur cinq ou six vies de Plutarque , quelques-uns sur l'Iliade ou sur l'Odyssée d'Homère , & quelquefois sur l'une & l'autre ensemble. Quand à cet âge on est parvenu

à ce point, il n'y a plus d'auteurs grecs dont la lecture doive effraier dans la suite.

La coutume qui s'étoit introduite dans les collèges de faire consister toute cette étude dans la composition des thèmes grecs, avoit donné lieu sans doute au dégoût & à l'aversion presque générale pour le grec qui y régnoit autrefois. L'Université a bien senti que l'usage de cette langue étant maintenant réduit à l'intelligence des auteurs, sans que nous ayions presque jamais besoin ni de la parler ni de l'écrire, elle devoit principalement appliquer les jeunes gens à la traduction.

LE PREMIER soin des maîtres est de leur enseigner à bien lire le grec, & de les accoutumer d'abord à la prononciation usitée de tout tems dans l'Université, & recommandée si soigneusement par les savans. J'appelle ainsi celle qui apprend à prononcer comme on écrit, & qui fait que pour entendre ce que d'autres lisent, on n'a pas besoin de joindre le secours des yeux à celui des oreilles.

Quand ils seront un peu plus avancés, il faudra aussi leur apprendre à écrire le grec correctement & nettement; à distinguer les différentes figures soit des lettres, soit des syllabes; leurs liaisons, leurs abréviations; & pour cela leur mettre devant les yeux les plus belles éditions, & même, quand on en trouvera l'occasion, leur faire voir dans les bibliothèques les anciens manuscrits, dont la beauté surpasse quelquefois celle des impressions les plus achevées. Ce petit travail peut leur tenir lieu de récréation, & leur servira beaucoup dans la suite. J'ai vû de jeunes gens en faire leur plaisir, & y réussir parfaitement.

Quand ils sauront passablement lire, il faut leur faire apprendre la grammaire. Elle doit être courte, nette, françoise, puisque c'est pour des enfans qui n'ont pas encore beaucoup de connoissance de la langue latine. Celle dont l'on se sert dans la plupart des collèges de l'Université me paroît fort bonne. Je souhaiterois seulement qu'elle fut imprimée en caractères plus gros & plus éclatans. Une belle édition, qui frappe les yeux, gagne l'esprit.

& par cet attrait innocent invite à l'étude. Les maîtres distingueront aisément dans la grammaire ce qu'il faut faire apprendre d'abord , & ce qu'il faut réserver pour un âge plus avancé.

Ils ne peuvent trop insister dans les commencemens sur les principes , sur les déclinaisons , & sur les conjugaisons. Il faut que les enfans soient rompus par l'usage sur la formation des tems : qu'ils les récitent tantôt de suite , tantôt en rétrogradant : que toujours ils rendent raison des différens changemens qui y arrivent , & fassent l'application des règles.

Quand ils ont quelqu'âge , & quelque intelligence du latin , cet exercice peut ne durer que trois mois , & encore moins : après quoi on peut leur faire expliquer l'Evangile grec selon saint Luc , mais en allant d'abord très lentement , & rebattant lontems & souvent les principes. Si l'on commence dès la sixième à les mettre dans le grec , comme je croi que cela est à propos , on consacra cette première année entière à leur faire apprendre les principes , sauf vers la fin de l'année à leur faire expliquer trois ou quatre fables d'Esopé , pour leur donner un peu de courage. On continuera la même méthode en cinquième , où on leur fera répéter plus d'une fois tout ce qu'ils auront vû dans la classe précédente , mais en y ajoutant quelque chose , & y semant de la variété pour éviter le dégoût. Je croi qu'il suffira pendant ces deux années de donner chaque jour dans la classe une demie heure à cette étude.

S'ils ont été ainsi instruits , ils n'auront pas de peine à expliquer en quatrième l'Evangile selon S. Luc , ou les Actes des Apôtres , en tout ou en partie. Quelques dialogues de Lucien , quelques endroits choisis ou d'Hérodote , ou de la Cyropédie de Xénophon , & quelques traités d'Isocrate , trouveront leur place en troisième.

Comme la difficulté de la langue grecque consiste principalement dans la grande multitude de mots qu'elle renferme , & qu'il ne faut pour les retenir que de la mémoire , qui pour l'ordinaire ne manque pas aux jeunes gens ; c'est une fort bonne méthode de leur faire appren-

dre les racines grecques mises en vers françois , & de les leur faire citer à chaque mot qu'ils voient. On peut diviser ce livre en deux parties : leur en faire apprendre la première en quatrième , l'autre en troisième , & leur faire répéter le tout en seconde & en rhétorique. Cet exercice , qui ne les chargera pas beaucoup , leur donnera une facilité incroyable pour l'intelligence des auteurs , & leur tiendra lieu d'un long usage , qui ne s'acquiert qu'à force de travail & de tems. Il ne faut pas négliger de leur apprendre chemin faisant les étymologies des mots latins & des mots françois dérivés du grec.

On pourra en seconde faire expliquer quelques livres d'Homère , ou quelques extraits des vies de Plutarque. J'inclinerois beaucoup plus pour le premier , non-seulement parce qu'il est plus facile & plus à la portée des jeunes gens , mais encore parce qu'il convient pour lors de leur donner quelque teinture de la poésie grecque & quelque idée d'un poète si ancien & si excellent ; & qu'il ne seroit pas raisonnable , qu'ayant à voir Virgile presque dans toutes leurs classes , la source où il a puisé tout ce qu'il a de plus beau leur demeurât inconnue. J'aurai lieu d'en parler ailleurs plus au long. Ce qu'il y auroit à craindre , c'est que les jeunes gens , que la nouveauté du langage & des dialectes embarrasse dans les commencemens , étant plus sensibles aux difficultés qu'aux beautés du poète , n'en prissent d'abord du dégoût , & n'en conçussent du mépris , ce que je regarderois comme un très grand malheur en matière d'étude. Mais l'habileté & la prudence du maître peuvent aisément prévenir ce mal.

Les vies de Plutarque peuvent occuper utilement & agréablement les rhétoriciens les plus studieux. Ils ont un droit particulier sur les harangues de Démosthène , le plus parfait des orateurs. On pourroit aussi s'appliquer dans cette classe à leur former le goût par la lecture d'endroits choisis de quelques autres écrivains grecs de l'antiquité , soit orateurs , soit historiens ou poètes.

Ceux qui auront fait quelque progrès dans cette langue , ne doivent pas en interrompre absolument l'étude

pendant leur cours de philosophie, mais y donner quelque tems en particulier. En effet quand prendront-ils quelque idée d'Aristote, & sur-tout de Platon le plus estimé des philosophes anciens, s'ils ne le font dans cette classe ? Et d'ailleurs une si longue interruption leur feroit oublier une partie de ce qu'ils auroient appris : & il en est ainsi de toutes les autres langues, quand on les néglige entièrement.

J'AVOUE, car il faut être de bonne foi en tout, qu'il y a dans les classes un grand obstacle au progrès que les jeunes gens pourroient faire dans l'intelligence de la langue grecque. S'il étoit permis à un maître de suivre son inclination & son attrait, il marcheroit à grands pas avec quelques écoliers qui ont plus d'esprit & plus d'ardeur pour le travail que le commun de la classe : mais tous les autres resteroient en arrière, & ne pourroient suffire à cette marche, ou plutôt à cette course. Le maître, qui sait qu'il est redevable à tous, est donc obligé par ménagement & par devoir de prendre une espèce de milieu pour s'accommoder, autant qu'il le peut, & à la foiblesse & à la force de ses disciples. C'est une règle que doit garder inviolablement quiconque est préposé à la conduite des autres. Guide, a berger, précepteur, pasteur spirituel, tous y sont assujettis. Le particulier peut en souffrir, mais le public y gagne : & ce seroit tout gâter, & renverser l'ordre, que de vouloir en user autrement.

Mais n'y a-t-il donc point de remède à cet inconvénient ? Je sai que dans quelques collèges de l'Université des professeurs, pleins de zèle pour l'avancement de leurs écoliers, en retiennent après la classe plusieurs qui ont bonne volonté, & leur font doubler le pas sans retarder les autres. Mais je n'ose proposer un modèle si parfait, qui me paroît plus admirable qu'imitable, & qui pourroit être nuisible à la santé des professeurs, qu'ils doi-

a Nosti quod parvulos habeam teneros, & oves, & boves fortas mecum : quas si plus in ambulando fecero laborare, morientur una die

cuncti greges.... Ego sequar pauperum, sicut videro parvulos meos posse. Gen. 33. 13. 14.

vent ménager avec soin , sans pourtant s'en rendre esclaves.

J'ai vu pratiquer avec succès un autre moyen , qui n'est pas tout-à-fait sans inconvéniens , (car où n'y en a-t-il point ?) mais qui a de grands avantages. On emploioit le premier quart d'heure de la classe à réciter les leçons : immédiatement après on expliquoit le grec pendant une demie heure pour le gros de la classe. Pendant ce tems-là les plus avancés demeuroient dans la chambre , où un maître particulier , qui n'étoit point gêné par la différence de l'âge & de la capacité , ne consultoit que leurs forces dans les leçons qu'il leur faisoit. Ce secours n'étoit que pour les pensionnaires qui demeuroient dans le collège : mais on pourroit y joindre aussi quelques externes. A l'aide de ce ménagement on en a vu plusieurs faire beaucoup de chemin en peu de tems.

L'ORDRE des classes , que je n'ai pu interrompre , m'a un peu écarté de mon objet : je suis obligé de revenir sur mes pas.

Comme la langue grecque a beaucoup plus de conformité avec la nôtre pour le tour & la phrase qu'avec la latine , d'habiles gens ont cru qu'il étoit à propos que les enfans tradussent de grec en françois. La coutume de leur faire rendre le grec en latin mot pour mot , peut avoir aussi son utilité , du moins dans les commencemens. Mais on ne doit jamais leur permettre d'avoir des gloses interlinéaires , qui ne sont propres qu'à entretenir l'esprit dans une espèce d'engourdissement , en leur présentant l'ouvrage tout fait , & ne laissant rien au travail ni à la réflexion. Je ne sai même s'il ne seroit pas avantageux qu'ils se servissent toujours de textes purement grecs. Car pour lors , quand il se présente quelque difficulté , ils sont obligés de faire effort par eux-mêmes pour la surmonter : au lieu que , s'il y a une version à côté , l'esprit étant naturellement paresseux , les yeux comme d'intelligence avec lui se tournent d'abord de ce côté-là , pour lui épargner toute la peine. C'est ce qui arrive ordinairement à ceux-mêmes qui sont plus avancés en âge , & l'expérience ne fait que trop connoître qu'il est très difficile de résister à cette tentation. On

On peut demander s'il est à propos que les jeunes gens se préparent à l'explication par un travail particulier & domestique, en cherchant eux-mêmes les mots dont ils ignorent la signification : ou si le maître, après leur avoir expliqué le texte de vive voix, peut se contenter de leur faire rendre compte de ce qu'il leur a dit. Pour moi, sans condamner ceux qui pensent autrement, je préférerois cette seconde manière pour les premières années, parce que l'autre entraîne, ce me semble, une grande perte de tems ; & l'on ne peut le ménager avec trop de soin, sur-tout à cet âge, où tous les momens sont précieux. Mais dans la suite il sera bon qu'ils viennent dans la classe préparés à ce qu'on y doit expliquer. Quand ils seront dans les classes supérieures, comme en rhétorique, c'est une excellente méthode par rapport à ceux qui seroient assez forts pour cette sorte d'étude, & que l'on feroit travailler en particulier de la manière que je l'ai dit, de les accoutumer à faire seuls leurs lectures, & à proposer au maître après un certain nombre de jours les difficultés qu'ils y auront rencontrées. Par là on les rend plus attentifs, on les oblige de faire usage de leur esprit, & on les conduit insensiblement à ce qui doit être le but des instructions qu'on leur donne, qui est de pouvoir étudier par eux-mêmes & sans secours.

J'AI DIT qu'on avoit eu raison dans l'Université de substituer l'explication des auteurs grecs à la composition des thèmes : mais je n'ai pas prétendu que celle-ci dût être entièrement bannie. Elle a ses avantages, qui ne doivent pas être négligés. Elle rend les jeunes gens plus exacts, les oblige à faire l'application de leurs règles, les accoutume à écrire correctement, les familiarise davantage avec le grec, & leur donne plus de connoissance du génie de la langue. On doit donc dans la troisième, & dans les classes suivantes, les y exercer de tems en tems, & pour cela leur apprendre quelques règles de syntaxe particulières à cette langue, ce qui se borne à très peu de choses.

Il faudra aussi leur donner quelque teinture des accens. Quoiqu'ils soient d'institution nouvelle, & que les anciens

Grecs ne s'en servissent pas , comme le prouvent les inscriptions & les plus anciens manuscrits , ils sont pourtant d'une grande utilité pour l'explication , le seul accent distinguant souvent les différens tems des verbes , & la différente signification des mots. Il faut prendre garde dans la prononciation de confondre l'accent avec la quantité , ce qui ruine toute l'harmonie , qui fait pourtant une des principales beautés de cette langue. L'accent nous avertit d'élever ou d'abaisser la voix , & la quantité de s'arrêter plus ou moins sur les syllabes. Un peu d'attention & d'exactitude dès les commencemens rendroit cette prononciation facile. La connoissance des accents n'est pas d'un grand travail , & elle est souvent trop négligée , même par les savans.

Je ne dois pas oublier d'avertir qu'il est utile de faire apprendre par cœur aux jeunes gens des endroits choisis des auteurs grecs , & sur-tout des poètes. Ce que nous avons rapporté d'un jeune homme de qualité , qui au sortir du collège récita Homère tout entier , nous marque combien cet usage étoit autrefois commun dans l'Université. Pour renfermer tout en peu de mots , je voudrois que les yeux , les oreilles , la langue , la main , la mémoire , l'esprit , que tout conduisît les jeunes gens à l'intelligence du grec.

Quand ils commenceront à y être un peu formés par la lecture des auteurs , il faudra leur faire remarquer avec soin la phrase , le tour , le génie , la cadence harmonieuse , & sur-tout l'admirable fécondité de cette langue , qui par la dérivation & la composition des mots se multiplie presque à l'infini , & donne au discours une variété prodigieuse. C'est un avantage qui lui est particulier , & qui , ce me semble , ne lui a été contesté que par Cicéron. Ce Romain , amoureux de sa langue jusqu'à la jalousie , s'efforce en plusieurs endroits de ses ouvrages de la relever au dessus de la grecque , même pour l'abondance &

a Ita sentio , & sape disserui , latinam linguam non modò non inopem , ut vulgò putarent , sed locupletiore etiam esse quàm græcam.

1. lib. de fin. bon. & mal. n. 10.

Sape diximus , & quidem cum aliqua querela , non Græcorum modò , sed etiam eorum qui se Græcos

la richesse des expressions ; & il prétend , contre l'évidence , & contre le sentiment commun de tous ceux de son tems , que non seulement la langue latine ne cède pas en ce point à la grecque , mais qu'elle lui est de beaucoup supérieure. La preuve qu'il en apporte est que les Grecs n'ont qu'un mot , savoir *πόνος* , pour signifier *labor & dolor* , qui sont deux choses bien différentes : comme s'ils n'avoient pas *ὀδύνη* , *λύπη* , *ᾠδὴ* , *ἄχος* , & d'autres mots encore , pour exprimer *dolor*. Il ne laisse pas néanmoins après une telle preuve d'insulter à la Grèce d'un ton railleur , comme si la chose étoit pleinement démontrée , tant il est aisé de s'aveugler , quand on se passionne ! *O verborum inops interdum* , dit-il , *quibus abundare te semper putas* , *Græcia* !

*Tuscul. quest.
lib. 2. num. 35.*

Quintilien ^a est de meilleure foi. Dans un chapitre où sa matière l'engage à faire comme un parallèle des deux langues au sujet de l'Atticisme , il ne craint point d'égaliser la langue latine à la grecque pour toutes les autres parties de l'éloquence , mais il n'ose pas même la lui comparer pour ce qui regarde l'élocution.

Il remarque d'abord que la première a un son bien plus dur ; & il en raporte plusieurs raisons , dont je me contenterai d'indiquer ici quelques-unes. Elle manque de certaines lettres , comme * *Upsilon & Zeta* , qui sont d'une

magis quàm nostros haberi volunt, nos non modò non vinci à Græcis verborum copia, sed esse in ea etiam superiores. *Ibid. lib. 3. n. 5.*

^a Latina mihi facundia, ut inventionem, dispositionem, consilio, ceterisque hujus generis artibus similis græcæ, ac prorsus discipula ejus videtur: ita circa rationem eloquendi vix habere imitationis locum. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

* Il paroît par ce passage de Quintilien que l'upsilon des Grecs avoit un son moien entre l'u & l'i des latins , & qu'il répondoit à notre u françois, Usage, Utile, & tel que nous autres François le prononçons en latin, Dominus, Lumen. Mais

l'u des Latins répondoit autrefois à l'ou des François, & à l'v des Grecs. Dominus, Loumen. Les exemples le prouvent clairement. Quand les Romains avoient à écrire en caractères latins un nom grec qui avoit u ils ne se servoient jamais que du simple u. *Ἐπίκουρος*, Epicurus. *Πηλυσίου*, Pelusium. *Βυκεφαλός*, Arethusa. *Πλούταρχος*, &c. Au contraire, toutes les fois que les Grecs vouloient écrire en lettres grecques un nom Romain, ils rendoient l'u simple du latin par v. *Τύδης*. *Λύκωνος*. La règle est constante. On n'auroit pas pu même faire autrement. Car on ne trouve jamais dans le latin la diphtongue ou, parce que le simple u en tenoit lieu. Et

E e ij

extrême douceur , & qui , selon ^a Quintilien , répandent dans le discours je ne sai quelle aménité , quand elle les emprunte pour exprimer des mots grecs , comme *Zephyri* , *Zopyri* ; au lieu que les lettres latines formeroient un son pesant & grossier. La sixième lettre de l'alphabet latin , qui est une F , ^b forme moins une voix humaine , qu'un dur sifflement. Il en faut dire autant de l'*v* consonne , (*servus*) auquel on avoit voulu substituer le *digamma* *Æolique*. Les ^c latins finissent la plupart des mots par une *m* , qui est une lettre comme mugissante ; ce qui n'arrive jamais chez les Grecs , qui en sa place emploient le *nu* , lettre d'un son très clair & très net , sur tout à la fin , où elle est peu d'usage en latin.

Quintilien passe ensuite à un inconvénient plus considérable de la langue latine , qui ^d manque de mots pour exprimer beaucoup de choses qu'elle ne peut faire entendre que par le secours de la métaphore , ou de la périphrase : & ^e Cicéron même , malgré sa prévention , est forcé de l'avouer. Dans les choses même qui ont leur dénomination particulière , la disette de cette langue l'oblige de revenir souvent aux mêmes termes , & de tomber dans de fréquentes répétitions : ^f au lieu que les Grecs ont abondance non seulement de mots , mais d'idiomes tous différens les uns des autres.

Il n'en est pas de ces idiomes ou dialectes de la langue grecque , comme des différens jargons qui régner en dif-

lorsque les Latins vouloient exprimer le son de l'u françois , ils emploient l'upsilon grec. Zephyrus. Sylla. Papyrius. Tympanum.

^a Quod cum contingit , nescio quomodo velut hilarior protinus renidet oratio , ut in ZEPHYRIS ZOPYRISQUE : quæ si nostris literis scribantur , furdum quiddam & barbarum efficient. *Ibid.*

^b Penè non humana voce , vel omnino non voce potius , inter discrimina dentium efflanda est. *Ibid.*

^c Pleraque nos illâ quasi mugiente literâ cludimus , M , quæ nullum græcè verbum cadit. At illi jucundam , & in fine præcipue quasi tin-

nientem , illius loco ponunt , quæ est apud nos rarissima in clausulis. *Ibid.*

^d His illa potentiora , quod res plurimæ carent appellationibus , ut eas necesse sit transferre , aut circumire. *Ibid.*

^e Equidem soleo etiam quod uno Græci , si aliter non possum , idem pluribus verbis exponere. *De fin. bon. & mal. lib. 3. n. 15.*

^f Etiam in iis quæ denominata sunt , summa paupertas in eadem nos frequentissimè revolvit : at illis non verborum modò , sed linguarum etiam inter se differentium copia est. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

férentes provinces de notre France , qui sont une manière de parler grossière & corrompue , & qui ne méritent pas d'être appelés un langage. Chaque dialecte étoit un langage parfait dans son genre , qui avoit cours chez certains peuples ; qui avoit ses règles & ses beautés particulières ; & dont nous voions que d'excellens auteurs ont fait également usage soit en prose , soit en vers , souvent même en mêlant tous les dialectes ensemble , de sorte pourtant qu'il y en a toujours quelqu'un qui domine dans chaque auteur. De là résulte cette variété & cette richesse de tours & d'expressions qu'on admire dans la langue grecque , & qui ne se trouvent point dans les autres.

P A R M I ces différens idiomes, ^a l'Atticisme, qui étoit proprement le langage des Athéniens , l'emportoit infiniment sur les autres. C'étoit un goût comme naturel au climat , qui ne se transportoit point ailleurs. Athènes étoit la seule ville de la Grèce , où l'on trouvât , même parmi la populace , ces oreilles fines & délicates dont Cicéron parle , *Atticorum aures teretes & religiose* , qui discernoient à une phrase , à une expression , au son même de la voix , si l'on étoit étranger ou non , ^b témoin ce qui arriva à Théophraste ; & qui rendoient les orateurs attentifs jusqu'au scrupule , pour ne pas laisser échaper un seul mot qui pût blesser des auditeurs si difficiles à contenter.

Orat. n. 27.

Il est important de faire remarquer aux jeunes gens

^a Qualis apud Græcos Atticissimos ille redolens Athenarum proprium saporem. *Quintil. lib. 6. cap. 3.*

Quid est quod in iis demum Atticum saporem putent ? Ibi demum thymum redolere dicant ? .. Æschines intulit eò studia Athenarum , quæ , velut fata quædam cælo terræque degenerant , saporem illum Atticum peregrino miscuerunt. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

^b Tincam Granus obruebat nescio quo sapore vernaculo : ut ego jam non minor illud Theophrasto accidisse , quod dicitur , cum percontaretur ex anicula quadam , quanti aliquid venderet , & respon-

disset illa , atque addidisset , Hospes , non pote minoris : tulisse eum molestè , se non effugere hospitis speciem , cum ætatem ageret Athenis , optimèque loqueretur. Omnino (sicut opinor) in nostris est quidam urbanorum , sicut ille Atticorum , sonus. *Cic. in Brut. n. 172.*

Quomodo & illa Attica anus Theophrastum , hominem aliqui discretissimum , annotata unius affectatione verbi , hospitem dixit : nec alio se id deprehendisse interrogata respondit , quàm quod nimum Atticè loqueretur. *Quintil. lib. 6. cap. 1.*

dans la lecture des auteurs grecs , autant que cela est possible , ce que c'étoit que cet Atticisme , dont parlent si souvent les anciens , & qu'il est plus aisé de sentir que de définir. Cicéron a raison d'avertir de ne le pas borner à une seule espèce d'éloquence. Il est vrai qu'il paroît souvent dans le genre simple , où son caractère propre est de dire les choses les plus communes & les plus petites avec une naïveté , une grace , une beauté , une délicatesse , inimitables à toute autre langue. D'où vient , ^a comme l'a observé Quintilien , que la Comédie grecque l'emporte infiniment sur la latine , dont le langage n'est point susceptible de cette grace & de cette finesse , que les Grecs eux-mêmes ne peuvent transporter dans un autre dialecte. Ainsi quelque délicat que nous paroisse Térence , il est encore bien éloigné de la finesse & de la beauté d'Aristophane.

Cependant il faut se souvenir que l'Atticisme convient au genre sublime , comme au genre simple & au tempéré. Y eut-il jamais un stile plus Attique que celui de ^b Démosthène , & de Platon son maître : & y en eut-il en même tems de plus vif & de plus élevé ? Il en étoit de même de ^c Périclès , dont l'éloquence néanmoins est toujours comparée au foudre & au tonnerre. Mais ils joignoient tous à ce caractère de force & de grandeur , une douceur & un agrément qui étoit proprement l'effet de l'Atticisme.

On peut donc accorder ce nom à un discours , où tout est naturel & où tout coule de source , où rien n'est

^a In comœdia maximè claudicamus... Vix levem consequimur umbram , adeo ut mihi sermo ipse Romanus non recipere videatur illam solis concessam Atticis venerem , quando eam ne Græci quidem in alio genere linguæ obtinuerint. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

^b Quo ne Athenas quidem ipsas , dit Cicéron , magis credo fuisse Atticas. *Orat. n. 27.*

^c Si solum illud est Atticum (ele-

ganter enucleatéque dicere) ne Pericles quidem dixit Atticè. Qui si tenui genere uteretur , nunquam ab Aristophane poëta fulgurare , tonare , permiscere Græciam dictus esset. *Cicer. Orat. n. 29.*

Quid Pericles ? ... cujus in labris veteres Comici... leporem habitasse dixerunt , tantamque in eo vim fuisse , ut in eorum mentibus , qui audissent , quasi aculeos quosdam relinqueret. *3. de Orat. n. 138.*

affecté, & cependant où tout plait ; où les grandes & les petites choses sont dites avec une grace égale , quoique différente ; où règne a un certain sel & un assaisonnement secret , qui en relève le goût , qui ne laisse rien d'insipide , qui se fait par-tout sentir au lecteur ou à l'auditeur , qui pique sa curiosité , & pour ainsi dire excite sa soif ; enfin pour conclure en un mot , où tout est bien dit , car c'est la définition abrégée qu'en donne Cicéron , *ut bene dicere , id sit Atticè dicere.*

*De opt. gen.
Orat. n. 13.*

b C'est sur ce modèle que se forma ce qu'on appelloit l'urbanité Romaine , qui ne souffroit ni dans les pensées , ni dans l'expression , ni même dans la manière de prononcer , rien de rude & de choquant , ou qui sentît l'étranger ; en sorte qu'elle consistoit moins dans chaque phrase séparée , que dans un certain air du discours , & dans un caractère qui y régnoit universellement , & qui étoit propre à la ville de Rome , comme l'Atticisme à celle d'Athènes.

Cicéron y a excellé plus que tout autre , & je ne sai si l'on peut rien trouver de plus parfait en ce genre que ses traités de l'orateur , sur-tout dans les dialogues qui y sont insérés , où brille une grace inimitable d'élocution , & comme une fleur de politesse , en quoi consiste principalement l'urbanité.

Nous avons aussi dans notre langue des ouvrages en ce genre , qui ne le cèdent point aux anciens : où tout est dit avec esprit , mais avec simplicité ; où une raillerie fine & délicate semble avoir emprunté le langage

a Velut simplex orationis condimentum , quod sentitur-latente judicio velut palato , excitatque & à tædio defendit orationem. Sanè tamen , ut sal in cibis paulo liberalius aspersus , si tamen non sit immodicus , affert aliquid propriæ voluptatis : ita hi quoque in dicendo sales habent quiddam quod nobis faciat audiendi sitim. *Quintil. lib. 6. cap. 4.*

b Nam meo quidem judicio illa est urbanitas , in qua nihil absconum , nihil agreste , nihil inconditum , nihil peregrinum , neque sensu , neque verbis , neque ore gestuve possit deprehendi : ut non tam sit in singulis dictis , quàm in toto colore dicendi : qualis apud Græcos Atticissimos ille redolens Athenarum proprium saporem. *Quintil. lib. 6. cap. 4.*

de la nature même ; où les questions les plus abstraites deviennent sensibles & palpables par l'air de naïveté qu'on leur donne ; enfin où l'on voit également les matières enjouées & sérieuses traitées avec tout l'agrément & toute la dignité qui leur conviennent.

Je prie le lecteur de me pardonner cette petite digression sur l'Atticisme , qui paroît sortir un peu des bornes de la grammaire , & être plus du ressort de la rhétorique.

Il y auroit beaucoup d'autres réflexions , à faire sur le génie , le tour , la beauté ; la richesse de la langue grecque : mais je laisse ces réflexions à l'habileté des maîtres. Ils trouveront dans leur propre fonds de quoi suppléer à tout ce qui manque ici : & la méthode grecque , qui est depuis longtemps entre les mains de tout le monde , leur fournira à eux mêmes tout ce qu'on peut désirer sur ce sujet.



CHAPITRE

CHAPITRE TROISIÈME.

DE L'ETUDE

DE LA

LANGUE LATINE.

C'EST l'étude de cette langue qui fait proprement l'occupation des classes, & qui est comme le fonds des exercices du Collège, où l'on apprend non-seulement à entendre le latin, mais encore à l'écrire, & à le parler. Comme de ces trois parties la première est la plus essentielle, & qu'elle prépare & conduit aux deux suivantes, ce sera aussi sur celle-là que j'insisterai davantage, sans pourtant négliger les autres. Je ne garderai point d'autre ordre dans les réflexions que j'ai à faire sur cette matière que celui des études mêmes, en commençant par ce qui regarde les premiers élémens de cette langue, & parcourant ensuite toutes les classes jusqu'à la rhétorique exclusivement, qui aura un traité particulier.

Quelle méthode il faut suivre pour enseigner le Latin.

La première question qui se présente, est de savoir quelle méthode il faut suivre pour enseigner cette langue. Il me semble qu'à présent l'on convient assez généralement que les premières règles que l'on donne pour apprendre le latin, doivent être en françois, parce qu'en toute science, en toute connoissance, il est naturel de passer d'une chose connue & claire à une chose qui est inconnue & obscure. On a senti qu'il n'étoit pas moins absurde, & moins contraire au bon sens, de donner en latin les premiers préceptes de la langue latine, qu'il le

Tome I.

F f

feroit d'en user ainsi pour le grec , & pour toutes les langues étrangères.

Mais faut-il commencer par la composition des thèmes , ou par l'explication des auteurs ? C'est ce qui fait plus de difficulté , & sur quoi les sentimens sont partagés. A ne consulter encore que le bon sens & la droite raison , il semble que la dernière méthode devoit être préférée. Car , pour bien composer en latin , il faut un peu connoître le tour , les locutions , les règles de cette langue , & avoir fait amas d'un nombre assez considérable de mots , dont on sente bien la force , & dont on soit en état de faire une juste application. Or tout cela ne se peut faire qu'en expliquant les auteurs , qui sont comme un dictionnaire vivant , & une grammaire parlante , où l'on apprend par l'expérience même la force & le véritable usage des mots , des phrases , & des règles de la syntaxe.

Il est vrai que la méthode contraire a prévalu , & qu'elle est assez ancienne : mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'on doive s'y livrer aveuglément & sans examen. Souvent la coutume exerce sur les esprits une espèce de tyrannie qui les tient dans la servitude , & les empêche de faire usage de la raison , qui dans ces sortes de matières est un guide plus sûr que l'exemple seul , quelque autorisé qu'il soit par le tems. Quintilien reconnoît que pendant les vingt années qu'il enseigna la rhétorique , il avoit été contraint de suivre en public la coutume qu'il avoit trouvée établie dans les écoles , de n'y pas expliquer les auteurs , & il ne rougit point d'avouer qu'il avoit eu tort de se laisser entraîner par le torrent.

*Quintil. lib.
2. cap. 5.*

On ne se trouve point mal dans l'Université de Paris d'avoir apporté en d'autres choses quelques changemens à l'ancienne manière d'enseigner. Je voudrois qu'il fût possible d'y faire quelque essai de celle dont nous parlons , afin de s'assurer par l'expérience , si elle auroit dans le public le même succès que je sai qu'elle a eu dans le particulier à l'égard de plusieurs enfans.

Mais , en attendant , on doit être fort content du sage

milieu que suit l'Université, en ne se livrant point totalement à une seule de ces méthodes, mais en les unissant toutes deux ensemble, & tempérant l'une par l'autre, de sorte pourtant qu'elle donne plus de tems, même dans les commencemens, à l'explication des auteurs, qu'à la composition des thèmes.

Des premiers élémens de la Langue Latine.

JE SUPPOSE qu'il s'agit d'instruire un enfant qui n'a encore aucune connoissance de la langue latine. Je croi qu'il faut s'y prendre de la même manière que pour le grec; c'est-à-dire lui faire apprendre les déclinaisons, les conjugaisons, & les règles les plus communes de la syntaxe. Et quand il est bien ferme sur ces principes, & qu'il se les est rendu familiers par de fréquentes répétitions, on le doit mettre pour lors dans l'explication de quelque auteur facile, où l'on va d'abord très lentement, rangeant exactement tous les mots dans leur ordre naturel; rendant raison de tout, genre, cas, nombre, personne, tems, &c. lui faisant appliquer toutes les règles qu'il a vûes; & à mesure qu'il avance, y en ajoutant de nouvelles & de plus difficiles.

C'est un avis nécessaire pour tout le cours des études, mais sur-tout pour celles dont je parle maintenant, de bien faire ce que l'on fait, d'enseigner à fond ce que l'on a à enseigner, de bien inculquer aux enfans les principes & les règles, & de ne point trop se hâter de les faire passer à d'autres choses plus relevées & plus agréables, mais moins proportionnées à leurs forces. ^a Cette méthode d'enseigner rapide & superficielle, qui flate assez les parens, & quelquefois même les maîtres, parce qu'elle fait paroître davantage les écoliers, bien loin de les avancer, les retarde considérablement, & empêche

^a Quod etiam admonere super-
vacuum fuerat, nisi ambitiosa festi-
natione plerique à posterioribus in-
ciperent: & dum ostentare discipu-

los circa speciosiora malant, com-
pendio morarentur. *Quintil. lib. 1.*
cap. 7.

souvent tout le progrès des études. ^a Il en est de ces principes des sciences, comme des fondemens d'un édifice. S'ils ne sont solides & profonds, tout ce qu'on bâtit dessus est ruineux. Il vaut mieux que les enfans sachent peu de choses, pourvû qu'ils les sachent à fond & pour toujours. Ils apprendront assez vite, s'ils apprennent bien.

Pour ce qui est de ces commencemens, je n'hésite point à décider qu'il en faut presque absolument écarter les thèmes, qui ne sont propres qu'à tourmenter les enfans par un travail pénible & peu utile, & à leur inspirer du dégoût pour une étude, qui ne leur attire ordinairement de la part des maîtres que des réprimandes & des châtimens. Car les fautes qu'ils font dans leurs thèmes étant très fréquentes, & presque inévitables, les corrections le deviennent aussi : au lieu que l'explication des auteurs, & la traduction, où ils ne produisent rien d'eux-mêmes, & ne font que se prêter au maître, leur épargnent beaucoup de tems, de peine, & de punitions.

J'ai toujours souhaité qu'il y eût des livres composés exprès en latin pour les enfans qui commencent. Ces compositions devroient être claires, faciles, agréables. D'abord les mots seroient presque tous dans leur ordre naturel, & les phrases fort courtes. Ensuite on augmenteroit insensiblement les difficultés à proportion du progrès que les jeunes gens peuvent faire. Sur-tout on auroit soin de faire entrer des exemples de toutes les règles qu'on doit leur apprendre. L'élégance n'est pas ce qu'il y faudroit principalement chercher, mais la netteté. Il s'agit de leur apprendre des mots latins, de les accoutumer aux différentes constructions propres à cette langue, & d'appliquer les règles de la syntaxe à ce qu'on leur fera lire. On pourroit leur donner quelques apophthegmes des anciens, quelques histoires tirées de l'Écriture sainte, comme celles d'Abel, de Joseph, de Tobie, des frères Machabées, & d'autres pareilles. Les auteurs profanes en peuvent aussi fournir de fort belles.

^a Quæ (grammatica) nisi oratori futuro fundamenta fideliter jecerit, quidquid superstruxeris, corruet. *Quintil. lib. 1. cap. 5.*

J'en proposerai ici quelques essais fort courts , & qui ne regarderont que les commencemens. Je croi que dans les histoires qu'on tire de l'Ecriture sainte , on doit ordinairement changer les expressions & les tours qui ne se trouvent point dans les auteurs latins. C'est pour cela que dans l'histoire de Tobie qui suit , au lieu de , *in diebus Salmanasar* , j'ai mis , *tempore Salmanasar* ; & au lieu de , *in captivitate positus* , j'ai mis , *in captivitatem abductus*. Ce mot *concaptivus* , n'est pas latin ; non plus que *consortium* , dans le sens où il est pris ici : j'ai substitué au premier , *exilii sui comitibus* ; & au second *societatem*.

Un ancien * Professeur de l'Université , à qui j'ai communiqué mes vûes , a bien voulu composer de ces sortes d'histoires tirées de l'Ecriture sainte , pour l'usage des enfans qui commencent à étudier la langue latine , ou qui sont dans les premières classes. J'espère que le public aura lieu d'être content de ce petit ouvrage , & que l'approbation qu'il lui donnera portera l'Auteur à en composer un second dans le même goût , mais d'un genre différent , où l'on ramassera des histoires & des maximes de morale , tirées des anciens auteurs & composées pour l'ordinaire de leurs propres termes , mais dégagées de toutes les difficultés , & proportionnées à la foiblesse des commençans.

* M. Heuzet, autrefois Professeur au Collège de Beauvais.

** Ce second ouvrage a paru depuis la première édition du mien , & l'approbation du public a ratifié mes conjectures. En effet je ne sache point de livre qui puisse être plus utile & en même tems plus agréable aux jeunes gens. On y a ramassé avec beaucoup d'ordre & de choix des principes excellens de morale , & sur chaque matière des traits d'histoire très intéressans. Je connois des personnes fort habiles , qui avouent que la lecture de ce petit livre leur a causé un très grand plaisir.

** On les trouve l'un & l'autre chez la Veuve Estienne Libraire.

T O B I A S.

Tobias ex tribu Nephtali captus fuit tempore Salmanasar regis Assyriorum. In captivitatem abductus viam veritatis non deseruit. Omnia bona , quæ habere poterat , quoti-

En Tob. i. 2.

die sui exilii comitibus impertiebat. Cùm esset junior omnibus, nihil tamen puerile gessit. Denique, cùm irent omnes ad vitulos aureos quos Jeroboam rex Israel fecerat, hic solus fugiebat societatem omnium. Pergebat autem ad templum Domini, & ibi adorabat Deum. Hæc & his similia secundum legem Dei puerulus observabat.

EPAMINONDAS.

Ex Eliano
lib. 5. cap. 5.

Epaminondas, Dux clarissimus Thebanorum, unam solùm habebat vestem. Itaque quoties eam mittebat ad fullonem, ipso interim cogeatur continere se domi, quòd ei vestis altera deesset. In hoc statu rerum, cùm ei Persarum rex magnam auri copiam misisset, noluit eam accipere. Si rectè judico, meliorem animo fuit is qui aurum recusavit, quàm qui obtulit.

FILIE PIETAS IN MATREM.

Ex Valen.
Max. lib. 5.
cap. 4. num. 7.

Prætor mulierem sanguinis ingenui, damnatam capitali crimine apud tribunal suum, tradidit triumviro necandam in carcere. Is qui custodiæ præerat, misericordiâ motus, non eam protinus strangulavit. Quin etiam permisit ejus filie ingredi ad matrem, sed postquam explorasset eam diligenter, ne fortè cibum aliquem inferret: existimans futurum ut inedia consumeretur. Cùm autem jam dies plures effluxissent, miratus quòd tam diu viveret, curiosus observatâ filia animadvertit ejus lacte matrem nutriri. Quæ res tam admirabilis ad Judices perlata remissionem pænæ mulieri impetravit. Nec tantam matris salus donata filie pietati est, sed ambæ perpetuis alimentis publico sumptu sustentatæ sunt, & carcer ille, extructo ibi Pietatis templo, consecratus. Quò non penetrat, aut quid non excogitat pietas, quæ in carcere servandæ genitricis novam rationem invenit? Quid enim tam inusitatum, quid tam inauditum, quàm matrem natæ uberibus alitam fuisse? Putaret aliquis hoc contra rerum naturam factum, nisi diligere parentes prima naturæ lex esset.

Plin. hist. nat.
lib. 7. cap. 36.

J'ai laissé exprès un peu plus de difficulté dans la dernière histoire, parce qu'à mesure que les enfans avanceront dans l'intelligence du latin, il faut que ce qu'on leur fera expliquer soit plus difficile.

Je prie les maîtres qui sont chargés de l'éducation des enfans avant qu'ils entrent au Collège , de vouloir bien examiner sans prévention , & s'assurer par l'épreuve même , si cette manière d'instruire n'est pas plus courte , plus facile , plus sûre , que celle qu'on emploie ordinairement en leur faisant d'abord composer des thèmes. Les mêmes règles reviennent ici & leur sont souvent répétées , mais avec cette différence , qu'ils en trouvent l'application toute faite dans les auteurs qu'ils expliquent , au lieu qu'ils sont obligés de la faire eux-mêmes dans les thèmes , ce qui les expose , comme je l'ai déjà observé , à faire bien des fautes , & à souffrir beaucoup de réprimandes & de punitions. Je ne puis m'empêcher , en consultant le bon sens & la droite raison , de croire que des enfans accoutumés ainsi à expliquer pendant six ou neuf mois , & à rendre compte ensuite de leur explication , soit de vive voix , soit par écrit , ou plutôt de l'une & de l'autre manière , seront bien plus en état après cela de commencer à faire des thèmes , si l'on le juge à propos , & d'entrer en sixième.

Je dois encore avertir les maîtres chargés de donner aux enfans les premières instructions , d'être fort attentifs à leur faire prendre un ton naturel en lisant , en expliquant , & en récitant leurs leçons. J'appelle un ton naturel , celui dont on se sert ordinairement dans la conversation , en parlant à un ami , en faisant un récit ; & il feroit pour lors ridicule de crier à pleine tête , comme il est assez ordinaire aux enfans de le faire. Je sais par expérience combien il en coûte dans la suite pour les corriger de ce défaut , dont ils conservent toujours quelque chose dans leur prononciation.

De ce qu'il faut observer en sixième & en cinquième.

LE TRAVAIL des basses classes , par rapport à l'intelligence de la langue latine , consiste dans l'explication des auteurs , dans la composition des thèmes , & dans la traduction. J'ai traité ce dernier point ailleurs : je parlerai ici des deux autres.

De l'explication des Auteurs.

ON SE PLAINT avec raison que les auteurs latins manquent pour la fixième & pour la cinquième. Ceux qu'on y peut utilement expliquer, se réduisent à deux ou trois, Phedre, Cornélius Nepos, Cicéron. Car je ne sai si l'on doit mettre de ce nombre Aurélius Victor & Eutrope, qui sont des abrégés assez informes de l'histoire Romaine, remplis ordinairement d'un grand nombre de noms propres & de dates de chronologie, fort capables de rebuter des enfans qui commencent à étudier le latin. On pourroit même douter si les épîtres de Cicéron sont bien propres pour ces classes, parce qu'elles sont un peu sérieuses, & souvent obscures & difficiles. Quoiqu'il en soit, ces auteurs se réduisent à trois, & ne suffisent pas pour ces deux classes, sur-tout en supposant que les enfans entrent dans la première déjà un peu formés à l'explication.

On y peut, ce me semble, facilement suppléer, en tirant de Cicéron, de Tite-Live, de César, & d'autres auteurs pareils, des endroits choisis, soit pour l'histoire, soit pour la morale, & en les accommodant à la portée des enfans. Sénèque, Pline, & Valère Maxime, quoique moins purs, pourront aussi fournir des histoires & des maximes, que l'habileté de ceux qui les prépareront réduira à un stile plus clair & plus pur. J'en donnerai ici quelques essais.

I.

IMPIOS TORQUET CONSCIENTIA.

Cic. lib. 1. de
Leg. n. 40.
Tacit. Annal.
lib. 6. n. 6.
Ibid. lib. 14
n. 10.

Angor & sollicitudo conscientiae diu nocturne vexat impios. Non immerito aiebat Sapiens, si recludantur tyrannorum mentes, posse aspici laniatus & ictus. Ut enim corpora verberibus, ita sevitia & libidine animus dilaceratur... Dicitur Nero, postquam matrem Agrippinam interfecit, perfecto demum scelere, magnitudinem ejus intellexisse. Per reliquum noctis modo in tenebris & cubili se occultans, modo prae pavore

vore exurgens, & mentis inops, lucem operiebatur, tanquam exitium allaturam.

II.

D A M O C L E S.

Dionysius Tyrannus Syracusanorum, cum omni opum & voluptatum genere abundaret, indicavit ipse quàm parum esset beatus. Nam cum quidam ex ejus assentatoribus Damocles commemoraret in sermone copias ejus, opes, majestatem, rerum abundantiam, magnificentiam ædium regiarum; negaretque unquam beatiorum illo quemquam fuisse: Vis-ne igitur, inquit, Damocle, quoniam hæc te vita delectat, ipsam eandem degustare, & fortunam experiri meam? Cum se ille cupere dixisset, collocari jussit hominem in aureo lecto, strato pulcherrimis stragulis, abacosque complures ornavit argento auroque celato. Tum ad mensam eximiâ formâ pueros delictos jussit consistere, eosque ad nutum illius intuentes diligenter ministrare. Aderant unguenta, coronæ: incendebantur odores: mensæ conquistissimæ epulis extruebantur. Fortunatus sibi Damocles videbatur. In hoc medio apparatu fulgentem gladium, è lacunari setâ equinâ appensam, dimitti jussit, ut impenderet illius beati cervicibus. Itaque nec pulcros illos administratores aspiciebat, nec plenum artis argentum: nec manum porrigebat in mensam: jam ipsæ defluebant coronæ. Denique exoravit tyrannum ut abire liceret, quod jam beatus esse nollet. Satis-ne videtur declarasse Dionysium, nihil esse ei beatum, cui semper aliquis terror impendeat?

E Tuscul.
quest. lib. 5. n.
61. 62.

III.

MAGISTRI FALISCORUM PERFIDIA.

Romani Camillo dulce Falerios obsidebant. Mos erat tunc apud Faliscos, ut plures simul pueri unius magistri curæ demandarentur. Principum liberos, qui scientiâ videbatur præcellere, erudiebat. Is cum in pace instituisset pueros ante urbem lusus exercitationisque causâ producere; eo more per belli tempus non intermisso, die quadam eos paulatim solito lon-

Tit. Liv. lib.
5. n. 27.

gius trahendo à porta, in castra Romana ad Camillum perduxit. Ibi scelesto facinori scelestiorem sermonem addidit: Falerios se in manus Romanorum tradidisse, cum eos pueros, quorum parentes in ea civitate principes erant, in eorum potestatem dedidisset. Quæ ubi Camillus audivit, hominis perfidiam execratus: Non ad similem tui, inquit, nec populum, nec imperatorem, cum scelesto munere scelestus ipse venisti. Sunt belli etiam, sicut pacis, jura, justè quo non minùs quàm fortiter bella gerere didicimus. Arma habemus non adversum eam ætatem, cui etiam captis urbibus parcitur; sed adversus hostes armatos, à quibus injustè laceSSI fuimus. Denudari deinde jussit ludi magistrum, eumque manibus post tergum alligatis reducendum Falerios pueris tradidit; virgasque eis, quibus proditorem agerent in urbem verberantes, dedit. Falisci Romanorum fidem & justitiàm admirantes, ultro se iis dediderunt, rati sub eorum imperio melius se quàm legibus suis victuros. Camillo & ab hostibus & à civibus gratiæ actæ. Pace data, exercitus Romam reductus.

I V.

DAMONIS ET PYTHIÆ FIDELIS AMICITIA.

Val. Max. 1. Damon & Pythias, Pythagoricæ prudentiæ sacris initiati, tam fidelem inter se amicitiam junxerant, ut alter pro altero mori parati essent. Cùm eorum alter à Dionysio tyranno nece damnatus, impetrasset tempus aliquod, quo profectus domum res suas ordinaret; alter vadem se pro reditu ejus dare tyranno non dubitavit, ita ut, si ille non revertisset ad diem, moriendum esset sibi ipsi. Igitur omnes, & in primis Dionysius, novæ atque ancipitis rei exitum cupidè expectabant. Appropinquante deinde defnita die, nec illo redeunte, unusquisque stultitiæ damnabat tam temerarium sponsorem. At is nihil se de amici constantia metuere prædicabat. Et verò ille ad diem dictam supervenit. Admiratus eorum fidem tyrannus, petivit ut se in amicitiam tertium reciperent.

Val. Max. 1.

4. cap. 7.

Cic. lib. 3. de

Offic. n. 45.

V.

STILPONIS PRÆCLARA VOX.

*Urbem Megara ceperat Demetrius , cui cognomen Polior- Senec. de con-
cetes fuit. Ab hoc Stilpon philosophus interrogatus , num quid Rant. sap. c. 5.
perdidisset ; Nihil , inquit : omnia namque mea mecum sunt.
Atqui & patrimonium ejus in prædam cesserat , & filias ra-
puerat hostis , & patriam expugnaverat. Ille tamen , capta
urbe , nihil se damni passum fuisse testatus est. Habebat enim
secum vera bona , doctrinam scilicet & virtutem , in quæ hostis
manum injicere non poterat : at ea , quæ à militibus diripie-
bantur , non judicabat sua. Omnium scilicet bonorum , quæ
extrinsecus adveniunt , incerta possessio est. Ita inter micantes
ubique gladios , & ruentium tectorum fragorem , uni homini
pax fuit.*

V I.

BENEFICIA VOLUNTATE CONSTANT.

*Beneficia non in rebus datis , sed in ipsa benefaciendi vo- Senec. de be-
luntate consistunt. Nonnunquam magis nos obligat , qui de- nef. lib. 1. cap.
dit parva magnificè ; qui regum æquavit opes animo ; qui 7. & 8.
exiguum tribuit , sed libenter. Cum Socrati multa multi pro
suis quisque facultatibus offerrent , Eschines pauper auditor ,
Nihil , inquit , dignum te quod dare tibi possim , invenio , &
hæc tantum pauperem me esse sentio. Itaque dono tibi quod
unum habeo , me ipsum. Hoc munus rogo , qualecumque est ,
non dedigneris , cogitesque alios , cum multam tibi darent , plus
sibi reliquisse. Cui Socrates : Istud quidem , inquit , magnam
mibi manus videtur , nisi fortè parvo te æstimas. Habebo ita-
que curæ , ut te meliorem tibi reddam , quàm accepi. Vicit
Eschines hoc munere omnem juvenum opulentorum munificen-
tiam.*

Je n'ai pas besoin de m'étendre ici beaucoup pour mon-
trer combien de pareils endroits d'auteurs anciens , choi-
sis & préparés avec soin & avec discernement , peuvent
être en même tems utiles & agréables aux jeunes gens. Tout

ce qu'on peut desirer s'y trouve ce me semble en même tems : le fonds du Latin , l'application des règles , les mots , les pensées , les réflexions , les maximes , les faits ; & un maître habile saura bien faire valoir tout cela.

Il commencera toujours par la construction , & rangera chaque mot à sa place naturelle. Il fera expliquer d'abord simplement , en sorte qu'on rende la force de toutes les expressions. Je tirerai de l'histoire de Damoclès des exemples de ce que je croi qu'on doit pratiquer dans l'explication des auteurs pour ceux qui commencent.

Dionysius tyrannus Syracusanorum , » Denys tyran des Syracusains , *cum abundaret omni genere opum & voluptatum* , » comme il abondoit en tout genre de richesses & de plaisirs , *indicavit ipse quàm parum esset beatus* , montra lui-même combien peu il étoit heureux. « Quand les écoliers sont un peu avancés , tels que je les suppose lorsqu'ils entrent en sixième , je croi qu'il vaut mieux couper ainsi une phrase en différens morceaux qui font un sens complet , & dont les termes sont liés ensemble naturellement , que de les séparer tous , & d'appliquer le françois à chaque mot latin , de cette sorte : *Dionysius* , Denys : *tyrannus* , tyran : *Syracusanorum* , des Syracusains. Après qu'ils ont expliqué ainsi une phrase en rendant la force de tous les mots , s'il y a quelque expression , ou quelque tour plus élégant à mettre , on les substitue : » Denys tyran de Syracuse , quoiqu'il fût dans l'abondance » de toute sorte de biens & de plaisirs , fit sentir lui-même combien peu il étoit heureux. « On leur rend raison de ces changemens.

Dans cette première phrase , quoique très courte , il y a cinq ou six règles à expliquer. Pourquoi *Syracusanorum* & *opum* au génitif ? Pourquoi *genere* à l'ablatif ? Pourquoi *abundaret* au subjonctif ? Que signifie *quàm* joint à *beatus* ? Pourquoi *esset* au subjonctif ? & pourquoi *beatus* au nominatif ? Presque toutes ces règles se trouvent dans le Rudiment , & il faut toujours les rapporter mot à mot comme elles sont dans leurs livres , afin de les leur inculquer davantage , & d'éviter toute confusion. Celle qui regarde le régime d'*abundare* n'y est pas. Le maître la

leur dit de vive voix, telle par exemple qu'elle est dans la grammaire de Port-Royal. *Les verbes d'abondance ou de privation gouvernent le plus souvent l'ablatif.* On cite les exemples qui y sont rapportés. On se contente d'abord de leur dire cette règle, qui est courte & simple; dans la suite, quand l'occasion s'en présente, on leur fait remarquer que *quelques-uns de ces verbes reçoivent assez indifféremment le génitif ou l'ablatif*, & l'on en apporte des exemples.

Il y a dans cette histoire beaucoup d'expressions peu ordinaires, qu'on tâche de leur bien faire entendre: *stragulum*, *abacus*, *unguentum*, *lacunar*, *feta*. L'usage du verbe *negare* demande une attention particulière. Il faut bien faire sentir la force du mot *exoravit*. *Orare*, signifie, prier, demander quelque chose: *exorare*, qui est un verbe composé de *ex* & de *orare*, signifie, obtenir par des prières instantes ce qu'on demande. Il se construit différemment. Il gouverne l'accusatif de la personne, & est suivi d'un *ut* avec le subjonctif, comme ici: *exoravit tyrannum ut abire liceret*: » il obtint du Tyran à force de prières, qu'il lui » fût permis de se retirer: ou, il obtint du tyran la permission de se retirer. « Quelquefois il gouverne la chose & la personne à l'accusatif, *sine ut id te exorem*: » souffrez que j'obtienne cela de vous. On met aussi la chose à l'accusatif, & la personne à l'ablatif. *Exorare aliquid ab aliquo*: » obtenir quelque chose de quelqu'un. « Des enfans par là apprennent la force du latin: & le maître ne manque pas de faire entrer ces mots & ces phrases dans les thèmes qu'il leur donne.

Il y a de certaines délicatesses qu'on peut leur faire remarquer dès cet âge. *Gladium demitti jussit, ut impenderet illius beati cervicibus*. On pouvoit mettre simplement *illius cervicibus*. Quelle beauté n'ajoute point ce mot, *beati*! La pensée qui est à la fin, répond à ce mot, & il faut la faire observer: *Exoravit tyrannum ut abire liceret, quod jam beatus esse nollit*.

La Sentence qui termine cette histoire, renferme l'instruction morale qu'on en doit tirer: & le maître n'oublie pas d'en faire usage. Il peut à cette occasion racon-

ter la fable du savetier, qui reporta au financier la somme d'argent qu'il en avoit reçue, parce qu'elle lui ôtoit son repos & son bonheur.

Il y a bien d'autres remarques à faire sur cette histoire, & pour les manières de parler, & pour les règles de la syntaxe. Mon dessein n'a été que d'en montrer quelques-unes. Tout cela ne se fait pas en une seule leçon. Mais on a soin, après chaque explication, de demander compte aux écoliers de tout ce qui s'est dit. Quelquefois on diffère au lendemain à les interroger: & l'on sent mieux par ce délai s'ils ont été attentifs. La traduction qu'on leur donne à faire de ces endroits, ou le jour même, ou quelques jours après, produit le même effet.

J'ajouterai ici une fable de Phédre, uniquement pour marquer comment il faut faire sentir même aux enfans les beaux endroits.

FABLE DU LOUP ET DE LA GRUE.

*Os devoratum fauoe cùm harenet lupi,
Magno dolore victus, cœpit singulos
Inlicere pretio, ut illud extraherent malum.
Tandem persuasa est jurejurando gruis,
Gulaque credens colli longitudinem,
Periculosam fecit medicinam lupo.
Pro quo cùm factò flagitaret premium;
Ingrata es, inquit, ore qua nostro caput
Incolume abstuleris, & mercedem postulas.*

Cette fable est courte & simple, mais d'une beauté inimitable dans sa simplicité, qui en fait la principale grace. Les enfans même sont capables d'en sentir toute la finesse, & j'en ai vû plusieurs dans des exercices publics n'y pas laisser échaper un mot qui fût digne de remarque, & en rendre un compte exact.

Os devoratum. Ce mot est fort propre pour marquer l'action d'un loup affamé, qui ne mange pas, mais qui avale, ou plutôt qui dévore avec avidité.

Magno dolore victus, cœpit singulos inlicere pretio. Le

Loup naturellement n'est pas un animal doux & suppliant. La violence est son partage. Il lui en couta donc beaucoup pour descendre à de si humbles prières. Il y eut un long combat entre sa férocité naturelle, & la douleur qu'il souffroit. Celle-ci l'emporta enfin : & c'est ce que marque bien le mot *viçtus*. *Dolore magno oppressus*, ne présentait pas la même image.

Illicere ou *illicere pretio*. Ce mot est élégant & délicat. On en fait sentir la finesse, aussi bien que des autres composés : *allicere*, *pellicere* ; & on en apporte des exemples tirés d'autres fables de Phédre.

Ut illud extraherent malum : pour dire, *illud os*. L'effet pour la cause. Quelle différence !

Tandem. Ce mot dit beaucoup, & fait entrevoir que grand nombre d'autres animaux avoient déjà passé en revue, mais n'avoient pas été si bêtes que la grue.

Persuasa est jurejurando. Elle n'auroit pas ajouté foi à la simple parole du loup : il lui falut un serment, & sans doute des plus terribles. Et avec cela la sotte se crut en sûreté.

Gulæque credens colli longitudinem. Est-il possible de mieux peindre l'action de la grue ? Pour sentir toute la beauté de ce vers, il n'y a qu'à le réduire à la proposition simple : & *collum inferens gulæ lupi*. *Collum* seul, est plat. *Collum longum*, dit plus, mais ne présente point d'image, au lieu qu'en substituant le substantif à l'adjectif, *colli longitudinem*, il semble que le vers s'allonge aussi bien que le cou de la grue. Mais peut-on mieux exprimer la stupide témérité de cette bête, qui ose mettre son cou dans la gueule du loup, que par ce mot, *credens* ? On explique la force de ce mot, & on en apporte plusieurs exemples tirés de Phédre.

Periculosam fecit medicinam lupo. On pouvoit dire simplement : *os extraxit è gula lupi*. Mais *fecit medicinam*, a bien plus de grace : & l'épithète, *periculosam*, marque quel risque courut cet imprudent médecin. On a soin, en expliquant, *medicinam*, qui signifie ici une opération de chirurgie, d'avertir que chez les anciens les médecins n'étoient point distingués des chirurgiens, & qu'ils en faisoient les fonctions.

Flagitaret. Ce verbe signifie , demander avec instance & importunité , presser , solliciter , revenir souvent à la charge. *Peteret , postularet* , n'auroient pas la même force.

Ingrata es , inquit , &c. Cette manière , fort ordinaire dans Phédre , & dans tous les récits , est bien plus vive que si l'on disoit : *respondit lupus , Ingrata es , &c.* On fait remarquer aussi combien la réponse du loup a de vivacité & de force. *Ore nostro* , est bien meilleur , que *meo*. Le loup se regarde comme un animal important.

Voici la fable entière , racontée d'une manière simple , & dénuée de tout ornement : ce qui en fait bien mieux sentir toute la beauté. On pourroit accoutumer les enfans à réduire ainsi les endroits qui seroient susceptibles d'un tel changement.

Cum os haberet in fauce lupi , is magno dolore oppressus , cepit singulos animantes rogare ut sibi illud os extraherent. A ceteris repulsum passus est : at gravis persuasa est illius jurejurando , summaque collum lupi gula inferens , extraxit os. Pro quo facta cum illa peteret premium , dixit lupus : Ingrata es , quæ ex ore meo caput abstuleris incolume , & mercedem postules.

Je laisse au lecteur à conclure combien des histoires & des fables expliquées de cette sorte tous les jours pendant le cours entier d'une année , sont capables de leur apprendre de latin ; & , ce qui est bien plus important , combien elles sont propres à leur former en même tems le goût & l'esprit.

De la Composition des Thèmes.

QUAND les enfans ont déjà quelque légère teinture du latin , & qu'ils ont été un peu formés à l'explication , je croi que la composition des thèmes peut leur être fort utile , pourvu qu'elle ne soit pas trop fréquente , sur tout dans les commencemens. Elle les oblige de mettre en pratique les règles qu'on leur a souvent expliquées de vive voix , & d'en faire eux-mêmes l'application , ce qui les grave bien plus profondément dans leur esprit ; elle leur donne occasion d'employer tous les mots & toutes les phrases

phrases qu'on leur a fait remarquer dans l'explication des auteurs. Car il seroit à souhaiter que les thèmes qu'on leur donne fussent pour l'ordinaire composés sur l'auteur même qu'on leur auroit expliqué, qui leur fourniroit des expressions & des locutions déjà connues, dont ils feroient l'application selon les règles de leur syntaxe.

Il n'est pas nécessaire d'avertir que les thèmes doivent toujours, autant que cela se peut, renfermer quelque trait d'histoire, quelque maxime de morale, quelque vérité de religion. C'est une coutume anciennement établie dans l'Université, & qui y est assez généralement pratiquée. Elle est d'une grande importance pour les jeunes gens, dont insensiblement elle remplit l'esprit de connoissances curieuses, & de principes utiles pour la conduite de la vie. J'ai déjà remarqué ce que dit Quintilien au sujet des exemples que les maîtres à écrire proposent pour modèles aux enfans. ^a Il ne veut point que ces exemples soient composés de mots bizarres, & de pensées frivoles, qui ne forment aucun sens, mais qu'ils renferment des maximes solides qui apprennent quelque vérité. La raison qu'il en apporte est très sensée. Ces maximes, dit-il, qu'on a apprises dans l'enfance, nous suivent jusques dans la vieillesse, & l'impression qu'elles ont faite sur l'esprit encore tendre, passe jusqu'aux mœurs, & influe sur la conduite. Car, ^b ajoute-t-il ailleurs, il en est de l'esprit des enfans, comme d'un vase neuf, qui conserve longtems l'odeur de la première liqueur qu'on y a versée : ainsi les premières idées qu'on reçoit dans un âge peu avancé, ne s'effacent ordinairement qu'avec peine.

Tout cela est encore plus vrai par raport aux thèmes. On sent bien quel ridicule il y a de les remplir toujours de

^a Li versus, qui ad imitationem scribendi proponuntur, non otiosas velim sententias habeant, sed honestum aliquid monentes. Prosequitur hæc memoria in senectutem, & impressa animo rudi usque ad

mores proficiet. *Quint. lib. 1. c. 2.*

^b Natura tenacissimi sumus eorum quæ rudibus annis percipimus: ut sapor, quo nova imbuas, durat. *Id. lib. 1. cap. 1.*

Quo semel est imbuta recens, servabit odorem

Testa diu. Horat. lib. 1. epist. 2.

Tome I.

H h

phrases triviales, ou qui ne signifient rien. *Pierre est plus riche que Paul, & doit être plus estimé que lui... Lepidus est venu de Lyon à Paris, & il m'a apporté l'argent qu'il avoit reçu de mon père... Un écolier diligent doit se repentir de n'avoir pas étudié les leçons que son maître lui a enseignées.* Ne pourroit-on pas appliquer les mêmes règles à des exemples plus intéressans ? *La science doit être plus estimée que les richesses, & la vertu est encore plus précieuse que la science... Cyrus, Roi des Perses, ayant enfin pris Babylone, permit aux Juifs de retourner à Jérusalem, & il renvoya dans cette ville les vases sacrés qui en avoient été autrefois transportés à Babylone, & que Balthazar avoit souillés dans un festin public... Des enfans chrétiens doivent avoir honte de ne point lire les livres sacrés, qui sont comme une lettre que le Père céleste leur a écrite.*

Je ne croi pas pourtant qu'un maître doive se gêner au point de n'oser jamais donner que des phrases qui portent avec elles quelques instructions, & de vouloir toujours mettre dans ses thèmes un raisonnement suivi. Il se donneroit souvent une torture inutile pour y réussir, sur tout dans les thèmes d'imitation ; & il doit réserver son travail pour des choses qui en soient plus dignes. Des phrases séparées lui coûteront moins, & ne seront pas moins avantageuses pour les écoliers.

Il y a dans les thèmes d'imitation un juste milieu à garder entre une trop grande facilité, qui ne laisseroit presque aux enfans d'autre travail que celui de copier les mots & les phrases de leur auteur ; & une trop grande difficulté, qui leur feroit perdre beaucoup de tems, & qui souvent seroit au-dessus de leur portée. L'endroit qu'on leur donne à imiter, ne doit pas être long. D'abord il est bon qu'ils n'aient presque que les cas & les tems à changer. Quelquefois ils n'auront que les tours à imiter, & non les paroles. Il est nécessaire que le maître ait préparé le thème avant que d'expliquer l'endroit sur lequel il doit le donner : parce qu'en expliquant il insiste principalement sur les phrases & sur les règles qu'il a dessein d'y faire entrer.

Il y auroit une autre manière de faire composer les en-

fans, qui pourroit aussi convenir aux classes plus avancées, & qui me paroîtroit fort utile, quoiqu'elle ne soit pas usitée. Ce seroit de leur faire faire quelquefois des thèmes en classe, comme on leur y fait expliquer les auteurs, c'est-à-dire de vive voix. Par-là on leur apprend plus facilement & plus certainement à faire usage de leurs règles & de leurs lectures, & on les accoutume à se passer de dictionnaires, à quoi je voudrois que l'on rendît, parce que l'habitude de les feuilleter entraîne une perte de tems considérable. Je suis persuadé qu'on reconnoitra par l'expérience que les jeunes gens, pourvu qu'ils veuillent faire quelque effort, trouveront par eux-mêmes presque toutes les expressions & toutes les phrases qui entreront dans un thème. Ce ne sera que pour un petit nombre de mots qui leur seront nouveaux & inconnus, qu'ils seront obligés d'avoir recours aux dictionnaires, dont par cette raison les plus courts & les plus simples seront les meilleurs pour eux.

Il est aussi d'une grande importance que les méthodes qu'on met entre les mains des jeunes gens, soient faites avec soin. J'ai souvent entendu dire à quelques Professeurs par rapport à celles dont on se servoit pour lors, & je croi que ce sont encore à présent les mêmes dans plusieurs collèges, que quoique le fond en soit très bon, il y auroit quelques changemens, quelques retranchemens, quelques additions à y faire. Pour y réussir, il me semble qu'il y a une voie assez facile, & qui est très naturelle : c'est de prier ceux qui enseignent dans ces classes depuis quelque tems de vouloir bien mettre par écrit les remarques qu'ils auront faites sans doute sur un livre dont ils font usage depuis plusieurs années ; après quoi un maître habile, qui auroit de l'expérience en ce genre, profitant des différentes vûes qu'on lui auroit données, reformeroit en beaucoup de choses ces sortes de méthodes, & y mettroit plus d'ordre & de clarté qu'il n'y en a. Ce travail, quoique sur de petites choses, n'est pas indigne d'un habile homme. *In tenui labor, at tenuis non gloria.*

De ce qu'il faut observer dans les classes plus avancées, savoir quatrième, troisième, & seconde.

LES RÈGLES qu'on a données jusqu'ici pour les deux classes inférieures, peuvent convenir aux autres en plusieurs points. Mais ces dernières demandent quelques observations particulières : 1^o. Sur le choix des auteurs qu'on y doit expliquer ; 2^o. Sur ce qu'on doit principalement remarquer en les expliquant ; 3^o. Sur la nécessité d'accoutumer les jeunes gens à parler la langue latine.

I.

Du choix des livres qu'on explique.

LES LIVRES qu'on a coutume d'expliquer en quatrième se réduisent presque à ceux-ci : les commentaires de César, les comédies de Térence, quelques traités des lettres de Cicéron, l'histoire de Justin.

Il n'y a rien de plus parfait dans leur genre que les commentaires de César, & je m'étonne que Quintilien ^a qui a parlé de quelques harangues qu'on avoit de lui, dont la force & la vivacité font connoître, dit-il, que ce Romain avoit le même feu en parlant qu'en combattant, n'ait pas dit un seul mot de ses commentaires. On y voit régner par tout une élégance & une pureté de langage admirable, qui étoit son caractère particulier ; & l'on pourroit dire qu'ils se sentent de la naissance & de la noblesse de leur auteur, comme ^b Quintilien le dit des ouvrages de Messala. Peut-être que regardant ces commentaires comme de simples mémoires & non comme

^a C. César, si foro tantum vacasset, non alius ex nostris contra Ciceronem nominaretur. Tanta in eo vis est, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixisse, quo bellavit, appareat. *Quintil.*

lib. 10. cap. 1.

Exornat hæc omnia, mira sermonis, cujus propriè studiosus fuit, elegantia. *Ibid.*

^b Quodammodo præ se ferens in dicendo nobilitatem suam. *Ibid.*

une histoire en forme , il a cru n'en devoir point faire mention.

Ticéron leur rend plus de justice. Il parle d'abord des harangues de César , & il dit ^a qu'à la pureté du langage , dont non seulement un orateur , mais tout citoyen Romain doit se piquer , il a ajouté tous les ornemens de l'éloquence. Ensuite il passe à ses commentaires , & il en fait un magnifique éloge que j'ai rapporté ci-devant.

Mais il faut avouer que les graces & les beautés de cet auteur se font mieux sentir à des personnes qui ont le goût & le jugement formés , qu'à des enfans tels qu'on les suppose en quatrième. L'imagination vive & prompte des jeunes gens aime la variété & le changement d'objets , & s'accommode moins de cette espèce d'uniformité qui régné dans les commentaires de César , où l'on ne voit presque autre chose que des campemens d'armée , des marches , des sièges de ville , des batailles , des harangues faites aux soldats par le Général. Cette raison empêche quelques Professeurs de faire voir cet auteur en quatrième , & je n'ai garde de les blâmer.

Il y en a qui en excluent aussi Térence , mais par une raison toute opposée. Car c'est la crainte ^b du plaisir que les jeunes gens y trouvent , & du goût qu'ils y prennent , qui le leur rend suspect. Je sais que Messieurs de Port-Royal , qu'on ne soupçonnera pas de relâchement pour ce qui regarde les mœurs , n'en ont pas cru la lecture dangereuse aux jeunes gens , puisqu'ils ont exprès traduit pour eux quelques comédies , après en avoir retranché certains endroits qui blessent ouvertement la pudeur. Mais ce ne sont pas ces endroits seuls qui sont à craindre pour les jeunes gens ; c'est le fonds même des comédies , & l'intrigue , qu'il faut nécessairement leur expliquer , si l'on veut qu'ils en entendent la suite : intrigue , capable d'allumer en eux une passion

^a Ad hanc elegantiam verborum Latinorum , (quæ , etiam si orator non sis , & sis ingenuus civis Romanus , tamen necessaria est) adjungit illa oratoria ornamenta dicendi. *Brut. n. 261.*

^b Libenter hæc didici , disoit *S. Augustin* en parlant de Térence , & delectabar miser ; & ob hoc bonæ spei puer appellabar. *Confess. lib. 7. cap. 16.*

qui ne leur est que trop naturelle, qui en entraîne un si grand nombre quand ils sont dans un âge plus avancé, & qui fait tant de ravage dans les familles. Le poëte emploie tout son génie & tout son art, non seulement à excuser, mais même à justifier cette passion, que le paganisme ne trouvoit point criminelle; & à jeter un ridicule complet sur la conduite d'un pere qui prend de sages précautions pour l'éducation de son fils, pendant qu'il donne pour modèle celle d'un autre pere qui ferme les yeux sur les débauches du sien, & qui lui lâche entièrement la bride. Que peut-on raisonnablement opposer à la juste crainte d'un professeur, qui sent toute la beauté & toute la délicatesse de Térence, mais qui sent encore davantage le danger & le poison caché sous ces fleurs? » Je n'en condamne pas les mots, disoit S. Augustin, en parlant de ce poëte; » ce sont des vases choisis & précieux: mais je condamne le vin de l'erreur que des maîtres tres enivrés nous présentoient dans ces vases, & qu'on nous forçoit de boire sous peine d'être chatiés, sans qu'il nous fût permis d'en appeler à quelque juge sobre & raisonnable. « * Quintilien veut qu'on diffère la lecture des comédies à un tems où les mœurs seront en

Lib. 1. c. 5.

a Non accuso verba, quasi vasa electa atque pretiosa; sed vinum erroris, quod in eis nobis propinabatur ab ebriis doctoribus, &, nisi biberemus, cedebamur, nec appellare ad aliquem judicem sobrium licebat. *Confess. lib. 1. cap. 17.*

* M. Gaullier, Professeur au Collège du Plessis, dans l'avertissement qui est à la tête du Livre qu'il vient de donner sur la Poétique, parle ainsi de ce que je dis ici de Térence: M. Rollin fondé sur un passage de Quintilien, en a interdit la lecture. Et, après avoir apporté plusieurs preuves du sentiment qu'il soutient, il termine sa réfutation par ces paroles: Un passage de Quintilien, probablement mal entendu & mal cité, doit-il prévaloir sur tant de bonnes

* Lib. 1. c. 5.

raisons, & tant d'autorités si respectables?

1. Si M. Gaullier avoit lu avec quelque attention l'endroit qu'il réfute, il auroit remarqué que je n'interdis point la lecture de Térence, & que je ne blâme en aucune sorte les Maîtres qui l'expliquent dans leurs classes. J'ai avancé seulement que je ne croiois pas qu'on pût blâmer la conduite de ceux qui par un motif de religion en useroient autrement.

2. Je ne voi pas en quoi j'ai mal entendu & cité mal à propos l'endroit de Quintilien. * Voici ses paroles: Cum mores in tuto fuerint, inter præcipua legenda erit (*Comædia.*) Ne signifient-elles pas clairement que la Comédie ne doit être lue que lorsque les mœurs seront en sûreté?

sureté : peut-on blâmer un maître chrétien qui aura la même délicatesse ?

Avant la troisième édition de cet ouvrage je n'avois pas encore lu un livre intitulé *Terentius christianus*, imprimé à Cologne l'an 1604, & composé par un Principal du Collège de la ville de Harlem en Hollande, *Cornelius Schonæus Goudanus*. * Il est marqué dans la préface de ce livre que ce Principal, homme d'un grand mérite & d'une grande réputation, étoit amèrement affligé, aussi bien qu'un grand nombre d'autres personnes de sa profession, de ce qu'on laissoit entre les mains de la jeunesse un Auteur aussi dangereux pour les mœurs que l'étoit Térence : & ce danger, selon lui, venoit sur-tout du fonds même des pièces, qui sous une diction la plus délicate & la plus élégante qu'il soit possible d'imaginer, cache un poison d'autant plus pernicieux qu'il

* Goude, ville du Pays-Bas dans la Hollande.

Et par là Quintilien n'insinue-t-il pas que la Comédie peut être nuisible aux mœurs.

3. M. Gaullier suppose que tout mon raisonnement dans ce que je dis sur la lecture de Térence, n'est fondé que sur le passage de Quintilien. Quand cela seroit ainsi, mon raisonnement n'en seroit pas moins juste, ni moins fort. Selon Quintilien, la lecture des comédies, faite dans un tems où les mœurs ne sont point encore en sureté, peut être dangereuse. Selon le même Quintilien, les Maîtres, dans le choix des livres qu'ils font lire aux jeunes gens, doivent être plus attentifs à la pureté des mœurs qu'à celle du langage, parce que les premières impressions durent longtemps & ont de grandes suites. *Cetera admonitione magna egent : imprimis, ut tenera mentes, tracturaque altius quicquid rudibus & omnium ignavis infederit, non modo quæ diserta, sed vel magis quæ honesta sunt, discant.* Quintil. lib. 1. cap. 5. Il s'ensuit naturellement

de ce principe qu'on ne doit pas blâmer un Maître chrétien, qui croit ne devoir point encore mettre entre les mains des jeunes gens les comédies de Térence. Mais j'ai si peu insisté sur ce passage de Quintilien, que je n'en ai pas même cité les paroles.

4. Le fort de mon raisonnement consiste dans une réflexion qui est tirée du fonds même de l'ouvrage dont il s'agit, c'est-à-dire de la nature & de la qualité des comédies de Térence, des matières qui y sont traitées, des principes qui y sont répandus, des intrigues qui y regnent depuis le commencement jusqu'à la fin, intrigues qui sont incontestablement très dangereuses pour la jeunesse. Voilà sur quoi j'ai insisté pendant près de deux pages : & c'est sur quoi M. Gaullier ne dit pas un seul mot. Quand on entreprend de réfuter un sentiment, sur-tout s'il intéresse les mœurs, il me semble qu'il conviendrait de le faire avec plus d'exactitude.

est plus subtil , & qu'il n'allarme point les oreilles chastes par des saletés grossières comme cela est ordinaire à Plaute. Pour remédier à cet inconvénient , ce Principal , plein d'un zèle bien louable pour l'avancement de la jeunesse aussi bien dans la piété que dans les belles lettres , composa plusieurs pièces à l'imitation des comédies de Térence , mais dont les sujets sont tirés de l'Ecriture Sainte. J'en ai lu les deux premières , qui m'ont paru d'une grande beauté. Les règles du théâtre n'y sont pas exactement gardées , mais la diction y est d'une pureté & d'une élégance qui approchent beaucoup de celles de Térence , dont on sent bien que l'Auteur avoit exprès étudié avec soin le génie & le stile , & qu'il a fait passer heureusement dans les pièces chrétiennes qu'il nous a laissées. Je pourrai bien en faire imprimer une ou deux , pour tirer de l'oubli un Ecrivain qui mérite certainement d'être plus connu des gens de lettres qu'il ne l'est , & sur tout de ceux à qui l'éducation de la jeunesse est confiée. Ce livre seroit fort propre pour les Séminaires , où de pieux Ecclésiastiques se font quelquefois un devoir de ne laisser entre les mains des jeunes Clercs que des livres qui respirent la piété & le christianisme.

Les lettres de Cicéron , ses paradoxes , ses traités de la vieillesse , de l'amitié , des devoirs de la vie civile , & d'autres pareils , sont d'un grand secours pour la quatrième & pour la troisième. La pureté & l'élégance du latin ne sont pas les plus grands avantages qu'y trouvent les jeunes gens : tout le monde sait combien ces livres philosophiques sont remplis d'excellentes maximes. Mais , comme souvent aussi ils sont remplis de raisonnemens subtils , abstraits , & qui supposent une profonde connoissance de l'ancienne philosophie , la plupart des maîtres avouent que beaucoup d'endroits de ces livres sont au dessus de la portée de leurs écoliers. Et c'est ce qui me feroit souhaiter qu'on fît aussi pour la quatrième & pour la troisième ce que j'ai marqué pour les deux classes précédentes , c'est-à-dire qu'on tirât de plusieurs auteurs , & sur tout des ouvrages philosophiques de Cicéron , des histoires & des maximes proportionnées à la force de ces classes,

fes. Car il ne s'agit pas pour lors de faire comprendre aux jeunes gens la suite d'un raisonnement long & obscur, ce qui est beaucoup au dessus de leur âge ; mais de les former à la pureté du latin , & de leur donner de bons principes. Or des extraits , faits avec soin & avec discernement , qui pourroient avoir quelquefois une longueur raisonnable , seroient également propres pour ces deux vûes , & n'auroient point les inconvéniens qui sont inévitables quand on explique tout de suite des livres qui certainement n'ont point été faits pour apprendre le latin à de jeunes gens.

J'insiste d'autant plus sur cet article , qu'il y a peu d'historiens qui conviennent à ces deux classes. La quatrième , outre César , n'a que Justin , dont la latinité n'est pas bien pure. La troisième est réduite à Quinte-Curce & à Salluste , qu'il y faut expliquer alternativement chaque année. Le premier , quoiqu'il ne soit pas du siècle d'Auguste , plaît fort aux jeunes gens à cause de son stile fleuri , & des faits intéressans qu'il renferme. Pour Salluste , il n'y a point d'auteur qu'on puisse lui préférer. Quintilien ne craint point de le mettre en parallèle avec Thucydide , si estimé parmi les historiens grecs , & il croit faire beaucoup d'honneur à Tite-Live , après avoir fort relevé son mérite , de dire ^a que par tant d'excellentes qualités , mais d'un genre tout différent de celles de Salluste , il est venu à bout d'atteindre à l'immortelle réputation que ce dernier s'est acquise par sa merveilleuse brièveté. En effet ^b Salluste , aussi bien que Thucydide , a écrit d'un stile extrêmement vif , serré , concis : il a presque autant de pensées que de mots , & laisse entendre beaucoup plus de choses qu'il n'en dit. Mais c'est ce caractère là même qui donne lieu de craindre que cet auteur ne soit trop fort pour la troisième : & je suis d'autant plus porté à le croire , que dans des conférences établies pour en exami-

^a Immortalem illam Sallustii velocitatem diversis virtutibus consecutus est. *Lib. 10. cap. 1.*

^b Densus , & brevis & semper instans sibi. *Quintil. Ibid.*

Tome I.

Ita creber est rerum frequentia , ut verborum prope numerum sententiarum numero consequatur. *Lib. 2. de Orat. n. 56.*

ner & en éclaircir les difficultés, j'ai vû de fort habiles maîtres très embarrassés à découvrir le sens d'un grand nombre d'endroits. Quoiqu'il en soit, il n'y a point d'auteur qui nous donne une plus juste idée de la République Romaine que Salluste, & qui peigne avec de plus vives couleurs le génie & les mœurs de son siècle, qu'il nous est très important de bien connoître.

POUR LA SECONDE, elle est riche en ouvrages excellens qu'on y peut faire lire aux jeunes gens : l'histoire de Tite-Live, les traités de Cicéron sur l'orateur, ses livres philosophiques, & quelques-unes de ses harangues. Mais tout cela demande encore du choix & du discernement ; & je ne crois pas qu'on doive se faire une loi d'expliquer ces auteurs tout de suite. On ne peut pendant le cours d'une année entière en voir qu'une partie fort bornée, quatre ou cinq livres par exemple de Tite-Live ; encore est-ce beaucoup. En ce cas, n'est-il pas plus prudent de passer les endroits qui sont moins intéressans, tels que sont dans la première décade la plupart de ceux où l'historien rapporte les disputes des Tribuns, & plusieurs petites guerres, dont on se contente de leur donner de vive voix quelque idée, pour s'arrêter plus longtems sur les grands événemens, qui plaisent infiniment plus, & qui sont plus capables de former l'esprit. J'en dis autant des traités de Cicéron sur l'éloquence & sur la philosophie, qui demandent encore plus qu'on y applique cette règle. Seroit-il supportable, en expliquant l'admirable livre intitulé *Orator*, qu'on vît tout entier & de suite le traité des nombres qui renferme près de cent chiffres, & où il y a tant de choses au dessus de la portée des jeunes gens, & tout-à-fait inutiles par rapport au but qu'on se propose, qui est de leur apprendre la langue latine, & de leur former le goût ? Il faut donc qu'un maître habile & prudent fasse le choix des endroits qu'il veut expliquer, & je lui appliquerois volontiers à cet égard ce que dit Quintilien en parlant de l'orateur : *Nihil esse, non modò in orando, sed in omni vita, prius consilio.*

I I.

De ce qu'il faut principalement remarquer en expliquant les auteurs dans les classes plus avancées.

ON PEUT réduire à cinq ou six articles les remarques qu'on doit faire en expliquant les auteurs. 1°. La syntaxe, qui rend raison de la construction des différentes parties du discours. 2°. La propriété des mots : c'est-à-dire, leur signification propre & naturelle. 3°. L'élégance du latin, par où l'on fait connoître ce que cette langue a de plus fin & de plus délicat. 4°. L'usage des particules. 5°. Certaines difficultés particulières plus marquées. 6°. La manière de prononcer & d'écrire le latin, qui n'est pas indifférente même pour l'intelligence des anciens auteurs. Je n'ajoute point ici ce qui regarde les pensées, les figures, la suite & l'économie du discours : parce que je me réserve à en parler avec quelque étendue dans un autre endroit.

1. *De la Syntaxe.*

COMME cette partie n'a pu être enseignée que très superficiellement dans les deux premières classes, il est absolument nécessaire que les jeunes gens en soient instruits plus à fond à mesure qu'ils avancent en âge. Il ne faut pas croire que la grammaire, ^a qui a plus de solidité que d'éclat, & qui par cette raison paroît à de certaines personnes méprisable, soit indigne de ceux qui se trouvent dans les classes supérieures. ^b Elle a, non seulement de quoi aiguïser l'esprit des jeunes gens, mais aussi de quoi exercer l'érudition des maîtres : & elle ne peut nuire qu'à ceux

^a Plus habet in recessu, quàm in fronte promittit.... Sola omni studiorum genere plus habet operis quàm ostentationis. *Quintil. lib. 1.*

^b Interiora velut sacri hujus adeuntibus, apparebit multa rerum subtilitas, quæ non modò acuerè

puerilia ingenia, sed exercere altissimamquoque eruditionem ac scientiam possit. *Ibid.*

Non obstant hæ disciplinæ per illas euntibus, sed circa illas hærentibus. *Ibid.*

qui s'y arrêtent & s'y bornent , & non à ceux qui s'en servent comme d'un degré & d'un chemin pour passer à d'autres connoissances plus élevées. C'est elle qui met les jeunes gens en état de rendre raison des différentes constructions qui se rencontrent dans le discours , & de résoudre beaucoup de difficultés , qui sans ce secours sont très embarrassantes. Pour cela il faut qu'ils aient dans l'esprit certaines règles courtes , nettes , précises , qui leur servent comme de clés pour entrer dans l'intelligence des auteurs.

On trouve dans ces auteurs le relatif *qui* , *quæ* , *quod* , construit en différentes manières. *Populo ut placerent quas fecisset fabulas.* Terent. *Urbem quam statuo vestra est.* Virg. *Darius ad eum locum , quem Amanicas pylas vocant , pervenit.* Curt. *Ad eum locum , quæ appellatur Pharsalia , applicuit.* Cæs. Le maître doit savoir exactement toutes les règles qui regardent le relatif. Il ne donne d'abord aux enfans que les plus simples & les plus faciles. Il leur explique les autres dans des classes plus avancées à mesure que l'occasion s'en présente.

Il y a une infinité de manières de parler dans la langue latine , dont on ne sauroit rendre raison qu'en sous-entendant le mot *negotium* , ou quelque autre pareil. *Triste lupus stabulis. Varium & mutabile semper femina.* Virg. *Parentes , liberos , fratres vilia habere.* Tac. *Annus salubris & pestilens contraria.* Cic. *Ultimum dimicationis.* Liv. supp. *tempus. Amara curarum.* Horat. *Ad castoris.* supp. *ad eum.* *Est regis.* supp. *officium.* *Abesse bidui.* supp. *itinere.*

En combien d'occasions faut-il avoir recours , ou à quelque hellénisme , ou à d'autres règles , pour rendre compte de certaines constructions extraordinaires ? *Cum scribas , & aliquid agas quorum consuevisi.* Lucceius Ciceroni. *Sed istum , quem quæris , ego sum.* Plaut. *Illum , ut vivat , optant.* Terent. *Hæc me , ut confidam , faciant.* Cic. *Istud , quicquid est , fac me ut sciam.* Ter. *Abstine irarum. Desine lacrymarum.* Regnavit populorum.

Je me contente de ce petit nombre d'exemples. Ce qu'on en doit conclure , c'est qu'un maître , pour être en état de bien expliquer les auteurs aux jeunes gens , & de leur

rendre compte de tout , doit posséder en perfection toutes les règles de la syntaxe , en avoir approfondi les raisons , les avoir comparées avec les passages des anciens auteurs , & les rappeler autant qu'il se peut à de certains principes généraux qui servent comme de base & de fondement à l'intelligence du latin. La méthode latine de Port-Royal fournit à un maître la plus grande partie des réflexions qui lui sont nécessaires sur cette matière ; & ce seroit une négligence bien condamnable , si l'on ne faisoit point usage d'un tel secours.

2. De la propriété des mots.

ON DOIT avoir une attention particulière à bien faire remarquer la propriété des mots , c'est-à-dire leur signification propre & naturelle ; & pour cela marquer , selon le besoin , leur origine & leur étymologie ; d'où ils sont dérivés ; de quoi ils sont composés. Quelques exemples rendront la chose plus sensible.

REUS signifie également les deux parties qui plaident. *Reos appello , non eos modò qui arguuntur , sed omnes quorum de re disceptatur.* Lib. 2. de Orat. n. 183. *Reos appello , quorum res est.* Ibid. n. 321. On appelle aussi *reus* , celui qui s'est engagé par promesse ou autrement , & qui est ensuite obligé d'accomplir ce qu'il a promis. *Reus dictus est à re quam promisit ac debet.* Paulus. D'où vient cette belle expression de Virgile : *voti reus*. Cependant *reus* est souvent opposé à *petitor*. *Quis erat petitor ? Fannius. Quis reus ? Flavius.* Pro Q. Rosc. n. 42. Et il paroît que c'étoit là sa plus ordinaire signification.

CRIMEN en bonne latinité signifie accusation , & il vient peut-être du grec *κρίμα* , *judicium*. *Ingrati animi crimen horreo.... Laudem imperatoriam criminibus avaritiæ obteri.... Falsum crimen , tanquam venenatum aliquod telum , in aliquem jacere.* Cic. Des personnes habiles croient que ce mot dans les bons auteurs ne signifie jamais crime : je n'oserois pas l'affurer.

FACINUS , signifie un coup de main , une action hardie. Quand il est seul , il signifie ordinairement un crime ,

une action noire. *Nihil ibi facinoris, nihil flagitii prætermisum.* Liv. Avec une épithète : il se prend également en bonne & en mauvaise part. *Qui aliquo negotio intenti, præclari facinoris, aut bonæ artis famam querunt.* Sallust. *Facinus præclarissimum, pulcherrimum, rectissimum.* Cic. *Voluntario facinori veniam dari non oportere.... Scelerum ac nefarium facinus.* Cic. Mais *facinorosus* ne se prend qu'en mauvaise part.

SOCORDIA & DESIDIA se trouvent joints dans la préface que Salluste a mise à la tête de son histoire de Catilina : *socordia atque desidia bonum otium conterere.* Ces deux mots ont à peu près la même signification, mais cependant avec quelque différence. Valla croit que l'un regarde l'esprit, & l'autre le corps. *Socordia est inertia animi, desidia autem corporis.* Je ne sais si cette distinction est bien fondée.

SOCORDIA a pour racine *cor* : dont les composés sont *concors, discors, excors, vecors, & secors* ou *focors*, id est, *sine corde*. Ce dernier signifie, paresseux, lâche, négligent, nonchalant, indolent. *Nolim ceterarum rerum te socordem eodem modo.* Ter. M. *Glabrionem bene institutum avi Scævole diligentia, focors ipsius natura negligensque tardaverat.* Cic. *focors futuri.* Tac. qui se soucie peu de l'avenir. On voit par-là que *socordia* signifie lâcheté, paresse, négligence, lenteur. *Pænus advena ab extremis orbis terrarum terminis nostra cunctatione & socordia jam hac progressus.* Liv. Quintilien joint à ce substantif deux belles épithètes pour peindre cette nonchalance qui aveugle & endort la plupart des pères & des mères sur les défauts de leurs enfans : *si non cæca ac sopita parentum socordia est.* Tacite oppose *industria* à *socordia*. *Languescet aliqui industria, intendetur socordia.* On expliquera dans la suite ce que signifie *industria*.

DESIDIA vient de *sedeo*, dont les dérivés sont *obses, præses, reses, deses*, qui ont le génitif en *idis*. Ces deux derniers signifient paresseux, endormi, nonchalant, fainéant, oisif, lent, qui ne fait rien. *Desidem Romanum regem inter sacella & aras acturum esse regnum vati.... Sedemus desides domi, mulierum ritu inter nos altercantes... Time-*

re Patres residem in urbe plebem. Liv. *Reses aqua.* Var. eau croupie. On voit par là ce que signifie *desidia*. *Langori desidiaque se dedere.* Cic. *Marcescere desidia & otio.* Liv. Virgile se sert heureusement de ce mot pour caractériser le faux roi des abeilles, que sa fainéantise rendoit pesant & mal propre. *Ille horridus alter Desidia, latamque trahens inglorius alvum;* au lieu que le véritable roi actif & laborieux éclatoit de beauté. Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore le vers d'Horace si plein de sens : *vitanda est improba Siren Desidia.*

INDUSTRIA signifie proprement activité de l'esprit, application, attention, travail, soin, diligence. *Ingenium industria alitur.... Mihi in labore perferendo industria non deerit.... Enitar ne desideres aut industriam meam, aut diligentiam.... Perfectum ingenio, elaboratum industria... Demosthenes dolere se aiebat, si quando opificum antelucanà vitus esset industria.* Cic. INDUSTRIUS signifie aussi proprement un homme laborieux, actif, vigilant. *φιλόνους.* *Homo navus & industrius... Homo vigilans & industrius.... In rebus gerendis vir acer & industrius.* Cic. Comme c'est par le travail & l'application qu'on réussit dans les affaires, & qu'on se rend habile, je ne sais si *industria* ne pourroit pas aussi signifier industrie, adresse, habileté. Je n'oserois pas le nier, mais je doute qu'on en trouve des exemples, & je suis étonné que le petit dictionnaire imprimé chez Boudot ne lui ait donné que cette dernière signification, sans parler de l'autre, qui au moins est la plus ordinaire. Un maître n'oublie pas de faire remarquer aux jeunes gens que ce mot s'emploie encore dans un autre sens : *de*, ou *ex industria*; exprès, à dessein, de propos délibéré.

Il est bon de faire discerner aux jeunes gens la signification de certains mots, dont on n'aperçoit pas facilement la différence.

On confond assez souvent TUTUS & SECURUS. TUTUS signifie sûr, assuré, qui est sans danger, qui n'a rien à craindre, *Securus*, qui est sans crainte, sans soin, sans inquiétude : *quasi sine cura.* De là vient ce beau mot de Sénèque : *Tuta scelera esse possunt, secura non possunt.*

Il y a de la différence entre GRATUS & JUCUNDUS..

Epist. 97.

Le premier signifie une chose qui nous fait plaisir, & dont on fait bon gré : le second une chose agréable, & qui cause de la joie. Or une chose peut nous faire plaisir, & ne nous être pas agréable : comme d'être promptement instruit d'une nouvelle triste & facheuse, mais qu'il nous importe de savoir. Cicéron distingue ces deux significations. *Ista veritas, etiamsi jucunda non est, mihi tamen grata est.* Att. lib. 3. epist. 66. *Cujus officia jucundiora scilicet sæpe mihi fuerunt, nunquam tamen gratiora.* Lib. 4. epist. fam. 6.

Dans l'usage ordinaire GAUDERE & LÆTARI se confondent, & sont indifféremment employés. Cependant à parler exactement, ils ont une signification différente. *Gaudium* marque une joie plus modérée & plus intérieure; *lætitia* une joie qui éclate au dehors d'une manière plus vive & moins mesurée. D'où vient que Cicéron dit qu'il y a des occasions où *gaudere decet, lætari non decet.* Tusc. Lib. 4. n. 66.

Il distingue aussi AMARE & DILIGERE. *Quis erat qui putaret ad eum amorem, quem erga te habebam, posse aliquid accedere? Tantum accessit, ut mihi nunc denique amare vider, antea dilexisse.* Ad Att. lib. 14. epist. 20. Il semble qu'*amare* marque un amour qui vient du cœur & de l'inclination, *diligere*, un amour fondé sur l'estime.

Epist. ad Att.
lib. 21. lib. 13.

Il peut arriver aux plus habiles gens de se tromper dans l'intelligence de certains mots dont l'usage est rare, tels que sont par exemple la plupart de ceux qui regardent les arts. Cicéron dans une lettre à son ami Atticus ne rougit point d'avouer qu'un matelot lui avoit appris la véritable signification d'un terme de marine, qu'il avoit longtemps ignorée, & sur laquelle il s'étoit trompé. *Arbitrabar sustineri remos, cum INHIBERE essent remiges jussi. Id non esse ejusmodi didici heri, cum ad villam nostram navis appelleretur: non enim sustinent, sed alio modo remigant. Id ab ἐποχῇ remotissimum est...* INHIBITIO remigum motum habet, & vehementiorem quidem, remigationis navem convertentis ad puppim. En effet Cicéron dans un ouvrage composé sept ou huit ans avant la lettre qui vient d'être citée, avoit donné à ce mot, *inhibere*, le sens qu'il reconnut depuis être faux. *Ut concitato navigio, cum remiges*

Lib. 1. de
Orat. n. 153.

remiges INHIBUERUNT , retinet tamen ipsa navis motum & cursum suum intermisso impetu pulsuque remorum : sic in oratione perpetua , cum scripta deficiunt , parem tamen obtinet oratio reliqua cursum , scriptorum similitudine & vi comitata.

3. De l'élégance & de la délicatesse du Latin.

QUOIQ'ON PUISSE dire des auteurs de la bonne latinité que tout y est pur & élégant , il faut pourtant avouer qu'on y rencontre en plusieurs endroits une certaine finesse d'élocution plus marquée , qui se fait bien sentir & discerner à quiconque a du goût : comme dans un parterre rempli de belles fleurs , il y en a certaines d'un prix & d'une beauté exquise , que les connoisseurs ne confondent pas avec celles qui sont plus communes. On s'aperçoit bientôt dans ceux qui composent en latin s'ils ont pris dans les anciens cette teinture d'une latinité fine & délicate. On voit souvent des discours , où la diction est pure , correcte , intelligible , mais dénuée de cette grace dont nous parlons , en sorte qu'on pourroit y appliquer ce mot de Tacite : *magis extra vitia , quam cum virtutibus.*

Cette finesse & cette délicatesse d'expression consiste quelquefois dans un seul mot , quelquefois dans une phrase entière. J'en rapporterai quelques exemples dans l'un & dans l'autre genre.

SATIETAS. Quand ce mot se dit de la nourriture , il est commun. *Cibi satietas & fastidium subamara aliqua re relevatur , aut dulci mitigatur.* Cic. Mais dans le sens figuré il a beaucoup d'élégance. *Cum naturam ipsam expleveris satietate vivendi.... Ego mei satietatem magno labore meo superavi... Necessè est ut orator aurium satietatem delectatione vincat.... Difficile dictu est quænam causa sit cur ea quæ maximè sensus nostros impellunt , & specie primè acerrimè commovent , ab iis celerrimè fastidio quodam & satietate abalienemur.... Mirum me desiderium tenet urbis , satietas autem provinciæ.* Cic. *Sicubi eum satietas hominum , aut negoti sibi quando odium ceperat.* Ter. On met quelque-

fois SATIAS au lieu de *satietas* , & il n'est pas moins élégant.

Ex meo propinquo rure hoc capio commodi.

Neque agri , neque urbis , odium me unquam percipit.

Ubi satias cepit fieri , commuto locum. Ter. Eun. 5. 6.

INSOLENS. INSOLENTIA. Ces mots dans le figuré sont communs. *Insolens hostis. Victoris insolentia.* Dans le propre ils ont beaucoup d'élégance. Ils sont composés de *in* pour *non* , & de *soleo*. *Is nullum verbum insolens , neque odiosum , ponere solebat.* Cic. *Insolens vera accipiendi.* Sall. *Animus contumeliæ insolens.* Tac. *Ea requiruntur à me , quorum sum ignarus & insolens.... Moveor etiam loci ipsius insolentiâ.... Propter fori judiciorumque insolentiam , non modò subsellia , verùm etiam urbem ipsam reformidat.* Cic. *Offenderunt aures insolentia sermonis.* Liv. *Quos nulla mali vicerat vis , perdidere nimia bona , ac voluptates immodicæ , & eo impensius , quo avidius ex insolentia in eas se merserant.* Liv. l. 33. n. 18.

UTOR. Ce verbe dans le simple n'a rien que de commun. *Ad liberalitatem vectigalibus uti.* Cic. Mais il a quelques autres significations fort élégantes. *Statuit nihil sibi gravius faciendum , quàm ut illa matre ne uteretur.* Cic. Tout ce qu'il crut devoir faire après un si mauvais traitement , fut de ne plus voir une telle mere. *Adversis ventis usi sumus.* Cic. Nous avons eu les vents contraires. *Quo nos medico amicoque usi sumus.* Cic. Il étoit notre médecin & notre ami. *Mihi si unquam filius erit , nœ ille facili me utetur patre.* Ter. Pour dire , *ero facilis erga illum.*

LES NOMS DIMINUTIFS ont une grande grace dans le latin , & c'est un des endroits par où cette langue l'emporte beaucoup sur la nôtre. Il suffit de les indiquer , pour en faire sentir la délicatesse. *Homines mercedula adducti.... In hortulis suis requiescit (Epicurus ,) ubi recubans molliter & délicatè nos avocat à rostris... Ithacam illam , in asperrimis saxulis tanquam nidulum affixam , dicitur sapientissimus vir immortalitati anteposuisse... Incurrit hæc nostra laurus non solum in oculos , sed jam etiam in vuculas male-*

*volorum... Rogo te.. ut amori nostro plusculum etiam, quàm concedit veritas, largiare.. ut nosmetipsi vivi gloriola nostra perfruamur... Non vereor ne assentatiuncula quadam aucupari gratiam tuam videar... Narrationem mendaciunculis aspergere... Opus est limatulo & politulo iudicio tuo... Tenuiculo apparatu significas Balbum fuisse contentum. Cic. In unius mulierculæ animula si jactura facta fuerit... Cùm oppida, quæ quodam tempore florentissima fuerunt, nunc prostrata & diruta ante oculos jacerent, cœpi egomet mecum sic cogitare: Hem! nos homunculi indignamur, si quis nostrum interiit, aut occisus est, quorum vita brevior esse debet; cùm uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant. Sulp. in Epist. ad Cic. De quel prix est ce diminutif homunculi pour faire sentir la petitesse de l'homme; & combien, pour marquer la force étonnante & la continuité de la voix dans un aussi petit corps que celui du rossignol, le diminutif est-il nécessaire? *Tanta vox tam parvo in corpusculo, tam pertinax spiritus.* Plin. Notre langue n'a point de mots pour rendre ces sortes de beautés.*

Il y a une grande finesse dans plusieurs noms & verbes composés de la préposition *sub*, dont le propre est de diminuer la force & la signification de ces mots. *Subagressis. Subrusticus. Subcontumeliosè. Quia tristem semper, quia taciturnam, quia subhorridum atque incultum videbant.. Subrauca vox. Subturpiculus. Subdubitare. Subirasci. Subinvidere. Suboffendere.* Cic.

LES VERBES FREQUENTATIFS, appelés ainsi, parce qu'ils signifient que la chose dont il s'agit se fait fréquemment, ont aussi quelquefois une grace particulière. Il suffit d'en avertir. *Factito. Declamito. Lectito. Ad me scribas velim, vel potius scriptites.* Cic. *Amant eum, qui bene habitet, sæpius ventitare in agrum.* Plin.

LA LECTURE de Cicéron est bien propre à faire sentir cette finesse & cette délicatesse d'élocution dont je parle. J'en rapporterai quelques exemples plus longs & plus suivis.

10. *Libandus est ex omni genere urbanitatis facetiarum quidam lepos, quo tanquam sale perspergatur omnis oratio.* Lib. 1. de Orat. n. 159. Voilà précisément quelle est la la-

K k ij

tinité de Cicéron. Quelle finesse dans ce mot *libandus lepos* ! Il l'emploie souvent ailleurs fort élégamment. *Nulla te vincula impediunt ullius certæ disciplinæ, libasque ex omnibus quodcumque te maximè specie veritatis movet.* 1. 5. Tusc. 82. *Omnibus unum in locum coactis scriptoribus, quod quisque commodissimè præcipere videbatur, excerpimus, & ex variis ingeniis excellentissima quæque libavimus.* 2. de Inv. 4. *Non sum tam ignarus causarum, non tam insolens in dicendo, ut omni ex genere orationem aucuper, & omnes undique flosculos carpam atque delibem.* Pro Sext. 119.

20. *Habeat tamen illa in dicendo admiratio ac summa laus umbram aliquam & recessum, quo magis id quod erit illuminatum extare atque eminere videatur.* 3. de Orat. n. 99. Tous les termes sont choisis, & sont propres à la peinture, d'où la métaphore est tirée : *umbra, recessus, illuminatum, extare, eminere.* Et ce passage nous avertit de ne pas nous attendre à trouver cette délicatesse dont nous parlons également répandue dans tout le discours.

30. *Dicebat Isocrates, doctor singularis, se calcaribus in Ephoro : contrà autem in Theopompo frenis uti solere : alterum enim exultantem verborum audacia reprimebat, alterum cunctantem & quasi verecundantem incitabat. Neque eos similes effecit inter se, sed tantum alteri affinxit, de altero limavit, ut id conformaret in utroque, quod utriusque natura pateretur.* Lib. de Orat. n. 36.

Il y auroit ici beaucoup de choses à observer : je ne m'arrête qu'à ces deux mots, *alteri affinxit, de altero limavit*, qui me paroissent d'une grande justesse & d'une grande élégance. Qu'on y substitue *adjecit & detraxit*, qui leur sont synonymes, quelle différence !

ALTERI AFFINXIT *Affingere* en bonne latinité signifie *adjungere*. *Ne illi vera laus detracta oratione nostra, nec falsa afficta esse videatur.* Pro leg. Man. 10. *Faciam ut intelligatis in tota illa causa, quid res ipsa tulerit, quid error affinxerit, quid invidia conflagrit.* Pro Cluent. 9.

DE ALTERO LIMAVIT. Ce mot dans le simple n'a rien qui frappe. *In arbores exacuunt limantque cornua elephanti.* Plin. Mais dans le figuré sa signification a toujours quelque chose de beau & de remarquable. Il signi-

se quelquefois seulement retrancher , & d'autrefois orner , parce que c'est en ôtant le superflu que la lime polit & perfectionne les ouvrages. Il est pris ici dans le premier sens : *de altero limavit* ; aussi bien que dans cet autre passage de Cicéron : *de tua benefica prolixaque natura limavit aliquid posterior annus propter quandam tristitiam temporum*. Ep. 3. l. 8. *Limare* pour signifier polir , orner , perfectionner , est aussi fort élégant. *Neque hæc ita dico , ut ars aliquid limare non possit ... Hæc limantur a me politius*. Cic. *Limandum expoliendumque se alicui permittere*. Plin. jun.

La comparaison de plusieurs passages où les mêmes mots sont employés , peut servir beaucoup aux jeunes gens , & même aux maîtres , pour enrichir leur mémoire d'un grand nombre de manières de parler élégantes , & pour leur donner le goût de la bonne & de la pure latinité. Le Trésor latin de Robert Etienne , & à son défaut le dictionnaire de Charles Etienne qui est l'abrégé du Trésor , & dont un habile maître ne peut se passer , lui fournira une foule d'exemples , parmi lesquels il choisira ceux qui conviendront le mieux à son dessein. L'apparat latin de Cicéron ne lui fera pas d'une moindre utilité. Le soin qu'il prendra de faire un extrait des plus beaux passages , & de les transcrire , ne sera pas une peine inutile ni pour lui , ni pour ses disciples : sur-tout s'il est attentif à faire entrer dans ses thèmes une bonne partie de ces phrases choisies qu'il leur aura dites de vive voix.

4. De l'usage des Particules.

J'AVOIS oublié , dans la première édition de cet ouvrage , de traiter des *Particules* , qui ne sont pourtant pas une chose indifférente soit pour l'intelligence de la langue latine , soit pour la composition. On entend par ce mot les prépositions , les conjonctions , les adverbes , &c. Les particules contribuent beaucoup à la force , à la délicatesse , à l'agrément de cette langue ; & elles en font sentir le tour & la propriété. Rien ne sert plus à en marquer le génie , & le caractère parti-

culier qui la distingue des autres. Rien ne fait mieux connaître si un homme qui parle ou qui écrit aujourd'hui en latin, possède les beautés & les finesses de cette langue & s'il est bien versé dans la lecture des anciens auteurs. Car il arrive quelquefois sans qu'on s'en aperçoive, (& qui peut se flatter d'être entièrement exempt de ce défaut?) qu'on parle françois en latin, en suivant le même tour, le même arrangement, les mêmes façons de s'exprimer, que nous suivons dans notre langue, & qui sont absolument différentes dans la latine. Il est donc important d'apprendre aux jeunes gens l'usage que font les bons auteurs de ces sortes de particules : & cette étude peut convenir à toutes les classes, en proportionnant les remarques à la portée des écoliers.

Tursellin a composé sur cette matière un petit livre qui est d'un très bon goût. Avant lui * Steuvéchiüs, Allemand fort habile, avoit traité le même sujet avec beaucoup d'ordre & de précision. Ces deux livres peuvent être de quelque secours pour les maîtres. On y voit combien les particules servent, non-seulement à lier ensemble les périodes, ou les parties différentes d'une même phrase, mais encore à orner & à varier le stile. Quelques exemples rendront la chose plus claire.

P R É P O S I T I O N à ou ab.

Le premier mot qui se présente dans Tursellin est la préposition à ou ab. Il en apporte 13 ou 14 différentes significations, qu'il appuie de plusieurs autorités : je n'en citerai qu'un petit nombre.

Si caput à sole doleat. Plin. à cause du soleil.

Pecuniam numeravit ab arario. Cic. des deniers du trésor.

Vide ne hoc totum faciat à me. Cic. ne fasse pour moi.

Mediocriter à doctrina instructus, angustius etiam à natura. Cic. du côté de l'instruction.... du côté de la nature.

Ab recenti memoria perfidiæ, aliquanto minore cum misse-

* Le titre de cet ouvrage est, *Go-* || *ticulis linguæ latinæ liber. Il est im-*
descalci Steuvechiü Hufdani de par- || *primé à Cologne en 1580.*

ricordia auditi sunt. Liv. à cause du souvenir encore récent de leur perfidie.

Homo ab epistolis. Un secrétaire , un homme chargé d'écrire les lettres.

E N I M V E R O.

Ce mot a plusieurs significations différentes , où il entre quelque élégance.

Pour affirmer ou nier avec plus de force ; pour insister fortement sur quelque chose. *Tum te abiisse hinc negas?.. Nego enimvero.* Plaut. *Tunc enimvero deorum ira admonuit.* Liv.

Pour marquer la joie , la promptitude avec laquelle on fait quelque chose. *Illi enimvero se ostendunt , quod vellet , esse facturos.* Cic.

On l'emploie aussi pour l'indignation. *Enimvero hoc ferendum non est.* Cic.

E O.

Cet adverbe se construit en différentes manières.

Quarum rerum eo gravior est dolor , quo culpa major. Cic.

Eo tardius scripsi ad te , quod quotidie te expectabam. Cic.

Id eo facilius credebatur , quia simile vero videbatur. Cic.

Non eo dico , C. Aquili , quo mihi veniat in dubium tua fides. Cic.

Un Maître attentif fait faire usage de ces sortes de remarques. Il n'en propose pas beaucoup à la fois , pour ne point trop surcharger la mémoire des jeunes gens. Il les place à propos selon les occasions qui se présentent. Il les appuie de plusieurs exemples , pour les mieux inculquer ; & il tâche de les faire entrer ensuite dans les thèmes qu'il donne à composer. Je croi que cette sorte d'exercice peut beaucoup servir & pour l'intelligence de la langue , & pour l'élégance de la composition.

5. Des endroits difficiles & obscurs.

LA DIFFICULTE' & l'obscurité dans les auteurs

peuvent venir ou de ce qui regarde l'histoire , la fable , les antiquités ; ou d'une construction embarrassée , & quelquefois irrégulière ; ou d'expressions rares , métaphoriques , susceptibles de plusieurs sens ; ou de ce que le texte est peu correct , & qu'un même endroit se lit de plusieurs manières , qui souvent augmentent l'obscurité , au lieu de la dissiper.

1^o. La connoissance de la fable , de l'histoire , des coutumes anciennes , est absolument nécessaire à un maître pour être en état de bien entendre & de bien expliquer les auteurs. Il ne doit pas s'arrêter trop longtems sur ces matières , mais il ne doit pas les ignorer , ni les négliger. Ce point ne doit pas faire l'essentiel de l'explication , mais il en doit faire partie. Il y a une érudition obscure , mal digérée , chargée de faits inutiles & peu intéressans , en un mot plus capable de gâter l'esprit que de le former. On peut appliquer ici ce que dit Quintilien à un autre *Lib. 1. cap. 4.* sujet : *Inter virtutes grammatici habebitur aliqua nescire.* Mais aussi il y a sur ce point une ignorance , qui ne pourroit venir que de paresse , & qui ne seroit pas pardonna-ble à des personnes qui font profession de belles lettres , qui passent une partie de leur vie sur les livres anciens , & qui par leur état sont chargées d'en donner aux autres l'intelligence. Je me propose de parler ailleurs de cette matière , & de la traiter avec quelque étendue.

2^o. Quand c'est l'embarras de la construction qui forme l'obscurité , elle est tout d'un coup dissipée en rangeant les mots dans leur ordre naturel. Cette phrase qui est au commencement de Tite-Live , *Utumque erit , juvabit tamen rerum gestarum memoriae principis terrarum populi pro virili parte & me ipsum consuluisse* , peut d'abord embarrasser les jeunes gens. Elle n'a plus rien d'obscur pour eux , quand on en fait ainsi la construction : *Juvabit & (id est , etiam) me ipsum consuluisse pro virili parte memoriae rerum gestarum populi principis terrarum.* Cet endroit du 6^e livre , *ita omnia constante tranquilla pace , ut eò vix fama belli perlata videri posset* , a certainement quelque obscurité ; qui disparoit dès qu'on en fait l'ordre : *Ita omnia tranquilla (sup. erant) pace constante , ut , &c.*

3^o. Quel-

30. Quelquefois la difficulté vient de certaines constructions extraordinaires, ou irrégulières, qu'un mot peut éclaircir.

Eo melioribus usuras viris, dit Romulus en parlant aux Sabines qui avoient été enlevées, *quod annexurus pro se quisque sit, ut, cum suam vicem functus officio sit, parentum etiam patriæque expleat desiderium*. C'est la dernière partie de cette phrase qui a quelque obscurité. On la rend plus claire en lui donnant un peu plus d'étendue. *UT CUM SECUNDUM SUAM VICEM, seu, quod ad se propriè spectat, suo quisque FUNCTUS OFFICIO SIT, id est, cum sua quisque conjugii amorem præstiterit quem vir uxori debeat; cumulationem insuper impendat caritatis modum, quo PATRIÆ ET PARENTUM amissorum illis jacturam DESIDERIUMQUE EXPLEAT*.

Liv. lib. 1.
n. 19.

Hinc patres, hinc viros orabant (Sabine mulieres) ne se sanguine nefando soceri generique respergerent: ne parricidio macularent partus suos, nepotum illi, liberum hi progeniem. Il n'y a d'obscurité que dans le second membre. Elle consiste dans ces derniers mots, *nepotum... liberum... progeniem*, qui signifient, *nepotes & liberos*: & encore plus dans ces premiers, *ne parricidio macularent partus suos*. Elles appellent parricide le crime par lequel les beaux-pères & les gendres s'entretueroient les uns les autres, & elles les conjurent d'épargner cette honte, cette tache à leurs fils & à leurs petits-fils, à qui l'on reprocheroit que leurs pères ou leurs grands-pères avoient été des parricides. Un habile interprète croit qu'il faut nécessairement substituer *orbarent* à la place de *macularent*: mais il se trompe, & cet exemple nous apprend qu'il ne faut pas facilement changer les textes.

Liv. lib. 1.
n. 19.

Tanq. Fabr.

Quia occisione prope occisos Volscos movere sua sponte arma posse, id fides abierit. La construction de ces derniers mots n'est pas ordinaire, & elle demande un mot d'éclaircissement. *Quia fides abierit, fides non sit, id est credi non possit, occisione prope occisos Volscos movere sua sponte arma posse, quia, inquam, credi non possit id ita esse....*

Liv. lib. 3.
n. 10.

Sunt & belli sicut pacis jura, justèque ea non minùs quàm fortiter didicimus gerere. A quoi se rapporte *ea*? Le sens

Liv. lib. 5.
n. 27.

l'emporte ici sur la syntaxe. L'on sent bien que *bella* doit être sous-entendu.

Liv. lib. 6.
a. 34

*Filiam pater avertentem causam doloris elicit , con-
ter sciscitando , ut faceret , &c.* Cette expression , *filiam
pater elicit ut* , &c. est rare , & demande d'être expliquée.

40. D'autres fois une métaphore moins commune , ou une expression susceptible de plusieurs sens , embarrasse le lecteur.

Liv. lib. 2.
a. 1.

*Disputata res nondum adulta discordia forent : quas fovit
tranquilla moderatio imperii , eoque nutriendo perduxit , ut
bonam frugem libertatis maturis jam viribus ferre possent.* Cet
endroit est admirable , & pour le fond de la réflexion même , & pour la manière dont elle est exprimée. Mais d'où est tirée la métaphore qui en fait la principale beauté ? Car c'est par où doit commencer l'explication de cet endroit , qui sans cela ne peut être bien entendu. Tite-Live a-t-il en vue les soins d'une nourrice , & la nourriture douce & légère dont l'enfance a besoin avant que de pouvoir digérer un aliment plus solide ? Ou bien se propose-t-il pour objet de sa comparaison la chaleur modérée de la terre , qui après avoir enflé & attendri le grain , & en avoir fait sortir d'abord une petite pointe verdoissante , la fortifie insensiblement , & la conduisant par divers degrés à sa maturité , la met enfin en état de porter le poids de l'épi ? J'ai vu deux habiles Professeurs , partagés sur l'intelligence de ce passage , apptier chacun leur sentiment de raisons fort plausibles : & certainement la chose n'est point sans difficulté.

Est. 2. n. 5.

Tite-Live termine la description du supplice des enfans de Brutus par cette excellente réflexion : *Nudatos virgīs cadunt , securique feriunt ; cum inter omne tempus pater , vultusque & os ejus , spectaculo esset , eminente animo patrio inter publicæ pænæ ministerium.* On donne à ces derniers mots , *animo patrio* ; deux sens tout opposés. Les uns prétendent qu'ils signifient que dans cette occasion la qualité de Consul l'emporta sur celle de père , & que l'amour de la patrie étouffa dans Brutus tout sentiment de tendresse pour son fils. Ce vers de Virgile , *vincet amor patriæ* , & le caractère d'insensibilité & de dureté que Plutarque donne à

Vita Public.

Brutus, semblent appuyer ce premier sens. D'autres au contraire soutiennent, & leur sentiment paroît bien plus raisonnable & plus fondé dans la nature, que ces mots signifient qu'à travers ce triste ministère que la qualité de Consul imposoit à Brutus, quelque effort qu'il fit pour supprimer sa douleur, la tendresse de pere éclatoit malgré lui. Et le vers de Virgile emporte nécessairement ce sens, puisqu'il marque qu'il y auroit un combat entre les sentimens de la nature & l'amour de la patrie, & qu'enfin ce dernier l'emporteroit : *vincet amor patria*.

Ces sortes de difficultés peuvent servir à former le jugement des jeunes gens, à leur donner un goût de critique juste & exact, & à jeter dans leurs études une variété & une gaieté qui les leur rend plus agréables.

50. Il y a un autre genre de difficultés, qui viennent de la corruption du texte. Il me semble qu'on doit cette justice aux bons auteurs de l'antiquité, quand on trouve dans leurs ouvrages des endroits d'une obscurité impénétrable & dépourvus de tout sens, de croire que le texte est vicieux, & qu'il y manque quelque chose : & alors on a recours aux conjectures.

Dignus esse, qui armis (Velas) cepissent, eorum urbem agramque Velanum esse. M. le Fevre substitue, *dignum esse, id est, equum.* Liv. lib. 4. n. 49.

Non jam orationes modè Manlii, sed facta popularia in speciem, tumultuosa eadem, qua mente fierent, intuenda erant. Gronovius éclaircit cet endroit en changeant deux lettres, & substitue *intuenti*. *Facta, popularia in speciem, tumultuosa eadem, qua mente fierent intuenti, erant.* Lib. 6. n. 14.

Sic libris fatalibus editum esse, ut quando aqua Albana abundasset, tum, si eam Romanus ritè emisisset, victoriam de Veientibus dari. La faute est évidente, *ut... dari*, soit qu'elle vienne de l'inadvertance de l'auteur, ou de l'ignorance du scribe. Lib. 5. n. 15.

Pline le naturaliste parle ainsi du vermicelle d'où se forme l'abeille : *Id quod excelsum est, primum vermiculus videtur candidus, jacent transuersus, adhaerensque ita ut pascere videatur.* Ces derniers mots, *ita ut pascere videatur*, qui étoient dans toutes les éditions & dans tous les Plin. hist. nat. lib. 11. cap. 16.

manuscrits, ne forment aucun sens raisonnable : aussi ont-ils fort embarrassé tous les interprètes qui se sont donné la torture pour les expliquer, ou pour y substituer une autre leçon. Cet endroit a été parfaitement rétabli par le simple changement de quelques lettres : *ita ut pars cere videatur*. Comme ce vermisseau est blanc, & qu'il tient à la cire, il paroît en faire partie. On doit cette restitution, l'une des plus heureuses qu'on ait en ce genre, au savant Pere Petau, & après lui au Pere Hardouin qui, avant que d'avoir vu la note de son confrere, avoit corrigé cet endroit de la même manière : & il appuie cette correction par un passage d'Aristote qui en démontre la nécessité.

6. De la manière ancienne de prononcer & d'écrire le Latin.

LE DON de la parole, & l'invention de l'écriture, sont deux avantages inestimables, que la divine providence a bien voulu accorder à l'homme, & qu'il n'auroit jamais pu se procurer lui-même par ses seuls efforts.

*Gram. raison.
pag. 27.*

» C'est, dit un grand homme en traitant cette matière, une invention merveilleuse de composer de 25 ou 30 sons, cette variété infinie de mots, qui n'ayant rien de semblable en eux-mêmes à ce qui se passe dans notre esprit, ne laissent pas d'en découvrir aux autres tout le secret, & de faire entendre à ceux qui n'y peuvent pénétrer, tout ce que nous concevons, & tous les divers mouvemens de notre ame. « C'est une seconde merveille, presque aussi admirable que la première, d'avoir trouvé le moyen par des figures tracées sur le papier de parler aux yeux aussi-bien qu'aux oreilles, de fixer une chose aussi légère que la parole, de donner de la con-

a *Phanices primi, si fama creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.* Lucan. l. 3.
C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées. *Breb.*

assistance aux sons , & de la couleur aux pensées.

Il est bon de rendre de bonne heure les jeunes gens attentifs à ce double bienfait dont on fait usage tous les jours , & presque à chaque moment , & dont il est fort rare qu'on marque jamais à Dieu sa reconnoissance.

La manière ancienne d'écrire & de prononcer faisant une partie essentielle de la grammaire , elle doit être enseignée aux enfans dès qu'ils commencent à étudier. Mais on peut réserver pour un âge plus avancé certaines observations qui supposent un jugement plus formé.

Il est absolument nécessaire aux jeunes gens de bien connoître la nature des lettres , & le rapport qu'elles ont entr'elles. Cette connoissance leur servira à mieux distinguer la cadence & l'harmonie des périodes , à découvrir l'étymologie de certains mots , à savoir comment on prononçoit autrefois , & quelquefois même à entendre dans les auteurs des endroits fort obscurs , ou à restituer des passages corrompus.

Les anciens en parlant faisoient toujours sentir la quantité des voyelles , & distinguoient toujours dans la prononciation les longues des breves. Nous observons cette distinction dans la pénultième des mots de plus de deux syllabes , *amabam* , *circumdabam* : mais il n'en paroît ordinairement aucune trace dans ceux de deux syllabes , *dabam* , *stabam* ; ce qui est un défaut très considérable. Par-là les vers latins perdent dans notre bouche une grande partie de leur grace. C'est comme si en françois nous prononcions *pâte* , qui se dit des animaux , comme *pâte* , qui signifie de la farine détremée avec de l'eau. M. Perault , faute de connoître la nature des lettres , avoit avancé que l'*a* de *cano* dans ce vers de Virgile , *Arma virumque cano* , devoit se prononcer comme l'*a* pénultième de *cantabo* dans ce vers critiqué par Horace , *Fortunam Priami cantabo & nobile bellum*. C'est dit M. Despreaux en réfutant son adversaire , une erreur qu'il a sucée dans le Collège , où l'on a cette mauvaise méthode de prononcer les breves dans les dissyllabes latins , comme si c'étoient des longues.

Les anciens confondoient quelquefois l'*e* & l'*i* dans l'é-

L l. iij.

criture, & apparemment aussi dans la prononciation. Quintilien remarque que de son tems on écrivoit *here* au lieu d'*heri* : qu'on trouvoit dans plusieurs livres *sibe* & *quase* au lieu de *sibi* & *quasi*, & que Tite-Live avoit ainsi écrit. De là vient sans doute que ces lettres se mettent indifféremment dans de certains cas : *pekuem*, ou *pekuim* ; *neve*, ou *navi*. De là vient aussi que, comme dans la diphthongue *ei* l'*e* étoit fort foible & que l'on n'y entendoit presque que l'*i*, cette dernière lettre est demeurée seule dans de certains mots : *omnis*, pour *omneis* ; ce qui est si commun dans Salluste.

* Crassus dans Cicéron reproche à Cotta qu'en retranchant l'*i* & pesant trop sur l'*e* dans la diphthongue *ei*, il ne prononçoit pas comme les anciens orateurs, mais comme les moissonneurs, qui au rapport de Varron disoient *vellam* pour *veillam* ou *villam*. Un défaut, assez approchant de celui là, est encore aujourd'hui fort ordinaire à beaucoup de personnes, qui prononcent l'*i* à peu près comme l'*e* dans les mots où l'*i* se trouve devant un *n*, comme *princeps*, *ingens*, *ingenium*, *induo*, au lieu qu'il le faut prononcer dans ces mots comme on le fait dans la préposition *in*, & lorsque l'*i* est suivi d'autres lettres : *immitis*, *primus*.

La voyelle *u* étoit prononcée *ou* par les latins, & elle l'est encore ainsi par les Italiens & par les Espagnols. *Cuculus* se prononçoit comme nous dirions *coucou*, d'où vient le mot françois *coucou* : & ces mots dans l'une & l'autre langue n'ont été formés que par onomatopée, c'est-à-dire imitation du son, pour marquer le chant de cet oiseau. Or cette prononciation donne aux mots latins une grace & une douceur particulière. Nous en conservons quelque chose dans les mots où l'*u* est suivi d'un *m* ou d'un *n* : *dominum*, *dederunt* ; qu'il ne faut pas prononcer comme si c'étoit un *o* plein *dominom*, ce qui est pourtant assez ordinaire.

Parmi les quatre liquides, *l*, *r*, *m*, *n*, les deux pre-

a Quare Cotta noster, cujus tu illa lata, Sulpici, nonnunquam imitaris, ut tota literam tollas, & e plenissimum dicas, non mihi oratores antiquos, sed mēssores videris imitari. 3. de Orat. n. 46.

mières méritent parfaitement ce nom : car elles sont effectivement coulantes , & se prononcent avec facilité & vitesse. L'*m* a un son fort sourd : c'est pourquoi Quintilien l'appelle *mugientem literam*. Il remarque que comme elle a quelque chose de pesant , autrefois on la retranchoit à la fin , *die hanc* : & que quand même on l'écrivoit elle ne se prononçoit presque point ; *Multum ille & terris jactatus , & alto*. Ainsi voila encore dans ce vers une douceur & une grace de prononciation qui nous est inconnue.

L'*s* est appelée sifflante à cause du son qu'elle fait : c'est pourquoi anciennement on la retranchoit à la fin *serenus fuit : digno loco*. Il y a des mots françois où l'on supprime cette même lettre dans la prononciation , quoiqu'elle demeure dans l'écriture. *Vous nous faites....* Les Romains faisoient toujours sonner l'*s* , & la prononçoient pleinement au milieu du mot , comme au commencement : *miseria* , comme *seria*. Ils doubloient même cette lettre au milieu , quand elle étoit précédée de voyelles longues : *caussa, cassus, divissiones*. ^b & c'est ainsi que Cicéron & Virgile écrivoient. Notre langue adoucit cette lettre au milieu , & elle a fait passer cette prononciation dans le latin.

Le *z* se prononçoit chez les Latins d'une manière fort douce , & qui selon Quintilien , répandoit beaucoup d'agrément dans le discours. Il répondoit à peu près à notre *s* entre deux voyelles , *Muse* , mais en y joignant quelque chose du son du *Delta* après l'*s*. C'est ainsi qu'en grec les Doriens le prononçoient & l'écrivoient. *ovelsdo* pour *ovelsso* ; ce qui certainement a beaucoup de douceur. Quelques-uns croient que le *d* se prononçoit avant l'*s*. *Mezentius. Medsentius*.

On voit par le raport de certaines lettres entr'elles , comme du *b* & du *p* , du *d* & du *t* , pourquoi certains mots s'écrivent d'une manière , & se prononcent de l'autre. Quintilien remarque que dans *obtinuit* la raison de-

Quintil. lib.
12. cap. 10.

Lib. 1. c. 24.

a Etiam si scribitur , tamen parum exprimitur : adeo ut penè ejusdam novæ literæ sonum reddat. *Quintil. lib. 9. cap. 4.*

b Quomodo & ipsum (Cicero- nem ,) & Virgilium scripsisse , manus eorum docent, *Quintil. lib. 3. cap. 13.*

mande un *b*, mais que les oreilles n'entendent qu'un *p*. Il en est ainsi dans toutes les langues. Nous prononçons *grant esprit*, *grant homme*, quoique nous écrivions *grand esprit*, *grand homme*.

Les anciens faisoient sonner fortement l'aspiration, surtout avant les voyelles, ce qui donnoit beaucoup de grace & de force à la prononciation. *Me-ne Iliacis occumbere campis Non potuisse, tuoque animam HANC effundere dextra* ? 1. En. 101. *Si Pergama dextra Defendi possent, etiam HAC defensa fuissent.* 2. En. 291. Ces admirables vers perdent une partie de leur beauté, si l'aspiration n'est pas fortement marquée. C'est un défaut très ordinaire aux jeunes gens, & surtout aux Parisiens, dont l'attention des maîtres peut aisément les corriger.

On a fait plusieurs remarques utiles & importantes sur l'*v* & l'*j* consonnes, que les anciens sans doute ne prononçoient pas tout-à-fait comme nous. Il n'est pas inutile que les jeunes gens en soient instruits, & qu'ils sachent ce que c'étoit que le *Digamma Æolicum*, c'est-à-dire un double *gamma*, caractère destiné pour marquer l'*v* consonne : *TERMINA FIT*, pour *TERMINAVIT*. L'Empereur Claude tout maître du monde qu'il étoit n'eut pas le crédit de le faire recevoir au nombre des lettres latines.

On doit conclure de ces observations, & de beaucoup d'autres pareilles, que la manière dont les Romains prononçoient le latin, étoit en plusieurs choses très différente de celle dont nous le prononçons aujourd'hui : qu'ainsi leur prose & leurs vers perdent une grande partie de leur grace dans notre bouche, comme nous voyons que les nôtres sont extrêmement défigurés par les étrangers qui ignorent notre manière de prononcer. Ils avoient mille délicatesses en prononçant, qui nous sont absolument inconnues. Ils distinguoient l'accent de la quantité, & ils savoient fort bien relever une syllabe sans la faire longue, ce que nous ne sommes point accoutumés à observer. Ils avoient même plusieurs sortes de longues & de brèves, dont ils faisoient sentir la différence. Le peuple

peuple étoit très délicat sur ce point , & ^a Cicéron témoigne qu'on ne pouvoit faire une syllabe plus longue ou plus breve qu'il ne falloit dans les vers d'une comédie , que tout le théâtre ne s'élevât contre cette mauvaise prononciation , sans qu'ils eussent d'autre règle que le discernement de l'oreille , qui étoit accoutumée à sentir la différence des longues & des breves , comme aussi de l'élévation ou de l'abaissement de la voix , en quoi consiste la science des accens.

De telles observations sur la manière de prononcer & d'écrire des anciens peuvent être fort utiles , & même agréables aux jeunes gens , pourvu que les maîtres en sachent faire un choix judicieux , qu'ils les placent à propos , & qu'ils n'en proposent pas en même tems un grand nombre , ce qui pourroit devenir ennuyeux & rebutant. Ils peuvent en attendant qu'ils consultent les originaux mêmes , s'instruire en peu de tems & sans beaucoup de travail sur cette matière dans la méthode latine de Port-Royal , d'où j'ai tiré la plus grande partie des réflexions que j'ai faites sur ce sujet. Ce livre , quoiqu'il ne soit pas sans défauts , les peut mettre en état d'apprendre à leurs écoliers bien des choses également utiles & curieuses.

Ils y verront qu'il est mieux d'écrire *sumsi* , *delicia* , *vindico* , *autor* ou *auctor* , *convicium* , *secundus* , *felix* , *femina* , *fenus* , *fetus* , *lacryma* , *pœna* , *patricius* , *tribunicus* , *fisticius* , *novicius* , *quatuor* , *quicquid* , *Sallustius* , *Appuleius* , *fidus* , *solemnis* , *sollistimum* , *sulfur* , *subsciva* ou *subcesiva* , & beaucoup d'autres semblables observations appuies de preuves & d'autorités.

^a In versu quidem theatra tota reclamant , si fuit una syllaba aut brevior aut longior. Nec verò multitudo pedes novit , nec ullos numeros tenet : nec illud , quod offendit , aut cur aut in quo offen-

dat , intelligit , & ramen omnium longitudinum & brevitatum in sonis , sicut acutarum graviumque vocum , judicium ipsa natura in auribus nostris collocavit. *Orat. n. 173.*

De la coutume de faire parler Latin dans les classes.

IL Y A, ce me semble, sur cette matière, deux extrémités également vicieuses. L'une est de ne pas souffrir que les jeunes gens parlent dans les classes une autre langue que la latine. L'autre seroit de négliger entièrement le soin de leur faire parler cette langue.

I. P O U R ce qui regarde le premier inconvénient, je ne comprends pas comment on peut exiger des enfans qu'ils parlent une langue qu'ils n'entendent point encore, & qui leur est absolument étrangère. L'usage seul peut suffire pour les langues vivantes : mais il n'en est pas ainsi de celles qui sont mortes, qu'on ne peut bien apprendre que par le secours des règles, & par la lecture des auteurs qui ont écrit dans ces langues. Or il faut un tems assez considérable pour parvenir à l'intelligence de ces auteurs.

D'ailleurs, en supposant même qu'on ne les obligerait à parler latin qu'après qu'on leur auroit expliqué quelques auteurs, y a-t-il lieu d'espérer qu'alors même, en parlant entr'eux & dans les classes, ils puissent s'exprimer d'une manière pure, exacte, élégante ? Combien leur échapera-t-il d'impropriétés, de barbarismes, de solécismes ? Est-ce là un bon moyen de leur apprendre la pureté & l'élégance du latin ; & ce langage bas & rempant du discours familier ne passera-t-il pas nécessairement dans leurs compositions ?

Si on les oblige dans ces premières années à parler toujours latin, que deviendra la langue du pays ? Est-il juste de l'abandonner ou de la négliger, pour en apprendre une étrangère ? J'ai remarqué ailleurs que les Romains n'en usaient pas ainsi pour leurs enfans : & bien des raisons nous portent à les imiter en ce point. La langue françoise s'étant emparé, non par la violence des armes ni par autorité, comme celle des Romains, mais par sa politesse & par ses charmes, de presque toutes les Cours de l'Europe ; les négociations publiques ou secrètes, & les

Fig. 66. & 67.

traités entre les Princes ne se faisant presque qu'en cette langue ; étant devenue la langue ordinaire de tous les honnêtes gens dans les pays étrangers , & celle qu'on y emploie communément dans le commerce de la vie civile : ne seroit-il pas honteux à des François de renoncer en quelque sorte leur patrie en quittant leur langue maternelle , pour en parler une dont l'usage ne peut jamais être à leur égard ni si étendu , ni si nécessaire ?

Mais le grand inconvénient de cette coutume , & qui me frappe le plus , c'est qu'elle étrécit en quelque sorte l'esprit des jeunes gens , en les tenant dans une gêne & une contrainte qui les empêche de s'exprimer librement. Une des principales applications d'un bon maître est d'accoutumer les jeunes gens à penser , à raisonner , à faire des questions , à proposer des difficultés , à parler avec justesse & avec quelque étendue. Cela est-il praticable dans une langue étrangère ? & y a-t-il même beaucoup de maîtres capables de le bien faire ?

IL NE s'ensuit pas de tout ce que je viens de dire qu'on doive entièrement négliger cette coutume. Sans parler de mille occasions imprévûes qui peuvent arriver dans la vie , surtout quand on voyage dans les pays étrangers , où la facilité d'entendre & de parler latin devient d'un grand secours , & quelquefois même d'une absolue nécessité : la plupart de ceux qui étudient dans les Collèges devant un jour s'appliquer quelques-uns à la Médecine , d'autres au Droit , un grand nombre à la Théologie , tous à la Philosophie , ils sont indispensablement obligés , pour réussir dans ces études , de s'accoutumer de bonne heure à parler la langue de ces écoles , qui est la latine.

Outre ces raisons , l'habitude de parler latin , quand elle est accompagnée d'une étude solide , peut servir à faciliter l'intelligence de cette langue , en la rendant plus familière & comme naturelle ; & elle peut aussi aider pour la composition , en fournissant des expressions avec une plus grande & plus riche abondance.

Les Romains , qui ne devoient jamais parler en public la langue grecque , par où ils auroient cru avilir la dignité

de leur empire , s'exerçoient pourtant dans leur jeunesse à composer dans cette langue , & sans doute à la parler aussi : & Suetone remarque que Cicéron jusqu'à la préture fit toujours ses déclamations en grec.

Il est donc à propos de faire quelquefois parler latin les jeunes gens dans les classes : de les obliger à s'y préparer au logis en lisant quelques histoires dans les auteurs qu'on leur explique , dont on leur fera rendre compte d'abord en françois , puis en latin : de les interroger quelquefois en cette langue sur les observations qu'on aura faites en expliquant les auteurs. Pour cela il faut que le maître lui-même dans ses explications mêle la langue latine à la françoise. Elles ne seroient pas d'une grande utilité pour les jeunes gens , si elles se faisoient purement en latin. Comme une langue étrangère laisse toujours beaucoup d'obscurité , ils écouteront avec moins de plaisir , moins d'attention , & par conséquent avec moins de fruit. Mais si l'on a quelque histoire à raconter , quelque trait d'antiquité à rapporter , quelque principe de rhétorique à établir , rien n'empêche qu'on ne fasse tout cela d'abord en latin : après quoi on répète les mêmes choses en françois , en leur donnant plus d'étendue , & en les montrant sous plusieurs faces , afin de les faire mieux comprendre.

Cette méthode ne seroit pas seulement utile aux écoliers : elle serviroit aussi beaucoup aux maîtres , à qui elle procureroit une grande facilité de parler latin , qui leur devient nécessaire en bien des occasions , & qui ne peut s'acquérir que par un long usage & un fréquent exercice.

I V.

De la nécessité & de la manière de cultiver la mémoire.

LA MÉMOIRE est une puissance , une faculté , par laquelle l'ame conserve les idées & les images des objets

a Cicero ad praturam usque græcè declamavit: *Suet. de clar. Rhet. n. 1.*

qui ont été présentés à l'esprit, ou qui ont frappé les sens.

De toutes les facultés de l'âme il n'y en a guères dont on puisse moins rendre raison que de la mémoire. En effet, est-il aisé de concevoir comment les objets qui s'offrent à l'œil, & les sons qui frappent l'oreille, (& il en faut dire autant de tous les autres sens, & encore plus des pensées & des notions les plus spirituelles) peuvent imprimer sur le cerveau des traces qui y gravent une image subsistante de ces objets, & qui au premier commandement de l'âme lui en rappellent le souvenir ? Quel est donc cette espèce de magasin & de spacieux garde-meuble, où l'homme met comme en dépôt tant de choses, & si différentes ? Quelle étendue doivent avoir les vastes champs de la mémoire, pour contenir un nombre infini de connoissances & de sensations de toute espèce qui s'y amassent pendant une longue suite d'années ! Que de petites loges, que de niches différentes (qu'on me pardonne ces expressions) pour cette multitude incroiable d'objets qui sont tous rangés à leur place sans mélange & sans confusion ; sans que l'un trouble l'autre, ou le déplace & le dérange !

Mais au milieu d'un ordre si admirable & d'une économie si merveilleuse, quelle inégalité quelquefois, & , si

a Magna vis est memoriz ; magna nimis ; penetrale amplum & infinitum. Venio in campos & lata pratoria memoriz mez , ubi sunt thesauri innumerabillum imaginum sensus inuestarum. Ibi reconditum est quicquid cogitamus &c. . . Nec omnia recipit recondenda cum opus est & retractanda grandis memoriz recessus, & nescio qui secreti atque ineffabiles sinus ejus. Quæ omnia suis quæque foribus intrant ad eam, & reponuntur in ea. Nec ipsa tamen intrant, sed rerum sensarum imagines illic præsto sunt cogitationi reminiscenti eas. . . Ibi quando sum, posco ut proferatur quicquid volo. Et quædam statim prodeunt, quædam requiruntur diutius, &

tanquam de abstrusioribus quibusdam receptaculis eruuntur : quædam catervatim se prouunt, & dum aliud petitur & quæritur, profiliunt in medium, quasi dicentia : Ne fortè nos sumus ? Et abigo ea manu cordis à facie recordationis mez, donec enubiletur illud quod volo, atque in conspectum prodeat ex abditis. *S. August. Confess. lib. 10. cap. 7.*

Quid ? Non hæc varietas mira est, excidere proxima, vetera inhzere ? Hæsternorum immemores, acta pueritiæ recordari ? Quid ? quoddam quædam requisita se occultant, & eadem fortè succurrunt : nec manet semper memoria, sed aliquando etiam redit ? *Quint. lib. 11. cap. 2.*

M m iij.

j'ose m'exprimer ainsi, quelle bizarrerie ! Dans de certains tems les objets se présentent d'eux-mêmes au premier signal, & dès qu'ils sont appelés : dans d'autres ils se font lontems chercher, & il faut les tirer comme par force des recoins où ils se cachent, & des enfoncemens secrets où ils se tiennent renfermés. Ils viennent quelquefois tous ensemble par troupes, & il faut que l'esprit, comme par un signe de la main, les écarte, pour discerner dans la foule ceux dont il a besoin. Pendant que des choses arrivées trente ou quarante ans auparavant sont présentes à l'esprit, d'autres qui sont toutes récentes lui échappent, & se dérobent à sa vûe.

Un accident, une maladie, effacent tout d'un coup toutes les traces qui étoient imprimées dans le cerveau : quelques années après, le rétablissement de la santé les fait toutes revivre.

SI LA MEMOIRE est une faculté si pleine de merveilles dans sa cause & dans ses effets, on peut dire aussi qu'elle est d'une utilité infinie pour tous les usages de la vie, & sur-tout pour l'acquisition des sciences. C'est elle qui est la gardienne & la dépositaire de ce que nous voions, de ce que nous lisons, & de tout ce que les maîtres ou nos propres réflexions nous apprennent. C'est un trésor domestique & naturel, où l'homme met en sûreté des richesses sans nombre & d'un prix infini. Sans elle l'étude de plusieurs années deviendrait inutile, ne laisseroit après soi aucunes traces, & s'écouleroit continuellement de l'esprit, comme la fable le dit de l'eau des Danaïdes. C'est elle, qui, après avoir suggéré à l'orateur dans le feu de la composition la matière de son discours, lui en conserve toutes les pensées & toutes les expressions, & l'ordre des unes & des autres, pendant des semaines & des mois entiers, & dans le tems de l'action les lui représente avec une fidélité & une exactitude qui ne laisse rien échaper.

^a Son secours n'est pas moins admirable ni moins nécessaire dans les discours qui se font sur le champ, où l'esprit, par une agilité étonnante, occupé en même tems

^a Quid? extemporalis oratio non || constare. Nam dum alia dicimus, alio mihi videtur mentis vigore || quæ dicturi sumus intuenda sunt.

des preuves, des pensées, des expressions, de l'arrangement, du geste, de la prononciation, & allant toujours en avant au delà de ce qui se dit actuellement, prépare de quoi fournir sans cesse & sans interruption à l'orateur, & remet le tout comme en dépôt à la mémoire qui d'une main fidèle l'aïant reçu de l'invention, & livré à l'élocution, le rend à l'orateur à point nommé, sans prévenir ni retarder ses ordres d'un moment.

UN TALENT si merveilleux & si nécessaire est en même tems un présent de la nature, & le fruit du travail. Il tient quelque chose de l'une & de l'autre. Il doit son origine & sa naissance à la nature, sa perfection à l'art, & qui ne met pas en nous les qualités qui nous manquent absolument, mais qui fait croître & fortifie par la culture celles dont nous avons déjà d'heureux commencemens.

Il est donc très important de s'appliquer de bonne heure à cultiver la mémoire dans les enfans, qui pour l'ordinaire l'ont très bonne; & qui d'ailleurs, dans ce bas âge, ne sont presque encore susceptibles d'aucun autre travail: & cet exercice doit être continué régulièrement dans les années suivantes.

Quand je dis que l'art peut beaucoup servir à fortifier la mémoire, je ne parle point de cette mémoire artificielle dont l'invention vient des Grecs, & dont Cicéron & Quintilien exposent la méthode. Elle consistoit à attacher à certains lieux & à certaines images les choses & les mots que l'on vouloit retenir. On choisissoit par exemple pour lieux les différentes parties d'une maison, comme le vestibule, le salon, la galerie, les chambres, &c. Dans le premier on mettoit l'Exorde, dans le second la Narration; & ainsi du reste. Dans le premier lieu où l'on avoit placé l'Exorde, on mettoit par ordre plusieurs images,

*Cic. l. 3. Rhet.
n. 28-40 &
lib. de Orat. n.
351-360.
Quintil. lib.
11. cap. 2.*

Ita, cum semper cogitatio ultra id quod est longius quatrit, quicquid interim reperit, quodammodo apud memoriam deponit: quod illa quasi media quædam manus acceptum ab inventione tradit elocutioni. Quintil. lib. 11. cap. 2.

a Ars habet hanc vim, non ut totum aliquid, cujus in ingeniis nostris pars nulla sit, pariat & procreet: verum ut ea, quæ sunt orta jam in nobis & procreata, educet atque confirmet. Cic. Lib. 2. de Orat. n. 356.

dont les unes signifioient les différentes parties & périodes de l'Exorde, & les autres en marquoient les expressions. Il ne paroît pas que dans l'antiquité aucun orateur ait fait usage de cette méthode, moins propre ce semble à aider la mémoire, qu'à la troubler & à l'accabler par un nouveau travail : & c'est le jugement qu'en porte Quintilien. On parle d'un Curé en Languedoc qui faisoit de cette méthode un usage tout-à-fait admirable. On lui donnoit trois ou quatre cens mots qui n'avoient aucune liaison ensemble. Il les répétoit de suite en commençant soit par la tête, soit par la queue. C'étoit l'ordre des rues & des maisons de Montpellier dont il se servoit pour se fixer.

^a UNE MÉMOIRE heureuse doit avoir deux qualités, deux vertus : la première de recevoir promptement & sans peine ce qu'on lui confie, la seconde de le garder fidèlement. On est heureux quand ces deux qualités se trouvent jointes ensemble naturellement : mais le soin & le travail contribuent beaucoup à les perfectionner.

Il y a des enfans en qui la mémoire paresseuse & rétive refuse d'abord tout service, & paroît condamnée à une entière stérilité. Il ne faut pas se rebuter aisément, ni céder à cette première résistance, que l'on a vû souvent être vaincue & domtée par la patience & la persévérance. D'abord on donne peu de lignes à apprendre à un enfant de ce caractère, mais l'on exige qu'il les apprenne exactement. On tâche d'adoucir l'amertume de ce travail par l'attrait du plaisir, en ne lui proposant que des choses agréables, telles que sont par exemple les fables de la Fontaine & des histoires frappantes. Un maître industrieux & bien intentionné se joint à son disciple, apprend avec lui, se laisse quelquefois vaincre & devancer, & lui fait sentir par sa propre expérience qu'il peut beaucoup plus qu'il ne pensoit : *possunt, quia posse videntur*. Les louanges & la douceur ont ici bien plus de force que les réprimandes & la sévérité. A mesure qu'on voit croître le progrès, on augmente par degrés & insensiblement la tâche journalière. Par cette sage économie on vient à bout

Virgil.

^a Memoriz duplex virtus : facile || *Quintil. lib. 1. cap. 3.*
percipere, & fideliter continere. ||

de

de surmonter la stérilité ou plutôt la difficulté naturelle de la mémoire , & l'on est étonné de voir de jeunes gens , de qui d'abord l'on auroit été tenté de desespérer , devenir presque égaux en ce point à tous leurs compagnons.

Une règle générale , dans la matière dont il s'agit ici , est de bien entendre & de concevoir nettement ce qu'on veut apprendre par cœur. L'intelligence contribue beaucoup certainement à aider & à faciliter la mémoire.

Plusieurs personnes ont éprouvé aussi qu'une lecture de ce qu'on veut apprendre par cœur réitérée deux ou trois fois le soir avant que de se coucher , est d'une grande utilité , sans qu'on puisse trop en rendre la raison : si ce n'est peut-être que les traces qui s'impriment alors dans le cerveau , n'étant point interrompues ni entrecoupées par la multiplicité des objets comme pendant le jour , s'y gravent plus profondément , & font une plus forte impression , à la faveur du silence & de la tranquillité de la nuit.

Les vers sont plus aisés à retenir que la prose , sur-tout quand les jeunes gens sont en état d'en discerner le nombre & la mesure : mais la prose est plus propre à exercer & à fortifier la mémoire , parce qu'elle se laisse apprendre moins aisément , aiant plus de liberté , & n'étant point astraînte à des mesures réglées & uniformes.

On trouve encore cet avantage d'une manière plus sûre dans des sentences détachées , & qui n'ont entr'elles aucune liaison , telles que sont celles des Proverbes de Salomon & de l'Ecclésiastique. Il est bon de rompre la mémoire & de la domter , par ce qu'il y a de plus difficile , afin que dans l'occasion on la trouve préparée à tout.

On néglige trop , ce me semble , de faire apprendre dans les classes des endroits choisis des Auteurs grecs , & sur-tout des poètes. L'exemple que j'ai cité d'un jeune homme de qualité , qui , avant que de sortir du Collège , avoit récité par cœur Homère tout entier , nous marque d'un côté combien l'étude de la langue grecque étoit pour lors en honneur dans l'Université , & de l'autre autorise d'une manière bien éclatante la pratique que je conseille ici.

Page. 122.

IL FAUT bien se donner de garde de compter pour
Tome I. N n

perdu le tems que l'on consacre à cultiver ainsi la mémoire : il n'en est peut-être point de mieux employé dans la jeunesse. C'est à la prudence des maîtres à régler la tâche qu'on doit imposer tous les jours aux écoliers, & à la proportionner, autant que cela se peut, à leur portée.

Dans les classes qui ne sont pas trop nombreuses, il me semble qu'un quart-d'heure peut suffire pour faire réciter les leçons, d'autant plus que tous les samedis on y destine un tems plus considérable pour faire répéter toutes les leçons de la semaine.

Il vaut mieux les donner moins longues, & en moindre nombre, mais exiger qu'on les récite avec la dernière exactitude. La mémoire, qui panche toujours vers la liberté, & qui a peine à souffrir le joug, a besoin d'être contrainte & assujettie, sur-tout dans les commencemens : & par là elle contracte une heureuse habitude de docilité & de soumission à ce qu'on demande d'elle.

On ne peut trop mettre cet exercice en honneur, & je suis fâché qu'on ne continue pas, même dans les classes supérieures, l'ancienne coutume de faire provoquer pour les places, qui servoit infiniment à y entretenir l'émulation, & à cultiver la mémoire. Il est une simplicité & une enfance qui sied bien à tout âge, & qui sans rien diminuer du mérite de l'esprit, annonce une innocence de mœurs plus estimable que les qualités les plus brillantes.

IL Y A une mémoire des mots, & une mémoire des choses. La première est celle dont nous avons parlé jusqu'ici, & qui consiste à réciter fidèlement & à rendre mot pour mot ce qu'on a appris par cœur. L'autre consiste à retenir, non les mots, mais le fonds, le sens, la suite des choses qu'on a lues ou entendues, comme d'une histoire, d'un plaidoyer, d'un sermon : & cette sorte de mémoire n'est pas d'une moindre utilité que la première, qui y prépare & y contribue beaucoup, & elle est d'un usage bien plus général.

Il est important d'exercer aussi les jeunes gens dans cette sorte de mémoire, en leur faisant rendre compte de ce qu'ils ont lu ou entendu. Il faut commencer par ce qu'il y a de plus facile, comme des fables, & de courtes histo-

res : & s'ils omettent quelque circonstance essentielle , on se leur fait remarquer. Quand on leur a expliqué quelque harangue d'un historien , quelque livre d'un poète , quelque plaidoyer d'un orateur , rien ne peut leur être plus utile que de les faire revenir sur leurs pas , & de leur en faire dire le contenu , d'abord en général , puis dans un plus grand détail , en rapportant avec exactitude l'ordre & la division du discours , les différentes parties , & les preuves de chaque partie. J'en dis autant d'une instruction ou d'un sermon où ils auront assisté.

Je reviens à la mémoire des faits. Rien n'est plus ordinaire dans le monde que d'entendre des personnes qui ont de l'esprit & du goût pour la lecture , se plaindre qu'elles ne peuvent rien retenir de ce qu'elles lisent , & que quelque bonne envie qu'elles aient , & quelque effort qu'elles fassent , presque tout ce qu'elles ont lu leur échape , sans qu'il leur en reste rien qu'une idée confuse & générale.

Il faut avouer qu'il y a des mémoires infidèles , & s'il est permis de s'exprimer ainsi , entr'ouvertes de tous côtés , qui laissent écouler tout ce qu'on leur confie. Mais souvent ce défaut vient de la négligence. On ne cherche dans ses lectures qu'à satisfaire sa curiosité pour le présent , sans se mettre en peine de l'avenir. On songe plus à lire beaucoup , qu'à lire utilement. On court avec rapidité , & l'on veut toujours voir de nouveaux objets. Il n'est pas étonnant que ces objets , multipliés à l'infini , & qu'on se donne à peine le tems d'effleurer , ne fassent qu'une légère impression , qui s'efface dans le moment , & dont il ne demeure aucune trace. Le remède seroit de lire plus lentement , de répéter plusieurs fois la même chose , de s'en rendre compte à soi-même : & par cet exercice , d'abord un peu pénible & assujettissant , on parviendroit , sinon à se ressouvenir parfaitement de tout ce qu'on a lu , du moins à en retenir la plus grande partie , & ce qu'on y a trouvé de plus essentiel. Si l'on pouvoit prendre sur soi de se gêner de la sorte pendant quelque tems , ou reconnoitroit que , si l'on retient peu de choses de ses lectures , ce n'est pas tant à l'infidélité de la mémoire qu'il s'en faut prendre , qu'à sa propre paresse.

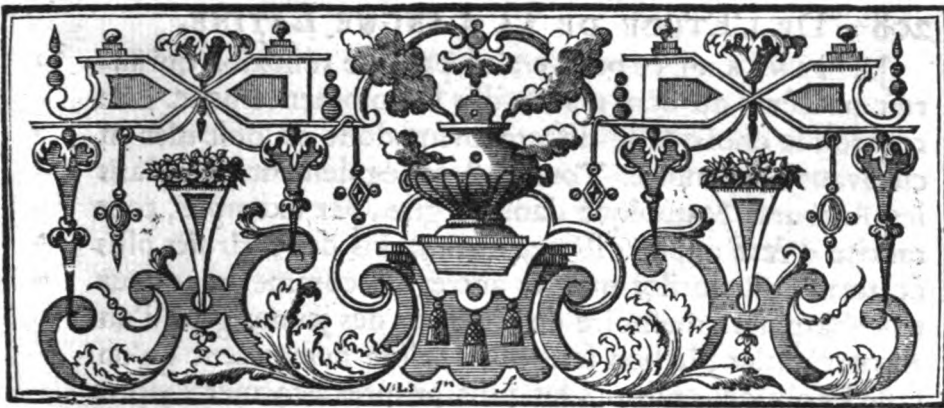
Plenus rimarum sum : has atque illas perfluo.

208 DE L'ETUDE DE LA LANGUE LATINE.

JE FINIRAI ce petit traité par une réflexion qui auroit peut-être dû être placée dès le commencement. Elle regarde le choix & le discernement dont on doit user en cultivant la mémoire. Tout n'est pas également beau dans les Auteurs : & quoique dans Virgile , par exemple , tout mérite d'être appris , il y a néanmoins des endroits plus éclatans , plus utiles que les autres : & comme on ne peut pas charger la mémoire du commun des jeunes gens d'un Auteur entier , le bon sens & la raison demandent qu'on fasse choix des endroits les plus propres à former l'esprit & le cœur par la beauté des pensées & par la noblesse des sentimens. Ce discernement est encore plus nécessaire dans les autres Ecrivains , tels que sont les Historiens & les Orateurs , qui ne doivent pas être proposés de suite , mais par endroits & par morceaux.

L'Université a sagement ordonné de sanctifier pendant tout le cours des études l'exercice de la mémoire , en faisant apprendre tous les jours aux jeunes gens quelques versets de l'Ecriture Sainte.





LIVRE TROISIÈME. DE LA POÉSIE.



A matière dont il s'agit ici demanderoit seule un ouvrage entier, si l'on vouloit lui donner une juste étendue. Mais le dessein que je me propose d'instruire de jeunes gens, ou peut-être tout au plus de jeunes maîtres, m'oblige de me renfermer dans des bornes plus étroites. Je ferai d'abord quelques réflexions générales sur la poésie considérée en elle-même : ensuite je descendrai dans le détail, & je donnerai quelques règles sur la versification, & sur la manière de lire les poètes.

CHAPITRE PREMIER. DE LA POÉSIE EN GÉNÉRAL.

Les réflexions que j'ai à faire sur la poésie en général, se réduiront à examiner, quelle est la nature & l'origine de la poésie ; par quels degrés elle a dégé-

N n iij

néré de sa première pureté ; si la lecture des poètes profanes peut être permise dans des écoles chrétiennes ; enfin si l'usage des noms & du ministère des divinités païennes peut être toléré dans le christianisme.

ARTICLE PREMIER.

De la nature & de l'origine de la Poésie.

SI L'ON veut remonter jusqu'à la première origine de la poésie , on ne peut douter , ce me semble , qu'elle ne prenne sa source dans le fond même de la nature humaine , & qu'elle n'ait été d'abord comme le cri & l'expression du cœur de l'homme , ravi , extasié , transporté hors de lui-même à la vûe de l'objet seul digne d'être aimé , & seul capable de le rendre heureux. Fortement occupé de cet objet , qui faisoit en même tems sa joie , & sa gloire , il étoit naturel qu'il s'empressât d'en publier la grandeur bienfaisante , & que ne pouvant renfermer en lui-même ses sentimens , il empruntât le secours de la voix : que la voix n'expliquant pas assez fortement tout ce qu'il sentoit , il en soutînt & relevât la foiblesse par le son des instrumens , tels que furent d'abord les tambours , les cymbales , & les harpes , que des mains touchaient & faisoient retentir avec bruit : qu'il leur associât même les piés , afin qu'à leur manière ils exprimassent par leur mouvement & par une cadence nombreuse les transports qui l'agitoient.

Quand ces sons confus & inarticulés deviennent clairs & distincts , & forment des paroles qui portent des idées nettes des sentimens dont l'ame est pénétrée : alors elle dédaigne le langage commun & vulgaire. Un stile ordinaire & familier lui paroît trop rampant & trop bas. Elle s'élève au grand & au sublime pour atteindre à la grandeur & à la beauté de l'objet qui la charme. Elle cherche les pensées & les expressions les plus nobles. Elle accumule les figures les plus hardies. Elle multiplie les comparaisons & les images les plus vives. Elle parcourt la nature , & en épuise les richesses , pour peindre ce qu'elle

sent, & pour en donner une haute idée. Et elle se plaît à imprimer à ses paroles le nombre, la mesure, & la cadence qu'elle avoit marquée par les gestes de ses mains en jouant des instrumens, & par le tressaillement de ses piés en dansant.

C'est là proprement l'origine de la poésie. C'est ce qui en forme le fond & l'essence. C'est de-là que partent l'enthousiasme des poètes, la fécondité de l'invention, la noblesse des idées & des sentimens, les saillies de l'imagination, la magnificence & la hardiesse des termes, l'amour du grand, du sublime, du merveilleux. C'est de là que par une suite nécessaire naît l'harmonie des vers, la chute des rimes, la recherche des ornemens, le penchant à répandre par-tout des graces, de l'agrément, & des charmes. Car le souverain bien étant aussi la souveraine beauté, il est naturel à l'amour de chercher à embellir & à parer tout ce qu'il aime, & de se représenter sous une figure agréable tous les objets qui lui plaisent.

Il est aisé de reconnoître tous ces caractères de la poésie, si l'on remonte aux premiers tems où elle étoit pure & sans mélange; & si l'on examine les plus anciennes pièces que nous aïons en ce genre, tel qu'est le célèbre Cantique de Moïse sur le passage de la mer rouge. Ce Prophète, aussi bien qu'Aaron, Marie, & les autres Israélites spirituels, découvrant dans ce grand événement l'affranchissement de la tyrannie du démon que Jesus-Christ devoit procurer au peuple de Dieu, & portant leur vûe jusqu'à la parfaite liberté qui sera accordée à l'Eglise à la fin du monde, lorsqu'elle sera transportée des misères de cet exil dans le bonheur de la patrie céleste, se livroient aux transports d'une joie que l'espérance d'une félicité éternelle devoit leur inspirer. Pour les Israélites charnels qui se bernoient à la terre, ils voioient dans leur délivrance miraculeuse, que la ruine des Egyptiens rendoit certaine, un bonheur aussi complet que les sens pouvoient se le figurer. Il étoit naturel aux uns & aux autres de faire éclater l'excès de leur joie par le chant & par la poésie, &

*Cantantes
canticum Moysi
fi servi Dei.
Apocal. 15. 3.*

a Sumpsit Maria prophetissa, & egredieturque sunt omnes mulieres post
tor Aaron, tympanum in manu sua: || eam cum tympanis & choris, qui-

comme ils firent , & d'y associer leurs mains par le bruit des tambours , & leurs piés par la danse.

On remarque les mêmes caractères dans le cantique de Débora , dans ceux d'Isaïe , & dans les psaumes de David , qui , dans les cantiques de joie & d'action de grâces , joint presque toujours aux cris d'allégresse le son de la harpe & de la guitare , & les tressaillemens. Il y invite tous les auditeurs ; & il en donna l'exemple le jour de la translation de l'arche , où s'abandonnant sans réserve aux mouvemens de sa joie , il jouoit de sa harpe , & dansoit de toute sa force.

On doit conclure de tout ce qui vient d'être dit , que le véritable usage de la poésie appartient à la religion ; qui seule propose à l'homme son véritable bien , & qui ne le lui montre que dans Dieu. Aussi n'étoit-elle chez le peuple saint consacrée qu'à la religion. Elle ne s'occupoit qu'à chanter les louanges du Créateur , qu'à relever ses divins attributs , qu'à célébrer ses bienfaits : & l'éloge même des grands hommes , qu'elle faisoit quelquefois entrer dans ses cantiques , avoit toujours rapport à Dieu.

C'est ce qui a fait , même chez les anciens peuples idolâtres , la première matière de leurs vers ; tels que sont les hymnes qu'on chantoit pendant les sacrifices , & dans les festins qui en étoient la suite ; tels que sont les Odes de Pindare , & des autres poètes lyriques ; telle qu'est la théogonie d'Hésiode.

Des dieux la poésie descendit peu à peu aux demi-dieux , aux héros , aux fondateurs des villes , aux libérateurs de la patrie ; & elle s'étendit à tous ceux qu'on regardoit comme les auteurs de la félicité publique , & comme des génies tutélaires. Le paganisme , prodiguant la divinité à tout ce qui portoit le caractère d'une bonté assez puissante pour procurer des avantages qui passeroient la portée ordinaire des hommes , & qui tenoit du merveilleux , crut qu'il étoit juste de faire entrer en partage des louanges des dieux , ceux qui partageoient avec eux la gloire de procurer au genre humain les plus grands

bus præcinebat , dicens : Cantemus || a David saltabat totis viribus an-
Domino , &c. *Exod.* 15. 20. 21. || te Dominum. 2. *Reg.* 6. 14.
biens

biens qu'il connût, & le seul bonheur qu'il désirât.

Les poètes ne pouvoient traiter ces grands sujets sans faire l'éloge de la vertu, comme étant le plus bel appanage de la divinité, & comme ayant servi de principal instrument aux grands hommes pour les élever à la gloire qu'on admiroit en eux. Par l'inclination naturelle qu'on a d'orner tout ce que l'on aime, & que l'on veut rendre aimable aux autres, ils s'appliquèrent à relever par les plus vives couleurs la beauté de la vertu, & à répandre tous les charmes & tous les agrémens possibles dans leurs maximes & dans leurs instructions, afin de les faire mieux goûter aux hommes. Mais ce n'étoit point par le motif d'un amour sincère qu'ils eussent pour la vertu en elle-même, puisqu'ils ensevelissoient dans un profond silence toutes les vertus obscures, quoique souvent plus solides, & toujours plus nécessaires à la vie ordinaire du commun des hommes, & qu'ils réservoient toutes leurs louanges pour celles qui attiroient les applaudissemens populaires, & qui brilloient avec plus d'éclat aux yeux de l'orgueil & de l'ambition.

ARTICLE SECOND.

Par quels degrés la Poésie a dégénéré de son ancienne pureté.

COMME les hommes entièrement plongés dans les sens, y faisoient consister tout leur bonheur, & se livroient sans mesure au plaisir de la bonne chère, & aux attraits de l'amour charnel : c'étoit une conséquence naturelle, que regardant les dieux comme souverainement heureux & par état, ils leur attribuaient la félicité la plus complète dont ils eussent eux-mêmes l'expérience & l'idée, qu'ils se les représentaient comme passant leur vie dans les festins & dans la volupté, & qu'ils y attachaient les a sui-

a L'ivresse de Bacchus & de Silène, les plaisanteries de Momus, les fondions de l'échansonne Hebé, le nectar & l'ambrosie, &c. Les ma-

riages, les jalousies, les querelles, les divorces, les adultères, les ince-

* μὲν αὖτε
ἐν δὲ αἰσχροῖς.

Tome I,

00

tes ordinaires & les vices qu'ils en jugeoient inséparables.

Ce principe de leur théologie les conduisit bientôt à se faire un devoir de religion de consacrer par des sacrifices solennels & par des fêtes publiques toutes ces passions & tous ces désordres qu'ils supposoient dans leurs dieux. Et ils s'y portèrent par le plaisir secret de voir retracée dans de si respectables modèles l'image de leurs propres passions, & d'avoir pour fauteurs & pour complices de leurs débauches les dieux mêmes qu'ils adoroient. De là étoit venu l'usage si ancien des bois sacrés qui accompagnoient presque toujours les temples, afin de couvrir par leur ombre & par leurs retraites les plus grandes infamies. De là le culte de Béełphegor, dont il est parlé au chapitre 25 des Nombres, & qui se réduisoit, selon l'Apocalypse, à manger & à commettre la fornication : *edere & fornicari*. De là ce qu'Hérodote rapporte des cérémonies de Babylone, & ce que le prophète Baruch en avoit dit lontems avant lui. De là ces différentes sortes de mystères qui cachotent tant d'ordures, & dont le secret étoit si sévèrement commandé.

Dans l'école d'une théologie si profane que pouvoit dire la poésie, elle qui étoit particulièrement consacrée à la religion, & qui étoit l'interprète naturelle des sentimens du cœur ? Son ministère exigeoit qu'elle chantât les dieux tels que la religion publique les lui montrait, & qu'elle les représentât avec les caractères, les passions, & les aventures que leur donnoit la renommée. C'étoit la religion qui lui inspiroit ces invitations : *Adsis lætitiæ Bacchus dator*. C'étoit la religion qui lui dictoit cette maxime : *Sine Cerere & Baccho friget Venus*. Comment la poésie se feroit-elle dispensée de suivre les égaremens du paganisme, pendant que le paganisme lui-même suivoit les égaremens du cœur ? Elle devoit nécessairement dégénérer à proportion de ce que ces deux sources, dont elle dépendoit, dégénéroient ; & elle ne pouvoit se défendre de contracter les vices de l'une & de l'autre. A juger donc sainement des choses, ce n'est pas la poésie qui est la première cause de l'impiété païenne, ni de la corruption des mœurs : mais c'est la corruption du cœur, qui, après avoir

Virgil.

Tertius.

infecté la religion , a infecté la poésie , puisque celle-ci ne parle que le langage que le cœur lui dicte.

On doit néanmoins avouer que la poésie à son tour a beaucoup contribué à entretenir cette double dépravation. Il est certain que cette théologie profane & sensuelle auroit eu infiniment moins d'autorité sur les esprits , moins d'éclat & de cours parmi le peuple même , si les poètes n'avoient épuisé en sa faveur tout ce qu'ils avoient d'esprit , de délicatesse , & de graces ; & s'ils ne s'étoient étudié à employer les couleurs les plus vives pour farder des vices & des crimes , qui seroient tombés dans le décrit sans la parure qu'ils leur prêtoient pour en couvrir la difformité , l'absurdité , & l'infamie.

C'est le fondement des justes reproches que les sages du paganisme ont fait aux poètes. C'est le sujet de la plainte que Cicéron forme en particulier contre Homère , d'avoir communiqué aux dieux les défauts des hommes , au lieu de donner à ceux-ci les vertus des dieux. *Fingebat hæc Homerus , & humana ad deos transferebat ; divina mallet ad nos.* C'est le motif qui porta Platon à bannir de sa République les poètes , sans même en excepter Homère , qui n'a pourtant jamais eu de plus grand admirateur que lui ; ni peut-être de plus fidèle imitateur. Est-ce , dit-il , une belle leçon de tempérance pour les jeunes gens , d'entendre dire à Ulysse chez Alcinoüs que le plus grand bonheur & le plus grand plaisir de la vie est de se trouver à une bonne table , & d'y faire bonne chère ? Ce que dit Phénix des présens , qui seuls sont capables d'appaîser les dieux & les hommes ; & ce que fait Achille en ne rendant le corps d'Hector qu'à prix d'argent , est-il bien capable de leur inspirer des sentimens de générosité ? Apprendront-ils à mépriser les douleurs & la mort , & à faire peu de cas de la vie , quand ils verront les dieux & les héros se désoler pour la mort de quelque personne qui leur étoit chère ; & qu'ils entendront dire à Achille même qu'il aimeroit mieux être sur la terre le valet du plus pauvre laboureur , que le roi de tous les morts dans les enfers ? Ce qui révolte davantage Platon contre Homère , c'est ce que ce poète rapporte des dieux : leurs que-

Lib. 1. *Tv. ul.*
n 65.

Lib. 3. de Re-
publ.

relles , leurs divisions , leurs combats , leurs blessures , leurs vols , leurs adultères , & leurs excès pour les débauches les plus infâmes : tous faits selon lui supposés , & qui n'auroient pas dû être mis au grand jour , quand même ils auroient été vrais. ^a Cicéron impute aussi aux poètes ces absurdes fictions qui rendent les dieux du paganisme si ridicules , & il en fait un long dénombrement.

L'un & l'autre se trompoient en ce point , qu'ils ne remontoient pas jusqu'à la première source du désordre. Homère n'étoit point l'inventeur de ces fables. Elles étoient bien plus anciennes que lui , & faisoient partie de la théologie païenne. Il peignoit les dieux tels qu'il les avoit reçus de ses peres , & tels qu'ils étoient crûs & connus de son tems. C'étoit donc à la religion même qui supposoit de tels dieux , & non à la poésie , qui les représentoit sous l'idée qu'on en avoit , que Platon devoit s'en prendre. Et c'étoit là en effet le secret motif de la loi par laquelle il chassoit de sa République les poètes. Car toute la théologie du paganisme étoit partagée entre deux écoles : ^b Celle des poètes , & celle des philosophes. Les premiers conservoient le précis de la religion populaire , qui étoit établie par des coutumes & des traditions immémoriales , autorisée par les loix de l'Etat , liée aux fêtes & aux cérémonies publiques. Les philosophes rougissant en secret des erreurs grossières du peuple , enseignoient à l'écart une religion plus pure , & dégagée de cette multitude de dieux pleins de vices & de passions honteuses. Ainsi Platon en excluant de sa République les poètes , bannissoit par une conséquence nécessaire toute la religion populaire , pour y substituer la sienne ; & par ce dé-

^a Nec multò absurdiora sunt ea quæ , poetarum vocibus fusa , ipsa suavitæ nocuerunt : qui & ira inflammatos , & libidine furentes induxerunt deos , feceruntque ut eorum bella , pugnas , prælia , vulnera videremus : odia præterea , dissidia , discordias , ortus , interitus , querelas , lamentationes , effusas in omni intemperantia libidines , adulteria ,

vincula , cum humano genere concubitus , mortalesque ex immortalibus procreatos. *Lib. 1. de nat. deor. n. 42.*

^b Per idem temporis intervallum extiterunt poetæ , qui etiam theologi dicerentur , quoniam de diis carmina faciebant. *S. Aug. lib. 18. de Civit. D. cap. 14.*

tour adroit il se mettoit à couvert de la ciguë de Socrate, qui avoit blessé la délicatesse du peuple en s'expliquant trop ouvertement contre les superstitions de la religion ancienne & dominante.

Cette réflexion sert à lever la contradiction qui paroît dans la conduite que les Athéniens tinrent à l'égard d'Aristophane & de Socrate. On ne fait point pourquoi ils sont si impies au théâtre, & si religieux dans l'Aréopage : & pourquoi les mêmes spectateurs couronnent dans le poëte les bouffonneries si injurieuses aux dieux, pendant qu'ils punissent de mort le philosophe qui en avoit parlé avec beaucoup plus de retenue.

Aristophane, en représentant sur le théâtre les dieux avec des caractères & des défauts qui excitoient la risée, ne faisoit qu'en copier les traits d'après la théologie publique. Il ne leur imputoit rien de nouveau & de son invention, rien qui ne fût conforme aux opinions populaires & communes. Il en parloit comme tout le monde en pensoit, & le spectateur le plus scrupuleux n'y apercevoit rien d'irreligieux qui le scandalizât, & ne soupçonnoit point le poëte du dessein sacrilège de vouloir jouer les dieux.

Au contraire Socrate combattant la religion même de l'Etat, renversant le culte héréditaire & paternel, avec toutes ses solennités, ses cérémonies, ses mystères; choquant tous les préjugés établis & reçus, paroissoit un impie déclaré : & le peuple irrité d'une témérité si sacrilège qui attaquoit tout ce qu'il respectoit comme plus sacré, croioit devoir allumer tout le feu de son zèle pour venger sa religion. Car il faut nécessairement une religion à l'homme. Il ne peut s'en passer. Les principes en sont trop profondément gravés dans le cœur pour l'étouffer. Mais il veut qu'elle soit indulgente, commode, complaisante; & que loin de gêner ses panchans naturels, ou de les condamner, elle les excuse & les autorise. C'étoit une religion de ce caractère que les Athéniens aimoient; & c'étoit en la leur représentant avec ces couleurs, qu'Aristophane attiroit leurs applaudissemens & leurs louanges.

Le même motif inspira aux Romains beaucoup d'in-

dulgence pour le théâtre, & les engagea même à consacrer en quelque sorte la licence qu'il se donnoit contre les dieux, en la faisant entrer dans les cérémonies de la religion, dont les jeux scéniques faisoient partie : quoique d'un autre côté la sévérité des magistrats fût fort attentive à mettre l'honneur des citoyens à l'abri des traits de la Satyre. En effet, ces jeux ne décrioient point les dieux dans l'esprit du peuple, qui étoit accoutumé dès son enfance à les respecter avec les mêmes passions que la scène leur donnoit, & qui par ces sortes de plaisanteries ne perdoit rien pour eux de sa vénération ordinaire : au lieu que les Satyres deshonoreroient véritablement les grands hommes de la République dans l'esprit du peuple Romain ; & en les faisant regarder par le public avec moins d'estime & de respect, elles les rendoient moins utiles au service de l'Etat & au commandement.

*S. Aug. lib.
2. de Civ. D.
cap. 12.*

Saint Augustin reproche aux Romains avec autant de force que d'esprit une conduite si bizarre. Quoi, dit-il en s'adressant à Scipion dont il avoit cité quelques paroles sur ce sujet, vous trouvez qu'il est beau d'avoir interdit sous peine de mort aux poètes d'attaquer aucun des Romains, pendant qu'on leur laisse toute liberté de déchirer les dieux. Votre Sénat vous est donc plus cher que le Capitole ? Vous préférez donc Rome au Ciel, & votre réputation à celle des dieux ? Vous liez la langue des poètes, quand il s'agit de décrier vos citoyens : & vous leur permettez de se déchaîner sous vos yeux même & en votre présence contre les dieux, sans que ni Sénateur, ni Censeur, ni Pontife s'oppose à une telle licence ? Vous trouvez qu'il auroit été indigne qu'un Plaute ou un Nævius eût osé mal parler des Scipions, ou de Caton : & vous souffrez que votre Térence décrie impunément & deshonoré Jupiter, en le donnant aux jeunes gens pour maître & pour précepteur dans le crime ?

Ibid. cap. 13.

Saint Augustin dans le même endroit reproche aux mêmes Romains une autre contradiction non moins ridicule, ni moins insensée. ^a Ceux qui représentoient dans

^a Cum artem ludicram scenam- || id hominum non modò honore ci-
vium reliquorum carere, sed etiam
que totam probè ducerent, genus

les jeux scéniques des pièces de théâtre , étoient déclarés infames , & comme tels jugés indignes d'exercer aucune charge dans la République , & chassés honteusement de leur tribu , ce qui étoit la peine la plus infamante dont les censeurs punissent les citoyens.

Il faut remarquer que ces jeux scéniques avoient été établis chez les Romains par l'ordre même & par l'autorité des dieux , & qu'ils faisoient une partie du culte religieux qu'on leur rendoit. *Nec tantum hæc agi voluerunt , sed sibi dicari , sibi sacrari , sibi solemniter exhiberi.* Comment donc , leur dit saint Augustin , peut-on punir un acteur , qui est le ministre de ce culte divin ? De quel front déclare-t-on infames ceux qui représentent ces pièces de théâtre , pendant qu'on adore comme dieux ceux qui les exigent ? *Quomodo ergo abjicitur scenicus , per quem colitur deus ? & theatricæ illius turpitudinis qua fronte notatur actor , si adoratur exactor ?* Mais par quelle autre bizarrerie encore extravagante note-t-on d'infamie les acteurs de ces pièces , pendant qu'on comble d'honneurs & de louanges les poètes qui en sont les auteurs ? *Qua ratione rectum est , ut poeticorum figmentorum & ignominiosorum deorum infamentur actores , honorentur auctores ?* Macrobe nous a conservé une petite pièce de vers qui est d'un goût exquis , où le poète Labérius , auteur des Mimes , qui étoit devenu Chevalier Romain , & que Jules César avoit obligé malgré sa répugnance de paroître sur le théâtre , exhale sa juste douleur de s'être ainsi deshonoré lui-même à jamais par une lâche complaisance pour le Prince. C'étoit le prologue de la Comédie qu'il représentoit. J'ai cru le devoir insérer ici tout entier.

Ibid. 2. c. 14.

PROLOGUS LABERII MIMI.

*Necessitas , ejus cursus transversus impetum
Voluerunt multi effugere , pauci potuerunt ,
Quod me detrusit penè extremis sensibus ?
Quem nulla ambitio , nulla unquam largitio ,*

tribu moveri notatione censoria voluerunt. *Cic. lib. 4. de Rep. apud S. || Aug. lib. 2. de Civit. D. cap. 9. & 13.*

Nullus timor, vis nulla, nulla auctoritas
 Movere potuit in juvenia de statu;
 Ecce in senectâ ut facili labefecit loco
 Viri excellentis mente clemente edisa
 Submissa placidè blandiloquens oratio!
 Etenim ipsi dî negare cui nihil potuerunt,
 Hominem me denegare quis posset pati?
 Ergo bis tricenis annis actis sine nota,
 Eques Romanus è lare egressus meo,
 Domum revertar mimus. Nimirum hoc die
 Uno plus vixi mihi quàm vivendum fuit.
 Fortuna immoderata in bono equè atque in malo,
 Si tibi erat libitum literarum laudibus
 Floris cacumen nostra fama frangere:
 Cur, cùm vigebam membris praeviridantibus,
 Satisfacere populo & tali cùm poteram viro.
 Non flexibilem me concurvasti ut carperes?
 Nunc me quò dejicis? Quid ad scenam affero?
 Decorem forma, an dignitatem corporis,
 Animi virtutem, an vocis jocunda sonum?
 Ut hedera serpens vires arboreas necat,
 Ita me vetustas amplexu annorum enecat.
 Sepulcri similis, nihil nisi nomen retineo. Macrobi. Saturn. l. 2. c. 7.

L'extrême délicatesse de cette pièce latine, qu'il est impossible de faire passer dans une langue étrangère, m'a voit d'abord détourné de la traduire en françois. Je me suis enhardi dans les derniers tems, & je me suis cru obligé d'en hazarder la traduction en faveur des personnes qui n'entendent point le latin. Mais, pour la rendre moins défectueuse, je l'ai communiquée à plusieurs amis, également habiles dans l'une & l'autre langue, qui m'ont aidé de leurs avis; & cependant je sens combien elle est encore éloignée de la beauté du texte original.

Traduction

Traduction du Prologue de Labérius Poète Comique.

Où m'a réduit, presque sur la fin de mes jours, la dure nécessité qui traverse nos desseins; dont tant de mortels ont voulu, & si peu ont pu éviter les coups violens & imprévus. Moi, qui dans la fleur de l'âge, avois tenu contre toute sollicitation, toute largesse, toute crainte, toute force, tout crédit; me voila, dans ma vieillesse, renversé en un moment par les douces insinuations de ce grand Homme, si plein de bonté pour moi, & qui a bien voulu s'abaisser à mon égard jusqu'à d'instantes prières. Après tout, si les dieux mêmes ne lui ont pu rien refuser, souffriroit-on, moi qui ne suis qu'un homme, que j'eusse osé lui refuser quelque chose? Il faudra donc, qu'après avoir vécu sans reproche jusqu'à soixante ans, sorti Chevalier Romain de ma maison, j'y rentre Comédien. Ah! j'ai vécu trop d'un jour. O Fortune, excessive dans les biens comme dans les maux, si tu avois résolu de flétrir ma réputation, & de m'enlever cruellement la gloire que je m'étois acquise par les Lettres, pourquoi ne m'as-tu pas produit sur le théâtre lorsque je pouvois céder avec moins de confusion, & que la vigueur de l'âge me mettoit en état de plaire au peuple & à César? Mais maintenant qu'apportai-je sur la scène? La bonne grace du corps? L'avantage de la taille? La vivacité de l'action? L'agrément de la voix? Rien de tout cela. De même que le lierre, embrassant un arbre, l'épuise insensiblement & le tue: ainsi la Vieillesse, par les années dont elle me charge, me laisse sans force & presque sans vie. Semblable à un sépulcre, je ne conserve de moi que le nom.

ARTICLE TROISIÈME.

La lecture des poètes profanes peut-elle être permise dans des écoles chrétiennes?

IL naît de tout ce que je viens de dire une objection.

Tome I.

P p

très forte contre la lecture des poètes payens , & qui demande quelque éclaircissement.

Platon , ce philosophe si sage & si sensé , bannit de sa République les poètes , & ne croit pas qu'on doive les mettre entre les mains des jeunes gens , si ce n'est après avoir pris de sages précautions pour en écarter tous les dangers. ^a Cicéron approuve nettement sa conduite , & supposant , comme lui , que la poésie n'est propre qu'à corrompre les mœurs , à amollir les esprits , à fortifier les faux préjugés qui sont une suite de la mauvaise éducation & des mauvais exemples , il s'étonne que ce soit par là qu'on commence l'instruction des enfans , & qu'on donne à cette étude le nom de belles lettres & d'honnête éducation.

Lib. 1. Conf.
cap. 16.

Mais nous devons être bien plus effraîés de ce que dit saint Augustin contre les fables des poètes. Il regarde la coutume où l'on étoit de les expliquer dans les écoles chrétiennes , comme un funeste torrent auquel personne ne résistoit , & qui entraînoit les jeunes gens dans l'abyme de la perdition éternelle. *Væ tibi flumen moris humani ! Quis resistit tibi ? Quandiu non siccaberis ? Quousque volves Evæ filios in mare magnum & formidolosum ?* Après avoir rapporté l'endroit de Térence où un jeune homme s'anime lui-même au crime & à l'impureté par l'exemple de Jupiter , il se plaint que sous prétexte de lui exercer l'esprit , & de lui apprendre la langue latine , on l'appliquoit à de si indignes fables , ou plutôt à de si folles rêveries : *in quibus à me deliramentis atterebatur ingenium !* & il conclut que de telles ordures n'étoient pas plus propres que toute autre chose à lui apprendre des mots latins , mais que ces mots étoient fort propres à lui faire aimer de telles ordures. *Non omnino per hanc*

a Vides-ne poetæ quid mali afferant ? .. Ita sunt dulces , ut non legantur modò , sed etiam ediscantur. Sic ad malam domesticam disciplinam , vitamque umbratilem & delicatam , cùm accesserunt etiam poetæ , nervos virtutis elidunt. Restât igitur à Platone educantur ex

ea civitate , quam finxit ille , cùm mores optimos & optimum reip. statum quæreret. At verò nos , docti scilicet à Græcia , hæc & à pueritia legimus , & didicimus. Hanc eruditionem liberalem & doctrinam putamus. Lib. 2. Tuscul. quæst. n. 37.

turpitudinem verba ista commodius discuntur, sed per hæc verba turpitudine ista confidentius perpetratur.

Saint Grégoire Pape ne s'explique pas moins fortement dans une lettre qu'il écrit à un Evêque pour lui faire des reproches de ce qu'il enseignoit à la jeunesse les poètes profanes. » Une même bouche, lui dit-il, ne peut prononcer les louanges de Jupiter & de Jesus-Christ; & » il est horrible qu'un Evêque chante ce qui ne convient pas même à un laïque pieux.

A PEU.
dier IX. Epist.
48.

La lecture des poètes, condamnée si unanimement par les Peres, & même par les payens, peut-elle donc être permise dans des écoles chrétiennes?

Il faut avouer que ces témoignages sont bien forts, & bien capables d'intimider un maître à qui son salut, & celui de la jeunesse qui lui est confiée, sont aussi chers qu'ils le doivent être. Mais, pour ne rien outrer dans une matière si importante, il est nécessaire, comme le remarque le Pere Thomassin dans l'ouvrage où il traite cette question à fond, de distinguer la poésie, aussi bien que la lecture des poètes, de l'abus qu'on peut faire de l'une & de l'autre. Car c'est cet abus seul qui est condamnable, & qui en effet a été condamné par ceux dont j'ai parlé.

Méthode
d'enseigner &
d'étudier chré-
tiennement les
poètes.

Pour ne m'arrêter qu'aux derniers, c'est-à-dire aux saints Peres, dont l'autorité doit faire plus d'impression sur nous; l'usage constant d'enseigner les poètes payens dans les écoles chrétiennes, auquel eux-mêmes rendent témoignage, est une preuve évidente que cette coutume n'étoit point regardée comme mauvaise en elle-même.

Peut-on croire que tant de peres si instruits de la religion, & même tant de meres si pieuses, & si pénétrées de la crainte de Dieu, sous les yeux & sans doute par le conseil des saints Evêques qui gouvernoient alors l'Eglise, eussent consenti qu'on appliquât leurs enfans à des études condamnées par la religion chrétienne? L'histoire ecclésiastique nous apprend que la mere de saint Fulgence, respectable par sa grande piété, *religiosa mater*, voulut que son fils apprît par cœur tout Homère, & une partie de Ménandre, avant que d'apprendre les premiers élémens de la langue latine.

In vir. Ful-
gent. cap. 1.

Tout le monde fait l'application singulière que saint Basile & saint Grégoire de Nazianze, lontems avant saint Fulgence, avoient donnée à la lecture des auteurs payens, & en particulier à celle des poètes. Ces deux grands saints peuvent être proposés aux jeunes gens comme un modèle parfait & de la manière dont ils doivent s'appliquer à la lecture des auteurs payens, & de la conduite qu'ils doivent garder dans leurs études. L'histoire rapporte d'eux qu'ils ne connoissoient que deux chemins, dont l'un conduisoit à l'Eglise, & l'autre aux écoles. Dans une ville aussi corrompue qu'étoit alors Athènes, & au milieu d'une jeunesse livrée à toute sorte de désordres, ils furent conserver l'innocence & la pureté de leurs mœurs, semblables à ces fleuves à qui le mélange des eaux de la mer ne fait point perdre leur douceur. Pour peu qu'on ait lu leurs ouvrages, on fait combien ils ont sanctifié la lecture des poètes par le pieux usage qu'ils en ont fait.

La religion chrétienne, si fortement & si savamment défendue par S. Augustin dans son admirable ouvrage de la cité de Dieu, eut-elle lieu de se plaindre des études profanes que ce grand homme avoit faites pendant sa jeunesse, qui lui fournirent contre les payens, & contre tous les ennemis du christianisme, des armes invincibles, dont l'Eglise s'est servie contre eux si avantageusement dans tous les siècles ?

Peut-être auroit-il été à souhaiter que les mêmes ruines qui ont enseveli l'idolatrie, eussent aussi englouti & fait disparaître pour toujours ces funestes monumens & ces restes impurs du paganisme, si capables d'infecter & de corrompre les esprits. Mais la divine providence les a sans doute laissé survivre à l'idolatrie pour déposer dans la suite de tous les siècles contre les impuretés & les excès horribles que non seulement la religion païenne souffroit, mais qu'elle commandoit, & qu'elle consacroit même par l'exemple des dieux.

Julien l'apostat avoit parfaitement compris quelle plaie mortelle l'étude des auteurs profanes portoit à ses superstitions, quand il défendit aux chrétiens d'enseigner les lettres humaines. L'horreur que tous les saints Evêques,

& S. Augustin comme les autres , témoignèrent pour cette loi impie , doit tenir lieu d'une éloquente apologie en faveur de la lecture des poètes payens. On fut alors obligé de substituer à leurs ouvrages des poésies chrétiennes. Les plus beaux esprits , & en particulier S. Grégoire de Nazianze , signalèrent leur zèle & leur érudition en composant différentes pièces dans chaque genre de poésie à l'imitation d'Homère , de Pindare , d'Euripide , de Ménandre , & des autres. Mais quand la paix & la liberté furent rendues à l'Eglise , un des premiers fruits qu'on en tira fut d'enseigner comme auparavant dans les écoles chrétiennes les poètes payens : & on le fit sans doute , encore plus que jamais , d'une manière chrétienne.

QUELLE est cette manière chrétienne ? On peut l'apprendre dans un traité fort court , mais excellent , que S. Basile composa sur ce sujet en faveur de quelques jeunes gens qui étoient de ses parens , & qui étudioient les auteurs payens , comme on le fait encore dans les collèges.

Ce savant Evêque , l'une des plus grandes lumières de l'Eglise grecque , commence par établir ce principe : Qu'ayant le bonheur d'être chrétiens , & en cette qualité destinés à la vie éternelle , nous ne devons estimer & rechercher que ce qui nous peut être utile pour l'autre vie. Il avoue qu'à proprement parler il n'y a que les livres saints qui puissent nous y conduire. Mais il ajoute qu'en attendant que la maturité de l'âge nous mette en état d'étudier à fond & de bien entendre les divines Ecritures , nous pouvons nous occuper à d'autres lectures qui n'en soient pas tout-à-fait éloignées : comme on a coutume de se préparer aux combats véritables par des exercices qui y ont du rapport.

Les maximes répandues dans les écrivains profanes , soit par leur conformité , soit même par leur différence , peuvent nous disposer à celles de l'Ecriture. Il en est de l'ame , comme d'un arbre , qui n'a pas seulement des fruits , mais qui a aussi des feuilles , lesquelles lui servent d'ornement. Le fruit de l'ame , est la vérité. La science profane tient lieu de feuilles , qui servent à couvrir ce fruit & à l'orner. Daniel étudia tout ce que les

Caldéens avoient d'arts & de sciences , montrant par là que cette étude n'étoit pas indigne des enfans de Dieu & des prophètes : autrement il s'en fût aussi bien abstenu que des viandes qu'on lui apportoit de la table du Roi. Lontems avant lui Moyse avoit appris les lettres & les sciences de l'Egypte.

S. Basile montre en particulier combien la lecture des poètes peut être utile pour le règlement des mœurs. Il fait observer que ces beaux vers d'Hésiode , si connus & si estimés , où il représente le chemin du vice semé de fleurs , plein d'agréments , ouvert à tout le monde ; & au contraire celui de la vertu âpre , difficile , escarpé ; sont une belle leçon pour les jeunes gens , qui leur apprend à ne se laisser point effraier ni rebuter par les peines & par les difficultés qui environnent ordinairement la vertu. Il parle ensuite d'Homère , & il dit qu'un homme habile & fort versé dans l'intelligence de ce poète , lui avoit fait remarquer qu'il étoit plein d'excellentes maximes , & que ses poèmes devoient être regardés comme une louange continuelle de la vertu. Il en cite plusieurs beaux endroits.

Comme donc les abeilles savent tirer leur miel des fleurs qui ne semblent propres qu'à flater la vûe & l'odorat , ainsi nous trouverons de quoi nourrir nos ames dans ces livres profanes , où les autres ne cherchent que le plaisir & l'agrément. Mais , ajoute ce Pere en continuant la même comparaison , les abeilles ne s'arrêtent pas à toutes sortes de fleurs ; & dans celles même où elles s'attachent , elles n'en tirent que ce qui leur convient pour la composition de leur précieuse liqueur. Nous tâcherons de les imiter : & comme en cueillant les roses , on évite les épines ; nous prendrons dans les auteurs profanes ce qu'il y a d'utile , sans toucher à ce qu'ils peuvent avoir de pernicieux.

Voilà notre règle & notre modèle. Voilà le moien de sanctifier la lecture des poètes. Et comment pourrions-nous nous en écarter , puisque les payens mêmes nous en donnent l'exemple ? Seroit-il raisonnable que sur ce

point nous eussions moins de délicatesse qu'eux ? ^a Quintilien , comme je l'ai déjà remarqué ailleurs , veut qu'on fasse choix non seulement des auteurs , mais encore des endroits qu'on peut lire dans ceux qu'on aura choisis ; & il déclare qu'il y a des pièces dans Horace qu'il seroit bien fâché d'expliquer aux jeunes gens. Platon dont nous avons tant parlé , prescrit la même loi. Il veut qu'on conserve les poésies qui n'ont rien de contraire aux bonnes mœurs , qu'on rejette celles qui sont absolument mauvaises , qu'on corrige celles qui sont susceptibles de ce changement : & il charge de ce soin les personnes d'un âge mur , d'une expérience consommée , & d'une probité reconnue. Le public doit savoir gré à ceux qui de notre tems ont mis presque tous les poètes en état d'être lus & expliqués dans les collèges.

Plato de legibus. lib. 7.

ARTICLE QUATRIÈME.

Est-il permis aux poètes chrétiens d'employer dans leurs poésies le nom des divinités païennes.

Je commence par avouer que dans la question dont il s'agit j'ai lieu de craindre qu'il ne paroisse une espèce de témérité de vouloir troubler les poètes chrétiens dans la possession où ils sont d'employer dans leurs poésies le nom des divinités païennes ; d'autant plus que cette coutume est très ancienne , & qu'on ne peut pas dissimuler qu'elle a été suivie par des personnes fort estimables pour leur mérite , & souvent même fort respectables pour leur piété. Je prie néanmoins le lecteur de souffrir que je ne la regarde pas comme un usage qui fasse loi ; & de me permettre d'en rechercher l'origine , d'en peser les raisons , & d'en examiner les conséquences : parce qu'il peut y avoir des erreurs fort anciennes , qui pour cela n'en sont pas plus recevables ; & qu'on ne prescrit point contre la vérité , dont les droits sont éternels. D'ailleurs

a Alunt & Lyrici : si tamen in his non auctores modò , sed etiam partes operis elegeris. Nam & Græci licenter multa , & Horatium in quibusdam nolim interpretari. Quintil. lib. 1. cap. 14.

je ne suis pas le premier qui réclame contre cet abus ; & dans tous les tems on s'est opposé à cette prétendue possession, comme étant sans fondement & sans titre légitime , ce qui suffit pour empêcher la prescription.

La poésie , telle que je la suppose ici , n'a passé aux chrétiens que par le canal & le ministère du paganisme. Lui seul en a prescrit les règles , & fourni les modèles. C'est par la lecture des poètes grecs & latins qu'on s'en est formé quelque idée. On s'est uniquement appliqué à les étudier & à les copier. Toutes leurs inventions & presque toutes leurs expressions rouloient nécessairement sur les fausses divinités. Leur ôter Jupiter , Mars , Bacchus , Venus , Apollon , les Muses , c'est leur ôter ce qui faisoit en même tems le fond de leur poésie & de leur théologie. N'a-t-il pas pu arriver que des personnes , peut-être peu délicates sur la religion , éprises & comme enivrées des beautés de la poésie profane , & nourries de cette agréable lecture dès leur enfance , en aient insensiblement adopté jusqu'au langage sans y faire trop d'attention ; & que cette coutume , comme tant d'autres , suivie avec aussi peu d'attention , & autorisée de plus en plus par le tems & par l'usage , soit devenue aussi commune que nous la voions ? Il doit donc être permis d'examiner si en elle-même elle est fondée sur la raison.

Les plus simples lumières du bon sens nous apprennent que celui qui parle doit avoir une idée nette de ce qu'il veut dire , & qu'il doit se servir de termes qui portent dans l'esprit des auditeurs une notion distincte de ce qui se passe dans son ame. C'est le premier but du langage , & la fin de son institution. C'est le plus nécessaire lien de la société & du commerce de la vie. Le consentement de tous les hommes , & la nature elle-même , nous enseignent que c'est l'unique usage légitime que l'on puisse faire de la parole. L'auditeur est en droit de l'exiger ; & si l'on trompe son attente , en ne lui donnant que de vains sons & des mots vuides de sens , on se rend indigne d'être écouté.

On prie un poète , qui , par exemple , dans la description d'une tempête invoque Neptune & Eole , de nous faire

faire part de ce qui se passe dans son esprit lorsqu'il prononce les noms de ces divinités payennes. Qu'en pense-t-il , & que veut-il que les autres en pensent ? Quelle est la signification propre qu'il y attache , & qu'il attend qu'on y attachera après lui ? Voit-il sous ces termes quelque chose de réel & d'effectif ?

Les payens , en s'adressant à Neptune & à Eole dans une tempête , entendoient par ces noms des êtres véritables , dignes d'adoration & de confiance , attentifs aux cris des malheureux & sensibles à leurs peines , exauçant leurs prières & acceptant leurs vœux , exerçant une autorité connue sur les élémens qui leur étoient soumis , & assez puissans pour dissiper l'orage , & pour les tirer du péril.

Mais le poète chrétien , qui dans une tempête invoque ces prétendus dieux de la mer & des vents , croit-il parler à quelqu'un ? Espère-t-il d'en être écouté , & veut-il le persuader aux autres ? Neptune & Eole signifient-ils chez lui quelque chose de réel ? S' imagine-t-il qu'ils existent , ou qu'ils aient jamais existé ? Qui ne s'aperçoit qu'il n'y a rien de plus absurde , de plus badin , & de plus insipide , que d'apostropher d'un ton pathétique des noms sans vertu & même sans réalité , & d'entasser dans des vers pompeux les figures les plus vives , pour conjurer un pur néant de nous secourir ? Quand on aime à parler ainsi en l'air , mérite-t-on l'attention d'un homme sérieux ?

Que pense de même & que veut dire un poète qui de sens froid s'adresse à Apollon & aux Muses pour les prier de l'inspirer ? qui rend grâces à Cérès , à Bacchus , à Pomone , d'avoir donné aux hommes une abondante moisson , une pleine vendange , une année riche en fruits ? Je n'ai garde de soupçonner ce poète d'entendre par ces noms ce que les payens entendoient. Ce seroit impiété & irréligion. Car , selon saint Paul après David , tous les dieux des payens étoient des démons : *Omnes dii gentium demonia*. Ce seroit conduire les hommes à l'infidélité , qui porte ailleurs ses vœux , ses desirs , ses espérances , & sa reconnaissance. Ce seroit les rendre véritablement ido-

lâtres , & leur apprendre à substituer à Dieu d'autres objets qui remplissent sa place en donnant ce qu'on ne peut recevoir que de lui , & qui lui ravissent la gloire de tous ses ouvrages & de tous ses bienfaits.

Ce qu'il semble qu'un poëte puisse répondre de plus raisonnable , c'est que par ces noms de dieux qu'il invoque ou qu'il remercie , il entend les différens attributs du Dieu suprême , du Dieu véritable. Mais est-ce donc l'honorer , que de lui donner le nom de ses plus déclarés ennemis , qui lui ont disputé si longtems la divinité , & qui se font encore attribuer les titres & rendre les honneurs qui ne sont dûs qu'à lui ? Ne craint-on point d'irriter par une telle profanation celui qui s'appelle si souvent dans les Ecritures un Dieu jaloux & vengeur ? N'est-ce pas anéantir , du moins dans le langage , le fruit de la victoire de Jesus-Christ , qui a chassé le démon de tout ce qu'il avoit usurpé ? N'est-ce pas lui restituer en quelque sorte toutes les parties de son empire , en le remplaçant dans les astres , dans les élémens , dans toute la nature , en le rendant l'arbitre de la paix & de la guerre , de l'événement des batailles , du sort des Etats & des particuliers , & le donnant pour l'auteur de tous les dons naturels , qu'il se faisoit autrefois demander par les idolâtres , & dont il se faisoit rendre grace ?

*Auris zeli
audit omnia.
Sap. 1. 10.*

L'Ecriture * nous apprend qu'un mot peu respectueux pour la souveraine majesté du vrai Dieu , échappé à des payens qui ne le connoissoient pas , fut puni par une sanglante défaite de tout un peuple. Croit-on que cette oreille si délicate & si jalouse , qui écoute tout , soit moins blessée maintenant de ces noms impurs & sacrilèges de divinités profanes que des chrétiens osent lui donner ? Le saint roi David eût-il approuvé un abus si injurieux à la divinité , lui qui avoit tellement en abomination tout ce qui avoit usurpé la gloire du vrai Dieu , qu'il auroit cru souil-

* *Alors un homme de Dieu vint
trouver le roi d'Israel , & lui dit :
Voici ce que dit le Seigneur : Par-
ce que les Syriens ont dit , le Sei-
gneur est le Dieu des montagnes ,*

*mais il n'est pas le Dieu des vallées ,
je vous livrerai toute cette grande
multitude , & vous saurez que c'est
moi qui suis le Seigneur. 3. Reg. 20.
28.*

ler ses lèvres, s'il avoit nommé seulement ce qui étoit l'objet du culte idolâtre ; *Nec memor ero nominum eorum per labia mea.* Pf 15. 4.

Entre ces deux extrémités, d'entendre par ces noms les faux dieux, ou le véritable Dieu, il y a un milieu, qui à la vérité n'est pas si irréligieux, mais (qu'on me permette de le dire) qui est absolument insensé & extravagant : c'est de ne rien entendre. La raison & le bon sens peuvent-ils pardonner un tel langage, ou plutôt un si indigne abus de la parole ? Et d'ailleurs, toutes les professions, tous les arts, & toutes les sciences, se soumettant à la règle générale de n'employer, pour s'énoncer, que des termes significatifs, pourquoi la poésie seroit-elle la seule qui s'en dispenseroit, & qui se glorifieroit aujourd'hui du privilège singulier & nouveau de parler sans savoir ce qu'elle dit ?

Il faut l'avouer de bonne foi : plusieurs ne tombent dans cet inconvénient que pour n'y avoir jamais fait une sérieuse réflexion. Ils suivent le torrent d'une coutume qu'ils trouvent établie, & ils ne s'avisent pas d'en examiner l'origine, ni d'y soupçonner aucun mal. Je reconnois que ç'a été là autrefois ma disposition ; & s'il m'est arrivé quelquefois d'employer dans des vers le nom de quelques divinités profanes, dont je me repens bien maintenant, je l'ai fait à l'imitation des autres, dont l'exemple étoit pour moi une loi, mais non une justification.

Cet usage que font les poètes chrétiens des divinités payennes paroît encore plus absurde, & devient plus insupportable, quand on les emploie dans des matières saintes, où l'on parle du vrai Dieu, où l'on prétend le remercier des biens qu'il accorde aux hommes, où même l'on traite quelquefois de ce que la religion a de plus grave & de plus respectable.

Quelque plaisir que fasse la lecture des poésies de Sannazar, peut-on lui pardonner d'avoir mêlé, comme il a fait, le sacré & le profane dans un poème où il s'agit du plus auguste de nos mystères, je veux dire de l'Incarnation du Fils de Dieu ? Convient-il, en parlant des enfers

De partu Virginis.

Qq ij

dans une telle occasion , d'en laisser encore l'empire à Pluton , & de lui associer les Furies , les Harpies , le Cerbere , les Centaures , les Gorgones , & d'autres pareils monstres ? Est-il raisonnable de mettre en parallele les isles de Crète & de Délos , célèbres l'une par la naissance de Jupiter , & l'autre par celle des enfans de Latone , avec la petite ville de Bethléem qui servit de berceau à Jesus-Christ ? Mais sur-tout , peut-on souffrir , qu'après avoir invoqué le vrai Dieu , ou du moins les esprits célestes & les bienheureux , ce poète , pour parler dignement de la naissance que Jesus-Christ a tirée d'une Vierge , implore le secours des Muses , ces prétendues Vierges du paganisme , comme devant s'intéresser à l'honneur de Marie Vierge aussi bien qu'elles ?

Lib. 1.

Virginei partus magnoque æquæva Parenti
 Progenies , superas cœli quæ missa per auras
 Antiquam generis labem mortalibus ægris
 Abluit , obstructique viam patefecit olympi ,
 Sit mihi , cœlicolæ , primus labor : hoc mihi primum
 Surgat opus. Vos auditas ab origine causas ,
 Et tanti seriem , si fas , evolvite facti.
 Nec minùs , ô Musæ vatum decus , hîc ego vestros
 Optarim fontes , vestras nemora ardua rupes :
 Quandoquidem genus è cœlo deducitis , & vos
 Virginitas sanctæque juvat reverentia famæ.
 Vos igitur , seu cura poli , seu Virginis hujus
 Tangit honos , monstrate viam qua nubila vincam ,
 Et mecum immensæ portas recludite cœli.

Il reconnoît dans la suite que de tels mystères sont absolument inconnus aux Muses & à Phœbus.

Lib. 2.

Nunc age , Castaliis quæ nunquam audita sub antris ,
 Musarum-ve choris celebrata , aut cognita Phœbo ,
 Expediam.

Mais revenant bientôt à sa folie poétique , il leur re-

stue tout leur pouvoir , reconnoit leur autorité , & leur rend de nouveaux hommages comme aux seules divinités des poètes.

Non , si Parnassia Musæ

Lib. 3.

Antra mihi , sacrosque aditus , atque aurea pandant

Limina , sufficiam.

Quoique tous les hommes n'aient pas le cœur assez pénétré de religion pour être touchés de l'injure qu'un tel abus fait au vrai Dieu , seul auteur de tous les biens & de tous les talens , & à qui seul par conséquent la raison , aussi-bien que la piété , nous apprend qu'il faut les demander : ils ont néanmoins assez de bon sens pour sentir intérieurement le ridicule d'un si bizarre assortiment & d'un si monstrueux mélange du sacré & du profane , du christianisme & du paganisme.

Il paroît ici depuis peu un poème anglois , intitulé *le Paradis perdu* , & qui a été traduit en françois par une main habile , où l'on a été généralement blessé d'un pareil mélange du sacré & du profane qui s'y rencontre , d'autant plus que le sujet qui y est traité renferme ce qu'il y a de plus auguste & de plus saint dans la religion. Il est fâcheux qu'un poème , si excellent d'ailleurs , & qui fait tant d'honneur à la nation Angloise , se trouve ainsi défiguré en quelques endroits par un défaut qui se pouvoit aisément corriger sans toucher au fonds de l'ouvrage , & par le simple retranchement de quelques comparaisons entièrement étrangères au sujet. On sent bien que l'Auteur les y a insérées , entraîné par le torrent de la coutume , & par le mauvais goût qui a saisi presque tous les poètes , d'employer dans leurs pièces les fictions ridicules de la fable , & de faire revivre les divinités payennes au milieu du christianisme malgré le ridicule qui se trouve dans un assortiment si bizarre , & qui ne blesse pas moins le sens commun que la religion. Au reste , quoiqu'il se rencontre encore quelques défauts dans ce poème , comme l'a sagement observé le judicieux Auteur qui en a fait l'analyse & la critique , il me semble que ce n'est

Qq. iij.

point sans raison qu'on le regarde comme un chef-d'œuvre de l'art, digne d'entrer en parallèle avec les poèmes de l'antiquité les plus parfaits & les plus estimés, sur le modèle desquels il a été formé.

Le fameux Santeuil de saint Victor avoit fait dans sa jeunesse l'apologie des fables. M. son frere, ecclésiastique plein de piété & de mérite, y répondit par une pièce de vers fort belle & fort élégante. Le premier sentit bien dans la suite que la raison étoit du côté de son frere. *In novo fabularum accusatores juvenile scripsi carmen*, dit-il, lui-même : *sed meus frater consultior, hoc christiano nec minus latino carmine me despuisse hactenus monet*. Il se crut donc obligé de faire une réparation publique, mais à la manière des poètes, & il a voulu qu'elle fût jointe à la pièce de vers qui y avoit donné lieu. *Ne impietati mihi ascribas quod quædam ex antiquorum superstitione homo christianus versibus meis insperserim, hæc stili exercendi causa lusi, quo aptior fierem ad ea scribenda, quæ spectant ad religionem. Hoc autem, candide lector, nolim te nescisse*.

Je ne dois pas omettre ici les reproches que M. Bossuet Evêque de Meaux fit au même Santeuil, sur ce qu'il avoit employé le nom de POMONE dans une pièce à M. de la Quintinie où il parloit des jardins de Versailles. L'autorité de ce grand homme, qui joignoit à un profond respect pour la religion un goût exquis de la belle littérature, doit être ce me semble d'un grand poids dans la matière que je traite. Ce poète fit une pièce de vers pour se justifier, ou plutôt pour s'excuser, & il la termine par cette inscription : *Me pœniteat errasse in uno vocabulo latino, si displicuisse videar in me insurgenti tanto Episcopo, etiam absolvantibus Musis*.

Mais, dit on, si l'on proscrie entièrement les noms des divinités payennes, & les fictions fabuleuses, que deviendra la poésie ? & surtout, à quoi se réduira le poème épique, le plus beau de tous les poèmes ? La narration ne pourra y être que très languissante par une triste & ennuyeuse uniformité : & ou il faudra y renoncer, ou ce poème ne différera plus de l'histoire que par l'harmonie du langage, & l'on ne distinguera plus un habile poète d'avec un bon versificateur.

En retranchant cet attirail de divinités, je n'ai garde de vouloir qu'on interdise aux poètes ce qu'ils appellent la *fable*, ou l'ordonnance du poème. Ce sera toujours par-là que le poète se distinguera de l'historien. Le sujet qu'il traite ne lui appartient pas plus qu'à l'historien : c'est un bien, c'est un fonds qui leur est commun. Mais le poète se l'approprie : & il n'est lui-même poète que par la manière adroite & spirituelle dont il dispose & assemble les parties de ce sujet.

Il choisit d'abord un événement, une action célèbre dans l'histoire : il en conserve les circonstances les plus marquées. S'il les altérait, ou les déplaçoit, il choquerait les lecteurs intelligens, qu'il doit toujours respecter ou redouter. Jusques-là il est à la gêne, & maîtrisé par sa matière comme l'historien. Mais il est maître après cela d'ajouter des circonstances nouvelles en se tenant toujours dans la plus exacte vraisemblance, qui tient lieu à la poésie de ce qu'on appelle dans la peinture » un *se-* » cond vrai : dont l'usage consiste à suppléer dans chaque » sujet ce qu'il n'avoit pas, mais qu'il pouvoit avoir, & » que la nature avoit répandu dans quelques autres ; & à » réunir ainsi ce qu'elle divise presque toujours. Le poète a donc la liberté de ménager des rencontres & des situations qui relevent le caractère de son héros, & de ceux dont il parle. A l'exception des personnages fabuleux, il ne perd rien de ce qu'on admire dans les anciens. Tout lui reste : récits curieux, descriptions vives, comparaisons nobles, discours touchans, incidens nouveaux, rencontres inopinées, passions bien peintes. Joignez à cela une ingénieuse distribution de toutes ces parties. Voila des beautés de tous les tems, & de toutes les religions, & qui ne paroîtront jamais avec une versification harmonieuse, pure, & variée, sans former un poème parfait. Mais ramenons le tout à un principe simple.

La poésie épique, comme toutes les autres espèces de poésie, a se propose d'instruire & de plaire. Toutes les règles de la poésie, & tous les efforts du poète, tendent à cette fin. Or ce n'est point par des imaginations creu-

a Et prodesse volunt & delectare poetæ. *Horat.*

*Lettre insérée
dans le cours
de peinture par
M. de Piles,
pag. 45.*

ses, ou par des fictions frivoles, qu'il peut parvenir à ce but. C'est sans doute en formant d'abord un plan ingénieux de toute la suite de son action, en transportant dès l'entrée son lecteur au milieu ou presque à la fin du sujet, en lui laissant croire qu'il n'a plus qu'un pas à faire pour voir la conclusion de l'action, en faisant naître ensuite mille obstacles qui la reculent, & qui irritent les desirs du lecteur : en lui rappelant les événemens qui ont précédé, par des récits placés avec bienséance : en amenant enfin les événemens avec des liaisons & des préparations qui réveillent la curiosité du lecteur, qui l'intéressent de plus en plus pour le héros, qui l'entretiennent dans une douce inquiétude, & le mènent de surprise en surprise jusqu'au dénouement. Un poème épique fait dans ce goût, plairait certainement ; & l'on n'y regretteroit ni les intrigues de Vénus, ni les serpens ou le venin d'Alecto.

Au reste, en me déclarant contre les fictions poétiques & fabuleuses comme je fais ici, je suis bien éloigné de condamner certaines figures, par lesquelles on attribue du sentiment, de la voix, de l'action même, aux choses inanimées. Il sera toujours permis d'adresser la parole aux cieux & à la terre, d'inviter la nature à louer son auteur, de donner des ailes aux vents pour en faire les messagers de Dieu, de prêter une voix au tonnerre & aux cieux pour publier sa gloire, de personifier les vertus & les vices. On ne peut s'offenser d'entendre dire d'un Conquérant que la victoire accompagne par-tout ses pas, que l'épouvante marche devant lui, qu'il traîne après lui la désolation & l'horreur. Ces figures, toutes hardies qu'elles sont, ne sont pas plus contraires à la vérité, que la métaphore & l'hyperbole : & je puis bien appliquer ici, ce que Quintilien dit de la dernière : *Monere satis est, mentiri hyperbolem, nec ita ut mendacio fallere velit*. En effet, loin que toutes ces figures, quand elles sont employées sagement, fassent aucune illusion à l'esprit ; ce sont toutes manières de parler vives & majestueuses, qui expriment sensiblement & en peu de mots ce qu'on ne pourroit dire que froidement par un plus long circuit de paroles.

156. B. cap. 6.

CHAPITRE

CHAPITRE SECOND.

DE LA

POESIE EN PARTICULIER.

LEs instructions que l'on doit donner aux jeunes gens sur la poésie regardent ou la versification, ou la manière de lire & d'entendre les poètes, ou l'intelligence des règles & de la nature des différentes sortes de poème.

ARTICLE PREMIER.

DE LA VERSIFICATION.

1. Combien le goût des nations est différent par rapport à la versification.

ON APPELLE versification l'art de faire des vers. C'est une chose étonnante dans la versification que le goût différent des différentes nations. Ce qui est d'un agrément infini dans une langue, est insipide & de mauvais goût dans une autre. Les belles rimes, par exemple, qui font un si bon effet dans la poésie moderne, & qui flatent si agréablement l'oreille dans les langues Françoisé, Italienne, Espagnole, Allemande, sont choquantes dans les vers grecs & dans les latins; & de même la mesure des vers grecs & des vers latins qui dépend de la * quantité des syllabes, n'auroit aucune grace dans notre poésie moderne.

* La quantité est proprement la mesure de chaque syllabe, & le tems que l'on doit être à la prononcer, selon lequel les unes sont appelées breves, les autres longues, & les autres communes. A la vérité la langue Françoisé observe la longueur &

Tome I.

la brièveté des voyelles dans la prononciation, & cette différence va quelquefois jusqu'à donner au même mot une différente signification. Aveuglement, substantif; Aveuglément, adverbe: matin, matin. La voyelle e dans les mots sui-

R r

Mais, en se renfermant même dans une seule langue, quelle infinie variété de piés, de mesures, de cadences, de vers ne trouve-t-on point dans la poésie latine ? (Et il en faut dire autant de la grecque.) En combien de différentes espèces de poèmes ne se divise-t-elle point, dont chacun fait un tout à part, qui a ses règles & ses beautés particulières, qui souvent tire son plus grand agrément du mélange de différentes sortes de vers, & qui ne convient qu'à de certains sujets & à de certaines matières, en sorte que si l'on vouloit le transporter ailleurs, il y paroîtroit comme étranger, auroit un air contraint, & ne parleroit plus son langage naturel ? Le vers hexamètre a quelque chose de grave & de majestueux : mais il devient plus simple & plus familier si on lui associe le vers pentamètre. L'Alcaïque, sur-tout quand il est soutenu par les deux espèces différentes de vers qu'on y joint, est plein de force & de grandeur : au contraire, le vers Sapphique n'a rien que de doux & de coulant, & il tire beaucoup de grace du vers Adonique qui termine la strophe. A examiner la cadence du vers Phaleuque, on diroit qu'il est fait exprès pour le badinage & pour l'amusement. D'où peut venir une si étonnante variété ?

Je ne puis croire que ce soit le hazard qui ait établi les différentes espèces de versification. Cette variété sans doute est fondée dans la nature, qui ayant mis dans l'oreille un vif sentiment des sons, porte aussi à choisir différentes sortes de mesures, de cadences, & d'ornemens, selon les matières que l'on traite, & selon les passions que l'on veut exprimer.

Le poème épique, qui représente les grandes actions des héros, demande une versification grave & majestueuse. Il veut des vers qui marchent à plus grands pas, qui

vans, sévère, évêque, repêché de l'eau, revêtez vous, a trois sons & trois quantités différentes, dont je ne suis si les langues grecque & latine pourroient fournir un exemple. D'où il est clair que le françois a sa quantité, quoiqu'elle ne soit pas toujours

aussi distinctement marquée dans chaque syllabe, que dans le grec & le latin : mais cette quantité n'est point employée dans la poésie françoise à former différents piés & différentes mesures.

aient une mesure plus longue, qui soient sans mouvemens trop brusques ni trop précipités, & qui finissent par une chute noble, soutenue de la gravité du spondée.

Au contraire les odes & les cantiques, qui forment une poésie toute de sentimens, & qui étoient ordinairement accompagnés de la danse & du son des instrumens, semblent demander des vers plus courts, qui s'élancent par bonds, qui se dardent comme des traits, & qui se condent par leur marche prompte & rapide la vivacité des saillies auxquelles l'ame s'abandonne.

Comme le poëme dramatique n'a ni la majesté du poëme épique, ni l'impétuosité des hymnes & des odes, il s'accommode mieux de l'iambe, qui donnant aux vers assez d'harmonie pour les élever au-dessus du langage vulgaire, leur laisse néanmoins une simplicité assez naturelle pour convenir aux entretiens familiers des Acteurs que l'on introduit sur la scène.

Nos langues modernes, par où j'entens les langues Française, Italienne, & Espagnole, viennent certainement du débris de la langue Latine par le mélange de la langue Tudesque ou Germanique. La plupart des mots viennent de la langue Latine : mais la construction, & les verbes auxiliaires qui sont d'un très grand usage, nous viennent de la langue Germanique. Et c'est peut-être de cette langue-là que nous sont venues les rimes, & l'usage de mesurer les vers, non par des piés composés de syllabes longues & breves, comme faisoient les Grecs & les Romains, mais par le nombre des syllabes.

Dans les bas siècles, où l'on prit le goût des rimes, on voulut les introduire dans la poésie latine : mais ce fut sans succès. La rime ne s'est conservée que dans certaines hymnes ou Proses qu'on trouve dans les Offices de l'Eglise, & qui semblables aux vers des langues modernes ont une mesure qui dépend simplement du nombre des syllabes, sans avoir égard aux longues ni aux breves.

Une chose m'embarrasse dans cette diversité de goûts, c'est de savoir pourquoi la rime qui plaît si fort dans une langue, est si choquante dans une autre. Cette différence

ne vient-elle que de l'habitude & de l'usage , ou est-elle fondée dans la nature même des langues ?

La poésie françoise (& il faut dire la même chose de toutes celles qui sont modernes) manque absolument de la délicate & harmonieuse variété des piés , qui donne à la versification grecque & latine son nombre , sa douceur , & son agrément ; & elle est forcée de se contenter de l'assortiment uniforme d'un certain nombre de syllabes d'une mesure égale pour composer ses vers. Il a donc falu , pour arriver à son but , qui est de flater l'oreille , chercher d'autres graces & d'autres charmes , & suppléer à ce qui lui manquoit d'ailleurs par la justesse , la cadence , & la richesse des rimes , ce qui fait la principale beauté de la versification françoise.

Autant qu'on exige que ce qui doit plaire , ne paroisse point sous des dehors négligés , mais soit embelli par des ornemens convenables : autant est-on blessé de l'affectation trop marquée d'accumuler des parures superflues. C'est peutêtre par ce goût naturel du beau , que la rime qui est très agréable dans la poésie françoise , parce qu'elle y est nécessaire , paroît insupportable dans la latine , parce qu'elle y est superflue , & marqueroit quelque chose de trop affecté.

2. S'il est utile de savoir faire des vers ; & comment on doit former les jeunes gens à cet art.

ON DEMANDE quelquefois de quelle utilité peut être la versification pour la plupart des emplois où les jeunes gens qu'on élève dans les collèges sont destinés , & si le tems qu'on y donne à la composition des vers ne pourroit pas être employé à des études plus sérieuses & plus utiles.

Quand la versification ne seroit pas d'un aussi grand usage qu'elle l'est dans de certaines occasions , pour donner à l'Eglise des hymnes , pour chanter les louanges divines , pour célébrer les grandes actions & les vertus des princes , quelquefois même pour se délasser l'esprit par un honnête & ingénieux amusement : on conviendra qu'elle est d'une absolue nécessité pour bien entendre les

poètes, dont on ne sentira jamais la beauté comme on le doit, si par la composition des vers on n'a accoutumé son oreille au nombre & à la cadence, qui résultent des différentes sortes de piés & de mesures qu'on emploie dans les différentes espèces de poésie, dont chacune a des règles séparées & des graces particulières. D'ailleurs cette étude peut servir beaucoup aux jeunes gens, même pour l'éloquence, en leur élevant l'esprit, en les accoutumant à penser d'une manière noble & sublime, en leur apprenant à peindre les objets par des couleurs plus vives, en donnant à leur stile plus d'abondance, plus de force, plus de variété, plus d'harmonie, plus d'agrément.

C'EST en Quatrième qu'on commence ordinairement à former les jeunes gens à la poésie. Pour cela on leur fait d'abord apprendre les règles de la quantité. Cette étude est d'une extrême importance pour eux : & pour l'avoir négligée dans cet âge encore tendre, on voit des personnes d'ailleurs fort habiles prononcer le latin d'une manière qui ne leur fait pas d'honneur.

On peut étudier ces règles ou en françois ou en latin. Des Professeurs qui avoient d'abord employé la première manière, ont cru reconnoître par l'expérience que la seconde étoit plus convenable : & je n'ai pas de peine à le croire. Car comme cette étude dépend presque uniquement de la mémoire, & d'une sorte de mémoire artificielle, les vers latins de Despréaux s'apprennent & se retiennent plus aisément. Peut-être y a-t-il quelque choix à en faire, pour écarter ce qui est inutile & superflu. Il faut que les jeunes gens possèdent ces règles de telle sorte qu'ils puissent rendre raison de la quantité de chaque syllabe, & citer aussitôt la règle soit en latin, soit en françois.

Les matières de vers que l'on donne aux enfans doivent être proportionnées à leur foiblesse, & croître avec

Plurimum dicit oratori conferre Theophrastus lectionem poetarum. Namque ab his & in rebus spiritus, & in verbis sublimitas,

& in affectibus motus omnis, & in personis decor petitur. Quintil. lib. 10. cap. 1.

R r ij

eux. D'abord ils n'auront qu'à dérang^{er} les mots, puis à ajouter quelques épithètes, & à changer quelques expressions : ensuite on leur fera étendre un peu plus les pensées & les descriptions : enfin quand ils seront plus forts, ils composeront d'eux-mêmes de petites pièces, où le tout sera de leur invention. En Seconde & en Rhétorique on nous donnoit souvent des endroits choisis des poètes françois pour les traduire en vers latins : & je me souviens bien que les écoliers avoient beaucoup de goût pour ces sortes de matières, & y réussissoient beaucoup mieux que dans toutes les autres. La raison en est claire. Une telle matière fournit par elle-même de belles pensées, donne le stile & l'esprit poétique, inspire une noble élévation : il ne s'agit plus que de choisir de belles expressions, & de les bien arranger ; & c'est ce que la lecture des poètes apprend aisément.

Il est nécessaire que les professeurs dictent à leurs écoliers de tems en tems des vers corrigés, qui puissent leur servir de modèles. Quand l'étude se fait à la maison, le maître doit prendre ordinairement ses matières dans Virgile même, ou dans quelque autre poète excellent.

ARTICLE SECOND.

DE LA LECTURE DES POETES.

C'EST cette lecture seule qui peut apprendre aux jeunes gens à bien versifier. Pour cela il faut que les maîtres s'appliquent particulièrement à leur y faire remarquer la cadence des vers, & le stile poétique.

§. I.

DE LA CADENCE DES VERS.

IL Y A une cadence simple, commune, ordinaire, qui se soutient également par tout, qui rend les vers doux & coulans, qui écarte avec soin tout ce qui pourroit blesser l'oreille par un son rude & choquant, & qui par le mélange de différens nombres & de différentes mesures

forme cette harmonie si agréable qui régné universellement dans tout le corps du poëme.

Outre cela il y a de certaines cadences particulières, plus marquées, plus frappantes, & qui se font plus sentir. Ces sortes de cadences forment une grande beauté dans la versification, & y répandent beaucoup d'agrément, pourvû qu'elles soient employées avec ménagement & avec prudence, & qu'elles ne se rencontrent pas trop souvent. Elles sauvent l'ennui que des cadences uniformes, & des chûtes réglées sur une même mesure, ne manqueroient pas de causer. En ce point la versification latine a un avantage incomparable sur la françoise, qui étant assujettie à la nécessité de couper toujours le vers Alexandrin par deux hémistiches exactement égaux, de faire une espèce d'entrepôt après trois piés parfaits, de fournir régulièrement une rime au bout des trois autres piés & de subir la même servitude dans tous les vers suivans, courroit risque de fatiguer bientôt l'attention du lecteur, si elle n'étoit soutenue & relevée par d'autres beautés qui font oublier cette espèce de monotonie perpétuelle. Pour la poésie latine, elle a une liberté entière de couper ses vers où elle veut, de varier ses césures & ses cadences à son choix, & de dérober aux oreilles délicates les chûtes uniformes produites par le dactyle & le spondée qui terminent le vers héroïque.

Virgile nous fera connoître tout le prix de cette liberté, nous en fournira des exemples en tout genre, & nous apprendra l'usage qu'il en faut faire.

1. Cadences graves & nombreuses.

1. Les grands mots placés à propos forment une cadence pleine & nombreuse, sur-tout quand il entre beaucoup de spondées dans le vers.

Obsternique canes, importunæque volucres.

Georg. 1. 479.

Lustantes ventos tempestæstique sonoras

Æn. 1. 57.

Imperio premitt.

Ecce trahebatur passis Priamæna virgo

Æn. 2. 403.

- Crinibus.
Æn. 8. 707. Ipsa videbatur ventis Regina vocatis
 Vela dare.
Ib. 721. Dona recognoscit populorum , aptatque superbis
 Postibus.
Æn. 3. 622. Visceribus miserorum , & sanguine vescitur atro.

2. Le vers spondaïque a quelquefois beaucoup de gravité.

- Ec.* 4. 49. Cara Deum soboles , magnum Jovis incrementum.

Virgile s'en est servi fort à propos pour peindre la surprise & l'étonnement de Sinon :

- Æn.* 2. 67. Namque ut conspectu in medio turbatus inermis
 Constitit , atque oculis Phrygia agmina circumspexit.

Il convient aussi pour marquer quelque chose de triste & de lugubre.

- Æn.* 12. 863. Quæ quondam in bustis aut culminibus desertis
 Noctæ sedens , serm canit importuna per umbras.

Le poète Vida l'a employé heureusement pour exprimer le dernier soupir de Jésus-Christ.

Supremamque auram , ponens caput , expiravit.

3. Les vers terminés par un monosyllabe ont souvent beaucoup de force.

- Æn.* 1. 109. Insequitur cumulo præruptus aquæ mons.
Æn. 10. 361. Hæret pede pes , densusque viro vir.
Ib. 770. Manet imperterritus ille
 Hostem magnanimum opperiens , & mole sua stat.
Æn. 5. 481. Sternitur , exanimisque tremens procumbit humi bos.
G. 1. 181. Saepe exiguus mus
 Sub terris posuitque domos atque horrea fecit.

2. Cadences

2. *Cadences suspendues.*

Il y en a de bien des sortes, qui toutes ont beaucoup de grace. Le lecteur en remarquera assez de lui-même la différence.

Tumidusque novo præcordia regno Ibat ; & ingenti , &c.	Æn. 9. 590.
At mater sonitum thalamo sub fluminis alti Sensit : eam circum , &c.	G. 4. 333.
Qua juvenis gressus inferret : at illum Curvata in montis speciem circumstetit unda.	Ib. 360.
Castæ ducebant sacra per urbem Pilentis matres in mollibus.	Æn. 8. 665.
Nonne vides ? cùm præcipiti certamine campum Corripuere , ruuntquæ effusi carcere currus.	G. 3. 103.
Sed non idcirco flammæ atque incendia vires Idomitas posuere.	Æn. 5. 680.
Arrectas appulit aures Confusæ fontis urbis , & illætabile murmur.	Æn. 12. 619.
Nec jam se capit unda : volat vapor ater ad auras.	Æn. 7. 466.
Et frustra retinacula tendens Fertur equis auriga , neque audit currus habenas.	G. 1. 513.
Ac velut in somnis oculos ubi languida pressit Nocte quies , nequicquam avidos extendere cursus Velle videmur , & in mediis conatibus ægri Succidimus.	Æn. 12. 908.

Ces deux derniers exemples suffiroient seuls pour faire sentir aux jeunes gens la beauté des vers. Cette cadence suspendue , *fertur equis auriga* , ne marque-t-elle pas d'une manière merveilleuse le cocher courbé & suspendu sur ses chevaux ? Et cette autre cadence , *velle videmur* , qui arrête le vers dès le commencement , & le tient comme suspendu , n'est-elle pas bien propre à peindre les vains efforts que fait un homme endormi pour marcher ?

Tome I.

S f

3. *Cadences coupées.*

- Æn.* 7. 458. Olli somnum ingens rupit pavor.
Æn. 1. 163. Est in secessu longo locus.
Ib. 85. Hæc ubi dicta, cavum conversa cuspide montem
 Impulit in latus.
Ib. 118. Ipſius ante oculos ingens à vertice pontus
 In puppim ferit; excutitur, pronusque magister
 Volvitur in caput.
Æn. 5. 242. Illa noto citiùs volucrique sagitta
 Ad terram fugit, & portu se condidit alto.
Æn. 10. 856. Simul hæc dicens attollit in ægrum
 Se femur.
Æn. 5. 280. Tali remigio navis se tarda movebat:
 Vela facit tamen.

4. *Elisions.*

L'élision est une des choses qui contribuent le plus à la beauté des vers. Elle sert également pour rendre le nombre doux, coulant, rude, majestueux, selon la différence des objets qu'on veut exprimer.

- Æn.* 3. 78. Phyllida amo ante alias.
G. 2. 486. Flumina amem sylvasque inglorius.
G. 1. 84. Sæpe etiam steriles incendere profuit agros.
Æn. 2. 237. Scandit fatalis machina muros
 Forta armis.
Ib. 314. Arma amens capio.
Æn. 4. 688. Illa graves oculos conata attollere, rursus
 Deficit.
Æn. 6. 237. Spelunca alta fuit.
Ibid. 576. Quinquaginta atris immanis hiatibus hydra.
G. 1. 468. Impiaque æternam timuerunt secula noctem.
Ibid. 497. Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.
Æn. 2. 561. Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi
 Vitam exhalantem.

Tot quondam populis terrisque superbum
Regnatorem Afrix.

Ibid. 556.

Nympha, decus fluviorum, animo gratissima nostro.

Æn. 12. 142.

Dii, quibus imperium est animarum, umbræque silentes.

Æn. 6. 264.

Mene Iliacis occumbere campis

Æn. 1. 101.

Non potuisse, tuaque animam hanc effundere dextra?

Urgeri mole hac.

Æn. 3. 579.

Il s'en faut bien que nous ne sentions toute la douceur du nombre & de la cadence dans les vers latins, parce que nous ne les prononçons pas comme faisoient les anciens : & peut-être les défigurons-nous autant par notre mauvaise prononciation, que les étrangers défigurent nos vers par la manière dont ils les prononcent.

5. *Cadences propres à peindre différens objets.*

1. TRISTESSE. La tristesse étant à l'ame ce que les maladies sont au corps, y répand de la langueur & de l'abattement, & demande à être exprimée par des spondees & par de grands mots, qui donnent aux vers beaucoup de lenteur & de pesanteur.

Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant.

Ec. 5. 20.

Afflictus vitam in tenebris luctuque trahebam,
Et casum insontis mecum indignabar amici.

Æn. 2. 92.

Cunctæque profundum

Æn. 5. 614.

Pontum aspectabant flentes.

Et caligantem nigra formidine lucum.

G. 4. 468.

2. JOIE. La joie au contraire étant la vie, la santé, le bonheur de l'ame, elle doit lui inspirer des sentimens vifs, précipités, rapides, qui exigent la rapidité des dactyles.

Saltantes Satyros imitabitur Alpheisibæus.

Ec. 5. 73.

Juvenum manus emicat ardens

Æn. 6. 5.

Littus in Hesperium.

S f ij

248 DE LA POÉSIE.

3. DOUCEUR. Pour exprimer la douceur, on choisira les mots où il n'entre presque que des voyelles, qui forment beaucoup de syllabes avec très peu de lettres, & dont les consonnes soient douces & coulantes. On évitera les syllabes composées de plusieurs consonnes, les élisions dures, les lettres rudes & aspirées.

Es. 2. 50.

Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.

G. 3. 487.

Lanea dum niveâ circumdatur infula vittâ.

Æs. 12. 68.

Vel mista rubent ubi lilia multâ

Alba rosâ.

Es. 6. 53.

Ille latus niveum molli fultus hyacintho.

Æs. 6. 638.

Devenere locos lætos, & amœna vireta

Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.

Æs. 11. 68.

Qualem virgineo demessum pollice florem

Seu mollis violæ, seu languentis hyacinthi.

4. DURETÉ. Pour faire sentir la dureté, on préférera, 1°. Les mots qui commencent & finissent par des *r*, comme *rigor* : *rimantur*, qui redoublent les *rr*, *ferri*, *serræ*. 2°. On emploiera les consonnes rudes, comme l'*x* ; *axis* : comme l'aspirée *h*, *trahat*. 3°. On se servira de mots formés par l'assemblage de plusieurs consonnes : *junctos*, *fractos*, *rostris*. 4°. On fera des élisions par la rencontre de mots & de voyelles dont le choc est fort dur : *Ergo ægrè*.

G. 1. 143.

Tum ferri rigor atque argutz lamina serræ :

G. 3. 172.

Pòst valido nitens sub pondere faginus axis

Instrepat, & junctos temo trahat æreus orbes.

Ibid. 534.

Ergo ægrè rastris terram rimantur.

G. 4. 70.

Namque morantes

Martius ille æris rauci canor increpat, & vox

Auditur fractos fonitus imitata tubarum.

Æs. 1. 108.

Franguntur remi.

Æs. 6. 557.

Hinc exaudiri gemitus, & sæva sonare

Verbera : tum stridor ferri, tractæque catenæ.

Æs. 8. 689.

Una omnes ruere ac totum spumare reductis

Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.

5. LEGERETE'. Les dactyles sont propres à exprimer la légèreté.

Tum cursibus auras
Provocet, ac pet aperta volans ceu liber habentis
Æquora, vix summâ vestigia ponat arenâ.
Inde ubi clara dedit sonitum tuba, finibus omnes,
Haud mora, profiluere suis : ferit æthera clamor.
Mox acere lapsa quieto
Radit iter liquidum, celeres neque commovet alas.
Quadrupédante putrem sonitu quatit ungula campum.

G. 3. 193.

Id. 2. 103.

Id. 5. 139.

Ibid. 216.

Id. 8. 993.

6. PESANTEUR. Elle demande des spondées.

Illi inter sese magna vi brachia tollunt
In numerum, versantque tetiâci forcipe ferrum.
Agricola incurvo terram molitus aratro
Exesa inveniet scabrâ rubigine tela.

G. 4. 174.

G. 1. 494.

6. Cadences, où les mots placés à la fin ont une force ou une grace particulière.

Les mots ainsi placés produisent cet effet, parce qu'ils achevent de donner au tableau le dernier coup de pinceau : ou parce qu'ils ajoutent même un nouveau trait à une pensée qu'on croiroit déjà parfaite, qu'ils servent à la mieux caractériser, & à rendre l'esprit de l'auditeur attentif à ce qu'elle a de plus important & de plus intéressant.

Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens.
Hi summo in fluctu pendent.
Quarto terra die primum se attollere tandem
Visa, aperire procul montes.
Vidi egomet duo de numero cum corpora nostro
Prensa manu magnâ, &c.

G. 1. 496.

Id. 1. 210.

Id. 3. 203.

Ibid. 623.

Ibid. 632.

Jacuitque per antrum

Tome I.

S f iij

Intensum.

Æn. 6. 210.

Corripit extemplo Æneas, avidusque refringit

Æn. 6. 210.

Cunctantem.

Æn. 2. 728.

Nunc omnes terrent, auræ, sonus excitat omnis

Suspensum.

Æn. 1. 328.

Namque humeris de moreabilem suspenderat arcum

Venatrix.

Æn. 4. 310.

Et mediis properas Aquilonibus ire per altum

Crudelis.

Æn. 1. 768.

Sed tum forte cava dum personat æquora concha

Demens, & cantu vocat in certamina divos.

§. II.

DU STILE POÉTIQUE.

La poésie a un langage qui lui est particulier, & qui est très différent de celui de la prose. Comme les poètes dans leurs ouvrages se proposent principalement de plaire, de toucher, d'élever l'âme, de lui inspirer de grands sentimens, & de remuer les passions; on leur permet des expressions plus hardies, des manières de parler plus éloignées de l'usage commun, des répétitions plus fréquentes, des épithètes plus libres; des descriptions plus ornées & plus étendues. Ce sont là comme les couleurs, dont la poésie, qui est une peinture parlante, se sert pour peindre au vif & au naturel les images des choses dont elle parle. C'est ce qu'il faut bien faire observer aux jeunes gens dans la lecture des poètes. J'en apporterai quelques exemples, qui pourront leur servir à démêler d'eux-mêmes & à sentir les beautés de la poésie.

I. EXPRESSIONS POÉTIQUES.

J'en choisirai une seule, & je tâcherai de faire voir l'usage qu'en a fait Virgile pour peindre différens tableaux. C'est le mot *pendere*.

Æn. 1. 774.

Ite mea, quondam felix petus, ite capellæ.

Non ego vos posthac viridi projectus in anstro
Dumosa pendere procul de rupe videbo.

Le poète pouvoit mettre, *Non ego vos alta pascentes rupe videbo*. Ce mot *pendere*, représente merveilleusement les chèvres qui paroissent de loin comme suspendues sur une colline escarpée où elles paissent.

Hi summo in fluctu pendent, his unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit.

Æn. 1. 110.

Qu'on substitue, *hi summo in fluctu apparent*, l'image & la beauté disparaissent. Elles consistent dans ce mot, *pendent*; & dans le lieu où il est placé. Car, *hi pendent summo in fluctu*, ne produit plus le même effet.

Pendent opera interrupta, minæque
Murorum ingentes, æquataque machina cælo.

Æn. 4. 88.

Il faut avouer que toutes les expressions ici sont fort poétiques. *Minæ ingentes murorum*, pour dire de hautes murailles, qui semblent menacer le ciel. Mais le mot, *pendent*, relève bien cette description. Quelle grace y auroit-il; si l'on mettoit, *manent opera interrupta*?

Fronte sub adversa scopulis pendentibus antrum.

Æn. 1. 170.

Ne croit-on pas voir ces rochers suspendus s'avancer en l'air, & former une voute naturelle?

Ut pronus pendens in verbera telo
Admonuit bijugos.

Æn. 10. 586.

Nec sic immisissis aurigæ undantia lora
Concussere jugis, pronique in verbera pendent.

Æn. 5. 146.

Y a-t-il tableau qui puisse mieux peindre l'action & l'attitude d'un cocher courbé sur ses chevaux pour les faire avancer à grands coups de fouets?

Simul arripit ipsum
Pendentem, & magna muri cum parte revellit.

Æn. 9. 561.

L'Esprit & l'oreille sentent bien ici la force & la grace de ce mot, *pendentem*.

Æn. 4. 78.

Iliacos iterum demens audire labores
Exposcit, pendetque iterum narrantis ab ore.

Il n'est pas possible de mieux exprimer la vive attention d'une personne qui en écoute une autre avec plaisir, & qui demeure immobile, attachée & comme suspendue à sa bouche.

Æn. 8. 630.

Fecerat & viridi fortam Mavortis in antro
Procubuisse Iupam : geminos huic ubera circum
Ludere pendentes pueros, & lambere matrem
Impavidos.

Quelle peinture ! Quelle vivacité ! Mais l'exemple qui suit, fournit une image encore infiniment plus gracieuse, & qui est puisée dans la nature même. Un pere qui veut baiser son enfant, se courbe vers lui, & quand l'enfant a mis ses tendres bras autour de son cou, le pere se releve, & le tient ainsi suspendu. Le mot *pendere* suffit seul pour peindre cette image.

G. 2. 523.

Interea dulces pendent circum oscula nati.

Æn. 1. 719.

Ille ubi complexu Æneæ colloque pependit.

Il en est ainsi de mille autres expressions poétiques ; dont on doit faire remarquer aux jeunes gens ou l'agrément, ou l'énergie.

II. TOURS POÉTIQUES.

C'est dans certains tours & dans certaines manières de parler que consiste proprement le langage qui est particulier à la poésie, & qui la distingue de la prose : car presque tous les mots sont communs à l'une & à l'autre. Ce sont ces sortes de tours & de locutions qui font l'agrément & la richesse de la poésie. C'est par là qu'elle trouve le moyen de varier infiniment le discours, de mon-

trer

trer le même objet sous mille différentes faces toujours nouvelles, de présenter par-tout des images riantes, de parler aux sens & à l'imagination un langage qui leur convienne, de dire les plus petites choses avec agrément, & les plus grandes avec une noblesse & une majesté qui en soutienne toute la grandeur & tout le poids. Quelques exemples éclairciront ce que je viens de dire.

1. Labourer, cultiver la terre; *arare, colere terram*; est une manière de parler qui en prose n'est pas susceptible de beaucoup de tours différens, mais qui peut être beaucoup diversifiée en vers, & que Virgile en effet a exprimée en bien des manières. J'en rapporterai une partie, afin que les jeunes gens apprennent comment une même chose, considérée sous différens points de vûe, du côté des instrumens, de la manière, des circonstances, des effets, peut être variée à l'infini.

Depressio incipiat jam tum mihi taurus aratro	G. 1. 45.
Ingemere, & sulco attritus splendescere vomer.	
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.	Ibid. 99.
Ante Jovem nulli subigebant arva coloni.	Ibid. 125.
Quod nisi & assiduis terram insectabere rastris.	Ibid. 155.
Prima Ceres ferro mortales vertere terram	Ibid. 147.
Instituit. . . Incumbere aratris.	Ibid. 213.
Agricola incurvo terram dimovit aratro.	G. 2. 513.
Scindere terram,	G. 3. 160.
Et campum horrentem fractis invertere glebis.	
Ergo ægrè rastris terram rimantur.	Ibid. 534.

On peut remarquer en combien de manières différentes Virgile décrit la navigation.

Non aliter quàm qui adverso vix flumine lembum	G. 1. 201.
Remigiis subigit.	
Et quando infidum remis impellere marmor	Ibid. 254.
Conveniat.	
Sollicitant alii remis freta cœca.	G. 2. 503.
Vela dabant læti, & spumas salis ære ruchant.	Æn. 1. 39.

Æn. 3. 191.

Vela damus, vastumque cava trabe currimus æquor.

Ibid. 207.

Vela cadunt, remis insurgimus: haud mora, nautæ

Adnixa torquent spumas, & cœrula verrunt.

Tentamusque viam, & velorum pandimus alas.

Ib. 290.

Certatim socii feriunt mare; & æquora verrunt.

Ibid. 668.

Verrimus & proni certantibus æquora remis.

Æn. 5. 2.

Fluctus atros aquilone secabat.

Ib. 140.

Ferit æthera clamor

Nauticus: adductis spumant freta versa lacertis

Insidunt pariter sulcos, totumque dehiscit

Convulsam remis rostrisque tridentibus æquor.

Ib. 197.

Olli certamine summo

Procumbunt: vastis tremunt ictibus ærea puppis,

Subtrahiturque solum.

Æn. 7. 27.

Cum venti posuere, omnisque repente resedit

Flatus, & in lento luctantur marmore tonstræ.

Æn. 10. 196.

Instat aquæ.... & longa sulcat maria alta carinâ.

3. Une des manières les plus ordinaires aux poètes; c'est de décrire les choses par leurs effets, ou par leurs circonstances.

Au lieu de dire, *une terre qui se sera reposée une année, rapportera beaucoup de froment l'année suivante*; le poète dit: une terre qui a senti deux étés & deux hivers, répond pleinement aux vœux de l'avidé laboureur, & produit une si abondante moisson, que les greniers ne peuvent en supporter le poids.

E. 1. 47.

Illa seges demum votis respondet avari

Agricolæ, bis quæ solem, bis frigora sensit.

Illius immensæ ruperunt horrea messes.

Pour dire, *Il n'y avoit point encore eu de guerre*: On n'avoit point encore entendu le son effrayant des trompettes, ni le bruit petillant des épées qu'on forge sur les enclumes.

C. 2. 49.

Necdum etiam audierant inslari classica, necdum

Impositos duris crepitare incudibus enses.

On étoit en hyver : L'hiver par la rigueur du froid faisoit fendre les pierres , & arrétoit par ses glaces comme par un frein le cours rapide des eaux.

Et cum tristis hiems etiam nunc frigore saxa
Rumperet , & glacie cursus frenaret aquarum.

G. 4. 135.

III. RÉPÉTITION.

Les répétitions ont beaucoup de grace dans la poésie. On les emploie ou pour la simple élégance , & pour rendre la versification plus agréable : ou pour insister plus fortement sur ce que l'on dit : ou pour exprimer les sentimens , & pour peindre les passions.

1. *Répétitions qui ne servent qu'à l'élégance.*

Ambo florentes ætæribus , Arcades ambo.
Sequitur pulcherrimus Astur ,
Astur equo fidens.
Falle dolo , & notos pueri puer indue vultus.

Ec. 7. 4.

Æn. 10. 180.

Æn. 1. 688.

2. *Répétitions qui servent à appuyer fortement sur un objet.*

Pan etiam Arcadia mecum si iudice certet ,
Pan etiam Arcadia dicat se iudice victum.
Nam neque Parnassi vobis juga , nam neque Pindi
Ulla moram fecere.

Ec. 4. 58.

Ec. 10. 11.

Bella , horrida bella ,

Æn. 6. 86.

Et multo Tybrim spumantem sanguine cerno.

Il y a une sorte de répétition fort ordinaire aux poètes , qui a en même tems beaucoup de grace & beaucoup de force. Au lieu de dire qu'un homme a tenté plusieurs fois quelque chose , mais inutilement ; ils disent : Trois fois il voulut faire telle chose , trois fois il fut obligé d'y renoncer.

T t ij

G. 1. 281.

Ter sunt conati imponere Pelio Œtæam
Scilicet , atque Œtææ frondosum involvere Olympum :

Æn. 2. 792.

Ter Pater extructos disjecit fulmine montes,
Ter conatus ibi collo dare brachia circum ,
Ter frustra comprehensa manus effugit imago ,
Par levibus ventis , volucrique simillima somno.

Æn. 8. 230.

Ter totum fervidus ira
Lustrat Aventini montem : ter saxeâ tentat
Limina nequicquam ; ter fessus valle refedit.

Virgile dans le sixième livre de l'Eneïde , pour marquer que la douleur empêcha Dédale de peindre la chute funeste de son fils Icare , emploie bien à propos la figure dont nous parlons ici. L'endroit est un des plus beaux de ce poète.

Æn. 6. 30.

Tu quoque magnam
Partem opere in tanto , sineret dolor , Icare , haberes.
Bis conatus erat casus effingere in auro ,
Bis patriæ cecidere manus.

Combien cette apostrophe à Icare est-elle tendre ! Quelle délicatesse dans ce tour , *sineret dolor* , au lieu de dire , *si dolor fuisset !* Mais y a-t-il rien de plus achevé que les deux vers qui suivent ? Deux fois ce pere infortuné s'efforça de représenter sur l'or la triste aventure de son fils ; & deux fois ses mains paternelles tombèrent. Cette épithète , *patriæ manus* , est d'un goût exquis.

3. Répétitions qui servent à exprimer les sentimens , les passions.

Dans l'étonnement & la surprise.

Æn. 1. 425.

Miratur molem Æneas , magnalia quondam :
Miratur portas , strepitumque , & strata viarum.

Ibid. 713.

Mirantur dona Æneæ , mirantur Iulium.

Habitur uncta vadis abies, mirantur & undæ,
Miratur nemus infuctum, &c.

Æn. 8. 91.

Passions tendres & vives.

Ut vidi, ut perii ! ut me malus abstulit error !
O mihi sola mei super Astyanactis imago.
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.
Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra :
Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.

Ec. 3. 41.

Æn. 3. 489.

Æn. 2. 405.

Pour la tristesse.

Tityrus hinc aberat. Ipsæ te, Tityre, pinus,
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbuta vocabant.
Te nemus Angitiæ, vitrea te Fucinus unda
Te liquidi flere lacus,

Æn. 1. 39.

Æn. 7. 759.

Pour la joie.

Cùm procul obscuros colles, humilemque videmus
Italiam. Italiam primus exclamat Achates,
Italiam læto socii clamore salutant.

Æn. 3. 522.

IV. ÉPITHÈTES.

Les épithètes contribuent beaucoup à la beauté des vers. Quintilien remarque que les poètes s'en servent & plus souvent, & plus librement que les orateurs. Plus souvent ; car en prose un discours trop chargé d'épithètes est un grand défaut ; au lieu que dans la poésie elles produisent toujours un bel effet, quoique fort multipliées. Plus librement : car chez les poètes il suffit qu'une épithète convienne au mot auquel elle se rapporte ; ainsi on leur passe, *dentes albi, humida vina* : mais en prose toute épithète qui ne produit aucun effet, & qui n'ajoute rien à la chose dont on parle, est vicieuse. Il faut avouer qu'on trouve quelquefois chez les poètes grecs & latins de ces sortes d'épithètes que la justesse & la délicatesse de la

Quintil. lib. 8. cap. 6.

Æn. 7. 667.
G. 3. 364.

T t iij

langue françoise ne pardonneroit point à nos poètes : mais cela est rare , & ils nous en dédommagent avantageusement par cette foule de belles épithètes dont leurs vers sont remplis. J'en rapporterai ici quelques-unes , sans garder d'autre ordre que celui des livres de Virgile dont elles sont tirées.

G. 3. 498. Labitur infelix studiorum , atque immemor herbæ
Victor equus.

G. 4. 91. Alter erit maculis auro squalentibus ardens ,
Et rutilis clarus squamis : ille horridus alter
Desidia , latamque trahens inglorius alvum.
Æn. 1. 64. Sed pater omnipotens speluncis abdidit attris ,
Hoc metuens.

Ib. 93. Ponto nox incubat atra.

Ces deux derniers exemples montrent quelle force a l'épithète placée après le substantif.

Ib. 742. Ille impiger hausit
Spumantem pateram , & pleno se proluit auro.

Æn. 2. 210. Ardentesque oculos suffecti sanguine & igni ,
Sibila lambebant linguis vibrantibus ora.

Ib. 509. Arma diu senior desueta trementibus ævo
Circumdat nequicquam humeris , & inutile ferrum
Cingitur.

Æn. 5. 137. Intenti expectant signum , exultantiaque haurit
Corda pavor pulsans , laudumque arrecta cupido.

Æn. 6. 222. Pars ingenti subiere feretro ,
Triste ministerium ; & subjectam more parentum
Aversi tenere facem.

Ib. 597. Rostroque immanis vultus obunco
Immortale jecur tundens , fecundaque penis
Viscera , rimaturque epulis , habitatque sub alæ
Pectore : nec fibris requies datur ulla renatis.

Æn. 7. 490. Ille (Il s'agit d'un cerf qu'on avoit rendu familier.)
Ille manum patiens , mensæque assuetus herili ,
Errabat sylvis : rursusque ad limina nota

Ipse domum fera quamvis se nocte ferebat.
Sed mihi tarda gelu, seclisque effœta senectus
Invidet imperium, seræque ad fortia vires.
Et pontem indignatus Araxes.
Tela manu jam tum tenerâ puerilia torfit.

Æn. 8. 508.

Ib. 728.

Æn. 11. 578.

V. DESCRIPTIONS ET NARRATIONS.

C'est principalement dans les descriptions & dans les narrations que paroît l'élégance & la vivacité du stile poétique. Il y en a de plus courtes, d'autres plus longues. J'apporterai quelques exemples de l'un & de l'autre genre.

1. *Descriptions courtes.*

Virgile peint merveilleusement en peu de vers la tristesse d'un laboureur qui venoit de perdre par la peste l'un de ses bœufs.

It tristis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.

G. 3. 517.

On croit voir dans les vers suivans ces pauvres malheureux qui demandoient avec instance à passer l'Achéron :

Stabant orantes primi transmittere cursum,
Tendebantque manus ripæ ulterioris amore.

Æn. 6. 313.

Enée dans les enfers avoit tâché par un discours humble & touchant d'appaîser Didon. Cette princesse, après avoir lancé contre lui des regards pleins de dépit & de fureur, détourna le visage, tint ses yeux fixement attachés à terre, & enfin le quitta brusquement sans lui avoir répondu un seul mot. Tout cela est décrit en très peu de mots. Mais le silence que le Poète fait ici garder à Didon, efface toutes les autres beautés.

Talibus Æneas ardentem & torva tuentem
Lenibar dictis animum, lacrymasque ciebar.
Tome I.

Ib. 467.

Illa solo fixos oculos averſa tenebat.....

Tandem proripuit ſe ſe, atque inimica refugit

In nemus umbriferum.

2. Narrations plus étendues.

J'en choiſirai une ſeule, tirée du quatrième Livre des Georgiques, où Virgile décrit l'hiſtoire d'Eurydice & d'Orphée; & je n'en rapporterai que quelques morceaux les plus remarquables, dont je tâcherai de faire ſentir la beauté.

G. 4 464.

Ipfæ cava ſolans ægrum teſtudine amorem,

Te, dulcis conjux, te ſolo in littore ſecum,

Te veniente die, te decedente canebat.

Cela ſignifie ſimplement : *Orpheus cithara dolorem leniens, die ac nocte conjugem canebat*; & c'eſt ainſi qu'on donneroit aux jeunes gens une matière de vers à compoſer. L'habileté conſiſte à donner à ces penſées & à ces expreſſions très ſimples un tour poétique. *Cava teſtudine* eſt bien plus élégant que *cithara*. *Ægrum amorem* marque bien mieux la vive douleur d'Orphée que toute autre expreſſion. Mais la principale beauté paroît dans les deux vers ſuivans. L'apôſtrophe a quelque choſe de tendre & de touchant, & ſemble en quelque forte rendre Eurydice préſente : *Te, dulcis conjux*. Et que ne dir point cette épithète, *dulcis* ! Le même mot répété quatre fois en deux vers, *te, dulcis conjux, te, &c.* marque bien qu'Eurydice étoit le ſeul objet dont Orphée s'occupât. *Solo in littore ſecum*, n'eſt pas indifférent. On ſait que la ſolitude & les lieux deſerts ſont fort propres à entretenir la douleur.

Ibid. 467.

Tænarias etiam fauces, alta oſtia Ditis,

Et caligantem nigra formidine lucum

Ingreſſus, manefque adiit, regemque tremendum,

Nefciaque humanis precibus manſueſcere corda.

Ces quatre vers ſe réduiſent à cette ſeule penſée : *Quin etiam*

etiam Orpheus inferas sedes penetravit. Le poète, pour étendre cette pensée, fait un petit dénombrement de ce qui se trouve dans les enfers, & choisit ce qu'il y avoit de plus capable d'intimider Orphée. Le dernier vers marque parfaitement le caractère des divinités de l'enfer inflexibles & inexorables. Ce vers, *Et caligantem nigra formidine lucum*, est admirable & pour le choix des mots, & pour la cadence, toute composée de spondées. *Nigra formidine*, est fort élégant pour marquer l'ombre épaisse des arbres qui inspire de l'horreur.

Quin ipsæ stupuere domus, atque intima lethi
Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues
Eumenides; tenuitque inhians tria Cerberus ora;
Atque Ixionei vento rota constitit orbis...

Ibid. 482.

Rien n'est plus poétique que ce petit dénombrement.

Jamque pedem referens casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras
Ponè sequens; (namque hanc dederat Proserpina legem)
Cum subita incautum dementia cepit amantem:
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes.
Restitit, Euridicenque suam, jam luce sub ipsa.
Immemor heu! victusque animi respexit. Ibi omnis
Effusus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera, terque fragor stagnis auditus Avernus.
Illa, Quis & me, inquit, miseram, & te perdidit, Orpheus?
Quis tantus furor? En iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale: feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens (heu! non tua) palmas.

On ne peut rien imaginer de plus beau ni de plus achevé que ce récit. Le commencement peut se réduire à cette proposition simple: *Jamque Eurydice ponè sequens conjugem, superas ad oras veniebat, cum illam Orpheus respexit.* On sent bien que des deux parties qui composent cette

proposition, la plus intéressante est le regard que jette Orphée sur Eurydice. Aussi c'est à quoi Virgile s'est le plus arrêté. Tous les mots portent dans ce vers : *Cùm subita incautum dementia cepit amantem* ; & la pensée est infiniment relevée par le vers suivant : *Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes*. Mais ce qui est peint avec les couleurs les plus vives, est ce mot, *Eurydicen respexit*. L'épithète qu'il donne à Eurydice dit tout : *Eurydicen suam* : sa chère Eurydice. Outre ce sens, qui se présente d'abord à l'esprit, & qui paroît le plus naturel, il y en a peut-être un autre plus secret & plus délicat : Eurydice qu'il croioit lui être rendue, être à lui, lui appartenir pour toujours. *Jam luce sub ipsa* : Il touchoit au moment heureux où effectivement il en alloit être le maître. *Immemor heu ! victusque animi*. Il avoit longtemps combattu contre lui-même, longtemps résisté au desir de jeter un regard sur Eurydice : mais enfin vaincu par la passion, il oublia les conditions qu'on lui avoit prescrites ; le mot, *victus*, laisse entendre tout cela.

Respexit. Afin que l'esprit du lecteur demeurât toujours suspendu jusques-là, ce mot qui est décisif, & qui seul détermine le sens, devoit être réservé jusqu'à la fin ; & l'on peut dire que c'est comme le dernier trait & le dernier coup de pinceau qui achève cette peinture inimitable.

Le petit discours d'Eurydice est d'une beauté & d'une délicatesse qu'on ne peut assez admirer.

Rien n'auroit été plus froid que cette transition ordinaire : *Illa sic loquitur : Quis*, &c. Ce tour est bien plus vif : *Illa, quis & me, inquit, miseram, & se perdidit Orpheu ?*

Y a-t-il rien de plus poétique que cette phrase : *En iterum crudelia retro Fata vocant, conditque natantia lumina somnus* ? pour dire : Voilà que je meurs une seconde fois.

La fin de ce petit discours efface, ce me semble, tout le reste. Tout ce que peut faire Eurydice dans ce dernier moment de vie qui lui reste, est de tendre vers son cher Orphée des mains foibles & mourantes, maintenant seu-

les interprètes des sentimens de son cœur. *Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas.* Je n'entreprends point de faire valoir la délicatesse de ce mot, *heu! non tua*: il est plus facile de la sentir, que de l'expliquer. Ce mot semble dit par opposition à cette autre expression qui a précédé: *Eurydicenque suam.* Il me fait souvenir de deux beaux vers qu'un écolier fit en Rhétorique au Collège du Plessis. Il s'agissoit de décrire le retour empressé de S. Antoine vers S. Paul qui étoit mort depuis que le premier l'avoit quitté. Le jeune poète, après avoir marqué l'empressement de S. Antoine pour aller retrouver son saint & respectable ami, l'apostropha ainsi:

Quid facis, Antoni? Jam friget Paulus, & altus,
Immissus superis, nec jam tuus, attingit arces.

J'ai rapporté cet endroit pour faire voir aux jeunes gens l'usage qu'ils doivent faire de la lecture de Virgile, & des beautés qu'on leur y fait remarquer.

Je n'ose achever cette narration, de peur de fatiguer le lecteur par des réflexions qui pourroient sembler ennuyeuses: mais je ne puis m'empêcher de transcrire ici les beaux vers qui la terminent. Il s'agit de la tête d'Orphée que les femmes de Thrace avoient jetée dans l'Hebre.

Tum quoque, marmorea caput à cervice revulsum
Gurgite cùm medio portans Oeagrius Hebrus
Valveret, Eurydicen vox ipsa & frigida lingua,
Ah! miseram Eurydicen, anima fugiente, vocabat.
Eurydicen toto reserebant flumine ripæ.

G. 4. 523

Le poète pouvoit dire simplement, que la tête d'Orphée aiant été jetée dans l'Hebre, sa langue prononçoit encore le nom d'Eurydice. Que de beautés en trois vers! *Vox ipsa*: La voix d'Orphée d'elle-même, & par l'habitude qu'elle avoit contractée de prononcer ce doux nom: & *frigida lingua*, & la langue déjà froide & mourante; appelloit encore Eurydice. Cette épithète, *frigida*, est d'une grande élégance. Il est ordinaire aux poètes de

V u ij

marquer la mort par le froid qui en est la suite. *Ah! miseram Eurydicen.* Quelle tendresse dans cette répétition du nom d'Eurydice, dans l'épithète, *miseram*, & dans l'exclamation qui la précède ! Enfin cette triple répétition du nom d'Eurydice, n'exprime-t-elle pas parfaitement la nature de l'écho, qui répète plusieurs fois le même mot ?

Miseram.
Lib. II.

Ovide, en traitant la même matière, a rendu cette dernière beauté d'une manière différente, mais qui a aussi beaucoup de grace & de délicatesse.

Membra jacent diversa locis : caput, Hebre, lyramque

Excipis, & (mirum) medio dum labitur amne,

Flebile nescio quid queritur lyra : flebile lingua.

Murmurat exanimis : respondent flebile ripæ.

Il y a sur Virgile un Commentaire de LA CERDA Jésuite, qui est fort propre à faire entrer les jeunes gens dans le goût dont nous parlons ici. Il descend dans un grand détail. Il pèse toutes les pensées, quelquefois toutes les expressions de ce poète. Il en fait sentir toutes les beautés & toutes les délicatesses. M. Herfan qui a enseigné la Rhétorique au Collège du Plessis, & qui étoit bon connoisseur, en faisoit grand cas, & en inspiroit beaucoup d'estime à ses écoliers. Scaliger dans sa Poétique fait bien remarquer aussi tout l'art de Virgile.

V I. H A R A N G U E S.

Je pourrois, sur cet article, renvoyer aux règles que je donne dans le livre suivant sur la rhétorique, puisqu'elles conviennent aussi pour la plupart à la poésie : mais j'ai cru ne devoir pas omettre entièrement ce qui regarde les harangues poétiques.

J'en choisirai une seule, & fort courte, qui suffira pour apprendre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour découvrir la force & l'énergie des discours qui se rencontrent dans les poètes.

Le discours que j'entreprends ici d'expliquer est celui de Junon, lorsque voyant les Troiens près d'arriver en Ita-

He malgré tous les efforts qu'elle avoit faits pour traverser leur dessein, elle se reproche à elle-même sa foiblesse & son impuissance.

Vix è conspectu Siculæ telluris in-altum
Vela dabant læti, & spumas salis ære tuebant :
Cum Juno æternum servans sub pectore vulnus,
Hæc secum : Me-ne incœpto desistere victam !
Nec posse Italia Teucrorum avertere regem !
Quippe vector fatis. Pallas-ne exurere classẽm
Argivũ, atque ipsos potuit submergere ponto,
Unius ob noxam & fûrias Ajacis Cilei ?
Ipsa Jovis rapidum jaculata è nubibus ignem,
Disjecitque rates, evertitque æquora ventis :
Illum expirantem transfixo pectore flammæ
Turbine corripuit scopuloque infixit acuto.
Ast ego, quæ Divũ incedo regina, Jovisque
Et soror & conjux, una eum gente tot annos
Bella gero : & quisquam numen Junonis adoret
Præterea, aut supplex aris imponat honorem !

Æs. 1. 38.

On peut distinguer dans ce discours de Junon, l'exorde, la confirmation, la peroraison.

Le récit qui le précède, tout simple qu'il est, nous annonce un discours extrêmement emporté & violent, & nous marque jusqu'où alloit l'aigreur de cette déesse : *Cum Juno æternum servans sub pectore vulnus, Hæc secum*. Le poète appelle son ressentiment une plaie, *vulnus* ; & une plaie profonde, *sub pectore* ; ancienne & sans remède, *æternum* ; & que cette déesse conserve & nourrit avec soin dans son cœur, *servans*.

Hæc secum : ajoutez *loquitur*, qui est sousentendu, vous éteignez tout le feu & toute la vivacité de ce récit.

EXORDE. *Me-ne incœpto desistere victam !* Ce commencement brusque convient parfaitement à une déesse pleine d'orgueil & de colère, qui s'entretenant en elle-même du sujet de son mécontentement, exhale tout d'un coup par ce discours sa douleur & son indignation. Toutes les

V u iij

expressions doivent être pesées. *Me-ne*. Cet unique mot dit tout, & Junon elle-même nous développera dans la suite ce qui y est renfermé. *Incepto desistere* : qu'une femme, qu'une déesse, (& quelle déesse!) soit obligée de renoncer à son entreprise. *Vitam* : qu'elle soit forcée de se reconnoître vaincue, malgré tous ses efforts & tous ses combats; & qu'elle voie sa rivale l'emporter sur elle, & triompher de sa foiblesse. Tous les mêmes mots pourroient demeurer & n'avoir pas la même force. *Incepto cogor desistere vita*. C'est ce monosyllabe, & cette interrogation *me-ne*; c'est cet infinitif *desistere*, qui ne paroît gouverné de rien, qui anime cette pensée: & tel est le langage de la colère.

Nec posse Italia Teucrorum avertere regem! La voila donc convaincue d'impuissance, cette reine des dieux & des hommes: *nec posse*. Et cela dans quelle occasion? Entreprend-elle de perdre un roi puissant, de l'arracher de son trône, de le chasser de ses Etats? Rien moins que cela. Il ne s'agit que d'éloigner, de détourner de l'Italie, le chef malheureux d'un peuple vaincu; *Teucrorum regem*.

Junon marque ailleurs avec quel acharnement elle s'étoit appliquée à poursuivre les malheureux restes de la nation Troienne, & Enée leur chef. Cet endroit peut servir à entendre celui que nous expliquons.

Æt. 7. 293.

Hæu stirpem invifam, & fatis contraria nefas
Fata Phrygum? Num Sigeis occumbere campis?
Num capti potuere capi? Num incensa cremavit
Troja viros? Medias acies mediosque per ignes
Invenere viam.....

Quin etiam patria excussos infesta per undas
Ausâ sequi, & profugis toto me opponere ponto.
Absumptæ in Teucros vires cœlique marisque.
Quid Syrtæ, aut Scylla mihi, quid vasta Charybdæ
Profuit? optato conducunt Tybridis alveo,
Securi palagi atque mei. Mars perdoce generem
Immanem Læpithum valuit: concessit in iras
Ipse Dædalus antiquam genitor Calydonæ Dianæ

Quod stelus aut Lapythis tantum , aut Calydone merente ?
 Ast ego ; magna Jovis conjux , nil linquere inausum
 Quæ potui infelix , quæ memet in omnia verti ,
 Vincor ab Ænea.

CONFIRMATION. *Quippe veror fatis.* Les deux vers précédens tiennent lieu d'exorde & de proposition. Junon réfute maintenant l'unique objection qu'on pouvoit lui faire, tirée de la force insurmontable des destins qui s'opposent à son entreprise. Quelques interprètes croient que cette objection est ironique ; & ce mot *quippe* , semble l'insinuer. Quoiqu'il en soit , Junon la réfute par un seul exemple , qui fait toute la matière de son discours : *Pallas a bien pu se venger d'Ajax : & moi je ne puis venir à bout de perdre les Troiens.* Cette comparaison a deux parties , dont chacune est traitée avec un art merveilleux. Il seroit difficile de trouver un plus beau modèle d'amplification que celui-ci.

PREMIERE PARTIE. *Pallas a bien pu se venger d'Ajax.* C'est Ajax fils d'Oïlée , chef des Locriens , qui avoit dishonoré Cassandre fille de Priam , & prêtresse de Pallas , dans son temple même. Le poète emploie sept vers pour mettre cette vengeance dans tout son jour.

Junon commence par nommer Pallas , sans ajouter à son nom aucune épithète , aucune marque de dignité & de distinction : *Pallas-ne*. Cependant elle étoit fille de Jupiter , elle présidoit en même tems à la guerre & aux sciences. Elle semble laisser à entendre que c'est la flotte entière des Grecs qu'elle a fait périr : *classem Argivum* ; ce n'étoit que celle des Locriens. Elle emploie un mot composé , *exurere* , qui marque que la flotte a été entièrement brûlée & consumée. Et de peur qu'on ne croie qu'il n'y a eu que les vaisseaux de brûlés , elle ajoute :

*Atque ipsos potuit submergere ponto ,
 Unius ob noxam & furias Ajaxis Oïlei ?*

Autant que Junon s'est appliquée à exagérer la grandeur de la vengeance , autant s'applique-t-elle à en diminuer la

cause. C'est une simple faute, *noxam* : c'est encore quelque chose de moindre, une faute involontaire, *furias*, commise dans l'emportement de la passion, où un homme n'est point maître de lui : enfin c'est la faute d'un seul homme. *Unius ob noxam & furias Ajacis Oilei.*

Ipsa Jovis rapidum jaculata è nubibus ignem, Disjecitque rates, evertitque æquora ventis. La vengeance auroit paru imparfaite, si Pallas elle-même ne l'avoit exercée de ses propres mains : *Ipsa*. Ce mot marque qu'elle en a goûté & savouré toute la douceur. *Rapidum Jovis ignem jaculata* : belle périphrase de la foudre : *è nubibus*. Cette circonstance n'est pas indifférente. C'est du milieu des nues, qui est l'empire de Junon, que Pallas a lancé ce feu vengeur & meurtrier, qui a fait un tel ravage dans la flotte des Locriens.

Illum expirantem transfixo pectore flammas Turbine corripuit, scopuloque infixit acuto. Une flotte entière dissipée & brûlée n'auroit pas satisfait Pallas, si elle n'avoit de sa propre main percé l'infortuné Ajax, objet de sa colère, & si elle ne l'avoit laissé attaché à un rocher aigu.

SECONDE PARTIE. *Et moi je ne puis venir à bout de perdre les Troiens.* Nous avons remarqué en parlant de Pallas, que Junon s'étoit contentée de dire, *Pallas-ne*, sans relever le nom de cette déesse par aucune épithète. Elle ne s'exprime pas ainsi quand elle parle d'elle-même. *Et moi*, dit-elle, *qui suis la reine des dieux, moi qui suis & la sœur & la femme de Jupiter.* Voilà ce qui est renfermé dans ce mot, *ego*. Le contraste est sensible. Le poète nous montre d'un côté Pallas comme seule, sans crédit, sans distinction : *Pallas-ne*. De l'autre il nous représente Junon comme environnée de gloire, de puissance, & de majesté : *Ast ego, quæ divùm incedo regina, Jovisque Et soror & conjux.* On ne manque pas de faire remarquer aux écoliers la justesse de ce mot *incedo*, qui convient parfaitement à la démarche majestueuse d'une reine & d'une déesse : *Et vera incessu patuit dea* ; & la répétition affectée de la conjonction, pour insister davantage sur sa double qualité de sœur & de femme : *Et soror & conjux*. Horace fait parler Junon à peu près de la même sorte, lorsqu'elle déclare que

Æn. 1. 409.

Ode 3. lib. 3.

que si l'on songe à rétablir Troie, elle se mettra elle-même à la tête d'une armée pour détruire cette ville, objet éternel de sa haine.

Troja renascens alite lugubri
Fortuna tristi clade iterabitur;
Ducente victrices catervas
Conjuge me Jovis & sorore.

Una cum gente tot annos Bella gero. Junon malgré toute sa grandeur & toute sa puissance, malgré ses qualités de Reine des dieux, de sœur & de femme de Jupiter, & la douleur de se voir aux prises avec une seule nation, & cela depuis tant d'années, *una cum gente, tot annos* : belle opposition ; & d'épuiser contre elle inutilement toutes ses forces, *bella gero*.

PERORAISON. *Et quisquam numen Junonis adoret Præterea, aut supplex aris imponat honorem !* La douleur, le dépit, la vengeance éclatent également dans ces paroles pleines de feu & d'indignation. Après un tel affront, Junon se regarde comme entièrement deshonorée, comme dégradée de sa qualité de déesse, comme devenue de nouveau l'objet du mépris des dieux & des hommes. On sent bien quelle force ont ici l'interrogation & l'exclamation. Si l'on retranchoit ces figures, la même pensée, sans changer aucun mot, deviendrait froide & languissante.

Le poète a bien raison de dire que la déesse, en prononçant ce discours, avoit le cœur enflammé & embrasé de colère. *Talia flammato secum dea corde volutans...* Tout y est animé : tout y est plein de feu ; tout y respire le désir & l'ardeur de la vengeance.

ARTICLE TROISIÈME.

Des différentes sortes de poèmes.

IL N'EST pas possible d'enseigner à fond aux jeunes gens toutes les règles de la poésie ; cette matière est trop étendue, & demanderait trop de tems : mais aussi il n'est pas

raisonnable qu'ils les ignorent absolument, & qu'ils sortent du Collège sans avoir quelque connoissance des différentes sortes de poèmes, & des règles qui leur sont particulières.

M. Gaullier, Professeur au Collège du Plessis-Sorbonne, fort habile & fort laborieux, vient de donner au public un livre sur la Poétique. Je ne l'ai point encore lu, mais le dessein m'en paroît fort bon. Il y propose *les Règles de Poétique tirées d'Aristote, d'Horace, de Despreaux, & d'autres célèbres Auteurs*. Il est utile d'avoir un livre où l'on puisse trouver ce qui s'est dit de plus solide sur une matière que les Maîtres ne peuvent pas expliquer à fond dans les classes, & dont il est pourtant à souhaiter que les jeunes gens soient instruits jusqu'à un certain point.

Le poème se divise ordinairement en poème épique & en poème dramatique. Le premier consiste en un récit, & c'est le poète qui y parle. Le second renferme une action qui est représentée sur le théâtre : & c'est dans la bouche des personnes mêmes qui y paroissent que le poète met le discours.

En suivant cette division, fondée sur les mots grecs *ἔπος* & *δράμα* qui sont opposés, le grand Poème Epique, comme la plus noble espèce, s'approprie dans l'usage le nom de son genre, ainsi qu'il arrive dans beaucoup d'autres matières.

On * rapporte au genre du Poème Epique plusieurs différentes espèces de poème : les Idylles, les Satyres, les Odes, les Epigrammes, les Elégies, &c. Le poème dramatique comprend la Tragédie & la Comédie.

Il faut que les jeunes gens aient quelque idée de toutes ces différentes sortes de poésie. La Seconde & la Rhétorique sont les classes où on doit leur donner ces instructions. L'Art poétique d'Horace, qu'on explique ordinairement en Rhétorique toutes les années, donnera lieu

* Le Pere Jouvenci, qu'on ne soupçonnera point d'ignorance dans ces matières, dans son livre *De ratione dicendi & docendi, rapporte aussi au Poème Epique plusieurs dif-*

férentes espèces de petits poèmes. Ad Epicum poema revocantur varia poemata, ... ut Idyllia, Satyræ, Odeæ, Eclogæ, Epigrammata, Elegiæ, &c. pag. 184.

d'enseigner aux jeunes gens tout ce qu'ils doivent savoir sur cette matière.

Mais la lecture des poètes mêmes leur sera bien plus utile que tous les préceptes qu'on pourroit leur donner.

On a coutume de commencer par Ovide, & l'on a raison. Ce poète est fort propre à inspirer du goût pour la poésie; à donner de la facilité, de l'invention, de l'abondance. Ses Métamorphoses sur-tout peuvent être fort agréables par la grande variété qui y règne. Il n'y faut pas chercher cette exactitude, cette justesse, cette pureté de goût qu'on trouve dans Virgile. Il est souvent trop diffus dans ses narrations, & il s'abandonne trop à son génie: mais il a de très beaux endroits, & il peut être fort utile pour ceux qui commencent. *Nimum amator ingenii sui, laudandus tamen in partibus.* Ses défauts mêmes, qu'un maître attentif ne manquera pas de faire remarquer aux jeunes gens, leur serviront presque autant que les beautés qu'on leur y fera admirer: sur-tout quand ils seront en état de faire la comparaison d'Ovide & de Virgile.

*Quintil. lib.
10. cap. 1.*

Ce dernier fait la plus grande occupation des classes. Aussi est-ce un modèle parfait, & qui peut suffire seul pour former le goût.

On y explique aussi Horace & Juvénal: & ces auteurs, tous deux excellens quoique dans un genre différent, méritent bien d'y trouver leur place.

Je voudrois qu'on y joignît quelques tragédies de Sénèque, ou du moins quelques endroits choisis de ses tragédies, je dis de celles qui sont véritablement de lui. On y reconnoitra facilement le stile de l'auteur, c'est-à-dire qu'on y trouvera des endroits admirables, pleins de feu & de vivacité, mais qui n'ont pas toujours toute la justesse & toute l'exactitude qu'on pourroit souhaiter.

Ne seroit-il pas bon aussi, surtout en rhétorique, de lire aux écoliers quelques endroits de Lucain, de Claudien, de Silius Italicus, de Stace: & de les comparer avec Virgile, pour les accoutumer à connoître la différence des stiles? Le cinquième livre de la Poétique de Scaliger peut être pour cela de quelque secours. On y trouve plusieurs

X x ij

morceaux des poètes latins sur les mêmes matières , par exemple sur la tempête , sur la peste , &c.

Je ne fais pas pourquoi l'on ne fait point d'usage dans les classes d'un livre , qui est pourtant fort propre pour les jeunes gens , c'est celui qui a pour titre , *Epigrammatum delectus*. Un tel recueil ne pourroit pas manquer de plaire par la beauté & la variété des Epigrammes qu'on y trouve : & il me semble que c'est principalement de ces sortes de pièces courtes & détachées qu'il faudroit meubler la mémoire des jeunes gens. Une nouvelle édition de ce livre ne seroit pas inutile pour les collèges : mais il y auroit quelques changemens à y faire , & l'on pourroit profiter de quelques-unes des réflexions du P. Vavasseur Jésuite dans l'élégante critique qu'il a faite de ce petit ouvrage.

Je ne dis rien ici des règles de la poésie françoise , parce que les différens exercices des classes ne laissent pas assez de tems pour en instruire les jeunes gens , & que d'ailleurs la lecture de nos poètes pourroit leur être dangereuse par plus d'un endroit , mais sur-tout parce que ne demandant aucun travail de leur part , & ne présentant que des roses sans épines , il seroit à craindre qu'elle ne les dégoutât d'autres études , plus difficiles & moins agréables , mais infiniment plus utiles & plus importantes. Il viendra un tems , où ils pourront étudier les poètes françois , non seulement sans danger , mais avec beaucoup de fruit : car il ne seroit pas raisonnable qu'uniquement occupés de l'étude des auteurs grecs & latins , & peu curieux de faire connoissance avec les écrivains de leur pays , ils demeurassent toujours étrangers dans leur propre patrie. Cette lecture , pour être utile , demande un choix judicieux , & de sages précautions , sur-tout pour ce qui regarde la pureté des mœurs.



DE LA LECTURE D' HOMERE.

IL Y A peu d'auteurs dans l'antiquité profane dont l'étude puisse être plus utile aux jeunes gens que celle d'Homère ; & ce seroit manquer à l'attention qu'on leur doit, que de ne leur donner aucune connoissance d'un ouvrage , qu'Alexandre le grand regardoit comme la production la plus rare & la plus précieuse de l'esprit humain : *pretiosissimum humani animi opus*. L'utilité qu'on en peut tirer regarde ou l'excellence de la poésie d'Homère, fort propre à former le goût des jeunes gens , ou les différentes sortes d'instructions qui y sont répandues par rapport aux coutumes anciennes, aux mœurs, & à la religion. Je traiterai ces deux parties séparément.

*Plin. in lib.
nat. lib. 7. cap.
29.*

CHAPITRE PREMIER. EXCELLENCE DES POEMES D'HOMERE.

L'ELOGE magnifique que fait Horace des deux poëmes d'Homère, en les préférant pour l'instruction aux livres des plus habiles philosophes, n'a point paru outré. Il n'en est pas de même des louanges que les savans de tous les siècles lui ont données comme à l'envi pour relever l'excellence de sa poésie. Bien des personnes, très estimables d'ailleurs par leur esprit & par leur savoir, en ont pensé tout autrement, & ont fait des efforts incroyables pour décréditer dans l'esprit des hommes & pour faire

X x iij.

tomber dans le mépris ce poète si anciennement & si généralement estimé.

Il seroit à craindre que de tels préjugés n'entraînaient les jeunes gens, d'autant plus qu'ils commencent à lire Homère dans un âge plus capable de sentir les difficultés & les défauts de ce poète, que d'en goûter les beautés. C'est pour prévenir cet inconvénient que j'ai cru devoir faire en particulier quelques réflexions sur la manière dont on doit l'expliquer aux jeunes gens. Je commencerai par établir quelques règles, qui leur puissent servir de principes pour former sur Homère un jugement équitable. Je rapporterai ensuite quelques endroits de ce poète, dont j'essaierai de leur faire sentir la beauté & l'éloquence.

ARTICLE PREMIER.

Règles qui peuvent servir de principes aux jeunes gens pour juger sainement d'Homère.

AVANT toutes choses les jeunes gens doivent éviter un défaut assez ordinaire à ceux de leur âge qui croient avoir plus d'esprit que les autres, parce qu'ils ont plus d'étude & de lecture. Ce défaut est de juger, de décider, de prononcer d'un ton de maître, quelquefois même en présence d'habiles gens, dont il leur conviendrait d'attendre la décision, au lieu de la prévenir. Ils croient par cet air de suffisance, s'attirer l'estime, & ils se font mépriser. La modestie, la retenue, la défiance de ses propres lumières, doivent être le caractère de cet âge, & en font tout l'honneur. Ils peuvent exposer leurs doutes, proposer leurs difficultés, & interroger modestement ceux que leur âge & leur habileté mettent en état de leur en donner l'éclaircissement. C'est une leçon que leur donne le jeune Télémaque dans l'Odyssée. Il étoit près d'arriver chez Nestor, & il demande à Mentor son gouverneur comment il doit s'y conduire. « Je n'ai pas encore, lui dit-il, acquis l'usage de bien parler; & d'ailleurs il ne convient pas à un jeune homme comme moi d'interroger trop

Lib. 3. v. 23.
24.

« familièrement un vieillard vénérable comme Nestor.

Οὐδέτις ποτὶ μύθοισι πεπρωμένος περὶ νῆαίαν.

A' ides d' au v'ot d'oupa negutieg' e'zetaidai.

I I.

Cette retenue est encore plus nécessaire quand il s'agit de blâmer les écrivains du premier ordre. On pardonne aisément à un homme épris des beautés de ses auteurs, les louanges excessives & outrées qu'il leur donne quelquefois dans une espèce d'enivrement causé par l'admiration qui le transporte. C'est un défaut commun à tous ceux qui se passionnent ; défaut que l'expérience & la raison corrigent, qui après tout naît d'un bon fonds, & n'a fait de tort à personne. Mais tout homme sensé, & bien plus encore s'il est dans un âge que le peu d'expérience & la crainte de se tromper doivent rendre plus timide, gardera rigoureusement cette règle si sage que donne Quintilien, quand il s'agit de condamner les grands hommes : « Il ne faut prononcer qu'avec beaucoup de retenue & de circonspection sur ces auteurs dont le mérite est si bien établi ; de crainte qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de blâmer ce que nous n'entendons pas.

I I I.

La réflexion que fait M. Despreaux sur le jugement qu'on doit porter des grands hommes de l'antiquité, est puisée dans le bon sens, & doit frapper toute personne raisonnable, & qui est sans prévention. « Lors, dit-il, que des écrivains ont été admirés durant un fort grand nombre de siècles, & n'ont été méprisés que par quelques gens de goût bizarre, car il se trouve toujours des goûts dépravés, alors non seulement il y a de la témérité, mais il y a de la folie, à vouloir douter du mérite

Reflex. 7. sur Longin.

a Modestè tamen & circumspecte, damnumque non inelligens, esto judicio de tantis viris judicandum est, ne, quod plerisque ac-

cidit, damnumque non inelligens, Quintil. lib. 10. cap. 11.

» de ces écrivains. Que si vous ne voiez point les beautés.
 » de leurs écrits , il ne faut pas conclure qu'elles n'y sont
 » point , mais que vous êtes aveugle , & que vous n'avez
 » point de goût. Le gros des hommes à la longue ne se
 » trompe point sur les ouvrages d'esprit. Il n'est plus que-
 » stion à l'heure qu'il est , de savoir si Homère , Platon ,
 » Cicéron , Virgile sont des hommes merveilleux. C'est
 » une chose sans contestation , puisque vingt siècles en sont
 » convenus. Il s'agit de savoir en quoi consiste ce mer-
 » veilleux qui les a fait admirer de tant de siècles , & il
 » faut trouver le moyen de le voir , ou renoncer aux bel-
 » les lettres , auxquelles vous devez croire que vous n'a-
 » vez ni goût ni génie , puisque vous ne sentez point ce
 » qu'ont senti tous les hommes.

I V.

Il ne s'ensuit pas de là qu'on doive regarder ces écrivains excellens comme souverainement parfaits , & absolument exemts de tout défaut. Ce sont de grands hommes , mais enfin ils sont hommes , & par conséquent sujets à se tromper quelquefois , & à s'égarer. Il faut donc convenir de bonne foi , & les plus zélés défenseurs d'Homère l'ont souvent déclaré , qu'il se rencontre dans ce poète quelques endroits foibles , defectueux , traînans , quelques harangues trop longues , des descriptions quelquefois trop détaillées , des répétitions qui rebutent , des épithètes trop communes , des comparaisons qui reviennent trop souvent , & ne paroissent pas toujours assez nobles. Mais tous ces défauts sont couverts & comme étouffés par une foule infinie de graces & de beautés inimitables , qui frappent , qui enlèvent , qui ravissent : & dès lors ces défauts n'autorisent point à refuser à l'ouvrage & à l'auteur l'estime qui leur est due , selon cette règle si judicieuse d'Horace :

*Horat. de Art.
Poet.*

Veni ubi plura nitent in carmine , non ego paucis
 Offendar maculis , quas aut incuria fudit ,
 Aut humana parum cavit natura.

V.

V.

Mais il faut bien prendre garde d'imputer à Homère des défauts qui ne subsistent que dans l'imagination des critiques prévenus, ou ignorans. C'est ainsi que plusieurs sont blessés de certains mots qui leur paroissent bas & rempans, comme *chaudron*, *marmite*, *graisse*, *intestins*, & autres pareils, qui se rencontrent assez souvent dans Homère, & que nous ne souffririons point dans nos poètes, ni même dans nos orateurs.

On doit, comme le remarque M. Despreaux, dont je ne ferai ici que copier les paroles : » on doit se souvenir » que les mots des langues ne répondent pas toujours » juste les uns aux autres, & qu'un terme grec très noble ne peut souvent être exprimé en françois que par » un terme très bas. Cela se voit par les mots d'*asinus* en » latin, & d'*âne* en françois, qui sont de la dernière bassesse dans l'une & dans l'autre de ces langues, quoique » le mot qui signifie cet animal, n'ait rien de bas en grec » ni en hébreu, où on le voit employé dans les endroits » les plus magnifiques. Il en est de même du mot de *mullet*, & de plusieurs autres.

» En effet les langues ont chacune leur bizarrerie : mais » la françoise est principalement capricieuse sur les mots, » bien qu'elle soit riche en beaux termes sur de certains » sujets, il y en a beaucoup où elle est fort pauvre, & il » y a un très grand nombre de petites choses qu'elle ne » sauroit dire noblement. Ainsi, par exemple, bien que » dans les endroits les plus sublimes elle nomme, sans » s'avilir, *un mouton*, *une chèvre*, *une brebis*, elle ne sauroit, sans se diffamer, dans un stile un peu élevé, nommer *un veau*, *une truie*, *un cochon*. Le mot de *génisse* » en françois est fort beau, sur-tout dans une églogue, » *vache* ne s'y peut pas souffrir. *Pasteur* & *berger* y sont du » plus bel usage : *gardeur de pourceaux*, ou *gardeur de bœufs*, » y seroient horribles. Cependant, il n'y a peut être pas » dans le grec deux plus beaux mots que *οὐβόρις* & *βουκόλος*, qui répondent à ces deux mots françois : &

Tome I.

Y y

» c'est pourquoi Virgile a intitulé ses églogues de ce doux
 » nom de *Bucoliques*, qui veut pourtant dire en notre lan-
 » gue à la lettre, *les entretiens des bouviers*, ou *des gardeurs*
 » *de bœufs*. «

On voit par là l'injustice de ceux » qui imputent à Ho-
 » mère les bassesses de ses traducteurs, & qui l'accusent
 » de ce que parlant grec il n'a pas assez noblement par-
 » lé latin ou françois. « C'est une chose fort remarqua-
 » ble, que dans l'antiquité » on n'ait jamais fait sur cela
 » (c'est-à-dire sur la bassesse des mots) aucun reproche à
 » Homère, bien qu'il ait composé deux poèmes, chacun
 » plus gros que l'Énéide, & qu'il n'y ait point d'écrivain
 » qui descende quelquefois dans un plus grand détail que
 » lui, ni qui dise si volontiers les petites choses, ne se ser-
 » vant jamais que de termes nobles, ou employant les
 » termes les moins relevés avec tant d'art & d'industrie,
 » comme remarque Denys d'Halicarnasse, qu'il les rend
 » nobles & harmonieux. «

V R

Une autre source des jugemens injustes que l'on porte
 sur Homère, est la prévention où nous sommes assez or-
 dinairement pour les coutumes, les usages, les manières
 de notre siècle & de notre pays ; ce qui fait que nous
 nous laissons facilement blesser par celles d'une antiquité
 si reculée, qui étoient plus simples, & plus approchan-
 tes de la nature. On est choqué dans Homère de voir
 les princes préparer eux-mêmes leurs repas, Achille faire
 chez lui les fonctions les plus serviles, les fils des plus
 grands rois garder les troupeaux, les princesses aller el-
 les-mêmes laver le linge à la rivière, & puiser de l'eau à
 la fontaine.

Mais ne voit-on pas aussi dans l'écriture Abraham,
 maître d'un nombreux domestique, courant lui-même à
 l'étable ; Sara, qui avoit tant de servantes, pétrissant el-
 le-même le pain ; Rebecca & Rachel, malgré la délica-
 tesse de leur sexe, portant sur leurs épaules une pesante
 urne remplie d'eau ; Saül & David, même après avoir

reçû l'onction roiale , encore occupés à paître les troupeaux ?

La raison , le bon sens , l'équité demandent qu'en lisant les auteurs anciens on se transporte dans les tems & dans les pays dont ils parlent ; & que par une bizarrerie d'esprit tout-à-fait injuste on ne se laisse point prévenir contre des coutumes anciennes , parce qu'elles sont contraires aux nôtres : ce qui n'est pas moins déraisonnable , que si par un aveugle attachement pour les modes de notre nation , nous regardions comme ridicules les habillemens des autres peuples. Et d'ailleurs croit-on donc que cette délicatesse , cette mollesse , ce luxe , qui ont infecté les siècles postérieurs , méritent si fort d'être préférés à l'heureuse simplicité des premiers tems , qui étoit un reste précieux de l'ancienne innocence !

V I I.

Pour ce qui est des fautes réelles qui se trouvent dans Homère , l'équité & la droite raison demandent qu'on les lui pardonne en faveur des beautés sans nombre qui s'y rencontrent. Longin , en examinant si l'on doit préférer le Médiocre parfait au Sublime qui a quelques défauts , établit la règle dont je parle , & en tire la preuve de la nature même de ces sortes d'ouvrages. » Pour moi , » dit-il , je tiens qu'une grandeur au dessus de l'ordinaire » n'a point naturellement la pureté du médiocre. ... Il en » est du sublime , comme d'une richesse immense , où l'on » ne peut pas prendre garde à tout de si près , & où il » faut , malgré qu'on en ait , négliger quelque chose. ... » Ainsi , continue-t-il , bien que j'aie remarqué dans Homère , & dans tous les plus célèbres auteurs , des endroits » qui ne me plaisent point , j'estime que ce sont des fautes dont ils ne se sont pas souciés , & qu'on ne peut appeler proprement fautes , mais qu'on doit simplement » regarder comme des méprises & de petites négligences qui leur sont échappées , parce que leur esprit qui » ne s'étudioit qu'au grand , ne pouvoit pas s'arrêter aux » petites choses. ... Tout ce qu'on gagne à ne point fai-

Longin Traité du Subl. ch. 27.

Chap. 30.

Y y ij

» re de fautes , c'est qu'on ne peut être repris : mais le
 » grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin ? un seul
 » de ces beaux traits & de ces pensées sublimes qui sont
 » dans les ouvrages de ces excellens auteurs , peut paier
 » tous leurs défauts.

V I I I.

Cette règle peut beaucoup servir pour porter un jugement équitable sur Homère & sur Virgile. Je ne sai, si en expliquant ces poètes aux jeunes gens , il est à propos de donner la préférence à l'un sur l'autre , & s'il ne seroit pas plus sage de laisser cette grande question indécise en gardant une espèce de neutralité. On peut se contenter de bien faire sentir la différence de leur caractère , en mettant dans tout leur jour les beautés de l'un & de l'autre. Quintilien semble nous donner cette ouverture par la manière si sensée dont il parle de ces deux grands poètes. Il avoit fait un éloge magnifique d'Homère , dans lequel il donne en ce peu de mots une juste idée de la variété merveilleuse du stile de ce poète : *Hunc nemo in magnis sublimitate , in parvis proprietate superaverit. Idem letus ac pressus , jucundus & gravis , tum copia tum brevitate mirabilis.* » Dans les grandes choses , rien de plus sublime que son expression ; dans les petites , rien de plus propre. Etendu , serré , grave , & doux , également admirable par son abondance , & par sa brièveté. « Il vient ensuite à Virgile , & après avoir rapporté une parole célèbre de Domitius Afer le plus fameux orateur de son tems , qui ne plaçoit ce poète qu'après Homère , mais bien près de lui ; il trace en peu de lignes le caractère de l'un & de l'autre d'une manière qui ne laisse rien , ce semble , à désirer. Il reconnoit dans Homère plus de génie & de naturel , dans Virgile plus d'art & d'étude. L'un est plus vif & plus sublime , l'autre plus correct & plus exact. Celui-là s'élève avec plus de force , mais ne se sou-

Quintil. lib.
10. cap. 1.

a. Utar verbis iisdem ; quæ ex Afro Domitio juvenis accepi : qui mihi interroganti , quem Homero || crederet maximè accedere ; secundus , inquit , est Virgilius , propior tamen primo quàm tertio. *Ibid*

vient pas toujours : celui-ci marche toujours d'un même pas , & ne s'égare jamais. C'est ainsi que Quintilien pesant dans la balance de la raison & de l'équité les diverses qualités de ces deux grands hommes , semble par de justes compensations vouloir établir entr'eux une sorte d'égalité. *Et hercle , ut illi naturæ cœlesti atque immortalis cesserimus , ita curæ & diligentia vel ideo in hoc plus est , quod ei fuit magis laborandum : & quantum eminentioribus vincimur , fortasse aqualitate pensamus.*

F. X.

En usant de ce sage tempérament , il sera très utile de faire comparer aux jeunes gens certains beaux endroits de Virgile avec ceux d'Homère d'après lesquels ils sont copiés. C'est déjà un grand avantage pour celui-ci , d'avoir servi de modèle à l'autre ; & l'on peut lui appliquer avec justice ce qui a été dit de Démosthène par rapport à Cicéron : *Cedendum in hoc quidem , quod & ille prior fuit , & ex magna parte Ciceronem , quantus est , fecit.* Des deux heros d'Homère , Virgile n'en a fait qu'un , dans lequel il a su réunir avec art toutes les belles qualités répandues & partagées dans ceux du poète grec. Il en a tiré aussi la plupart de ses épisodes. Il en a emprunté un grand nombre de comparaisons. Il y a un secret plaisir à démêler dans le poète latin les traces du poète grec , & à découvrir ces précieux vols qui font également honneur à l'un & à l'autre. La copie ne peut quelquefois atteindre aux beautés de l'original : quelquefois elle le passe , & par d'heureux coups de pinceau elle y ajoute des traits qui la rendent elle-même original. Pour ce qui est de l'expression , du nombre , de la cadence , Homère l'emporte infiniment ; & il est bon d'accoutumer de bonne heure l'oreille des jeunes gens à sentir cette douce & harmonieuse mélodie qui règne dans tous ses vers , qui y répand des graces inimitables à toute autre langue qu'à la grecque.

On voit bien que l'étude d'Homère , faite de la sorte , peut contribuer beaucoup à former le goût : & c'est ce

Y y üj

Quintil. lib. 10. cap. 1.

qui me fait croire que dans les classes , où l'on n'a pas le tems de voir un poëme entier & de suite , il seroit assez à propos de n'en expliquer que des endroits choisis , & capables de donner de ce poëte l'idée qu'on en doit prendre. Je vais essayer d'en développer quelques-uns de ce genre.

ARTICLE SECOND.

Endroits d'Homère remarquables pour le stile & pour l'éloquence.

Je ne dois pas m'étendre beaucoup ici , de peur d'allonger trop mon ouvrage : & cependant il est difficile d'être court en parlant des beautés d'Homère. J'en rapporterai de différentes sortes , mais sans m'affreindre à y suivre un ordre exact & régulier.

I.

NOMBRE ET CADENCE.

Homère est admirable pour marquer par le son & par l'arrangement des mots , quelquefois même par le choix des lettres , la nature des choses qu'il décrit.

1. Son dur.

ἰὼν δὲ σφῆν

Odys. IX. 70.

Τειχὸν ἢ ἔτι πλεονεχὲς δούλιον ἴς ἀνέμου.

Il n'y a point d'oreille , dit M. Boivin en relevant la beauté de ce vers , qui ne croie entendre le bruit , & pour ainsi dire le cri de la voile , & du vent qui la déchire.

2. Son doux & coulant.

Au contraire rien n'est plus coulant ni plus harmonieux que l'endroit où le poëte décrit la douce & insinuante éloquence de Nestor.

Τοῖσι δὲ Νέστωρ

Il. 1. 247.

Ἡδυσπέης ἀνόρουσι, ληγὺς Πυλίων ἀγρηγνής,
Τῷ ἔξ ἀπὸ γλώσσης μέλπος γλυκίαν ῥέει ἀυδή.

» Nestor, cette bouche éloquente, d'où coule une voix
» plus douce que le miel, cette langue enchanteresse, cet
» agréable orateur des Pyliens, se leve promptement,
» & se met entre les deux princes furieux.

3. *Πεσαντεύς.*

Les vers suivans expriment merveilleusement de grands efforts, & un travail pénible.

Καὶ μὲν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατὶρ ἄλγ' ἔχοντα,
Δᾶαν βασιλίζοντα πελώριον ἀμφοτέρησιν.

Odyss. XI. v.
592.

Ἦντα ὁ μὲν σκυλεπλόμῳ χερσίν τε ποσίν τε
Δᾶαν ἀνω ὄρεσκα ποτὶ λόφον· ἀλλ' ὅτε μέλλοι
Ἀκρον ὑπερβαλεῖν, τότε ἀποσρέψασκε κραταῖς
Αὔπης, ἔπειτα πέδονδε κυλίνδ' το λᾶας ἀναιδής.
Αὐτὰρ ὅγ' ἀψ' ὄρεσκα πτανομόμῳ· κρατὶ δ' ἴσθρι
Ἔρρει ἐκ μελέων, κοῖνδ' ἐκ κρατὸς ὀρώρει.

» De plus je vis Sisyphé, tourmenté de cruelles peines. Il
» portoit avec ses deux mains une pierre énorme & épou-
» vantageable. S'appuyant de toutes ses forces, roidissant ses
» piés & ses bras nerveux, il pouffoit la pierre en avant
» vers le sommet de l'âpre rocher. Et lorsqu'il étoit près
» d'en surmonter le plus haut faite, une force contraire
» le repoussant aussitôt, la pierre effrontée retournoit en
» arrière, & alloit sautant & roulant par bonds jusques
» dans la plaine. Sisyphé la pouffoit encore avec de sem-
» blables efforts. Tous ses nerfs étoient tendus. La sueur
» dégouttoit de tout son corps, & la poussière s'élevoit en-
» l'air autour de sa tête.

4. *Légereté.*

Dans l'endroit suivant, la rapidité du second vers ne le dispute-t-elle pas à celle des chevaux dont Homère décrit la course?

II. V. 228.

Οἷοι Τρώϊοι ἵπποι, ἐπιστάμενοι πιδέσθαι
Κεραιὰ μάλ' ἔνθα ἢ ἔνθα Διωκόμεν ἠδὲ φέβεσθαι.

Peut-être Virgile a-t-il voulu rendre cette beauté par ce vers :

Æn. 8. 596.

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Avec quelle élégance décrit-il ailleurs la légèreté & la vitesse des cavales d'Enée ?

II. XX. 226.

Αἱ δ' ὅτε μὲν σκυτῶεν ἐπὶ ζείδωρον ἀφύρει,
Ἀΐον ἐπ' ἀνδρείων χερσὶν θέον, ὕδ' ἑπείχου.
Ἀλλ' ὅτε δὴ σκυτῶεν ἐπ' εὐρέα ῥῶτα θαλάσσης,
Ἀΐον ἐπὶ ῥηγμῖνος αἰὼς πελοιοῖο θέουσι.

Virgile a bien su profiter de cet endroit en décrivant la légèreté de Camille ; & je ne sai si la copie est au dessous de l'original.

Æn. 7. 808.

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas :
Vel mare per medium fluctu suspensâ tumentî
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

II. XIII. 17.
62.

Mais rien n'égale la beauté de la description qu'Homère fait de la marche de Neptune. Je ne ferai presque ici que copier les remarques de M. Boivin. Ce dieu étoit dans l'île de Samothrace. Ses armes, aussi-bien que son char & ses chevaux, étoient à Eges, ville d'Eubée ou d'Achaïe. Il ne fait que quatre pas, & y arrive. Le dieu s'arme, attelle ses chevaux, & part. Rien n'est plus léger que sa course.

courſe. Il vole ſur les flots. Les vers d'Homère en cet endroit courent plus vîte que le dieu même. Je m'en rapporte aux lecteurs du texte grec , pour peu qu'ils ſachent faire la différence de la légèreté du Daçtyle , & de la peſanteur du ſpondée.

Βῆδ' ἔλδαν ἐπὶ κύματ' , ἄταλλε δὲ κήτε ὑπ' αὐτῷ

Πάντοθεν ἐκ κευθμῶν , ἔδ' ἠγνοῖσεν ἀνακλῖα.

Γηροσύνη δὲ θάλασσα δῖς αἶται · τοὶ δ' ἐπέτοντο

Ρίμφα μάλ' , ἔδ' ὑπένερθε διαίνετο χάλκεος ἄξων.

Il ſuffit d'avoir des oreilles pour ſentir la rapidité du char de Neptune dans le ſon même du premier & des deux derniers vers qui ne ſont compoſés que de daçtyles , à la réſerve du ſpondée par où chaque vers finit néceſſairement. M. Despreaux a traduit cet endroit dans ſa verſion de Longin.

Il attelle ſon char , & montant fièrement ,

Lui fait fendre les flots de l'humide élément.

Dès qu'on le voit marcher ſur ces liquides plaines ,

D'aîſe on entend ſauter les peſantes balaines.

L'eau frémit ſous le dieu qui lui donne la loi ,

Et ſemble avec plaîſir reconnoître ſon roi.

Cependant le char vole , &c.

Ces vers certainement ſont admirables : cependant il faut avouer qu'ils ſont beaucoup au deſſous du grec pour le nombre & l'harmonie , dont notre langue n'eſt pas auſſi ſuſceptible que la grecque & la latine , parce qu'elle n'a point , comme ces deux langues , la diſtinction des breves & des longues , qui forment des piés , & varient agréablement la cadence. Malgré ce défaut de la langue , le poète françois a bien ſu dans ce vers ,

D'aîſe on entend ſauter les peſantes balaines.

faire ſentir l'agilité du ſault , & la peſanteur du poiſſon monſtrueux , deux choſes tout-à-fait contraires , heureux.

Tome I.

Z z

sement exprimées par le son des mots , & par la cadence du vers qui s'élève avec légèreté , & s'abaisse pesamment.

I I.

DESCRIPTIONS.

ON a dit qu'Homère étoit aveugle. Cependant sa poésie est plutôt une peinture qu'une poésie , tant il fait peindre au naturel & mettre comme sous les yeux du lecteur les images de tout ce qu'il entreprend de décrire.

1. Il n'est pas étonnant que ce poète qui anime les choses même insensibles , nous représente les chevaux d'Achille si affligés de la mort de Patrocle. Il les peint , après ce funeste accident , tristement immobiles , la tête panchée vers la terre , laissant traîner leurs crains sur la poussière , & versant des larmes en abondance.

Il. XVII. 437.

Οὐδεὶς ἐπισκῆψαντι χερῶτα • δάκρυα δὲ σφιν
Θερμὰ κατὰ βλεφάρων χαμάδις ῥέει μωγεμένοιισιν •
Ἡνίοχοιο πόθω • θαλερὴ δὲ μαίνεται χεῖρτι,
Ζεύγλης ἔξειπῶσα παρὰ ζυγὸν ἀμφοτέρωσι.

La description que fait Virgile de la douleur d'un cheval , est plus courte , & n'en est pas moins vive.

Æn. II. 89.

Post bellator equus positus insignibus Æthon
Lacrymans , guttisque humectat grandibus ora

Peut-on mieux peindre les larmes d'un cheval que par ces derniers mots ? Mettez *lacrymis* à la place de *guttis grandibus* , l'image disparoit.

2. Le feu de la colère étincelle dans les vers d'Homère.

2. Traditum est Homërum cœcum fuisse. At ejus picturam non pœsim videmus. Quæ regio , quæ ora , quæ species formæ , quæ pugna , qui motus hominū , qui fe-

rarum , non ita expictus est , ut , quæ ipse non viderit , nos ut videremus , effecerit ? Cic. *Tusc. quæst. lib. 5. n. 114.*

re, aussi-bien que dans les yeux d'Agamemnon dont il décrit l'emportement.

μένος δὲ μέγα φρένας ἀμφιέλαναι

Il. I. 103.

Πύμπλαντ', ὅσπερ δὲ οἱ πυρὶ λαμπυρόωντι ἑκλίνω.

» Une bile noire excitoit en lui une violente colère :
 » ses yeux ressembloient à une flamme étincelante. « Ho- *Od. 12. l. 1.*
 race a imité le premier vers : *Fervens difficili bile tumet*
jecur ; & Virgile le second :

Totoque ardentis ab ore

Æn. 12. 101.

Scintillæ absistunt : oculis micat acribus ignis.

3. Le mouvement de tête majestueux, par lequel Jupiter ébranle les cieux, est connu de tout le monde.

Ἢ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νῦσι Κροτίαν.

Il. I. 528.

Ἀμβρόσια δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος,

Κροτὸς ἀπ' ἀθανάτοιο· μέγαι δ' ἐλέλιξεν Ὀλύμπου.

» A ces mots le fils de Saturne fait un signe de ses noirs
 » sourcils. Les cheveux sacrés du Roi des dieux se dressent
 » & se relevent sur sa tête immortelle : & tout l'O-
 » lymphe est ébranlé par ce signe redoutable.

Cet endroit a été imité par les plus grands poètes.

Annuit, & totum nutu tremefecit Olympum.

Virg.

Terrificam capitis concussit terque quaterque

Ovid.

Cæsariem, cum qua terras, mare, sidera movit.

Regum verendorum in proprios greges,

Horat.

Reges in ipsos imperium est Jovis,

Clari giganteo triumpho,

Cuncta supercilio moventis.

Ces trois poètes semblent avoir partagé entre eux les trois vers d'Homère, & les trois circonstances qui y sont employées. Virgile s'en est tenu au signe de tête, Ovide à

Z z ij

l'agitation des cheveux , & Horace au mouvement des sourcils.

R. lib. XX.

4. La description du combat des dieux est une des plus magnifiques de celles qui se trouvent dans Homère. Les Grecs & les Troiens étant prêts à donner la bataille, Jupiter avoit permis aux dieux du ciel , de se mêler dans le combat , & de prendre chacun le parti qu'ils voudroient. Ils se partagent donc , & se préparent à combattre. » Alors » le souverain maître des dieux & des hommes tonne du » haut du ciel. D'autre part Neptune élevant ses flots » ébranle la terre & les sommets des montagnes. Les cimes du mont Ida tremblent jusques dans leurs fondemens. Troie , le champ de bataille , & les vaisseaux sont agités par des secousses violentes. Le roi des enfers épouvanté sous la terre même , s'élance de son trône , & s'écrie , dans la fraieur où il est que Neptune d'un coup de son trident n'entr'ouvre la terre qui couvre les ombres , & que cet affreux séjour , demeure éternelle des ténébres & de la mort , abhorré des hommes , & craint même des dieux , ne reçoive pour la première fois la lumière , & ne paroisse à découvert ; tel est le bruit que font ces dieux qui marchent les uns contre les autres. » Cette traduction qui est de M^e Dacier , quelque exacte & quelque noble qu'elle soit , ne peut pas rendre l'harmonie & la beauté des vers grecs.

M. Despreaux , comme on l'a déjà observé , a traduit une partie de cet endroit.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.

Pluton sort de son trône , il palit , il s'écrie :

Il a peur que ce dieu , dans cet affreux séjour

D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour ,

Et par le centre ouvert de la terre ébranlée ,

Ne fasse voir du styx la rive désolée ;

Ne découvre aux vivans cet empire odieux ,

Abhorré des mortels , & craint même des dieux.

Ces vers sont très beaux , mais beaucoup au dessous du grec. Je n'en examinerai qu'un seul, *Pluton sort de son trône*.

ne , il *palit* , il s'*écrit*. Le mot de *sortir* , qui conviendrait à Pluton s'il descendoit tranquillement de son trône , est ici froid & languissant. Ce dieu ne *palit* qu'après être sorti de son trône. La paleur vient-elle si lentement , & n'est-elle pas le premier & le plus prompt effet de la crainte ? Le grec a bien une autre vivacité : Δείσας δ' ἐν θεῶν ἄλσσι καὶ ἰαχε. *Epouvanté il s'élance de son trône , & s'écrit*. Comment rendre dans une autre langue cette cadence suspendue , Δείσας δ' ἐν θεῶν ἄλσσι , qui seule marque le mouvement brusque & précipité de ce dieu ? Virgile a essayé d'imiter une partie de ce bel endroit d'Homère : mais il s'en faut bien qu'il n'ait pu atteindre à la beauté de l'original.

Non secus ac si qua penitus vi terra dehiscens
Infernas reseret sedes , & regna recludat
Pallida , diis invisâ , superque immane barathrum
Cernatur , trepidantque immisso lumine manes.

Æn. 8. 243.

Outre beaucoup d'autres différences , chez Virgile ce n'est qu'une comparaison , ce qui rend la description froide & languissante : au lieu que chez Homère c'est une action , ce qui est tout autrement vif & animé.

Il. VI. 390.
494.

5. L'endroit où Hector , près d'aller au combat , fait ses adieux à Andromaque , & embrasse Astyanax , est un des plus beaux & des plus touchans de ce poète. J'en rapporterai une partie , qui sera mêlée de descriptions & de discours.

» Hector étant arrivé aux portes Scées par où il de-
» voit sortir , Andromaque accourt au devant de lui , ac-
» compagnée de la nourrice qui tient sur son sein ^a le pe-
» tit prince , tendre & délicat enfant , beau comme un
» astre , les délices d'Hector Pendant que le pere ,
» sans rien dire , sourioit à la vue de cet aimable enfant ,
» Andromaque fondant en larmes , approche d'Hector , &
» lui serrant la main : *Prince trop magnanime* , lui dit-elle ,
» *votre valeur va vous perdre. Quoi ! vous n'avez donc pitié*

^a Πᾶσι ἐπὶ κόλποι ἔχον ἀταλάφροντα , τέκνον ἄνθρωπε ,
ἐκείνη δὲ ἀγαπῶν , ἀλγικὸν αἶμα καλῶ.

Z z iij.

» ni de cet enfant qui ne peut vous parler , ni d'une épouse
 » infortunée qui va devenir veuve en vous perdant. Car les
 » Grecs se jettant en foule sur vous , vengeront bientôt par
 » votre mort toutes leurs pertes. Hélas ! si je dois être sépa-
 » rée de vous , que ne puis-je la première descendre dans le
 » tombeau ? Car après cet affreux malheur il n'est plus de joie,
 » plus de consolation pour la malheureuse Andromaque , &
 » l'avenir ne présente à mon esprit accablé que douleurs. Je n'ai
 » plus ni mon pere , ni ma mere. . . » (Après s'être étendue , peut-être un peu trop longtemps , sur la grandeur de
 ses pertes , elle continue.) » Mon cher Hector , je retrouve
 » en vous tout ce que j'ai perdu ; un pere , une mere , un fre-
 » re : ajoutez à tous ces noms celui de mon époux. Ayez donc
 » compassion de nous : demeurez ici , & renfermez-vous dans
 » cette tour , pour ne pas laisser votre épouse veuve , & ce
 » foible enfant orphelin.

Hector , après avoir répondu à Andromaque d'une ma-
 nière également noble & tendre , » s'approche de son fils ,
 » & lui tend les bras. L'enfant effraïé par l'éclat de l'ai-
 » rain , & par l'agitation du terrible panache qui ombrageoit
 » le casque de son pere , & flotloit au gré du vent ,
 » détourne la tête , & jettant un grand cri se panche sur
 » le sein de la nourrice qui le tient dans ses bras. Le pere
 » & la mere sourient en voiant sa fraieur. En même tems
 » Hector ôte son casque , le pose à terre , & prenant son
 » fils entre ses bras , il le baise avec tendresse , & l'élevant
 » vers le ciel , il adresse à Jupiter & aux autres dieux cer-
 » te prière : Puissant Jupiter , & vous tous , dieux immor-
 » tels , faites que cet enfant marchant sur mes pas , se rende
 » célèbre parmi les Troiens par son courage & sa force : qu'il
 » règne dans Troie avec un pouvoir absolu : qu'en le voiant
 » retourner du combat vainqueur & chargé des sanglantes dé-
 » pouilles d'un ennemi qu'il aura terrassé , on s'écrie sur son
 » passage : Ce prince est encore plus vaillant que son pere ; &
 » qu'à un tel spectacle sa mere ressente dans son ame une vive
 » & secrette joie. En achevant ces mots , il remet son fils
 » entre les mains de sa chere Andromaque , qui le reçoit
 » dans son sein avec un soufrire mêlé de larmes.

Rien n'est plus achevé que tout ce tableau. Manque-t-il quelque chose à la douleur & à la consternation d'Andromaque ? Quelle image plus naïve & plus gracieuse que celle d'un enfant , qui effraïé par la vue des armes brillantes de son pere , se jette dans le sein de sa nourrice ? Le sentiment d'Hector , qui desire voir sa gloire effacée par celle de son fils , n'est-il pas puisé dans la nature même ? Mais quelle délicatesse dans ces derniers mots , *δακρυόεν γάλασσα* ! Il suffit de savoir lire le grec , & d'avoir un peu d'oreille , pour en sentir toute la douceur , & pour reconnoître qu'aucune traduction , ne peut rendre cette beauté.

M. de la Motte a ainsi imité le petit discours d'Hector.

Je vous offre mon fils , dieux , faites en le vôtre :

Digne de votre appui , qu'il n'en cherche point d'autre.

Rendez-le , s'il se peut , le secours des Troiens.

Qu'un jour par ses exploits il efface les miens.

Récompensez en lui la piété du pere ,

Et qu'il soit les plaisirs & l'honneur de sa mere.

Je ne sais si c'est prévention pour l'antiquité , mais les vers grecs me touchent infiniment plus que les françois , quoique ceux-ci soient fort beaux. Il n'y a point d'opposition ni d'antithèse dans le poëte grec : mais la noble simplicité qu'on y trouve est bien au-dessus de ces petites figures. Les vers françois ne représentent point cette belle & vive image d'un jeune vainqueur qui revient du combat chargé de dépouilles , ces douces & flatteuses paroles qu'Hector par une figure pleine de force & d'énergie met dans la bouche des spectateurs , ce sentiment vif & tendre de joie qu'un tel spectacle cause dans le cœur d'une mere : *χαρύν δὲ φρένα μήτηρ*. Cette dernière pensée paroît toute simple , & elle l'est en effet : mais c'est ce qui en fait la beauté. Qu'on examine avec quelque attention ce que doit penser & sentir une mere qui voit revenir du combat son fils chargé de glorieuses dépouilles , & qui entend les louanges que les peuples lui donnent à l'envi , on reconnoitra que ce qui domine dans son cœur est ce sentiment secret & intérieur de joie , qu'Homère exprime merveilleuse-

Odys. VI. 102-109.

ment par ce peu de mots , *χαίειν δὲ φρένα μήτηρ*. Voilà ce qu'on appelle peindre d'après nature. Il dit la même chose de Latone, qui étoit ravie de joie en voyant Diane sa fille se distinguer dans la danse , & l'emporter de beau-coup sur toutes les Nymphes : *χαίει δὲ πρὸς φρένα Λητώ*. Virgile , en faisant la même comparaison , n'a pas manqué ce trait :

Æn. I. 506.

Latonz tacitam pertentant gaudia pectus.

M. de la Motte n'a point rendu toutes ces beautés. Aussi son dessein n'a pas été de traduire Homère en l'abrégeant.

Odys. XVII. 1. &c.

6. L'accueil que fait le pasteur Eumée au jeune Télémaque qu'il revoit contre toute espérance après un long tems , est d'une simplicité , & en même tems d'une beauté inimitable. Le chien de la maison par un sentiment subit de joie , & par le mouvement flateur de sa queue , annonce le premier l'arrivée de son maître. Dès qu'il paroît , les vases que tenoit Eumée lui tombent des mains : il court à sa rencontre , il se jette à son cou , & il le tient tendrement embrassé & le baigne de ses larmes. Tel , dit le poète , qu'un pere affligé de la longue absence de son fils , unique objet de sa tendresse , quand il le voit enfin de retour , ne se lasse point de l'embrasser : tel Eumée se livre aux transports de sa joie à la vûe de Télémaque , comme s'il sortoit du tombeau , & qu'il l'eût recouvré d'entre les morts. Denys d'Halicarnasse , dans le traité que j'ai déjà cité , remarque que cet endroit , l'un des plus beaux d'Homère , tire ses principales graces de l'arrangement & du son harmonieux des mots , qui d'ailleurs sont assez simples ; & ne présentent que des idées fort communes. Comment est-il possible de faire passer ces graces dans une langue étrangère :

I I I.

C O M P A R A I S O N S .

C'est ici sur-tout que paroît la richesse & la fécondité d'Homère,

d'Homère, & l'on diroit que la nature entière semble s'épuiser en sa faveur, pour embellir ses poèmes par une variété infinie d'images & de similitudes. Quelquefois elles ne consistent que dans un trait, & ce ne sont pas les moins vives. Souvent elles ont une juste étendue, qui donne lieu au poète d'étaler toute la magnificence de l'expression, & je prie le lecteur d'en examiner lui-même dans l'original toute la grace & toute l'élégance. Il y en a de douces & de tendres : il y en a de grandes & de sublimes. Je n'en puis rapporter qu'un petit nombre, & je choisirai principalement celles dont Virgile a fait usage.

1. Homère emploie souvent la comparaison du vent, de la grêle, de l'orage, d'un torrent, pour exprimer la vitesse & la promptitude de ses combattans. Mais toutes ces idées sont trop foibles pour peindre la rapidité des chevaux immortels. II. V. 770.

Autant qu'un homme assis au rivage des mers,

M. Despreaux

Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs :

Autant des immortels les coursiers intrépides

En franchissent d'un saut.

Il mesure, dit Longin, l'étendue de leur saut à celle de l'univers.

Il va encore plus loin pour représenter la vitesse de Junon, en la comparant à la pensée d'un homme qui parcourt rapidement tous les lieux où il a été, & plus vite que l'éclair passe du couchant à l'aurore. II. XV. 80.

2. Homère emploie au commencement du troisième livre deux belles comparaisons, dont l'usage qu'en a fait Virgile nous doit faire connoître le prix.

» Ménélas ayant aperçu Paris ^a qui s'avançoit à grands
» pas à la tête des Troiens, est transporté de joie comme
» un lion affamé, qui est tombé par hazard sur un cerf
» d'une extraordinaire grandeur, ou sur une chèvre sauvage : il se jette sur la proie, & la dévore avidement
» malgré la vive poursuite des meilleurs chiens, & des
» chasseurs les plus ardens & les plus vigoureux. Telle II. III. 21.

^a Ερχόμενοι προτάροιθεν ἑμίλιν μακρὰ βιβῶντα.

Tome I.

Aaa

294 DE LA LECTURE
 » fut la joie de Ménélas à la vûe du beau Paris. «

Æn. 10. 723.

Impastus stabula alta leo ceu sæpe peragrans :
 (Suadet enim vesana fames) si fortè fugacem
 Conspectit capream, aut surgentem in cornua cervum ;
 Gaudet hians immane , comasque arrexit, & hæret
 Visceribus super accumbens : lavit improba teter
 Ora cruor.

Il. III. 30

» Mais Paris le voiant à la tête des Grecs , fut saisi
 » de fraieur , & se retira vers ses troupes pour éviter la
 » mort. Tel qu'un voiageur qui aperçoit un horrible ser-
 » pent dans le fond d'une vallée , recule en arrière tout
 » tremblant , & le visage couvert d'une paleur mortelle :
 » tel Paris effraïé à la vûe du fils d'Atrée , se retire , &
 » va se cacher au milieu des bataillons Troiens. «

Virgile a merveilleusement rendu cette comparaison,
 & il paroît avoir enchéri sur l'original par d'heureux traits
 qu'il y a ajoutés.

Æn. 2. 379.

Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem
 Pressit humi nitens , trepidusque repente refugit
 Attollentem iras, & catula colla tumentem.
 Haud secus Androgeos visu tremefactus abibat.

3. La comparaison de Paris avec un cheval de ba-
 —taille est fort célèbre dans Homère. Les vers grecs sont
 trop beaux pour n'être pas ici rapportés.

Il. VI. 306.

Ως δ' ὅτε τις γαυρὸς ἵππος ἀκροσῆσαι ἐπὶ φάτῃ,
 Δεισμὸν ἀπορρήξας θέλει πεδίοιο κροῖανων,
 Ἐΐωθός λυεῖσθαι εὐρῆϊος ποταμοῖο,
 Κυδίοαν, ὑψὺ δὲ κάρη ἔχει, ἀμφὶ δὲ χαῖται
 ὄμοις αἰσσοῦνται· ὁ δ' ἀγλαΐῃφι πεποιθὼς,
 Ρίμφα ἐγούνα φέρει μετὰ τ' ἦθεα καὶ νομὸν ἵππων.
 Ως υἱὸς Πειράμοιο Πάρις κατὰ Περγάμῃ ἄκρῃ

Τένχῃσι παμφαίνων , ὅς' ἠλέκθωρ ἐβεβήκει -

Καρχαλόων , τυχῆς δὲ πόδες φέρον.

» Tel qu'un généreux coursier , après avoir été lon-
 » tems retenu à l'écurie , rompt ses liens , & faisant
 » trembler la terre sous ses piés , court à travers la plaine
 » du côté de l'agréable courant d'un fleuve rapide où il
 » a coutume de se baigner. Fier & content de lui-même ,
 » il va la tête levée. Ses crains voltigeant à droit & à
 » gauche au gré du vent , lui battent sur les épaules. Sa
 » beauté semble lui donner de la confiance. Ses genoux
 » souples & agiles le portent légèrement au milieu de la
 » troupe des cavales qui paissent le long du fleuve. Tel le
 » fils de Priam , le beau Paris , tout couvert de l'éclat de
 » ses armes lumineuses , marchoit à grands pas , sembla-
 » ble au soleil. Il bondissoit , & ses piés agiles ne por-
 » toient pas à terre. «

Cingitur ipse furens certatim in praelia Turnus.....

Æn. 11. 486.

Fulgebatque alta decurrens aureus arce . . .

Qualis , ubi abruptis fugit præsepia vinculis

Tandem liber equus , campoque potitus aperto :

Aut ille in pastus armentaque tendit equarum ;

Aut assuetus aquæ perfundi flumine noto

Emicat , arrectisque fremit cervicibus altè

Luxurians : luduntque jubæ per colla , per armos.

On voit bien que le poète latin a fait effort pour rendre toutes les beautés de son original. Il en a peu ajouté de son fonds , & je ne vois de ce genre que ce mot , *tandem liber equus* , qui présente une belle idée , & peint merveilleusement l'impatiente ardeur où étoit le cheval de se voir en liberté. Encore peut-on dire que Virgile par ces mots , *tandem liber equus* , a voulu rendre ceux-ci , *κατὰς ἵππος* , &c. *un cheval reposé* , qu'on a tenu longtemps en repos dans l'écurie. Ce vers , *Aut assuetus aquæ perfundi flumine noto* , rend assez exactement le sens du grec , mais n'en a point l'harmonie. Cet autre où l'on décrit la course du

A a a ij

cheval, *Aut ille in pastus armentaque tendit equarum*, est lourd & pesant en comparaison du vers grec, tout composé de dactyles, & aussi rapide que le cheval même: *Ρίμφα ἐ γούνα φέρε μετὰ τ' ἦθεα καὶ νομὸν ἵππων*. Ce mot du grec, *ὁ δ' ἀγλαΐφι πεποιδᾶς*, qui exprime heureusement la noble fierté du cheval, & la complaisance qu'il a dans sa beauté & dans sa force, manque au latin.

4. Je finirai cet article par deux ou trois comparaisons, plus courtes que les précédentes, & d'un genre différent.
- II. XXII. 199. » 1. Comme quelquefois pendant le sommeil on songe
 » qu'on est poursuivi de son ennemi, ou qu'on le pour-
 » suit : à tous momens on croit ou l'atteindre, ou en être
 » atteint ; & on ne peut ni lui échaper, ni le prendre. De
 » même, &c. «

Æn. 12. 908. Ac velut in somnis, oculos ubi languida pressit
 Nocte quies, nequicquam avidos extendere cursus
 Velle videmur, & in mediis conatibus ægri
 Succidimus : non lingua valet, non corpore notæ
 Sufficiunt vires, nec vox aut verba sequuntur.

Le poète latin n'a pris du grec que l'idée, & il l'a extrêmement enrichie.

- II. VIII. 306. » 2. Comme dans un jardin un pavot chargé de son
 » fruit, & courbé par les pluies, panche sa tête languis-
 » sante : ainsi la tête du jeune combattant appesantie par
 » son casque tombe sur son épaule. «

Æn. 9. 435. Purpureus veluti cum flos succifus aratro
 Languescit moriens, lassò-ve papavera collo
 Demisere caput, pluvia cum fortè gravantur.
 It cruor, inque humeros cervix collapsa recumbit.

- II. IX. 323. » 3. Comme un oiseau, dont les petits ne peuvent en-
 » core voler, n'a pas plutôt saisi sa proie, qu'il la leur
 » apporte, & s'incommode pour eux : que n'ai-je point
 » souffert ? Que d'inquiètes nuits ! que de jours sanglans ! «
 C'est Achille qui parle ainsi. Je m'étonne qu'un homme
 de goût & d'esprit ait critiqué cette comparaison comme

trop étendue , & trop fleurie. Elle n'est que de deux vers, sans qu'il y ait un mot de superflu ; & son caractère est la simplicité.

I V.

H A R A N G U E S.

IL n'y a nul genre d'éloquence dont les poèmes d'Homère ne fournissent des modèles parfaits.

1. Les harangues d'Ulysse , de Phœnix , & d'Ajax , qui furent députés par l'armée vers Achille pour l'engager à reprendre les armes , & à repousser Hector qui étoit près de brûler la flotte Grecque , pourroient suffire seules pour montrer combien Homère réussit à peindre les différens caractères de ceux qu'il fait parler.

U L Y S S E parla le premier. On fait le caractère qu'en fait Homère ailleurs. Dans le conseil & dans les délibérations publiques il paroissoit d'abord embarrassé & timide , les yeux fixes & baissés , sans geste & sans mouvement ; & il ne donnoit pas l'idée d'un grand orateur. Mais quand il s'étoit animé , ce n'étoit plus le même homme ; & semblable à un torrent qui tombe avec impétuosité du haut d'un rocher , il entraînoit tous les esprits par la force de son éloquence. IL III. v. 216.
224.

Ici , aiant affaire à un homme difficile & intraitable , il emploie des manières plus douces , plus insinuates , plus touchantes. Il commence par décrire l'extrémité funeste où sont réduits les Grecs. Il pique la jalousie d'Achille en rapportant les heureux succès & les fières menaces d'Hector son rival. Il lui représente le regret mortel qu'il aura , lorsque le mal sera sans remède , d'avoir laissé périr ainsi les Grecs sous ses yeux. N'osant pas lui reprocher lui-même les excès furieux de sa colère , il emprunte par un art merveilleux la voix du pere d'Achille , & le fait ressouvenir de ce que Pélée lui avoit dit en l'envoiant à l'armée : Que les dieux donnent la victoire , mais que la modération dépend de l'homme ; (c'étoit le sentiment des payens) que sans cette vertu la valeur n'est qu'une férocité ; qu'on ne peut être ni aimé des dieux , ni agréa-

A a a iij

ble aux hommes , sans un fonds de douceur & d'humanité qui fait compatir au malheur des autres. Il étale ensuite avec pompe tous les présens & toutes les satisfactions par lesquelles Agamemnon consent de réparer l'injure qu'il lui a faite. Que si sa personne & ses présens lui sont odieux , qu'il jette au moins un regard de pitié sur tous les autres Grecs près de périr. Enfin il finit son discours par où il l'avoit commencé , & piquant de nouveau la jalousie d'Achille contre Hector : Le voila , dit-il , tout près de vous comme un furieux , & il a l'insolence de croire que les vaisseaux de la Grèce n'ont amené sur ces bords aucun homme qui mérite de lui être comparé.

Il est aisé de comprendre combien de telles raisons , revêtues de tout l'éclat des expressions poétiques , doivent avoir de grace & de force.

PHOENIX harangue d'une manière toute différente. C'étoit un bon vieillard , qui avoit pris soin d'Achille pendant son enfance , & que Pélée avoit chargé de sa conduite. Il lui parle avec la tendresse d'un pere , & l'autorité d'un maître. Il le fait ressouvenir de toutes les peines qu'il a essuïées en le nourrissant & en l'élevant. Il lui donne d'admirables avis sur la nécessité de réprimer sa colère , & de se laisser fléchir à l'exemple des dieux , qu'on apaise par des sacrifices & par des présens. Je rapporterai dans la suite ce qu'il dit des Prières , & de la déesse Até , l'une des plus belles & des plus ingénieuses fictions qui se trouvent dans l'antiquité. Il mêle dans tout cela beaucoup d'histoires assez longues , qui pourroient paroître ennuieuses & traînantes , si l'on ne se souvenoit que le caractère ^a des vieillards est d'aimer à parler du tems passé , & de raconter les aventures & les exploits de leur jeunesse.

Les réponses d'Achille à ces deux premiers discours sont pleines des traits les plus sublimes. Mais je les laisse , pour passer à la harangue du troisième député , que jè rapporterai ici toute entière.

^a *Laudator temporis acti*

Se puero , censor castigatque minorum. Horat. de art. poet.

AJAX étoit d'un caractère prompt, impétueux, plein de feu. Aussi sa harangue est courte, mais vive, & pleine de cette noble fierté qui lui étoit naturelle. Il n'adresse pas d'abord son discours à Achille, comme ne songeant point à persuader un homme si inflexible & si intraitable, en quoi il y a un art qu'on ne peut trop admirer.

» Retirons-nous, dit-il à Ulysse : car je voi bien que nos
 » discours seront sans effet, & qu'il n'y a rien à espérer
 » de ce côté-là. Quelque dure que soit la réponse d'A-
 » chille, il faut la rapporter promptement aux Grecs qui
 » nous attendent en se flatant peut-être d'une vaine espé-
 » rance. Mais Achille est inexorable. Il renferme dans
 » son sein un cœur farouche, une ame altière & super-
 » be. L'ingrat, il n'est touché ni des larmes, ni de la ten-
 » dresse de ses amis, qui l'ont toujours plus honoré que
 » tous les autres Grecs ensemble. Cruel ! On voit tous
 » les jours le frere, apaisé par des présens, pardonner
 » la mort d'un frere : le pere faire grace au meurtrier de
 » son fils. Le coupable se rachette en payant une rançon
 » considérable ; & le parent du mort s'adoucit après qu'il
 » a reçu le prix du sang versé. Toi seul, barbare, toi seul
 » ne peux être fléchi. Les dieux t'ont donné un mauvais
 » cœur, une colère implacable. Et de quoi s'agit-il ? D'une
 » seule captive. En voila sept du premier ordre que nous
 » t'offrons, & mille autres présens avec elles. Prends donc
 » enfin, prends en notre faveur un cœur propice. Respecte
 » en nous ta propre maison, & les droits sacrés de l'hos-
 » pitalité qui nous lient à toi. Nous osons nous vanter,
 » que parmi tout ce qu'il y a de Grecs tu n'as point de
 » plus intimes ni de plus fidèles amis que nous. «

Achille reçut fort bien le discours d'Ajax : mais demeurant toujours inflexible, il déclara qu'il ne prendroit les armes que lorsqu'Hector, après avoir couvert de morts tout le rivage, & mis la flotte en feu, approcheroit de sa tente & de son navire. C'est là, dit-il, que je l'attens, & quelque furieux qu'il soit, je saurai bien arrêter sa fougue.

2. Je ne sai s'il faudroit mettre parmi les harangues le *II. XVIII. 18.*
 petit discours d'Antiloque à Achille, par lequel il lui ap- *60.*

prend la mort de Patrocle : mais rien n'est plus éloquent que cet endroit. L'état où il paroît les yeux baignés de larmes, est comme un premier exorde qui parle avant lui.

» Ah ! lui dit-il, fils du sage Pélée, quelle nouvelle allez-vous apprendre ? Plût aux dieux que nous n'eussions pas à vous l'annoncer ! Patrocle est mort. On combat autour de son corps qu'on a dépouillé, & le terrible Hector est maître de ses armes. »

C'est avec raison qu'on propose ce petit discours comme un modèle parfait de la brièveté oratoire. Il n'est composé que de quatre vers. Par les deux premiers Antiloque prépare Achille à la triste nouvelle qu'il va lui apprendre, qui ne devoit pas lui être annoncée brusquement. » Et il renferme dans les deux derniers, selon la remarque d'Eustathe, tout ce qui est arrivé : la mort de Patrocle, celui qui l'a tué, le combat qu'on livre autour de son corps, & ses armes au pouvoir de son ennemi. Encore faut-il remarquer que la douleur a tellement resserré ses paroles, que dans ces deux vers il laisse le verbe ἀντιφύω χωρίς sans nominatif. » Mais ce que j'y trouve de plus admirable, c'est le choix du mot dont il se sert pour annoncer cette nouvelle. Il ne dit point, *Patrocle est mort*, comme on l'a traduit, & il n'est peut-être pas possible de le faire autrement. Il évite toutes les expressions qui porteroient avec elles une idée funeste & sanglante, comme seroient πέθανε, πέφαται, ἀνήρηται, & il substitue la plus douce qu'il étoit possible d'employer en cette occasion : Κῆπτu Πάτροκλος. *Facet Patroclus. Patrocle gît.* Mais notre langue ne peut rendre cette beauté & cette délicatesse. On pourroit peut-être dire, *Patrocle n'est plus.*

II. XXIV. 485.
66.

3. Je finirai par le discours de Priam à Achille, par lequel il lui demande le corps de son fils Hector. Pour en sentir toute la beauté, il faut se rappeler dans l'esprit le caractère d'Achille, brusque, violent, intraitable. Mais il étoit fils, & avoit un pere. Son cœur fermé & insensible à tout autre motif, ne pouvoit être touché & attendri que par celui-ci. Aussi Mercure le dieu de l'éloquence, avoit

a Narrare quis brevius potest, || cli? Quintil. lib. 10. cap. 1.
quàm qui mortem nuntiat Patro-

bien

bien recommandé à Priam d'en faire usage. C'est par où il commence & finit son discours. Etant donc entré dans la tente d'Achille, il se jette à ses genoux, baise sa main, cette main meurtrière, qui lui a tué un si grand nombre d'enfans.

Κερσὶν Ἀχιλλῆος λάβει γόνατα, ἢ κύσι χεῖρας
Δευδς, ἀνδροφόνους, αἱ οἱ πολέας κτάνον ὕιας.

Achille est fort surpris d'un spectacle si imprévu. Tous ceux qui l'environnent sont dans le même étonnement, & gardent le silence. Alors Priam prenant la parole :

» Divin Achille, dit-il, souvenez-vous que vous avez
» un pere avancé en âge comme moi, & peut-être acca-
» blé de maux comme moi, sans secours & sans appui.
» Mais il fait que vous vivez, & la douce espérance de re-
» voir bientôt un fils tendrement aimé le soutient & le
» console. Et moi, le plus infortuné des peres, de cette
» troupe nombreuse d'enfans dont j'étois environné, je
» n'en ai conservé aucun. J'en avois cinquante, quand les
» Grecs abordèrent sur ce rivage.* Le cruel Mars me les
» a presque tous ravis. L'unique qui me restoit seule res-
» source de ma famille & de Troie, mon cher Hector,
» vient d'expirer sous votre bras vainqueur, en défendant
» généreusement sa patrie. Je viens ici chargé de présens
» pour racheter son corps, Achille, laissez-vous fléchir par
» le souvenir de votre pere, par le respect que vous devez
» aux dieux, par la vûe de mes cruels malheurs. Fut-il ja-
» mais un pere plus à plaindre que moi, qui suis obligé de
» baiser une main homicide, encore fumante du sang de
» mes enfans? »

Quelque impitoiable que fût Achille, il ne put résister à un discours si tendre. Le doux nom de pere arracha des larmes de ses yeux. Il releva Priam avec bonté, & parut prendre part à sa douleur. Tous deux se mirent à pleurer, l'un par le souvenir d'Hector, l'autre par celui de Pélée & de Patrocle.

* J'ai retranché ici quelques mots: || de diverses femmes.
dix-neuf d'une même: & les autres ||

Tome I.

B b b

Il y a dans Homère une infinité d'endroits pareils à ceux que j'ai rapportés , & peut-être encore plus beaux. Il me semble que la lecture de ce poète , quand elle est accompagnée de quelques réflexions pour en faire sentir les beautés , & qu'on y joint les endroits de Virgile qui en sont imités , ou qui y ont quelque rapport , est bien capable de donner aux jeunes gens une vraie idée de la belle poésie , & de la solide éloquence.

CHAPITRE SECON D.

I N S T R U C T I O N S

QU'ON PEUT TIRER D'HOMERE.

JE réduis à trois articles les instructions auxquelles on doit principalement rendre attentifs les jeunes gens dans la lecture d'Homère. Les unes regardent les usages & les coutumes : d'autres les mœurs & la conduite de la vie : & les dernières ont pour objet la religion & les dieux. Madame Dacier , dans les savantes remarques qui accompagnent la traduction qu'elle nous a donnée de ce poète , est fort exacte à faire observer au lecteur ces traces précieuses de l'antiquité. Ses réflexions m'ont été d'un grand secours pour la matière que je traite , & elles peuvent suffire à un maître pour instruire utilement ses disciples. Comme le principal dessein de mon ouvrage , ainsi que j'en ai déjà observé plusieurs fois , est de former le goût de la jeunesse en tout genre , si je le puis , & de la mettre en état de tirer des anciens tout le fruit qu'on en doit attendre , j'ai cru que ce que je donnerois ici sur Homère pourroit servir de modèle aux jeunes maîtres & aux écoliers pour faire des observations semblables dans la lecture de tous les autres auteurs.

ARTICLE PREMIER.

DES USAGES ET DES COUTUMES.

HOMERE remarque qu'Ulysse, dans les voyages qu'il fit chez différens peuples, eut grand soin de s'instruire de leurs coutumes & de leurs mœurs :

Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.

*Horat. de Art.
Poet.*

Il en doit être de même des différentes lectures que l'on fait, & il est bon d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à faire ces sortes d'observations, qui leur apprennent chemin faisant mille choses curieuses & agréables. Comme Homère est le plus ancien de tous les écrivains profanes qui soient parvenus jusqu'à nous, il peut beaucoup contribuer à satisfaire cette louable curiosité, qui doit se trouver dans un lecteur intelligent, aussi bien que dans un voyageur attentif.

I. DES MOEURS ANCIENNES.

Les Princes & les Rois chez Homère n'ont rien de ce luxe & de ce faste qui depuis ont infecté la cour des grands. La simplicité & la modestie étoient l'heureux caractère de ces premiers siècles. Leurs palais n'étoient point remplis d'une troupe inutile de domestiques, de valets & d'officiers capables d'y introduire toutes sortes de vices par leur orgueil & leur fainéantise. Quand les députés des Princes de la Grèce vont trouver Achille, ce Prince, tout puissant qu'il est, n'a ni huissiers, ni introducteurs, ni courtisans autour de lui. Ils entrent chez lui, & l'abordent sans façon. Bientôt après on prépare le repas. Achille coupe lui-même les viandes, les met en morceaux, & en garnit plusieurs broches.

Les Dames & les Princesses n'étoient pas plus délicates. Une éducation mâle & noble les avoit endurcies au travail, & accoutumées aux ministères, selon nous, les plus vils & les plus bas, mais conformes à leur première desti-

B b b ij

nation , à leur état , à leurs talens , & plus propres à conserver leur vertu que les vains amusemens & le jeu qu'elles y ont substitué. Elles alloient elles-mêmes puiser de l'eau à la fontaine. Nausicaë , fille du roi des Phéaciens , va laver ses robes à la rivière avec ses femmes. On voit la Reine sa mere , occupée dès le point du jour à filer auprès de son feu.

*Me. Dacier
dans sa Préface
sur Homère.*

» Telles étoient les mœurs de ces tems héroïques , de
» ces heureux tems , où l'on ne connoissoit ni le luxe , ni la
» mollesse , & où l'on ne faisoit consister la gloire que dans
» le travail & dans la vertu , la honte que dans la paresse
» & dans le vice. L'histoire sainte & l'histoire profane
» nous enseignent également que c'étoit alors la coutume
» de se servir soi-même : & cette coutume étoit un reste
» précieux de l'âge d'or. Les patriarches travailloient
» eux-mêmes de leurs propres mains. Les filles les plus
» considérables alloient elles-mêmes à la fontaine. Rébecca ,
» Rachel , & les filles de Jéthro y mènent leurs
» troupeaux. Dans Fabius Pictor , Rhée elle-même va
» puiser de l'eau. La fille de Tarpeius fait la même chose
» le dans Tite Live.

2. SACRIFICES.

Homère décrit assez au long les cérémonies des sacrifices dans le premier livre de l'Iliade , & dans le troisième de l'Odyssée. Dans ce dernier endroit c'est Nestor qui fait la fonction de sacrificateur , parce que les Rois avoient l'intendance de la religion , & que le sacerdoce étoit joint à la roiauté. Je rapporterai cette dernière description à peu près telle qu'elle est dans Homère , en y joignant quelques notes de Me Dacier qui en faciliteront l'intelligence.

Nestor avoit ordonné aux Princes ses fils de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour le sacrifice qu'il vouloit offrir aux dieux à l'occasion de l'arrivée de Télémaque chez lui.

On amène la génisse. Un ouvrier lui dore les cornes. Stratius & Echéphron la présentent.

Arctus portoit d'une main un bassin magnifique avec

une aiguière d'or , & de l'autre une corbeille où étoit l'orge sacré nécessaire pour l'oblation.

Thrasymède se tint près de la victime la hache à la main , tout prêt à la fraper ; & son frere Persée tenoit le vaisseau pour recevoir le sang.

Aussitôt Nestor lave ses mains , coupe du poil du front de la victime qu'il jette dans le feu , lui répand sur la tête l'orge sacré , & accompagne cette action de prières qu'il adresse à Minerve.

Alors Thrasymède levant sa hache , frappe la génisse , lui coupe les nerfs du cou , & l'abbat à ses piés. Les Princesses qui assistoient au sacrifice font des prières accompagnées de grands cris.

Les Princes relevent la génisse , & pendant qu'ils la tiennent , Pisistrate tire son poignard , & l'égorge. Le sang sort à gros bouillons , & elle demeure sans force & sans vie.

En même tems ils la dépouillent , & la mettent en pièce.

Ils séparent les * cuisses entières selon la coutume , les couvrent d'une double enveloppe de graisse , & par dessus mettent des tranches de toutes les autres parties. Nestor lui-même les fait brûler sur l'autel , & fait des aspersions de vin.

Quand les cuisses de la victime furent toutes consumées par le feu , on fit rôtir les entrailles , & on les partagea entre tous les assistans. Cette cérémonie est remarquable. Elle terminoit le sacrifice offert aux dieux , & étoit comme une marque de communion entre tous ceux qui étoient présens. Le repas suivoit le sacrifice , & en faisoit partie.

On coupa donc par morceaux les autres pièces de la victime qui restoient : on les mit en broche , & on les fit rôtir.

* On brûloit en l'honneur des dieux les cuisses entières , & une tranche de chaque membre en commençant par les épaules , d'où vient le mot , ἀποδρύναι , quos , humerus ; & τίθημι , pono.

Ces morceaux étoient une espèce de ptémices dont les dieux se contentoient , abandonnant le reste à l'usage de ceux qui offroient le sacrifice.

Cependant on fait prendre le bain à Télémaque , & après l'avoir parfumé d'essences , on lui donne une belle tunique , & un manteau magnifique.

Quand les viandes furent roties , on se mit à table.

Telles étoient les principales cérémonies des sacrifices. Quand on en rencontre de nouvelles en d'autres endroits , on les fait remarquer aux jeunes gens , & l'on ne passe pas sous silence la conformité qui se trouve entre plusieurs de ces cérémonies , & celles que Dieu lui-même a prescrites dans les livres Saints. Mais sur-tout on leur fait observer que tous les peuples s'accordent à faire consister le fonds du culte public & l'essence de la religion dans le sacrifice , sans en bien comprendre la raison , ni la fin , ni l'institution qui n'est pas naturelle , & qui n'a pu venir de l'esprit humain seul ; & que cette uniformité si constante dans une chose si singulière , ne peut avoir pris son origine que dans la famille de Noé , dont les descendants en se séparant emportèrent chacun avec eux cette manière dont ils avoient appris que la divinité vouloit être adorée.

Comme il y avoit peu de grands repas sans sacrifices , & qu'anciennement les Rois en étoient les ministres , on étoit accoutumé à leur voir faire avec honneur ce que font aujourd'hui nos bouchers & nos cuisiniers. Cela étant , il ne faut pas s'étonner , ajoute M. Boivin , de qui j'ai tiré cette note , de voir Achille couper lui-même les viandes destinées au repas qu'il veut donner aux trois députés de l'armée Grecque. Ce soin qu'il prend est un soin officieux , un acte de civilité , d'hospitalité , & de religion tout à la fois , que le poète auroit eu tort de supprimer.

3. R E P A S.

Le dîner & le souper sont marqués bien nettement dans Homère. On y trouve quelquefois d'autres repas , mais ils n'étoient pas ordinaires.

Avant que de se mettre à table , sur-tout dans les repas de cérémonie , on prenoit le bain , au sortir duquel on se parfumoit d'essences : & pour lors le maître du logis

faisoit donner à ses hôtes des robes, des habits, destinés uniquement pour cet usage. Ce soin, cette magnificence, faisoit partie de l'hospitalité.

Le repas commençoit & finissoit par les libations, qui étoient offertes à la divinité, & servoient de témoignages publics pour attester qu'on la regardoit comme le principe & la fin de tous les biens dont on jouissoit.

On étoit assis sur des sièges, & non couché sur des lits, comme la coutume s'en introduisit dans la suite.

L'usage des napes n'étoit point encore connu. On avoit grand soin de laver les tables & de les nettoier avec des éponges avant & après le repas.

Il n'est point parlé de viandes bouillies dans Homère. On ne mangeoit anciennement que de grosses viandes. La chasse & la pêche n'étoient pourtant pas inconnues. Les poissons & les oiseaux étoient apparemment regardés comme une viande trop délicate, ou trop légère.

Les viandes n'étoient pas servies dans un plat qui fût commun à tous les conviés : chacun avoit sa portion devant lui, & quelquefois même chacun avoit sa table. C'étoit le maître de la maison, ou un officier destiné à cette fonction, qui faisoit les parts, & l'on gardoit toute l'égalité possible dans cette distribution : si ce n'est lorsqu'il y avoit quelque personne distinguée que l'on voulût honorer d'une manière particulière, & pour lors on lui donnoit une plus grande portion qu'aux autres, ou on lui servoit le morceau le plus honorable. On voit des traces de cet usage dans le repas que donna Joseph à ses frères, & dans celui que Saül prit avec Samuel.

4. GUERRE. SIEGES. COMBATS.

On fait l'estime qu'Alexandre faisoit des poésies d'Homère, puisqu'il les copia lui-même de sa main, & qu'il les mettoit toutes les nuits avec son épée sous son chevet. Ce n'étoit pas le simple plaisir qu'il y cherchoit : il y trouvoit aussi d'excellentes leçons pour la guerre, & il ne feignoit pas de dire qu'il y apprenoit son métier. Au moins il est

α-Τὴν Ἰλιάδα τῆς πολεμικῆς ἀρετῆς ἐφόδιον καὶ γυμνασίον, καὶ ὀνομάζων. Plut. in vit. Alex.

utile pour tous d'y observer les anciennes coutumes qui regardent cette matière.

On doit y remarquer avec soin les armes dont on se servoit pour lors, la méthode de mettre les troupes en bataille, la manière dont on les menoit au combat, l'art d'attaquer les places & de se défendre, l'art de se retrancher.

Homère dans le 3^e. livre de l'Iliade décrit d'une manière assez détaillée l'armure de Paris. On y voit des cuissarts qui s'attachoient avec des agrafes d'argent, une cuirasse, un baudrier d'or, d'où pendoit une large épée; un grand & pesant bouclier; un casque relevé par une aigrette. Ménélas qui devoit combattre contre lui, étoit armé de la même manière. L'un & l'autre avoient un javelot à la main.

On a soin dans la suite de la lecture de faire remarquer aux jeunes gens les autres sortes d'armes qui s'y rencontrent.

Les anciens, selon M^r. Dacier, * n'avoient ni trompettes, ni tambours, ni aucun instrument pour faire entendre leurs ordres. Ils y suppléaient par d'autres moïens, par quelque signe sensible, & par le ministère des officiers qui portoient de vive voix les ordres de rang en rang.

La coutume de haranguer avant le combat, & même dans le plus fort de la mêlée, étoit autorisée dans ces premiers tems par un usage universel. En faire un crime à un poëte ne seroit pas moins ridicule, que de blâmer un pein-

* Cela est vrai pour les tambours, qui ont été ignorés par toute l'antiquité, & dont l'usage s'est introduit assez tard, quoiqu'il soit maintenant établi dans toutes les nations. Mais ce qu'on dit ici des trompettes est ouvertement contredit par la belle description que Dieu fait lui-même du cheval dans le livre de Job : * Ubi audierit buccinam, &c. Ce qui prouve évidemment que dans une antiquité aussi reculée que celle où vivoit Job, la coutume de se servir de

trompettes pour animer les troupes, & pour leur donner différens signaux, étoit constamment reçue, & fort répandue, au moins parmi les orientaux, & les peuples voisins de la Syrie & de l'Arabie. Je ne parle point des trompettes que Moïse établit par l'ordre de Dieu. Il est vrai que dans les combats que décrit Homère on ne fait aucun usage des trompettes, mais il en fait mention dans une comparaison où il est parlé du Siège d'une ville. Il. liv. 18. v. 219.

tre d'avoir donné aux personnages d'un tableau l'habillement de leur siècle.

On voit dans le 4^e livre de l'Iliade la manière dont Nestor rangeoit ses troupes en bataille. Il place à la tête ses chars attelés, & montés par ceux qui doivent les conduire : derrière eux il range la nombreuse infanterie pour les soutenir : & au milieu il met ce qu'il avoit de moins bons soldats, afin que malgré eux ils fussent forcés de combattre. Dans l'onzième livre cet ordre est changé, & c'est la cavalerie qui soutient l'infanterie.

On se servoit anciennement de * chars au lieu de cavalerie : & l'on ne voit point du tems de la guerre de Troie de cavaliers montés simplement sur des chevaux. Chacun des chefs avoit un char d'où il combattoit, attelé ordinairement de deux chevaux ; & celui qui le conduisoit étoit un homme aussi fort considérable, & très capable de combattre. Il y a peu d'apparence néanmoins que l'art de monter à cheval, & de dresser les chevaux, fût alors inconnu. Au moins du tems d'Homère, il étoit déjà porté à une si grande perfection, qu'un homme seul menoit plusieurs chevaux, & sautoit de l'un sur l'autre en courant à toute

* On voit également dans l'histoire sacrée & profane que les chariots ont longtemps fait la principale force des armées. Il y en avoit de différentes sortes, & l'on y trouvoit pour lors beaucoup d'avantages. Mais quand le bon vieux tems fut passé, où les nations qui étoient en guerre choissoient de bonne foi une large & vaste plaine pour y vider leur querelle en un seul jour ; & que devenues plus rusées elles furent prendre l'avantage du terrain, elles reconnurent aisément que tout cet appareil & cette dépense de chariots pouvoit être rendue absolument inutile par une baie, par l'inégalité du terrain, par un petit fossé. Lorsqu'on fut attirer la guerre dans un pays couvert & fourré, dans les défilés, dans des endroits coupés de ruisseaux, les chariots, bien loin de ser-

vir, devinrent infiniment incommodes. Aussi dans la suite les peuples & les capitaines qui convertirent la guerre en art & en science, & qui la firent avec méthode & par réglés, n'eurent garde de se servir de chariots pour combattre leurs ennemis. Ils ne craignirent pas davantage ces chariots employés contre eux-mêmes, comme nous l'apprenons de l'armée commandée par Luculle. Les soldats légionnaires étant bien disciplinés ne voioient pas plutôt approcher les chariots de Tigrane, qu'ils s'ouvroient pour les laisser passer ; & se refermant aussitôt reprenoient leur rang, & rendoient ainsi l'impétuosité de ces chariots non-seulement inutile, mais même ridicule, jusqu'à crier, comme au cirque, qu'on en lâchât un autre.

Tome I.

C c c

bride ; comme on le voit dans une comparaison que ce poète emploie.

II. XV. 620.

Le 7^e livre de l'Iliade nous représente un retranchement formé d'une bonne muraille flanquée de tours , & environné d'un fossé revêtu de bonnes palissades. » Les Grecs élèvent ensuite la muraille & les tours qui devoient défendre leur camp & leur flotte. Ils y font d'espace en espace des portes assez larges pour faire passer des chars , & ils creusent tout au tour un fossé large & profond qu'ils garnissent de palissades.

Il n'est point parlé dans Homère des machines dont on se servoit dans la suite pour attaquer & défendre les places. Si du tems de la guerre de Troie elles n'étoient point encore en usage , ce pourroit être là une des raisons qui faisoient que les sièges duroient si longtems. Mais le silence d'Homère sur ce sujet n'est pas une preuve certaine qu'alors les machines de guerre fussent inconnues : parceque dans l'Iliade il ne s'agit point d'attaquer la place , & que tous les combats dont il est parlé se donnent hors de la ville.

Il y auroit encore beaucoup d'observations à faire sur cette matière , & sur d'autres pareilles , comme sur les cérémonies funéraires , sur la navigation , sur le commerce , &c. Il me suffit d'avertir en général qu'il est bon d'y rendre les jeunes gens attentifs , & de leur faire remarquer en passant tout ce qui regarde ces sortes d'usages & de coutumes anciennes : dont quelques-unes même servent à appuyer la religion , comme les cérémonies mortuaires. Car elles tendoient toutes à attester & à transmettre la créance publique , uniforme , & constante de l'immortalité de l'ame , puisqu'elles supposoient que les morts y étoient sensibles , & que par conséquent leurs ames subsistoient encore. Et par le respect que ces cérémonies inspiroient pour les corps morts , comme pour un dépôt sacré , & par les honneurs qu'elles leur rendoient , elles jettoient les fondemens de la créance de la résurrection des corps , & y préparoient les esprits.

ARTICLE SECOND.

Des mœurs & des devoirs de la vie civile.

HORACE ne craint point d'affurer qu'on trouve dans les poèmes d'Homère une morale plus épurée & plus exacte que dans les livres des plus excellens philosophes: Lib. 1. Ep. 21

Qui quid sit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chryſippo & Crantore dicit.

Ce feroit donc ſe priver d'un des plus grands fruits que l'on doit tirer de la lecture de ce poète, que de n'y pas remarquer avec ſoin les excellentes maximes qui y ſont par-tout répandues, & qui peuvent ſervir de principes pour former les mœurs, & pour régler la conduite de la vie. On n'y doit pas moins obſerver les exemples & les actions ſous leſquelles ce poète a eu l'art admirable de cacher ces inſtructions, afin de les rendre plus inſinuanſes, plus perſuaſives, plus parlantes, plus efficaces.

I. RESPECT POUR LES DIEUX.

Dioné parlant de Diomède qui avoit oſé ſ'attaquer à Vénus dans le combat, ſ'exprime ainſi: » L'inſenſé ne ſait Il. V. 406
» pas que ceux qui ont l'audace de combattre contre les
» dieux, ne demeurent pas longtems ſur la terre & que leurs
» tendres enfans ne ſ'aſſeient point ſur leurs genoux, & ne
» leur donnent pas le doux nom de pere au retour de leurs
» expéditions & de leurs ſanglantes guerres. »

Οὐδὲ π μὴ παῖδες ποτὶ γένεσσι παπαλῶσιν
Εὐθότ' ἐκ παλαιοῦ εἰς αἶψα διότῃτες.

Voilà une maxime placée bien à propos, & qui a bien plus de force & de vivacité, que ſi elle étoit exprimée en forme de ſentence: *Ceux qui ſ'attaquent aux dieux ne vivent pas longtems.*

1. RESPECT POUR LES ROIS.

IL II. 197. Homère, en parlant d'Agamemnon, pose en deux mots le fondement inébranlable du respect qui est dû aux Rois : *Τὸν δ' ἔκ Διὸς ἐστὶν. Sa dignité lui vient de Jupiter.* Et il ajoute peu après que c'est Jupiter même qui donne aux Rois le sceptre, & qui les fait dépositaires des loix pour gouverner les peuples. Ces idées sont grandes & nobles, & font voir combien la majesté & la personne des Rois doit être sacrée & inviolable ; que comme ils ne tiennent leur pouvoir que de Dieu, il n'y a que Dieu qui puisse le leur ôter ; & que résister à leur autorité, c'est résister à celle de Dieu même. Il est beau de voir un auteur payen parler comme S.

Rom 13. 1. 2. Paul. *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures : car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, & c'est lui qui a ordonné celles qui sont sur la terre. C'est pourquoi celui qui s'oppose aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu ; & ceux qui y résistent, attirent la condamnation sur eux-mêmes.*

3. RESPECT DU AUX PERES ET AUX MERES.

IL IX. 453-457. & 561-568.
IL XXI. 412-414

On voit en plusieurs endroits d'Homère les horribles imprécations des peres & des meres contre les enfans qui ont manqué de respect à leur égard, exaucées d'une manière bien capable d'effraier, & les Furies venge-resses envoyées par les dieux pour punir un crime si détestable. L'Ecriture nous avertit aussi que *la bénédiction du pere affermit la maison des enfans, & que la malédiction de la mere la détruit jusqu'aux fondemens.* Il sera bon à cette occasion de raconter aux jeunes gens l'histoire que rapporte S. Augustin, qui est un exemple bien terrible de l'effet funeste de la malédiction d'une mere sur ses enfans.

S. August.
Serm. 322. &
lib. 22. de Ci-
vit. D. c. 8.
n. 22.

4. HOSPITALITÉ.

Il n'y a rien de plus admirable que les maximes répandues dans l'Iliade, & sur-tout dans l'Odyssée, au sujet des hôtes, des étrangers, des pauvres ; & elles doivent faire rougir les chrétiens parmi lesquels il ne reste pres-

que plus aucune trace de cette vertu pratiquée anciennement parmi les payens d'une manière si noble & si généreuse, & également recommandée aux fidèles par les écritures de l'ancien & du nouveau testament.

Télémaque aperçoit un étranger qui se tenoit près de la porte, & n'osoit entrer. Il court aussitôt, le prend par la main, & l'introduit dans la maison, *ne pouvant souffrir*, ajoute le poète, & étant indigné qu'un étranger fût si longtemps à sa porte. Odys. I. 105.
121.

Dans une autre occasion le même Télémaque étant entré chez Eumée l'un de ses pasteurs, Ulysse qui y étoit, mais inconnu & déguisé sous l'extérieur d'un pauvre vêtu de vieux haillons, se leva aussitôt du siège qu'il occupoit, pour le céder au maître de la maison. Télémaque, respectant en lui la qualité d'hôte, lui fit honneur, & prit un autre siège. Odys. XVI.
41-45.

Nausicaë, fille du roi des Phéaciens, en parlant d'Ulysse qui échappé du naufrage s'étoit présenté à elle dans un état digne de compassion, dit qu'il en faut prendre grand soin. Car, ajoute-t-elle, *tous les pauvres & tous les étrangers viennent de la part de Jupiter.* Odys. VI. 206.

Πῶς γὰρ Διὸς ἐὼν ἀπαρτεῖ

Ζῆνός τε Κλυτοῖ τε.

Ailleurs il est dit que *quiconque a un peu de sens & de prudence regarde un hôte & un suppliant comme son propre frère.* Odys. VIII.
546.

Ulysse, caché sous l'abit d'un pauvre mandiant, aiant été fort bien reçu par Eumée, qui avoit soin d'une partie de ses troupeaux, & faisant paroître quelque surprise d'un si bon traitement : *Comment pourrois-je, lui répondre Eumée, ne pas bien traiter un étranger, quand même il seroit encore dans un plus pitoiable état que n'est le vôtre? Tous les étrangers, tous les pauvres nous sont envoyés de la part de Jupiter. On leur donne peu, ajoute-t-il; & ce peu leur est précieux. C'est tout ce que peuvent faire des domestiques en l'absence de leur maître.* Odys. XIV.
51-61.

Il suffit d'être pauvre pour être bien reçu par Eumée : cette seule qualité lui rend de telles personnes sacrées &c.

Ccc iij.

respectables. *ἀπαυε* : tous sans aucune distinction.

Les anciens exerçoient l'hospitalité non-seulement avec générosité & magnificence , mais avec prudence & sagesse. *Odys. XV. 68. 74.* Télémaque témoignoît beaucoup d'empressement pour retourner chez lui. Je n'ai garde , lui dit Ménélas , de vous retenir ici plus longtemps que vous ne le voudrez. Je ne prétens pas me rendre incommode & importun. L'hospitalité a ses loix & ses règles. *Il faut traiter ses hôtes du mieux qu'on peut tant qu'on les possède , & les laisser partir quand ils le souhaitent.*

Χρή ξείνοι παρόντα φιλεῖν, ἐθέλοντα δὲ πύμπειν.

Odys. IV, 26-36.

Un des principaux officiers de ce Prince étant venu lui demander s'il recevroit des hôtes qui se présentoient , Ménélas offensé de ce discours : » Qu'est devenue votre sagesse , lui dit-il , de me venir faire une telle demande ? » J'ai eu grand besoin moi-même de trouver de l'hospitalité dans tous les pays que j'ai traversés pour revenir dans mes états. Veuille le grand Jupiter que je ne sois plus réduit à l'éprouver , & que mes peines soient finies ! » Allez donc promptement recevoir ces étrangers , & les amenez à ma table. » Dieu emploie le même motif pour porter les Israélites à exercer l'hospitalité : *Aimez les étrangers* , leur dit-il , *parce que vous l'avez été vous-mêmes dans l'Egypte.* On secourt plus volontiers les malheureux , quand on l'a été soi-même.

Virg.

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Odys. XVII. 374 &c.

Les gens de plaisir & de bonne chère considèrent peu les pauvres. Homère l'avoit déjà marqué en parlant des Phéaciens , peuple plongé dans les délices , & qui ne connoissoit point d'autre gloire & d'autre bonheur que de passer la vie dans les repas , les jeux , la danse , la musique. *Odys. VII. 32.* *Les Phéaciens* , dit-il , *ne reçoivent pas volontiers les étrangers ; & ne les voient pas de bon œil.* La raison d'une telle conduite est toute naturelle. Ces personnes étant plus vivement occupées de leur bonheur que les autres , regardent comme perdu tout ce qu'elles ne consomment pas el-

les-mêmes. D'ailleurs tout ce qui a l'air d'indigence & de misère imprime des idées tristes : & ces sortes de personnes les évitent comme le poison de la vie , & comme n'étant capables que de troubler la pureté de la joie & la sérénité du bonheur dont elles veulent jouir. Il paroît qu'Homère n'a fait une si affreuse peinture des Cyclopes , & surtout de Polyphème qui maltraitoit si inhumainement les étrangers qui abordent dans son antre , qu'afin de faire regarder comme des ennemis du genre humain , ceux qui manquoient à l'hospitalité.

Antinoüs , l'un de ces jeunes Seigneurs qui étoient toujours en festin dans la maison de Pénélope , fit des reproches à Eumée d'y avoir amené Ulysse. N'avons-nous pas ici assez de gueux , & de vagabonds , lui dit-il d'un air méprisant , pour affamer nos tables ? Pourquoi nous as-tu encore amené celui-ci ? Il alla plus loin , & lui jeta à la tête le marchepié qui lui servoit lorsqu'il étoit assis à table. Un des assistans indigné d'une si brutale insolence , lui dit : Vous avez grand tort , Antinoüs , de maltraiter ainsi ce pauvre homme. » Qui sait si ce n'est point quelque dieu » caché sous l'habit d'un pauvre ? Car souvent les immor- » tels , sous la figure de voyageurs , parcourent les villes » pour être témoins des violences qu'on y commet , & de » la justice qu'on y observe. «

Καί τε θεοὶ ξείνοισιν εἰσκόπτες ἀλλοδαποῖσι,
 Παντοῖοι τελέθοντες , ἐπιτραφῶσι πάλλας,
 Ἀνθρώπων ὕβριτι καὶ εὐνομίῃ ἐφορῶντες.

Odyf. XVII.
 485.

On reconnoît ici visiblement ce qui est rapporté dans la Genèse , qu'Abraham , modèle parfait de ceux qui ont exercé l'hospitalité , eut l'honneur de recevoir chez lui Dieu même caché sous l'extérieur de trois voyageurs , ou plutôt de trois anges. C'est à quoi S. Paul fait allusion , en disant : *Ne négligez pas d'exercer l'hospitalité : car c'est en la pratiquant que quelques-uns ont reçu pour hôtes des anges*

« Hospitalitatem nolite oblivisci : || 12. Διὰ ταῦτα γὰρ ἤλαβεν τινες ἁγγέλους
 per hanc enim latuerunt quidam || τινὲς ἀγγέλους.
 angelis hospitio receptis. Heb. 13. ||

sans le savoir. On voit bien qu'Abraham & Lot sont ici désignés clairement. Et ce qui est fort digne de remarque, c'est que Dieu venoit pour lors, caché sous la figure de voyageurs, pour examiner & reconnoître par lui-même jusqu'où alloit l'insolence & le dérèglement des habitants de Sodome. *Descendam, & videbo utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint* ; comme Homère le dit de ses dieux.

Ἀνδράπων ὕβερν τε καὶ εὐνομίαν ἐφορᾶντες.

5. QUALITÉ'S D'UN BON PRINCE.

Je ne puis qu'en indiquer quelques-unes, & les toucher très légèrement. Elles sont toutes renfermées dans cet avis qu'un Prince donnoit à son fils :

II. VI. 208.

Αἰὲν ἀεισέων, καὶ ὑπέρβουσι ἕμμεται ἄλλων.

» exceller en tout, & surpasser tous les autres.

Amour de la piété & de la justice. C'est cette qualité qui

Odyss. XIX.
106-114.

fait les grands Princes, & rend les peuples heureux. » Un Roi qui régit sur plusieurs peuples avec piété, fait fleurir la justice, & sous son gouvernement les campagnes sont couvertes de riches moissons, les arbres chargés de fruits, les troupeaux féconds, la mer fertile en poissons, & les peuples toujours heureux : car voila les effets d'un gouvernement juste & pieux.

II. IX. 46-49.

Intrépidité fondée sur la confiance en Dieu. » Quand tous autres prendroient le parti de se retirer, Sthénéus & moi nous combattons jusqu'à ce que nous aions trouvé le jour fatal d'Ilium : car nous ne sommes venus ici que par l'ordre de Dieu même. « C'est Diomède qui parle ainsi. Quelle grandeur d'ame, & quelle fermeté ! Toute l'armée est effrayée : le Général même ordonne de partir. Il demeure intrépide, & veut rester seul avec Sthénéus. Je m'imaginais entendre le célèbre Mathathias, qui assure que quand toute la terre obéiroit aux ordres impies du Roi Antiochus, lui & sa famille n'abandonneront point la loi

loi du Seigneur. *Et si omnes gentes regi Antiocho obediunt... ego, & filii mei, & fratres mei, obediemus legi patrum nostrorum.*

1. Machab.
2. 19. 20.

Prudence. Sagesse. Le principal but de l'Odyssée est de montrer combien cette vertu est nécessaire à un Prince.

C'est par elle qu'Ulysse mit fin à la guerre de Troie : & Cicéron remarque que c'est pour cette raison^a qu'Homère donne l'épithète *πολίπορος*, c'est-à-dire, *destructeur de villes*, non à Ajax, ni à Achille, mais au prudent Ulysse. La remarque de Cicéron n'est pas exacte : car Homère donne plusieurs fois cette épithète à Achille.

Sincérité. Bonne foi. Quelqu'un a dit que si la vérité étoit exilée du reste de la terre, elle devrait se trouver sur les lèvres d'un Prince. Il doit donc avoir en horreur non-seulement le parjure, mais tout mensonge & toute dissimulation. *Je hai*, dit Achille, *comme les portes de l'enfer celui qui pense d'une manière, & parle de l'autre.*

II. IX. 3134

Εὐχθὲς γὰρ μοι κείνος ὁμῶς αἶδαι πολέσιν,
Ὅς ὅχ' ἔτερον μὲν κεύθει ἐνὶ φρεσὶν, ἄλλο δὲ βδίζει.

C'est ce que l'Ecriture appelle avoir deux langues, *bilingues* ; avoir deux cœurs, *in corde & corde locuti sunt*. Heureuse expression ! Les gens du monde ont deux cœurs : ils montrent l'un, & cachent l'autre. Ils se croient en cela bien prudents : mais de quelle confusion seroient-ils couverts, si cette lache duplicité étoit connue ! *Os bilingue detestor.* » Je déteste la langue double. C'est ainsi que parle le Sage dans l'endroit même où il apprend aux Rois la manière de régner sagement.

Prov. 8. 13.

Douceur. Docilité. Je joins ensemble ces deux qualités, quoique différentes, parce que l'une conduit à l'autre. La *douceur* arrête dans un Prince les faillies de la colère, & lui fait éviter bien des fautes. La *docilité* le porte à prendre conseil, à le suivre, à renoncer à ses propres vûes quand on lui en montre de meilleures, à revenir sur ses pas quand on lui montre qu'il s'est engagé trop avant, &

a Itaque Homerus non Ajacem, || lavit πολίπορον. *Epist. famil. lib. 10.*
nec Achillem, sed Ulyssē appellat. || 13.

Tome I.

D d d

à réparer les fautes que l'emportement lui a fait commettre.

Il. IX. 254-258.

L'Iliade entière, qui n'a pour objet que la colère d'Achille qui causa tant de malheurs aux Grecs, est une leçon bien salutaire pour les Princes. Achille profita peu de celle qu'il avoit reçue de son pere en partant pour la guerre de Troie. » Mon fils, lui dit Pélée en l'embrassant, » Minerve & Junon vous accorderont la victoire sur vos » ennemis, quand elles le jugeront à propos: mais souvenez-vous de modérer votre fierté, & de réprimer votre colère. La douceur vaut toujours mieux que la force. Evitez les querelles, source féconde de toutes sortes de malheurs; & croiez que la bonté & l'humanité vous feront plus honorer des Grecs, que la dureté & que la violence. «

Il. XVIII. 97-113.

Achille, qui pour satisfaire son ressentiment, avoit laissé périr presque sous ses yeux les meilleurs de ses amis, reconnut & déplora, mais trop tard, les funestes effets d'une passion, qui d'abord plus douce que le miel, cause ensuite de si amères douleurs, & qui va toujours en croissant, quand elle n'est pas réprimée dans sa naissance. » Périssent à jamais, dit-il, les animosités & les querelles. Périssent la colère, qui renverse de son assiette l'homme le plus sage & le plus modéré; & qui, plus douce que le miel, s'enfle & s'augmente dans le cœur comme une fumée. Je viens d'en faire une cruelle expérience par ce funeste emportement où m'a précipité l'injustice d'Agamemnon. » On pourroit bien appliquer ici ce que dit Quinte-Curce au sujet de la mort de Clitus qu'Alexandre se repentit si vivement d'avoir tué dans l'emportement de la colère.

Q. Curt. l. 8. cap. 2.

Malè humanis ingeniis natura consuluit, quòd plerumque non futura, sed transacta perpendimus. Quippe Rex, posteaquam ira mente decesserat, etiam ebrietate distussa, magnitudinem facinoris sera estimatione pensavit.

Le premier degré de la vertu, est de ne point commettre de fautes: le second, est de souffrir au moins qu'on nous les fasse connoître, & de n'avoir point de honte de les réparer. C'est l'utile leçon qu'Ulysse osa faire à Agamemnon le roi des rois, & que ce dernier reçut avec beau-

coup de docilité. » Illustre fils d'Atrée , souvenez-vous
 » d'être à l'avenir plus juste & plus modéré envers les au-
 » tres, & ne pensez pas qu'il soit indigne d'un Roi de faire
 » satisfaction à ceux qu'il a offensés. Sage fils de Laërte, lui
 » répondit Agamemnon, j'ai entendu avec un très grand
 » plaisir tout ce que vous venez de dire : car vous avez
 » parlé avec beaucoup de raison & de justice. Je suis prêt
 » à faire tout ce que vous souhaitez.

II. XIX. 181.
188.

Vigilance. Je terminerai les qualités du Prince par celle-ci. Les Rois sont appelés dans Homère, *les pasteurs des peuples* : ποιμένες λαῶν ; & l'on fait que le principal devoir d'un pasteur est de veiller sur son troupeau. De là vient cette belle sentence dans Homère.

Ὅς χ' ἢ πάντοχ' ἔσθ' ἐνδον βαλκόνεσσι δαΐσα,
 ὧς λαοὶ τ' ἐπιτηδεύονται, ὃς πάντα μέμνηται.

II. II. 24.
25.

» Un général qui préside à tant de conseils, qui a sous sa
 » conduite tant de peuples, & qui est chargé de tant de
 » soins, ne doit pas dormir les nuits entières. »

Homère dans l'Odyssée prouve encore mieux cette vérité par deux fictions ingénieuses. Eole Roi & gardien des vents, les avoit livrés tous à Ulysse enfermés & liés dans un outre, excepté le Zéphyre qui lui étoit favorable. Pendant son sommeil, ses compagnons ouvrent cet outre, pensant que ce fût de l'or. Les vents déchaînés excitèrent une horrible tempête. Dans une autre occasion Ulysse s'étant encore endormi, ceux de sa suite tuèrent les bœufs du soleil : ce qui fut la cause de leur perte.

Odyf. I. X.

Odyf. I. XII.

Mais je ne dois pas borner la qualité de *pasteurs des peuples*, qu'Homère donne aux Rois, à la simple vigilance. Cette belle image porte plus loin, & nous donne une bien plus haute idée des devoirs de la roiauté. Homère par ce unique mot a voulu apprendre au Prince comment il doit chérir ses sujets, leur procurer avec sollicitude tous les avantages convenables, préférer leur bonheur au sien propre, se rapporter tout entier à eux, & non les rapporter à soi, les protéger avec force & courage, & les couvrir s'il est nécessaire, de sa propre personne. Cicéron dans la belle lettre

D d d ij

à son frere Quintus établit le même principe, & semble le fonder sur la même comparaison. ^a » Le but de quiconque » commande aux autres, dit-il, est de rendre heureux » ceux qui sont sous son empire. » Et il ne borne pas cette règle à ceux qui ont autorité sur les alliés & sur les citoyens: il déclare que celui qui est chargé de la conduite des esclaves, ou même de celle des bêtes, doit se consacrer tout entier à leur utilité & à leur avantage.

6. FICTIONS INGÉNIEUSES.

Les poèmes d'Homère sont remplis de fictions, qui sous l'enveloppe d'une fable ingénieusement inventée cachent d'importantes vérités, & des instructions très utiles pour la conduite de la vie. J'en rapporterai seulement deux.

CIRCE.

Odyss. l. X. Les compagnons d'Ulysse ont l'imprudence d'entrer chez cette dangereuse déesse sans avoir pris aucune précaution. Elle leur fait d'abord un fort bon accueil. On leur sert à manger. Elle leur présente d'un vin délicieux : mais elle mêle dans tout ce qu'on leur sert un poison secret, propre à leur faire perdre absolument le souvenir de leur patrie. Ensuite elle les frappe de sa baguette : ils sont changés en pourceaux, relegués dans une étable, & réduits à la vie & à la condition des bêtes. Voilà une image bien sensible du triste état où la volupté réduit un homme qui a le malheur de s'y livrer. Il est vrai qu'Ulysse échape aux dangereux attrait de Circé. C'est qu'il ne s'y étoit exposé que par la nécessité de délivrer ses compagnons ; & Mercure étoit venu exprès lui montrer une racine, seule capable de le garantir du funeste poison de cette déesse. Horace semble supposer qu'il ne but point, comme avoient fait ses compagnons, la liqueur que Circé lui présenta : en

a Ac mihi quidem videntur huc omnia esse referenda ab iis qui præ sunt aliis, ut ii qui eorum in imperio erunt, sint quàm beatissimi... Est autem non modò ejus qui so-

ciis & civibus, sed etiam ejus qui servis, qui mutis pecudibus præsit, eorum quibus præsit commodis utilitatisque servire. *Cic. lib. 1. epist. 1. ad Quint. frat.*

quo'il est contraire à Homère. Ses vers sont trop beaux, pour n'être pas ici rapportés.

Sirenum voces & Circes pocula nosti :
Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset ,
Sub domina meretrice fuisset turpis & extors ;
Vixisset canis immundus , vel amica luto sus .

Horat. op. 2.
lib. 1.

S I R E N E S .

Homère par cette ingénieuse fable, l'une des plus belles de l'antiquité, nous a voulu faire connoître qu'il y a des plaisirs qui paroissent fort innocens, & qui sont pourtant très-dangereux. Les Syrènes étoient des espèces de nymphes marines, qui par la douceur de leur voix & l'harmonie de leurs chants attiroient dans le précipice ceux qui avoient la curiosité de les entendre. C'est pourquoi un poëte les appelle fort spirituellement, *la douce peine, la joie cruelle, l'agréable mort des passions.*

Marial.

Sirenas, hifarem navigantium poenam,
Blandasque mortes, gaudiumque crudelē,
Quas nemo quondam deferebat auditas,
Fallax Ulysses dicitur reliquisse.

Ulysse, averti du danger où il alloit être exposé, avoit pris la précaution de boucher les oreilles de tous ses compagnons avec de la cire, & pour lui il s'étoit fait lier à un mât, pour être en état d'entendre les Sirènes sans péril. Quand il fut près de leur demeure: *Approchez, lui dirent-elles d'une voix harmonieuse, approchez de nous, généreux Prince, qui méritez tant d'éloges, & qui êtes l'ornement & la gloire des Grecs.* Voilà le premier appas, auquel il est rare d'échapper, la louange, la flatterie. *Ecoutez notre voix. Jamais personne n'a passé ici sans prêter l'oreille à nos doux concerts.* Il est assez naturel à des personnes fatiguées par une longue navigation de s'accorder cet innocent plaisir. L'exemple de tous les autres qui se le sont permis en est une nouvelle raison. *Quiconque nous a entendues, s'en retourne éga-*

D d d iij

lement instruit & charmé par nos chansons. Elles piquent en même tems & l'esprit par la curiosité, & les sens par l'attrait du plaisir. Qu'y avoit-il de criminel en tout cela ? Qu'y paroïssoit-il même de dangereux ? Cependant ç'en étoit fait d'Ulysse, si ses compagnons l'eussent crû, & l'eussent délié. Vaincu par le charme de leur voix, il ne se souvenoit plus de toutes ses belles résolutions, & des ordres qu'il avoit lui-même donnés de ne le point délier. Il avoit sauvé ses compagnons par sa prudence, en leur bouchant les oreilles avec de la cire : ils le sauvèrent à leur tour par la salutaire résistance qu'ils lui firent. Il n'est point d'autre moien d'échapper aux attraits du plaisir & de la mollesse, dangereuses Sirenes, sur-tout pour la jeunesse, que de fermer les oreilles & de fuir comme les compagnons d'Ulysse, ou d'être bien lié comme le fut Ulysse lui-même.

ARTICLE TROISIÈME.

DES DIEUX ET DE LA RELIGION.

RIEN n'est plus propre à nous convaincre de quels égaremens l'esprit humain est capable lorsqu'il s'est une fois éloigné de la véritable religion, que la description qu'Homère nous fait des dieux du paganisme. Il faut avouer qu'il nous en donne une étrange idée. Ils se querellent, ils se font des reproches, ils se disent des injures. Ils font des ligue, & prennent parti les uns contre les autres. Quelques-uns sont blessés dans des combats contre les hommes, & tout près de périr. Le mensonge, la fourberie, le vol même, sont des gentilleses parmi eux. L'adultère, l'inceste, les crimes les plus détestables perdent toute leur noirceur dans le ciel, & y sont même en honneur. En un mot, Homère a attribué à ses dieux non-seulement toutes les faiblesses de la nature humaine, mais encore toutes les passions & tous les vices des hommes ; au lieu qu'il auroit dû plutôt, comme le dit si bien Cicéron, donner aux hommes les perfections des dieux. *Humana ad deos transfudit : divina mallem ad nos.* C'est pour cette raison, comme on l'a déjà remarqué, que Platon a chassé Homère de sa république, com-

1. Tusc. n. 67.

me coupable de leze-majesté divine ; & que Pythagore a dit qu'il étoit cruellement tourmenté dans les enfers pour avoir semé dans ses poèmes des fictions si impies. Mais , selon la remarque d'Aristote , il n'a fait en cela que suivre ce que la renommée avoit publié avant lui. De tels excès nous montrent ce que nous devons à notre Libérateur.

D'un fond si noir & si ténébreux sortent pourtant de vives étincelles de lumière , bien capables d'éclairer l'esprit : restes précieux de ces vérités primitives que l'auteur de la nature avoit gravées dans le cœur de l'homme , & qu'une tradition constante & universelle y a conservées malgré la corruption générale. C'est à ces maximes fondamentales de la religion qu'il faut sur-tout avoir soin de rendre attentifs les jeunes gens. Je me contenterai d'en rapporter ici quelques-unes , qui sont les plus importantes.

1. Un Dieu suprême , unique , tout-puissant , dont les décrets forment la destinée.

Malgré cette multiplicité monstrueuse de dieux qui paroît dans Homère , on voit clairement que ce poète reconnoît un premier Etre , un dieu supérieur , de qui tous les autres dieux étoient dépendans. Jupiter parle & agit par-tout en maître , comme étant infiniment supérieur en pouvoir & en autorité à tous les autres dieux ; comme pouvant par une seule parole les chasser tous du ciel , & les précipiter dans le fond du tartare , comme l'ayant fait à l'égard de quelques-uns d'eux : & tous généralement reconnoissent sa supériorité & son indépendance. Un endroit seul suffira pour nous faire connoître quelle idée les anciens avoient de Jupiter.

» Ce maître du tonnerre avoit appelé tous les dieux à
 » une assemblée. Ils se placent tous autour de son trône II. VIII. 1.
32.
 » avec un silence respectueux , il leur parle en ces termes :
 » Dieux & déesses , écoutez-moi , & qu'aucun de vous ne
 » s'avise d'enfreindre ce que j'aurai dit , ni de s'opposer à
 » mes ordres , mais qu'on s'y soumette , afin que j'exécute
 » mes décrets éternels. Celui de vous qui descendra pour
 » secourir les Troiens ou les Grecs , encourra mon indigna-

» tion , & ne regagnera l'Olympe qu'après avoir été trai-
 » té d'une manière peu convenable à un dieu : ou plutôt
 » je le précipiterai dans les profonds abymes du Tartare
 » ténébreux , ^a dans ces cavernes affreuses de fer & d'ai-
 » rain qui sont sous la terre , & autant au-dessous de l'em-
 » pire des morts , que le ciel est au-dessus de la terre. Vous
 » connoîtrez alors combien je suis plus puissant que tous
 » les dieux. Et pour vous convaincre de ma puissance , sus-
 » pendez du haut des cieux une chaîne d'or , & tâchez de
 » la tirer en bas tous tant que vous êtes de dieux & de dées-
 » ses. Tous vos efforts ensemble ne pourront jamais m'é-
 » branler , ni me faire descendre en terre. Et moi , quand
 » il me plaira , je vous enlèverai tous sans peine , vous ,
 » la terre & la mer. Et si je lie ensuite cette chaîne au som-
 » met de l'Olympe , toute la nature suspendue demeurera
 » là sans action : tant mon pouvoir surpasse celui de tous
 » les dieux & de tous les hommes , quand même ils uni-
 » roient leurs forces. A ces terribles menaces tous les dieux
 » demeurèrent étonnés & interdits. Ils reconnoissent que
 » la force de Jupiter est invincible , & que rien ne peut lui
 » résister. «

M. Boivin
 Apol. d'Hom.

Après cela on ne doit pas être surpris que le poète re-
 présente Jupiter comme auteur de la *destinée* , qui n'est au-
 tre chose que la loi émanée de lui , & à laquelle tout est
 soumis & dans le ciel & sur la terre. Le destin selon lui ,
 c'est le décret de Jupiter : Διὸς βουλὴ. Ce décret est ce qui fixe
 les événemens. C'est là proprement cette nécessité , cette
 loi irrévocable , à laquelle Jupiter lui-même est soumis ...
 Et une preuve que cette doctrine est la doctrine d'Homé-
 re , c'est qu'il n'a jamais parlé de la *fortune* , τύχη ; & que par
 conséquent on ne connoissoit point de son tems cette di-
 vinité aveugle que les siècles suivans ont adorée.

Æn. 6. 577.

a Porta adversa , ingens , solidoque adamante columnæ ;
 Bis patet in præceps tantùm , tenditque sub umbras ,
 Quantum ad æthereum cœli suspectus Olympum.

2. Providence

2. Providence qui préside à tout, qui régle tout.

L'idée qu'avoient les payens d'une Providence qui régle tout, qui préside à tout, même aux plus petits évènements, & qui pour cela doit descendre dans un détail infini, ne pouvoit être que l'effet d'une tradition aussi ancienne que le monde, & qui avoit pris sa source dans la révélation.

Le bon pasteur Eumée attribue l'heureux succès de ses soins à la protection de Dieu, *qui a beni son labeur dans tout ce qui lui a été confié*. On croit entendre Laban qui parle de même à Jacob : *J'ai reconnu par expérience que Dieu m'a beni à cause de vous*. Odys. XIV.
65.
Gen. 30. 27.

Ulysse reconnoit que *c'étoit Dieu qui lui avoit envoyé une chasse abondante*. C'est selon les principes de la même théologie que Jacob répondit à son pere, qui s'étonnoit de ce qu'il étoit sitôt revenu de la chasse : *Dieu a voulu que ce que je desirois se présentât tout d'un coup à moi*. Odys. IX. 158.
Gen. 27. 20.

C'est une suite du principe où l'on étoit du tems d'Homère, que le destin, c'est-à-dire la Providence, étend ses soins jusques sur les animaux. En parlant d'une colombe, il dit que *le destin ne vouloit pas qu'elle fût prise*. Tout le monde sait ce que dit Jesus Christ, sur le même sujet : *Il ne tombe aucun passereau sans l'ordre de votre Pere*. II. XXI. 495.
Math. 10. 29.

Après cela il ne faut pas s'étonner qu'Homère fasse dépendre de la Providence tout ce qui arrive aux hommes, & jusqu'au moment précis où chaque chose arrive, comme le séjour d'Ulysse dans l'île d'Ogygie, *d'où il ne devoit sortir que dans le tems que les dieux avoient marqué pour son retour à Ithaque*. Odys. I. 17.

Il n'y a rien où le hazard semble dominer davantage que dans le sort. Cependant on en attribuoit l'effet à Jupiter, puisqu'on lui adressoit des prières pour le faire réussir ; comme on le voit lorsqu'il s'agit de tirer au sort qui combattra contre Hector. Cette même vérité est remarquée bien nettement dans l'Ecriture : *Les billets du sort se jettent dans un pan de la robe : mais c'est le Seigneur qui en dispose*. II. VII. 179.
Prov. 16. 33.

Tome I.

Eee

II. XXIV.
525-533.

Homère peint d'une manière admirable cette attention de la Providence sur les hommes par l'ingénieuse fiction des deux tonneaux, qui marque que c'est elle seule qui régle & dispense les biens & les maux. » Les dieux, » dit Achille, ont voulu que les chagrins & les larmes » composassent le tissu de la vie des misérables mortels : » & seuls ils vivent exemts de toutes sortes de peines. » Car aux deux côtés du formidable trône de Jupiter » il y a deux tonneaux inépuisables, remplis des présens » que ce dieu fait aux hommes. L'un est plein de maux, » & l'autre de biens. Celui pour qui le maître du ton- » nerre puise également dans ces tonneaux, mene une » vie mêlée, où le bonheur & le malheur se suivent ré- » ciproquement : & celui pour lequel il ne puise que » dans le tonneau funeste, est accablé de toutes sortes » de maux. L'affreuse malédiction le poursuit toute la » vie : il est l'objet de la haine des dieux, & du mépris » des hommes. « »

II. VII. 69.
& XXII. 205.

Prov. 16. 11.

Dan. 5. 27.

Le poète, par une seconde fiction, non moins noble que la première, montre que cette dispensation de biens & de maux se fait avec une souveraine équité, en mettant dans la main de Jupiter des balances d'or dans lesquelles il pèse la destinée des mortels : ce qui signifie que c'est la Providence qui préside à tous les événemens, qui régle les châtimens & les récompenses, qui en détermine le tems & la mesure, & que les décrets sont toujours fondés sur la justice. C'est ce que l'Ecriture dit en un mot d'une manière fort vive : *Pondus & statera judicia Domini* ; & dont on voit un exemple terrible dans Balthasar, qui ayant été pesé dans la balance, ne fut pas trouvé de poids : *Appensus es in statera, & inventus es minus habens*.

Au reste quelques beaux & solides que soient tous ces sentimens d'Homère sur la Providence, il ne faut pas croire que ce poète se soutienne également par-tout, & qu'il pense toujours bien sur ce sujet. Son Jupiter n'est pas capable d'une attention continuelle : soit distraction, soit lassitude & besoin de se reposer, il ne peut pas voir

tout ce qui se passe. Neptune qui épioit l'occasion d'aid^{er} les Grecs , profite d'un moment favorable où Jupiter avoit détourné les yeux de dessus les Troiens. Junon avoit trouvé le moien de l'endormir , afin de pouvoir pendant son sommeil exciter une tempête contre Hercule : & lontems auparavant elle avoit bien sù le tromper en avançant la naissance d'Eurysthée , qui par là devint maître d'Hercule contre l'intention de Jupiter. Chez les auteurs payens la lumière est toujours mêlée de ténèbres.

II. XIII. 1.
66.

II. XIV. 250.

II. XIX. 95.
66.

3. *C'est de Dieu que viennent tous les biens , tous les talens , tous les succès.*

Cette vérité si fondamentale dans la religion , brille de toutes parts dans Homère ; & ce seroit une négligence bien condamnable de ne l'y pas remarquer avec soin. Je ne ferai qu'indiquer les endroits.

Selon lui , tout généralement vient des dieux. L'homme ne peut être heureux , s'ils ne bénissent sa naissance & son mariage : deux époques de la vie les plus considérables. Ce sont eux qui donnent une femme prudente & habile , capable de gouverner sagement la maison. C'est d'eux qu'on doit attendre le plus doux fruit du mariage , c'est-à-dire des enfans sages & réglés.

Odys IV. 208.
211. & L. XV.
26.

Le choix que les hommes font des différentes professions qu'ils embrassent en suivant le penchant naturel qui les y porte , vient de Dieu. C'est dans cette vûe qu'il leur distribue différens talens : aux uns le don de la parole , aux autres celui de la musique , qui renferme la poésie , à celui-ci le courage , à l'autre la sagesse.

Odys XIV.
227.

On voit bien , dit quelque part Ulysse , que les dieux n'accordent pas à un homme tous les avantages. Il y en a qui sont peu favorisés du côté de la beauté & de la taille : mais en récompense les dieux leur donnent le rare talent de la parole , qui les élève infiniment au-dessus du reste des hommes , & les fait considérer com-

Odys VIII.
167-177.

E e e ij

me des espèces de divinités. D'autres au contraire semblent le disputer aux immortels pour la beauté : mais cette beauté en eux est muette & stupide , & l'on pourroit dire qu'ils sont un corps sans ame.

C'est Dieu qui anime les paroles des sages , & qui leur donne la force de persuader. Achille étoit demeuré inflexible aux remontrances des trois députés. Nestor ne perd point toute espérance , & il exhorte Patrocle à faire encore de nouveaux efforts. » Tachez par vos conseils de vaincre le ressentiment trop obstiné du grand Achille. » Qui sait si quelque dieu favorable ne vous donnera pas la force de le toucher & de le persuader ?

C'est Dieu qui donne la réputation , la renommée , la gloire. *Οκ δὲ Διὸς τιμὴ ἔχουδ' ὀνόμα'. Jupiter donne & ôte le courage aux hommes comme il lui plaît : il est le maître , & tout dépend de lui. Les dieux tiennent entre leurs mains la victoire , & la donnent comme il leur plaît.* Ces maximes sont répandues par-tout dans Homère , & tous ses héros en paroissent bien convaincus. Hector , qui avoit toujours jusques-là paru intrépide , prend la fuite , parce que Jupiter lui a ôté la force & le courage , & il en apporte lui-même cette raison. » Ce n'est , dit-il , ni le combat ni le nombre des ennemis qui m'épouvante : c'est Jupiter lui-même , Jupiter dont les conseils sont toujours plus forts que les conseils des hommes , qui remplit de fraieur les plus intrépides , & qui ôte la victoire comme il lui plaît. « La même maxime se trouve encore mot à mot dans le livre précédent.

Il en est de même de la sagesse. Elle ne peut venir que de Dieu. Lui seul peut ouvrir les yeux aux hommes , & dissiper leurs ténébres. C'est ce que le prophète roi lui demande si souvent : *Illumina oculos meos . . . Revela oculos meos.* Et c'est la vérité que le poète a voulu nous insinuer quand il dit que Minerve fit tomber des yeux de Diomède le nuage qui les couvroit. La même déesse ailleurs produit un effet tout contraire. On avoit proposé deux avis dans l'assemblée des Troïens. Celui d'Hector qui étoit

II. V. 127.

II. XVIII.
310-313.

très mauvais & très pernicieux fut généralement applaudi & suivi, sans que personne fit la moindre attention à celui de Polydamas qui étoit très salutaire. La raison qu'en apporte le poète, c'est que Minerve leur avoit ôté le bon sens & toute sagesse. C'est ce que David demandoit à Dieu par ces belles paroles : *Infatua, queso, Domine, consilium Achitophel*. Pénélope parle en ce sens à Euryclée.

» Jusqu'ici, lui dit-elle, vous étiez un modèle de bon sens
 » & de prudence. Il faut que les dieux vous aient tout-à-
 » coup renversé l'esprit. Il dépend d'eux de rendre folle
 » la personne la plus sensée, & de la plus insensée d'en faire
 » une personne très sage.

2. Reg. 15. 31.

Odyf. XXIII.
10-14.

4. Conséquences de la vérité précédente.

Tout vient des dieux : il ne faut donc point tirer vanité des talens qu'ils nous ont donnés. C'est ce qu'Agamemnon représente à Achille, que son courage rendoit fier & intraitable. *Vous ne respirez, lui dit-il, que querelles, que guerres, & que combats. Si vous êtes si vaillant, d'où vous vient votre valeur ? n'est-ce pas Dieu qui vous l'a donnée ?* par où il lui fait assez entendre qu'il n'y a rien de plus ridicule, ni de plus injuste que de s'enorgueillir d'un bien qui ne vient pas de nous. S. Paul le dit plus clairement : *Qu'avez-vous que vous n'avez pas reçu ? & si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu ?*

II. I. 177. 178.

I. Cor. 4. 7.

Tout vient des dieux : Il faut donc tout attendre d'eux, & mettre en eux sa confiance. Diomède n'attend rien de son courage, & reconnoît que tous les efforts des Grecs seront inutiles, parce que Jupiter favorise les Troiens, & qu'il a résolu de leur donner la victoire : mais aussi il espère vaincre Hector, si quelque dieu l'assiste. Hector lui-même ose tout espérer du secours des dieux. » Je sai, dit-il
 » en parlant à Achille, que vous êtes vaillant, & que je
 » le suis beaucoup moins que vous : mais c'est de la seule
 » volonté des dieux que dépend le succès des combats.

II. XI. 317.

365.

II. XX. 434.
437.

» Qui fait si , quoique j'aie moins de valeur , je ne vous
 » arracherai pas la vie avec ce fer ? il fait aussi bien percer
 » que le vôtre. » Ulysse voiant son fils effraïé du dessein
 qu'il avoit d'aller attaquer seul avec lui les Princes qui
 étoient en très grand nombre : » Croiez-vous , lui dit-il ;
 » que la déesse Minerve , & son pere Jupiter , soient un
 » assez bon secours , ou si nous en chercherons quelque au-
 » tre ? Et dans un autre endroit il parle encore avec plus
 d'assurance. » Si vous daignez m'assister , grande Miner-
 » ve , fussent-ils trois cens , je les attaquerai seul , & je suis
 » sûr de les vaincre. On reconnoit ici le langage de Da-
 vid. *Si consistant adversum me castra , non timebit cor meum.*
Si exurgat adversum me praelium , in hoc ego sperabo.

Odyf. XVII.
160.

Odyf. XIII.
389-391.

Ps. 26.

Tout vient des dieux : Il faut donc s'adresser à eux par la prière , pour en obtenir les biens dont on a besoin. Il n'y a presque point de page dans Homère qui n'inculque cette vérité. Si un dard lancé à propos porte & frappe , si un voyage réussit , si un discours fait impression sur les esprits , si quelqu'un terrasse son ennemi , en un mot si l'on réussit en quelque chose que ce puisse être , tout succès heureux est attribué à la prière : & au contraire on voit que plusieurs manquent la victoire , parce qu'ils ont manqué de prier les dieux.

Qu'il me soit permis de copier ici tout au long ce que dit Homère du pouvoir & de l'efficace des prières sur l'esprit des dieux , & de rapporter l'admirable caractère qu'il en fait. C'est dans le neuvième livre de l'Iliade , où Phénix tâche d'apaiser la colere inflexible d'Achille.

Il. IX. 492-
510.

» Mon cher Achille , domtez cette impérieuse colere
 » qui vous domine. Il ne vous sied pas d'avoir un cœur im-
 » pitoiable. Les dieux , plus puissans que vous & d'une
 » nature plus excellente , les dieux mêmes se laissent fléchir. L'encens , les humbles vœux , les libations , la
 » douce odeur des sacrifices , les prières des hommes , tout
 » cela détourne leur colere quand on les a offensés , quand
 » on a violé leurs commandemens. Les Prières sont des
 » déesses. Toutes difformes qu'elles paroissent , boîteuses ,
 » louches , ridées , elles sont filles du grand Jupiter. Elles

» marchent sur les pas de l'injurieuse Até, & prennent
 » soin de remédier aux maux qu'elle fait. La déesse mal-
 » faisante est forte & robuste. Elle a le pié ferme. Elle les
 » devance toutes de bien loin. Elle court légèrement par
 » toute la terre. Elle imprime ses pas sur les têtes des or-
 » gueilleux mortels. Elle prend plaisir à affliger les hom-
 » mes. Les Prières viennent après, & réparent ses outra-
 » ges. Quiconque a reçu avec respect les saintes filles de
 » Jupiter dès le moment qu'il les a vû approcher, elles
 » l'ont toujours récompensé libéralement, elles l'ont exau-
 » cé à leur tour dès qu'il les a invoquées. Mais lorsqu'on
 » les a rebutées par un dur refus, alors ces déesses s'en-
 » vont trouver le fils de Saturne : alors elles prient Jupi-
 » ter leur pere de punir celui qui les a méprisées, & de
 » lui donner pour compagne l'outrageuse Até. O mon-
 » cher Achille, ne refusez pas aux filles de Jupiter un hon-
 » neur qui leur appartient.»

On sera bien aise de trouver ici les réflexions de Me Dacier sur cet endroit d'Homère, l'un des plus beaux qui se trouvent dans les auteurs anciens.

Dans tout ce que nous avons de plus belle poésie, dit-elle, je ne croi pas qu'il y ait rien de plus noble, de plus poétique & de plus heureusement imaginé, que cette fiction qui personifie les prières & l'injure, en leur donnant toutes les qualités, tous les sentimens, & tous les traits de ceux qui font l'injure, & qui ont recours aux prières.

Les Prières sont filles de Jupiter. Car c'est Dieu qui inspire les prières, & qui enseigne aux hommes à prier. *Elles sont boiteuses, ridées, &c.* Ceux qui prient ont un genoux en terre, le visage ridé & baigné de pleurs, n'osent lever les yeux; sont tremblans & humiliés.

L'Injure altière, &c. Cette déesse est appelée *Até* dans le grec, & l'on en voit une belle description dans le 19^e livre de l'Iliade, que l'on pourra consulter. L'Injure au pié léger marche la première : car les violens & les emportés sont prompts à commettre le mal. L'humble Prié-

re la suit , & il n'y a que la prière qui puisse réparer les maux que l'Injure a faits,

Elles l'écourent à leur tour dans ses besoins , &c. Voila une grande vérité marquée bien clairement : Que pour être exaucé des dieux , & en obtenir le pardon , il faut écouter les prières des hommes qui nous ont offensés , & leur pardonner leurs fautes.

Elles prient leur pere de donner pour compagne à celui qui les a méprisées l'outrageuse Até. Que ce retour me paroît beau ! Naturellement les Prières suivent l'Injure , pour guérir les maux qu'elle a faits. Mais quand on a méprisé & rejeté les Prières , l'Injure les suit à son tour pour les venger , & elle les suit par l'ordre même de Jupiter , qui s'en sert pour faire exécuter les ordres de sa justice.

Je dois encore , en finissant cet article , avertir que c'est principalement sur la matière qui y est traitée qu'on peut voir à quelles ténèbres l'homme a été livré depuis le péché. Les payens attribuoient à Dieu seul généralement tous les biens , excepté celui qui en dépend davantage , qui est le plus estimable de tous , & qui seul à proprement parler mérite ce nom , je veux dire la vertu. C'est pour cela qu'ils s'adrescoient à leurs dieux pour en obtenir tous les autres avantages comme le remarque Cicéron ; mais ils n'avoient recours qu'à eux-mêmes pour se procurer la vertu & la sagesse : *Judicium hoc omnium mortalium est , fortunam à Deo petendam , à se ipso sumendam esse sapientiam.* Ils étoient fort fidèles à leur rendre grâces des autres biens : mais persuadés qu'ils ne devoient leur vertu qu'à eux-mêmes & à leur propre volonté , il ne leur venoit pas même dans l'esprit d'en remercier les dieux. *Num quis , quod bonus vir esset , gratias diis egit unquam ?* On peut consulter l'endroit de Cicéron que j'ai cité , où ce principe est étendu fort au long. Horace l'a abrégé en un seul vers , où il parle de Jupiter :

Det vitam , det opes : animum æquum mi ipse parabo.

Par où il marque clairement , que les biens qui ne dépendent

Lib. 3. de
Nat. Deor. 86-
88.

pendent pas de notre liberté sont au pouvoir des dieux, mais que l'homme n'a besoin que de soi-même pour devenir sage & tranquille. Et c'est dans le même sens qu'Homère fait ainsi parler Pélée à Achille : *Mon fils*, lui dit-il, *Minerve & Junon vous accorderont la victoire, si elles le jugent à propos : mais c'est à vous de modérer votre fierté, & de réprimer votre colère.*

Τέκνον ἐμόν, χάριτος μὲν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη
Δώσουσ', αἶψα ἐθέλωσι· σὺ δὲ μεγαλήτορα θυμὸν
Ἴχεν ἐν γῆθεσσιν.

II. XI. 254.
256.

5. Immortalité de l'ame. Peines & récompenses après la mort.

Il faudroit étrangement s'aveugler pour ne pas reconnoître par tout dans Homère que l'opinion de l'immortalité de l'ame étoit de son tems une opinion dominante, ancienne, universelle. Sans parler de beaucoup d'autres preuves, il ne faut que lire ce que dit ce poëte de la descente d'Ulysse dans les enfers.

Cette autre vérité, qui est une suite de la première, que les vertus sont récompensées & les crimes punis dans l'autre vie, n'y est pas marquée moins clairement. Homère nous représente Minos dans les enfers, qui le sceptre à la main rend justice aux morts assemblés en foule autour de son tribunal, & prononce des jugemens irrévocables qui décident pour toujours de leur sort.

Odyss. XI.
567. &c.

Ce que dit Homère des profonds abymes du Tartare ténébreux, de ces cavernes affreuses de fer & d'airain qui sont sous la terre, où les parjures sont éternellement punis, & où Jupiter menace de précipiter quiconque des dieux même osera défobéir à ses ordres, nous fait assez connoître ce que pensoient les payens des peines qu'on souffre dans l'autre vie.

II. VIII. 13.
16. & 4. 111.
279.

Ce que dit le même poëte de la déesse Até, fille de Jupiter, ce démon de discorde & de malédiction, dont l'emploi est de tendre des pièges, & de faire du mal à tous les

II. XIX. 90.
&c.

334 DE LA LECTURE D'HOMERE.

hommes, que le maître des dieux dans sa juste colère, avoit précipité du ciel avec serment qu'elle n'y rentreroit jamais : tout cela, dis-je donne lieu de croire que l'histoire des anges apostats, ennemis des hommes, appliqués à leur nuire, opposés à leur bonheur, & relegués pour toujours dans les enfers, n'étoit pas inconnue aux anciens.





LIVRE QUATRIÈME.

D E

LA RHETORIQUE.



QUOIQUE les qualités naturelles soient le principal fondement de l'éloquence, & que quelquefois elles suffisent seules pour y réussir ; on ne peut nier cependant que l'art & les préceptes ne puissent être d'un grand secours à l'orateur ; ^a soit pour lui servir de guides en lui donnant des règles sûres , qui apprennent à discerner le bon du mauvais , soit pour cultiver & perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

Ces ^b préceptes , fondés sur les principes du bon sens & de la droite raison , ne sont autre chose que des observations judicieuses , faites par d'habiles gens sur les discours des meilleurs orateurs , qu'on a ensuite rédigées

^a Ego in his præceptis hanc vim & hanc utilitatem esse arbitror , non ut ad reperendum quid dicamus arte ducamur , sed ut ea quæ natura , quæ studio , quæ exercitatione consequimur , aut recta esse confidamus , aut prava intelligamus ; cum , quò referenda sint , didiceri-

mus. *Cic. 2. de orat. n. 232.*

^b Ego hanc vim intelligo esse in præceptis omnibus , non ut ea secuti oratores eloquentiæ laudem sint adepti ; sed , quæ sua sponte homines eloquentes facerent , ea quosdam observasse , atque id egisse. Sic esse non eloquentiam ex artificio ,

F f f ij

par ordre, & réunies sous de certains chefs : ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'étoit pas née de l'art, mais que l'art étoit né de l'éloquence.

Il est aisé par-là de comprendre que la rhétorique sans la lecture des bons écrivains, est une science stérile & muette, & qu'ici, comme dans tout le reste, ^a les exemples ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet, au lieu que le rhéteur se contente de montrer comme de loin aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'orateur semble les prendre par la main, & les-y faire entrer.

Comme donc le but qu'on se propose dans la classe de rhétorique est de leur apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les règles qu'on leur a données, & à imiter les modèles qu'on leur a mis devant les yeux : tout le soin des maîtres, par rapport à l'éloquence, se réduit à trois choses, aux préceptes de rhétorique, à la lecture des auteurs, & à la composition.

Quintilien nous apprend que de son tems la seconde de ces trois parties étoit absolument négligée, & que les rhéteurs donnoient tout leur tems aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de composition qui régnoit alors, qu'on appelloit déclamation, & qui fut une des principales causes de la corruption de l'éloquence, ils entroient dans un détail des préceptes très long, & dans des questions très épineuses, & souvent assez inutiles : c'est ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien, si excellente d'ailleurs, paroît en plusieurs endroits fort ennuyeuse. Il avoit le goût trop bon pour ne pas sentir que la lecture des auteurs est une des parties les plus essentielles de la rhétorique, & la plus capable de former l'esprit des jeunes gens. Mais, quelque bonne volonté qu'il eût, il ne lui fut pas possible de résister au torrent, ^b & il se vit obligé malgré lui de se conformer en public à une coutume qu'il avoit trouvée généralement établie, se

^a *Ed artificium ex eloquentia natum.*
1. de orat. n. 146.

^a *In omnibus ferè minùs valent præcepta quàm experimenta. Quintil. l. 2. c. 5.*

^b *Ceterùm, sentientibus jam tum optima, duz res impedimento fuerunt: quod & longa consuetudo aliter docendi fecerat legem, &c. Quintil. lib. 2. cap. 5.*

réservant à suivre en particulier la méthode qu'il jugeoit la meilleure.

C'est celle qui domine maintenant dans l'Université de Paris, & à laquelle on n'est parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement sur cette partie, qui regarde la lecture & l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain sens être renfermées dans celle-ci.

CHAPITRE PREMIER. DES PRECEPTES DE RHÉTORIQUE.

LA BONNE manière d'apprendre la rhétorique, seroit de la puiser dans les sources même, je veux dire dans Aristote, Denys d'Halicarnasse, Longin, Cicéron, & Quintilien. Mais comme la lecture de ces auteurs, surtout des Grecs, est beaucoup au-dessus de la portée des écoliers, tels qu'on les reçoit maintenant en rhétorique, les professeurs peuvent se réserver le soin de leur expliquer de vive voix les solides principes qui se trouvent dans ces grands maîtres d'éloquence, dont ils doivent avoir fait une étude particulière, & se contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Cicéron & de Quintilien, où seront traitées les matières qu'ils leur expliqueront. Car il seroit ce me semble honteux, qu'on sortît de rhétorique sans avoir quelque idée & quelque connoissance des auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de succès.

CE qu'il y a de plus important dans la rhétorique, ne consiste pas tant dans les préceptes en eux-mêmes, que dans les réflexions qui les accompagnent, & qui en montrent l'usage. On peut connoître le nombre des différentes parties du discours, celui des Tropes & des Figures, en savoir très exactement les définitions, & n'en être pas pour cela plus habile dans la composition. Cela est uti-

E f f iij,

le, & nécessaire même jusqu'à un certain point, mais ne suffit pas : ce n'est là que comme le corps & l'extérieur de la rhétorique. Si l'on n'y ajoute les observations qui rendent raison & qui montrent l'effet de chaque précepte, c'est un corps sans ame. Quelques exemples éclairciront ma pensée.

C'EST UNE des règles de l'Exorde, que l'orateur, pour se concilier la bienveillance des Juges, doit parler fort modestement de lui-même, ne point trop montrer son éloquence, & rendre même suspecte, s'il le peut, celle de l'avocat qui plaide contre lui. Ce précepte est fort bon, & très nécessaire : mais les réflexions que Quintilien y ajoute, sont d'un bien plus grand prix. ^a » Il est naturel, dit-il, qu'on se sente porté d'inclination pour ceux » qui sont les plus sçiables ; & un Juge religieux écoute » volontiers un avocat qu'il regarde comme incapable de » surprendre sa religion, & dont il ne croit point devoir » se défier. De là, ajoute-t-il, le soin qu'avoient les anciens de cacher leur éloquence, bien différent de la vanité des orateurs de notre siècle, qui ne songent qu'à » la montrer & à l'étaler. «

Il en rapporte ailleurs une autre raison encore plus belle, puisée dans la nature même, & fondée sur la connoissance du cœur de l'homme. ^b » Il ne sied jamais à per- » sonne, dit-il, de se vanter soi-même : mais un orateur » sur-tout a mauvaise grace de tirer vanité de son élo- » quence. Cela rebute ses auditeurs, & souvent même le » rend odieux. Car il y a naturellement dans le cœur de » l'homme je ne sais quoi de grand, de noble, d'élevé, » qui fait qu'il ne peut rien souffrir au-dessus de lui. C'est » pourquoi nous relevons volontiers ceux que nous trou-

^a In his quoque commendatio ta-
cita, si nos infirmos & impares in-
geniis contrà agentium dixerimus...
est enim naturalis favor pro labo-
rantibus ; & judex religiosus liben-
tissimè patronum audit, quem justi-
tiæ suæ minimè timet. Inde illa ve-
terum circa occultandam eloquen-
tiam simulatio, multùm ab hac no-

strorum temporum jactatione di-
versa. *Quintil. lib. 4. cap. 1.*

^b Omnis sui vitiosa jactatio est,
eloquentiæ tamen in oratore præci-
puè ; assertque audientibus non fa-
stidium modò, sed plerumque etiam
odium. Habet enim mens nostra
sublime quiddam, & erectum, &
impatiens superioris. Ideoque ab-

» vons abbattus, ou qui s'abaissent eux-mêmes ; parce que
 » cela nous donne un air de supériorité, & que cet état
 » d'abaissement ne laissant plus de lieu à la jalousie, un sen-
 » timent naturel de bonté en prend aussitôt la place. Au
 » contraire, celui qui se fait trop valoir, blesse notre or-
 » gueil, en ce que nous croions qu'il nous rabaisse & nous
 » méprise, & qu'il ne semble pas tant s'élever lui-même ;
 » que faire descendre les autres au-dessous de lui. «

ON MET ordinairement la brièveté entre les qualités
 que doit avoir la Narration, & on la fait consister à ne
 dire que ce qu'il faut : *quantum opus sit*. Si ce précepte
 n'est développé, il n'éclaire pas beaucoup l'esprit, & peut
 induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien, le met
 dans tout son jour. ^a » Quand j'avertis que la brièveté
 » consiste à ne dire que ce qu'il faut, je ne prétens pas
 » que l'orateur doive se borner à ce qui suffit pour ex-
 » poser simplement le fait. La narration, pour être cour-
 » te, ne doit pas manquer de graces : autrement elle se-
 » roit sans art, & ennuiroit. Car le plaisir trompe & amu-
 » se, & ce qui plaît paroît moins durer ; de même qu'un
 » chemin riant & uni, quoique plus long, fatigue moins
 » qu'un chemin plus court qui seroit escarpé ou desagréa-
 » ble. «

ON SENT bien ^b que de telles réflexions peuvent
 beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'éloquen-
 ce, & servent même à former & à nourrir le stile : au lieu
 que les préceptes, quand on les traite d'une manière si

jectos, aut summittentes se, libenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur; & quoties discessit æmulatio, succedit humanitas. At, qui se supra modum extollit, premere ac despicere creditur; nec tam se majorem, quam minores ceteros facere. *Quintil. lib. 11. cap. 1.*

^a Quantum opus est autem, non ita solum accipi volo, quantum ad judicandum sufficit: quia non inornata debet esse brevitās, alioqui sit indocta. Nam & fallit voluptas, &

minus longa quæ delectant videntur; ut amœnum ac molle iter, etiam si est spatii amplioris, minus fatigat quam durum arduumque compendium. *Quintil. lib. 4. cap. 2.*

^b His omnibus admiscebitur dicendi ratio... quæ alere facundiam, vires augere eloquentiæ possit. Nam plerumque nudæ illæ artes, nimia subtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid est in oratione generosius, & omnem succum ingenii bibunt, & ossa detegunt. *Quintil. Proœm. lib. 1.*

nue & si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit ; & qu'à décharner le discours , en ne lui laissant ni force , ni agrément.

M^r Hersan , ancien Professeur au Collège du Plessis , sous qui j'ai eu le bonheur d'étudier trois années entières , & qui a contribué à former plusieurs des plus habiles maîtres qui ont paru depuis lui dans l'Université , avoit composé dans ce genre une excellente rhétorique , où il avoit fait entrer tout ce qu'il y a de plus exquis dans les anciens. Mais il faudroit un tems trop considérable pour la dicter , ce qui est un grand inconvénient : & d'ailleurs j'avoue qu'il me paroitroit plus utile de faire lire les plus beaux endroits des anciens rhéteurs dans la source même.

IL ME semble donc que pour ménager le tems , qui est fort précieux dans les études , il seroit à souhaiter qu'on se servît dans l'Université d'une rhétorique imprimée , qui fût courte , nette , précise ; qui donnât des définitions bien exactes ; qui joignît aux préceptes quelques réflexions & quelques exemples ; & qui indiquât sur chaque matière les beaux endroits de Cicéron , de Quintilien , & même de Longin , dont on a une si bonne traduction. On liroit aux jeunes gens dans la classe une partie de ces endroits , & ils pourroient eux mêmes consulter les autres.

Je sens bien qu'il est difficile pour ne pas dire impossible , de bien faire tout cela dans le cours d'une année : & le meilleur conseil qu'on puisse donner aux parens qui souhaiteront que leurs enfans fassent un solide progrès dans cette classe , qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reste de leur vie quelque profession qu'ils doivent embrasser , c'est de les y faire rester pendant deux ans. Quel moien en effet que des écoliers , presque encore enfans , peu avancés pour le jugement , peu formés dans la connoissance & dans l'usage de la langue latine , & pour l'ordinaire peu laborieux , puissent dans un espace si court saisir les préceptes d'un art si important ?

Les Romains avoient bien une autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menoit à tout ce qu'il y avoit

avoit de plus grand, la Jeunesse dont on prenoit quelque soin s'y appliquoit sérieusement, & passoit plusieurs années sous les maîtres de rhétorique, comme on le voit dans Quintilien. Mais dès-lors même, comme s'en plaint un ancien, on se relâchoit quelquefois de cette excellente discipline, & des peres ambitieux, uniquement occupés du soin d'avancer leurs enfans, les pouissoient précipitamment dans le barreau avec des études mal digérées, comme s'il étoit aussi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat. Au lieu que s'ils les avoient fait passer par les différens degrés des études ordinaires, s'ils leur avoient laissé le tems de se mûrir l'esprit par une lecture solide des auteurs, de se remplir des principes de la bonne philosophie, de se former un stile exact & correct, ils les auroient mis en état de soutenir dignement tout le poids & toute la majesté de l'éloquence.

CHAPITRE SECOND.

DE LA COMPOSITION.

C'EST sur tout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque chose d'eux-mêmes, & qu'on les forme avec plus de soin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, & qui est comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réussir, ils doivent avoir fait dans les autres classes, par la lecture des auteurs, un amas & une provision des termes & des manières de parler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire, en sorte que, lorsqu'il s'agira d'exprimer quelque pensée, & de la revêtir de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche trésor, toutes les expressions dont ils auront besoin.

ARTICLE PREMIER.

Des matières de Composition.

LES MATIÈRES de composition sont une espèce de plan que le maître trace aux écoliers, pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire sur le sujet qu'on leur donne à composer.

On peut donner ce plan, ou de vive voix, en proposant dans la classe aux écoliers un sujet à traiter sur le champ, & les aidant à trouver des pensées, à les arranger, à les exprimer : ou par écrit, en dictant sur quelque sujet une matière de composition qui soit digérée, qui fournisse plusieurs pensées, qui en prescrive l'ordre, & qui ne demande presque que d'être étendue & ornée.

De ces deux manières, la première est la moins pratiquée, mais elle n'est pas la moins utile ; & je suis persuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'essai, on reconnoitra par l'expérience que rien n'est plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour l'invention, que de les faire ainsi composer de tems en tems en sa présence, en les interrogeant de vive voix, & leur faisant trouver ce que l'on peut dire sur un sujet. Je donnerai dans la suite quelques modèles de ces sortes de matières de composition.

IL EST naturel de commencer par les matières les plus faciles, & le plus à la portée des jeunes gens, telles que sont les fables : & pour cela il ne sera pas inutile de leur faire lire pendant les premières semaines celles de Phédre, qui sont un modèle parfait pour cette sorte de composition.

On pourra y joindre quelques-unes de celles de la Fontaine, qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de pensées qu'il n'y en a dans celles de Phédre, comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laissée sur le rat de ville & le rat de campagne.

On fera succéder à ces fables de petites narrations, d'abord très simples, ensuite plus ornées : des lieux com-

muns : des parallèles , soit entre de grands hommes d'un caractère différent dont on leur aura appris l'histoire ; soit entre différentes professions , comme on voit que Cicéron dans son plaidoyer pour Muréna compare ensemble l'art militaire & la jurisprudence ; soit entre différentes actions , comme le même Cicéron dans le beau discours qu'il fit pour Marcellus , compare les vertus guerrières de César avec sa clémence. Ces sortes de matières fournissent beaucoup , & donnent lieu de trouver bien des pensées.

Les discours , les harangues , sont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique ; & par cette raison il est juste de les réserver pour la fin.

LES MATIÈRES de composition , soit latines soit françoises , que le maître donnera , doivent être travaillées avec soin , & c'est de là que dépend principalement le succès des écoliers. Il faut , comme le remarque Quintilien , leur applanir dans le commencement toutes les difficultés , & leur donner des matières proportionnées à leurs forces , & qui soient presque toutes digérées. Après qu'ils auront été pendant quelque tems exercés de la sorte , il ne faudra plus que les mettre , pour parler ainsi , sur la voie , & leur tracer légèrement le plan de ce qu'ils auront à dire , pour les accoutumer peu à peu à marcher seuls & sans secours. Ensuite on ne fera pas mal de les abandonner entièrement à leur propre génie , de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui , ils ne contractent une sorte de paresse & d'engourdissement , qui les empêche de faire aucun effort , & de rien trouver d'eux-mêmes. ^a C'est à peu près ce que nous voions que font les oiseaux. Tant que leurs petits sont tendres & foibles , ils leur apportent à manger. Quand ils sont devenus un peu plus forts , la mere les accoutume à sortir du nid , & leur apprend à voler en voltigeant el-

Quintil. lib.
2. cap. 7.

a Cui rei simile quiddam facientes aves cernimus ; quæ teneris infirmisque foetibus cibos ore suo collatos partiuntur : at cum visi sunt adulti , paululum egredi nidis , &

circumvolare sedem illam præcedentes ipsæ docent : tum expertas vires libero cælo suæque ipsorum fiduciam permittunt. Quintil. lib. 2. cap. 7.

G g ij

le-même à l'entour. Enfin quand elle a essayé leurs forces, elle leur fait prendre l'effor, & les abandonne à eux-mêmes.

ENTRE les devoirs du Professeur de rhétorique, la manière de corriger les compositions des écoliers est un des plus importants, & n'est pas des moins difficiles. Les réflexions que fait Quintilien sur cette matière sont tout-à-fait judicieuses, & peuvent beaucoup servir aux maîtres. Ils y apprendront sur-tout à éviter un défaut essentiel dans leur profession, & d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'esprit & de trop de délicatesse, qui est de pousser trop loin l'exacritude & la sévérité en corrigeant les compositions des jeunes gens.

Quintilien avoit parlé de deux sortes de narrations : l'une sèche & sans grace ; l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens. C'est un défaut, dit-il, de part & d'autre : » le premier pourtant, qui marque » disette & stérilité, est pire que le dernier, qui est causé par trop d'abondance & de richesse. Car il ne faut » ni exiger ni attendre un discours parfait d'un enfant : » mais j'augurerai bien d'un esprit fécond, d'un esprit » qui fait produire de lui-même, & faire de nobles efforts, » dût-il quelquefois se laisser emporter. Je ne hai point » que dans cet âge il y ait quelque chose à retrancher. Je » veux même qu'un maître, comme une bonne nourrice, » plein d'indulgence pour ses tendres élèves, leur donne » une douce nourriture, & les laisse se remplir de ce qu'il » ya de plus agréable & de plus fleuri comme d'un lait délicieux. Permettons-leur de s'égaier un peu, de prendre quelques hardiesses, d'inventer, & de se plaire dans ce qu'ils inventent, quoique leurs productions ne soient

a Vitium utrumque : pejustamen illud quod ex inopia, quam quod ex copia venit. Nam in pueris oratio perfecta nec exigi, nec sperari potest : melior autem est indoles læta generosique conatus, & vel plura iusto concipiens interim spiritus. Nec unquam me in his discen-tis annis offendat, si quid superfue-

rit. Quin ipsis doctoribus hoc esse curæ velim, ut teneras adhuc mentes more nutricum mollius alant, & satiari veluti quodam jucundioris disciplinæ lacte patiantur. Audeat hæc ætas plura, & inveniat, & inventis gaudeat ; sint licet illa interim non satis sicca & severa. Facile remedium est ubertatis : steri-

» encore ni châtiées, ni justes. On remédie facilement au
» trop d'abondance, mais la stérilité est un mal sans remède.
» de. «

» ^a Ceux qui ont lu Cicéron, ajoute Quintilien, savent
» bien que je ne fais ici que suivre son sentiment. Voici
» comme il s'en explique au second livre de l'Orateur :
» *Je veux, dit-il, qu'un jeune homme donne carrière à son*
» *esprit, & qu'il montre de la fécondité.* La sécheresse dans
» les maîtres n'est donc pas moins à craindre, sur-tout
» pour les enfans, que ne le sont des terres arides & brulées
» pour de jeunes plantes. Un jeune homme entre
» leurs mains rampe toujours, & n'ose rien hasarder au-
» dessus de la portée la plus commune. Ce qui n'est que
» maigreur, leur paroît santé ; & ce qu'ils appellent jugement,
» est pure foiblesse. Ils se persuadent qu'il suffit
» d'être exempt de défauts : mais par là même ils tombent
» dans un grand défaut, qui est de manquer de perceptions.

» ^b Je dois avertir aussi que rien n'abbat si fort l'esprit
» des enfans, que d'avoir un maître trop sévère & trop
» difficile à contenter. Car ils se chagrinent, ils désespèrent
» du succès, & ils prennent enfin l'étude en aversion :
» ou, ce qui leur nuit autant, la crainte qu'ils ont de dire
» mal les glace à tel point, qu'ils ne tentent pas même
» de bien dire.

» ^c Qu'un maître, sur-tout par rapport à cet âge, s'applique
» que donc particulièrement à se rendre agréable, afin

lia nullo labore vincuntur.....
Quintil. lib. 2. cap. 4.

^a Quod me de his ætatibus sentire nemo mirabitur, qui apud Ciceronem legerit : *Volo enim se effe- rat in adolescente fecunditas.* Quapropter imprimis evitandus, & in pueris præcipuè, magister aridus, non minùs quàm teneris adhuc plantis siccum & sine humore ullo solum. Inde sunt humiles statim, & velut terram spectantes, qui nihil supra quotidianum sermonem attollere audeant. Macies illis pro

sanitate, & judicii loco infirmitas est : & dum satis putant vitio carere, in idipsum incidunt vitium, quòd virtutibus carent. *Ibid.*

^b Ne illud quidem quod admo- neamus indignum est, ingenia puerorum nimia interim emendationis severitate deficere. Nam & desperant, & dolent, & novissimè ode- runt : & quod maximè nocet, dum omnia timent, nihil conantur. *Ibid.*

^c Jucundus ergo tum maximè debet esse præceptor : ut, quæ alio- qui naturâ sunt aspera, molli ma-

» d'adoucir par des manières insinuanes ce qu'il y a de
 » dur dans la correction. Louer un endroit , trouver un
 » autre supportable , changer celui-ci , & dire pourquoi
 » il le change ; raccommo^der celui-là en y mettant un peu
 » du sien : voila comme il doit s'y prendre. «

» ^a La différence de l'âge en doit mettre aussi dans la
 » manière de corriger les compositions , & l'on doit de-
 » mander plus ou moins , selon que les écoliers sont plus
 » ou moins avancés. Pour moi , quand je vois des en-
 » fans qui égaioient un peu trop leur stile , & dont les
 » pensées étoient plus hardies que solides : Quant à pré-
 » sent , leur disois je , cela est bien : mais il viendra un tems
 » que je ne vous passerai pas la même chose. Par là ils
 » se trouvoient flatés du côté de l'esprit , & n'étoient
 » point trompés du côté du jugement.

Je n'ai rien à ajouter à de si excellentes réflexions , sinon
 ce que Quintilien lui-même y ajoute dans un autre en-
 droit , où il traite des devoirs & des qualités d'un bon
 maître. » ^b Qu'il ne refuse point aux jeunes gens , dit-il ,
 » la louange qu'ils méritent ; mais aussi qu'il ne la prodi-
 » gue pas : car l'un jette dans le découragement , & l'au-
 » tre donne une sécurité dangereuse. Quand il trouvera
 » quelque chose à corriger , qu'il ne soit ni amer , ni of-
 » fensant. Rien ne leur donne tant d'aversion pour l'é-
 » tude , que de se voir continuellement repris avec un air
 » chagrin , qui semble venir d'un esprit de haine. «

On voit par cet admirable endroit de Quintilien , dont
 je n'ai rapporté qu'une partie , que le devoir du maître en
 corrigeant les compositions de ses écoliers , est de ne se

au leniantur : laudare aliqua , ferre
 quædam , mutare etiam , reddita
 eorum id fiat ratione ; illuminare in-
 terponendo aliquid sui. *Ibid.*

^a Aliter autem alia ætas emen-
 danda est , & pro modo virium exi-
 gendum & corrigendum opus. So-
 lebam ego dicere pueris aliquid au-
 sis licentius aut lætius , laudare il-
 lud me adhuc : venturum tempus ,
 quo idem non permitterem. Ita &
 ingenio gaudebant , & judicio non

fallebantur. *Ibid.*

^b In laudandis discipulorum di-
 ctionibus nec malignus , nec effu-
 sus : quia res altera tædium laboris ,
 altera securitatem parit. In emen-
 dando quæ corrigenda erunt , non
 acerbus , minimèque contumelio-
 sus. Nam id quidem multos à pro-
 posito studendi fugat , quod qui-
 dam sic objurgant , quasi oderint.
Quintil. lib. 2. cap. 2.

pas contenter de blâmer les expressions & les pensées qui lui paroîtront mauvaises , mais d'en rendre en même tems la raison , & d'y en substituer d'autres ; de leur fournir sur le champ quelques phrases , quelques périodes , qui relevent & embellissent leurs compositions ; de les leur faire retoucher une seconde fois , quand il n'en aura pas d'abord été content ; de leur dicter de tems en tems des matières corrigées au moins en partie , qui leur servent de modèles ; & sur-tout de ne les point rebuter par un air trop sévère , mais de les animer & de les encourager par l'espérance du succès , par des louanges dispensées à propos & avec mesure , & par tous les moyens qui peuvent exciter parmi les jeunes gens l'émulation & l'amour du travail.

CETTE émulation est un des grands avantages des collèges : & Quintilien ne manque pas de le faire valoir comme une des plus fortes raisons qui doivent faire préférer l'éducation publique à celle qui se fait en particulier.

» « Un enfant , dit-il , ne peut apprendre chez lui que
» ce qu'on lui enseigne , mais dans les écoles il apprend
» encore ce qu'on enseigne aux autres. Il verra tous les
» jours son maître approuver une chose , corriger l'autre ,
» blâmer la paresse de celui-ci , louer la diligence de ce-
» lui-là. Tout lui servira : l'amour de la gloire lui donne-
» ra de l'émulation : il aura honte de céder à ses égaux :
» il voudra même surpasser les plus avancés. Voilà ce qui
» donne de l'ardeur à de jeunes esprits : & quoique l'am-
» bition soit un vice , on en peut tirer du bien , & la ren-
» dre utile.

Il parle ensuite de la coutume de distribuer les places dans la classe une fois chaque mois , & il ne manque pas de jeter à son ordinaire de l'agrément & de l'esprit dans

a Adde quòd domi ea sola discere potest , quæ ipsi præcipiuntur : in schola , etiam quæ aliis. Audiet multa quotidie probari , multa corrigi : proderit alicujus objurgata defecta , proderit laudata industria :	excitabitur laude æmulatio : turpe ducet cedere pari , pulcrum superasse majores. Accendunt omnia hæc animos : & licet ipsa vitium sit ambitio , frequenter tamen causa virtutum est. <i>Quintil. lib. 1. cap. 3.</i>
--	--

des choses qui paroissent si petites & si communes. »^a On établissoit, dit-il, régulièrement des examens pour juger du progrès des écoliers : & quels efforts ne faisons-nous point pour remporter la palme ? Mais d'être le premier de la classe & à la tête des autres, c'étoit sur-tout ce qui faisoit l'objet de notre ambition. Au reste ce n'étoit point une affaire décidée sans retour & pour toujours. A la fin du mois, celui qui avoit été vaincu pouvoit prendre sa revanche, & renouveler la dispute, qui n'en devenoit que plus échauffée. Car l'un dans l'attente d'un nouveau combat n'oublioit rien pour conserver son avantage ; & l'autre trouvoit dans sa honte & dans sa douleur des forces pour se relever de sa défaite. Je puis assurer que cela nous donnoit plus de courage & d'envie d'apprendre, que ni les exhortations de nos maîtres, ni la vigilance de nos surveillans, ni les vœux pressés de nos parens.

Me seroit-il permis de mêler mes réflexions & mes pratiques à celles d'un aussi grand maître que Quintilien ? A la coutume de donner régulièrement les places chaque mois, dont il parle ici, & qui ne doit jamais être négligée, même dans les classes les plus avancées, j'en avois ajouté une qui m'étoit d'un grand secours. C'étoit de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auroient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois pour remporter le prix il falloit avoir surpassé deux fois ses compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres, je les séparois des plus forts, & leur proposois aussi des récompenses. Par-là je tenois toujours la classe en haleine : toutes les compositions étoient travaillées comme celles où il s'agissoit des places : & les écoliers étoient comme des soldats qui attendent à cha-

^a Hujus rei judicia præbebantur. Ea nobis ingens palmæ contentio. Ducere verò classē multo pulcherrimum. Nec de hoc semel decretum erat : tricesimus dies reddebat victo certaminis potestatem. Ita nec superior successu curam remittebat ; & dolor victum ad depellendam igno-

miniam concitabat. Id nobis aciores ad studia dicendi faces subdidisse, quàm exhortationes docentium, pædagogorum custodiam, vota parentum, quantum animi mei conjectura colligere possum, contenderim. *Ibid.*

que

que instant le signal du combat , & qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE SECOND.

Essai de la manière dont on peut former les jeunes gens à la Composition , soit de vive voix , soit par écrit.

Le moyen le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de composer , c'est de les exercer d'abord de vive voix à la composition sur des matières traitées par de bons auteurs , soit latins , soit françois. Comme le maître aura bien lu auparavant l'endroit qu'il aura choisi , qu'il en aura bien étudié l'ordre , l'économie , les preuves , les pensées , les tours , & les expressions ; il lui sera facile , en aidant les écoliers par quelques ouvertures , de leur faire trouver à eux-mêmes sur le champ une partie de ce qu'il faudra dire , & la manière même à peu près dont chaque pensée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort sur chaque partie , on leur lira l'endroit de l'auteur , dont on tâchera de leur développer tout l'art & toutes les beautés. Quand on les aura ainsi exercés de vive voix pendant quelque tems , on leur donnera par écrit des matières de composition , tirées aussi , s'il se peut , des bons auteurs , pour les travailler au logis avec plus de loisir.

J'en proposerai quelques modèles dans l'un & dans l'autre genre. Je n'apporterai ici qu'un seul endroit tiré des auteurs latins , parce qu'on en trouvera plusieurs autres dans la suite. Le récit de l'aventure arrivée à Canius , cité au nombre VI. de l'Article premier , où l'on traite du Genre simple ; & le combat des Horaces & des Curiaces , qui sera rapporté Art. 11. du §. 11. où il s'agit des pensées ; pourront servir de modèles pour les Narrations.

1. *Eloge de la clémence de César.*

Marcellus en toute occasion s'étoit déclaré contre César d'une manière tout-à-fait injurieuse , & sans garder au-

Tome I.

H h h

cun ménagement. Néanmoins quand ce dernier fut revenu vainqueur à Rome, il voulut bien, à la prière du Sénat, pardonner à Marcellus, & lui rendre ses bonnes grâces.

Il s'agit de faire valoir cette action. Pour cela il est assez naturel de la comparer avec les victoires de César, & de lui donner la préférence. Ce sera donc là comme la PROPOSITION, à laquelle tout ce lieu commun se rapportera : *La clémence que César vient de faire paroître en pardonnant à Marcellus, l'emporte de beaucoup sur toutes ses victoires.*

Mais cette proposition doit être traitée avec beaucoup d'art & de délicatesse. On demande aux écoliers s'il n'est point à craindre que cette comparaison, qui va, ce semble, à diminuer l'éclat des victoires, ne blesse un conquérant, fort jaloux ordinairement de cette gloire. On leur fait entendre que le moien de prévenir ce mauvais effet, est de commencer par accorder de grandes louanges aux actions guerrières de César. Et c'est ce que Cicéron fait d'une manière merveilleuse. Cette règle de rhétorique sera expliquée dans la suite sous le titre de *Précautions oratoires.*

Pro Marcel.
n. 4-10.

* *Nulius tantum est flumen ingenii, nulla dicendi aut scribendi tanta vis tantaque copia, quæ, non dicam exornare, sed enarrare, C. Cæsar, res tuas gestas possit: tamen hoc affirmo, & hoc pace dicam tua, nullam in his esse laudem ampliolem, quàm eam, quam hodierno die consecutus es. Soleo sæpe ante oculos ponere, idque libenter crebris usurpare sermonibus, omnes nostrorum Imperatorum, omnes exterarum gentium potentissimorumque populorum, omnes clarissimorum Re-*

» * Jamais l'éloquence avec toutes ses richesses & toute sa pompe, jamais les plus beaux génies ne pourront, César, soutenir la grandeur de vos exploits, loin d'y pouvoir ajouter un nouveau lustre par la manière de les raconter. J'ose cependant assurer, & vous me permettez de le dire ici en votre présence, que parmi

» tant d'actions si éclatantes il n'en est point qui vous soit plus glorieuse que celle dont nous venons d'être les témoins. Je pense souvent en moi-même, & je me fais un vrai plaisir de le publier, que les hauts faits de nos plus célèbres guerriers, ceux des plus illustres Potentats, ceux des plus belliqueuses nations de l'univers, ne

gum res gestas , cum tuis nec contentionum magnitudine , nec numero praeliorum , nec varietate regionum , nec celeritate conficiendi , nec dissimilitudine bellorum posse conferri : nec verò disjunctissimas terras citius cujusquam passibus potuisse peragrari , quàm tuis , non dicam cursibus , sed victoriis illustratæ sunt. (alias , lustratæ sunt.) Quæ quidem ego nisi ita magna esse fatear , ut ea vix cujusquam mens aut cogitatio capere possit , amens sim : sed tamen sunt alia majora.

Après qu'on a pris cette précaution , on vient à comparer les actions guerrières de César avec la clémence qu'il a fait paroître en rétablissant Marcellus ; & l'on préfère celle-ci aux autres par trois raisons , qui peuvent aisément venir dans l'esprit des jeunes gens , du moins les deux premières.

I. RAISON. Un Général n'a pas seul toute la gloire d'une victoire , au lieu que celle de la clémence que César vient de montrer , lui est propre & personnelle. Voila la proposition simple. L'éloquence consiste à l'étendre , à la développer , & à la mettre dans tout son jour. Par des interrogations faites à propos , on conduit les jeunes gens à trouver eux-mêmes plusieurs choses qui partagent avec le Général la gloire des combats : & ils ajoutent qu'il n'en est pas ainsi de celle que César s'est acquise en pardonnant à Marcellus.

** Nam bellicas laudes solent quidam extenuare verbis , easque detrahere ducibus , communicare cum militibus , ne propria sint imperatorum. Et certè in armis militum virtus , lo-*

» peuvent entrer en comparaison
 » avec les vôtres , soit qu'on exa-
 » mine la grandeur des guerres , ou
 » la multitude des batailles , ou la
 » variété des pays , ou la rapidité
 » du succès , ou la diversité des en-
 » treprises. Vous avez soumis par
 » vos victoires un grand nombre
 » de régions séparées les unes des
 » autres par de vastes espaces , &
 » vous les avez parcourues en con-
 » quérant avec autant de vitesse
 » qu'auroit pu faire un voiageur.
 » Il faudroit s'aveugler volontaire-

» ment pour ne pas convenir que
 » de tels exploits ont une grandeur
 » qui passe presque tout ce que nos
 » idées nous en peuvent représenter.
 » Il y a néanmoins encore quelque
 » chose de plus grand & de plus
 » admirable.

* Car pour ce qui est des actions
 » guerrières , il se trouve des gens
 » qui prétendent en diminuer l'é-
 » clat , en soutenant que le soldat
 » en partage la gloire avec le Chef,
 » qui dès-là ne peut se l'approprier.
 » En effet la valeur des troupes ,

H h h ij

corum opportunitas , auxilia sociorum , classes , commeatus , multum juvant. Maximam verò partem quasi suo jure Fortuna sibi vindicat , & quicquid est prosperè gestum , id penè omne ducit suum.

** At verò hujus gloriæ , C. Cæsar , quam es paulo antè adeptus , socium habes neminem. Totum hoc , quantumcumque est , quod certè maximum est , totum est , inquam , tuum. Nihil sibi ex ista laude centurio , nihil præfèctus , nihil cohors , nihil turma decerpit. Quin etiam illa ipsa rerum humanarum domina Fortuna , in istius se societatem gloriæ non offert. Tibi cedit : tuam esse totam & propriam fatetur. Nunquam enim temeritas cum sapientia commiscetur , nec ad consilium casus admittitur.*

2. RAISON. Il est moins difficile de vaincre des ennemis , que de surmonter les passions.

*** Domuisti gentes immunitate barbaras , multitudine innumerabiles , locis infinitas , omni copiarum genere abundantes : sed tamen ea vicisti quæ & naturam & conditionem ut vinci possent habebant. Nulla est enim tanta vis , tanta copia , quæ non ferro ac viribus debilitari frangique possit. Verùm animum vincere , iracundiam cohibere , victoriam temperare ,*

» l'avantage des lieux , les secours
» des alliés , les armées navales , la
» facilité des convois , tout cela sans
» doute contribue beaucoup à la
» victoire : La Fortune sur-tout se
» croit en droit de s'en attribuer la
» plus grande partie , & se regar-
» de presque comme la seule &
» unique cause des heureux succès.

» * Mais ici vous n'avez point de
» compagnon ni de concurrent qui
» puisse vous disputer la gloire que
» votre clémence vient de vous ac-
» querir. Quelque brillante qu'elle
» soit , & elle l'est infiniment , vous
» la possédez seul toute entière. Ni
» le soldat , ni l'officier , ni les trou-
» pes de pié , ni celles de cavalerie
» n'y peuvent prétendre. La For-
» tune même , cette fiere maitresse
» des événemens humains , ne peut

» rien vous dérober de cet honneur :
» elle vous le cede entièrement , &
» avoue qu'il vous appartient en
» tout & en propre ; puisque la té-
» mérité & le hazard ne se trouvè-
» rent jamais où président la sa-
» gesse & la prudence.

» ** Vous avez soumis des peuples
» innombrables , répandus en beau-
» coup de pays différens , formida-
» bles par leur férocité , pourvus
» abondamment de tout ce qui est
» nécessaire pour se défendre. Mais
» après tout vous n'avez vaincu
» pour lors que ce qui étoit de na-
» ture & de condition à être vain-
» cu : car il n'est rien de si puissant
» ni de si redoutable , dont le fer &
» la force ne puissent enfin venir à
» bout. Mais se domter soi-même ,
» étouffer son ressentiment , met-

adversarium nobilitate , ingenio , virtute præstantem , non modò extollere jacentem , sed etiam amplificare ejus pristinam dignitatem : hæc qui faciat , non ego eum cum summis viris comparo , sed simillimum Deo judico.

3. RAISON. Il y a dans les combats quelque chose de tumultueux , qui même dans le récit qu'on en entend faire , cause je ne sai quel trouble : au lieu que les actions de bonté & de clémence flatent agréablement l'esprit & gagnent le cœur de tous ceux qui en entendent parler.

** Itaque , C. Cæsar , bellicæ tuæ laudes , celebrabuntur illæ quidem non solum nostris , sed penè omnium gentium literis atque linguis ; neque ulla unquam ætas de tuis laudibus conticescet : sed tamen ejusmodi res , etiam dum audiuntur aut dum leguntur , obstrepi clamore militum videntur & tubarum sono. At verò cum aliquid clementer , mansuetè , justè , modèratè , sapienter factum , in iracundia præsertim quæ est inimica consilio , & in victoria quæ naturà insolens & superba est , aut audimus , aut legimus : quo studio incendimur , non modò in gestis rebus , sed etiam in fictis , ut eos sæpe , quos nunquam vidimus , diligamus ?*

*** Te verò , quem præsentem intuemur , cujus mentem sen-*

tre un frein à la victoire ; relever un ennemi abattu , un ennemi considérable par sa naissance , par son esprit , par son courage , & non seulement le relever , mais le faire monter à un plus haut point de fortune qu'il n'étoit avant sa chute : en user ainsi , c'est se rendre , je ne dis pas comparable aux plus grands hommes , mais presque semblable aux dieux.

* Vos conquêtes , César , se lisent à la vérité dans nos annales , & dans celles de presque tous les peuples , & la postérité la plus reculée ne se taira jamais sur vos louanges. Mais lorsqu'on lit ou qu'on entend le récit des guerres & des batailles , il arrive je ne sai comment que l'admiration qu'elles excitent , est en quelque

sorte troublée par le cri tumultueux des soldats , & par le son éclatant des trompettes. Au contraire le récit d'une action où paraissent la clémence , la douceur , la justice , la modération , la sagesse , principalement si elle est faite malgré la colère toujours ennemie des réflexions , & dans la victoire naturellement superbe & insolente : le récit , dis-je , de cette action , même dans des histoires qui sont feintes , produit en nous une si douce & si vive impression d'estime & d'amour pour ceux qui en sont les auteurs , que nous ne pouvons nous empêcher de les chérir , quand bien même nous ne les aurions jamais connus.

** Vous donc , que nous avons le bonheur de voir de nos yeux ,

H h h iij

usque & os cernimus, ut, quicquid belli fortuna reliquum rei-publicæ fecerit, id esse salvum velis, quibus laudibus effere-mus? quibus studiis prosequemur? qua benevolentia complecte-mur? Parietes medius fidius, C. Cæsar, ut mihi videtur, hu-jus curiæ sibi gratias agere gestiunt, quòd brevi tempore fu-tura sit illa auctoritas in his majorum suorum & suis sedibus.

Matière de Composition françoise donnée par écrit.

IL S'AGIT de faire voir combien M. de Turenne faisoit paroître de piété & de religion au milieu même des combats & des victoires.

L'Orateur commencera par un lieu commun, où il montrera combien il est difficile à un Général qui se trouve à la tête d'une armée nombreuse, de ne pas s'élever par l'orgueil, & de ne se pas croire infiniment au-dessus des autres. Les dehors même de la guerre, le bruit des armes, les cris, &c. contribuent à lui faire oublier ce qu'il est, & ce qu'est Dieu. C'est pour lors que les Salomonées, les Antiochus, les Pharaons, ont l'audace & l'impiété de se regarder comme des divinités. Mais aussi la religion & l'humilité ne paroissent jamais avec plus d'éclat que lorsque dans ces occasions elles rendent l'homme soumis à Dieu.

C'est dans ces occasions que M. de Turenne faisoit paroître plus de piété. On l'a vu souvent s'écarter dans les bois, & malgré la pluie & la boue se prosterner par terre pour adorer Dieu. Il faisoit dire la Messe tous les jours dans son camp, & y assistoit avec une singulière dévotion.

Dans le feu même du combat, dans le tems où le suc-

» dont nous connoissons les dispo-
 » sitions & les sentimens les plus
 » intimes; vous, dont tous les des-
 » seins ne tendent qu'à conserver à
 » la République tout ce que la fu-
 » reur de la guerre a épargné: par
 » quelles louanges, par quelles dé-
 » monstrations de zèle & de respect
 » pourrons-nous vous témoigner

» notre reconnoissance? Oui, Cé-
 » sar, tout est sensible ici à une tel-
 » le générosité, même ces murail-
 » les, qui voudroient, ce sem-
 » ble, marquer leur allégresse de
 » ce que vous allez leur rendre leur
 » ancien éclat, & rétablir le Senat
 » dans son ancienne autorité.

«ès paroissoit infailible, & où de toutes parts on lui annonçoit une victoire assurée, il réprimoit la joie des Officiers, en leur disant : » Si Dieu ne nous soutient, & s'il » n'acheve son ouvrage, il y a encore assez de tems pour » être battus.

En faisant relire cette matière, on avertit les jeunes gens des endroits qu'il faut étendre, & on leur donne des ouvertures pour les aider à trouver des pensées.

Matière précédente traitée par M. Mascaron dans l'oraison funèbre de M. de Turenne.

« NE PENSEZ PAS, Messieurs, que notre Héros perdît » à la tête des armées, & au milieu des victoires, ces » sentimens de religion. Certes, s'il y a une occasion au » monde où l'ame pleine d'elle-même soit en danger » d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatans, où » un homme par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, & par » le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes; & rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration, ou de fraieur. Les dehors même de la guerre, le son des instrumens, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commentement, le progrès, & la consommation de la victoire, les cris différens des vaincus & des vainqueurs, attaquent l'ame par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse & de modération, elle ne connoit ni Dieu, ni elle-même. C'est alors que les impies Salomonées osent imiter le tonnerre de Dieu, & répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel. C'est alors que les sacrilèges Antiochus n'adorent que leurs bras & leurs cœurs; & que les insolens Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : C'est moi qui me suis fait moi-même. Mais aussi la religion & l'humilité paroissent-elles jamais plus majestueuses, que lorsque dans ce point de gloire & de grandeur elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission & la dépendance

» où la créature doit être à l'égard de son Dieu ?

» M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il
 » y avoit un Dieu au-dessus de sa tête , que dans ces oc-
 » casions éclatantes , où presque tous les autres l'oublient.
 » C'étoit alors qu'il redoubloit ses prières. On l'a vû
 » même s'écarter dans les bois , où la pluie sur la tête ,
 » & les genoux dans la boue , il adoroit en cette hum-
 » ble posture ce Dieu , devant qui les légions des anges
 » tremblent & s'humilient. Les Israélites , pour s'assurer
 » la victoire , faisoient porter l'Arche d'alliance dans leur
 » camp : & M. de Turenne croioit que le sien seroit sans
 » force & sans défense , s'il n'étoit tous les jours fortifié
 » par l'oblation de la divine victime qui a triomphé de tou-
 » tes les forces de l'enfer. Il y assistoit avec une dévotion
 » & une modestie capable d'inspirer du respect à ces âmes
 » dures , à qui la vûe des terribles mystères n'en inspireroit
 » pas. «

» Dans le progrès même de la victoire , & dans ces
 » momens d'amour propre , où un Général voit qu'elle
 » se déclare pour son parti , sa religion étoit en garde ,
 » pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux
 » par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain
 » tout retentissoit des cris de victoire autour de lui : en
 » vain les Officiers se flatoient , & le flatoient lui-même
 » de l'assurance d'un heureux succès. Il arrêtoit tous ces
 » emportemens de joie , où l'orgueil humain a tant de
 » part , par ces paroles si dignes de sa piété : *si Dieu ne*
 » *nous soutient , & s'il n'acheve son ouvrage , il y a encore*
 » *assez de tems pour être battus.*

Même matière tirée de M. Flechier.

L'ORATEUR commencera par dire que M. de Tu-
 renne a montré par son exemple que la piété attire les
 bons succès , & qu'un guerrier est invincible , quand il a
 beaucoup de foi. Il raportoit à Dieu seul la gloire de
 ses victoires , & ne mettoit sa confiance qu'en lui.

Il citera un fait. Ce grand homme avec peu de trou-
 pes avoit attaqué toutes les forces de l'Allemagne. Le
 combat

combat fut rude & douteux. Enfin l'ennemi commençoit à plier. Les François crient que la victoire est assurée. M. de Turenne alors leur dit : *Arrêtez, notre sort n'est pas en nos mains, & nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise* : & levant les yeux vers le ciel, il attend la victoire de Dieu seul.

L'Orateur ajoutera ici un petit lieu commun, pour montrer combien il est difficile d'être victorieux, & d'être humble tout ensemble. Deux pensées, dont chacune sera tournée en différentes manières, & montrée sous différentes faces, formeront ce lieu commun. Il est ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille, & s'en regarde comme l'auteur. Et quand même il en rend à Dieu de publiques actions de grâces, il est à craindre qu'il ne retienne en secret pour lui-même une partie de la gloire qui n'est dûe qu'à Dieu.

M. de Turenne n'agissoit pas ainsi. S'il marche, s'il défend des places, s'il se retranche, s'il combat, s'il triomphe, il attend tout de Dieu, & lui rapporte tout. Il faudra à chacune des parties mettre une pensée particulière.

» M. DE TURENNE a fait voir que le courage de-
 » vient plus ferme, quand il est soutenu par des principes
 » de religion ; qu'il y a une pieuse magnanimité, qui at-
 » tire les bons succès malgré les périls & les obstacles ;
 » & qu'un guerrier est invincible, quand il combat avec
 » foi, & quand il prête des mains pures au Dieu des ba-
 » tailles qui les conduit.

» Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la
 » lui rapporte-t-il toute entière, & ne conçoit autre con-
 » fiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur.
 » Que ne puis-je vous représenter ici une de ces impor-
 » tantes occasions où il attaque avec peu de troupes tou-
 » tes les forces de l'Allemagne ! Il marche trois jours,
 » passe trois rivières, joint les ennemis, les combat, & les
 » charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la
 » fortune est longtemps douteuse. Enfin le courage arrête
 » la multitude, l'ennemi s'ébranle, & commence à plier.
 » Il s'élève une voix, qui crie : Victoire. Alors ce Géné-
 » ral suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du com-

*Combat
d'Eintzen.*

» bat ; & d'un ton sévère : *Arrêtez*, dir-il, *notre sort n'est*
 » *pas en nos mains ; & nous serons nous-mêmes vaincus , si*
 » *le Seigneur ne nous favorise*. A ces mots il leve les yeux
 » au ciel , d'où lui vient son secours ; & continuant à don-
 » ner ses ordres , il attend avec soumission , entre l'espé-
 » rance & la crainte , que les ordres du ciel s'exécutent.
 » Qu'il est difficile , Messieurs , d'être victorieux , &
 » d'être humble tout ensemble ! Les prospérités militai-
 » res laissent dans l'ame je ne sai quel plaisir touchant ,
 » qui la remplit & l'occupe toute entière. On s'attribue
 » une supériorité de puissance & de force : on se couron-
 » ne de ses propres mains : on se dresse un triomphe se-
 » cret à soi-même : on regarde comme son propre bien
 » ces lauriers qu'on cueille avec peine , & qu'on arrose
 » souvent de son sang. Et lors même qu'on rend à Dieu
 » de solennelles actions de grâces , & qu'on pend aux
 » voutes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés &
 » sanglans qu'on a pris sur les ennemis , qu'il est dange-
 » reux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnois-
 » sance , qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur
 » des applaudissemens qu'on croit se devoir à soi-même , &
 » qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet en-
 » cens qu'on va brûler sur ses autels !

» C'est en ces occasions que M. de Turenne , se dépouil-
 » lant de lui-même , renvoioit toute la gloire à celui à qui
 » seul elle appartient légitimement. S'il marche , il re-
 » connoit que c'est Dieu qui le conduit & qui le guide.
 » S'il défend des places , il fait qu'on les défend en vain ,
 » si Dieu ne les garde. S'il se retranche ; il lui semble
 » que c'est Dieu qui lui fait un rempart , pour le mettre
 » à couvert de toute insulte. S'il combat , il fait d'où il
 » tire toute sa force ; & s'il triomphe , il croit voir dans
 » le ciel une main invisible qui le couronne.

J'AJOUTERAI ici quelques endroits tirés des meil-
 leurs auteurs , & qui me paroissent fort propres à former
 le goût des jeunes gens , soit pour la lecture , soit pour
 la composition. Ce qui fait ordinairement la plus gran-
 de beauté des discours composés dans le genre démon-
 stratif , sont les descriptions , les parallèles , les lieux com-

muns. Pour en connoître tout l'art & toute la délicatesse, il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornemens, & les exprimer d'une manière commune & ordinaire : c'est ce que j'appelle réduire les choses à une proposition simple. J'essaierai d'en donner quelques modèles dans chaque genre.

DESCRIPTIONS.

1. *Vie privée de M. de Lamoignon à la campagne pendant les vacations.*

PROPOSITION SIMPLE. Je souhaiterois pouvoir vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après les travaux du Palais, il alloit passer les vacations à Basville. Vous le verriez tantôt s'appliquant à l'agriculture : tantôt méditant les discours qu'il devoit prononcer à la rentrée du Palais : tantôt accommodant dans quelque allée de son jardin les différens des paysans.

» QUE ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après un long & pénible travail, loin du bruit de la ville, & du tumulte des affaires, il alloit se décharger du poids de sa dignité, & jouir d'un noble repos dans sa retraite de Basville ! Vous le verriez, tantôt s'adonnant aux plaisirs innocens de l'agriculture, élevant son esprit aux choses invisibles de Dieu par les merveilles visibles de la nature. Tantôt méditant ces éloquens & graves discours, qui enseignoient & inspiroient tous les ans la justice, & dans lesquels formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivait lui-même sans y penser. Tantôt accommodant les différens que la discorde, la jalousie, ou le mauvais conseil font naître parmi les habitans de la campagne ; plus content en lui-même, & peut-être plus grand aux yeux de Dieu, lorsque dans le fond d'une sombre allée, & sur un tribunal de gazon, il avoit assuré le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidoit des fortunes les plus éclatantes sur le premier trône de la Justice.

Oraison funèbre de M. de Lamoignon par M. Fleuchier.

2. *Modestie de M. de Turenne : sa vie privée.*

PROPOSITION SIMPLE. Personne n'a parlé de lui-même plus modestement que M. de Turenne. Il racontoit ses victoires les plus éclatantes ; comme s'il n'y avoit point eu de part. Au retour de ses campagnes les plus glorieuses , il fuioit les applaudissemens , & craignoit de paroître devant le Roi de peur d'en être loué. C'est alors que dans une condition privée , & parmi un petit nombre d'amis , il s'exerçoit aux vertus civiles. Il se cache, il marche sans suite & sans équipage : mais tout le monde le remarque & l'admire.

Oraison funèbre de M. de Turenne , par M. Flechier.

» QUI FIT jamais de si grandes choses ? qui les dit
 » avec plus de retenue ? Remportoit-il quelque avantage : à l'entendre , ce n'étoit pas qu'il fût habile , mais
 » l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille : il n'oublioit rien , sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions
 » qui l'avoient rendu si célèbre : on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur , & l'on doutoit si c'étoit lui
 » qui se trompoit , ou la renommée. Revenoit-il de ces
 » glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel : il fuioit les acclamations populaires ; il rougissoit de ses
 » victoires ; il venoit recevoir des éloges comme on vient
 » faire des apologies , & n'osoit presque aborder le Roi ,
 » parce qu'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquoit jamais
 » de l'honorer.

» C'est alors que dans le doux repos d'une condition
 » privée , ce Prince se dépouillant de toute la gloire qu'il
 » avoit acquise pendant la guerre , & se renfermant dans
 » une société peu nombreuse de quelques amis choisis ,
 » s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses
 » discours , simple dans ses actions , fidèle dans ses amitiés ,
 » exact dans ses devoirs , réglé dans ses desirs , grand même dans les moindres choses. Il se cache : mais sa réputation le découvre. Il marche sans suite & sans équipage :
 » mais chacun dans son esprit le met sur un char de triom-

» phe. On compte, en le voiant, les ennemis qu'il a vain-
 » cus, non pas les serviteurs qui le suivent. Tout seul qu'il
 » est, on se figure autour de lui ses vertus & ses victoires
 » qui l'accompagnent. Il y a je ne sai quoi de noble dans
 » cette honnête simplicité ; & moins il est superbe, plus il
 » devient vénérable.

3. *Réception honorable de M. de Turenne par le Roi
 au retour de ses campagnes. Sa modestie.*

PROPOSITION SIMPLE. Autrefois, sous les Empe-
 reurs, les plus grands Capitaines au retour de leurs cam-
 pagnes étoient obligés d'éviter la rencontre de leurs
 amis, & de rentrer de nuit dans la ville, de peur de
 blesser la jalousie du Prince, qui les recevoit très froide-
 ment, après quoi ils demeuroient confondus dans la fou-
 le. M. de Turenne a eu le bonheur de vivre sous un Roi
 qui le combloit de louanges, & l'auroit comblé de bien-
 faits, s'il l'avoit voulu souffrir. Il revenoit de ses campa-
 gnes comme un simple particulier qui retourneroit d'une
 promenade. Les regards, les louanges, les applaudisse-
 mens de tout le peuple, ne faisoient aucune impression sur
 lui.

» PERMETTEZ-MOI de rappeler dans votre mémoire
 » ces siècles funestes de l'empire Romain, où il n'étoit
 » pas permis aux particuliers d'être vertueux & illustres,
 » parce que les vices des Princes ne laissoient ni vertu
 » ni gloire impunies. Après avoir conquis des provinces
 » & des royaumes, bien loin d'aspirer à l'honneur du triom-
 » phe, il falloit à son retour éviter la rencontre de ses
 » amis, & prendre la nuit de peur de trop arrêter les yeux
 » du public. Une embrassade froide, sans entretien, &
 » sans discours, étoit tout l'accueil que le Prince faisoit
 » à un homme qui venoit de sauver l'Empire. Du cabi-
 » net de l'Empereur où il ne faisoit que passer, il étoit
 » rejeté & confondu dans la foule des autres esclaves :
 » *Exceptusque brevi osculo, nullo sermone, turba servientium*
 » *immixtus est.*

*Oraison fu-
 nèbre de M. de
 Turenne, par
 M. Massaron.*

Tacit.

» M. de Turenne a eu le bonheur de vivre & de servir

» sous un Monarque dont la vertu ne laisse rien à crain-
 » dre à celle de ses Sujets. Il n'y a point de grandeur ni
 » de gloire qui puisse faire ombre à celle du soleil qui
 » nous éclaire ; & l'importance des services n'est jamais
 » à charge à un Prince convaincu par sa propre magna-
 » nimité qu'il les mérite. Aussi les distinctions d'estime &
 » de confiance de la part du Roi , valoient à M. de Turen-
 » ne la gloire d'un triomphe. Les récompenses fussent al-
 » lées aussi loin que ces distinctions , si le Roi eût trou-
 » vé en lui un sujet docile à recevoir des graces. Mais ce
 » qui étoit l'effet d'une sage politique dans les tems mal-
 » heureux où la vertu n'avoit rien tant à craindre que son
 » éclat , étoit en lui l'effet d'une modestie naturelle &
 » sans art.

» Il revenoit de ses campagnes triomphantes avec la
 » même froideur & la même tranquillité que s'il fût re-
 » venu d'une promenade , plus vuide de sa propre gloi-
 » re , que le public n'en étoit occupé. En vain les peuples
 » s'empressoient pour le voir. En vain dans les assemblées
 » ceux qui avoient l'honneur de le connoître le mon-
 » troient des yeux , du geste , & de la voix à ceux qui ne
 » le connoissoient pas. En vain sa seule présence , sans
 » train & sans suite , faisoit sur les ames cette impression
 » presque divine , qui attire tant de respect , & qui est le
 » fruit le plus doux & le plus innocent de la vertu hé-
 » roïque. Toutes ces choses , si propres à faire rentrer un
 » homme en lui-même par une vanité raffinée , ou à le
 » faire répandre au dehors par l'agitation d'une vanité
 » moins réglée , n'altéroient en aucune manière la situa-
 » tion tranquille de son ame ; & il ne tenoit pas à lui
 » qu'on oubliât ses victoires & ses triomphes. « [Je croi
 » qu'il faut , qu'on n'oublie. Ce peut être une faute d'im-
 » pression.]

4. Fuite de la Reine d'Angleterre sur la mer.

PROPOSITION SIMPLE. La Reine fut obligée à se re-
 tirer de son royaume. Elle partit des ports d'Angleterre
 à la vûe des vaisseaux des rebelles qui la poursuivoient de

fort près. Ce voyage étoit bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsqu'elle alloit prendre possession du sceptre de la Grande Bretagne. Pour lors tout lui étoit favorable : ici tout lui est contraire.

» LA REINE fut obligée à se retirer de son royaume.
 » En effet elle partit des ports d'Angleterre à la vûe des
 » vaisseaux des rebelles, qui la poursuivoient de si près,
 » qu'elle entendoit presque leurs cris & leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avoit
 » fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande Bretagne, elle voioit pour
 » ainsi dire les ondes se courber sous elle, & soumettre
 » toutes leurs vagues à la dominatrice des mers ! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables
 » qui avoient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt
 » sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à
 » chaque quart d'heure, n'ayant pour elle que Dieu &
 » son courage inébranlable, elle n'avoit ni assez de vents
 » ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée.

Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre par M. Bossuet.

P A R A L L E L E S.

J'appelle ainsi les endroits où l'orateur rapproche & compare ensemble des objets contraires ou différens. Ces sortes de peintures plaisent extrêmement à l'esprit par la variété des images qu'elles lui présentent, & donnent beaucoup d'agrément au discours. On en a déjà remarqué dans les descriptions précédentes : j'en rapporterai encore quelques exemples.

I. *Parallele de M. de Turenne & de M. le Cardinal de Bouillon.*

PROPOSITION SIMPLE. Pendant que M. de Turenne prenoit des places, & vainquoit les ennemis ; M. le Cardinal de Bouillon convertissoit les hérétiques, & rétablissoit les temples.

» QUELLE étoit sa joie, lorsqu'après avoir forcé des
 » villes, il voioit son illustre Neveu, plus éclatant par

Oraison funèbre de M. de Turenne, par M. Flechier.

» ses vertus que par sa pourpre , ouvrir & réconcilier des
 » Eglises ? Sous les ordres d'un Roi aussi pieux que puis-
 » sant , l'un faisoit prospérer les armes , l'autre étendoit
 » la religion : l'un abbattoit des remparts , l'autre redres-
 » soit des autels : l'un ravageoit les terres des Philistins ,
 » l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Israël.
 » Puis unissant ensemble leurs vœux , comme leurs cœurs
 » étoient unis , le Neveu avoit part aux services que l'On-
 » cle rendoit à l'Etat , & l'Oncle avoit part à ceux que
 » le Neveu rendoit à l'Eglise.

2. *Parallele des maux violens , & des maladies de langueur.*

*Oraison fu-
 nébre de M. de
 Montausier ,
 par M. Fle-
 schier.*

» IL EST VRAI qu'elle n'a pas souffert de ces cruel-
 » les pointes de douleur qui percent le corps , qui déchi-
 » rent l'ame , & qui épuisent en un moment toute la
 » constance d'un malade.... Mais si la miséricorde de
 » Dieu a adouci la rigueur de sa pénitence , sa justice en
 » a augmenté la durée ; & il n'a pas falu moins de force
 » à soutenir cette longue épreuve , que si elle avoit été
 » plus courte & plus rigoureuse.

» En effet dans les maux violens la nature se recueille
 » le tout entière , le cœur se munit de toute sa constan-
 » ce. On sent beaucoup moins , à force de trop sentir ;
 » & si l'on souffre beaucoup , on a toujours la consola-
 » tion d'espérer qu'on ne souffrira pas longtemps. Mais les
 » maladies de langueur sont d'autant plus rudes , que
 » l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter & les
 » maux , & les remèdes , aussi facheux que les maux mê-
 » mes. La nature est tous les jours plus accablée : les
 » forces diminuent à tous momens , & la patience s'af-
 » foiblit aussi bien que celui qui souffre.

3. *Parallele.*

3. *Parallele. La Reine servant les pauvres à l'Hôpital , & prenant part à la gloire & aux triomphes du Roi.*

» COMPAGNES fideles de sa piété qui la pleurez au-
 » jourd'hui , vous la suiviez quand elle marchoit dans
 » cette pompe chrétienne ; plus grande dans ce dépouil-
 » lement de sa grandeur , & plus glorieuse lorsqu'entre
 » deux rangs de pauvres , de malades , ou de mourans ,
 » elle participoit à l'humilité & à la patience de JESUS-
 » CHRIST , que lorsqu'entre deux haies de troupes vi-
 » ctorieuses , dans un char brillant & pompeux , elle
 » prenoit part à la gloire & aux triomphes de son Epoux.

*Oraison fu-
 nébre de la
 Reine , par M.
 Flechier.*

4. *Parallele d'un Juge méchant & d'un Juge ignorant.*

» IL AUROIT cru manquer à la partie la plus es-
 » sentielle de son état , si comme il sentoît ses intentions
 » droites , il ne les rendoit éclairées. Aussi disoit-il or-
 » dinairement , qu'il y avoit peu de différence entre un
 » Juge méchant , & un Juge ignorant. L'un au moins a
 » devant ses yeux les règles de son devoir ; & l'image
 » de son injustice : l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il
 » fait. L'un pèche avec connoissance ; & il est plus inex-
 » cusable : mais l'autre pèche sans remords , & il est plus
 » incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard
 » de ceux qu'ils condamnent ou par erreur , ou par mali-
 » ce. Qu'on soit blessé par un furieux , ou par un aveu-
 » gle , on ne sent pas moins sa blessure : & pour ceux qui
 » sont ruinés , il importe peu que ce soit ou par un hom-
 » me qui les trompe ou par un homme qui s'est trompé.

*Oraison fu-
 nébre de M. de
 Lamoignon ,
 par M. Fle-
 chier.*

L I E U X C O M M U N S .

COMME j'en ai déjà cité plusieurs , je n'en raporte-
 rai ici qu'un seul , où l'on fait voir combien l'emploi de
 Lieutenant de Police dans Paris est important & difficile.

Tome I.

K k k

M. de Fontenelle.

» LES citoyens d'une ville bien policée jouissent de
 » l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte
 » de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent ; à
 » peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité
 » des mouvemens célestes sans en avoir aucune
 » connoissance : & même, plus l'ordre d'une Police ressemble
 » par son uniformité à celui des corps célestes,
 » plus il est insensible ; & par conséquent il est toujours
 » d'autant plus ignoré, qu'il est plus parfait. Mais qui
 » voudroit le connoître & l'approfondir, en seroit effrayé.
 » Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris
 » une consommation immense, dont une infinité d'accidens
 » peuvent toujours tarir quelques sources ; réprimer
 » la tyrannie des marchands à l'égard du public, & en même
 » tems animer leur commerce ; empêcher les usurpations
 » mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler ;
 » reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent
 » si aisément y cacher une industrie pernicieuse, en purger
 » la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils peuvent lui
 » être utiles, par des emplois dont d'autres qu'eux ne se
 » chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas si bien ; tenir
 » les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité
 » qu'ils sont toujours prêts à franchir, les renfermer dans
 » l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, & ne les en
 » tirer pas même par des châtimens trop éclatans ; ignorer ce
 » qu'il vaut mieux ignorer que punir, & ne punir que rarement
 » & utilement ; pénétrer par des conduits souterrains dans
 » l'intérieur des familles, & leur garder les secrets qu'elles
 » n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire
 » usage ; être présent par tout sans être vu ; enfin mouvoir
 » ou arrêter à son gré une multitude immense & tumultueuse,
 » & être l'ame toujours agissante & presque inconnue de ce grand
 » corps ; voilà quelles sont en général les fonctions du Magistrat
 » de la Police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse
 » suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit,
 » ni par celle des vûes qu'il faut suivre, ni par l'application
 » qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut

nir, & des caractères qu'il faut prendre. Mais la voix publique répondra si M. d'Argenson a suffi à tout.

On sent bien que des modèles si beaux, si parfaits dans leur genre, proposés aux jeunes gens, soit pour objet de leur lecture, soit pour matière de leurs compositions, surtout quand ils sont expliqués & développés par un maître habile, sont fort capables de leur élever l'esprit, & de leur donner beaucoup de fécondité & d'invention. Et c'est une des raisons qui m'a porté à choisir ces exemples dans le genre démonstratif, qui est plus susceptible d'ornemens.

Quand ils auront lu un nombre assez considérable de ces endroits choisis des bons auteurs, il sera utile de leur y faire remarquer la différence des stiles & des caractères, & même les défauts, s'il s'y en rencontre, soit pour le langage, soit pour le stile.

J'en ai cité jusqu'ici que quatre auteurs; non qu'il n'y en ait encore plusieurs dont je pouvois tirer de pareils exemples: mais j'ai dû me borner à un certain nombre; & ceux-ci se sont trouvés sous ma main. Ils sont tous excellens: mais aucun d'eux ne ressemble aux autres, ils ont chacun un caractère particulier qui les distingue; & peut-être ne sont-ils pas exempts de tout défaut.

CE QUI domine dans M. Flechier, est une pureté de langage, une élégance de stile, une richesse d'expressions brillantes & fleuries, une grande beauté de pensées, une sage vivacité d'imagination, & ce qui en est une suite, un art merveilleux de peindre les objets, & de les rendre comme sensibles & palpables.

Mais il me semble qu'on voit régner dans tous ses écrits une sorte de monotonie & d'uniformité. Presque par tout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manières. L'antithèse saisit presque toutes ses pensées, & souvent les affoiblit, en voulant les orner. Cette figure, quand elle est rare, & placée à propos, produit un bel effet. Ainsi elle termine heureusement le magnifique éloge que M. Flechier fait du Roi Louis XIV. *Toujours Roi par autorité, & toujours Pere par tendresse.* Quand elle roule sur un jeu de mots, elle est moins estimable: *Heureux qui*

Oraison funèbre de M. le Tellier.

Oraison fu-

K k k ij

membre de M. de
Lamoignon.

Oraison fu-
nébre de M. de
Montausier.

n'alla pas après les richesses ! Plus heureux qui les refusa quand elles allèrent à lui ! Elle peut même devenir ennuyeuse, quelque solide qu'elle soit, quand elle est trop souvent répétée : Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues : qu'elle eut de la sagesse en un tems où l'on n'a presque pas encore de la raison. ... Et qu'elle fut capable de donner des conseils en un tems où les autres sont à peine capables d'en recevoir !

M. BOSSUET écrit d'une manière toute différente. Peu occupé des graces légères du discours, & quelquefois même négligeant les règles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au sublime, au pathétique. Il est vrai qu'il est moins égal, & se soutient moins ; & c'est le caractère du stile sublime : mais en récompense il enlève, il ravit, il transporte. Les figures les plus vives lui sont ordinaires & comme naturelles.

Oraison fu-
nébre de la
Reine d'An-
gleterre.

» O mere, ô femme, ô reine admirable, & digne
» d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient
» quelque chose ! Enfin il faut céder à votre sort.

» Elle vit avec étonnement, que quand l'heure fut ar-
» rivée, Dieu alla prendre comme par la main le Roi son
» fils pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus
» que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus
» haut des cieus les rênes de tous les empires ; & déda-
» gnant les trônes qui peuvent être usurpés, elle attachà
» son affection au royaume où l'on ne craint point d'a-
» voir des égaux, & où l'on voit sans jalousie ses con-
» currens.

Il fait ainsi le portrait de Cromwel. » Un homme s'est
» rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypo-
» crite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout
» entreprendre & de tout cacher, également actif & in-
» fatigable dans la paix & dans la guerre, qui ne laissoit
» rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par con-
» seil & par prévoyance ; mais au reste si vigilant, & si
» prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'el-
» le lui a présentées : enfin un de ces esprits remuans &

a Plus amant illud regnum, in quo non timent habere consortes. *S. Aug.*

» audacieux , qui semblent être nés pour changer le
» monde.

Il décrit dans un autre endroit la manière dont la Prin-
cesse Henriette Anne d'Angleterre fut délivrée comme
par miracle des mains des rebelles.

» Malgré les tempêtes de l'océan , & les agitations en-
» core plus violentes de la terre , Dieu la prenant sur ses
» ailes , comme l'aigle prend ses petits , la porta lui-mê-
» me dans ce royaume ; lui-même la posa dans le sein de
» la Reine sa mère , ou plutôt dans le sein de l'Eglise
» Catholique.

*Oraison fu-
nébre de Ma-
dame la Du-
chesse d'Or-
leans.*

» Que dirai-je davantage : Ecoutez tout en un mot.
» Fille , Femme , Mere , Maitresse , Reine , telle que nos
» vœux l'auroient pu faire , plus que tout cela Chrétien-
» ne , elle accomplit tous ses devoirs sans présomption ,
» & fut humble non seulement parmi toutes les grandeurs ;
» mais encore parmi toutes les vertus.

*Oraison fu-
nébre de Marie
Therese d'Au-
triche.*

» Glaive du Seigneur , quel coup vous venez de fra-
» per ! Toute la terre en est étonnée.

Il emploie quelquefois les antithèses , mais elles devien-
nent sublimes dans son discours. » Malgré le mauvais
» succès de ses armes infortunées , (il s'agit de Charles I.
» Roi d'Angleterre) si on a pu le vaincre , on n'a pu le
» forcer : & comme il n'a jamais refusé ce qui étoit rai-
» sonnable étant vainqueur , il a toujours rejeté ce qui
» étoit foible & injuste étant captif.

*Oraison fu-
nébre de la
Reine d'An-
gleterre.*

M. MASCARON tient quelque chose du caractère des
deux Auteurs dont je viens de parler , sans pourtant leur
ressembler entièrement. Il a en même tems beaucoup
d'élégance , & beaucoup de noblesse : mais il est , ce me
semble , moins orné que l'un , & moins sublime que
l'autre. L'art se montre chez lui avec moins d'ostentation
que dans le premier , ce qui est un grand art ; peut-être
aussi la nature y est-elle moins riche & moins hardie que
dans le second.

» Rome profane lui eût dressé des statues sous l'empire
» des Césars ; & Rome sainte trouve de quoi l'admirer
» sous les Pontifes de la religion de Jesus-Christ.

*Oraison fu-
nébre de M. de
Turenne.*

» M. de Turenne vainqueur des ennemis de l'Etat , ne

» causa jamais à la France une joie si universelle & si sensible ; que M. de Turenne vaincu par la vérité , & soumis au joug de la foi.

» Anges du premier ordre , Esprits destinés par la Providence à la garde de cette grande Ame , dites-nous quelle fut la joie de l'Eglise du ciel à la conversion de ce Prince , & avec quelles réjouissances furent reçus les premiers parfums des oraisons de ce nouveau Catholique , lorsque du pié des autels de l'Agneau sacrifié vous les portâtes au pié de l'autel de l'Agneau régnant dans la gloire.

» Jamais homme ne fut plus propre à donner de grands spectacles à l'univers : mais jamais homme ne songea moins aux applaudissemens des spectateurs.

» Sa manière , sans avoir rien de dur , mettoit pourtant sur son visage tout le ressentiment d'une modestie indignée.

» Aussi éloigné dans ses récits du faste de la modestie , que de celui de l'orgueil.

» Que ne peut pas un grand Maître , lorsqu'il trouve un génie du premier ordre à former ? A peine M. de Turenne a-t-il donné ses premiers conseils , qu'il se voit hors d'état d'en donner d'autres , prévenu par les lumières , par la pénétration , & par l'heureuse & sage impétuosité du courage de ce grand Monarque (Louis XIV.) Comme on voit la foudre conçue presque en un moment dans le sein de la nue , briller , éclater , frapper , abattre ; ces premiers feux d'une ardeur militaire sont à peines allumés dans le cœur du Roi , qu'ils brillent , éclatent , frappent par tout.

L'AUTEUR du lieu commun sur les fonctions du Lieutenant de Police a un caractère tout différent des trois autres. Le morceau que j'en ai rapporté est d'un goût exquis , & doit paroître d'autant plus beau , que les beautés y paroissent moins affectées , quoique la matière fût fort susceptible de ces tours brillans & fleuris , auxquels on a mieux aimé substituer la solidité des choses & des pensées.

Les Eloges Académiques , composés par le même au-

teur, étant dans le genre d'éloquence que les latins appellent *tenuis & subtilis*, le style en est plus simple, comme il a du l'être, mais c'est une simplicité qui est jointe avec beaucoup d'esprit. On en jugera par quelques endroits choisis que j'en vais citer. Ils feront connoître, pour me servir des termes mêmes que l'auteur emploie en parlant de l'un de ses confrères, » que tout ce qu'il » dit lui appartient : j'ajouterois volontiers, & la manière dont il le dit.

On y trouve des portraits peints d'après nature, & des descriptions très naïves, mais très vives.

» M. Dodart, dit-il, dans l'éloge de cet illustre Académicien, étoit né d'un caractère sérieux ; & l'attention chrétienne avec laquelle il veilloit perpétuellement sur lui-même, n'étoit pas propre à l'en faire sortir. Mais » ce sérieux, loin d'avoir rien d'austère ni de sombre, » laissoit paroître assez à découvert un fonds de cette » joie sage & durable, qui est le fruit d'une raison épurée, & d'une conscience tranquille. Cette disposition » ne produit pas les emportemens de la gaieté, mais une » douceur égale, qui cependant peut devenir gaieté pour » quelques momens, & par une espèce de surprise. Et de » tout cela ensemble se forme un air de dignité qui n'appartient qu'à la vertu, & que les dignités même ne » donnent point.

» M. DE VAUBAN méprisoit cette politesse superficielle dont le monde se contente, & qui couvre souvent » tant de barbarie : mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composoient une autre politesse plus rare, » qui étoit toute dans son cœur. Il seïoit bien à tant de » vertus de négliger des dehors, qui, à la vérité lui appartien- » nent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité.

» A LA FORME de dialogue, & à cette manière de traiter la philosophie, on reconnoît que Cicéron a servi » de modèle : (il s'agit de la philosophie de M. du Hamel.) Mais on le reconnoît encore à une latinité pure » & exquise ; & ce qui est plus important, à un grand » nombre d'expressions ingénieuses & fines, dont ces ou-

» vrages sont semés. Ce sont des raisonnemens philoso-
 » phiques , qui ont dépouillé leur sécheresse naturelle , ou
 » du moins ordinaire , en passant au travers d'une imagi-
 » nation fleurie & ornée , & qui n'y ont pris cependant
 » que la juste dose d'agrément qui leur convenoit. Ce qui
 » ne doit être embelli que jusqu'à une mesure précise ,
 » est ce qui coûte le plus à embellir.

IL REGNE en cet ouvrage (la recherche de la vérité
 du Pere Mallebranche) » un grand art de mettre des ve-
 » rités abstraites dans leur jour , de les lier ensemble , de
 » les fortifier par leur liaison.... La diction, outre qu'el-
 » le est pure & châtiée , a toute la dignité que les matiè-
 » res demandent , & toute la grace qu'elles peuvent souf-
 » frir. Ce n'est pas qu'il eût apporté aucun soin à cultiver
 » les talens de l'imagination : au contraire il s'est toujours
 » fort attaché à les décrier. Mais il en avoit naturelle-
 » ment une fort noble & fort vive , qui travailloit pour
 » un ingrat malgré lui , & qui ornoit la raison en se ca-
 » chant d'elle.

» LA BOTANIQUE n'est pas une science sédentaire &
 » paresseuse , qui se puisse acquérir dans le repos & dans
 » l'ombre d'un cabinet.... Elle veut que l'on coure les
 » montagnes & les forêts , que l'on gravisse contre des
 » rochers escarpés , que l'on s'expose aux bords des pré-
 » cipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond
 » dans cette matière , ont été jettés au hazard sur toute
 » la surface de la terre ; & il faut se résoudre à la fati-
 » gue & au péril de les chercher & de les ramasser.....
 » Son inclination dominante (de M. de Tournefort) lui
 » faisoit tout surmonter. Ces rochers affreux & presque
 » inaccessibles qui l'environnoient de toutes parts *dans les*
 » *Pyrenées* , s'étoient changés pour lui en une magnifique
 » bibliothèque où il avoit le plaisir de trouver tout ce
 » que sa curiosité demandoit , & où il passoit des jour-
 » nées délicieuses.

L'auteur des Eloges fait employer à propos certains traits
 d'histoire & d'antiquité , fort propres à apprendre aux
 jeunes gens l'usage sobre & raisonnable qu'on en doit fai-
 re dans la composition.

» On

» On lui a reproché (à M. Parent) d'être obscur dans
 » ses écrits. Car nous ne dissimulons rien , & nous suivons
 » en quelque sorte une loi de l'ancienne Egypte , où l'on
 » discutoit devant des Juges les actions & le caractère des
 » morts, pour régler ce qu'on devoit à leur mémoire.

» Un roi d'Arménie demanda à Néron un acteur ex-
 » cellent & propre à toutes sortes de personnages , pour
 » avoir, disoit-il , en lui seul une Troupe entière. On eût
 » pu dire de même avoir en M. de la Hire seul une Aca-
 » démie entière de sciences.

En parlant de M. Leibnitz qui avoit embrassé presque
 toutes les sciences : » Nous sommes obligés de le parta-
 » ger ici , & pour parler philosophiquement , de le dé-
 » composer. De plusieurs Hercules l'antiquité n'en a fait
 » qu'un : & du seul M. Leibnitz , nous ferons plusieurs
 » savans.

» Il alla (M. Fagon) en Auvergne , en Languedoc ,
 » en Provence , sur les Alpes & sur les Pyrenées , & n'en
 » revint qu'avec de nombreuses colonies de plantes desti-
 » nées à repeupler ce désert : « c'est-à-dire , le Jardin
 Royal , qui étoit si dénué de plantes , que ce n'étoit
 presque plus un jardin.

S'il étoit permis de chercher quelque tache parmi tant
 de beautés , on pourroit peut-être en soupçonner quel-
 qu'une dans un certain tour de pensées un peu trop uni-
 forme , quoique les pensées soient fort diversifiées , qui
 termine la plupart des articles par un trait court & vif
 en forme de sentence , & qui semble avoir ordre de s'em-
 parer de la fin des périodes comme d'un poste qui lui ap-
 partient à l'exclusion de tout autre.

Ce qui élève l'esprit , devoit toujours aussi élever l'ame.

*La même piété qui le rendoit digne d'entrer dans l'Eglise ,
 l'en éloignoit.*

La même cause qui l'éloignoit , l'en rendoit digne.

Plus les yeux ont vu , plus la raison voit. elle-même.

*Ce qu'il croioit , il le voyoit ; au lieu que les autres croient
 ce qu'ils voient. &c.*

Je craindrois qu'un modèle si autorisé ne fût un jour
 dégénérer l'éloquence dans ces sortes de traits , appelés

374 DE LA LECTURE ET DE L'EXPLICATION

Epist. 100. dans Sénèque, *stimuli quidam & subiti ictus sententiarum*, qui, selon le même auteur, semblent par leur affectation étudiée mandier l'applaudissement, & qui étoient inconnus à la saine antiquité. *Epist. 59.* *Apud antiquos nondum captabatur plausibilis oratio.*

Il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils doivent être entièrement rejetés: ils peuvent donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au discours, comme on le voit souvent dans les ouvrages de l'Auteur dont il s'agit, & comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire est à craindre, & c'est cette raison qui m'oblige à insister souvent & fortement sur ce point.

CHAPITRE TROISIÈME. DE LA LECTURE ET DE L'EXPLICATION DES AUTEURS.

J'AI déjà remarqué, en parlant des différens devoirs du Professeur de Rhétorique par raport à l'éloquence, que l'explication des auteurs en étoit une des parties les plus essentielles, & qu'on pouvoit dire en un sens qu'elle renfermoit toutes les autres. En effet c'est en expliquant les auteurs que le maître fait l'application des préceptes, & qu'il apprend aux jeunes gens à en faire eux-mêmes usage dans la composition.

Les règles qui regardent l'explication des auteurs conviennent sans doute jusqu'à un certain point à toutes les classes: mais cependant elles appartiennent d'une manière plus particulière à la Rhétorique, parce qu'alors les jeunes gens aiant l'esprit plus formé, sont aussi plus en état d'en profiter. Jusques-là on s'est plus appliqué à leur apprendre les règles & les principes de la grammai-

re, & à leur faire remarquer l'exactitude, la pureté, & l'élégance du langage. Mais le devoir propre du Rhéteur, c'est de leur faire sentir l'économie d'un discours, les beautés qui s'y trouvent, & les défauts mêmes qui peuvent s'y rencontrer.

» **b** Il fera observer comment dans l'exorde on se rend
 » les auditeurs favorables : quelle clarté il y a dans la
 » narration, quelle brièveté, quel air de sincérité, quel
 » dessein caché quelquefois, & quel artifice ; car ici le
 » secret de l'art n'est guères connu que des maîtres de
 » l'art : quel ordre ensuite & quelle justesse dans la divi-
 » sion : comment l'orateur fait trouver avec esprit & en-
 » tasser les uns sur les autres un grand nombre de moyens
 » & de raisonnemens ; comment il est tantôt véhément
 » & sublime, tantôt au contraire doux & insinuant, quel-
 » le force & quelle violence il met dans ses invectives,
 » quel sel & quel agrément dans ses railleries : enfin com-
 » ment il remue les passions, comment il se rend maître
 » des cœurs, & tourne les esprits selon qu'il lui plaît. De
 » là passant à l'élocution, il leur fera remarquer la pro-
 » priété, l'élégance, la noblesse des expressions : en quel-
 » le occasion l'amplification est louable, & quelle est la
 » vertu opposée : la beauté des métaphores, & les dif-
 » férentes figures : ce que c'est qu'un stile coulant & pé-
 » riodique, mais pourtant mâle & nerveux.

On peut regarder cet endroit de Quintilien comme un

a *Demonstrare virtutes, vel, si quando ita incidat, vitia, id professionis ejus atque promissi, qui se magistrum eloquentiæ pollicetur, maximè proprium est. Quintil. lib. 2. cap. 5.*

b *Quæ in procæmio conciliandi Judicis ratio : quæ narrandi lux, brevis, fides, quod aliquando consilium, & quàm occulta calliditas ; (namque ea sola in hoc ars est quæ intelligi nisi ab artifice non possit) : quanta deinceps in dividendo prudentia : quàm subtilis & crebra argumentatio ; quibus vi-*

ribus inspiret, quæ jucunditate permulceat, quanta in maledictis asperitas, in joci urbanitas : ut denique dominetur in affectibus, atque in pectora irrumpat, animumque judicium similem iis quæ dicit efficiat. Tum in ratione eloquendi, quod verbum proprium, ornatum, sublime : ubi amplificatio laudanda, quæ virtus ei contraria : quid speciosè translatus : quæ figura verborum : quæ lenis & quadrata, virilis tamen compositio. Quintil. lib. 2. cap. 5.

376 DE LA LECTURE ET DE L'EXP. DES AUT.

excellent abrégé des préceptes de Rhétorique , & des devoirs du maître en expliquant les auteurs. Tout ce que je dirai dans la suite ne servira qu'à le développer & à le mettre dans un plus grand jour.

Je commencerai par donner une idée des trois genres ou caractères d'éloquence , & j'établirai dans cet article quelques règles générales de Rhétorique qui me paroîtront les plus propres à former le goût , ce qui est proprement le but que je me propose dans cet ouvrage. Je passerai ensuite aux observations principales que je croi que l'on doit faire dans la lecture des auteurs. Enfin je finirai ce Traité par quelques réflexions sur l'éloquence du barreau , de la chaire , & sur celle de l'Ecriture sainte.

AVANT tout je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile , ne doit pas être superficielle & rapide.
^a Il faut revoir souvent les mêmes endroits , sur tout les plus beaux : les relire avec attention : les comparer les uns avec les autres : en approfondir le sens & les beautés : se les rendre familiers presque jusqu'à les savoir par cœur. Le moien le plus assuré de profiter de cette lecture , qu'on doit regarder comme la nourriture de l'esprit , est de la digérer à loisir , & de la convertir par là , pour ainsi dire , en sa propre substance :

Pour cela ^b il ne faut pas se piquer de lire un grand nombre d'auteurs , mais de bien lire ceux qui sont les plus estimés. On peut dire d'une trop grande lecture , ce que Sénèque dit d'une vaste bibliothèque , qu'au lieu d'enrichir & d'éclairer l'esprit , elle ne sert le plus souvent qu'à y jeter le desordre & la confusion. Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choisis , & les étudier à fond , que de promener sa curiosité sur une mul-

^a Optimus quisque legendus est , sed diligenter , ac penè ad scribendi solitudinem... Repetamus autem , & tractemus : & ut cibos mansos ac prope liquefactos dimittimus , quo faciliùs digerantur ; ita lectio non crudà , sed multà iteratione mollita , & velut confecta , memoriæ imitationique tradatur. *Quintil.* lib. 10. cap. 11.

^b Tu memineris sui cujusque generis auctores diligenter eligere. Aiunt enim multum legendum esse , non multa. *Plin. Epist. 9. lib. 7.*

^c Quo mihi innumerabiles libros & bibliothecas ? . . . Onerat discentem turba , non instruit : multoque satius est paucis te auctoribus tradere , quàm errare per multos. *Sennec. de Tranq. anim. c. 9.*

ARTICLE PREMIER.

Des trois différens genres ou caractères d'éloquence.

^a COMME il y a trois devoirs principaux de l'orateur; qui sont d'instruire, de plaire, & de toucher; il y a aussi trois genres d'éloquence qui y répondent, & qu'on appelle ordinairement le genre simple, le genre sublime, & le genre tempéré.

^b Le premier paroît convenir plus particulièrement à la Narration & à la Preuve. Son caractère principal est la clarté, la simplicité, la précision. Il n'est pas ennemi des ornemens, mais il n'en peut souffrir que de simples, & rejette ceux qui sentent l'affectation & le fard. Ce n'est pas une beauté vive & éclatante, mais douce & modeste; accompagnée quelquefois d'une certaine négligence qui en relève encore le prix. La naïveté des pensées, la pureté du langage, & je ne sais quelle élégance qui se fait plus sentir qu'elle ne paroît, en font tout l'ornement. On n'y voit point de ces figures étudiées qui montrent l'art à découvert, & qui semblent annoncer que l'orateur cherche à plaire. En un mot, il en est de ce genre d'écrire comme de ces tables servies proprement & simplement,

^a Erit eloquens is qui ita dicet; ut probet, ut delectet, ut flectat. Probare, necessitatis est; delectare, suavitatis; flectere, victoriæ... sed quot officia oratoris, tot sunt genera dicendi: subtile, in probando; modicum, in delectando; vehemens, in flectendo. *Orat. n. 69.*

^b Illo subtili præcipue ratio narrandi probandique consistet. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

Ut mulieres esse dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipsum deceat, sic hæc subtilis oratio etiam incompta delectat. Fit enim quid-

dam in utroque; quo sit venustius, sed non ut appareat. Tum removebitur omnis insignis ornatus, quasi margaritarum: nec calamiſtri quidem adhibebuntur. Fucati verò medicamenta candoris & ruboris omnia repellentur: elegantiæ modò & munditia remanebit. Sermo purus & latinus: dilucidè planèque dicetur. *Orat. n. 78. 79.*

Verecundus erit usus oratoris quasi suppellectilis. *n. 80.*

Figuras adhibet quidem hic subtilis, sed paulo parcius. Nam sic, ut in cpularum apparatu à magnâ

378 DES TROIS GENRES D'ELOQUENCE.

dont tous les mets sont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout raffinement, toute délicatesse étudiée, tout ragoût recherché.

^a Il y a un autre genre d'écrire, tout différent du premier; noble, riche, abondant, magnifique: c'est ce qu'on appelle le grand, le sublime. Il met en usage tout ce que l'éloquence a de plus relevé, de plus fort, de plus capable de frapper les esprits; la noblesse des pensées, la richesse des expressions, la hardiesse des figures, la vivacité des mouvemens. C'est cette sorte d'éloquence qui dominoit autrefois souverainement à Athènes & à Rome, & qui s'y étoit rendu maîtresse absolue des délibérations publiques. C'est elle qui enlève & qui ravit l'admiration & les applaudissemens. C'est elle qui tonne, qui foudroie, & qui b, semblable à un fleuve rapide & impétueux, entraîne & renverse tout ce qui lui résiste.

Enfin il y a un troisième ^c genre, qui tient comme le milieu entre les deux autres: qui n'a ni la simplicité du premier, ni la force du second: qui en approche, mais sans leur ressembler; qui participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juste, qui s'en éloigne également.

Accentia recedens, non se parcum solum, sed etiam elegantem videri volot; eliger quibus utatur... Abest quæ sit venustates, ne elaborata concinnitas, & quoddam aueupium delectationis manifestè deprehensum appareat. Ibid. n. 84.

^a Tertius est ille amplus, copiosus, gravis, ornatus: in quo profectò vis maxima est. Hic est enim, ejus ornatum dicendi & copiam admirantur gentes, eloquentiam in civitatibus plurimum valere passim sunt, sed hanc eloquentiam quæ cursu magno sonituque ferretur, quam suspicerent omnes, quam admirarentur, quam se æsequi posse diffiderent. Hujus eloquentiæ est tractare animos; hujus omni modo permovere. *Orat. n. 97.*

Nam & grandiloqui, ut ita dicam, fuerunt, cum amplà & son-

tientiarum gravitate, & majestate verborum; vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos & convertendos animos instructi & parati. *Orat. n. 20.*

^b At ille qui saxa devolvat, & pontem indignetur, & ripas sibi faciat, multus & torrens, judicem vel nitentem contrà feret, cogetque ire quæ rapit. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

^c Est quidam interjectus intermedius, & quasi temperatus, nec acumine posteriorum, nec fulmine utens superiorum; vicinus amborum, in neutro excellens; utriusque particeps, vel utriusque, si verum querimus, potius expers. Isque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fuit, nihil afferens præter facilitatem & æqualitatem. *Orat. n. 20.*

Uberius est aliquantopere robu-

Il a plus de force & d'abondance que le premier, mais moins d'élévation que le second. Il admet tous les ornemens de l'art, la beauté des figures, l'éclat des métaphores, le brillant des pensées, l'agrément des digressions, l'harmonie du nombre & de la cadence. Il coule doucement néanmoins, semblable à une belle rivière, dont l'eau est claire & pure, & que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

§. I. Du Genre simple.

I. DE ces trois genres d'écrire, le ^a premier, qui est le simple, n'est pas le plus facile, quoiqu'il le paroisse. Comme le stile qu'on y emploie est fort naturel; & qu'il s'écarte peu de la manière commune de parler, on s'imaginerait qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réussir; & quand on lit ou qu'on entend un discours de ce genre, les moins éloquens se croient capables de l'imiter. On le croit, mais on se trompe; & pour s'en ^b convaincre, il ne faut qu'en faire l'essai: car après bien des efforts, on sera contraint souvent d'avouer qu'on n'a pas pu y parvenir. ^c Ceux qui ont quelque goût de la vraie éloquence, & qui y font le plus versés, reconnoissent qu'il n'y a rien de si difficile que de parler avec justesse & solidité, & cependant d'une

stius quàm hoc humile; summissius autem quàm illud amplissimum.... Huic omnia dicendi ornamenta conveniunt, plurimumque est in hac orationis forma suavitatis. *Ibid.* n. 91.

Medius hic modus & translationibus crebrior, & figuris erit jucundior; egressionibus amœnus, compositione aptus, sententiis dulcis: lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque sylvis inumbratus. *Quintil. lib.* 12. cap. 10.

^a Summissus est & humilis, consuetudinem imitans, ab indi-

Tome I.

sertis re plus quàm opinione differens. Itaque eum qui audiunt, quamvis ipsi infantes sint, tamen illo modo confidunt se posse dicere. Nam orationis subtilitas, imitabilis quidem illa videtur esse existimanti, sed nihil est experienti minus. *Orat. n. 76.*

^b Ut sibi quisvis Speret idem, sudet multum, frustra que laboret Ausus idem. *Horat.*

^c Rem indicare, sermonis quotidiani, & in quemcumque etiam indoctorum cadentis esse existimant: cum interim, quod tanquam facile contemnunt, nescias præsta-

manière si simple & si naturelle, que chacun se flatte d'en pouvoir faire autant.

II. Cicéron, dans son premier livre de l'orateur, fait remarquer ^a que dans les autres arts ce qui est le plus excellent, est le plus éloigné de l'intelligence & de la portée du vulgaire; au lieu qu'en matière d'éloquence c'est un défaut essentiel de s'écarter de la manière ordinaire de parler. Il ne prétend pas par là que le stile de l'orateur doive être semblable à celui du peuple, ou à celui qui régné dans les conversations: mais il veut que l'orateur évite avec soin les expressions, les tours, les pensées, qui par trop de raffinement, ou par trop d'élévation, rendroient le discours obscur & inintelligible. Comme il ne parle que pour se faire entendre, il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son stile de celui de la conversation, n'est point à proprement parler la différence des termes. ^b Car ils sont, à peu de chose près, les mêmes de part & d'autre, & soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source: mais l'orateur fait par l'usage qu'il en fait, & par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainsi dire, du commun, & leur prêter une grace & une élégance toute particulière, qui cependant est si naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même sorte.

III. Quintilien, en expliquant une contradiction apparente qui se trouve entre deux passages de Cicéron sur

se minùs velint, an possint. Neque enim aliud in eloquentiâ cuncta experti difficilîus reperient, quàm id quod se dicturos fuisse omnes putant, postquàm audierunt. *Quintil. lib. 4. cap. 2.*

^a In ceteris artibus id maximè excellit, quod longissimè sit ab imperitorum intelligentia sensuque disjunctum: in dicendo autem vitium vel maximum est, à vulgari

genere orationis atque à consuetudine communis sensus abhorre.

Lib. 1. de Orat. n. 12.

^b Non sunt alia sermonis, alia contentionis verba; neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur: sed ea nos eam jacentia fustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. *Lib. 3. de Orat. n. 177.*

la

la matière que nous traitons ici , fait une réflexion très judicieuse. » Cicéron , ^a dit-il , a écrit quelque part que » la perfection consiste à dire de ces choses qu'il semble » que tout le monde pourroit aisément dire de même , » à quoi néanmoins on trouve plus de difficulté qu'on » ne pensoit quand on vient à le tenter. Et dans un » autre endroit il dit qu'il ne s'est point étudié à parler comme chacun s'imagineroit pouvoir le faire , » mais comme personne n'oseroit l'espérer : en quoi » il semble se contredire. Cependant l'un & l'autre est » fort juste : car de l'un à l'autre il n'y a de distance que » le sujet que l'on traite. En effet cette simplicité , & cet » air négligé d'un stile naturel où il n'y a rien d'affecté , » sied admirablement bien aux petites causes ; & le grand , » le merveilleux convient fort aux grandes. Cicéron expose celle en ces deux qualités : dont l'une , à ce qu'il semble aux ignorans , est fort aisée à attraper ; mais au jugement des connoisseurs ni l'une ni l'autre ne l'est. « On voit par là que le stile simple doit être employé quand on parle de choses simples & communes ; & qu'il convient sur-tout aux récits , & aux parties du discours où l'orateur ne songe qu'à instruire ses auditeurs , ou à s'insinuer doucement dans leurs esprits.

I.V. ^b De là venoit cette attention des anciens à cacher l'art , qui cesse en effet de l'être s'il est visible , bien différente de l'ostentation & du faste de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur esprit. ^c De là cer-

^a Cicero quodam loco scribit id esse optimum , quod cum te facile credideris consequi imitatione , non possis. Alio vero , non se id egisse , ut ita diceret quomodo se quilibet posse confideret , sed quomodo nemo. Quod potest pugnare inter se videri. Verum utrumque , ac merito , laudatur. Causa enim modoque distat : quia simplicitas illa , & velut securitas in affectatæ orationis mirè tenues causas decet ; majoribus illud admirabile dicendi genus magis convenit. In utroque eminet

Cicero : ex quibus alterum imperiti se posse consequi credent , neutrum qui intelligunt. *Quintil. lib. 12. cap. 1.*

^b Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam simulatio , multum ab hac temporum nostrorum jactatione diversa. *Quintil. lib. 4. cap. 1.*

^c Habet ille stilus quiddam quod indicet non ingrati negligentiam , de re hominis magis quam de verbis laborantis. *Orat. n. 77.*

taines négligences qui ne choquent point & ne déplaisent point , parce qu'elles marquent un orateur plus occupé des choses que des mots. ^a De là enfin cet air de modestie & de retenue que les anciens avoient soin ordinairement de faire paroître dans l'exorde & dans la narration , pour le stile , pour l'expression , pour les pensées , pour le ton même & le geste. L'orateur , n'est pas encore admis dans les esprits. On l'observe avec attention. Alors tout ce qui sent l'art est suspect à l'auditeur , & le met en défiance , en lui faisant craindre qu'on ne veuille lui dresser des embuches. Dans la suite il est moins sur ses gardes , & laisse plus de liberté.

^b Cicéron remarque que Démosthène a suivi cette règle dans son beau plaidoyer pour Crésiphon , où il parle d'abord d'un ton doux & modeste , & ne passe à ce stile vif & véhément qui régné dans la suite , qu'après s'être insinué peu à peu & comme par degrés dans les esprits , & s'en être rendu le maître. Il veut par la même raison que l'on marque quelque timidité en commençant , & ^c il relève dans Crassus ce caractère de modestie & de retenue , qui bien loin de nuire à son discours , rendoit l'orateur même plus aimable & plus estimable par l'idée avantageuse qu'il donnoit de sa personne.

Homère & Virgile , dont la poésie est si noble & si sublime , ont commencé l'un & l'autre leurs poèmes par un début fort simple , & très éloigné de l'enflure de ce

^a Frequentissimè procemium de-
cebit & sententiarum , & composi-
tionis , & vultus modestia... Dili-
genterne suspecti sumus in illa parte
vitandum : propter quod minimè
ostentari debet in principiis cura ,
quia videtur ars omnis dicentis
contra judicem adhiberi... Nondum
recepti sumus , & custodit nos re-
cens audientium attentio. Magis
conciliatis animis , & jam calenti-
bus , hæc libertas feretur. *Quin-
til. lib. 4. cap. 1.*

^b Demosthenes in illa pro Cre-

siphonte oratione longè optima ,
summissus à principio ; deinde ,
dum de legibus disputat , pressius ;
post sensim incedens , judices ut vi-
dit ardentes , in reliquis exultavit
audaciùs. *Orat. n. 26.*

Principia verecunda , non elatis
intensa verbis. *Ibid. n. 124.*

^c Fuit mirificus quidam in Craf-
so pudor , qui tamen non modo
non obsesset ejus orationi , sed etiam
prebitatis commendatione. prodes-
set. 1. *de Orat. n. 122.*

vers qu'Horace critique avec raison dans un poëte de son tems.

Fortunam Priami cantabo , & nobile bellum.

• Il est ridicule en effet de crier si haut , & de promettre de si grandes choses dès le premier vers. L'exorde ordinairement doit être simple & sans affectation. ^b Ce feu, cet éclat si vif, dégénèrent souvent en fumée ; au lieu qu'un stile plus simple d'abord & moins éclatant plait extrêmement quand il est suivi d'une grande lumière.

Cette règle, Que l'exorde doit être simple & modeste, n'est point générale, ni pour la prose, ni pour la poésie. Il y a des harangues dont le sujet souffre, & demande même, que l'orateur commence d'un air noble & grand ; & le début le plus sublime convient parfaitement à l'Ode, au lieu qu'il pourroit blesser ailleurs. M. de la Mothe, dans le discours qui est à la tête de ses Odes, apporte une bonne raison de cette différence, pour ce qui regarde la poésie. » C'est, dit-il, que le Poëme étant un ouvrage » de longue haleine, il est dangereux de commencer d'un » ton difficile à soutenir : au lieu que l'Ode étant resserrée dans d'étroites bornes, on ne court aucun risque » à échauffer d'abord le lecteur, qui n'aura pas le tems » de se refroidir par la longueur de l'ouvrage. Ainsi un » homme qui auroit à faire une longue course, devroit » se ménager d'abord, pour ne pas épuiser trop tôt ses » forces : & au contraire, celui qui n'auroit à fournir » qu'une petite carrière, pourroit par un premier effort » augmenter sa légèreté naturelle, & en achever plus » rapidement sa course.

V. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractère de simplicité qui régné dans les anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature, & leur répéter souvent que la meilleure éloquence est celle qui est la plus naturelle & la moins recherchée. Celle dont il s'agit ici consiste dans une certaine naïveté & dans

a Quid dignum tanto feret hic || b Non fumum ex fulgore, sed ex
promissor hiatus? Horat. de art. poet. || fumo dare lucem Cogitat. Ibid.

M m m ij

une élégance qui plaît extrêmement par cette raison-là même qu'elle ne cherche point à plaire. Les Grecs lui donnent un nom qui est fort expressif : c'est ἀφελυα. Α'φελυα se dit d'un genre de vie simple, frugale, modeste, honnête, sans luxe, sans faste, à qui rien ne manque, mais qui n'a rien aussi de superflu. C'est à peu près ce qu'Horace appelle *simplex munditiis* : une élégante simplicité.

VI. Le récit de l'aventure arrivée à Canius est de ce genre. Il se trouve dans le troisième livre des Offices de Cicéron : je le rapporterai tout entier, avec la traduction qu'en a fait M. Dubois.

* C. Canius, eques Romanus. nec infacetus, & satis literatus, cum se Syracusas, otia, ut ipse dicere solebat, non negotia causa, contulisset, dictitabat se hortulos aliquos velle emere, quod invitare amicos, & ubi se oblectare sine interpellatoribus posset. Quelle élégance dans ces mots, nec infacetus, & satis literatus. Le françois en rend très bien le sens, mais n'est ni si court ni si vif. Il y a un agrément dans cette espèce de jeu de mots, otia, negotia; & dans ces diminutifs, dictitabat, hortulos, qui ne peut se transporter dans une langue étrangère.

** Quod cum percrebuisset, Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syracusis, dixit venales quidem se hortos non habere, sed licere uti Canio, si vellet, ut suis; & simul ad cenam hominem in hortos invitavit in posterum diem. Cum ille promississet, tam Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines graciosus, piscatores ad se convocavit, & ab

a Ipsa illa ἀφελυα simplex & in-affectata habet quemdam purum, qualis etiam in feminis amatur, ornatum: Quintil. lib. 8. cap. 3.

* C. Canius, Chevalier Romain, homme agréable & de bon esprit, & qui n'étoit point sans étude, étant allé à Syracuse, non pour affaire, mais pour ne rien faire, comme il avoit accoutumé de dire, fit savoir qu'il seroit bien aise d'acheter une maison de plaisance proche de la ville, pour y

» aller quelquefois se divertir avec
» ses amis, & se dérober aux visites.
» ** Ce bruit s'étant répandu
» dans la ville, un certain Pythius,
» qui faisoit la banque à Syracuse,
» lui dit qu'il en avoit une qui à la
» vérité n'étoit point à vendre,
» mais qu'il la lui offroit pour en
» user comme si elle étoit à lui, &
» le pria d'y venir manger le lendemain.
» Canius l'ayant promis,
» l'autre, qui par son commerce
» s'étoit acquis toutes sortes de

*his petivit ut ante suos hortulos postridie piscarentur, dixit-
que quid eos facere vellet.* Un petit mot fait la beauté de
ce récit *Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes or-
dines graciosus.* Elle n'est pas si bien rendue dans le fran-
çois, qui ne fait pas assez entendre que sa caisse lui don-
noit un grand crédit dans tous les corps, & parmi les
personnes de toute condition. Il y a auparavant, *homi-
nem invitavit*, qui est bien plus élégant, que s'il avoit
mis, *illum*.

* *Ad cœnam tempore venit Canius. Opiparè à Pythio ap-
paratum convivium. Cymbarum ante oculos multitudo. Pro
se quisque quod ceperat, afferebat: ante pedes Pythii pisces
abjiciebantur.* Le stile concis, où les verbes sont suppri-
més, est fort gracieux. On fait remarquer aux jeunes
gens que c'est une beauté, dont notre langue est rare-
ment susceptible. Il y a ce me semble dans ces derniers
mots, *ante pedes Pythii pisces abjiciebantur*, une belle ima-
ge de gens qui s'empressoient de jeter aux piés de Py-
thius une grande quantité de poissons. Je ne sais pourquoi
le Traducteur y a substitué une autre pensée qui n'est point
dans le latin.

** *Tum Canius: Quæso, inquit, quid est hoc, Pythi? Tan-
tumne piscium, tantumne cymbarum? Et ille: Quid mirum,
inquit? Hoc locus est, Syracusis quidquid est piscium: hic aqua-
tio: hac villa isti carere non possunt.*

*** *Incensus Canius cupiditate, contendit à Pythio ut ven-*

» gens, sit venir les pêcheurs, les
» pria de venir le lendemain pêcher
» devant sa maison, & leur donna
» quelques autres ordres qui conve-
» noient à son dessein.

» * Canius ne manqua pas au
» rendez-vous. Il trouva un festin
» magnifique; & toute la mer cou-
» verte de barques de pêcheurs,
» qui venoient l'un après l'autre
» apporter à Pithius une grande
» quantité de poissons, comme s'ils
» fussent venus de les prendre de-
» vant lui.

» ** Canius, tout surpris de ce

» qu'il voioit : Quoi, dit-il à Pi-
» thius, y a-t-il donc ici tant de
» poissons, & y voit-on tous les
» jours tant de barques de pêcheurs?
» Tous les jours, dit Pithius. Il
» n'y a que ce seul endroit autour
» de Syracuse où l'on trouve du
» poisson, & où les pêcheurs puis-
» sent même venir prendre de l'eau,
» & tous ces gens là ne sauroient
» se passer de cette maison.

» *** Voilà Canius amoureux de
» la maison. Il presse Pithius de la
» lui vendre. Pithius paroît avoir
» bien de la peine à s'y résoudre.

M m m iij.

deret. Gravare ille primò. *Quid multa ? Impetrat : emit homo cupidus & locuples tanti , quanti Pythius voluit , & emit instructos : nomina facit : negotium conficit.* Rien n'est plus admirable que tout ce récit. Mais ces deux mots , *homo cupidus & locuples* : sont d'un goût exquis. Ils renferment les deux raisons qui déterminèrent Canius à acheter si cher cette petite maison : c'est qu'il en avoit grande envie & qu'il étoit fort riche. Le traducteur n'a pas bien pris le sens du premier mot : *Canius* , homme riche , qui aimoit son plaisir. Ce n'est pas ce que signifie , *homo cupidus*.

* *Invitat Canius postridie familiares suos : venit ipse maturè. Scalmum nullam videt. Querit ex proximo vicino , num ferie quædam piscatorum essent , quod eos nullos videret. Nulla , quod sciam , inquit ille : sed hic piscari nulli solent. Itaque heri mirabar quid accidisset. Stomachari Canius. Sed quid faceret ? Nondum enim Aquillius , collega & familiaris meus , protulerat de dolo malo formulas : in quibus ipsis , cum ex eo quæreretur quid esset dolus malus , respondobat , cum esset aliud simulatum , aliud actum.*

Qu'on ôte à ce récit certains tours , & certain nombre de pensées & d'expressions , on ne changera rien au fonds , & l'on n'aura omis aucune des circonstances nécessaires ,^a mais l'on en ôtera tout l'agrément & toute la délicatesse , c'est-à-dire , tout ce qui rend le discours orné.

Plin. lib. 18.
cap. 6.

VII. Je ne puis m'empêcher de rapporter encore ici une

» il s'en fait beaucoup prier : enfin
» il y consent. Canius , homme
» riche , qui aimoit son plaisir , l'a-
» chette tout ce que l'autre voulut ,
» & l'achette même toute meublée.
» On fait le contrat : voilà l'affai-
» re consommée.
» * Canius prie de ses amis de
» l'y venir voir dès le lendemain.
» Il s'y rend lui-même de fort bon-
» ne heure. Mais il ne voit ni pê-
» cheurs , ni barques. Il demande
» à quelque voisin s'il étoit fête ce
» jour là pour les pêcheurs. Nulle
» fête , que je sache , dit le voisin.
» Jamais on ne pêche ici ; & hier je

» ne savois ce que tout cet appareil
» vouloit dire. Voilà Canius en
» grande colere. Mais que faire !
» Car Aquillius , mon collègue &
» mon ami , n'avoit pas encore éta-
» bli ses formules contre le dol &
» la mauvaise foi. Or ce qu'on ap-
» pelle *dol* , *mauvaise foi* , c'est , di-
» soit le même Aquillius , donner
» lieu à quelqu'un de s'attendre à
» une chose , & en faire une autre.
» a Caret ceteris lenociniis exposi-
» tio ; & nisi commendetur hac venu-
» state , jaceat necesse est. Quintil. lib.
4. cap. 2.

petite histoire que Pline le naturaliste nous a conservée, où l'on verra dans un seul mot ce que c'est que cet ornement simple & naturel dont nous parlons. Un esclave, qui s'étoit tiré de servitude, aiant acheté un petit champ, le cultiva avec tant de soin, qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Un tel succès lui attira la jalousie de tous ses voisins, qui l'accusèrent d'user de magie, & d'employer des sortilèges, pour procurer à son petit champ une si étonnante fertilité, & pour rendre leurs terres stériles. Il fut appelé en jugement devant le peuple Romain. Le jour de l'assignation étant venu, il comparut. On fait que l'assemblée du peuple se tenoit dans la place publique.^a Il amena avec lui sa fille, qui étoit une grosse paysanne très laborieuse, bien nourrie & bien vêtue, dit l'historien de qui ce fait est tiré. Il fit apporter tous ses instrumens de labour, qui étoient en fort bon état, des hoiaux très pesans, une charrue bien équipée & bien entretenue, & fit aussi venir ses bœufs qui étoient gros & gras. Puis se tournant vers les Juges : Voila, dit-il, mes sortilèges, & la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. *Veneficia mea, Quirites, hæc sunt.* Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes sueurs, mes veilles, mes travaux de jour & de nuit : *Nec possum vobis ostendere, aut in forum adducere, lucubrationes meas, vigiliæque, & sudores.* Les suffrages ne furent point partagés, & il fut absous d'une commune voix.

Il n'y a personne qui à la simple lecture de ce récit ne soit frappé de la beauté de cette réponse, *veneficia mea, Quirites, hæc sunt* : Voila mes sortilèges. Mais en quoi donc consiste cette beauté ? Y a-t-il dans ce peu de mots quelque pensée extraordinaire, quelque expression brillante, quelque métaphore hardie, quelque figure sublime ? Rien de tout cela. C'est la naïveté seule de cette réponse & une ingénieuse simplicité, puisée dans la nature même, qui plait & qui charme. Qu'on substitue à ce peu de paroles si simples & si peu recherchées le dis-

a Instrumentum rusticum omne in forum attulit, & adduxit filiam || curatam ac vestitam, ferramenta egregiè facta, graves ligones, vomeres ponderosos, boves saturos.

Plin. lib. 34.
cap. 8. —

cours le plus spirituel & le plus orné qu'il soit possible d'imaginer, on ôte à la réponse du paysan toute sa grace. C'est ainsi, comme le rapporte le même Pline, que Néron par un mauvais goût qui lui faisoit préférer le brillant à la simplicité, gâta une des plus belles statues de Lyssippe, en la faisant dorer, parce qu'elle n'étoit que d'airain. Il falut lui ôter cette dorure qui avoit altéré toute la beauté de l'art. *Cum pretio perisset gratia artis, detractum est aurum* : & ce ne fut qu'en perdant ce nouvel éclat que la statue recouvra son ancien prix.

§. II. Du Genre Sublime.

LE SUBLIME, le merveilleux, est ce qui fait la grande & véritable éloquence. M. de la Mothe le définit ainsi dans le discours qui est à la tête de ses Odes : *Je crois, dit-il, que le sublime n'est autre chose que le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, & exprimés avec élégance & précision.* Il rend ensuite raison de chacune des parties de cette définition. L'endroit mérite bien d'être lu, & renferme des réflexions fort judicieuses. Je ne sais pourtant si la dernière partie de cette définition est bien juste : *exprimés avec élégance & précision.* Ces deux qualités sont-elles donc si essentielles au sublime, que sans elles il ne puisse subsister ? Je croiois que l'élégance, bien loin de faire le caractère propre du sublime, souvent lui étoit opposée ; & j'avoue que je n'en découvre point dans les deux exemples que cite M. de la Mothe. L'un est de Moïse : *Dieu dit, que la lumière se fasse, & la lumière se fit* ; l'autre d'Homère : *Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.* Pour la précision, ou brièveté, elle convient quelquefois au sublime, lorsqu'il consiste dans une pensée courte & vive, comme dans les deux exemples précédens : mais il me semble qu'elle n'en fait pas l'essence. * Il y a dans Démosthène & dans Cicéron beaucoup d'endroits fort étendus, fort amplifiés, qui sont pourtant très sublimes, quoique la brièveté ne s'y rencontre point.

* Ce n'est point apparemment cette espèce de sublime qu'on définit ici.

J'use

J'use de la liberté que M. de la Mothe donne à ses lecteurs dans l'endroit même dont il s'agit , & j'expose simplement mes doutes , mais en les soumettant à ses lumières. L'admirable traité de Longin sur cette matière seroit seul capable de former le goût des jeunes gens. Je ne ferai presque ici qu'en extraire quelques réflexions, qui seront pour eux comme autant de règles & de principes.

M. Despreaux prétend que par sublime „ce Rhéteur n'entend pas ce que les orateurs appellent le stile sublime: mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le discours , & qui fait qu'un ouvrage enleve , ravit , transporte. Le stile sublime , dit-il , veut toujours de grands mots ; mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée , dans une seule figure , dans un seul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque qui souffre plusieurs difficultés , je me contente d'avertir que par sublime j'entens ici également & celui qui a plus d'étendue , & se trouve dans la suite du discours ; & celui qui est plus court , & consiste dans des traits vifs & frapans : parce que dans l'une & dans l'autre espèce , j'y trouve également une manière de penser & de s'exprimer avec noblesse & grandeur , ce qui fait proprement le sublime.

I. Le stile simple dont j'ai d'abord parlé , quoique parfait dans son genre , & rempli de graces souvent inimitables , est bon pour instruire , pour prouver , & même pour plaire : mais il ne produit point ces grands effets , sans lesquels a Cicéron compte l'éloquence pour rien. Comme ces beautés simples & naturelles n'ont rien de grand , & qu'on y voit un orateur toujours tranquille , cette égalité de stile n'échauffe & ne remue point l'ame. Au lieu que le genre sublime produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise , qui est toute autre chose que de plaire seulement , ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion , que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du sublime. Il donne au dis-

Longin. ch. 1.

a Eloquentiam , quæ admiratio- || *Cic. in Epist. ad Brut.*
nem non habet , nullam judico. ||

Tome I.

N n n

Chap. 23.

cours une vigueur noble, une force invincible, qui enlève l'âme de quiconque nous écoute... Par ce ton de majesté & de grandeur, par ces mouvemens vifs & animés, par cette force & cette véhémence qui y régnerent, il enlève l'auditeur, & le laisse comme abbattu & ébloui, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs.

*Pro Cornel.
Balbo. n. 9-16.*

II. C'est ce que Quintilien remarque au sujet d'un endroit sublime & éclatant du plaidoyer de Cicéron pour Cornelius Balbus, où il avoit inséré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non seulement par des acclamations, mais même par des battemens de mains extraordinaires, qui sembloient peu convenir à la majesté du lieu : ce qui ne feroit point arrivé, dit notre Rhéteur, s'il n'avoit eu en vue que d'instruire les Juges, & s'il s'étoit contenté d'un stile simple & élégant. Ce fut sans doute la grandeur, la pompe, & l'éclat de son éloquence qui arrachèrent à tout son auditoire ces cris & ces applaudissemens qui ne furent point libres & volontaires, ni la suite des réflexions, mais l'effet subit d'une espèce de ravissement & d'enthousiasme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, sans leur laisser le tems de songer ni à ce qu'ils faisoient, ni au lieu où ils étoient.

Longin. ch. 5.

III. Voilà proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons bientôt, & du genre sublime. Celui-ci remue, agite, élève l'âme au-dessus d'elle-même, & fait d'abord sur les lecteurs ou sur les auditeurs une impression, à laquelle il est difficile, pour ne pas dire impossible, de résister, & dont le souvenir dure, & ne s'efface qu'avec peine : au lieu que le stile commun & ordinaire, quoique rempli de

a Nec fortibus modò sed etiam fulgentibus armis præliatus in causâ est Cicero Cornelii : qui non affectus esset docendo judicem tantum, & utiliter desum ac latine perspicueque dicendo, ut populus Romanus admirationem suam non acclamatione tantum, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor,

& auctoritas, expressit illum fragorem. Nec tam insolita laus esset profecta dicentem, si iustata & ceteris similis fuisset oratio. Atque ego illos credo, qui aderant, nec sensit quid facerent, nec sponte judicioque plausissent, sed velut mentes captos, & quo essent in loco ignaros, erupisse in hunc voluntatis affectum. *Quintil. lib. 8. c. 3,*

beautés & de graces, ne touche, pour ainsi dire, que la surface de l'ame, & la laisse dans la situation tranquille & naturelle. En un mot, l'un plaît & flatte, l'autre ravit & transporte. C'est ainsi que nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile même pour notre usage : mais nous sommes véritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Océan sur-tout.

Chap. 29.

IV. On distingue plusieurs sortes de sublime. Il n'est pas toujours véhément & impétueux. Le stile de Platon ne laisse pas d'être élevé, bien qu'il coule sans être rapide, & sans faire de bruit. Démosthène est grand, quoique serré & concis ; & Cicéron l'est aussi, quoique diffus & étendu. On peut comparer Démosthène à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire que comme un grand embrasement il dévore & consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversément dans ses ouvrages, & qui à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Au reste, continue Longin, le sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes passions, quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits.

Chap. 30.

V. Le vrai sublime consiste dans une manière de penser noble, grande, magnifique ; & il suppose par conséquent dans celui qui écrit ou qui parle un esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant, mais qui soit au contraire rempli de hautes idées, de sentimens généreux, & de je ne sais quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit & de stile doit être l'image & l'effet de la grandeur d'ame. Darius offroit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage à Alexandre. *Pour moi, lui disoit Parménion, si j'étais Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi,* repliqua ce Prince, *si j'étais Parménion.* N'est-

Chap. 31.

N n n ij

il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Je rapporterai ici quelques exemples de pensées sublimes, qui en feront mieux sentir la beauté & le caractère que tous les préceptes.

*Æn. lib. VI.
v. 847. &c.*

Excudent alii spirantia mollius æra....

Orabunt causas melius, &c.

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Hæ tibi erunt artes; pacisque imponere morem,

Parcere subjectis, & debellare superbos.

*Horat. Od.
I. lib. 2.*

Et cuncta terrarum subacta

Præter atrocem animum Catonis.

M. de Pelisson dans l'éloge du Roi parle ainsi : *Ici il détruisoit le duel..... Ici il savoit pardonner nos fautes, supporter nos foiblesses, descendre du plus haut de sa gloire dans nos moindres-intérêts ; tout à ses peuples, Général, Législateur, Juge, Maître, Bienfaiteur, Pere, c'est-à-dire, véritablement Roi.*

*Bossuet hist.
univers.*

Tout étoit Dieu, excepté Dieu même ; & le monde, que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'idoles.

Il restoit environ cinq cens ans jusques aux jours du Messie : Dieu donna à la majesté de son Fils de faire taire les Prophètes durant tout ce tems, pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Rac. Esth.

Que peuvent contre lui (contre Dieu) tous les Rois de la terre ?

En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre.

Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.

Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.

Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble.

Il voit comme un néant tout l'univers ensemble,

Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,

Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

Cet autre trait du même poète n'est pas moins grand, quoiqu'en un seul vers.

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Dans tous ces endroits le sublime vient de la noblesse & de la grandeur des pensées. Mais il faut avouer que ce qui est dit de Dieu efface tout le reste. Aussi est-il juste, que devant lui tout disparoisse & s'anéantisse.

VI. La noblesse des pensées entraîne ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour servent beaucoup à relever les pensées. Mais il faut bien se donner de garde de prendre pour sublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus dignes de mépris que d'admiration. En effet l'enflure n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse : mais au dedans elle est creuse & vuide... Ce défaut n'est pas facile à éviter. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons surtout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sais comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

Longin. ch. 5.

Chap. 2.

Dans un noble projet on tombe noblement.

On a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Cicéron, qui au rapport de ^a Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut ; ou comme fait Virgile, qui est sage jusques dans son enthousiasme... Ces déclamateurs latins, dont Sénèque le pere rapporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au delà de l'Océan, font outrés & excessifs. Les uns disent, ^b qu'Alexandre se doit contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire ; ^c qu'il est tems qu'Alexandre cesse de vaincre où le

Le P. Bouhours.

^a Non supra modum elatus Tullius. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

^b Satis sit hactenus vicisse Ale-

|| xandro, qua mundo lucere satis est.
|| ^c Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole finire.

monde cesse d'être , & le soleil d'éclairer : ^a les autres , que la fortune met à ses victoires les mêmes limites , que la nature met au monde ; qu'^b Alexandre est grand pour le monde , & que le monde est petit pour Alexandre ; ^c qu'il n'y a rien au-delà d'Alexandre , non plus qu'au-delà de l'Océan.

Ce que dit un Historien au sujet de Pompée , n'est guères moins outré. *d* Telle fut , dit-il , la fin de Pompée , après trois Consulats & autant de triomphes , ou plutôt après avoir domté l'univers ; la fortune s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme , que la terre qui venoit de lui manquer pour ses victoires , lui manqua pour sa sépulture.

L'endroit suivant de Malherbe l'est encore plus. Il parle de la pénitence de S. Pierre.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent :
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent ;
Et ses pleurs qui tantôt descendoient mollement ,
Ressembler un torrent qui des hautes montagnes
Ravagant & noiant les voisines campagnes ,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Cet excellent Poète sort ici visiblement de son caractère , & nous montre combien il est aisé que l'enflure prenne la place du grand & du sublime. Cette pièce étoit sans doute un ouvrage de la jeunesse de Malherbe , que ses autres compositions semblent désavouer.

Longin. ch. 14.

VII. Les figures ne font pas une des moindres parties du sublime , & ce sont elles qui donnent le plus de vivacité au discours. Démosthène , après la perte de la bataille de Chéronée , veut justifier sa conduite , & rendre

^a Eundem fortuna victoria tuam ,
quem natura , finem facit.

^b Alexander orbi magnus est ;
Alexandro orbis angustus est.

^c Non magis quicquam ultra
Alexandrum novimus , quam ultra
oceanum. *Suaser. 1.*

^d Hic post tres consulatus & totidem triumphos , dominumque terrarum orbem , vix fuit exitus : in tantum in illo viro à se discordante fortuna , ut cui modò ad victoriam terra defuerat , deesset ad sepulturam. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

le courage aux Athéniens intimidés & abbattus par cette défaite. Non, Messieurs, leur dit-il, non, vous n'avez point failli. J'en jure par les manes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, devant Platée. Il pouvoit dire simplement que l'exemple de ces grands hommes justifioit leur conduite. Mais en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique manière d'affirmer par des sermens si extraordinaires & si nouveaux, il élève ces anciens citoyens au-dessus de la condition humaine, il inspire à ses auditeurs l'esprit & le sentiment de ces illustres morts, & il égale en quelque sorte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe aux victoires remportées autrefois à Marathon & à Salamine.

Cicéron attribue la mort de Clodius à une juste colère des dieux, qui ont enfin vengé leurs temples & leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une manière fort sublime, en apostrophant & les autels & les dieux, & employant les plus grandes figures de Rhétorique. * *Vos Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor; vosque Albanorum obruta aræ, sacrorum populi Romani sociæ & æquales, quas ille præceps amentia, cæsis prostratisque sanctissimis lucis, substructionum insanis molibus oppresserat: vestrae tum aræ, vestrae religiones viguerunt, vestra vis valuit, quam ille omni scelere polluerat. Tuque, ex tuo edito monte, Latialis sancte Jupiter, cujus ille lacus, memora, finesque, sæpe omni nefario stupro & scelere macularat, aliquando ad eum puniendum oculos*

Pro Mil. n. 85.

» * Je vous atteste & vous im-
» plote, saintes C^omes d'Albe,
» que Clodius a profanées; Bois
» respectables qu'il a abbattus; sa-
» crés Autels, lien de notre union
» & aussi anciens que Rome mē-
» me, sur les ruines desquels cet
» impie avoit élevé ces masses énor-
» mes de bâtimens: votre religion
» violée, votre culte aboli, vos my-
» stères pollus, vos dieux outragés,
» ont enfin fait éclater leur pou-

» voir & leur vengeance. Et vous,
» divin Jupiter Latial, dont il avoit
» souillé les lacs & les bois par tant
» de crimes & d'impuretés, du
» sommet de votre sainte monta-
» gne vous avez enfin ouvert les
» yeux sur ce scélérat pour le punir.
» C'est à vous, & sous vos
» yeux; c'est à vous qu'une lente,
» mais juste vengeance, a immolé
» cette victime, dont le sang vous
» étoit dû.

aperuisti. Vobis illæ, vobis, vestro in conspectu, seræ, sed justæ tamen & debitæ pænæ solutæ sunt.

Oraison funèbre de M. de Turenne.

M^r Flechier décrit une mort bien différente d'une manière fort sublime, en faisant usage aussi des plus vives figures. *O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez & des vainqueurs, & des victoires ! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappez, quand il vous plait, ces têtes illustres, que vous avez tant de fois couronnées. Cet endroit est grand certainement, & le seroit peut-être encore plus, s'il y avoit moins d'antithèses.*

N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique ; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées ; que je découvre ce corps pâle & sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, & que j'expose à vos yeux les tristes images de la Religion & de la Patrie éplorées.

§. III. Du Genre Tempéré.

ENTRE les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé jusqu'ici, savoir le simple & le sublime, il y en a un troisième, qui tient comme le milieu entre les deux autres, & que nous pouvons appeller le genre orné & fleuri, parce que c'est celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau & de plus brillant. Il nous reste à faire sur cette sorte de stile quelques réflexions, qui aideront les jeunes gens à discerner les ornemens solides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajouterai point d'exemples, parce que ceux que j'ai cités ci-devant en parlant de la composition, & plusieurs de ceux que je citerai encore dans la suite, sont dans le genre fleuri, & peuvent servir pour la matière que je traite ici.

I. On appelle ornement en matière d'éloquence, certains tours, certaines manières qui contribuent à rendre le discours plus agréable, plus insinuant, & même plus persuasif.

persuasif. L'orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre , auquel cas il suffiroit de dire les choses d'une manière toute simple , pourvu qu'elle fût claire & intelligible. Son principal but est de convaincre & de toucher : à quoi il ne peut réussir , s'il ne trouve le moien de plaire. Il veut aller à l'esprit & au cœur : mais il ne le peut faire qu'en passant par l'imagination , à laquelle par conséquent il faut parler son langage , qui est celui des figures & des images , parce qu'elle n'est frappée & remuée que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien ^a que le plaisir aide à la persuasion , & que l'auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne suffit donc pas que le discours soit clair & intelligible , ni qu'il soit plein de raisons & de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté & à cette solidité certain agrément , certain éclat : & c'est ce qu'on appelle ornement. Par là l'orateur satisfait en même tems l'esprit & l'imagination. Il donne à l'esprit la vérité & la solidité des pensées & des preuves , qui est comme sa nourriture naturelle ; & il accorde à l'imagination la beauté , la délicatesse , l'agrément des expressions & des tours qui sont plus de son ressort , & lui appartiennent plus particulièrement.

II. ^b Il y a des gens ennemis de tout ornement du discours , qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le stile simple & nud ressemble à celui de la conversation , qui regardent comme superflu tout ce qu'on ajoute à la pure nécessité , & qui croient que c'est deshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangère , dont , selon eux , elle n'a pas besoin , & qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avoit à parler que devant des Philosophes , ou devant des

^a Multum ad fidem adjuvat audientis voluptas. *Quintil. lib. 5. cap. 14.*

Nescio quomodo etiam credit facilius quæ audienti jucunda sunt, & voluptate ad fidem ducitur. *lib. 4. cap. 2.*

^b Quidam nullam esse naturalem eloquentiam putant, nisi quæ

sit quotidiano sermoni simillima, ... contenti promere animi voluntatem, nihilque accersiti & elaborati requirunt: quicquid huc sit adjectum, id esse affectationis, & ambitiosæ in loquendo jactantiæ, remotumque à veritate. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

personnes exemptes de toute passion & de toute prévention, peut-être ce sentiment pourroit-il paroître raisonnable. Mais il s'en faut bien que cela ne soit ainsi ; & si l'orateur ne savoit gagner ses auditeurs par le plaisir, & les entraîner par une douce violence, la justice & la vérité succumbéroient souvent sous les efforts des méchans. ^a C'est ce qu'autrefois Rutilius, le plus juste & le plus homme de bien qui fût à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui ; parce que, comme s'il eût été dans la République imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on emploiat d'autres armes pour sa défense que celles de la simple vérité. Il n'en auroit pas été ainsi, dit Antoine à Crassus dans un des dialogues de Cicéron, si vous l'aviez défendu, non à la manière des philosophes, mais à la vôtre : & quelque corrompus que fussent ses Juges, votre éloquence victorieuse auroit surmonté leur méchanceté, & auroit arraché à leur injustice un citoyen si digne d'être conservé.

III. C'est cette habileté à orner & à embellir un discours, qui met de la différence entre un homme disert, & un homme éloquent. ^b Le premier se contente de dire sur une matière ce qu'il en faut dire : mais pour être véritablement éloquent, il en faut parler avec toutes les graces & tous les ornemens convenables. L'homme disert, c'est-à-dire, qui s'explique seulement avec clarté & solidité, laisse son auditeur froid & tranquille, & n'excite point en lui ces sentimens d'admiration & de surprise, qui ^c, selon Cicéron, ne peuvent être l'effet que d'un

^a Cum esset ille vir (Rutilius) exemplum, ut scitis, innocentia... noluit ne ornatus quidem aut liberius causam dici suam, quam simplex ratio veritatis ferebat... Quid si tibi, Crasse, pro R. Rutilio, non philosophorum more, sed tuo licuisset dicere ; quamvis scelerati illi fuissent, sicut fuerunt pestiferi cives supplicisque digni, tamen omnem eorum importunitatem ex intimis mentibus evellisset vis orationis tuæ. Nunc talis vir amissus

est, dum causa ita dicitur, ut si in illa commentitia Platonis civitate res ageretur. 1. de Orat. n. 229. 230.

^b M. Antonius ait (Lib. 1. de Orat. n. 94.) à se disertos viros esse stultos, eloquentem autem neminem. Disertis satis putat, dicere quæ oporteat : ornate autem dicere, proprium esse eloquentissimi. Quintil. Proem. lib. 8.

^c In quo igitur homines exhortescunt ? Quem stupefacti dicentem audiunt ?... qui distincte, qui

discours orné & enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant, soit pour les pensées, soit pour les expressions.

IV. Il y a un genre d'éloquence qui est uniquement pour l'ostentation, & qui n'a d'autre but que le plaisir de l'auditeur, comme les discours Académiques, les complimens qu'on fait aux Puissances, certains panégyriques, & d'autres pièces semblables; à où il est permis de déployer toutes les richesses de l'art, & d'en étaler toute la pompe. Pensées ingénieuses, expressions frappantes, tours & figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux & périodique; en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique & de plus brillant, l'orateur^b peut non seulement le montrer, mais même en quelque sorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'est venu que pour entendre un beau discours, & dont il ne peut enlever les suffrages qu'à force d'élégance & de beautés.

V. ^c Il est pourtant nécessaire, même dans ce genre, que les ornemens soient dispensés avec une sorte de sobriété & de sagesse, & l'on doit surtout y jeter une grande variété. Cicéron insiste beaucoup sur ce principe, comme sur une des règles de l'éloquence les plus importantes. Il faut, dit-il, choisir un genre d'écrire, qui soit agréable & qui plaise à l'auditeur, de sorte néanmoins

explicatè, qui abundanter, qui illuminatè & rebus & verbis dicunt: id est, quod dico ornate. *Lib. 3. de Orat. n. 53.*

^a Illud genus ostentationi compositum solum petit audientium voluptatem, ideoque omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis exponit... Quare quicquid erit sententiis populare, verbis nitidum, figuris jucundum, translationibus magnificum, compositione elaboratum, velut institor quidam eloquentiæ, intuendum & penè pertractandum dabit. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

^b In hoc genere, permittitur adhibere plus cultus, omnemque ar-

tem, quæ latere plerumque in iudiciis debet, non confiteri modo, sed ostentare etiam hominibus in hoc advocatis. *Quintil. lib. 2. c. 11.*

^c Ut conspersa sit quasi verborum sententiarumque floribus, id non debet esse fuscum æquabiliter per omnem orationem, sed ita distinctum, ut sint quasi in ornatu disposita quædam insignia & lumina. Genus dicendi est eligendum, quod maximè teneat eos qui audiant, & quod non solum delectet, sed etiam sine satietate delectet... Difficile enim dictu est, quænam causâ sit, cur ea, quæ maximè sensus nostros impellunt voluptate, & specie prima acerrimè commovent, ab iis celer-

que cet agrément & ce plaisir ne viennent point enfin à lui causer du dégoût. Car c'est l'effet que produisent ordinairement les choses qui frappent d'abord les sens par un vif sentiment de plaisir, sans qu'on puisse trop en rendre la raison. Il en apporte plusieurs exemples, tirés de la peinture, de la musique, des odeurs, des liqueurs, des viandes; & après avoir établi ce principe, que le dégoût & le rassasiement suivent de près les grands plaisirs, & que c'est ce qu'il y a de plus doux qui devient le plutôt fade & insipide, il en conclut qu'il n'est pas étonnant que soit en prose, soit en vers, un ouvrage, quelque grace & quelque élégance qu'il ait d'ailleurs, s'il est trop uniforme, & toujours sur le même ton, ne se fasse pas longtemps goûter. Un discours qui est partout ajusté & peigné, sans mélange & sans variété, où tout frappe, tout brille; un tel discours cause plutôt une espèce d'éblouissement, qu'une véritable admiration: il lasse & il fatigue par trop de beautés, & il déplaît à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner du relief, & tout ne doit pas être lumière.

VI. Si cela est vrai, même dans ces sortes de discours qui ne sont que pour l'apparat & pour la cérémonie, combien plus ce précepte doit-il être observé dans ceux où l'on traite d'affaires sérieuses & importantes, telles que sont celles dont se charge l'éloquence de la chaire & celle du barreau. Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, & ce qui est bien plus considérable, du salut éternel; est-il permis à un orateur de s'occuper du soin de sa réputation, & de chercher à fai-

rimè fastidio quodam & satietate abalienemur.... Omnibus in rebus, voluptatibus maxime fastidium finitimum est: quo hoc minus in oratione miremur, in qua vel ex poetis, vel ex oratoribus, possumus judicare, concinnam, distinctam, ornatam, festivam, sine intermissione, sine reprehensione, sine

varietate, quamvis claris sit coloribus picta vel poësis vel oratio, non posse in delectatione esse diuturna... Habeat itaque illa in dicendo admiratio ac summa laus umbram aliquam & recessum; quo magis id, quod erit illuminatum, extare atque eminere videatur. Lib. 3. de Orat. n. 96. 97. 98. 100. 101.

re paroître de l'esprit :^a Ce n'est pas qu'on prétende bannir de ces discours les graces & la beauté du stile. Mais les ornemens qu'il est permis d'y employer, doivent être plus graves, plus modestes, plus sévères,^b & partir plutôt du fonds de la matière même, que du génie de l'orateur. J'aurai occasion de traiter ce sujet avec plus d'étendue.^c On ne peut trop le répéter : il faut que cette parure soit mâle, noble, & chaste. Il faut une éloquence ennemie de tout fard & de toute afféterie ; qui brille pourtant, mais de santé, s'il faut ainsi dire, & qui ne doive sa beauté qu'à ses forces.^d Car il en doit être du discours, comme du corps humain, qui tire ses véritables agrémens de sa bonne constitution : au lieu que le fard & l'artifice ne servent qu'à gâter le visage par le soin même qu'on prend de l'embellir.

VII. ^e C'est un grand principe, qui se vérifie également dans les ouvrages de la nature & dans ceux de l'art, que les choses qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont aussi pour l'ordinaire plus de dignité & de grace :^f Qu'on fasse quelque attention sur la symétrie & l'arrangement des différentes parties qui composent un édifice ou un vaisseau, qui entrent dans la structure du corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne se laisse point d'y admirer ; on reconnoitra que cha-

^a Neque hoc eò pertinet, ut in his nullus sit ornatus, sed uti profloret, & severior. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

^b Omnia potius à causâ, quàm ab oratore, profecta credantur. *Quintil. lib. 4. cap. 2.*

^c Sed hic ornatus (reperant enim) virilis, fortis, & sanctus sit : nec effeminatam levitatem, nec fuculentam eminentem colorem amet. Sanguine & viribus niteat. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

^d Corpora sana, & integri sanguinis, & exercitatione firmata, ex hisdem his speciem accipiunt, ex quibus vires : namque & colorata, & adstricta, & lacertis expressa

sunt. Sed eadem si quis vulsa atque fucata muliebriter comat, foedissima sint ipso formæ labore. *Quintil. Proxm. lib. 8.*

^e Ut in plerisque rebus incredibiliter hoc natura est ipsa fabricata, sic in oratione, ut ea, quæ maximam in se utilitatem continerent, eadem haberent plurimum vel dignitatis, vel sæpe etiam venustatis. *3. de Orat. n. 178.*

^f Singula hanc habent in specie venustatem, ut non solum salutis, sed etiam voluptatis causâ inventa esse videantur... Habent non plus utilitatis, quàm dignitatis.... Capitolii fastigium illud, & ceterarum ædium, non venustas, sed necessi-

cune de ces parties, dont l'utilité seule ou la nécessité sembleroit avoir fait naître l'idée, contribue aussi beaucoup à la beauté du tout. Il en est ainsi du discours, dont la vraie beauté n'est jamais séparée de l'utilité.

VIII. Ce principe peut beaucoup servir pour distinguer les ornemens vrais & naturels, de ceux qui sont faux & étrangers: il n'y a qu'à examiner s'ils sont utiles ou nécessaires au sujet que l'on traite. ^b Il y a un stile éblouissant, qui impose par le vain éclat de l'expression, ou qui court sans cesse après de petites pensées froides & pueriles, ou qui est toujours monté sur des échasses, ou qui s'égare en des lieux communs vuides de sens, ou qui brille de je ne sai quelles petites fleurs qui tombent dès qu'on vient à les secouer, ou qui se guinde enfin jusqu'aux nues pour attraper le sublime. Tout cela n'est point vraie éloquence, mais vaine & ridicule parure: & pour le bien faire sentir aux jeunes gens, il faut les rendre extrêmement attentifs à cette exacte sévérité des bons écrivains, soit anciens, soit modernes, qui ne sortent point de leur sujet, & n'outrent rien. ^c Car ces fausses graces, & ces fausses beautés disparaissent, quand on leur en oppose de solides.

IX. Je dirois volontiers des graces du stile fleuri par rapport aux beautés d'un stile plus solide & plus mâle, ce que Plin remarque des fleurs en les comparant aux arbres. ^d La nature, dit-il, semble avoir voulu se jouer & comme s'égayer dans cette variété de fleurs dont elle or-

tas ipsa fabricata est. n. 180.

Hoc in omnibus item partibus orationis evenit, ut utilitatem, ac propè necessitatem, suavitas quadam ac lepos consequatur. n. 181.

a Nunquam vera species ab utilitate dividitur. *Quintil. lib. 8. c. 3.*

b Vitiosum est & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ refultat, aut puerilibus sententiis lascivir, aut immodico tumore turgescit, aut inanibus locis bacchatur, aut casuris si leviter excutiantur flosculis nitet, aut præcipitia pro sublimibus habet. *Quintil.*

lib. 12. cap. 10.

c Evanescent hæc atque emoriuntur comparatione meliorum: ut lana tincta fucis citra purpuram placet... Si vero judicium his corruptis acrius adhibeas, jam illud quod fecellerat, exuat mentitum colorem, & quadam vix enarrabili fœditate pallefcit. *Ibid.*

d Inenarrabilis florum varietas: quando nulli potest facilius esse loqui, quàm rerum naturæ pingere, lascivienti præsertim, & in magno gaudio fertilitatis tam variè ludenti. Quippe reliqua usus alimentum

ne les champs & les jardins : variété incompréhensible , & que nulle description ne peut exprimer ; parce que la nature est bien plus habile à peindre , que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaisir , aussi ne leur donne-t-elle souvent pour durée que le court espace d'un jour : au lieu que pour les arbres destinés à la nourriture de l'homme & aux usages de la vie , elle leur accorde plusieurs années , & quelquefois des siècles entiers , sans doute pour nous avertir que ce qui est fort brillant passe bien vite , & perd bientôt sa vivacité & son éclat. Il est aisé de faire l'application de cette pensée aux beautés du stile dont nous parlons ici , auxquelles on fait que les orateurs donnent ordinairement le nom de fleurs.

§. IV. Réflexions générales sur les trois Genres d'éloquence.

IL seroit inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'orateur , puisqu'il doit les embrasser tous , ^b & que son habileté consiste à savoir les employer à propos selon la différence des matières qu'il traite , de sorte qu'il puisse les tempérer l'un par l'autre , & mêler également tantôt la force à la douceur , & tantôt la douceur à la force. ^c D'ailleurs ces trois genres , dans la diversité de stiles qui les distingue , ont pourtant quelque chose de commun qui les réunit ,

que gratia genuit , ideoque sæcula annosque tribuit iis. Flores verò odoresque in diem gignit : magna (ut palam est) admonitione hominum , quæ spectatissimè florent ; celeritè marcescere. *Plin. hist. nat. lib. 21. cap. 1.*

a Ut conspersa sit verborum sententiarumque floribus , id non debet esse fuscum æquabiliter per omnem orationem. 3. *de Orat. n. 96.*

b Magni iudicii , summæ etiam facultatis esse debet moderator ille & quasi temperator hujus tri-

partitæ varietatis. Nam & iudicabit quid cuique opus sit ; & poterit , quocumque modo postulabit causâ , dicere. *Orat. n. 76.*

c Si habitum etiam orationis & quasi colorem aliquem requiritis , est plena quædam , & tamen tæres ; & tenuis , & non sine nervis ac viribus ; & ea , quæ particeps utriusque generis , quadam mediocritate laudatur. His tribus figuris insidere quidam venustatis non fuso illitus , sed sanguine diffusus debet color. 3. *de Orat. n. 199.*

savoir un certain goût de beauté solide & naturelle , ennemie de tout fard & de toute affectation.

Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que cette éloquence fleurie & brillante , qui , pour ainsi dire , pette par tout d'esprit , qui prodigue sans mesure les grâces & les beautés , dont on fait pour l'ordinaire tant de cas , à laquelle on donne assez souvent la préférence sur toutes les autres , qui paroît si fort du goût de notre siècle , & qui étoit presque inconnue aux bons écrivains de l'antiquité , est pourtant d'un très médiocre usage , & renfermée dans des bornes très étroites. Cette sorte d'éloquence n'est point certainement celle qui convient ou à la chaire , ou au barreau. Elle n'est pas propre non plus pour les écrits de piété , & de morale , pour les livres de controverse , pour les dissertations savantes , les réfutations , les apologies , ni pour une infinité de pareils ouvrages de littérature. L'histoire , qui doit être écrite naturellement , ne s'accommoderoit pas d'un stile si affecté ; & il paroîtroit encore plus insupportable dans les lettres , dont la simplicité fait le principal caractère. A quoi se trouvera donc réduite cette éloquence si vantée ? Je laisse au lecteur le soin de parcourir les endroits & les occasions où elle peut être raisonnablement admise , & de juger si elle mérite tous nos soins & toute notre estime.

Ce n'est pas que tous ces autres ouvrages soient ennemis de l'ornement. Cicéron en est une grande preuve , & il peut seul nous suffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juste idée du stile épistolaire. Il y en a de pur compliment , de recommandation , de remerciement , de louange. Quelques-unes sont gaies & enjouées , où il badine avec esprit ; d'autres graves & sérieuses , où il examine des questions importantes : dans d'autres il traite des affaires publiques , & celles-là ne sont pas à mon sens les moins belles. Celles , par exemple , où il rend compte , d'abord au Sénat & au peuple Romain , puis en particulier à Caton , de la conduite qu'il a gardée dans le gouvernement

*Epist. 2. &
4. lib. XIV. ad
Famili.*

gouvernement de sa province, sont un parfait modèle de la netteté, de l'ordre, & de la précision qui doivent régner dans des mémoires & dans des relations; & l'on doit sur-tout y remarquer la manière adroite & insinuante qu'il emploie pour se concilier les bonnes grâces de Caton, & pour se le rendre favorable dans la demande qu'il devoit faire de l'honneur du triomphe. Sa fameuse lettre à Lucceius, où il le prie d'écrire l'histoire de son Consulat, sera toujours regardée avec raison comme un monument éclatant de son éloquence, aussi bien que de sa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à son frère Quintus, où toutes les grâces & toutes les finesses de l'art sont mises en usage. Ses traités de Rhétorique & de Philosophie sont des chefs-d'œuvres dans leur genre; & les derniers montrent comment les matières les plus subtiles & les plus épineuses peuvent être traitées avec élégance & délicatesse. Pour ses harangues, elles renferment tous les genres d'éloquence, toutes les différentes sortes de styles, le simple, l'orné, le sublime.

*Epist. 12. lib.
V. ad Famil.*

Que dirai-je des Auteurs Grecs? Le caractère propre d'Homère n'est-ce pas d'exceller également dans les petites & dans les grandes choses, & de joindre à une sublimité merveilleuse une simplicité qui n'est pas moins admirable? Y a-t-il un style plus délicat, plus élégant, plus nombreux, plus élevé, que celui de Platon? Est-ce sans raison que parmi cette foule d'orateurs qui parurent en même tems à Athènes, a Démosthène a eu le premier rang, & a été regardé presque comme la règle de l'éloquence? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens historiens, est-il un homme sensé qui se lasse de la lecture de Plutarque? Or de tous ces auteurs si anciennement & si généralement estimés, y en a-t-il un seul qui ait donné dans ce goût de pointes, de pensées brillantes, de figures recherchées, de beautés entassées les unes sur les autres? Et combien ce style, qui est banni de presque tous les discours sérieux, doit-il paroître quelque chose de petit, de mince, de puérile, en comparaison de cette

a Quorum longe princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. || *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

Tome I.

P p p

noble simplicité, ou de cette sage grandeur, qui font le caractère de tous les bons ouvrages, & qui sont d'usage pour toutes les matières, pour tous les tems, & pour toutes les conditions :

Mais pour en juger ainsi, il ne faut que consulter la nature. On ne peut nier que ces jardins si peignés, si ajustés, si enrichis de tout ce que l'art a de plus éclatant; ces parterres d'un goût si délicat, ces jets-d'eau; ces cascades, ces bosquets n'aient beaucoup d'agrément. Mais oseroit-on comparer tout cela au magnifique spectacle que présente une belle campagne, où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer : ou le cours tranquille d'un fleuve qui roule ses eaux avec majesté; ou ces longues & agréables prairies que les nombreux troupeaux qui y paissent sans cesse rendent comme vivantes & animées; ou ces gazons naturels qui semblent inviter au repos, & dont l'éclatante verdure n'est point ternie par des ouvrages de marbre; ou ces riches coteaux si merveilleusement diversifiés par des maisons, des arbres, des vignes, & encore plus par un champêtre inculte; ou ces hautes montagnes qui semblent se perdre dans les nues; ou enfin ces grandes forêts, dont les arbres, presque aussi anciens que le monde, ne doivent leur beauté qu'à celui qui en est le créateur? Voilà ce qu'est le stile le plus fleuri auprès de la grande & sublime éloquence.

Le célèbre Atticus, si connu par les lettres que Cicéron lui a écrites, se promenant avec lui dans une si fort agréable près de l'une des maisons de campagne que ce fameux Orateur aimoit plus que toutes les autres, parce que c'étoit le lieu de sa naissance; lui disoit en admirant la beauté du paysage, que la magnificence des plus

a Terra vestita floribus, herbis, arboribus, frugibus. Quorum omnium incredibilis multitudo insatiabili varietate distinguitur. Adde huc fontium gelidas perenniutes, liquores perlucidos amara, riparum vestitus viridissimos, speluncarum concavas altitudes, saxorum asperitates, impendentium mon-

cium altitudines, immensitatemque camporum. *Lib. 2. de nat. deor. n. 98.*

b Viridi si margine clauderet undas flos, nec ingenuum violarent amara topia. *Juvon. l. 1. Satyr. 3.*

c Hoc ipso in loco... scito me esse natum. Quare id est nescio quid

superbes maisons de campagne , ces sales pavées de marbre , ces lambris dorés , ces vastes pièces d'eau qui faisoient l'admiration des autres , que tout cela lui paroissoit petit & méprisable , quand il le comparoit avec cette île , ce ruisseau , cette campagne si riante qu'il avoit pour lors devant les yeux : & il remarque judicieusement que ce sentiment n'est point l'effet d'une bizarre prévention , mais qu'il est dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'esprit ; & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens , pour les mettre en garde contre un mauvais goût de pensées brillantes & de tours ingénieux & recherchés , qui semble vouloir prendre le dessus , & qui a toujours été l'avant-coureur de la chute & de la décadence prochaine de l'éloquence. Quintilien avoit raison de dire que s'il faloit nécessairement choisir entre la simplicité encore grossière des anciens écrivains , & la licence démesurée des nouveaux , il préféreroit sans hésiter les premiers aux seconds.

Je terminerai cet article par quelques extraits d'un discours , que l'on peut , ce me semble , proposer comme un modèle achevé de cette éloquence noble & sublime , & en même tems naturelle , & sans affectation , dont j'ai tâché de marquer ici les caractères. Ce discours fut prononcé par M. Racine dans l'Académie Française à la réception de deux Académiciens , dont l'un étoit Thomas Corneille , qui succédoit au célèbre Pierre Corneille son frere. M. Racine après avoir comparé ce dernier aux Eschyles , aux Sophocles , aux Euripides , dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocles , des

& lateat in animo ac sensu meo , quod me plus hic locus fortasse delectet.
2. de leg. n. 3.

Equidem , qui nunc primum huc venerim , satiari non queo : magnificasque villas , & pavimenta marmorea , & laqueata recta contemno. Ductus vero aquarum , quos isti subos & ouripos vocant , quibus non , cum hæc videat , irriserit. Itaque ,

ut tu paulo antè de lege & jure differens , ad naturam referbas omnia ; sic in his ipsis rebus , quæ ad quietem animi delectationemque quæruntur , nature dominatur. Ibid. n. 2.

a Si necesse sit , veterem illum horrorem dicendi malim , quam istam novam licentiam. Quintil. lib. 8. cap. 1.

P p p ij

Périclès , des Alcibiades , qui vivoient en même tems qu'eux , continue ainsi :

» Oui , Monsieur , que l'ignorance rabaisse tant qu'elle
 » voudra l'éloquence & la poésie , & traite les habiles
 » écrivains de gens inutiles dans les Etats ; nous ne crain-
 » drons point de le dire à l'avantage des lettres , & de ce
 » corps fameux dont vous faites maintenant partie : du
 » moment que des esprits sublimes , passant de bien
 » loin les bornes communes , se distinguent , s'immorta-
 » lisent par des chef-d'œuvres comme ceux de Monsieur
 » votre frere ; quelque étrange inégalité que durant leur
 » vie la fortune mette entre eux & les plus grands He-
 » ros , après leur mort cette différence cesse. La postéri-
 » té , qui se plaît , qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils
 » lui ont laissés , ne fait point de difficulté de les égaler
 » à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hom-
 » mes , & fait marcher de pair l'excellent Poète & le grand
 » Capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui
 » d'avoir produit Auguste , ne se glorifie guères moins
 » d'avoir produit Horace & Virgile. Ainsi , lorsque dans
 » les âges suivans on parlera avec étonnement des victoi-
 » res prodigieuses , & de toutes les grandes choses , qui
 » rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à
 » venir , Corneille , n'en doutons point , Corneille tien-
 » dra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se
 » souviendra avec plaisir , que sous le règne du plus grand
 » de ses Rois a fleuri le plus grand de ses Poètes. On
 » croira même ajouter quelque chose à la gloire de no-
 » tre auguste Monarque , lorsqu'on dira qu'il a estimé ,
 » qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie :
 » que même deux jours avant sa mort , & lorsqu'il ne lui
 » restoit plus qu'un rayon de connoissance , il lui envia
 » encore des marques de sa libéralité ; & qu'enfin les
 » dernières paroles de Corneille ont été des remercimens
 » pour LOUIS LE GRAND.

A l'occasion de M. Bergeret , Secrétaire du Cabinet, qui fut reçu ce même jour à l'Académie Françoisé , M. Racine fit un éloge magnifique de LOUIS XIV. dont j'insérerai ici une partie.

» Qui l'eut dit au commencement de l'année dernière , & dans cette même saison où nous sommes , lorsqu'on voioit de toutes parts tant de haines éclater , tant de ligues se former , & cet esprit de discorde & de défiance qui souffloit la guerre aux quatre coins de l'Europe : qui l'eut dit , qu'avant la fin du printemps tout seroit calme ? Quelle apparence de pouvoir dissiper si tôt tant de ligues ? Comment accorder tant d'intérêts si contraires ? Comment calmer cette foule d'Etats & de Princes , bien plus irrités de notre puissance , que des mauvais traitemens qu'ils prétendoient avoir reçus ? N'eut-on pas cru que vingt années de conférences ne suffisoient pas pour terminer toutes ces querelles ? La diète d'Allemagne , qui n'en devoit examiner qu'une partie , depuis trois ans qu'elle y étoit appliquée , n'en étoit encore qu'aux préliminaires. Le Roi cependant , pour le bien de la chrétienté , avoit résolu dans son cabinet qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées , il trace six lignes , & les envoie à son ambassadeur à la Haie. Là dessus les Provinces délibèrent , les Ministres des Haut-Alliés s'assemblent : tout s'agite , tout se remue. Les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande : les autres redemandent ce qu'on leur a pris : mais tous ont résolu de ne point poser les armes. Le Roi cependant , d'un côté fait prendre Luxembourg , de l'autre s'avance lui-même aux portes de Mons : ici il envoie des Généraux à ses Alliés , là il fait foudroier Gènes : il force Alger à lui demander pardon : il s'applique même à régler le dedans de son royaume , soulage les peuples , & les fait jouir par avance des fruits de la paix : & enfin , comme il l'avoit prévu , voit ses ennemis , après bien des conférences , bien des projets , bien des plaintes inutiles , contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes , sans avoir pu en rien retrancher , y rien ajouter , ou pour mieux dire , sans avoir pu , avec tous leurs efforts , s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.

Il y a certainement dans ces deux endroits du beau, du grand, du sublime. Tout y plaît, tout y frappe, & ce n'est point par des graces affectées, par des antithèses bien mesurées, par des pensées éblouissantes : rien de tout cela ne s'y trouve. C'est la solidité & la grandeur des choses mêmes & des idées qui enlève, ce qui fait le caractère de la vraie & de la parfaite éloquence, telle qu'on l'a toujours admirée dans Démosthène. L'éloge du Roi est terminé par une image tout-à-fait noble, qui renferme une allusion délicate à un fait célèbre de l'histoire Romaine, & laisse beaucoup plus à découvrir qu'elle ne montre : *sans avoir pu s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer*. On s'imagine assister à l'entrevue où le fier Romain Popilius aiant prescrit de la part du Sénat des conditions de paix à Antiochus, & voyant que ce Roi cherchoit à éluder, l'enferma dans un cercle qu'il traça autour de lui avec la baguette qu'il avoit à la main, & l'obligea de lui rendre une réponse positive avant que d'en sortir. Ce trait d'histoire, dont on laisse au lecteur le soin & le plaisir de faire lui-même l'application, a beaucoup plus de grace, que si l'on avoit cité l'endroit d'où il est tiré.

ARTICLE SECOND.

De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.

JE RENDRAI ces observations à sept ou huit chefs, qui sont le raisonnement & les preuves, les pensées, le choix des mots, leur arrangement, les figures, certaines précautions oratoires, les passions. Je mêlerai quelquefois à ces observations des exemples tirés des meilleurs Auteurs, qui serviront à éclaircir les préceptes, & apprendront l'art de composer.

a Popilius virga quam in manu gerebat circumscripsit regem, ac : Priusquam hoc circulo excedas, inquit, redde responsum, Senatus quod referam. Obstupescens tam violento imperio, parumper cum hastis fecit : Faciam, inquit, quod censeat Senatus. Liv. lib. 45. n. 12.

§. I. Du Raisonnement & des Preuves.

C'EST ici la partie de l'art oratoire la plus nécessaire, la plus indispensable, qui en est comme le fondement, & à laquelle on peut dire que toutes les autres se rapportent. Car les expressions, les pensées, les figures, & toutes les autres sortes d'ornemens dont nous parlerons dans la suite, viennent au secours des preuves, & ne sont employées que pour les faire valoir, & pour les mettre dans un plus grand jour. ^a Elles sont au discours ce que sont au corps la peau & la chair, qui en font la beauté & l'agrément, mais non la force & la solidité; qui couvrent & embellissent les os & les nerfs, mais qui les supposent, & n'en peuvent tenir lieu. ^b Je ne disconviens pas qu'il ne faille s'étudier à plaire, & encore plus à toucher: mais on fera l'un & l'autre avec bien plus de succès, lorsque l'on aura instruit & convaincu les auditeurs; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raisonnement & des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens, quand ils examinent un discours, une harangue, un ouvrage, se rendent sur tout attentifs aux preuves & aux raisons; qu'ils les séparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourroient se laisser éblouir; qu'ils les pesent & les considèrent en elles-mêmes; qu'ils examinent si elles sont solides, si elles sont au sujet, & si elles sont à leur place. Il faut que toute la suite, toute l'économie du discours soit bien présente à leur esprit; & qu'après qu'on le leur aura expliqué, ils soient en état de rendre raison du dessein de l'auteur, & de dire sur chaque endroit: Ici il veut prouver telle chose, & il la prouve par telles raisons.

^a Cetera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum comparantur, nervisque illis, quibus causa continetur, adjiciunt superinducti corporis speciem. *Quintil. lib. 5. cap. 8.*

^b Nec abnucriam esse aliquid in declatatione, multum verò in commovendis affectibus. Sed hæc ipsa plus valent, cum se didicisse Judex putat: quod consequi nisi argumentatione, aliaque omni fide rerum, non possumus. *Ibid.*

^a P A R M I les preuves il y en a de fortes & de convaincantes, sur chacune desquelles il faut insister, & qu'il faut montrer séparément, de peur qu'elles ne soient obscurcies & confondues dans la foule. Il y en a d'autres au contraire plus foibles & plus légères, qu'il faut entasser ensemble; afin qu'elles se prêtent un mutuel secours, en suppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort sensible de ces dernières. Il s'agissoit d'un homme accusé d'avoir tué un de ses proches pour recueillir sa succession: & voici les preuves qu'on en apportoit: *Hereditatem sperabas, & magnam hereditatem; pauper eras, & tum maxime à creditoribus appellabaris, & offenderas eum cujus heres eras, & mutaturum tabulas sciebas.* C'est-à-dire: » Vous espériez une succession, & une grande succession: vous étiez pauvre, & actuellement pressé par » vos créanciers: vous aviez offensé celui qui vous avoit » nommé son héritier; & vous saviez qu'il devoit changer son testament. « ^b Ces preuves, considérées séparément, sont légères & communes, mais jointes ensemble elles ne laissent pas de frapper, non comme la foudre qui renverse, mais comme la grêle dont les coups redoublés se font sentir.

Il faut éviter de trop insister sur des choses qui ne le méritent pas: ^c car alors nos preuves, outre qu'elles sont ennuyeuses, deviennent encore suspectes par le soin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui semble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

Quintil. lib.
5. cap. 12.

On demande s'il faut placer les meilleures preuves au commencement, pour s'emparer tout d'un coup des esprits; ou à la fin, pour y laisser une plus forte impression;

^a Firmissimis argumentorum singulis instandum, infirmiora congreganda sunt: quia illa per se fortiora non oportet circumstantibus obscurare, ut qualia sunt appareant; hæc imbecilla naturâ, mutuo auxilio sustinentur. Itaque si non possunt valere quia magna sunt, valebunt quia multa sunt. Quintil.

lib. 5. cap. 12.

^b Singula levia sunt & communia, universa verò nocent, etiam si non ut fulmine, tamen ut grandine. Ibid.

^c Nec tamen omnibus semper quæ invenerimus argumentis operandus est judex: quia & tardium afferunt, & fidem detrahunt. Ibid.

ou

ou partie au commencement , partie à la fin , selon l'ordre de bataille que nous voions dans Homère ; ou enfin s'il n'est pas mieux de commencer par les plus foibles , afin qu'elles aillent toujours en augmentant. Cicéron semble dire dans quelques endroits qu'il faut commencer & finir par ce que l'on a de plus fort , & jetter entre deux ce qu'on a de plus foible : mais dans ses Partitions Oratoires ^a il avoue qu'on ne peut pas toujours ranger les preuves comme on le voudroit , & qu'un Orateur sage & prévoyant doit sur cela consulter la disposition de ses auditeurs , & se régler sur leur goût. Quintilien aussi sans rien décider , marque que l'ordre & l'arrangement des preuves doit être différent selon l'exigence des matières que l'on traite , de sorte pourtant que jamais le discours n'aille en déclinant , & ne finisse par de minces & de foibles raisons , après qu'on en a employé d'abord de fortes.

*Iliad. lib. 4.
v. 297.*

*Cic. l. 2. de
Orat. n. 314.
in Orat. n. 59.*

La liaison des preuves entr'elles n'est pas une chose indifférente , & elle contribue beaucoup à la clarté & à l'ornement du discours. Elle dépend de la justesse & de la délicatesse des transitions , ^b qui sont comme un nœud dont on se sert pour unir des parties & des propositions , qui souvent paroissent n'avoir aucun rapport , qui sont indépendantes & comme étrangères à l'égard les unes des autres , & qui sans ce lien commun s'entre-heurteroient mutuellement , & ne pourroient quadrer ensemble. L'art de l'orateur consiste donc alors à savoir par de certains tours , & de certaines pensées ménagées adroitement , mettre entre ces différentes preuves une union si naturelle , qu'elles semblent faites les unes pour les autres , & que toutes ensemble elles forment , non des membres & des morceaux détachés , mais un corps & un tout continu.

^a Semperne ordinem collocandi , quem volumus , tenere possumus ? Non sanè. Nam auditorum aures moderantur oratori prudenti & provido , & quod respuunt immutandum est. *In Partition. Orat. n. 15.*

^b Ita res diversæ distantibus ex

locis , quasi invicem ignotæ , non collidentur , sed aliqua societate cum prioribus ac sequentibus se copulæque tenebunt.... Ita ut corpus sit , non membra.... Ac videbitur non solum composita oratio , sed etiam continua. *Quintil. lib. 7. cap. 1.*

M. Fléchier avoit commencé l'éloge de M. de Turenne par celui de l'ancienne & illustre Maison de la Tour d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des Rois & des Empereurs; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princesses à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines même à la France.

Il veut ensuite parler du malheur qu'à eu ce Prince de naître dans l'hérésie. Pour joindre cette partie avec la précédente, il emploie une figure nommée par les Rhéteurs Correction, qui lui fournit une transition toute naturelle. » Mais que dis-je ? Il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'hérésie des derniers tems l'avoit infectée.

IL Y A encore une observation plus importante. Il ne suffit pas d'avoir trouvé des preuves solides, de les avoir rangées dans l'ordre qui leur convient, de les avoir bien unies ensemble : il faut savoir les développer, & leur donner une juste étendue pour en faire sentir tout le poids, & pour en tirer tout l'avantage possible. C'est ce qu'on appelle ordinairement amplification. C'est en cela que consiste principalement la force de l'éloquence, & l'art de l'orateur : & c'est en quoi Cicéron a surtout réussi. J'en rapporterai un seul exemple, tiré de son plaidoyer pour Milon.

A plusieurs preuves, par lesquelles Cicéron avoit montré que Milon étoit bien éloigné d'avoir formé le dessein de tuer Clodius, il ajoute une réflexion tirée de la constance du tems, & il demande s'il est vraisemblable qu'à la veille presque des assemblées du peuple Romain où se devoient donner les charges, Milon qui songeoit à demander le Consulat, eût été assez imprudent pour aliéner de lui tous les esprits par un si lâche assassinat.

*Pro Mil. n.
42. & 43.*

Præsertim, Judices, cum honoris amplissimi contentio & dies comitiorum subesset. Cette réflexion est fort sentée : mais si l'orateur s'étoit contenté de la montrer simplement, sans lui prêter le secours de l'éloquence, elle n'auroit

a Quædam argumenta ponere
satis non est : adjuvanda sunt. *Quin-*

pas fort touché les Juges. Il la fait donc valoir d'une manière merveilleuse, en montrant comment dans une telle conjoncture on est circonspect & attentif jusqu'au scrupule à ménager les bonnes grâces & les suffrages des citoyens. » Je fais, dit Cicéron, jusqu'où va la timidité de ceux qui briguent les charges, & combien la demande du Consulat entraîne avec elle de soins & d'inquiétudes. Nous craignons, non seulement ce qu'on peut nous reprocher ouvertement, mais ce qu'on peut penser de nous en secret & dans le fond du cœur. Le moindre bruit, la fable la plus vaine & la moins fondée nous alarme & nous déconcerte. Nous étudions avec inquiétude les yeux, les regards, les paroles de tout le monde. Car rien n'est si délicat, si fragile, si incertain, ni si variable que la volonté des citoyens à l'égard de quiconque prétend aux charges publiques. Non seulement ils s'irritent & s'offensent de la faute la plus légère : ils conçoivent même souvent de capricieux & d'injustes dégoûts pour les plus belles actions. *Quo quidem tempore (scio enim quam timida sit ambitio, quantaque & quam sollicita cupiditas Consulatus) omnia, non modò quæ reprehendi palam, sed etiam quæ obscure cogitari possunt, timemus : rumorem, fabulam fictam, falsam perhorrescimus : ora omnium atque oculos intuemur. Nihil enim est tam molle, tam tenerum, tam aut fragile aut flexibile, quam voluntas erga nos sensusque civium, qui non modò improbitati irascuntur candidatorum, sed etiam in rectè factis sæpe fastidiunt.* Est-il possible de mieux peindre, d'un côté la bizarre légèreté du peuple, de l'autre les craintes & les inquiétudes continuelles de ceux qui briguoient ses suffrages ? Il conclut ce raisonnement d'une manière encore plus vive, en demandant s'il y a la moindre vraisemblance que Milon, uniquement occupé depuis si longtemps de l'attente de ce grand jour, eût osé se présenter devant l'auguste assemblée du peuple les mains encore fumantes du sang de Clodius, & portant sur son front & dans toute sa contenance l'orgueilleux aveu de son crime. *Hunc diem igitur campi speratum atque exoptatum sibi proponens Milo, cruentis manibus scelus & facinus præ se ferens & confitens,*

ad illa augusta centuriarum auspicia veniebat ? Quàm hoc non credibile in hoc ! Quàm idem in Clodio non dubitandum , qui se , interfecto Milone , regnaturum putaret !

*Pro Rosc.
Amer. n. 70-72.*

Il faut avouer que ce sont ces sortes d'endroits qui convainquent , qui touchent , qui enlèvent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pousser trop loin , & se défier d'une imagination trop vive , qui s'abandonnant à ses saillies , s'arrête mal à propos sur des choses étrangères au sujet , ou de peu de conséquence , ou qui insiste trop longtems sur les choses mêmes qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roscius , il fait de longues réflexions sur le supplice des parricides , qui étoient enfermés tout vivans dans un sac , & ensuite jettés dans la mer.^a L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit , & interrompit l'orateur par ses applaudissemens. En effet il est difficile de rien trouver de plus lumineux ni de plus brillant.^b Cependant Cicéron , dont le goût & le jugement s'étoient perfectionnés par un long usage , & dont l'éloquence , comme il le dit lui-même , avoit acquis par l'âge une espèce de maturité , reconnut dans la suite que si cet endroit avoit été si fort approuvé , ce n'étoit pas tant pour des beautés solides & réelles , que dans l'espérance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

C'EST , comme je l'ai déjà remarqué , un exercice fort utile pour faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves , que de leur proposer un sujet traité par quelque bon auteur , & de leur faire trouver sur le champ ce qu'on peut dire sur ce sujet , en les interrogeant de vive voix , & en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

Sext. Roscius , pour qui Cicéron plaïda , étoit accusé

^a Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum ! *Cic. in Orat. n. 107.*

^b Cum ipsa oratio jam nostra canesceret , haberetque suam quandam maturitatem , & quasi senectutem. *Brut. n. 8.*

Quæ nequaquam satis defervuisse.

post aliquando sentire cœpimus... sunt enim omnia sicut adolescentis , non tam re & maturitate , quàm spe & expectatione laudati. *Orat. n. 107.*

Illà pro Roscio juvenilis redundantia. *Ibid. n. 108.*

d'avoir tué son pere , & l'accusateur n'apportoît aucune preuve solide contre lui. On demandera aux jeunes gens ce qu'ils auroient à dire contre cet accusateur. Ils répondront sans doute que pour donner quelque vrai-semblance à une telle accusation , il faut que les preuves soient en grand nombre , bien convaincantes , & tout-à-fait incontestables. On doit faire voir quel fruit le fils pouvoit tirer de la mort de son pere : montrer dans sa vie précédente des dérèglemens & des desordres qui préparent à croire un tel crime : & quand tout cela seroit démontré , produire des preuves certaines d'un fait si incroyable , marquer le lieu , le tems , les témoins , les complices , sans quoi l'on ne pourra croire un fils coupable d'une action si noire , qui suppose un monstre qui a étouffé tous les sentimens de la nature. On aura pris soin auparavant de leur raconter l'histoire de deux enfans qu'on trouva endormis auprès de leur pere qui avoit été tué , & que les Juges renvoïerent absous , persuadés de leur innocence par cette tranquillité où on les avoit trouvés : & les jeunes gens ne manqueront pas de faire ici usage de cette histoire. La fable même viendra à leur secours , en leur montrant des enfans qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs meres , livrés par l'ordre des dieux aux furies vengeresses. Enfin la nature du supplice que les Romains avoient établi contre les parricides , en faisant voir l'énormité de ce crime , montrera aussi la nécessité où est un accusateur d'en apporter des preuves bien évidentes & bien certaines. De jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raisons : & des interrogations faites à propos leur feront dire le reste. Après cela on leur fera lire l'endroit même de Cicéron , qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.

Les discours de Cicéron , & les harangues de Tite-Live , peuvent fournir une infinité de pareils exemples. Je choisis dans ce dernier une harangue fort courte , mais fort éloquente , & qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la manière dont il faut lire les auteurs , & celle dont ils doivent composer.

Explication d'une harangue de Tite-Live.

*Tit. Liv. lib.
21. n. 9.*

JE SUPPOSE qu'on donne à un jeune homme pour matière de composition le discours de Pacuvius à son fils Perolla. Voici quel en est le sujet. Capoue , par les intrigues de Pacuvius , & malgré l'opposition de Magius qui tenoit pour les Romains , & avec qui Perolla étoit uni d'amitié & de sentimens , s'étoit rendue à Annibal , qui bientôt après y fit son entrée. Cette journée se passa en joie & en festins. Deux freres , qui étoient les plus considérables de la ville , donnèrent à manger à Annibal. Taurea & Pacuvius seuls de tous les Capouans furent admis à ce repas ; & le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grace pour son fils Perolla , dont les engagemens avec Magius n'étoient pas inconnus à Annibal , qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le passé à la prière de son pere. Après le repas Perolla conduisit son pere dans un endroit écarté , & là tirant de dessous sa robe un poignard , il lui déclara le dessein qu'il avoit formé de tuer Annibal , & de sceller par son sang le traité fait avec les Romains. Pacuvius tout hors de lui-même entreprend de détourner son fils d'une si funeste résolution. Ce discours , dans de telles circonstances , doit être fort court , & n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en soi-même des motifs capables de convaincre & de toucher le fils. Il s'en présente trois assez naturellement. Le premier se tire du danger où il s'expose en attaquant Annibal au milieu de ses gardes. Le second regarde le pere même , qui est résolu de se mettre entre Annibal & son fils , & qu'il faudra par conséquent percer le premier. Un troisième se tire de ce que la religion a de plus sacré , la foi des traités , l'hospitalité , la reconnoissance. Voilà le premier pas qu'il faut faire en composant , qui est de trouver des preuves & des moiens : & c'est ce qui s'appelle en Rhétorique *Invention* , & qui en est la première partie.

Après qu'on a trouvé des raisons , on songe à l'ordre

qu'il faut leur donner : & cet ordre demande , dans une harangue aussi courte que celle-ci , qu'elles aillent toujours en croissant , & que les plus fortes soient mises à la fin. La religion n'est pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractère de celui dont il s'agit : c'est donc par là qu'il faut commencer. Son propre intérêt , son danger personnel , le touchent bien plus vivement : ce motif doit tenir la seconde place. Le respect & la tendresse pour un pere qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal , passent tout ce qu'on peut imaginer : c'est donc par où il faudra finir. Voilà ce qui s'appelle en Rhétorique *Disposition* , & qui en est la seconde partie.

Reste l'*Elocution* , qui fournit les expressions & les tours , & qui par la variété & la vivacité des figures contribue le plus à l'agrément & à la force du discours. Voions comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée , qui tient lieu d'EXORDE , est courte , mais vive & touchante. * *Per ego te , fili , quaecumque jura liberos jungunt parentibus , precor quæsoque , ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis.* Cet arrangement confus , *per ego te* , convient fort au trouble d'un pere qui est tout hors de lui-même : *amens metu* , dit Tite-Live. Ces mots , *quaecumque jura liberos jungunt parentibus* , renferment ce qu'il y a de plus fort & de plus tendre. Cette proposition , *ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis* , qui représente le crime & les suites funestes d'un tel meurtre , est comme l'abrégé de tout le discours. Il pouvoit dire simplement , *ne occidere Annibalem in conspectu meo velis.* Quelle différence :

I. MOTIF , tiré de la religion. Il se subdivise en trois autres , qui ne sont presque que montrés , mais d'une manière fort vive & fort éloquente , sans qu'il y ait aucune circonstance omise , ni aucun mot qui ne porte. 1. La foi

» * Mon fils , je vous prie & vous » conjure par tous les droits les » plus sacrés de la nature & du » sang , de ne point entreprendre » de commettre sous les yeux de	» votre pere une action également » criminelle en elle-même , & fu- » neste par les suites qu'elle aura » pour vous.
---	--

des traités confirmée par le serment & les sacrifices. 2. Les droits sacrés & inviolables de l'hospitalité. 3. L'autorité d'un pere sur son fils. * *Pauca hora sunt, intra quas jurantes quicquid deorum est, dextræ dextras jungentes, fidem obstrinximus, ut sacratas fide manus digressi ab colloquio extemplo in eum armaremus? Surgis ab hospitali mensa, ad quam tertius Campanorum adhibitus ab Annibale es, ut eam ipsam mensam cruentares hospitii sanguine? Annibalem pater filio meo potui placare: filium Annibali non possum?*

II. MOTIF. ** *Sed sit nihil sancti; non fides, non religio, non pietas: audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt.* Ce n'est là qu'une transition: mais combien est-elle ornée! Quelle justesse & quelle élégance dans cette distribution, qui reprend en trois mots les trois parties du premier motif: *fides*, pour le traité: *religio*, pour l'hospitalité: *pietas*, pour le respect qu'un fils doit à son pere. *Audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt.* Cette pensée est fort belle, & conduit naturellement du premier motif au second.

*** *Unus aggressurus es Annibalem? Quid illa turba tot liberorum servorumque? Quid in unum intenti omnium oculi? Quid tot dextræ? Torpescent-ne in amentia illa? Vultum ip-*

» * Il n'y a que peu de momens
» que nous nous sommes liés par
» les sermens les plus solennels, que
» nous avons donné à Annibal les
» marques les plus saintes d'une
» amitié inviolable: & sortis à pei-
» ne de cet entretien, nous arme-
» rions contre lui cette même main,
» que nous lui avons présentée pour
» gage de notre fidélité! Cette ta-
» ble, où président les dieux ven-
» geurs des droits de l'hospitalité, où
» vous avez été admis par une faveur
» que deux seuls Campaniens par-
» tagent avec vous, vous ne la quit-
» tez cette table sacrée que pour la
» souiller un moment après du sang
» de votre hôte? Hélas! après avoir
» obtenu d'Annibal la grace de mon
» fils, seroit-il bien possible que je

» ne pussé obtenir de mon fils celle
» d'Annibal?

» ** Mais ne respectons rien, j'y
» consens, de tout ce qu'il y a de
» plus sacré entre les hommes: vio-
» lons tout ensemble la foi, la re-
» ligion, la piété: rendons nous
» coupables de l'action du monde
» la plus noire si notre perte ne se
» trouve pas ici infailliblement
» jointe avec le crime.

» *** Seul vous prétendez atta-
» quer Annibal? Mais quoi! Cette
» foule d'hommes libres & d'escla-
» ves qui l'entourent; tous ces
» yeux attachés sur lui pour veiller
» sans cesse à sa sûreté; tant de bras
» toujours prêts à s'employer à sa
» défense: espérez vous qu'ils de-
» meurent glacés & immobiles au

sius

fus Annibalis , quem armati exercitus sustinere nequeunt , quem horret populus Romanus , tu sustinebis ? Quelle foule de pensées , de figures , d'images ! & cela pour dire qu'il ne peut pas attaquer Annibal , sans s'exposer à un danger certain de mourir. Quelle admirable opposition entre des armées entières qui ne peuvent soutenir le visage d'Annibal , le peuple Romain même que ses regards font trembler , & un foible particulier ! *tu.*

III. MOTIF. * *Et , alia auxilia desint , me ipsum ferire , corpus meum opponentem pro corpore Annibalis sustinebis ? Atqui per meum pectus petendus ille tibi transfigendusque est.*

Je n'admire pas moins la simplicité & la brièveté de ce dernier motif , que la vivacité du précédent. Un jeune homme seroit bien tenté d'ajouter ici quelques pensées , & d'étendre cet endroit ? Pourrez-vous tremper vos mains dans le sang d'un pere ? arracher la vie à celui de qui vous l'avez reçue , &c. Mais un maître comme Tite-Live sent bien qu'il ne faut que montrer un tel motif , & que vouloir l'amplifier , c'est l'affoiblir.

PERORATION. ** *Deterreri hic sine te potius , quàm illic vinci. Valeant preces apud te meæ , sicut pro te hodie valuerunt.* Jusqu'ici Pacuvius avoit employé les figures les plus vives & les plus pressantes : tout étoit animé & plein de feu : ses yeux , son visage , ses mains en disoient sans doute encore plus que sa langue. Tout d'un coup il s'adoucit : il prend un ton plus tranquille , & finit par les prières , qui dans la bouche d'un pere sont plus fortes que toutes les raisons. Aussi le fils ne put-il tenir contre cette dernière attaque. Les larmes , qui commencèrent à couler

» moment que vous vous porterez
» à cet excès de fureur ? Soutien-
» drez-vous le regard d'Annibal ,
» ce regard redoutable , que ne peu-
» vent soutenir les armées entières ,
» & qui fait trembler le peuple Ro-
» main ?

* » Et quand même tout autre
» secours lui manqueroit , aurez-
» vous le courage de me fraper
» moi-même lorsque je le couvri-
» rai de mon corps , & que je me

» présenterai entre lui & vos coups
» Car je vous le déclare , ce n'est
» qu'en me perçant le flanc que
» vous pouvez aller jusqu'à lui.

** Laissez-vous fléchir en ce
» moment plutôt que de vouloir
» périr dans une entreprise si mal
» concertée. Souffrez que mes pri-
» res aient sur vous quelque pou-
» voir , après qu'elles ont été au-
» jourd'hui si puissantes en votre
» faveur.

de ses yeux, firent voir qu'il étoit ébranlé. Les baisers du pere, qui le tint lontems tendrement embrassé, & ses prières redoublées avec instance, achevèrent de le persuader. *Lacrymantem inde juvenem cernens, medium complectitur, atque osculo hærens, non antè precibus abstinit, quàm pervicit ut gladium poneret, fidemque daret nihil facturum tale.*

§. II. Des Pensées.

PENSÉE est un mot fort vague & fort général, qui a plusieurs significations bien différentes, aussi bien que le mot latin *sententia*. On voit assez que ce que nous examinons ici sont les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, & qui en font une des principales beautés.

C'est ici proprement ce qui fait le fond, & comme le corps du discours :^a car l'élocution n'en est que le vêtement & la parure. Il faut donc inculquer de bonne heure aux jeunes gens ce grand principe, si souvent répété dans Cicéron & dans Quintilien, ^b que les mots ne sont que pour les choses : qu'ils ne sont destinés qu'à mettre au jour, & tout au plus à embellir nos pensées :^c que les expressions les plus choisies & les plus brillantes, si elles sont dépourvues de sens, ne doivent être regardées que comme un son vuide & méprisable, qui n'a rien que de ridicule & d'insensé. Qu'au contraire il faut faire cas des pensées & des raisons solides, quoique destituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque manière qu'elle se montre, est toujours estimable : en un mot que ^d l'orateur peut donner quelque soin

^a Quorumdam elocutio res ipsas effeminat; quæ illo verborum habitu vestiuntur. *Quintil. Proæm. l. 8.*

^b Sit cura elocutionis quàm maxima, dum sciamus tamen nihil verborum causa esse faciendum, cum verba ipsa rerum gratiâ sint reperta. *Quintil. Proæm. lib. 8.*

^c Quibus (verbis) solum à natura sit officium attributum, fervire

sensibus. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

^c Quid est tam furiosum quàm verborum vel optimorum atque ornatissimorum sonitus inanis, nulla subjecta sententia nec scientia. 1. *de Orat. n. 51.*

^d Curam ergo verborum, rerum volo esse sollicitudinem. *Quintil. Proæm. lib. 8.*

aux mots , mais qu'il doit sa principale attention aux choses.

On fera remarquer aussi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les pensées dont ils embellissent leurs discours sont simples , naturelles , intelligibles : qu'elles ne sont point affectées ni recherchées , & comme amenées par force , pour faire montre d'esprit ; mais qu'elles naissent toujours du fonds même de la matière qui y est traitée , dont elles paroissent si inséparables , qu'on ne voit pas comment les choses auroient pu se dire autrement , & que chacun s'imagine qu'il les auroit dites de la même manière. Un exemple rendra ces observations plus sensibles.

Combat des Horaces & des Curiaces.

LA DESCRIPTION de ce combat est , sans contestation , un des plus beaux endroits de Tite-Live , & des plus propres à apprendre aux jeunes gens comment il faut embellir un récit par des pensées naturelles & ingénieuses. Pour en bien connoître l'art & la délicatesse , il ne faut que la réduire à un récit tout simple , en n'omettant aucune des circonstances essentielles , mais les dépouillant de tout ornement. J'en marquerai les différentes parties par différens chiffres pour les mieux distinguer , & pour les pouvoir ensuite plus facilement comparer avec la narration même de Tite-Live.

Lib. I. n. 25.

(1) *Fœdere isto trigemini , sicut convenerat , arma capiunt.*
 (2) *Statim in medium inter duas acies procedunt.* (3) *Considerant utrinque pro castris duo exercitus , in hoc spectaculum totis animis intenti.* (4) *Datur signum , infestisque armis ter-
 ni juvenes concurrunt.* (5) *Cùm aliquandiu inter se æquis vi-
 ribus pugnassent , duo Romani , super alium alius , vulnera-
 tis tribus Albanis , expirantes corruerunt.* (6) *Illi superstitem
 Romanum circumstunt. Fortè is integer fuit. Ergo , ut se-
 gregaret pugnam eorum , capessit fugam , ita ratus secuturos ,
 ut quemque vulnere affectum corpus sineret.* (7) *Jam aliquan-
 tum spatii ex eo loco , ubi pugnatum est , aufugerat , cùm*

R r r ij

respiciens videt magnis intervallis sequentes : unum haud procul ab sese abesse ; in eum magno impetu redit , eumque interficit. (8) Mox properat ad secundum , eumque pariter neci dat. (9) Jam æquato Marte singuli supererant , numero pares , sed longè viribus diversi. (10) Romanus exultans , Duos , inquit , FRATRUM MANIBUS DEDI , TERTIUM CAUSÆ BELLI HUIUS-CE , UT ROMANUS ALBANO IMPERET , DABO. (11) Tum gladium supernè illius jugulo defigit : jacentem spoliât. (12) Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt. Inde ex utraque parte suos sepeliunt.

Il s'agit d'étendre ce récit , & de l'enrichir de pensées & d'images qui intéressent & qui frappent vivement le lecteur , & lui rendent cette action si présente , qu'il s' imagine , non la lire , mais la voir de ses propres yeux , en quoi consiste la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que consulter la nature ; en bien étudier les mouvemens ; examiner attentivement ce qui a dû se passer dans le cœur des Horaces , des Curiaces , des Romains , des Albains , & peindre chaque circonstance avec des couleurs si vives , mais si naturelles , qu'on s'imagine assister à ce combat. C'est ce que Tite-Live fait d'une manière merveilleuse.

1. *Fœdere isto trigemini , sicut convenerat , arma capiunt.*
2. *Cùm sui utrosque adhortarentur , Deos patrios , patriam , ac parentes , quicquid civium domi , quicquid in exercitu sit , illorum tunc arma , illorum intueri manus ; feroces & suopte ingenio , & pleni adhortantium vocibus , in medium inter duas acies procedunt.*

Il étoit naturel que chaque parti exhortât les siens , & leur représentât que la patrie entière étoit attentive à leur combat. Cette pensée est fort belle ; mais le devient

» 1. Le traité conclu , les trois
» frères de côté & d'autre prennent
» les armes comme on en étoit con-
» venu.
» 2. Pendant que chaque parti ex-
» horte les siens à bien faire leur
» devoir , en leur représentant que
» les dieux , la patrie , leurs pères
» & leurs mères , tout ce qu'il y

» avoit de citoyens dans la ville &
» dans l'armée , ont les yeux atta-
» chés sur leurs armes & sur leurs
» bras ; ces généreux Athlètes ,
» pleins de courage par eux-mêmes ,
» & animés encore par de si puis-
» santes exhortations , s'avancent au
» milieu des deux armées.

bien plus par la manière dont elle est tournée. Une exhortation plus longue seroit froide & languissante. En lisant les derniers mots on croit voir ces généreux combattans s'avancer au milieu des deux armées avec une noble & intrépide fierté.

3. *Considerant utrinque pro castris duo exercitus, periculi magis presentis quam curæ expertes: quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque ergo erecti suspensique in minimè gratum spectaculum animo intenduntur.* Rien ne convenoit mieux ici que cette pensée, *periculi magis presentis quam curæ expertes*: & Tite-Live en apporte aussitôt la raison. Quelle image ces deux mots, *erecti suspensique*, peignent à l'esprit!

4. *Datur signum, infestisque armis, velut acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec his, nec illis periculum suum, publicum imperium servitiumque obversatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna quam ipsi fecissent. Ut primo statim concursu increpue-
re arma, micantesque fulsere gladii, horror ingens spectantes perstringit; & neutro inclinata spe, torpobat vox spiritusque.* On ne peut rien ajouter à la noble idée que nous donne ici Tite-Live des combattans. Ces trois freres étoient de part & d'autre comme des armées entières, & en avoient le courage: insensibles à leur propre péril, ils ne s'occu-

» 3. Elles étoient rangées de cô-
» tés & d'autre autour du champ de
» bataille, exécutées à la vérité du
» péril présent, mais non pas d'in-
» quiétude, parce qu'il s'agissoit de
» savoir lequel des deux peuples
» commanderoit à l'autre, & que
» la valeur d'un si petit nombre de
» combattans alloit décider de leur
» sort. Occupés de ces pensées, &
» dans l'attente inquiète de ce qui
» alloit arriver, ils donnent donc
» toute leur attention à un specta-
» cle qui ne pouvoit pas ne les
» point allarmer.

» 4. On donne le signal: & ces
» braves heros, marchent trois à

» trois les uns contre les autres, por-
» tant en eux six le courage de deux
» grandes armées. Insensibles de
» part & d'autre à leur propre pé-
» ril, ils n'ont devant les yeux que
» la servitude ou la liberté de leur
» patrie, dont le sort désormais dé-
» pend uniquement de leur coura-
» ge. Dès qu'on entendit le choc
» de leurs armes, & qu'on vit bril-
» ler leurs épées, les spectateurs fai-
» sis de crainte & d'alarme, sans
» que l'espérance panchât encore de
» part ou d'autre, restèrent telle-
» ment immobiles, qu'on eût dit
» qu'ils avoient perdu l'usage de la
» voix & de la respiration.

R r r iij

poient que de la destinée publique, confiée uniquement à leurs bras. Deux pensées magnifiques, & puisées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui suit, sans se sentir encore saisi d'horreur & de frissonnement, aussi-bien que les spectateurs du combat ? Ici les expressions sont toutes poétiques ; & l'on fait remarquer aux jeunes gens que ces expressions poétiques, dont il ne faut user que rarement & avec sobriété, étoient appelées par la grandeur même du sujet, & par la nécessité d'égaliser par les termes le merveilleux du spectacle.

Ce morne & triste silence, qui les tenoit tous comme suspendus & immobiles, se changea bientôt en cris de joie du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horaces. De l'autre côté les Romains demeurèrent sans espérance, mais non sans inquiétude. Allarmés & tremblans pour celui des Horaces qui restoit seul contre trois, ils n'étoient plus occupés que de son péril. N'étoit-ce pas là la véritable disposition des deux armées après la chute des deux Romains ; & le tableau qu'en fait Tite-Live n'est-il pas copié d'après nature ?

§. *Confertis deinde manibus, cum jam non motus tantum corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, sed vulnera quoque & sanguis spectaculo essent ; duo Romani super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum casum cum conclamasset gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam spes tota, nondum tamen cura deseruerat, exanimis vice unius quem tres Curiatii circumsteterant.*

Je rapporterai le reste de ce récit sans presque y faire aucune réflexion, pour éviter une ennuyeuse longueur. Je dois seulement avertir que ce qui fait la principale

» §. Ensuite, lorsqu'en étant ve-
 » nus aux mains, ce ne fut plus
 » seulement le mouvement des bras
 » & l'agitation des armes qui servi-
 » rent de spectacle, mais qu'on
 » aperçut des blessures, & qu'on vit
 » couler le sang, deux Romains
 » tombèrent morts aux pieds des Al-
 » bains, qui tous trois avoient été

» blessés. A leur chute, l'armée en-
 » nemie poussa de grands cris de
 » joie, pendant que de l'autre côté
 » les légions Romaines demeuré-
 » rent sans espérance, mais non sans
 » inquiétude, tremblant pour le
 » Romain qui étoit resté seul, &
 » que les trois Albains avoient en-
 » touré.

beauté de cette narration , aussi bien que de l'histoire en général , selon la judicieuse remarque de Cicéron , c'est la merveilleuse variété qui y règne par tout , & les divers mouvemens de crainte , d'inquiétude , d'espérance , de joie , de désespoir , de douleur , causés par des changemens subits & des vicissitudes inopinées , qui réveillent l'attention par une agréable surprise , qui tiennent jusqu'à la fin l'esprit du lecteur comme en suspens , & qui par cette incertitude même lui procurent un plaisir incroyable , surtout quand le récit se termine par un événement intéressant & singulier. Il sera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui suit.

6. *Fortè is interger fuit ; ut universis solus nequaquam par, sic adversus singulos ferox. Ergo , ut segregaret pugnam eorum , capessit fugam , ita ratas secuturos , ut quemque vulnere affectum corpus sineret.*

7. *Jam aliquantum spatii ex eo loco , ubi pugnatum est , auferat , cum respiciens videt magnis intervallis sequentes : anum haud procul ab sese abesse. In eum magno impetu redit. Et , dum Albanus exercitus inclamat Curiatis ut opem ferant fratri , jam Horatius caeso hoste victor secundam pugnam petebat.*

8. *Tum clamore , qualis ex insperato faventium solet , Ro-*

a Multam casus nostri tibi varietatem in scribendo suppeditabunt , plenam cujusdam voluptatis quæ vehementer animos hominum in legendo scripto retinere possit. Nihil est enim aptius ad delectationem lectoris , quàm temporum varietates fortunæque vicissitudines. Anticipites variique casus habent admirationem , expectationem , lætitiâ , molestiam , spem , timorem. Si verò exitu notabili concluduntur , expletur animus jucundissimælectionis voluptate. *Cic. Epist. 12. lib. 5. ad famit.*

» 6. Heureusement il étoit sans blessure ; ainsi trop foible contre tous ensemble , mais plus fort que chacun d'eux , il use d'un stra-

» tégème qui lui réussit. Pour diviser ses ennemis , il prend la fuite , persuadé qu'ils le suivroient plus ou moins vite , selon qu'il leur restoit plus ou moins de force.

» 7. Déjà il étoit assez loin de l'endroit où l'on avoit combattu , lorsque tournant la tête il voit les Curiaces à une assez grande distance les uns des autres , & l'un d'eux tout proche de lui. Il revient sur celui ci de toute sa force : & tandis que l'armée d'Albe crie à ses freres de le secourir , déjà Horace vainqueur de ce premier ennemi , court à une seconde victoire.

» 8. Alors les Romains animent leur guerrier par des cris , tels que

mani adjuvant militem suum : & ille defungi prælia festinat, Prius itaque quàm alter , qui nec procul aberat , consequi posset , & alterum Curiatium conficit.

9. *Jamque aequato Marte singuli supererant , sed nec spe nec viribus pares. Alterum intactum ferro corpus , & geminata victoria , ferocem in certamen tertium dabant : alter , fessum vulnere , fessum cursu trahens corpus , victusque fratrum ante se strage , victori objicitur hosti. Nec illud prælium fuit.*

Quelle beauté d'expressions & de pensées ! Quelle vivacité d'images & de descriptions !

10. *Romanus exultans , DUOS , inquit , FRATRUM MANIBUS DEDI : TERTIUM CAUSÆ BELLII HUIUS-CE , UT ROMANUS ALBANO IMPERET , DABO. Malè sustinenti arma , gladium supernè jugulo defigit : jacentem spoliât.*

11. *Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt , eo majore cum gaudio , quo propius metum res fuerat.*

12. *Ad sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur ; quippe imperio alteri aucti , alteri ditionis alienæ facti.*

» le mouvement subit d'une joie
» inespérée en fait pousser , & lui
» de son côté se hâte de mettre fin
» au second combat. Avant donc
» que l'autre qui n'étoit pas fort
» éloigné , eût pu l'atteindre , il
» couche son ennemi par terre.

» 9. Il ne restoit plus de chaque
» côté qu'un combattant : mais si
» le nombre étoit égal , les forces
» & l'espérance ne l'étoient pas. Le
» Romain sans blessure , & fier d'une
» double victoire , marche plein
» de confiance à ce troisième combat. L'autre au contraire , affoibli par le sang qu'il a perdu , & épuisé par la course , se traîne à peine , & déjà vaincu par la mort de ses frères , comme une victime sans défense , présente la gorge à son vainqueur. Aussi ne fut-ce point un combat.

» 10. Horace , triomphant déjà
» par avance : J'ai immolé , dit-il ,
» les deux premiers aux manes de
» mes frères , j'immolerai le troisième à ma patrie , afin que Rome devienne maîtresse d'Albe , & lui fasse la loi. A peine Curiace peut-il soutenir ses armes : il lui enfonce son épée dans la gorge , & ensuite le dépouille.

» Les Romains reçoivent
» Horace dans leur camp avec une
» joie & une reconnaissance d'autant plus vives , qu'ils avoient été plus près du danger.

» 12. Après cela , chaque parti songe à ensevelir les siens , mais avec des dispositions bien différentes ; les Romains étant devenus maîtres de leurs ennemis , & les Albains se voyant soumis à une domination étrangère.

Je

Je ne sai s'il y a rien plus capable de former le goût des jeunes gens & pour la lecture des auteurs , & pour la composition , que de leur proposer de pareils endroits , & de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté , en les dépouillant de leurs ornemens , & les réduisant , comme nous avons fait ici , à des propositions simples. On leur apprend par là , comment il faut trouver des pensées , & comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici plusieurs réflexions du P. Bouhours , accompagnées la plupart d'exemples latins & françois , & qui sont tirées de son livre sur la manière de bien penser.

Différentes réflexions sur les pensées.

I. LA VÉRITÉ est la première qualité , & comme le fondement des pensées. Les plus belles sont vicieuses , ou plutôt celles qui passent pour belles , & qui semblent l'être , ne le sont pas en effet , si ce fonds leur manque. *page 9.*

Les pensées sont les images des choses , comme les paroles sont les images des pensées : & penser , à parler en général , c'est former en soi la peinture d'un objet ou spirituel ou sensible. Or les images & les peintures ne sont véritables , qu'autant qu'elles sont ressemblantes. Ainsi une pensée est vraie , lorsqu'elle représente les choses fidèlement ; & elle est fautive , quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes. *Ibid.*

La vérité , qui est indivisible ailleurs , ne l'est pas ici. Les pensées sont plus ou moins vraies , selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entière fait ce que nous appellons la justesse de la pensée. C'est-à-dire , que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps , & qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte ; les pensées sont justes aussi quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent ; de sorte qu'une pensée juste est , à parler proprement , une pensée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. *page 41.*

Nous en avons un bel exemple dans l'Épigramme la-

tine sur Didon , qui a été traduite si heureusement en notre langue. Pour la bien entendre il faut supposer ce que raconte l'histoire , que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses après que Sichée eut été tué ; & ce que feint la poésie , qu'elle se tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Auson.

Infelix Dido , nulli bene nupta marito :

Hoc pereunte , fugis ; hoc fugiente , peris.

* On a remarqué ici une faute contre la langue , qui demande réduit au masculin parce que le nominatif est après le verbe.

Pauvre Didon , où t'a * réduite

De tes maris le triste sort ?

L'un , en mourant , cause ta fuite :

L'autre , en fuyant , cause ta mort.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours si justes soient essentiels à la justesse. Elle ne demande pas toujours tant de symétrie , ni tant de jeu : il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue , & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. *pages 41. 42.*

Plutarquē , qui étoit un esprit solide , condamne la pensée fameuse d'un historien sur l'incendie du temple d'Ephèse : *Qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple magnifique consacré à Diane eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde : parce que la déesse ayant voulu assister aux couches d'Olympias , fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* Il est surprenant que ^a Cicéron trouve cette pensée jolie , lui qui pense & juge toujours sainement. Mais il est encore plus surprenant que Plutarque , ce censeur si austère , ait oublié sa sévérité , en ajoutant que la réflexion de l'historien est si froide , qu'elle suffisoit pour éteindre l'incendie. *pages 49. & 50.*

Quintilien se moque avec raison de quelques Orateurs

a Concinnē , ut multa , Timæus ; qui cū in historia dixisset , quā nocte natus Alexander esset , eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagrasse : adjunxit , minimē id esse mi-

randum , quòd Diana , cū in partu Olympiadis adesset voluisset , abfuisset domo. *De nat. deor. lib. 2. n. 69.*

qui disoient comme quelque chose de beau, *Que les grands fleuves étoient navigables à leur source, & Que les bons arbres portoient du fruit en naissant.* (a Ces comparaisons peuvent éblouir d'abord, & elles étoient fort vantées du tems de Quintilien : mais quand on les examine de près, on en reconnoit le faux.) page 72.

II. Pour penser bien, il ne suffit pas que les pensées n'aient rien de faux. Les pensées, à force d'être vraies, sont quelquefois triviales : & pour ce sujet Cicéron louant celles de Crassus, après avoir dit qu'elles sont si saines & si vraies, ajoute qu'elles sont si nouvelles & si peu communes : *Sententiæ Crassæ tam integræ, tam veræ, tam novæ.* C'est-à-dire, qu'outre la vérité qui contente toujours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe & qui le surprenne... La vérité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices ; elle la soutient, & la rend solide. Mais un bâtiment qui ne seroit que solide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicatesse dans les maisons bien bâties : & c'est aussi ce que je voudrois dans les pensées dont nous parlons. La vérité, qui plaît tant ailleurs sans nul ornement, en demande ici ; & cet ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choses. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire.

De orat. lib.
2. n. 188.

La mort n'épargne personne. Voilà une pensée fort vraie : mais c'est une pensée bien simple & bien commune. Pour la relever, & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la manière qu'Horace & Malherbe l'ont fait. Le premier la tourne ainsi, comme vous savez :

Pallida mors æquo pulsât pede pauperum tabernas,

Regumque turre. *Carm. lib. 1. od. 4.*

» La mort renverse également les palais des Rois, &

a Quorum utrumque in iis est, || vigabiles fontes sunt : & generosioris arboris statim planta cum fructu
quæ me juvene ubique cantari solebant : Magnorum fluminum na- || est. *Quintil. lib. 8. cap. 4.*

§ ff ij

» les cabanes des pauvres. Le second prend un autre tour.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre

Est sujet à ses loix,

Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre

N'en défend pas nos Rois.

Le tour du poète latin est plus figuré, & plus vif; celui du poète françois est plus naturel & plus fin : il y a de la noblesse dans l'un & dans l'autre. *pages 75. 78. 79.*

1. (Ce qui relève sur-tout un discours,) ce sont ^a les pensées qui ont de l'élévation, & qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses. La sublimité, la grandeur dans une pensée, est justement ce qui emporte & ce qui ravit, pourvû que la pensée convienne au sujet. Car c'est une règle générale, qu'il faut penser selon la matière qu'on traite; & rien n'est moins raisonnable ^b que d'avoir des pensées sublimes dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres. Il vaudroit presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes. *page 80.*

^c Vous n'avez reçu rien de plus grand de la fortune, que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes; ni rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire. C'est à César que parle ainsi l'Orateur Romain; & voici comme un historien parle de ce dernier : ^d Il n'a dû son élévation qu'à lui-même; & son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains, que les Romains en avoient sur elles par la valeur. Mais le vieux Sénèque dit quelque chose de plus magnifique, en disant que ^e Cicéron est le seul esprit qu'ait

^a Non ad persuasionem, sed ad stuporem rapiunt grandia. *Long. de sublimi. sect. 1.*

^b A sermone tenui sublime discordat, sitque corruptum, quia in plano tumet. *Quintil. lib. 8. c. 3.*

^c Nihil habet nec fortuna tua majus, quàm ut possis, nec natura tua melius quàm ut velis conservare

quàm plurimos. *Orat. pro Lig. n. 38.*

^d Omnia incrementa sua sibi debuit: vir ingenio maximus, qui effecit ne, quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

^e Illud ingenium quod solum populus Romanus per imperio suo habuit. *Controv. lib. 1.*

au le peuple Romain égal à son empire. pages 83. & 84.

Cicéron parle bien noblement de César ,^a en disant qu'il n'étoit pas nécessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois , ni le Rhin aux Allemans ; que quand les montagnes les plus hautes seroient applanies , quand les fleuves les plus profonds seroient à sec , l'Italie n'auroit rien à craindre , & que les belles actions , les victoires de César la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. page 87.

Pompée aiant défait Tigrane roi d'Arménie , ne le souffrit pas lontems à ses piés & lui remit sa couronne sur la tête. ^b *Il le rétablit en sa première fortune* , dit un historien , jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des rois , que d'en vaincre. page 88.

L'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre Henriette de France , & celle de la Duchesse d'Orleans Henriette Anne d'Angleterre (par M. Bossuet) sont pleines de ces pensées qu'Hermogène nomme majestueuses.

» Son grand cœur a surpassé sa naissance : toute autre
» place qu'un trône eût été indigne d'elle.

» Douce , familière , agréable autant que ferme & vigoureuse , elle savoit persuader & convaincre aussi bien
» que commander , & faire valoir la raison non moins que
» l'autorité.

» Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées ,
» (*c'est de Charles I. roi d'Angleterre dont parle l'auteur*)
» si on a pu le vaincre , on n'a pas pu le forcer ; & comme
» il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable étant vainqueur , il a toujours rejeté ce qui étoit foible & injuste étant captif. page 105.

Ces sortes de pensées portent la conviction avec elles , entraînent comme par force notre jugement , remuent nos passions , & nous laissent l'éguillon dans l'ame.

2. Voila donc une première espèce de pensées , qui ne

^a Perfecit ille , ut , si montes resedissent , amnes exaruisent , non naturæ præsidio , sed victoria sua rebusque gestis Italiam munitam haberemus. *Contra Pis. n. 82.*

^b In pristinum fortunæ habitum restituit , æquè pulcrum esse iudicans , & vincere reges , & facere. *Val. Max. lib. 5. cap. 1.*

Satyr. 10.
lib. 1.

gagnent pas seulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la seconde espèce sont les agréables, qui surprennent & qui frappent quelquefois autant que les nobles & les sublimes; mais qui sont par l'agrément ce que sont les autres par la noblesse & par la sublimité..... Les pensées sublimes sont aussi agréables, mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractère. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand, qui charme toujours l'esprit; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, est comme en certaines peintures, quelque chose de doux, de tendre, & de gracieux. C'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne consiste pas dans ce que nous appellons plaisant, mais dans je ne sais quelle grace qu'on ne sauroit définir en général, & dont il y a plus d'une sorte. page 131. & 132.

Les comparaisons tirées des sujets fleuris & délicieux sont des pensées agréables, de même que celles qu'on tire des grands sujets sont des pensées nobles. » Il me paroît, dit » Costar, que c'est un grand avantage d'être porté au bien » sans nulle peine; & il me semble que c'est un ruisseau tran- » quille, qui suivant sa pente naturelle, coule sans obstacle » entre deux rives fleuries. Je trouve au contraire que ces » gens vertueux par raison, qui sont quelquefois de plus » belles choses que les autres, sont de ces jets-d'eau où l'art » fait violence à la nature, & qui après avoir jailli jus- » ques au ciel, s'arrêtent bien souvent par le moindre ob- » stacle. « C'est encore penser follement que de dire avec Balzac d'une petite rivière: » Cette belle eau aime telle- » ment ce pays, qu'elle se divise en mille branches, & fait » une infinité d'îles & de tours afin de s'y amuser davan- » tage. pages 137. 138.

Les fictions ingénieuses ne sont point un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent point de plaire aux personnes éclairées.... Pline le Jeune exhortant par son exemple Corneille Tacite à étudier jusques dans la

chasse, lui dit ^a que l'exercice du corps réveille l'esprit : que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaines chasses aident fort à bien penser : & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord ^b qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il étoit assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, rêvant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il raportât au moins ses tablettes pleines. Cela est pensé joliment : mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hôtesse des bois, qu'on la trouve dans les vallons & sur les montagnes. *pages 139. 140.*

L'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, surtout dans les pensées doubles qui ont deux sens, & comme deux faces : car cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, & qui se contredit en apparence est très élégante. Sophocle dit que les présens des ennemis ne sont pas des présens, & qu'une mère inhumaine n'est pas mère. Sénèque, ^c qu'une grande fortune est une grande servitude : Tacite, ^d qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses & d'actions serviles pour régner. ^e Horace parle d'une folle sagesse, d'une paresse empressée, & d'une concorde discordante. Quelqu'un a dit, ^f que les rois sont esclaves sur le trône ; que le corps & l'âme sont deux ennemis qui ne se peuvent quitter, & deux amis qui ne se peuvent souffrir. Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé & de la gaieté, est que

^a *Mirum est ut animus agitatione motusque corporis excitetur. Jam undique sylvarum, & solitudo, ipsumque illud silentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt... Experieris non Dianam magis in montibus quam Minervam inerrare. Lib. 1. ep. 6.*

^b *Ad retia sedebam : erant in proximo non venabulum aut lancea, sed stylus & pugillares. Meditabar*

aliquid, enotabamque, ut, si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. Ibid.

^c *Magna servitus est magna fortuna. De Consol. ad Polyb.*

^d *Omnia serviliter pro dominatione. Hist. lib. 1.*

^e *Insipientis dum sapientiarum Consultus erro... Strenua nos exercet inertia... Rerum concordia discors. Horat.*

le corps soit agité, & que l'esprit se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité qui avoit de l'esprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce : Je ne me trouve jamais si glorieux que quand je reçois de ses lettres, ni si humble que lorsque j'y veux répondre. *page 146.*

Cependant il ne faut pas croire qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits brillans, & qui aient du jeu : la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste cette naïveté dans je ne sais quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit. *page 150.*

3. Il y a une troisième espèce de pensées, qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix, vient de ce qu'elles sont délicates.... On peut dire qu'une pensée délicate est la plus fine production, & comme la fleur de l'esprit.... Il faut à mon avis, raisonner de la délicatesse des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, par rapport à celles des ouvrages naturels. ^a Les plus délicats sont ceux où la nature prend plaisir à travailler en petit, & dont la matière presque imperceptible fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse. Tel est un insecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous vue, selon l'auteur de l'histoire naturelle. *page 158. & 160.*

Difons par analogie qu'une pensée où il y a de la délicatesse a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles, & que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué. ^b Il semble d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche & qu'on le devine : ou du moins elle le laisse seulement entrevoir, pour nous donner

^a Rerum natura nusquam magis, quam in minimis, tota. *Plin. lib. 11. cap. 2.*

In arctum coacta rerum naturæ majestas, multis nulla sui parte mirabilior. *Idem. l. 37. Proëm.*

^b Auditoribus grata sunt hæc, quæ cum intellexerint, acumine suo delectantur, & gaudent, non quasi audiverint, sed quasi invenerint. *Quintil. lib. 8. cap. 2.*

le plaisir de le découvrir tout à fait quand nous avons de l'esprit. Car comme il faut avoir de bons yeux , & employer même ceux de l'art , je veux dire les lunettes & les microscopes , pour bien voir les chefd'œuvres de la nature : il n'appartient qu'aux personnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystère est comme l'ame de la délicatesse des pensées : en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fonds , ni dans le tour , & qui se montrent toutes entières à la première vûe , ne sont pas délicates proprement , quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoute je ne sai quoi au sublime & à l'agréable. Des exemples rendront la chose plus claire. *pages 160. 161.*

Pline le Panegyriste dit à son Prince , qui avoit refusé lontems le titre de pere de la patrie , & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : *a Vous êtes le seul à qui il est arrivé d'être pere de la patrie , avant que de le devenir.* page 162.

Le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ses inondations réglées , ne s'étant point débordé une fois , Trajan envoya des blés en abondance au secours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre. *b Le Nil , dit Pline , n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.* page 163.

Le même auteur dit sur l'entrée de Trajan dans Rome : *c Les uns publioient après vous avoir vû , qu'ils avoient assez vécu ; les autres , qu'ils devoient encore vivre.* page 165.

Il y a beaucoup de délicatesse dans la réflexion de Virgile sur l'imprudence ou la foiblesse d'Orphée , qui en ramenant sa femme des enfers , la regarda , & la perdit au même moment : *d Folie pardonnable à la vérité , si les dieux des enfers s'avoient pardonner !* page 178.

a Soti omnium contigit tibi , ut pater patriæ esses , antequam fieres.

b Nilus Ægypto quidem sæpe , sed gloriæ nostræ nunquam largior auxit.

c Alii se satis vixisse , te viso , te

recepto ; alii nunc magis esse vendum prædicabant.

d Cum subita incautum dementia cepit amantem ; Ignoscenda quidem , scirent si ignoscere manes , Georg. lib. 4.

Tome I.

T t t

Il n'y en a pas moins dans la louange que Cicéron donne à César : *a Vous avez coutume de n'oublier rien que les injures.* page 209.

Outre la délicatesse des pensées qui sont purement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentimens, & où l'affection a plus de part que l'intelligence. *b Je ne vous verrai plus jamais*, dit un poète au sujet de la mort d'un frere qu'il aimoit passionnément : *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie : mais je vous aimerai toujours.* Un autre parle ainsi d'une personne qui lui étoit extrêmement chère : *c Dans les lieux les plus solitaires & les plus déserts vous êtes pour moi une grande compagnie.* Mais rien n'est plus délicat que les plaintes d'une Tourterelle qu'on fait parler dans un petit dialogue en vers. Le dialogue est entre un Passant & la Tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Je gémis : j'ai perdu ma compagne fidèle.

LE PASSANT.

Ne crains tu point que l'Oïseleur

Ne te fasse mourir comme elle ?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce fera ma douleur. pages 213, 216. & 217.

Je finirai cet extrait par une réflexion également sentée & spirituelle du Pere Bouhours, qui se trouve dans un autre livre qui a pour titre, PENSÉES INGENIEUSES. *Ce qu'il y a*, dit-il, *de plus délicat dans les pensées & dans*

a Oblivisci nihil soles nisi injurias. Orat. pro Ligat. n. 35.

b Nunquam ego te, vitâ frater amabilior, Aspiciam posthac : at

certè semper amabo. Catul.

c In solis tu mihi turba locis. Tibul.

les expressions des auteurs qui ont écrit avec beaucoup de justesse (& de délicatesse ,) se perd quand on les veut mettre dans une autre langue : à peu près comme ces essences exquis-es , dont le parfum subtil s'évapore quand on les verse d'un vase dans un autre. page 195.

DES PENSÉES BRILLANTES.

IL Y A une sorte de pensées , peu connues chez les écrivains du bon siècle, & qui n'ont commencé à avoir du cours & du crédit que dans le déclin de l'éloquence. Elles consistent dans une manière de s'exprimer courte, vive, brillante, qui plait sur-tout par une certaine pointe d'esprit, qui frappe par une nouveauté hardie, & par un tour ingénieux, mais peu commun & peu ordinaire. Sénèque contribua beaucoup à introduire à Rome ce mauvais goût : ^a & du tems de Quintilien il y étoit si général & si dominant, que les Orateurs se faisoient une loi de terminer presque chaque période par quelque pensée éclatante, qui fît que l'auditoire applaudît & se récriât.

Les réflexions de Quintilien sur ce sujet sont tout-à-fait sensées. ^b Il ne condamne pas ces sortes de pensées en elles-mêmes, qui peuvent annoblir le discours, & lui donner en même tems de la force, de la grace, & de l'élevation : il en condamne seulement l'abus & la trop grande affectation. ^c Il veut qu'on les regarde comme les yeux du discours : & les yeux ne doivent pas être répandus dans tout le corps. ^d Il consent qu'on ajoute à la manière d'écrire des anciens cette nouvelle grace, comme il a été per-

^a Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat aures. Turpe autem ac prope nefas ducunt, respirare ullo loco, qui acclamationem non petierit. *Quintil. lib. 8. cap. 5.*

^b Quod tantum in sententia bona crimen est? Non causæ prodest? non judicem mover? non dicentem commendat? *Ibid.*

^c Ego hæc lumina orationis velut oculos quosdam eloquentiæ esse credo : sed neque oculos esse toto corpore velim. *Ibid.*

^d Patet media quædam via : sicut in cultu victuque accessit aliquis citra reprehensionem nitor, quem, sicut possumus, adjiciamus virtutibus. *Ibid.*

mis d'ajouter à l'ancienne manière de vivre une certaine propreté & une élégance , qu'on ne peut condamner , & dont même on doit tâcher de faire une sorte de vertu. Mais il faut éviter l'excès. ^a Car , après tout , l'ancienne simplicité seroit encore plus estimable que cette nouvelle licence.

^b En effet , lorsque ces pensées sont en trop grand nombre , elles s'entre nuisent & s'étouffent mutuellement , comme il arrive à des arbres qui sont plantés trop près les uns des autres : & elles causent la même obscurité & la même confusion dans le discours , que la trop grande multitude de personnages dans un tableau.

^c D'ailleurs , comme ces sortes de pensées , dont la beauté consiste à être courtes & vives , sont détachées les unes des autres , & qu'elles forment chacune un sens complet , il arrive de là que le discours est extrêmement coupé & concis , sans liaison & comme décousu , composé plutôt de pièces & de morceaux , que de membres & de parties qui fassent un tout. Or une telle composition paroît entièrement opposée au nombre & à l'harmonie du discours , qui demande plus de suite & plus d'étendue.

^d On peut dire aussi que ces pensées brillantes ressemblent moins à une flamme lumineuse , qu'à ces étincelles de feu qui échappent au travers de la fumée.

^e Enfin comme on n'est attentif qu'à les entasser , on devient peu délicat dans le discernement & le choix , &

^a Si necesse sit , veterem istum horrorem dicendi malim , quam istam novam licentiam.

^b Densitas earum obstat invicem , ut in satis omnibus fructibusque arborum nihil ad justam magnitudinem adolescere potest , quod loco , in quem crescat , caret. Nec pictura , in qua nihil circumlitum est , eminet : idèdque artifices etiam , cum plura in unam tabulam opera contulerunt , spatiis distinguunt , ne umbræ in corpora cadant. *Ibid.*

^c Facit res eadem concisam quoque orationem. Subsistit enim om-

nis sententia ; idèdque post eam utique aliud est initium. Unde soluta ferè oratio , & è singulis non membris sed fructis collata , structurâ caret ; cum illa rotunda & undique circumcisa insistere invicem nequeant. *Ibid.*

^d Lumina illa non flammæ , sed scintillis inter fumum emicantibus , similia dixeris. *Ibid.*

^e Hoc quoque accidit , quod solas captanti sententias , multas necesse est dicere leves , frigidas , ineptas. Non enim potest esse delectus , ubi numero laboratur. *Ibid.*

il ne se peut faire que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup de froides, de puériles, de ridicules.

Pour peu qu'on ait lu Sénèque, on sent bien que ce que je viens de dire est son portrait, & le caractère propre de ses ouvrages : & Quintilien le marque clairement dans un autre endroit, ^a où après avoir rendu justice au mérite & à l'érudition de ce grand homme, & avoir reconnu qu'on trouve dans ses écrits beaucoup de belles pensées & de maximes solides pour les mœurs, il ajoute que par rapport à l'éloquence ils sont d'un goût dépravé & corrompu presque en tout, & d'autant plus dangereux qu'ils sont pleins de défauts agréables, & qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. C'est pourquoi il dit qu'il auroit été à souhaiter qu'un si beau génie, capable de ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence, si riche & si fertile pour l'invention, eût eu un goût plus épuré, & un discernement plus exact ; qu'il eût été moins amoureux de toutes ses productions ; qu'il eût su en faire le choix, & surtout qu'il n'eût point affoibli l'importance des matières qu'il traite par un amas de petites pensées, ^b qui peuvent flater d'abord par une apparence & une lueur d'esprit, mais que l'on trouve froides & puériles quand on les examine avec quelque attention.

Je rapporterai quelques endroits de cet auteur, afin que les jeunes gens puissent comparer son stile avec celui de Cicéron & de Tite-Live, & voir si le jugement qu'en porte Quintilien est fondé sur de bonnes raisons, ou s'il n'est que l'effet de sa prévention contre Sénèque.

^a Multæ in eo claræque sententiæ, multa etiam morum gratiâ legenda : sed in eloquendo corrupta pleraque, atque eo perniciosissima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio. Nam... si non omnia sua amassæt, si rerum pondera minutissimis sententiis non fregissæt, consensu potiùs eruditorum, quàm puerorum amore comprobaretur....

Multa probanda in eo, multa etiam admiranda sunt, eligere modò curassit ; quod utinam ipse fecisset ! Digna enim fuit illa natura, quæ meliora vellet, quæ quod voluit effecit. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

^b Plerique minimis etiam inventiunculis gaudent, quæ excussæ risum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur. *Quintil. lib. 8. cap. 5.*

1. Entretien de Démarate avec Xerxès.

Senec. de
Benef. lib. 6.
cap. 31.

* *Cùm bellum Græciæ indiceret Xerxes , animum tamen , oblitumque quàm caducis consideret , nemo non impulit. Alius aiebat , non laturus nuncium belli , & ad primam adventus famam terga versuros. Alius , nihil esse dubii quin illa mole non vinci solùm Græcia , sed obrui posset : magis verendum ne vacuas desertasque urbes invenirent , & profugis hostibus vastæ solitudines relinquerentur , non habituris ubi tantas vires exercere possent. Alius , illi vix rerum naturam sufficere : angusta esse classibus maria , militi castra , explicandis equestribus copiis campestria : vix patere cælum satis ad emittenda omni manu tela.*

** *Cùm in hunc modum multa undique jactarentur , quæ hominem nimia æstimatione sui furentem concitarent , Demaratus Lacedæmonius solus dixit , ipsam illam qua sibi placeret multitudinem , indigestam & gravem , metuendam esse ducenti ; non enim vires , sed pondus habere : immodica nunquam*

» * Dans le tems que Xerxès ,
» enflé d'orgueil , & aveuglé par
» une vaine confiance en ses forces ,
» songeoit à porter la guerre contre la Grèce , tous les courtisans
» qui l'environnoient travaillèrent
» à l'envie à le pousser par des flatteries outrées dans le précipice où
» son ambition l'entraînoit. L'un
» disoit que la nouvelle seule de la
» guerre jetteroit le trouble parmi
» les Grecs , & qu'au premier bruit
» de sa marche ils prendroient la
» fuite : un autre , qu'avec une armée si nombreuse il étoit sûr ,
» non seulement de vaincre la Grèce , mais de l'accabler ; & que
» tout ce qu'il avoit à craindre étoit
» de trouver à son arrivée les villes
» désertes , & les campagnes réduites en solitudes par la retraite
» précipitée des habitans , & de n'avoir plus de quoi employer de si
» grandes forces. D'un autre côté

» on lui faisoit entendre qu'à peine la nature entière lui suffiroit-elle : que les mers étoient trop étroites pour contenir ses flotes ; que nul camp ne pourroit renfermer ses troupes de pié ; qu'il n'y avoit point de plaine assez étendue pour sa cavalerie ; & qu'à peine l'air suffiroit-il pour les traits qu'on auroit à lancer.

» ** Parmi tous ces discours , si capables de faire tourner la tête à un Prince déjà enivré de l'idée de sa grandeur , Démarate Lacedémonien fut le seul qui osât représenter au Roi , que ce qui faisoit le sujet de sa confiance , étoit ce qui devoit lui inspirer le plus de crainte : Que ce vaste corps d'armée , cette masse énorme & monstrueuse , n'avoit que de la pesanteur , & non de la force : Qu'il n'est pas possible de gouverner ce qui n'a ni borne

regi posse ; nec diu durare , quicquid regi non potest.

* *In primo , inquit , statim monte Lacones objecti dabunt tibi sui experimentum. Tot ista gentium millia trecenti morabuntur : hærebunt in vestigio fixi , & commissas sibi angustias tuebuntur , & corporibus obstruent. Tota illos Asia non movebit loco. Tantas minas belli , & penè totius humani generis ruinam , paucissimi sustinebunt. Cum te mutatis legibus suis natura transmiserit , in semita hærebis , & æstimabis futura damna , cum putaveris quanti Thermopylarum angusta consistierint. Scies te fugari posse , cum scieris posse retineri.*

** *Cedent quidem tibi pluribus locis , velut torrentis modo ablati , cujus cum magno terrore prima vis defluit : deinde hinc atque illinc coorientur , & tuis te viribus prement.*

*** *Verum est quod dicitur , majorem belli apparatus esse , quàm qui recipi ab his regionibus possit , quas oppugnare constituis. Sed hæc res contra nos est. Ob hoc ipsum , te Græcia vincet , quia non capit. Uti toto te non potes.*

**** *Præterea , quæ una rebus salus est , occurrere ad pri-*

» ni mesure : & que ce qui ne peut
» être gouverné , ne peut subsister
» longtemps.

» * Une poignée de gens que vous
» rencontrerez d'abord à une pre-
» mière montagne , vous fera con-
» naître ce que sont les citoyens de
» Sparte. Trois cens Spartiates ar-
» rêteront ces millions d'hommes
» que vous traînez avec vous. Iné-
» branlables dans le poste qu'on leur
» aura confié , ils le défendront jus-
» qu'au dernier soupir , & feront
» une barrière & un rempart de
» leurs corps. Toutes les forces de
» l'Asie ne leur feront pas faire un
» pas en arrière. Seuls ils soutien-
» dront le choc formidable de pres-
» que tout l'univers réuni contre
» eux. Après avoir forcé la nature
» à changer toutes ses loix pour
» vous ouvrir un passage , vous de-
» meurerez tout court à un défilé.
» Vous pourrez juger des pertes que
» vous ferez dans la suite , par ce

» que vous aura coûté le passage des
» Thermopyles. En voyant qu'on
» peut vous arrêter , vous compren-
» drez qu'on pourra aussi vous met-
» tre en fuite.

» ** Vos armées , comme un tor-
» rent impétueux dont rien ne peut
» soutenir le premier effort , pour-
» ront d'abord tout dissiper : mais
» bientôt vos ennemis se rallieront ,
» & vous attaquant de divers cô-
» tés , vous détruiront par vos pro-
» pres forces.

» *** On dit vrai , quand on avan-
» ce que le pays que vous voulez at-
» taquer n'a pas un espace suffisant
» pour un appareil de guerre si im-
» mense : mais c'est précisément ce
» qui fait contre nous. La Grèce
» vous vaincra , parce qu'elle ne
» peut vous contenir. Vous ne pou-
» vez faire usage que d'une par-
» tie de vous-même.

» **** D'ailleurs , ce qui fait la
» sûreté & la ressource d'une ar-

mos rerum impetus , & inclinatis opem ferre non poteris , nec fulcire ac firmare labantia. Multo antè vinceris , quàm vitum esse te sentias.

** Ceterùm , non est quòd exercitum tuum ob hoc sustineri putes non posse , quia numerus ejus Duci quoque ignotus est. Nihil tam magnum est , quod perire non possit , cui nascitur in perniciem , ut alia quiescant , ex ipsa magnitudine sua causa.*

*** Acciderunt quæ Demaratus prædixerat. Divina atque humana impellentem , & mutantem quicquid obstiterat , trecenti stare jusserunt : stratusque per totam passim Græciam Xerxes intellexit , quantum ab exercitu turba distaret.*

**** Itaque Xerxes , pudore quàm damno miserior , Demarato gratias egit , quòd solus sibi verum dixisset , & permisit petere quod vellet. Petit ille ut Sardes , maximam Asiæ civitatem , curru vectus intraret , rectam capite tiaram gerens ; id solis datum regibus. Dignus fuerat præmio , antequam peteret. Sed quàm miserabilis gens , in qua nemo fuit qui verum diceret regi , nisi qui non dicebat sibi !*

» mée, vous devient absolument
» impraticable. Vous ne pourrez ni
» donner les ordres à propos, ni vous
» trouver à tems au premier mou-
» vement , ni soutenir ceux qui
» plient , ni rassurer ceux qui com-
» mençent à s'ébranler. Vous ferez
» vaincu lontems avant que d'être
» à portée de vous en apercevoir.

» * Au reste ne vous flatez pas que
» vos troupes ne puissent rien trou-
» ver qui leur résiste , parce que le
» nombre prodigieux en est incon-
» nu même à leur Chef. Il n'y a
» rien de si grand qui ne puisse pé-
» nir : puisqu'au défaut de tout au-
» tre obstacle , sa grandeur même
» est une cause de ruine.

» ** Tout ce que Démarate avoit
» prédit à Xerxès, arriva. Ce Prin-
» ce , qui se piquoit de surmonter
» tous les obstacles que les dieux &
» les hommes mettoient à ses entre-
» prises , qui changeoit & renver-
» soit tout ce qui s'opposoit à son

» passage , fut arrêté par trois cens
» hommes: & bientôt Xerxès, voyant
» les débris de ses formidables ar-
» mées répandus dans toutes les par-
» ties de la Grèce , comprit quelle
» différence il y avoit entre une fou-
» le d'hommes , & une armée.

» *** Alors ce Prince , plus mal-
» heureux encore par la honte d'une
» si folle expédition , que par la per-
» te qu'il y fit , remercia Démarate
» de ce que seul il lui avoit dit la vé-
» rité , & lui permit de lui demander
» telle grace qu'il voudroit. Celui-
» ci demanda d'entrer à Sardes, l'u-
» ne des plus grandes villes d'Asie ,
» monté sur un char, portant la tiare
» droite sur la tête, privilège qui n'é-
» toit accordé qu'aux rois. Il auroit
» mérité cette récompense , s'il ne
» l'avoit pas demandée. Mais que
» doit-on penser d'une nation , où il
» ne se trouva personne pour dire la
» vérité au Roi , qu'un homme qui
» ne se la disoit pas à lui-même ?

Il faut avouer que ce morceau de Sénèque est fort beau, & que le discours de Démarate est plein de sens & de réflexions solides : mais il me semble que le stile en est trop uniforme, & que l'antithèse s'y montre trop souvent. Les pensées sont trop ferrées & trop entassées. ^aElles sont toutes détachées l'une de l'autre, & par cette raison rendent le stile trop concis & sautillant. ^b Une espèce de pointe finit presque chaque période. *Scies te fugari posse, cum scieris posse retineri.... Ob hoc ipsum te Gracia vincet, quia non capit.... Multo antè vinceris, quàm victum esse te sentias.* Cela choque moins quand on ne lit qu'un endroit séparé ; mais quand tout un ouvrage est sur ce ton, il est difficile d'en soutenir sans peine une lecture un peu longue & suivie, au lieu que celle de Cicéron & de Tite-Live ne fatigue jamais. D'ailleurs un stile si coupé & si brusque peut-il être employé dans les discours où il s'agit d'instruire & de toucher les auditeurs ; & par cette raison convient-il à l'éloquence du barreau & de la chaire ?

On trouve quelquefois dans Cicéron de ces sortes de pensées qui terminent la période d'une manière courte & vive : mais il sait employer avec discrétion & sobriété ces graces du discours, qui en font le sel & l'assaisonnement, & qui par cette raison ne doivent pas être prodiguées.

* *Leviculus sanè noster Demosthenes, qui illo susurro delectari se dicebat aquam ferentis mulierculæ, ut mos in Græcia est, insusurrantisque alteri : Hic est ille Demosthenes. Quid hoc levius ? at quantus orator ! Sed apud alios loqui videlicet didicerat, non multum ipse secum.* Cette pensée a beaucoup

Lib. 5. Tuscul.
n. 103.

^a Unde soluta ferè oratio, & è singulis non membris sed frustis collata.

^b Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat aures.

* Il falloit que Démosthène, que nous admirons tant, fût bien vain, d'être aussi sensible qu'il avoue lui-même qu'il l'étoit à

» ce petit mor flateur d'une porteu-
» se d'eau, qui le montrant au doit,
» disoit à sa voisine : Vois tu bien ?
» c'est là ce Démosthène. Quelle
» petiteesse ! Et cependant quel grand
» orateur que Démosthène ! Mais
» c'est qu'il avoit appris à parler aux
» autres, & qu'il se parloit rarement
» à lui-même.

Tome I.

V u u

de rapport avec celle de Sénèque : *Quam miserabilis gens , in qua nemo fuit qui verum diceret regi , nisi qui non dicebat sibi !*

2. Réflexion de Sénèque sur une parole d'Auguste.

De Benef. lib.
6. cap. 32.

Sénèque rapporte une parole d'Auguste, qui se repentant extrêmement d'avoir lui-même divulgué les desordres de sa fille, disoit que cette imprudence ne lui seroit pas échappée, si Agrippa ou Mécène eussent vécu. *Horum nihil mihi accidisset, si aut Agrippa, aut Mecenas vixisset.* Sénèque, pour relever cette parole, ajoute une réflexion très sensée : * *Adeo tot habenti millia hominum, duos reparare difficile est ! Cæse sunt legiones, & protinus scriptæ : fracta classis, & intra paucos dies natavit nova : servitum est in opera publica ignibus, surrexerunt meliora consumptis. Tota vita, Agrippæ & Mecenatis vacavit locus.* Rien n'est plus beau ni plus solide que cette pensée, Toutes les pertes se réparent excepté celle d'un ami : mais il falloit en demeurer là..

** *Quid putem ?* ajoute Sénèque. *Defuisse similes qui assumerentur, an ipsius vitium fuisse, qui maluit queri quàm quærere ? Non est quod existimemus Agrippam & Mecenatem solitos illi vera dicere : qui, si vixissent, inter dissimulantes fuissent. Regalis ingenii mos est, in præsentium contumeliam amissa laudare, & his virtutem dare vera dicendi, à quibus jam audiendi periculum non est.*

» * Tant il est difficile de trou-
» ver parmi tant de millions d'hom-
» mes de quoi en remplacer deux !
» Des légions ont été taillées en
» pièces, on en a bientôt levé d'au-
» tres : une flotte a été brisée ; en
» peu de jours, on en bâtit une nou-
» velle : le feu a consumé des édi-
» fices publics, on en voit d'autres
» plus somptueux que les premiers
» sortir presque aussitôt de terre.
» Mais, tant que vécut Auguste, la
» place d'Agrippa & de Mécène
» demeura toujours vacante.

» ** Que penserai-je de cette pa-

» role d'Auguste ? Dois-je croire
» qu'en effet il ne restoit plus dans
» tout l'Empire de tels hommes.
» qu'il pût choisir pour amis, ou si
» c'étoit la faute du Prince, qui
» aimoit mieux se plaindre, que
» d'en chercher ? Il n'y a pas d'ap-
»arence qu'Agrippa & Mécène
» eussent coutume de lui dire la vé-
» rité : & s'ils avoient vécu, ils au-
» roient dans cette occasion gardé
» le silence comme les autres. Mais
» le caractère des Princes est d'ai-
» mer à dire du bien des morts
» pour faire honte & peine aux

Outre que rien n'est plus petit que ce jeu de mots, *maluit queri quàm quærere* ; la seconde réflexion ruine absolument la première. Celle-ci suppose qu'il est fort difficile de remplacer de bons amis, & l'autre dit tout le contraire. D'ailleurs pourquoi Sénèque fait-il cette injure à Auguste, ou plutôt à ses deux amis, d'avancer qu'ils n'avoient pas coutume de dire la vérité à ce Prince, & qu'ils n'auroient pas osé le faire dans l'occasion dont il s'agit ? Mécène étoit de tout tems en possession de lui parler librement ; & l'on sait que dans un jugement où Auguste paroïssoit pancher vers la cruauté, ce favori ne pouvant approcher de lui à cause de la presse, lui jetta un billet où il avoit écrit : *Levez-vous, & ne faites point le bourgeois*. Pour Agrippa, lorsqu'Auguste, maître de l'Empire, délibéra sur le parti qu'il devoit prendre, il osa bien lui conseiller de rétablir la République dans son ancienne liberté.

*Surge tandem
carnifex.*

On voit par là que Sénèque manquoit d'une qualité essentielle à l'orateur, qui est de savoir se tenir dans les bornes du vrai & du beau ; & de retrancher impitoyablement tout ce qui est au delà du parfait, selon cette belle règle d'Horace : *Recideret omne quod ultra Perfectum traheretur*. Il étoit trop amateur de son propre génie : il ne pouvoit se résoudre à perdre ni à sacrifier aucunes de ses productions : & souvent par de petites & minces pensées il affoiblissoit la force & avilissoit la noblesse des choses dont il parloit.

*Satyr. 10.
lib. 1.*

3. Autre pensée de Sénèque sur la rareté des vrais amis.

On trouve dans le même endroit une autre pensée au sujet des amis qui est fort belle. Sénèque parle de cette foule de personnes qui font leur cour aux grands Sei-

*Senec. de
Benef. lib. 6.
cap. 34.*

» vivans, & de louer dans les pre-
» miers une liberté courageuse de
» dire la vérité, dont ils n'ont plus
» rien à craindre.

a Si aliqua contempsisset... Si

non omnia sua amasset, si rerum
pondera minutissimis sententiis non
fregisset, consensu potius erudito-
rum quàm puerorum amore com-
probaretur. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

V u u ij

gneurs. * *Ad quemcumque istorum veneris*, dit-il, *quorum salutatio urbem concutit*, scito, *etiamsi animadverteris obsessos ingenti frequentia vicos*, & *commeantium in utramque partem catervis itinera compressa*, tamen *venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum*. In *pectore amicus*, non *in atrio queritur*. Illo *recipiendus est*, illic *retinendus*, & *in sensus recondendus*. On ne peut nier qu'il n'y ait une grande beauté & une grande vivacité dans cette pensée & dans ce tour, *venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum*. Après tout ce qui a été dit du fracas que cause dans la ville ce concours incroyable de citoyens qui s'empressent d'aller chez les grands, & qui remplissent leur maison, cette opposition est fort belle, *in locum hominibus plenum, amicis vacuum* : foule de courtisans, solitude d'amis. Mais que signifie ce qui suit : *in pectore amicus, non in atrio queritur*? » Il faut chercher l'ami dans le » cœur, & non dans l'antichambre. « J'y voi une antithèse, mais je n'y découvre rien de plus, & j'avoue que je n'ai pu en comprendre le sens.

Le P. Bouhours n'a pas manqué de nous apprendre quel jugement il falloit porter de cet auteur. » De tous » les écrivains ingénieux, dit-il, celui qui fait le moins » réduire ses pensées à la mesure que demande le bon » sens, c'est Sénèque. Il veut toujours plaire, & il a si » peur qu'une pensée belle d'elle-même ne frappe pas, qu'il » la propose dans tous les jours où elle peut être vûe, » & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la » rendre agréable : de sorte qu'on peut dire de lui ce » que son pere disoit d'un orateur de leur tems : *a En ré-* » *pétant la même pensée, & la tournant de plusieurs façons*,

» * Si vous allez chez quelqu'un » de ces grands Seigneurs chez qui » toute la Ville aborde pour leur » faire la cour, sachez que bien que » vous trouviez les rues assiégées & » les chemins bouchés par une fou- » le innombrable de personnes qui » vont & qui retournent, cependant » vous venez dans un lieu rempli » d'hommes, & vuide d'amis. C'est

» dans le cœur qu'il faut chercher » l'ami, & non dans l'antichambre. » C'est là où il faut le recevoir & le » retenir, & l'y mettre comme en » dépôt & en sûreté.

a *Habet hoc Montanus vitium, sententias suas repetendo corrumpit: dum non est contentus unam rem semel bene dicere, efficit ne bene dixerit. Controver. 5. lib. 9.*

« il la gâte : n'étant pas content d'avoir bien dit une chose
 « une fois , il fait en sorte qu'il ne l'a pas bien dite. » Il cite
 un mot du Cardinal Palavicin , qui sent bien le stile Ita-
 lien , mais qui a du sens. « Sénèque , dit ce Cardinal , par-
 « fume ses pensées avec un ambre & une civette qui à la lon-
 « gue donnent dans la tête : elles plaisent au commencement ,
 « & lassent fort dans la suite.

Un autre auteur fort célèbre porte le même jugement
 de Sénèque ; & donne en peu de mots d'excellentes ré-
 gles sur les pensées.

M. Nicolo
 dans l'éducas.
 d'un Prince ,
 2. part. n. 39.
 & 40.

« Il y a , dit-il , deux sortes de beautés dans l'éloquen-
 « ce , auxquelles il faut tâcher de rendre les enfans sensi-
 « bles. L'une consiste dans les pensées belles & solides ,
 « mais extraordinaires & surprenantes. Lucain , Séné-
 « que , & Tacite sont remplis de ces sortes de beautés.
 « L'autre , au contraire , ne consiste nullement dans les
 « pensées rares ; mais dans un certain air naturel , dans
 « une simplicité facile , élégante , & délicate , qui ne ban-
 « de point l'esprit , qui ne lui présente que des images
 « communes , mais vives & agréables , & qui fait si bien
 « le suivre dans ses mouvemens , qu'elle ne manque ja-
 « mais de lui proposer sur chaque sujet les objets dont il
 « peut être touché , & d'exprimer toutes les passions &
 « les mouvemens , que les choses qu'elle représente y doi-
 « vent produire. Cette beauté est celle de Térence & de
 « Virgile. Et l'on voit par là qu'elle est encore plus dif-
 « ficile que l'autre , puisqu'il n'y a point d'auteurs dont on
 « ait moins approché que de ces deux là.

« Si l'on ne fait mêler cette beauté naturelle & simple
 « avec celle des grandes pensées , on est en danger d'é-
 « crire & de parler d'autant plus mal , que l'on s'étudie.
 « ra davantage à bien écrire & à bien parler : & plus on
 « aura d'esprit , plus on tombera dans un genre vicieux.
 « Car c'est ce qui fait qu'on se jette dans le stile des poin-
 « tes , qui est un très mauvais caractère. Quand même
 « les pensées seroient solides & belles en elles-mêmes ,
 « néanmoins elles lassent & accablent l'esprit , si elles sont
 « en trop grand nombre , & si on les emploie en des su-
 « jets qui ne les demandent point. Sénèque , qui est ad-

V u u iij.

» mirable étant considéré par parties, lisse l'esprit quand
 » on le lit tout de suite ; & je croi que si Quintilien a dit
 » de lui avec raison , qu'il est rempli de défauts agréables ,
 » *abundat dulcibus vitiis* , on en pourroit dire avec autant
 » de raison , qu'il est rempli de beautés désagréables par
 » leur multitude , & par ce dessein qu'il paroît avoir eu
 » de ne rien dire simplement , & de tourner tout en for-
 » me de pointe. Il n'y a point de défaut qu'il faille plus
 » faire sentir aux enfans , lorsqu'ils sont un peu avancés,
 » que celui-là : parce qu'il n'y en a point qui fasse plus
 » perdre le fruit des études en ce qui regarde le langage
 » & l'éloquence.

* Cela n'empêche pas que la lecture de Sénèque ne puisse être fort utile aux jeunes gens , quand ils commenceront à avoir le goût & le jugement formés par celle de Cicéron. Sénèque est un esprit original , propre à donner de l'esprit aux autres , & à leur faciliter l'invention. On peut tirer du traité de la clémence , & de celui de la brièveté de la vie , beaucoup d'endroits , qui accoutumeront les jeunes gens à trouver d'eux-mêmes des pensées. Cette lecture leur servira aussi à faire le discernement du bon & du mauvais. Mais le maître doit les conduire dans cette étude , & ne les pas abandonner à eux-mêmes , de peur qu'ils ne prennent pour vertus les vices mêmes de Sénèque , d'autant plus dangereux pour eux , qu'ils ont plus de conformité au caractère de leur âge , & que d'ailleurs , comme nous l'avons déjà remarqué , ils sont mêlés de charmes capables de séduire les plus clair-voians.

§. III. Du choix des Mots.

ON A vû dans tous les exemples que j'ai cités jusqu'ici , combien le choix des mots sert à mettre les pensées & les preuves dans leur jour , & à en faire sentir la beauté & la force. Ce sont en effet les expressions qui don-

a Verùm sic quoque jam robustis , & severiore genere satis firmatis , legendus , vel idco , quod exercere potest utrinque judicium. || Quintil. lib. 10. cap. 1.

nent aux choses une nouvelle grace , & qui leur prêtent ce vif colori si propre à faire de riches peintures & des tableaux parlans ; de sorte que par le changement , & quelquefois par le dérangement seul des expressions , presque toute la beauté du discours dispaçoit & s'évanouit.

Il semble que le principal usage que l'homme devoit faire de sa raison , seroit de n'être attentif qu'aux choses mêmes qu'on lui dit , sans se mettre en peine de la manière dont elles lui sont présentées. Cependant nous éprouvons tous les jours le contraire : & c'est peut-être une des suites de la corruption & de la dégradation de notre nature , qui fait que plongés dans les sens nous ne sommes presque touchés que de ce qui les frappe & les remue , & que souvent nous ne jugeons des pensées aussi bien que des hommes , que par le vêtement & la parure.

Ce n'est pas que je regarde comme un défaut en soi-même de préférer ce qui est orné & embelli à ce qui ne l'est pas. Nous portons en nous un attrait , non seulement pour le bon & le vrai , mais aussi pour le beau. Et cet attrait , ce sentiment , nous vient de l'auteur même de la nature , qui n'y a presque rien offert à nos yeux qui ne soit gracieux & aimable. Le désordre consiste en ce que l'on est plus touché de l'ornement que de la vérité , ou même de ce qu'on est uniquement touché des embellissemens , sans faire attention aux choses mêmes. Mais il est dans l'ordre , & c'est le premier dessein du Créateur , que la beauté & l'agrément extérieur servent à faire valoir & à faire aimer ce qui d'ailleurs est bon & vrai.

C'est donc une nécessité absolue à l'orateur de donner un soin particulier à l'élocution , ^a qui le met en état de produire ses pensées au dehors , sans quoi tous ses autres talens , quelque grands qu'ils fussent , deviendroient inutiles. Il faut que cette partie soit bien essentielle à l'éloquence , puisqu'elle lui a donné son nom. ^b Aussi voions-nous que c'est elle qui décide principalement du mérite des orateurs , qui fait la différence des styles , d'où dépend

^a Eloqui , hoc est omnia quæ mente conceperis promere , atque ad audientes perferre : sine quo supervacua sunt priora , & simili gladio

condito , atque intra vaginam suam hærenti. *Quintil. in Proœm. l. 8.* ^a

^b Hoc maximè docetur : hoc nullus nisi arte assequi potest : hoc ma-

pour l'ordinaire le succès d'un discours , & qui est à proprement parler ce que nous enseigne l'art : car le reste dépend plus du génie & de la nature.

Il a été parlé ailleurs de la propriété & de la clarté des mots : il s'agit maintenant de leur élégance & de leur force. C'est une chose merveilleuse comment des mots qui sont entre les mains de tout le monde , & qui par eux-mêmes n'ont aucune beauté particulière , maniés avec art , & appliqués à certains usages , acquièrent tout d'un coup un éclat qui les rend tout autres. *Ædificare* , quand il signifie *bâtir une maison* , est un mot fort simple. Quand le poète l'emploie pour exprimer ces parures à différens étages , dont les dames ornoient leurs têtes :

Juvenal ,
Satyr. 7. v.
500.

Tot premit ordinibus , tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput :

c'est comme un diamant qui brille d'une vive lumière. M. Despreaux a bien su profiter de la pensée & de l'expression de Juvenal :

Et qu'une main savante , avec tant d'artifice,
Bâtit de ses cheveux l'élégant édifice.

On peut dire que les mots ne valent que ce qu'on les fait valoir , & que c'est l'art de l'ouvrier qui y donne le prix. Comme ils sont destinés pour exprimer les pensées , c'est d'elles qu'ils doivent naître : car les bonnes expressions sont ordinairement attachées aux choses mêmes , & les suivent comme l'ombre suit le corps. C'est une erreur de croire qu'il faille toujours les chercher hors de son

ximè orator oratore præstantior ;
hòc genera ipsa dicendi alia aliis
potiora ; ut appareat in hoc & vi-
tium & virtutem esse dicendi. *Ibid.*

a Res & sententiæ vi suâ verba
parient , quæ semper satis ornata
mihi quidem videri solent , si ejus-
modi sunt ut ea res ipsa peperisse
videatur. 2. de Orat. n. 146.

Rerum copia , verborum copiam

gignit. *Cic. 3. de Orat. n. 125.*

Cùm de rebus grandioribus di-
cas , ipsæ res verba rapiunt. *Lib. 3.
de fin. n. 19.*

Verba erunt in officio ... sic ut
semper sensibus inhaerere videantur ,
atque ut umbra corpus sequi. *Quin-
til. in Proæm. lib. 8.*

Plerumque optima rebus cohæ-
rent , & cernuntur suo lumine. At
sujet,

sujet, comme si elles se déroboient à nous & qu'il falût leur faire une espèce de violence pour les employer. Les plus naturelles sont les meilleures. ^a Je suppose, comme je l'ai déjà dit ailleurs, qu'on a étudié à fond la langue dans laquelle on écrit, que par une lecture exacte & sérieuse des bons auteurs on s'est fait un amas de riches expressions, mais sur-tout qu'on s'est rempli l'esprit de toutes les connoissances nécessaires à l'orateur : pour lors la diction ne coûte presque rien. Quand on compose, il en est des mots comme des domestiques dans une maison bien réglée : ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils se présentent d'eux-mêmes, & sont toujours prêts au besoin. Il ne s'agit que d'en faire le choix, & de savoir les employer chacun dans leur place.

Ce choix coûte d'abord plus de tems & de peine, parce qu'alors il faut examiner, peser, comparer : mais dans la suite il devient si facile & si naturel, que ^b les mots s'offrent d'eux-mêmes, & naissent sous la plume, presque sans qu'on y pense. ^c Un soin scrupuleux & exact est bon pour les commencemens : mais il doit diminuer & disparaître à mesure qu'on avance. Cependant il y a des orateurs qui toujours mécontents d'eux-mêmes, & ingénieux à se tourmenter, rejettent toutes les expressions qui se présentent d'abord à eux quelques bonnes qu'elles soient, pour en chercher de plus belles, de plus éclatantes.

nos querimus illa, tanquam lateant semper, seque subducant... Optima sunt minimè accersita, & simplicibus atque ab ipsa veritate profectis similia. *Ibid.*

^a Qui rationem loquendi primum cognoverit, tum lectione multa & idonea copiosam sibi verborum suppellectilem compararit... ei res cum nominibus suis occurrent. Sed opus est studio præcedente, & acquisita facultate & quasi reposita. *Ibid.*

Onerandum complendumque peccus maximarum rerum & plurimarum suavitate, copia, varietate. *Lib. 3. de Orat. n. 121.*

Tome I.

Celeritatem dabit consuetudo, Paulatim res facilius se ostendent, verba respondebunt, compositio sequetur : cuncta denique, ut in familia bene instituta in officio erunt... sic ut non requisita respondere, sed ut semper sensibus inhære videantur. *Quintil. lib. 10. cap. 3. & lib. 8. in Proæm.*

^b Verba omnia, quæ sunt cujusque generis, maximè illustria, sub acumen styli subeant & succedant necesse est. *Lib. 1. de Orat. n. 151.*

^c Ista querendi, judicandi, comparandi anxietas, dum discimus adhibenda est, non cum dicimus... Quibusdam tamen nullus finis ca-

X x x

tes , de plus extraordinaires ; & qui perdent le tems à se donner ainsi à eux-mêmes la torture en disputant avec chaque mot & presque avec chaque syllabe. ^a Travail infructueux , délicatesse mal entendue , qui n'aboutit qu'à éteindre le feu de l'imagination , & à rendre l'orateur malheureux : L'art de bien parler ne seroit pas fort estimable , s'il coutoit toujours tant de peine , & s'il falloit être condamné toute sa vie à l'ennuyeuse occupation de chercher , de peser , d'ajuster des mots. L'orateur , s'il est digne de ce nom , possédera tous les trésors de l'éloquence ; & les maniera en maître qui dispose de son bien comme il lui plaît.

On trouvera dans l'article , où j'ai traité de l'élégance & de la délicatesse du latin , plusieurs exemples qui regardent le choix des mots. Je me contenterai d'en ajouter encore ici un petit nombre.

Appius , pour exhorter les Romains à continuer le siège de Veies pendant l'hiver , se sert d'une comparaison tirée de la chasse , & il dit que le plaisir qu'on y trouve fait oublier les plus rudes fatigues , & entraîne les hommes malgré la rigueur des saisons dans les lieux les plus âpres & les plus escarpés. *Obsecro vos , venandi studium ac voluptas homines per nives ac pruinas in montes sylvasque rapit : belli necessitatibus eam patientiam non adhibebimus , quam vel lusus ac voluptas elicere solet ?* Quelle force n'a point cette expression *rapit* ? Pour la bien sentir , il ne faut que la comparer avec une autre expression que Sénèque emploie dans une pensée à peu près semblable. Il s'agit des mar-

lumniandi est , & cum singulis penè syllabis commorandi : qui , etiam cum optima sint reperta , querunt aliquid quod sit magis antiquum , remotum , inopinatum increduli quidam , & de ingenio suo pessimè meriti , qui diligentiam putant facere sibi scribendi difficultatem. *Quintil. in Proëm. lib. 8.*

^a Abominanda hæc infelicitas erat , quæ & cursum dicendi refrénat , & calorem cogitationis extin-

guit mora & diffidentia. *Ibid.*

Neque enim vis summa dicendi est admiratione digna , si infelix usque ad ultimum sollicitudo persequitur , ac oratorem macerat & coquit , ægrè verba vertentem , & perpendendis coagmentandisque eis intabescens. Nitidus ille , & sublimis , & locuples , circumfluentibus undique eloquentiæ copiis imperat. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

chands à qui l'ardeur insatiable du gain fait entreprendre de longs & dangereux voïages par terre & par mer.

Alium mercandi præceptis cupiditas circa omnes terras, omnia maria, spe lucri ducit. Ce mot, *ducit*, a trop de lenteur pour une passion aussi violente que l'avarice : *præceptis cupiditas.* De brevitate, cap. 2.

Salluste décrit l'acharnement des soldats contre les vaincus, & en apporte la raison. *Igitur hi milites, postquam victoriam adepti sunt, nihil reliqui victis fecere. Quippe secundæ res sapientium animos fatigant : ne illi, corruptis moribus, victoriæ temperarent.* Je ne m'arrête qu'à cette expression, *fatigant*. Est-il possible de marquer d'une manière plus courte & plus vive les rudes épreuves que les plus gens de bien ont à essuier dans la prospérité ? Elle les attaque, elle les poursuit sans relâche, elle leur livre une guerre continuelle, elle ne leur donne ni trêve ni repos qu'elle ne leur ait enlevé leur vertu ; & si elle ne peut venir à bout de les vaincre par la force, elle semble espérer qu'au moins ils rendront les armes de fatigue & de lassitude. *Secundæ res sapientium animos fatigant.*

Cette expression m'en rappelle une autre de Tacite, qui n'est pas moins énergique. *An cum Tiberius, post tantam rerum experientiam, vi dominationis convulsus & mutatus sit, C. Cæsarem, &c.* M. d'Ablancourt traduit ainsi ce passage. « Si Tibère, après une longue expérience, s'étoit laissé corrompre à sa fortune, que deviendrait Caligula, &c. » Cette traduction énerve toute la force de la pensée, qui consiste dans ces deux mots, *convulsus*, & *vi dominationis*. *Convellere*, signifie arracher, déraciner, enlever avec force, faire sortir de sa place par violence. Il y a dans l'autorité souveraine un faste, un orgueil, une hauteur, qui attaquent les meilleurs Princes avec tant de violence qu'ils ne peuvent y résister, en sorte qu'arrachés à eux-mêmes, & à leurs bonnes inclinations, ils sont bientôt changés en d'autres hommes. *Vi dominationis convulsus & mutatus.* Annal. lib. 6. cap. 48.

Le même Tacite dans ses histoires parle de la prospérité dans le même sens que Salluste, mais sous une autre

X x x ij

*Histor. lib. 1.
cap. 15.*

idée. *Fortunam adhuc tantum adversam tulisti. Secunda res acrioribus stimulis animos explorant : quia miseriae tolerantur, felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, principia humani animi bona, tu quidem eadem constantia retinebis, sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio, blanditiae pessimum veri affectus venenum, sua cuique utilitas.* Cet endroit est tiré du discours que Galba fit à Pison en l'adoptant & l'associant à l'empire. Voici comme M. d'Abblancourt le traduit : » La fortune jusqu'ici t'a été con- » traire, maintenant elle se change. Prens garde de pou- » voir aussi bien supporter ses faveurs que ses injures. Car » la prospérité a des éguillons bien plus puissans que l'ad- » versité : parce que nous cédon's aux uns, & que nous ré- » sistons aux autres. Quand tu conserverois ta vertu, ceux » qui approcheront de toi perdront la leur. La flatterie » prendra la place de la vérité, l'intérêt celle de l'affec- » tion, dont il est le poison & le venin. Il y auroit bien des choses à dire, sur cette traduction : mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Je remarque seulement qu'elle n'a point conservé la beauté de cette expression, *irrumperet adulatio*. Elle signifie que quelque mesure, quelque précaution que prenne Pison pour fermer tout accès à la flatterie, elle saura bien, malgré toutes les barrières qu'on lui opposera, s'ouvrir une entrée, & comme forcer les passages, pour arriver jusqu'à lui. Le françois ne présente point cette idée : *La flatterie prendra la place de la vérité.*

Pline le naturaliste attribue la ruine & la décadence des mœurs aux dépenses énormes que fit Scaurus pendant qu'il étoit Edile. Il exprime merveilleusement cette pensée par un seul mot qui est tout-à-fait énergique. *Cujus nescio an aedilitas maxime prostraverit mores.* » Son édilité » acheva d'abattre & de renverser les mœurs.

Il ne faut qu'ouvrir nos bons auteurs françois, pour y trouver une foule de belles expressions, tantôt vives & énergiques, tantôt brillantes & pleines d'agrémens.

M. Flechier.

Cet homme (Machabée) que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, après avoir défait de nombreuses ar-

mées... venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire.

On l'a vu (M. de Turenne) dans la fameuse bataille des Dunes, arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une féroce naturelle acharnoit sur les vaincus.

Il attachait par des nœuds de respect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices... Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés ?

Combien de fois essayait-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité ?

On a pu remarquer dans plusieurs des exemples que je viens de citer, que les épithètes contribuent beaucoup à l'élégance & à la force du discours. Elles produisent sur-tout cet effet, selon la remarque de Quintilien, lorsqu'elles sont figurées & métaphoriques. *Discamus spes effrenatas & animum in futura eminentem velat in vinculis habere..... Vide quantum rerum per unam gulam transitarum permisceat luxuria, terrarum marisque vastatrix.* Le même Sénèque dans un admirable éloge qu'il fait de la femme d'un gouverneur de province, parle ainsi : *Loquax & ingeniosa in contumelias præfectorum provincia, in qua etiam qui vitaverunt culpam, non effugerunt infamiam, eam velut unicam sanctitatis exemplam suspexit.* Cicéron dit quelque chose de pareil de son frère. *Quæ cum honesta sint in his privatis nostris quotidianisque rationibus, in tanto imperio, tam depravatis moribus, tam corruptrice provincia, divina videantur necesse est.*

Senec. de tranq. anim.

Idem Epist. 95.

De consol. ad Helb. c. 17.

Epist. 1. ad Quint. frat. lib. 1.

^a Sans les épithètes le discours languit, & paroît presque sans ame & sans vie. Il ne faut pourtant pas trop les multiplier. Car pour me servir de la comparaison de Quintilien, il en est des épithètes dans le discours, comme des valets dans l'armée, qui la surchargeroient extrêmement, & ne serviroient qu'à l'embarrasser, si chaque soldat avoit le sien : parce qu'alors on doubleroit le nombre sans doubler les forces.

^a Talis est ratio hujusce virtutis, ut sine appositis nuda sit, & incomposita oratio. Ne oneretur tamen multis. Nam sit longa & impedita, ut... || eam judices similem agmini totidem lixas habenti, quot milites quoque in quo & numerus est duplex, nec duplum virium. *Quintil. lib. 8. c. 6.*

X x x iij

§. IV. De l'arrangement des Mots.

ON NE PEUT disconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, & quelquefois même à la force du discours. ^a Il y a dans l'homme un goût naturel qui le rend sensible au nombre & à la cadence : & pour introduire dans les langues cette espèce d'harmonie & de concert, il n'a falu que consulter la nature, qu'étudier le génie de ces langues, que sonder & interroger, pour ainsi dire, les oreilles, que ^b Cicéron appelle avec raison un juge fier & dédaigneux. En effet quelque belle que soit une pensée en elle-même, si les mots qui l'expriment sont mal arrangés, la délicatesse de l'oreille en est choquée. ^c Une composition dure & rude la blesse, au lieu qu'elle est agréablement flatée de celle qui est douce & coulante. Si le nombre est mal soutenu, & que la chute en soit trop prompte, elle sent qu'il y manque quelque chose, & n'est point satisfaite. Si au contraire il a quelque chose de traînant & de superflu, elle le rejette & ne le peut souffrir. En un mot il n'y a qu'un discours plein & nombreux qui puisse la contenter.

Une preuve que ce goût est naturel, ^d c'est qu'il est commun au savant & à l'ignorant : avec cette différence

^a Natura ducimur ad modos, *Quintil. lib. 9. cap. 4.*

Aures, vel animus aurium nuntio naturalem quandam in se continet vocum omnium mentionem... Animadversum est eadem natura admonente, esse quosdam certos cursus conclusionesque verborum. *Orat. n. 177. 178.*

^b Graves sententiae inconditis verbis elatae offendunt aures, quarum est judicium superbissimum. *Orat. n. 150.*

Aurium sensus fastidiosissimus. *Lib. 4. ad Heren. n. 32.*

^c Itaque & longiora & breviora judicat, & perfecta ac moderata semper expectat. Mutila sentit quæ-

dam, & quasi decurtata, quibus tanquam debito fraudetur : productiora alia, & quasi immoderatiùs excurrentia ; quæ magis etiam aspernantur aures. *Orat. n. 177. 178.*

Optimè de illa (compositione) judicant aures, quæ & plena sentiunt, & parum expleta desiderant, & fragoris offenduntur, & lenibus mulcentur, & contortis excitantur, & stabilia probant, clauda deprehendunt, redundantia & nimia fastidiunt. *Quintil. lib. 9. cap. 4.*

^d Unum est & simplex aurium judicium, & promiscuè ac communiter stultis ac sapientibus à natura datum. *Cic. pro Font. n. 12.*

néanmoins , que ^a le premier en connoît les raisons , & que l'autre n'en juge que par le sentiment. Aussi ^b Cicéron ne comprend-il pas qu'on puisse être homme , & ne pas sentir le nombre & l'harmonie du discours : & il n'en juge pas tant par ce qu'il éprouvoit lui-même , que par ce qui arrivoit souvent à tout un peuple , qui charmé par des chutes nombreuses de périodes , témoignoit son contentement & son goût par des acclamations publiques & générales.

Il est donc très important que les jeunes gens soient formés de bonne heure à discerner dans les auteurs cet arrangement. ^c Il faut leur faire admirer comment les mots sont dans la main de l'Orateur comme une cire molle & flexible , qu'il manie & qu'il tourne comme il veut , & à laquelle il fait prendre toutes les formes qu'il lui plaît : comment par la différente structure qu'il leur donne , le discours tantôt marche avec une gravité majestueuse , ou coule avec une prompte & légère rapidité ; tantôt charme & enlève l'auditeur par une douce harmonie , ou le pénètre d'horreur & de saisissement par une cadence dure & âpre , selon la différence des sujets qu'il traite. On leur fera observer que cet arrangement a une vertu merveilleuse non seulement pour plaire , mais encore pour faire impression sur les esprits. ^d Car , comme le remarque Quintilien , il n'est guères possible qu'une

^a Docti rationem componendi intelligunt , indocti voluptatem.

Quintil. lib. 9. cap. 4.

^b Quod qui non sentiunt , quas aures habeant , aut quid in his hominis simile sit , nescio. Meæ quidem , &c. Quid dico meas ? Concioniones sæpe exclamare vidi , cum aptè verba cecidissent. *Orat. n. 168.*

^c Nihil est tam tenerum , neque tam flexibile , neque quod tam facile sequatur quocumque ducas , quàm oratio ... Ea nos (verba) cum jacentia sustulimus è medio , sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus.

Itaque tum graves sumus , tum subriles , tum medium quiddam tenemus : sic institutam nostram sententiam sequitur orationis genus. *Lib. 3. de Orat. n. 176. 177.*

Rebus accommodanda compositio , ut asperis asperos etiam numeros adhiberi oporteat , & cum dicente æquè audientem exhorrescere. *Quintil. lib. 9. cap. 4.*

Idque ad omnem rationem , & aurium voluptatem , & animorum motum mutatur & vertitur. *Ibid.*

^d Nihil intrare potest in affectum , quod in aure velut quodam vestibulo statim offendit. *Ibid.*

chose aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, qui en est comme le vestibule & l'entrée. Au contraire l'homme écoute volontiers ce qui lui plaît, ^a & il est conduit par le plaisir à croire ce qu'on lui dit.

Comme la qualité & la mesure des mots ne dépendent point de l'orateur, & qu'il les trouve pour ainsi dire tout taillés; ^b son habileté consiste à les mettre dans un tel ordre, & à les arranger ensemble de telle sorte, que leur concours & leur union, sans laisser aucun vuide, ni causer aucune rudesse, rendent le discours doux, coulant, agréable. Et il n'est point de mots, quelque dures qu'ils paroissent par eux-mêmes, qui placés à propos par une main habile ne puissent contribuer à l'harmonie du discours; ^c comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irrégulières y trouvent leur place. Isocrate, à proprement parler, fut le premier chez les Grecs qui les rendit attentifs à cette grace du nombre & de la cadence: & nous verrons bientôt que Cicéron rendit le même service à la langue de son pays.

Les règles que Cicéron & Quintilien ont données sur cette matière, en marquant la nature des différens piés qu'on doit employer dans le discours, peuvent servir aux jeunes gens, pourvu qu'on en fasse un choix judicieux. Les observations de Sylvius, intitulées *progymnasmata*, qui sont à la fin de l'apparat de Cicéron, peuvent aussi leur être d'un grand usage. Mais le meilleur maître qu'ils puissent consulter & étudier sur cette matière, est Cicéron lui-même. Ce fut lui qui le premier s'aperçut que la langue latine manquoit d'une beauté que les anciens Romains avoient absolument ignorée ou négligée, & qui pouvoit cependant en relever beaucoup le prix & l'excellence. Comme il étoit extrêmement jaloux de l'honneur

^a Voluptate ad fidem ducitur.
Quintil.

^b Collocationis est componere & struere verba sic, ut neve asper eorum concursus, neve hiulus sit, sed quodammodo coagmentatus & levis... Hæc est collocatio, quæ junctam orationem efficit, quæ co-

hzrentem, quæ levem, quæ æqualiter fluentem. 3. de Orat. n. 171. 172.

^c Sicut in structura saxorum rudium etiam ipsa enormitas invenit cui applicari, & in quo possit insister. *Quintil. lib. 9. cap. 4.*

de sa patrie , il entreprit , en donnant au discours latin du son , de la cadence , & de l'harmonie , d'égaliser , s'il se pouvoit , la langue de son pays à celle des Grecs , qui a de ce côté un merveilleux avantage. Il est étonnant de voir comment en peu d'années il amena sur ce point la langue latine à une souveraine perfection , qui n'est ordinairement le fruit que d'une longue expérience , & qui s'avance peu à peu par des accroissemens fort lents. C'est donc lui que les jeunes gens doivent se proposer pour modèle en ceci comme dans tout le reste. Ils trouveront dans les historiens de belles pensées , & de riches expressions : mais ils ne doivent pas y chercher un arrangement de mots nombreux & périodiques. ^a Le stile de l'histoire , qui doit être aisé , naturel , coulant , ne s'accommode point de ces cadences graves & mesurées que demande la majesté d'un discours oratoire.

Le moien le plus facile & le plus sûr de faire sentir aux jeunes gens la beauté de l'arrangement des mots , est de pratiquer ce que Cicéron lui-même a fait dans les livres de l'orateur en traitant cette matière : c'est-à-dire de choisir dans les livres qu'on leur explique , quelques endroits des plus nombreux & des plus périodiques , & d'en déranger l'ordre & la structure. ^b Les mêmes pensées & les mêmes expressions demeureront , mais non pas la même grace , ni la même force : & plus ces endroits brilleront par le sens & par la diction , plus ils deviendront choquans par ce dérangement , parce que la magnificence même des mots le rendra encore plus remarquable. Les oreilles des jeunes gens , formées de cette sorte par une lecture assidue de Cicéron , & accoutumées à la cadence douce & harmonieuse de ses périodes , deviendront fines , délicates , difficiles à contenter ; & , comme il le dit lui-même , ^c elles discernent parfaitement une

^a *Historia, quæ currere debet ac ferri, minus conveniunt interstitentes clausulæ. Quintil. lib. 9. cap. 4.*

^b *Quod cuique visum erit vehementer, dulciter, speciosè dictum, solvat & turbet: aberit omnis vis, jucunditas, decor.... Illud notasse*

fatis habeo, quo pulciora & sensu & elocutione dissolveris, hoc orationem magis deformem fore: quia negligentia collocationis ipsa verborum luce deprehenditur. Ibid.

^c *Mez quidem (aures) & perfectio completoque verborum ambitu*

période pleine & nombreuse , & elles sentiront aussi si quelque chose y manque ou est de trop.

^a Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps & le tissu de la période , & que ce soit de cette union & de ce concert de toutes les parties que résulte l'harmonie dont nous parlons : cependant on convient que c'est à la fin surtout qu'il paroît & se fait sentir. Les oreilles, entraînées dans le reste par la continuité des paroles comme par un torrent, ne sont en état de bien juger des sons, que lorsque le cours rapide du discours s'arrêtant pour un moment leur laisse une espèce d'entrepos. Aussi est-ce en cet endroit que l'admiration de l'auditeur , suspendue jusques-là par un plaisir enchanteur , éclate tout à coup par des cris & des applaudissemens publics.

^b Le commencement demande aussi un soin particulier , parce que l'oreille y donnant une attention toute nouvelle , en remarque aisément les défauts.

C'est donc sur le commencement & sur la fin de la période que doit principalement rouler l'examen qu'on en fera faire aux jeunes gens : & il ne faut pas manquer de les rendre attentifs à la merveilleuse variété que Cicéron a répandue dans ses nombres , pour éviter l'ennuyeuse uniformité des mêmes cadences , qui lassent & rebutent l'auditeur. J'en excepte pourtant cette chute devenue si triviale , *esse videatur* , dont on lui a justement reproché l'affectation , & par laquelle il termine un grand nombre de ses phrases. Elle se trouve plus de dix fois dans la seule harangue *pro lege Manilia*.

Il y a un arrangement plus marqué & plus étudié ; qui peut convenir aux discours d'appareil & de cérémonie , tels que sont ceux du genre démonstratif , c où

gaudent , & curta sentiunt , nec amant redundantia. *Orat n. 168.*

^a In omni quidem corpore , totoque , ut ita dixerim , tractu numeris inserta est (compositio.) Magis tamen desideratur in clausulis , & apparet. Aures continuam vocem secutæ , ductæque velut prono-decurrentis orationis flumine , tum

magis judicant , cum ille impetus stetit , & intuendi tempus dedit. Hæc est sedes orationis : hoc auditor expectat : hic laus omnis declamar. *Quintil. lib. 9. c. 4.*

^b Proximam clausulis diligentiam postulant initia : nam & ad hæc intentus auditor est. *Ibid.*

^c Cum is est auditor , qui non ve-

l'auditeur n'étant point sur ses gardes contre les surprises de l'art ne craint point qu'on tende des pièges à la religion. Car alors, bien loin d'être choqué de ces cadences mesurées & nombreuses ; il fait gré à l'orateur de lui procurer par là un doux & innocent plaisir. Il n'en est pas ainsi quand il s'agit de matières graves & sérieuses, où l'on ne cherche qu'à instruire & qu'à toucher. La cadence pour lors doit avoir aussi quelque chose de grave & de sérieux, & il faut que cette amorce du plaisir qu'on prépare aux auditeurs soit comme enveloppée & cachée sous la solidité des pensées & sous la beauté des expressions, dont ils soient tellement occupés, qu'ils paroissent ne pas faire d'attention au nombre & à l'arrangement.

E X E M P L E S.

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Cicéron pour se convaincre par ses propres yeux, ou plutôt par ses oreilles, de tout ce qui a été dit jusqu'ici.

Quod si è portu solventibus, ii, qui jam in portum ex alto invehuntur, præcipere summo studio solent & tempestatum rationem, & prædonum, & locorum, quod natura affert ut eis faveamus, qui eadem pericula, quibus nos perfuncti sumus, ingrediuntur: quo tandem me animo esse oportet, prope jam ex magna jactatione terram videntem, in eum, cui video maximas reipublicæ tempestates esse subeundas? Rien n'est plus nombreux que cette période. Le dérangement de quelques mots la défigureroit étrangement.

Pro Mont.

n. 4

Omnes urbanæ res, omnia hæc nostra præclara studia, & hæc forensis laus & industria, latent in tutela ac præsidio bellicæ virtutis. Simul atque increpuit suspicio tumultus, artes

Ibid. p. 224

reatur ne compositæ orationis infidiis sua fides attentetur, gratiam quoque habet oratori, voluptati aurium servienti. *Orat. n. 108.*

a Sic minimè animadvertetur delectationis aucupium, & quadrante orationis industria: quæ latebit non magis, si & verborum & senten-

tiarum ponderibus utemur. Nam qui audiunt, hæc duo animadvertunt, & jucunda sibi censent, verba dico & sententias: eaque dum animis attentis admirantes excipiunt, fugit eos & prætervolat numerus; qui tamen si abesset, illa ipsa delectarent. *Ibid. n. 197.*

Y y ij

illico nostræ conticescunt. Cette cadence finale, qui est un dichorée, est extrêmement nombreuse : & c'est par cette raison même que Cicéron croit qu'on ne doit pas l'employer trop souvent dans le discours : parce que l'affectation, même dans les meilleures choses, devient vicieuse.

*Pro Cluent.
n. 11.*

Animadverti, Judices, omnem accusatoris orationem in duas divisam esse partes. L'ordre naturel demandoit qu'on mît, *in duas partes divisam esse.* Quelle différence ! *Rectum erat, sed durum & incomptum*, dit Quintilien, en faisant remarquer cet arrangement.

*Lib. 1. de
Orat. n. 2.*

Quam spem cogitationum & consiliorum meorum, cum graves communium temporum, tum varii nostri casus fefellerunt. Nam qui locus quietis & tranquillitatis plenissimus fore videbatur, in eo maxima molestiarum & turbulentissimæ tempestates extiterunt. La musique a-t-elle une harmonie plus douce & plus nombreuse que l'est celle de ces périodes ?

*Verrin. 7.
n. 27.*

Hæc Centuripina navis erat incredibili celeritate velis... Evolarat jam è conspectu ferè fugiens quadriremis, cum etiam tunc ceteræ naves in suo loco moliebantur. Tout contribue ici à la rapidité : le choix des mots, aussi bien que leur arrangement, & le choix des lettres mêmes, presque toutes liquides & coulantes : *incredibili celeritate velis.* Cette cadence du commencement, *evolarat jam*, &c. est aussi prompte & légère que le vaisseau même : au lieu que celle de la fin, composée d'un seul mot fort long & pesant, représente merveilleusement les efforts d'une flotte mal équipée : *moliebantur.*

Epist. 99.

Respice celeritatem rapidissimi temporis : cogita brevitatem hujus spatii, per quod citatissimi carrimus. Il est visible que Sénèque a voulu ici marquer la rapidité du tems par celle des mots & des lettres.

*Pro Mur.
n. 21.*

Servius agit rem militarem : insectatur totam hanc legationem : assiduitatis, & operarum harum quotidianarum putat esse consulatum. On ne peut pas douter que Cicéron n'ait affecté de mettre ici trois génitifs pluriels assez longs & de même terminaison, qui par tout ailleurs feroient un très mauvais effet, pour rendre plus méprisable & plus dégoûtante la profession que son adversaire prenoit à tâche de relever. Il paroît avoir copié cet endroit d'a-

près Térence. *O faciem pulcram ! Deleo omnes debinc ex animo mulieres. Tædet quotidianarum harum formarum.* Eunuch. 18.
2. sc. 3.

Le même orateur, voulant prouver que Milon n'étoit point parti de Rome dans le dessein d'attaquer Clodius, décrit ainsi son équipage. *Cum hic insidiator, qui iter illud ad cædem faciendam apparasset, cum uxore veheretur in rheda, penulatus, vulgi magno impedimento, ac muliebri & delicato ancillarum puerorumque comitatu.* Qui, pour peu qu'il ait d'oreille, ne sent pas à la simple lecture de cet endroit, que l'orateur a affecté d'employer ici de longs mots, composés de plusieurs syllabes, & qu'il les a exprès entassés les uns sur les autres, pour mieux peindre cet attirail de femmes & de valets, plus propre à embarrasser qu'à servir dans un combat ?

D'une seconde sorte d'arrangement.

L'ARRANGEMENT dont j'ai parlé jusqu'ici, n'a pour but, à parler proprement, que le plaisir de l'oreille, & se termine à rendre le discours plus nombreux. Il y en a un d'un autre genre, par lequel l'orateur cherche moins à donner à ses pensées de la grace, que de la force. Cet arrangement consiste à disposer de telle sorte certaines expressions, que le discours aille toujours en croissant, & que les dernières soient toujours les plus fortes, & ajoutent quelque chose à celles qui ont précédé. Quelquefois aussi l'on rejette à la fin certains mots qui ont une énergie particulière, & qui font la principale force d'une pensée ou d'une description, afin que séparés, pour ainsi dire, des autres, & mis dans une plus grande évidence, ils produisent sur l'esprit tout leur effet. Cette sorte d'arrangement n'est pas moins remarquable que la première, & elle mérite toute l'attention des maîtres. J'en apporterai deux ou trois exemples tirés aussi de Cicéron, & j'y joindrai les réflexions de Quintilien, qui seules seroient capables de former le goût, & d'apprendre comment il faut entendre & expliquer les auteurs.

1. *Tu istis faucibus, istis lateribus, ista gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippiae nuptiis exhausse.* Philipp. 2.
n. 63.

Y y y iij

ras , ut tibi necesse esset in populi Romani conspectu vomere postridie. Quintilien pese tous les mots de cette description. *Quid fauces & latera* , dit-il , *ad ebrietatem ? Minime sunt otiosa. Nam respicientes ad hæc possumus æstimare quantum ille vini in Hippie nuptiis exhausserit , quod ferre & coquere non posset illa gladiatoria corporis firmitate.*

On sent assez l'effet que produit l'arrangement de ces mots , *faucibus , lateribus , gladiatoria totius corporis firmitate* , qui vont toujours en croissant. On remarqueroit peut-être moins la raison qui a porté Cicéron à rejeter à la fin de ce mot , *postridie* , si Quintilien ne nous y rendoit attentifs. *Sæpe est vehemens aliquis sensus in verbo ; quod si in media parte sententiæ latet , transiri intentione , & obscurari circumjacentibus solet , in clausula positum assignatur auditori & insigitur , quale est illud Ciceronis : UT TIBI NECESSE ESSET IN CONSPECTU POPULI ROMANI VOMERE POSTRIDIE. Transfer hoc ultimum , minùs valebit. Nam totius ductûs hic est quasi mucro , ut per se fœdæ vomendi necessitati , jam nihil ultra expectantibus , hanc quoque adjiceret deformitatem , ut cibus teneri non posset POSTRIDIE.*

Mais écoutons Cicéron qui développe lui-même sa pensée , & nous fait toucher au doigt ce qui y est renfermé. *O rem non modò visu fœdam , sed etiam auditu ! Si hoc tibi inter cœnam in tuis immanibus illis poculis accidisset , quis non turpe duceret ? In cœtu verò populi Romani , negotium publicum gerens , magister equitum , cui ructare turpe esset , is vomens frustis esculentis , vinum redolentibus , gremium suum & totum tribunal implevit. Il est visible que les dernières expressions enchérissent toujours sur les premières. Singula incrementum habent. Per se deforme , vel non in cœtu vomere : in cœtu etiam non populi : populi etiam non Romani : vel si nullum negotium ageret , vel si non publicum , vel si non magister Equitum. Sed alius divideret hæc , & circa singulos gradus moraretur : hic in sublime etiam currit , & ad summum pervenit non nixu , sed impetu. Voilà un beau modèle d'explication pour les maîtres.*

Au reste quelque belle que soit la description que fait ici l'orateur Romain du vomissement d'Antoine , & quelque précaution qu'il prenne en avertissant d'abord de l'ef-

Quintil. lib.
9. cap. 4.

Philipp. 3.
n. 63.

Quintil. lib.
8. cap. 4.

fet qu'elle doit produire : *O rem non modo visu fœdam , sed etiam auditu* : je ne croi pas que notre langue , délicate comme elle est sur les bienséances , pût souffrir ce détail de circonstances qui blessent & révoltent l'imagination , & elle n'emploieroit jamais ces termes , *vomere , ructare , frustis esculentis*. * C'est une occasion de faire sentir aux jeunes gens la différence du génie des langues , & l'avantage incontestable que la nôtre a en cela sur la grecque & sur la latine.

2. *Stetit soleatus Prætor populi Romani cum pallio tunicaque talari muliercula nixus in littore*. Ce dernier mot , in littore , placé à la fin , ajoute une force infinie à la pensée de Cicéron. J'en rendrai ailleurs la raison , lorsque je tâcherai de développer la beauté de cette description , & je rapporterai l'admirable explication que fait Quintilien de cet endroit.

Verrin. 7.
n. 85.

3. *Aderat janitor carceris , carnifex prætoris , mors terrorque sociorum , & civium Romanorum , lictor Sextius*. Qui mettroit lictor Sextius au commencement , gâteroit tout : il faut que l'appareil terrible de ce bourreau marche avant lui. Qui dérangeroit les membres de cette période , ôteroit toute la beauté du discours , ^a qui doit , selon les règles de la Rhétorique & du bon sens , aller toujours en croissant. Cette règle cependant cède ici à la délicatesse de l'oreille , qui auroit été blessée , si l'on eût mis *terror morsque sociorum* , comme l'ordre naturel le demandoit , *mors* étant plus fort que *terror*.

Verrin. 7.
n. 117.

§. V. Des Figures.

ON APPELLE Figures de Rhétorique certains tours & certaines façons de s'exprimer qui s'éloignent en quelque chose de la manière commune & simple de parler , & qu'on emploie pour donner plus de grace ou plus de force au discours. Elles consistent ou dans les mots , ou dans

* Peut-être la coutume de s'exciter exprès au vomissement après le repas , fort ordinaire pour lors , rendoit-elle ces expressions moins cho-

quantes.

^a Crescere solet oratio verbis omnibus aliis atque aliis infirgensibus. Quintil. lib. 8. cap. 4.

les pensées. Je renferme dans les premières ce que les Rhéteurs appellent Tropes, quoiqu'il puisse y avoir quelque différence.

Il est bien important de faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture des auteurs l'usage que la bonne éloquence fait faire des figures, le secours qu'elle en tire, non seulement pour plaire, mais aussi pour persuader & pour toucher; & comment sans elles le discours languit, tombe dans une espèce de monotonie, & est presque comme un corps sans ame. Quintilien nous en donne une juste idée par une comparaison qui est fort naturelle. ^a Une statue, dit-il, toute unie & toute d'une pièce depuis le haut jusqu'en bas, la tête droite sur les épaules, les bras pendans, les piés joints, n'auroit aucune grace, & paroitroit immobile & comme morte. Ce sont les différentes attitudes des piés, des mains, du visage, de la tête, qui variées en une infinité de manières selon la diversité des sujets, communiquent aux ouvrages de l'art une espèce d'action & de mouvement, & leur donnent comme une ame & une vie.

FIGURES DE MOTS.

^b LA MÉTAPHORE est une figure, qui à la place des mots propres qui manquent ou ne sont pas assez énergiques, substitue des termes figurés qu'elle emprunte d'ailleurs par une espèce d'échange. Ainsi l'on a appelé *gemma* le bourgeon de la vigne, parce qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer : on a dit, *incensus ira*,

^a Recti corporis vel minima gratia est. Neque enim adversa sit facies, & demissa brachia, & juncti pedes, & à summis ad ima rigens opus. Flexus ille, & ut sic dixerim motus, dat actum quemdam effectis. Ideo nec ad unum modum formata manus, & in vultu mille species... Quam quidem gratiam & delectationem afferunt figuræ, quæque in sensibus quæque in verbis sunt. *Quintil. lib. 2. cap. 14.*

^b Tertius ille modus transferendi verbi latè patet, quem necessitas genuit inopiâ coacta primò & angustiiis, post autem delectatio jucunditasque celebravit. Nam ut vestis frigoris depellendi causâ reperta primò, post adhiberi cœpta est ad ornatum etiam corporis & dignitatem : sic verbi translatio instituta est inopiæ causa, frequentata delectationis... Ergo hæ translationes quasi mutationes sunt, *inflammatus*

inflammatus furore, au lieu de dire *iratus, furens*, pour mieux peindre l'effet de ces passions. Par où l'on voit que ce qui n'avoit d'abord été inventé que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres, a contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours : de même à peu près que les vêtements ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps, & le défendre contre le froid, & ensuite ont servi à l'embellir & à l'orner. ^a Toute métaphore doit donc trouver vuide la place dont elle se saisit, ou du moins, si elle en chasse un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle est substituée.

Cette figure est une de celles qui donnent le plus de grace, de force, & de noblesse au discours ; & l'on a pu remarquer dans tous les passages que j'ai cités, que les expressions les plus exquisés sont presque toutes métaphoriques, & qu'elles tirent ordinairement tout leur prix de cette figure. En effet ^b elle a cet avantage particulier, comme le remarque Quintilien, de briller de sa propre lumière dans le discours le plus éclatant, & de s'y faire distinguer. En substituant le figuré au simple, elle enrichit en quelque sorte la langue d'une infinité d'expressions : elle jette une grande variété dans le discours : elle releve & annoblit les choses les plus petites & les plus communes : ^c elle plaît extrêmement par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aller au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturelles qui sont sous la main : elle

cum, quod non habeas, aliunde sumas. Illæ paulo audaciores, quæ non inopiam indicant, sed orationi splendoris aliquid accersunt. 3. de Orat. n. 155. 156.

^a Metaphora aut vacantem occupare locum debet, aut, si in alienum venit, plus valere eo quod expellit. Quintil. lib. 8. cap. 6.

^b Ita jucunda atque nitida, ut in oratione quamlibet clara, proprio tamen lumine ejuceat. Quintil. lib. 8. cap. 6.

^c In suorum verborum maxima

copia tamen homines aliena multo magis, si sunt ratione translata, delectant. Id accidere credo, vel quod ingenii specimen est quoddam transilire ante pedes posita, & alia longè repetita sumere : vel quod is, qui audit, aliò ducitur cogitatione, neque tamen aberrat, quæ maxima est delectatio, vel quod omnis translatio, quæ quidem sumpta ratione est, ad sensus ipsos admoveatur, maximè oculorum, qui est sensus acerrimus. Lib. 3. de Orat. n. 159. 160.

fait une agréable allusion à l'esprit en lui montrant une chose , & lui en signifiant une autre : enfin elle donne du corps , pour ainsi dire , aux choses les plus spirituelles , & les fait presque toucher au doigt & à l'œil par les images sensibles qu'elle en trace à l'imagination.

Pour faire comprendre la force de la métaphore , il faut avoir grand soin de commencer toujours par l'explication du sens simple & naturel , sur lequel est fondé le sens figuré , & sans lequel ce dernier ne peut être bien entendu.

Le moien le plus sûr aussi & le plus facile de faire sentir la beauté de la métaphore , & en général d'expliquer comme il faut les beaux endroits des auteurs , est de substituer le simple au figuré , & de dépouiller une phrase fort brillante de tous ses ornemens , en la réduisant à une proposition toute simple. C'est la méthode que Cicéron lui-même a pratiquée : & quel meilleur modèle pouvons-nous suivre ? Il veut expliquer la force & l'énergie d'une expression métaphorique qui se trouve dans ces vers d'un ancien poète :

Vive , Ulysses , dum licet :

Oculis postremum lumen radiatum rape.

Lib. 3. de
Orat. n. 162.

Voici comme il s'y prend : *Non dixit CAPE , non PETE ; haberet enim moram sperantis diutius esse se se victurum : sed RAPE. Hoc verbum est ad id aptatum , quod antè dixerat , dum licet.* Horace emploie la même pensée :

Od. 8. lib. 3.

Dona presentis cape latus horz.

Un habile Interprète prétend qu'il faut lire *rape* , au lieu de *cape*. Je doute qu'il ait raison. Car il s'agit dans Horace d'un homme qui libre de tout soin & de toute inquiétude , & se flatant de l'espérance d'une longue vie , jouit paisiblement des plaisirs que chaque jour lui présente ; & le mot *cape* convient fort à une telle situation : au lieu que chez l'ancien poète on exhorte Ulysse à saisir le moment présent , de peur qu'il ne lui échape , & ne

lui soit enlevé par une mort prompte & imprévûe : *Pofremum lumen radiatum rape*. Cicéron s'est servi d'un mot pareil , & non avec moins de grace. *Quo quisque est solertior & ingenioſior , hœc docet iracundiûs & laborioſius. Quod enim ipſe celeriter arripuit , id cùm tardè percipi videt , diſcruciatur*. Il ſuffit d'avertir qu'il ne dit pas facile didicit , mais *celeriter arripuit* : on en ſent bien la différence.

Pro Quint.
Roſc. n. 31.

Quand la métaphore eſt continuée , & qu'elle ne conſiſte pas en un ſeul mot , on l'appelle ALLEGORIE. *Equidem ceteras tempeſtates & procellas in illis duntaxat ſtutibus concionum ſemper Miloni putavi eſſe ſubeundas*. On pouvoit dire ſimplement : *Equidem multa pericula in populi concionibus ſemper Miloni putavi eſſe ſubeunda*.

Souvenez-vous du commencement & des ſuites de la guerre , qui n'étant d'abord qu'une étincelle , embrâſe aujourd'hui toute l'Europe.

M. Fléchier.

Jamais il ne s'éleva ſur ſon front ſerein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance.

Ses vertus le firent connoître au public , & produiſirent cette première fleur de réputation qui répand ſon odeur & plus agréable que les parfums ſur tout le reſte d'une belle vie.

b Il faut quand on emploie cette figure , avoir ſoin de demeurer toujours dans la même ſimilitude , & ne pas ſauter bruſquement d'une image à une autre , ni par exemple , après avoir commencé par la tempête , finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers :

Et malè tornatos incudi reddere verſus :

où il joint enſemble deux idées bien différentes , le tour , & l'enclume. Mais quelques intreprètes l'excuſent. Je ne ſai ſi l'on ne pourroit pas faire auſſi juſtement le même reproche à Cicéron dans ce paſſage du ſecond livre de l'Orateur : *Ut cùm in ſole ambulem , etiamſi ob aliam cauſam ambulem , fieri tamen naturâ ut colorer : ſic , cùm iſtos li-*

Lib. 2. de
Orat. n. 60.

a Melius eſt nomen bonum , quàm unguenta pretioſa. *Eccleſ. 7. 2.*

b Id imprimis eſt cuſtodiendum , ut quo ex genere cœperis translationis , hoc deſinas. Multi enim ,

cùm initium à tempeſtate ſumpſerunt , incendio aut ruina finiunt : quæ eſt inconſequentia rerum foediſſima. *Quintil. lib. 3. cap. 6.*

Z z z ij

bros ad Misenum studiosius legerim , sentio orationem meam illorum quasi cantu colorari. Comment concilier ces deux derniers mots , *cantu & colorari* ? & quel rapport *cantus* peut-il avoir avec un écrit ?

Sallust. LA PERIPHRASE , ou CIRCONLOCUTION. Cette figure est quelquefois absolument nécessaire , comme lorsque l'on parle de choses que la bienséance ne permet pas d'exprimer par leurs noms , *ad requisita nature*. Souvent elle n'est employée que pour l'ornement : & cela est assez ordinaire aux poètes. Quelquefois on s'en sert pour exprimer plus noblement une chose qui sans cela paroitroit basse , ou pour couvrir ou adoucir la dureté de certaines propositions qui blesseroient si elles étoient présentées nuement & simplement.

1. Pour l'ornement.

Masaron. *Le Roi , pour donner une marque immortelle de l'estime & de l'amitié dont il honoroit ce grand Capitaine (M. de Turenne) donne une place illustre à ses glorieuses cendres parmi ces Maîtres de la terre , qui conservent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celle de leurs trônes.* Au lieu de dire simplement : *donne une place à ses cendres dans le tombeau des Rois.*

Despreaux. C'est-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore ,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.

2. Pour relever des choses communes ou basses.

Flecher. *Déjà prenoit l'effor pour se sauver dans les montagnes cet Aigle , dont le vol hardi avoit d'abord effraïé nos provinces.* C'est-à-dire , l'armée des Allemands. *Ces foudres de bronze , que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes , tonnoient de tous côtés.* C'est-à-dire , les canons.

3. Pour adoucir des propositions dures.

Cicéron , dans le plaidoyer pour Milon , forcé d'avouer

que les gens avoient tué Clodius , ne le dit pas ainsi ; *interfecerunt , jugularunt Clodium* : mais en usant de périphrase il cache l'horreur de ce meurtre sous une idée qui ne pouvoit déplaire aux Juges , & qui sembloit même les intéresser. *Fecerunt id servi Milonis (dicam enim non derivandi criminis causa , sed ut factum est) neque imperante , neque sciente , neque présente domino , quod suos quisque servos in tali re facere voluisset.* Pro Mil. n. 29.

Vibius Virius , lorsqu'il exhorte les Sénateurs de Capoue à prendre du poison pour ne point tomber vifs entre les mains des Romains , au lieu de dire que ce poison leur procurera une prompte mort , décrit par une élégante périphrase les malheurs dont ce breuvage les délivrera , & leur cache par cette figure les horreurs de la mort. *Satiatis vino ciboque poculum idem , quod mihi datum fuerit , circumferetur. Ea potio corpus ab cruciata , animam à contumeliis , oculos , aures , à videndis audiendisque omnibus acerbis indignisque quæ manent victos , vindicabit.* Liv. lib. 26. n. 13.

Manlius savoit combien le nom seul de Roi étoit odieux aux Romains , & capable de les revolter : il vouloit cependant les porter à lui donner cette qualité. Il le fait d'une manière adroite en se contentant de prendre le titre de Protecteur , mais en leur insinuant que celui de Roi , qu'il se donne bien de garde de nommer , le mettroit plus en état de leur rendre service. *Ego me patronum profiteor plebis , quod mihi cura mea & fides nomen induit. Vos , si quo insigni magis imperii honorisve nomine vestrum appellabitis ducem , eo utemini potentiore ad obtinenda ea quæ vultis.* Liv. lib. 6. n. 18.

On a remarqué avec raison a certains tours dont les anciens se sont servis pour adoucir des propositions dures & choquantes. Thémistocle voyant approcher Xerxès avec une armée formidable , conseilloit aux Athéniens d'abandonner leur ville ; mais il le fit en termes plus doux , & les exhorta à mettre leur ville en dépôt entre les mains des dieux : *Ut urbem apud deos deponerent ; quia durum erat dicere , ut relinquerent.* Un autre étoit d'a-

a Celebrata apud Græcos schemata , per quæ res asperas mollius || significant. Quintil. lib. 9. cap. 2.

vis qu'on fît fondre des statues d'or dressées à la victoire, pour subvenir aux nécessités de la guerre. Il emploia un détour, & dit qu'il falloit faire usage des victoires. *Et qui victorias aureas in usum belli conflare volebat, ita declinavit, victoriis utendum esse.*

LA REPETITION est une figure assez commune, à laquelle on donne différens noms, parce qu'il y en a de différentes sortes. Elle est fort propre à exprimer le caractère des passions vives & impétueuses, telles que sont par exemple la colère & la douleur, qui s'occupent fortement d'une même chose, qui ne voient que cet objet, & qui par cette raison répètent souvent les termes qui le représentent. C'est ainsi que Virgile peint la douleur d'Orphée après la mort d'Eurydice.

Lib. 4. Geor.
v. 465.

TE dulcis conjux, TE solo in littorè secum,
TE veniente die, TE decedente canebat.

Lib. 2. ep. 1.

Pline le jeune emploie la même figure en déplorant la mort de Virginium, qui avoit été son tuteur, & qu'il regardoit comme son Pere. *Volui tibi multa alia scribere, sed totus animus in hac una contemplatione defixus est. Virginium cogito, Virginium video, Virginium jam vanis imaginibus, recentibus tamen, audio, alloquor, teneo.*

2. Philip.
n. 64.

Cicéron en fournit une infinité d'exemples. *Bona, miserum me! (consumptis enim lacrymis tamen infixus animo hæret dolor) bona, inquam, Cn. Pompeii acerbissimæ voci subiecta præconis... Vivis, & vivis non ad deponendam, sed ad confirmandam audaciam... Cædebatur virgis in medio foro Messanæ civis Romanus, Judices... Cùm ille imploraret sæpius usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & ærumnoso, qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.*

1. Catil. n. 1.

7. Verr. n.

161.

Lib. 2. c. 38.

Cette figure est excellente aussi pour insister fortement sur quelque preuve, sur quelque vérité. Pline l'ancien veut faire sentir la folie des hommes qui se donnent tant de peine pour s'assurer ici un établissement, & qui souvent arment leurs mains les uns contre les autres pour donner un peu plus d'étendue aux limites de leur pays. Après

avoir représenté la terre entière comme un petit point presque indivisible en comparaison de tout l'univers : Voila, dit-il, où nous cherchons à nous établir & à nous enrichir : voila où nous voulons être les maîtres & dominer : voila ce qui agite le genre humain par de si violentes secousses : voila ce qui est l'objet de notre ambition, la matière de nos disputes, la cause de tant de guerres sanglantes même entre des concitoyens & des freres. *Hæc est materia gloriæ nostræ, hæc sedes : hic honores gerimus, hic exercemus imperia, hic opes cupimus, hic tumultuatur humanum genus : hic instauramus bella etiam civilia, mutisque cædibus laxiorem facimus terram.* Toute la vivacité de cet endroit consiste dans la répétition qui semble à chaque membre montrer ce petit point de terre pour lequel les hommes se donnent tant de tourmens, jusqu'à s'entrebattre & s'entretuer pour y avoir quelque petite part. Et encore que leur en reste-t-il après leur mort qu'ils puissent occuper ? *Quota terrarum parte gaudeat ? vel, cum ad mensuram suæ avaritiæ propagaverit, quam tandem portionem ejus defunctus obtineat !*

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété....

Racine.

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan & sur elle

Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur,

De la chute des Rois funeste avant-coureur...

Dieu des Juifs, tu l'emportes !...

David, David triomphe. Achab seul est détruit....

L'argent, l'argent, dit-on : sans lui tout est stérile.

Desprez.

La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.

L'argent en honnête homme érige un scélérat.

L'argent seul au palais peut faire un magistrat.

Quel carnage de toutes parts !

Racine.

On égorge à la fois les enfans, les vieillards ;

Et la sœur, & le frere ;

Et la fille, & la mere ;

Le fils dans les bras de son pere.

Retrancher de tous ces endroits la répétition, c'est

en effacer toute la beauté, en affoiblir toute la force, & ôter aux passions le langage qui leur est naturel.

Antithèse, distribution, & autres figures pareilles.

» LES ANTITHÈSES bien ménagées, dit le pere Bou-
 » hours, plaisent infiniment dans les ouvrages d'esprit.
 » Elles y font à peu près le même effet que dans la pein-
 » ture les ombres & les jours qu'un bon peintre a l'art de
 » dispenser à propos; ou dans la musique les voix hautes
 » & les voix basses qu'un habile maître fait mêler ensem-
 » ble. « *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem*
amentia . . . Odit populus Romanus privatam luxuriam, pu-
blicam magnificentiam diligit. . . . Les Capitaines chrétiens
doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs
maines sont sanglantes; & adorer intérieurement le Créateur,
lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créa-
tures.

Pro Cluent.

n. 15.

Pro Mur. n.

76.

Éléchier.

IL Y A d'autres figures qui consistent principalement dans un certain arrangement & un rapport de paroles, qui placées avec art & justesse & comme avec symétrie dans un certain ordre, se répondent mutuellement les unes aux autres, & par cette espèce de concert étudié & mesuré flatent agréablement l'oreille & l'esprit.

Cicéron n'a pas négligé cette grace du discours, à laquelle quelques anciens, comme Isocrate, s'étoient livrés sans réserve: & il nous a montré l'usage qu'on devoit faire de ces figures, en les employant rarement & avec sobriété, & ayant toujours pris soin de les relever par la force & la solidité des pensées, sans quoi elles seroient d'un léger mérite.

Pro Mil. n. 10. Est enim hæc, Judices, non scripta; sed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus, verum ex natura ipsa arripuimus, hausimus, expressimus; ad quam non docti sed facti, non instituti sed imbuti sumus: ut, si vita nostra in aliquas insidias, si in vim, si in tela aut latronum aut inimicorum

a Delectatus est his etiam M. Tullius: verum & modum adhibuit non ingratis, nisi copiâ redun-

det, voluptati; & rem aliqui levem, sententiarum pondere implevit. *Quintil. lib. 9. cap. 1.*

incidisset,

incidisset, omnis honesta ratio esset expediendæ salutis... Et sine invidia culpa plectatur, & sine culpa invidia ponatur. Pro Cluent. n. 5.

Sénèque est plein de ces sortes de figures. *Magnus est ille qui fœtilibus sic utitur, quemadmodum argento; nec ille minor est, qui sic argento utitur, quemadmodum fœtilibus. Infirmi animi est, pati non posse divitias.... Tu quidem orbis terrarum rationes administras, tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est.* Senec. Ep. 5. De Bruto: vita. cap. 18.

Un homme grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété.

Il ne fit que changer de vertu, quand la fortune changeoit de face; heureux sans orgueil, malheureux avec dignité.

Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse.

On imagine aisément avec quelle ardeur & quelle persévérance s'attache à une étude un homme d'esprit, dont elle est le plus grand plaisir; & un homme de bien, dont elle est devenue le devoir essentiel.

Il avoit cette innocence & cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; & il n'avoit point cette rudesse, & une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes.

Un seul est frappé, & tous sont délivrés. Dieu frappe son fils innocent pour l'amour des hommes coupables, & pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son fils innocent. Bossuet.

Toutes ces pensées sont fort belles & fort solides par elles-mêmes: mais il faut avouer que le tour & la manière dont elles sont exprimées y ajoutent beaucoup de grâce. Pour le mieux sentir, il n'y a qu'à les réduire à une manière de parler simple & commune. C'est ce que je vais tâcher de faire observer dans deux beaux endroits de Cicéron, où paroît surtout cet arrangement de paroles dont nous parlons ici.

Ce grand orateur, en plaidant pour Ligarius, avoit dit à César, que les Princes n'ont rien par où ils puissent approcher de plus près des dieux, qu'en faisant du bien aux

hommes. Il pouvoit ajouter simplement que sa fortune & son bon naturel lui procuroient ce glorieux avantage : c'est là le fond de la pensée. Mais Cicéron l'exprime avec bien plus de noblesse & d'élégance , en marquant séparément par une espèce de distribution ce qui lui vient de la fortune , & ce qu'il faut attribuer à son bon naturel. L'une lui donne le pouvoir de faire du bien ; l'autre lui en donne la volonté : & c'est en cela que consiste la grandeur de sa fortune , & l'excellence de son naturel.

Pro Lig. n. 38. *Nihil habet nec fortuna tua majus quàm ut possis , nec natura tua melius quàm ut velis conservare quàm plurimos.* Tous les mots se répondent ici avec une justesse merveilleuse. *Fortuna , natura : majus , melius : possis , velis.* Est-il possible de dire plus de choses en moins de mots , & d'une manière plus ornée ?

L'éloge de Roscius le comédien est du même goût.
Pro Quint. n. 78. *Etenim cum artifex ejusmodi sit (Q. Roscius) at solus dignus videatur esse qui scenam introeat ; tum vir ejusmodi est , ut solus videatur dignus , qui eò non accedat.* Cicéron fait encore dans un autre endroit un éloge magnifique du même Roscius , qui peut nous apprendre aussi comment la même pensée peut être tournée en différentes manières.

Pro Quint. Rosc. com. n. 17. *Qui medius fidius (audacter dico) plus fidei quàm artis , plus veritatis quàm disciplinæ possidet in se : quem populus Romanus meliorem virum quàm histrionem esse arbitratur : qui ita dignissimus est scena propter artificium , ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* Ce double éloge se réduit à dire que Roscius est encore plus honnête homme , qu'excellent acteur. Sous combien de faces cette pensée nous est-elle montrée ? Peut-on rien imaginer de plus délicat que ce premier tour que Cicéron lui donne ? » Roscius est un si » excellent acteur , qu'il paroît seul digne de monter sur » le théâtre : mais d'un autre côté il est si homme de bien , » qu'il paroît seul digne de n'y monter jamais. « Il n'y a pas moins de délicatesse dans le second éloge. Le dernier membre auroit eu peut-être plus de grace , si au mot d'*artificium* on en eût substitué un qui se terminât comme *abstinentiam*. Car une des principales beautés des figures dont nous parlons ici , qui consistent dans un arrangement étu-

dié & mesuré, est que les mots se répondent non seulement pour le sens, mais, s'il se peut, pour le son & la cadence. *Ita dignissimus est scena propter artis peritiam, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* Mais Cicéron a mieux aimé renoncer à cette petite élégance, que d'affoiblir la beauté du sens par une expression moins propre : & il nous donne lieu d'ajouter ici quelques réflexions de Quintilien sur l'usage qu'il faut faire de ces sortes de figures.

^a Comme elles ne consistent que dans certains tours & certain arrangement de paroles, & que les paroles ne doivent servir qu'à exprimer les pensées ; on sent assez qu'il seroit absurde de s'attacher à ces tours & à cet arrangement, en négligeant le fond même des pensées & des choses. Mais quelque solide qu'on le suppose, ces figures doivent être employées rarement : parce que plus l'art & l'étude s'y montrent, plus l'affectation se fait sentir, & devient vicieuse. ^b Enfin il faut que la nature des choses qu'on traite soit susceptible de ces sortes d'ornemens. Car, quand il s'agit, par exemple, de toucher & d'attendrir les auditeurs, de les effraier par la vûe des maux dont ils sont menacés, d'exciter en eux une juste indignation contre le crime, d'employer des supplications vives & empressées, un orateur ne se rendroit-il pas ridicule, s'il entreprenoit de le faire par des périodes mesurées, par des antithèses, & de pareilles figures qui ne sont propres qu'à éteindre le feu des passions, & à faire sentir la vanité d'un orateur occupé de lui seul & du soin de faire admirer son esprit, lorsqu'il ne devroit songer qu'à tirer les larmes

^a Sunt qui neglecto rerum pondere & viribus sententiarum, si vel inania verba in hos modos depravarint, summos se judicent artifices, ideoque non desinunt eas neciter : quas sine sententia sectari tam est ridiculum, quam quærere habitum gestumque sine corpore. *Quintil. lib. 9. cap. 3.*

Sed ne hæc quidem densandæ sunt nimis. *Ibid.*

Tome I.

^b Sciendum inprimis quid quisque in orando postulet locus, quid persona, quid tempus. .. Ubi enim atrocitate, invidia, miseratione puniendum est, quis ferat contrapositis, & pariter cadentibus, & consimilibus, irascentem, flentem, rogantem : cum in his rebus cura verborum deroget affectibus fidem, & ubicumque ars ostentatur, veritas abesse videatur. *Ibid.*

A a a a ij

des yeux de ses auditeurs, & à les remplir des sentimens de crainte, de colére, ou de douleur qu'il veut leur inspirer ?

FIGURES PAR ALLUSION.

JE NE dois pas finir cet article qui regarde les figures de mots, sans dire quelque chose de celles qui consistent dans une ressemblance affectée, & dans une espèce de jeux de mots. *Amari jucundum est, si curetur ne quid infit amari. Avium dulcedo ad avium ducit. Ex oratore arator factus.* Le seul nom de Verrès, qui en latin signifie un porc, en fournit plusieurs. *Hinc illi homines erant, qui etiam ridiculi inveniebantur ex dolore: quorum alii, ut audistis, negabant mirandum esse, JUS TAM NEQUAM ESSE VERRINUM: alii etiam frigidiores erant, sed quia stomachabantur, ridiculi videbantur esse, cum SACERDOTEM execrabantur, qui VERREM TAM NEQUAM reliquisset.* (Le Préteur à qui Verrès avoit succédé s'appelloit Sacerdos.) *Quæ ego non commemorarem (neque enim persacetè dicta, neque porro hac severitate digna sunt) nisi, &c. Ex nomine istius quid in provincia facturus esset perridiculi homines augurabantur...*
Verr. 3. n. 121.
Verr. 4. n. 18. & 19.
Verr. 6. n. 53. *ad EVERRENDAM provinciam venerat. Quod unquam, Judices, hujusmodi EVERRICULUM ulla in provincia fuit?* Cicéron, en rapportant ces plaisanteries, a soin de marquer combien elles lui paroissent froides & puériles ; & par là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penser, & les met en garde contre un mauvais goût, qui seroit assez de leur âge, & qui leur feroit trouver de l'esprit dans ces sortes de figures.

Il ne faut pas pourtant condamner généralement toutes les allusions. Il y en a de véritablement ingénieuses, qui donnent beaucoup de grace au discours : & elles doivent paroître telles, quand elles sont pleines de sens, & fondées sur une pensée solide, & sur une ressemblance naturelle. Cicéron avoit rapporté la manière juste & déintéressée dont Verrès s'étoit conduit dans une certaine affaire. Il ajoute cette réflexion. *Est adhuc, id quod vos omnes admirari video, non Verres, sed Q. Mucius. Quid enim facere potuit elegantius ad hominum existimationem ? æquius*
Verr. 1. n. 57.

ad levandam mulieris calamitatem ? vehementius ad quæstoris libidinem coercendam ? Summè hæc omnia mihi videntur esse laudanda. Sed repente è vestigio EX HOMINE, tanquam aliquo Circeo poculo, FACTUS EST VERRÉS. Redit ad se, ad mores suos. Nam ex illa pecunia magnam partem ad se vertit : mulieri reddit quantulum visum est. Il me semble que cette allusion, fondée sur ce que la fable dit de Circé, qui par de certains breuvages changeoit les hommes en pourceaux, (& c'est ce que signifie Verrés en latin) est ici fort heureuse & fort naturelle.

Dans l'examen qu'avoit fait Cicéron des journeaux d'un certain négociant de Sicile, il se trouva que les cinq dernières lettres de ce mot *Verrutius*, qui y revenoit souvent, étoient toujours effacées, & qu'il n'en restoit que les quatre premières lettres, *Verr*. C'étoit un nom supposé sous lequel Verrès s'étoit caché pour exercer une criante usure. Cicéron produisit cette pièce dans le procès ; *ut omnes mortales, dit-il, istius avaritiæ non jam vestigia, sed ipsa cubilia videre possint. Videtis Verrutium ? videtis primas literas integras ? videtis extremam partem nominis, caudam illam Verris, tanquam in luto, demersam esse in litura ?* Peut-on condamner un tel jeu de mots, surtout dans une occasion où l'orateur croioit avoir besoin d'égaier les Juges, & où il vouloit rendre Verrès ridicule & méprisable. Quelquefois la ressemblance des mots, ou le simple changement de préposition, ou le même mot pris en différens sens, produit une sorte d'agrément, qui n'est point à rejeter. *Hanc reipublicæ pestem paulisper reprimi, non in perpetuum comprimi posse . . . non emissus ex urbe, sed immissus in urbem esse videatur. . . Civis bonarum artium, bonarum partium.* Un ancien disoit d'un esclave qui voloit dans la maison, qu'il n'y avoit rien de fermé pour lui : *Solum esse cui domi nihil sit nec obsignatum, nec occlusum* : ce qui convient aussi à un fidèle serviteur, à qui l'on se fie pleinement.

Verr. 4. n. 186. &c.

n. 190.

n. 191.

2. Caril. n. 30.

n. 27.

Pro Cal. n. 77.

2. de Orat. n. 248.

FIGURES DE PENSÉES.

Je me contenterai d'en rapporter seulement quelques-unes des plus marquées.

L'INTERROGATION, L'APOSTROPHE, L'EXCLAMATION, sont des figures fort communes, mais qui peuvent servir infiniment à rendre le discours plus fort, plus vif, plus touchant.

*Æn. lib. 12.
v. 646.*

Usque adeo ne mori miserum est ? C'est de ce ton que parle un homme près d'aller au combat : au lieu qu'un vieillard malade & près de mourir, diroit froidement : *Non est usque adeo miserum mori.*

Enée dans un récit remarque que si on avoit été attentif à un certain événement, Troie n'auroit pas été prise :

*Æn. lib. 2.
v. 56.*

Trojaque nunc stares, Priamique arx alta maneres.

L'apostrophe fait sentir toute la tendresse d'un bon citoyen pour sa patrie. Changez une lettre, *staret, maneret*, ce sentiment disparoit.

*Verr. 7. n.
161. & 162.*

Cicéron termine ainsi le récit qu'il avoit fait du supplice d'un citoyen Romain : *O nomen dulce libertatis ! O jus eximium nostræ civitatis ! O lex Porcia, legesque Sempronie ! O graviter desiderata, & aliquando reddita plebi Romanæ, tribunitia potestas ! Huccine tandem omnia reciderunt, ut civis R. in provincia populi R. in oppido fœderatorum ab eo qui beneficio populi R. fasces & secures haberet, deligatus in foro virgis caderetur ?* Voilà le vrai langage de la douleur & de l'indignation.

*Pro Ligar.
n. 9.*

Cicéron réunit presque toutes ces figures, & y en joint encore d'autres, dans un endroit qui est fort vif. *Quid enim, Tubero, tuus ille districtus in acie Pharsalica gladius agebat ? cujus latus ille mucro petebat ? qui sensus erat armorum tuorum ? quæ tua mens ? oculi ? manus ? ardor animi ? quid cupiebas ? quid optabas ?* Tout cela se réduit à dire que Tubéron lui-même s'étoit trouvé à la bataille de Pharsale, & qu'il avoit porté les armes contre César. Mais quelle force ne donnent point à cette pensée tant & de si

vives figures, entassées les unes sur les autres ? Ne semblent-elles pas insinuer que l'épée de Tubéron alloit partout dans la mêlée chercher César ? Car Ciceron avoit dit immédiatement auparavant : *Contra ipsum Cæsarem est congressus armatus.*

Princesse dont la destinée est si grande & si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison ? O Eternel, veille sur elle. Anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princesse si grande & si délaissée.

Bossuet.

Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations & ses aumônes, inquiète de vos besoins & de vos chagrins, & plus soigneuse de cacher ses charités, que vous ne l'étiez de cacher votre misère.

Fléchier.

O fortuné séjour ! O champs aimés des cieux !
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seul, oublier tout le monde.

Despreaux.

O rives du Jourdain ! O champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles valées
Par cent miracles signalées :
Du doux pays de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées ?

Racine.

Abner s'étoit plaint qu'on ne voioit plus de miracles. Joad plein d'une sainte indignation lui répond ainsi :

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, fraperont tes oreilles ?

LA PROSOPOPEE est une figure qui prête de l'action & du mouvement aux choses insensibles ; qui fait parler les personnes soit absentes soit présentes, les cho-

484. DES FIGURES.

ses inanimées , & quelquefois même les morts.

Il est ordinaire aux poètes de donner de l'indignation , & de l'admiration aux fleuves , aux arbres ; de la tristesse aux bêtes , &c.

Virgile.

Arque indignatum magnis stridoribus æquor.

Pontem indignatus Araxes.

Miraturque novas frondes , & non sua poma.

It tristis arator ,

Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum.

Despreaux.

Sous les fougueux coursiers l'onde écume , & se plaint...

J'entens déjà frémir les deux mers étonnées

De voir leurs flots unis au pié des Pyrénées.

Lib. 10. c. 20.

Pline l'ancien dans ses descriptions approche souvent de la hardiesse poétique. Il peint merveilleusement par deux traits la douleur & la honte d'un pan , qui ayant perdu sa queue ne cherche plus qu'à se cacher : *Caudâ amissâ pudibundus ac mœrens querit latebram*. Dans un autre endroit il donne un sentiment de joie à la terre qui se voioit autrefois cultivée par des laboureurs victorieux,

Lib. 18. cap. 3.

& fendue avec un soc chargé de lauriers : *Gaudente terra vomere laureato , & triumphali aratore*. Il dit ailleurs que les maisons où étoient disposées par ordre les statues des héros d'une noble race , se sentoient encore de leurs triomphes après avoir changé de maîtres , & que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit , que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens

Lib. 35. c. 2.

de la vertu & de la gloire d'autrui. *Triumphabant etiam dominis mutatis ipsæ domus ; & erat hæc stimulatio ingens , exprobrantibus tectis quotidie imbellem dominam intrare in alienum triumphum*. La traduction de cet endroit , qui est du pere Bouhours , ne pouvant rendre l'ingénieuse brièveté de la dernière pensée , *intrare in alienum triumphum*, y a substitué un autre tour , fort beau à la vérité , mais plus long , & par cette raison moins vif.

Cicéron emploie la même pensée , mais il lui donne plus d'étendue , comme il convient à l'orateur. C'est en parlant

parlant de la maison du grand Pompée, qu'Antoine avoit envahie. Il demande à ce dernier si en entrant dans ce vestibule orné des dépouilles des ennemis, & des becs de vaisseaux pris sur eux, il a cru entrer dans sa maison. Puis, usant de la figure dont il s'agit ici, il dit qu'il a compassion des toits même & des murs de cette maison infortunée, qui n'avoit rien vu ni entendu sous Pompée que de sage & d'honnête, & qui maintenant est devenue la retraite impure des débauches d'Antoine. *An tu illa in vestibulo rostra, & hostium spolia cum aspexisti, domum tuam te introire putas? fieri non potest. Quamvis enim sine mente, sine sensu sis, ut es; tamen & te, & tua, & tuos nosti... Me quidem miseret parietum ipsorum atque tectorum. Quid enim unquam domus illa viderat nisi pudicum, nisi ex optimo more & sanctissima disciplina?... Nunc in hujus sedibus pro cubiculis stabula, pro tricliniis popinae sunt.*

2. Philip. n.
68. 69.

Cette figure, qui personifie les choses inanimées, donne beaucoup de grace & de vivacité au discours. Cicéron en plaidant pour Milon avoit dit que la loi des douze tables permettoit en certains cas de tuer un voleur, d'où il tire cette conclusion : *Quis est qui, quoquo modo quis interfectus sit, puniendum putet, cum videat aliquando gladium nobis ad occidendum hominem ab ipsis porrigi legibus?* Il pouvoit dire simplement : *cum videat licere nobis aliquando per leges hominem occidere.* Au lieu de cela il personifie les loix, & nous les représente comme si elles accouroient au secours d'un homme qui se trouve attaqué par des voleurs, & comme si elles lui mettoient elles-mêmes l'épée en main pour se défendre. Cela est tout autrement vif. Il emploie encore la même figure quelques lignes après : *Silent enim leges inter arma, nec se expectari jubent : cum ei, qui expectare velit, ante injusta poena luenda sit, quam justa repetenda.*

Pro Milon. n. 9.

n. 10.

A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs ; les voutes du temple s'ébranlèrent ; le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : COMMENT EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAËL ?

Fléchier.

Vous savez que naturellement la victoire est cruelle, info-
Tome I.

B b b b

lente , impie. Monsieur de Turenne la rendoit douce , raisonnable , & religieuse.

Depuis que la justice gémit sous un amas de loix & de formalités embarrassées , & qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane , les rois n'ont pu suffire à cette fonction.

Rossuet.

Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu ?

Je ne vous raconterai point la fuite trop fortunée de ses entreprises , (de Cromwel) ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée , ni cette longue prospérité qui a étonné l'univers.

Fontenelle.

La raison conduit l'homme jusqu'à une entière conviction des preuves historiques de la religion chrétienne , après quoi elle le livre & l'abandonne à une autre lumière , non pas contraire mais toute différente , & infiniment supérieure.

IL EST une autre espèce de prosopopée , encore plus vive & plus hardie que la première. C'est lorsqu'on apostrophe des choses insensibles & inanimées , ou qu'on les fait parler elles-mêmes ; ou qu'au lieu de rapporter indirectement les discours de ceux dont il s'agit , on met ces discours dans leur propre bouche ; ou enfin lorsqu'on va jusqu'à faire parler les morts.

1. Apostropher des choses insensibles.

Pro Misen.
n. 85.

Cicéron après avoir décrit la mort de Clodius , & l'avoir attribuée à une providence particulière , dit que la religion même & les autels des dieux y ont été sensibles , & leur adresse ensuite son discours. *Religiones mercuriale ipsæ , aræque , cum illam belluam cadere viderant , commovisse se videntur , & jus in illo suum retinuisse. Vos enim Albani tumuli atque luci , vos , inquam , imploro atque obtestor , vosque Albanorum obruta aræ , &c.*

Flechiér.

Sans cette paix , Flandre , théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques , tu aurois accru le nombre de nos provinces , & au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres , tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de fraper ?

Bossuet.

2. Faire parler des choses inanimées.

Cicéron dans l'une des Catilinaires introduit la Patrie, & la fait parler, tantôt à Catilina, tantôt à lui-même. Appius dans le beau discours qu'il fait au sujet de la continuation du siège de Veies, introduit de même la République, qui représente aux soldats, que puisqu'elle les paie pour toute l'année, ils lui doivent le service pour toute l'année. *An si ad calculos eum Respublica vocet, non meritò dicat: Annua æra habes, annuam operam ede? An tu æquum censet militia semestri solidum te stipendium accipere?* 1. Catil. n.
18. & 27.
Tit. Liv. lib.
5. n. 4.

3. Les discours mis dans la bouche même des personnes font tout un autre effet, que si on se contentoit de les rapporter par un simple récit; & ils sont merveilleux pour exciter ou l'indignation, ou la compassion.

C'est par cette figure que Cicéron dans le dernier de ses plaidoiers contre Verrès peint la cruelle avarice d'un geolier, qui mettoit à prix les larmes & la douleur des peres & des meres, qui leur faisoit acheter chèrement la triste consolation de voir & d'embrasser leurs enfans, & qui exigeoit d'eux de l'argent pour faire mourir d'un seul coup ces malheureuses victimes de la cruauté de Verrès. *Aderat janitor carceris, carnifex pratoris, mors terrorque sociorum & civium, lictor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. Ut adeas, tantum dabis: ut tibi cibum intrò ferre liceat, tantum. Nemo recusabat. Quid, ut uno ictu securis afferam mortem. filio tuo, quid dabis? ne diu crucietur? ne sæpius feriat? ne cum sensu doloris aliquo aut cruciatu spiritus auferatur? Etiam ob hanc causam pecunia lictori dabatur. O magnum atque intolerandum dolorem! O gravem acerbamque fortunam! Non vitam liberum, sed mortis celeritatem pretio redimere cogebantur.* Verrin. 7.
n. 117. 118.

Milon n'étoit pas d'un caractère qui lui permît de descendre à de basses supplications. Cicéron lui met dans la bouche un discours plein de grandeur & de noblesse, & en même tems extrêmement tendre & touchant. *Valeant,* Pro Mil. n. 93.

Tome I.

B b b b ij

inquit, valcant cives mei. Sint incolumes, sint florentes, sint beati. Stet hæc urbs præclara, mihiq; patria carissima, quoquo modo merita de me erit. Tranquilla Republica cives mei (quoniam mihi cum illis non licet) sine me ipsi, sed per me tamen perfruantur. Ego cedam atque abibo, &c. ^a L'effet de cette figure est de rendre comme présentes les personnes que l'on fait parler, & de faire qu'on s'imagine les voir & les entendre elles-mêmes.

*Pro Cæl. n.
33-36.*

4. L'orateur va encore plus loin. Il ouvre quelquefois les tombeaux, & en fait sortir les morts, pour faire des exhortations ou des réprimandes aux vivans. On a deux beaux exemples de cette figure dans le plaidoyer de Cicéron pour Cœlius. On peut les consulter.

Bossuet.

D'autres fois il adresse son discours aux morts. *Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres desirs, quand je célèbre ce Monarque : & ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout cendre qu'il est, & devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher.*

^b Ces sortes de fictions pour plaire demandent, comme l'a observé Quintilien, d'être soutenues d'une grande force d'éloquence. Car les choses extraordinaires, incroyables, & qui sont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut nécessairement ou qu'elles fassent une forte impression, parce qu'elles vont au delà du vrai ; ou qu'elles soient regardées comme des puérilités, parce qu'elles sont fausses.

^c L'HYPOTYPOSE est une figure qui peint l'image des choses dont on parle avec des couleurs si vives, qu'on s'imagine les voir de ses propres yeux, & non simplement en entendre le récit. Et c'est en quoi consiste principalement la force & le pouvoir de l'éloquence, qui ne domi-

^a Non audire judex videtur aliena mala descentes, sed sensum ac vocem auribus accipere miserorum, quorum etiam mutus aspectus lacrymas moyet. *Quintil. lib. 6. c. 1.*

^b Magna quædam vis eloquentiæ consideratur. Falsa enim & incredibilia natura necesse est aut magis moveant, quia supra vera sunt; aut

pro vanis accipiantur, quia vera non sunt. *Quintil. lib. 9. cap. 2.*

^c *Imaginatio* dicitur, proposita quædam forma rerum ita expressa verbis, ut cerni potius videatur, quam audiri. *Quintil. lib. 9. cap. 2.*

Magna virtus est, res, de quibus loquimur, clarè, atque ut cerni videantur, enuntiare. Non enim

ne point assez pleinement, & qui n'a pas tout le succès qu'elle doit avoir, si elle frappe simplement les oreilles, sans remuer l'imagination, & sans aller jusqu'au cœur.

1. Ces images se font quelquefois en peu de mots, & ce ne sont pas les moins vives.

Virgile peint en un vers & demi la consternation de la mer d'Euryale au moment qu'elle apprit sa mort :

Miseræ calor ossa relinquit :

Excussi manibus radii, revolutaque pensa.

Æn. lib. 9.
v. 475.

Cicéron peint en deux lignes la colère, ou plutôt la fureur de Verrès. *Ipse inflammatus scelere ac furore in forum venit. Ardebant oculi : toto ex ore crudelitas eminebat.*

Verrin. 7.
n. 160.

Il fait ailleurs en aussi peu de mots un autre portrait de Verrès encore plus beau, quoiqu'il frappe moins d'abord : comme il est de certains tableaux, dont la beauté n'est aperçue que par les connoisseurs. *Stetit soleatus*

Verrin. 7.
n. 85.

Prætor populi Romani cum pallio purpureo tunicaque talari, muliercula nixus in littore. Quintilien développe d'une manière admirable toute la force & toute l'énergie renfermée dans cette courte description. J'en rapporterai les paroles mêmes parce qu'elles peuvent servir de modèle aux maîtres pour entendre & pour expliquer les auteurs. *An quisquam*, dit-il, *tam procul à concipiendis imaginibus rerum abest, ut cum illa in Verrem legit, STETIT SOLEATUS, &c. non solum ipsum os intueri videatur, & locum, & habitum, sed quædam etiam ex iis, quæ dicta non sunt, sibi ipse astruat ? Ego certè mihi cernere videor & vultum, & oculos, & deformes utriusque blanditias, & eorum qui aderant tacitam*

Quintil. lib.
8. cap. 3.

aversationem ac timidam verecundiam. Qu'on change quelques mots dans la description de Cicéron, & qu'on en dérange d'autres, en mettant *stetit Verres in littore... cum muliere colloquens*, cet excellent tableau perdra une grande partie de sa vivacité & de ses couleurs. La principale beauté consiste à peindre un Préteur du peuple Ro-

fatis efficit, neque, ut debet, plenè dominatur oratio, si usque ad aures volet, atque ea sibi iudex, de quibus cognoscit, narrari credit, non exprimi, & oculis mentis ostendi. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

B b b b iij

main dans l'attitude où le représente Cicéron , appuyé nonchalamment sur une femme. Ces deux mots , *muliercula nixus* , sont une peinture parlante , qui présente aux yeux & à l'esprit tout ce que Quintilien y voit. *In litto-* *re* réservé pour la fin , y ajoute le dernier trait , comme on l'a déjà remarqué ailleurs , & marque la licence effrénée de Verrès , qui paroissant en cette indigne posture sur le rivage , & aux yeux de tout le monde , semble braver insolemment la bienséance & l'honnêteté publique.'

Nos poètes sont pleins de ces descriptions courtes & vives.

Despreaux.

Son courfier écumant sous son maître intrépide ,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Et ailleurs :

Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent. •

Mais rien n'est plus achevé que le portrait qui suit :

La Mollesse oppressée

Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ,
Et lasse de parler , succombant sous l'effort ,
Soupire , étend les bras , ferme l'œil , & s'endort.

2. Les descriptions que j'ai rapportées jusqu'ici sont courtes , & ne peignent qu'un simple objet. Il y en a de plus longues & de plus détaillées , qui ressemblent à ces tableaux où l'on représente plusieurs personnages , dont toutes les attitudes frappent , & se font remarquer. Telle est cette description d'un repas de débauche qui étoit dans une harangue de Cicéron qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. *Videbar mihi videre alios intrantes , alios autem exeuntes , partim ex vino vacillantes , partim hesternatione oscitantes. Versabatur inter hos Gallius unguentis oblitus , redimitus coronis. Humus erat immunda , lutulenta vino , coronis languidulis & spinis cooperta piscium.* Quintilien , qui nous a conservé ce beau morceau , nous en fait

sentir la beauté & le prix par un seul mot , mais plein de vivacité , & qui dit tout : *Quid plus videret , qui intrasset ?* Il fait lui-même une excellente description d'une ville prise d'assaut & pillée , qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup de pareilles dans Cicéron , qui n'échapperont pas à l'exactitude d'un bon maître. Nos auteurs françois , soit poètes soit orateurs , en peuvent fournir aussi un grand nombre.

Josabet dans Athalie décrit merveilleusement la manière dont elle sauva Joas du carnage.

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit,
 Revient à tout moment effraier mon esprit.
 De Princes égorgés la chambre étoit remplie.
 Un poignard à la main l'implacable Athalie
 Au carnage animoit ses barbares soldats,
 Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
 Joas laissé pour mort , frapa soudain ma vûe.
 Je me figure encore sa nourrice éperdue ,
 Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain ,
 Et foible le tenoit renversé sur son sein.
 Je le pris tout sanglant. En baignant son visage
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage :
 Et soit fraieur encore , ou pour me caresser ,
 De ses bras innocens je me sentis presser.

Racine,

La peinture que fait M. Fléchier des hôpitaux peut servir de modèle dans ce genre : c'est dans l'oraison funèbre de la Reine. *Voions-la dans ces Hôpitaux où elle pratiquoit ses miséricordes publiques ; dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine ; où les gémissemens & les plaintes de ceux qui souffrent , remplissent l'ame d'une tristesse importune ; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissans , porte dans le cœur de ceux qui les servent le dégoût & la défaillance ; où l'on voit la douleur & la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire ; & où l'image de la misère & de la mort entre presque par tous les sens : c'est-là que s'élevant au-dessus des craintes &*

des délicatesses de la nature pour satisfaire à sa charité au péril de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuier les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remèdes & des adoucissements à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit & des secours pour la conscience.

Ces endroits sont fort propres à former le goût des jeunes gens. ^a On doit les avertir que le moien le plus sûr de réussir dans ces sortes de descriptions est de consulter la nature, de la bien étudier, & de la prendre pour guide, en sorte que chacun sente en soi-même la vérité de ce qu'on dit, & trouve dans son propre fonds les sentimens qui sont exprimés dans le discours. ^b Pour cela il faut se représenter vivement toutes les circonstances de la chose qu'on veut décrire, & se la rendre présente à soi-même par la force de l'imagination, comme si l'on en étoit réellement témoin, & qu'on la vît de ses propres yeux. ^c Et pourquoi, dit Quintilien, l'imagination en cette rencontre ne feroit-elle pas en faveur de l'orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées; d'un avaré, par exemple, ou d'un ambitieux, qui dans ces espèces de songes & de douces rêveries où ils se forment mille projets chimériques de fortune ou de richesses, se livrent tellement à l'objet de leur passion, & en sont si fortement occupés, qu'ils croient effectivement le voir, le posséder, & en être les maîtres?

Il fournit lui-même un modèle de cette manière de faire une description, que je rapporterai tout entier, parce qu'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y

^a Naturam intueamur, hanc sequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ est: ad se refert quisque quæ audit; & id facillimè accipiunt animi, quod cognoscunt. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

^b Per quas (φαντασίαις) imagines rerum absentium ita representantur animo, ut eas cernere oculis ac præsepto habere videamur. Has quisquis bene conceperit, is erit affectibus potentissimus. Hunc quidam dicunt ἐμφαντασίωτον, qui sibi res, vo-

ces, actus secundum verum optimè finget. *Quintil. lib. 6. cap. 2.*

^c Nam si inter otia animorum, & spes inanes, & velut somnia quædam vigilantium, ita nos hæc de quibus loquimur imagines prosequuntur, ut peregrinari, navigare, præliari, populos alloqui, divitiarum quas non habemus usum videamur disponere, nec cogitare, sed facere: hoc animi vitium ad utilitatem non transferemus? *Ibid.*

prendre

prendre pour bien composer. *Ut hominem occisum querar, non omnia, quæ in re præsentî accidisse credibile est, in oculis habeo? Non percussor ille subitus erumpet? non expavesceat circumventus? exclamabit, vel rogabit, vel fugiet? non ferientem, non concidentem videbo? non animo sanguis, & pallor, & gemitus, extremus denique expirantis hiatus insidet?* Cet endroit paroît copié d'après Cicéron, qui décrit ainsi une pareille action : *Nonne vobis hæc, quæ audistis, cernere oculis videmini, Judices? Non illum miserum ignarum casus sui, redeuntem à cœna videtis? non positas insidias? non impetum repentinum? Non versatur ante oculos vobis in cæde Glaucia? Non adest iste Roscius? non suis manibus in curru collocat Automedontem illum, sui sceleris acerbissimi nefariæque victoriæ nuncium?*

Quintil. lib.
6. cap. 2.

Pro Rosc.
Ambr. n. 92.

I M A G E S.

Les derniers mots de la description que je viens de citer m'avertissent d'indiquer ici aux jeunes gens une des sources des plus ordinaires des beautés du discours, qui consiste à donner, pour ainsi dire, du corps, & de la réalité aux choses dont on parle, & à les peindre par des traits visibles qui frappent les sens, qui remuent l'imagination, & qui montrent un objet sensible. Cette manière a quelque rapport à la figure précédente, qui est l'Hypotypose, si elle n'en fait pas partie. *Non suis manibus in curru collocat Automedontem illum?* ces mots, *suis manibus*, produisent ici l'effet dont je parle & présentent à l'esprit une image. Il en est de même de ces deux vers que j'ai déjà cités.

Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats.

Ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de manières de peindre ainsi les objets qu'on décrit : j'en rapporterai plusieurs exemples : dont le lecteur fera l'application à la règle que j'ai indiquée.

Tendit ad vos virgo Vestalis manus supplices easdem, quas
Tome I.

Pro M. Font.
n. 37. 38.

Cccc

pro vobis diis immortalibus tendere consuevit.... Prospicite ne ignis ille æternus, nocturnis Fontaine laboribus uigiliisque servatus, sacerdotis Vestæ lacrymis extinctus esse dicatur.

Pro Rosc.
Amet. n. 68.

Etac magnitudo maleficii facit, et, nisi penè manifestum parricidium profenatur, credible non sit.... Penè dicam respersas manus sanguine paterno iudices videant oportet, si tantum facinas, tam immane, tam acerbum credituri sint.

Elishier.

Quel peuple n'a pas ressenti les effets de sa valeur, & quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire?

Dans le tumulte des armées il s'entretenoit des douceurs & secrètes espérances de sa solitude. D'une main il faudoit les Amalécites, & il levoit déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes.

Elle lui a montré à lever ses mains pures & innocentes vers le ciel.

Avant que d'entrer dans les charges, il vouloit en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de sa conscience, pour y fonder le fond de ses intentions.

Quand il rétablissoit le culte de Dieu dans ses conquêtes, & que marchant sur ces ramparts qu'il venoit de fondroyer, il alloit lui-offrir pour premier hommage, au pied de ses autels renouvelés, les lauriers qu'il avoit cueillis.

Je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle. & je prens sur Lézard tout ce qu'on que je brûle sur son tombeau.

Qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jeté sur ses actions.

El s'applique à découvrir la vérité au travers des voiles du mensonge & de l'impasture, dans les cupidités humaines la couvrant.

Muscaven.

Est-ce dans la Cour, est-ce dans les armées, est-ce sous le casque & sous la cuirasse que s'apprennent de telles vérités?

Rosset.

Vous croiez donc que les déplaisirs & les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre, ou qu'un royaume est un remède universel à tous les maux?

Il me semble que je voi encore tomber cette fleur. On parle de la mort d'un Prince enfant.

Quand tout étoit à Louis, & que nous tremas voir revenir le vent des miracles où les murailles tombotent au bruit des trompettes, tous les peuples jettoient les yeux sur la Rei-

me, & croioient voir partir de son oratoire la foudre qui ac-
cabloit tant de villes.

Sous un air serain & tranquille (il s'agit de Louis XIV.) *Poligon.*
il formoit ces foudres dont le bruit a retenti par tout le monde,
& ceux qui sont encore sur le point d'échouer.

Pour comble de prospérité

Racine.

Il espère (l'impie) revivre en sa postérité :

Et d'enfans à sa table une riante troupe

Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

AVANT que de finir cet article, je dois avertir en gé-
néral ; à que l'usage des figures demande beaucoup de
discernement & de prudence. Elles servent comme de sel
& d'assaisonnement au discours, pour relever le stile, pour
éviter une façon de parler vulgaire & commune, pour
prévenir le dégoût que causeroit une ennuyeuse uniformi-
té ; & dès lors elles doivent être employées avec mesure
& discrétion. Car si l'usage en devient trop fréquent,
elles perdent cette grace même de la variété qui fait leur
principal mérite ; & plus elles sont brillantes, plus elles
choquent & lassent par une affectation vicieuse, qui mar-
que qu'elles ne sont point naturelles, mais recherchées
avec trop de soin, & comme amenées par force.

Il n'est pas nécessaire de faire observer qu'il y a des
figures qui sont devenues si communes & si triviales, qu'el-
les ont perdu toute leur grace, sur-tout lorsqu'elles sont
trop longues. *Miserum est exturbari fortunis omnibus : mi-
serius est in partem. Acerbum est... acerbius. Calamitosum est...
calamitosius. Funestum est... funestius. Indignum est... indi-
gnius. Luctuosum est... luctuosius. Horribile est... horribilius.* *Pro Quint.*
n. 95.

a Una in re maximè utilis, ut
quotidiani & semper eodem modo
formati sermonis fastidium levet,
& nos à vulgari dicendi genere de-
fendat. Quo si quis parca, & cum
res poscet, uteretur, velut asperso
quodam condimento, jucundior
erit. At qui nimium affectaverit,
ipsam illam gratiam varietatis amittit.

ter... Nam & secreta, & extra vul-
garem usum posita, ideoque magis
nobiles, ut novitate aurem exci-
tant, ita copia satiant : nec se ob-
vias fuisse decant, sed conquistas,
& ex omnibus latebris extractas
congestasque declarant. *Quintil.*
lib. 9. cap. 3.

C c c c ij

L'auditeur prévient la réponse, & est fatigué par cette espèce de refrain qui est toujours sur le même ton. Il en est de même de cette autre figure, qui est encore plus ennuyeuse : *Qui sunt qui fœdera sæpe ruperunt ? Carthaginenses. Qui sunt qui in Italia crudele bellum gesserunt ? Carthaginenses. Qui sunt, &c. ?*

Cornif. lib. 4.

§. VI. Des Précautions Oratoires.

Je donne ici ce nom à de certains ménagemens que l'orateur doit prendre pour ne point blesser la délicatesse de ceux devant qui ou de qui il parle, à des tours étudiés & artificieux dont il se sert pour dire de certaines choses qui autrement paroitraient dures & choquantes. J'appelle tout cela *précautions oratoires*, parce qu'en tout cela il y a un art & une adresse propres certainement à la Rhétorique, qui méritent bien qu'on y rende les jeunes gens attentifs. Quelques exemples rendront la chose plus sensible.

*Pro Rosc.
Amer. n. 21.
& 22. 25. 91.
110. 127.*

n. 131.

Chrysogonus affranchi de Sylla avoit tant de crédit auprès de son maître, tout-puissant alors dans la République, qu'aucun avocat n'osa plaider contre lui en faveur de Roscius. Il n'y eut que Cicéron qui eut le courage, tout jeune qu'il étoit, de se charger d'une cause si délicate: Il a grand soin dans toute la suite de son plaidoyer d'avertir en plusieurs endroits que Sylla n'avoit eu aucune connoissance de toutes les injustices de son affranchi; qu'on s'étoit fort appliqué à les lui cacher; qu'on avoit fermé tout accès auprès de lui à ceux qui auroient pu lui en donner avis; qu'enfin il n'étoit pas étonnant que Sylla chargé seul du soin de rétablir & de gouverner la République, eût ignoré ou négligé plusieurs choses, puisqu'il en échapoit beaucoup à la connoissance & à l'attention de Jupiter même dans le gouvernement de l'univers. On sent bien que de telles précautions étoient absolument nécessaires.

Cicéron, dans le plaidoyer intitulé, *Divinatio in Verrem*, est obligé de montrer qu'il est plus digne que Cé-

cilius de plaider contre Verrès. ^a Une telle cause , pour ne point choquer , doit être maniée avec beaucoup d'adresse & d'habileté : car les louanges qu'on se donne à soi-même sont toujours odieuses ; sur-tout quand elles roulent sur l'esprit & sur l'éloquence. Cicéron , après avoir prouvé que Cécilius n'a aucune des qualités nécessaires pour soutenir un plaidoyer si important , n'a garde de se les attribuer à lui-même : une vanité si grossière auroit révolté tous les esprits. ^b Il dit seulement qu'il a travaillé toute sa vie pour les acquérir , & que si malgré un long travail il n'a pu en venir à bout , il n'est pas étonnant que Cécilius , qui n'a jamais eu aucune idée de cette noble profession , en soit absolument incapable.

En plaidant pour Flaccus , il avoit à réfuter le témoignage de plusieurs Grecs qui avoient déposé contre sa partie. Pour le faire avec plus de succès , il entreprend de décrier la nation même , comme peu délicate sur ce qui regarde la bonne foi & la sincérité. Il ne commence pas brusquement par un reproche si dur. Il met d'abord comme à l'écart beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont point pris de part à l'aveugle passion de quelques-uns de leurs compatriotes. Il donne ensuite de grandes louanges à la nation en général , dont il relève extrêmement le génie , l'habileté , la politesse , le goût pour les arts , & le merveilleux talent pour l'éloquence : mais il ajoute que cette nation ne s'est jamais piquée d'exactitude & de sincérité dans les témoignages. *Veruntamen hoc dico de toto genere Græcorum : tribuo illis litteras ; do multarum artium disciplinam ; non adimo sermonis leporem , ingeniorum acumen , dicendi copiam ; denique etiam , si qua sibi alia sumunt , non repugno : testimoniorum religionem & fidem nunquam ista natio coluit , totiusque huiusce rei quæ sit vis , quæ auctoritas , quod pondus , ignorant.* Pro Flacco.
n. 9.

On sait que Cicéron excelloit surtout à émouvoir les

^a Intelligo quàm scopuloso difficile in loco verser. Nam cum omnis arrogantia odiosa est , tum illa ingenii atque eloquentiæ multo molestissima. n. 36.

^b Fortasse dices : Quid ? Ergo hæc in te sunt omnia ? Utinam quidem essent ! Veruntamen ut esse possent magno studio mihi à pueritia est elaboratum. n. 40.

passions , & que par les discours tendres & touchans qu'il mettoit dans la bouche de ses parties , en finissant ses plaidoiers , il faisoit souvent couler les larmes des yeux de tous ceux qui l'écoutoient. La grandeur d'ame , & la noble fierté dont se piquoit Milon , étoient à son avocat cette ressource si puissante. ^a Mais Cicéron sut tirer avantage de son courage même pour lui gagner la faveur des Juges , & il prit sur lui le caractère & le personnage de Suppliant , qu'il ne pouvoit donner à sa partie.

Le respect inviolable que les enfans doivent à leurs peres & meres , lors même qu'ils en sont traités avec dureté & avec injustice , rend très difficiles certaines conjonctures , où ils sont obligés de parler contre eux ; & c'est dans ces occasions où la bonne Rhétorique fournit des tours & des ménagemens , qui sans rien faire perdre des avantages de la cause , savent rendre à l'autorité paternelle tout ce qui lui est dû. ^b Il faut alors qu'on sente qu'il n'y a qu'une nécessité indispensable qui arrache de la bouche des enfans des plaintes que le cœur voudroit supprimer , & qu'au travers même de ces plaintes on entrevoie un fond non seulement de respect , mais d'amour & de tendresse. On peut voir un bel exemple de ce précepte dans le plaidoier pour Cluentius , que sa mere avoit traité avec une cruauté inouïe.

a. 12. & 17.

La règle que je viens de toucher regarde tout inférieur qui a des prétentions légitimes à faire valoir contre un supérieur qu'il doit respecter & honorer.

Il y a des occasions , où des raisons d'intérêt ou de bien-séance ne nous permettent pas de nous expliquer en termes clairs & précis , ^c & où cependant nous voulons faire entendre au Juge ce que nous n'osons lui dire ouvertement. Un fils , par exemple , ne peut gagner son procès sans dé-

^a Ergo & ille capivit ut illa prestantia animi favorem , & in locum lacrymarum ejus ipse successit.

Quintil. lib. 6. c. 1.

^b Hoc illis commune remedium est , si in tota actione æqualiter appareat , non honor modò , sed etiam

caritas : præterea causa fit nobis justa sic dicendi ; neque id moderate tantum facimus , sed etiam necessitudo. Quintil. lib. 11. cap. 1.

^c In quo per quandam suspitionem , quod non dicimus , accipi volumus. Quintil. lib. 9. cap. 2.

couvrir un crime dont son pere est coupable. ^a Il faut , dit Quintilien , que les choses mêmes conduisent insensiblement le Juge à deviner ce qu'on ne veut pas lui dire ; que tout autre motif étant écarté , il soit comme forcé à voir l'unique qui reste , mais que le respect pour un pere empêche de découvrir. Et pour lors il faut que le discours du fils suspendu , entrecoupé , & interrompu de tems en tems comme par un silence forcé & par de vifs sentimens de tendresse , fasse connoître la violence qu'il se fait pour ne pas laisser échaper des paroles que la force de la vérité semble vouloir arracher de sa bouche. Par là le Juge est porté à chercher ce je ne sai quoi qu'il ne croiroit peut-être pas , si on le lui avoit découvert , mais dont il est pleinement convaincu , parce qu'il croit l'avoir trouvé de lui-même.

Il y a aussi des personnes d'un caractère si respectable , & d'une réputation si universelle , que leur nom seul est un poids qui accable leurs adversaires. Tel étoit Caton à l'égard de Muréna ; & l'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens l'art merveilleux avec lequel ^b Cicéron , sans toucher à la personne même de Caton , qui devoit être pour lui comme sacrée , & qui certainement étoit inaccessible & invulnérable à la censure la plus maligne , fut pourtant lui ôter une partie de son autorité & de son crédit par le portrait qu'il fit de la secte des Stoiciens , qu'il tourna en ridicule avec tant d'esprit & d'agrément , que Caton lui-même ne put s'empêcher d'en rire.

Y eut-il jamais une affaire plus délicate & plus difficile à manier que celle dont Cicéron se chargea en osant se déclarer contre la loi Agraire. On appelloit ainsi la loi qui ordonnoit des distributions de terre pour ceux d'en-tre le peuple qui étoient les plus pauvres. Cette loi avoit

^a Res ipse perducant judicem ad suspicionem , & amoliamur cetera , ut hoc solum super sit : in quo multum etiam affectus juvant , & interrupta silentio dictio , & cunctationes. Sic enim fiet , ut Judex quærat illud nescio quid , quod ipse fortasse non crederet , si audiret : & ei , quod

à se inventum existimat , credat.

Ibid.

^b Quam molli autem articulo tractavit Catonem , cujus naturam summe admiratus , non ipsius vitio , sed Stoicæ sectæ , quibusdam in rebus factam duriores videri volebat !

Quintil. lib. 11. cap. 1.

dans tous les tems servi d'appas & d'amorce aux Tribuns pour gagner la populace, & pour se l'attacher. Elle paroïsoit en effet lui être très favorable, en lui procurant un repos tranquille & une retraite assurée. Cependant Cicéron entreprend de la faire rejeter par le peuple même, qui venoit de le nommer Consul avec une distinction qui étoit sans exemple. S'il eût commencé par se déclarer ouvertement contre cette loi, il auroit trouvé toutes les oreilles & tous les cœurs fermés, & le peuple se seroit généralement révolté contre lui. Il étoit trop habile, & connoissoit trop les hommes, pour en user ainsi. C'est une chose admirable de voir pendant combien de tems il tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, sans leur laisser entrevoir en aucune manière le parti qu'il avoit pris, ni le sentiment qu'il vouloit leur inspirer. Il emploie d'abord tous les traits de son éloquence pour témoigner au peuple la vive reconnoissance dont il étoit pénétré pour le bienfait signalé qu'il venoit d'en recevoir. Il en relève avec soin toutes les circonstances, qui lui étoient si honorables. Il marque ensuite les devoirs & les obligations que lui impose un consentement si unanime du peuple à lui donner le Consulat. Il déclare que lui étant redevable de tout ce qu'il est, il prétend bien & dans l'exercice de sa charge & pendant toute sa vie être populaire. Mais il avertit que ce mot a besoin d'explication; & après en avoir démêlé les différens sens; après avoir découvert les secrètes intrigues des Tribuns qui couvroient de ce spécieux nom leurs desseins ambitieux; après avoir loué hautement les Gracques zélés défenseurs de la loi Agraire, & dont la mémoire par cette raison étoit si chère au peuple Romain; après s'être ainsi insinué peu à peu & par degrés dans l'esprit de ses auditeurs, & s'en être enfin rendu maître absolu, il n'ose pas encore cependant attaquer ouvertement la loi dont il s'agissoit, mais il se contente de protester qu'en cas que le peuple, après l'avoir entendu, ne reconnoisse pas que cette loi, sous un dehors flatteur, donne en effet atteinte à son repos & à sa liberté, il se joindra à lui, & se rendra à son sentiment. C'est ici un modèle parfait de ce qu'on appelle dans l'école *Exorde par insinuation*, & il me

me semble qu'un seul endroit comme celui-ci est bien capable de former l'esprit des jeunes gens, & de leur apprendre la manière adroite & respectueuse avec laquelle ils doivent combattre le sentiment de ceux à qui la reconnoissance & la soumission ne leur permettent pas de résister directement. Il eut à Rome tout l'effet qu'on en devoit attendre, & le peuple détrompé par l'éloquent discours de son Consul, rejetta lui-même la loi.

L'endroit de la harangue de Cicéron pour Ligarius où l'on examine ce qu'il falloit penser du parti de Pompée, demandoit d'être traité avec une extrême délicatesse. Tullien avoit taxé de crime la conduite de ceux qui avoient porté les armes contre César. Cicéron relève & condamne la dureté de cette expression ; & après avoir rapporté les différens noms qu'on donnoit à la démarche de ceux qui s'étoient déclarés pour Pompée ; erreur, crainte, cupidité, passion, prévention, entêtement, témérité : « Pour moi, dit-il, si l'on me demande quel est le propre & véritable nom que l'on doit donner à notre malheur, il me semble que c'est une fatale influence qui a aveuglé les hommes, & les a entraînés comme malgré eux ; en sorte qu'on ne doit pas s'étonner que la volonté insurmontable des dieux l'ait emporté sur les conseils des hommes. *Ac mihi quidem, si proprium & verum nomen nostri mali queratur, fatalis quedam calamitas incidisse videtur ; & improvidas hominum mentes occupavisse : ut nemo mirari debeat, humana consilia divina necessitate esse superata.* Il n'y avoit rien dans cette définition d'injurieux pour le parti de Pompée, & loin de devoir choquer César, elle étoit très flateuse pour lui.

Pro Ligari.
17.

Nos écrivains, quand ils ont eu à parler des dernières guerres civiles qui troublèrent la France, semblent avoir eu en vûe l'endroit de Cicéron que je viens de rapporter : mais ils ont bien enchéri sur leur modèle.

Hélas, malheureuse France ! pour être défaite de cet ennemi, ne t'en restoit-il pas assez d'autres sans tourner tes mains contre toi-même ? Quelle fatale influence te porta à répandre tant de sang ? ... Que ne peut-on effacer ces tristes années de la suite de l'histoire, & les dérober à la connoissance de nos

Mascaron
dans l'Oraison
funèbre de M.
de Turenne.

Tome I.

D d d d

neveux ! Mais puisqu'il est impossible de passer sur des choses que tant de sang répandu a trop vivement marquées , montrons-les du moins avec l'artifice de ce peintre , qui pour cacher la difformité d'un visage , inventa l'art du profil. Dérobons à notre vie ce défaut de lumière , & cette nuit funeste , qui formée dans la confusion des affaires publiques par tant de divers intérêts , fit égarer ceux même qui cherchoient le bon chemin.

Rétchier dans
l'Oraison fu-
nébre de M. de
Turenne.

Souvenez-vous , Messieurs , de ce tems de désordre & de trouble , où l'esprit ténébreux de discorde confondoit le droit avec la passion , le devoir avec l'intérêt , la bonne cause avec la mauvaise ; où les Astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse , & les plus fidèles sujets se virent entraînés malgré eux par le torrent des parais , comme ces pilotes , qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer , sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir , & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle est la justice de Dieu : telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi ; & il y a dans la politique , comme dans la religion , une espèce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même , qui repare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires , & par une fermeté continuelle.

M. Rétchier
dans l'Oraison
funébre de M.
le Tellier.

Que dirai-je donc ? Dieu permit aux vents & à la mer de gronder & de s'émouvoir , & la tempête s'éleva. Un air empoisonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat , & se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions que nos péchés avoient allumées rompirent les digues de la justice & de la raison ; & les plus sages même , entraînés par le malheur des engagemens & des conjonctures , contre leur propre inclination , se trouvant , sans y penser , hors des bornes de leur devoir.

§. VII. Des Passions.

JE SEROIS extrêmement long , si j'entreprenois de toucher même légèrement tout ce qui regarde cette matière , l'une des plus importantes qui soient dans la Rhétorique. On sait que les passions sont comme l'ame de

discours : que c'est ce qui lui donne une impétuosité & une véhémence qui emportent & entraînent tout : &^a que l'orateur exerce par là sur ses auditeurs un empire absolu , & leur inspire tels sentimens qu'il lui plaît ; quelquefois en profitant adroitement de la pente & de la disposition favorable qu'il trouve dans les esprits , mais d'autres fois en surmontant toute leur résistance par la force victorieuse du discours , & les obligeant de se rendre comme malgré eux. César ne put s'en défendre lorsqu'il entendit le plaidoier de Cicéron en faveur de Ligarius , quoiqu'il se tint fort sur ses gardes contre son éloquence , étant sorti de chez lui très déterminé à ne point pardonner à ce dernier.

Je me contente de renvoyer les jeunes gens à la lecture des peroraisons de Cicéron , & de les exhorter à y faire eux-mêmes l'application des excellens préceptes que Cicéron & Quintilien nous ont laissés sur ce sujet. ^b Le plus important de tous est que pour toucher les autres , il faut être touché soi-même : & pour l'être , il faut se bien pénétrer du sujet que l'on traite , en être pleinement convaincu , en sentir toute la vérité & toute l'importance , se représenter fortement l'image des choses dont on veut se servir pour émouvoir les auditeurs , en faire des peintures vives & touchantes , & elles seront telles , si l'on a bien soin d'étudier la nature , & de la prendre toujours pour guide. ^c Car d'où vient qu'on voit des personnes ignorantes s'exprimer si éloquemment dans le premier

^a *Tantam vim habet illa , quæ rectè à bono poeta dicta est flexanima atque omnium regina rerum oratio , ut non modò inclinantem erigere , aut stantem inclinare , sed etiam adversantem & repugnantem , ut imperator bonus ac fortis , capere possit. Lib. 2. de Orat. n. 187.*

^b *Summa circa movendos affectus in hoc posita est , ut moveamur ipsi... Primum est ut apud nos valeant ea quæ valere apud Judicem volumus , afficiamurque antequàm afficere conemur... Ubi miseratione*

opus exit , nobis ea de quibus querimur , accidisse credamus , atque id animo nostro persuadeamus. Nos illi simus , quos gravia , indigna , tristia passos queramur. Nec agamus rem quasi alienam , sed assumamus parumper illum dolorem. Ita dicemus , quæ in simili nostro casu dicturi essemus. Quintil. lib. 6. cap. 2.

^c *Quid enim aliud est causæ , ut lugentes utique in recenti dolore disertissimè quedam exclamare videantur , & ita nonnunquam indec-*

D d d d ij

mouvement de leur douleur ou de leur colère, sinon parce que ces sentimens ne sont point étudiés, ni contrefaits, mais puisés dans la vérité & dans la nature même ?

*Plut. in vit.
Démofth.*

Un Athénien vint trouver Démofthène, & le pria de vouloir plaider pour lui contre un citoyen de qui il disoit avoir été fort outragé. Et comme il racontoit ce prétendu mauvais traitement d'un ton tranquille & froid, sans s'émouvoir, sans s'échauffer : Il n'est rien de tout cela, dit Démofthène ; vous n'avez point été maltraité comme vous le dites. Comment, répliqua l'autre en haussant la voix & paroissant tout ému ? je n'ai point été maltraité, je n'ai point été outragé ? A ce ton Démofthène reconnut la vérité, & se chargea de la cause. Cicéron rapporte quelque chose de pareil d'un orateur, nommé Callidius, contre qui il plaidoit. Quoi ! lui dit-il, s'il étoit vrai qu'on en eût voulu à votre vie, comme vous le prétendez, auriez-vous parlé d'un tel attentat avec cet air de langueur & de nonchalance, qui bien loin de remuer vos auditeurs, n'étoit propre qu'à les endormir ? Est-ce là le langage de la douleur & de l'indignation, qui mettent dans la bouche des enfans mêmes des plaintes vives & animées ? Ces deux exemples nous montrent qu'il faut être touché soi-même, si l'on veut toucher les autres, & ressentir en soi les mouvemens qu'on veut leur inspirer.

Horat.

Si vis me flere, dolendum est Primum ipsi tibi.

*Quintil. lib.
& cap. 1.*

LA PERORAISON, à proprement parler, est le lieu des passions. C'est-là que l'orateur pour achever d'abattre les esprits, & pour enlever leur consentement, déploie sans ménagement, selon l'importance & la nature des affaires, tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus tendre, & de plus affectueux.

Quelquefois il n'attend pas à la fin du discours pour

tis quoque eloquentiam faciat, quàm quòd illis inest vis mentis, & veritas ipsa morum ? *Ibid.*

a Hoc ipsum posui pro argumento, quòd ille tam solute egisset, tam leniter, tam oscitante. Tu istud, M. Callidi, nisi fingeres, sic ageres ? ... Ubi dolor ? ubi ardor

animi ; qui etiam ex infantium ingenii elicere voces & querelas sollet ? Nulla perturbatio animi, nulla corporis... Itaque tantum absuit ut inflammares nostros animos : somnum isto loco vix tenebamus. *Brut. n. 277. 278.*

exciter ainsi les mouvemens. Il les place après chaque récit, quand la cause en a plusieurs; ou après chaque partie du récit, quand il est trop long; ou enfin après la preuve de chaque fait: & c'est ce qu'on appelle amplification. Les Verrines en fournissent beaucoup d'exemples.

L'Orateur emploie aussi les mouvemens dans les autres parties du discours, ^a mais d'une manière plus courte & avec beaucoup plus de retenue & de réserve. *Omnes hos affectus ... alie quoque partes recipiunt, sed breviores.* Et c'est ce qu'Antoine observa avec tant de succès dans son beau plaidoyer pour Norbanus: *Ut tu illa omnia odio, invidia, misericordia misceat!* dit Sulpicius, après avoir parcouru & indiqué toute la suite & toutes les parties de ce discours.

» J'admire, dit Quintilien, ceux qui prétendent que dans le récit on ne doit point exciter de passions. Si par là ils entendent seulement qu'on ne doit pas s'y arrêter longtemps, comme on le fait dans la peroration, ils ont raison: car il faut y éviter les longueurs. Mais je ne voi pas pourquoi en instruisant les Juges, on ne songeroit point à les toucher, vû que, si on a pu réussir dès lors à leur inspirer quelques sentimens de colère ou de compassion, on les trouvera bien mieux disposés à recevoir & à goûter les preuves. C'est ainsi que Cicéron en a usé en décrivant le supplice d'un citoyen Romain; & en rapportant dans un autre endroit la cruauté que Verrès exerça sur Philodamus. « *Quid? Philodami casum nonne PER TOTAM EXPOSITIONEM incendit invidia?* (paroles qui montrent que cette narration entière est touchante & pathétique.) » En effet, ^b d'attendre à la fin d'un discours pour attirer la compassion sur des choses qu'on aura racontées d'un oeil sec, c'est s'y prendre un peu tard. « Un récit de choses graves & touchantes seroit très imparfait, s'il n'étoit vif & passionné.

L'ENDROIT du supplice de Gavius dans la dernière

a Degustanda hæc (misératio) || b Serum est advocare his rebus proœmio; non consumenda. *Quint.* || affectum, quas securus narraveris. *Quint. lib. 4. cap. 1.*

D d d d iij

n. 157. 158. Verrine, suffit seul pour justifier les règles qu'on vient d'établir. Cicéron, après avoir préparé au fait par une
 n. 159. espèce d'exorde qui est fort animé, & avoir raconté comment & pourquoi Gavius fut amené à Messine devant Verrès, vient à la description du supplice. Il insiste d'abord
 n. 160. 161. sur deux circonstances : sur ce qu'un citoyen Romain a été frappé de verges au milieu de la place publique de Messine, & sur ce qu'il a été mis en croix. Ces circonstances sont racontées, non froidement & sans passion, mais d'une manière extrêmement vive & touchante. *Cadebatur virgis in medio foro Messanae civis Romanus, Judices, cum interea nullus gemitus, nulla vox alia illius miseri inter dolorem crepitumque plagarum audiebatur, nisi hæc: CIVIS ROMANUS SUM. Hæc se commemoratione civitatis omnia verbera depulsurum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modò hoc non perfecti, ut virgarum vim deprecaretur: sed, cum imploraret sæpius usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & ærumnoso, qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.*

n. 161-167. Ce récit, déjà fort pathétique par lui-même, est suivi de l'amplification dans laquelle Cicéron, avec son éloquence ordinaire, fait sentir toute l'indignité de ce traitement. *O nomen dulce libertatis! O jus eximium nostræ civitatis! &c.*

n. 168. Il rapporte une dernière circonstance du supplice, & reproche à Verrès d'avoir choisi exprès pour faire mourir ce citoyen Romain un endroit, d'où ce pauvre malheureux pouvoit du haut de la potence envisager l'Italie en expirant: *Ut ille, qui se civem Romanum diceret, ex cruce Italiam ternere, ut domum suam prospicere posset.* Cette pensée, fort touchante, quoiqu'exprimée en deux lignes, est aussitôt après étendue & développée. *Italiae conspectus ad eam rem ab isto electus est, ut ille in dolore cruciatumque moriens, per angusto freto divisa servitutis ac libertatis jura cognosceret; Italia autem alumnum suum extremo summoque supplicio affectum videret.*

n. 169. L'amplification ne manque pas de suivre, & elle met cette circonstance dans tout son jour. *Facinus est vinciri civem Romanum, &c.*

Enfin Cicéron termine tout cet endroit par une figure également hardie & pathétique, & par une dernière réflexion qui intéresse tous les citoiens, & qui semble tenir lieu d'épilogue, en disant que s'il parloit dans une solitude, les rochers les plus durs seroient touchés du récit d'un traitement si indigne : combien donc à plus forte raison doivent l'être des Sénateurs & des Juges, qui par leur état & leur place sont les protecteurs des loix, & les défenseurs de la liberté Romaine : *Si in aliqua desertissima solitudine ad saxa & scopulos hac conqueri & deplorare vellem, tamen omnia muta atque inanima tanta & tam indigna rerum atrocitate commoverentur, &c.*

Voilà un modèle parfait de la manière dont une narration peut être passionnée, soit dans le récit même, soit par les réflexions qui le suivent.

UNE espèce de hazard fournit sur le champ à Crassus un trait d'éloquence très vif & très véhément. Cicéron nous l'a conservé dans le second livre de l'Orateur. Pendant qu'il plaidoit contre Brutus, le convoi d'une Dame Romaine, parente de ce dernier, passa dans la place publique, où l'on fait qu'étoit le barreau. Alors interrompant son discours : » Quelle nouvelle voulez-vous, dit-il » à Brutus, que cette morte aille porter à votre pere ? » Que souhaitez-vous qu'elle dise à ces illustres Romains » dont on porte ici les images, à vos ancêtres, à ce Brutus qui délivra le peuple de la domination des rois ? A » quoi leur dira-t-elle que vous vous appliquez ? De quelle belle action, de quelle vertu, de quelle sorte de gloire leur apprendra-t-elle que vous vous piquez ? Et après avoir fait un long dénombrement de tous ses défauts : » Pouvez-vous encore après cela, continua-t-il, soutenir

a Quasragetias egitidem (Crassus,) cum casu in eadem causa cum funere efferretur asus Junia ! Pro, illi immortales, quæ fuit illa, quantæ vis ? quàm inexpectata ? quàm repentina ? cæca, conspectis oculis, gestu omni imminente, summa gravitate & celeritate verborum : Brutus, quid sedes ? Quid illam animum

patri nuntiare vis tuo ? quid illis omnibus, quorum imagines duci vides ? quid majoribus tuis ? quid L. Bruto qui hunc populum dominatu regio liberavit ? quid te facere ? cui rei, cui gloriæ, cui virtuti studere ? Patrimonia ne augendo, &c. Tu lucem aspicere audes ? tu hos intueri ? Tu in foro, tu in us-

» la lumière du jour ? vous montrer dans cette ville ? vous
 » présenter devant vos citoyens ? La vûe même de cette
 » morte & de ces images , qui semblent vous reprocher
 » tous vos dérèglemens , ne doit-elle pas vous remplir de
 » crainte & d'horreur ?

QUELQUEFOIS ce n'est qu'un trait & un sentiment jet-
 té dans le discours , qui produit cet effet. Cicéron dans le
 court récit qu'il fait en parlant pour Ligarius , pouvoit
 selon la remarque de Quintilien , se contenter de dire : *Tum*
Ligarius nullo se implicari negotio passus est.^a Mais il y joint
 une image qui rend ce récit & plus vraisemblable , & plus
 touchant. *Tum Ligarius domum spectans & ad suos redire*
cupiens nullo se implicari negotio passus est.

Æt. lib. 12
a. 782.

Virgile , en moins d'un vers , décrit d'une manière fort
 tendre la mort d'un jeune homme qui avoit quitté Ar-
 gos , lieu de sa naissance , pour s'attacher à Evandre :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Ce tendre regard d'un jeune homme mourant vers sa
 patrie qu'il ne reverra plus , & ce triste souvenir de ce
 qu'il avoit de plus doux & de plus cher au monde , for-
 ment en trois mots un tableau parfait : *dulces... reminisci-*
tur... moriens.

Ces endroits sont fort touchans , parce que les images
 qu'ils expriment réveillent un sentiment d'amour & de
 tendresse pour la patrie que chacun porte dans son cœur ,
 & ils ont plus de rapport à cette sorte de mouvemens dont
 il va être parlé.

COUTRE cette première espèce de passions plus for-
 tes & plus véhémentes , à laquelle les Rhéteurs donnent

be, tu in civium esse conspectu ? tu
 illam mortuam , tu imagines ipsas
 non perhorrescis ? 2. de Orat. n. 225.
 226.

a Ita , quod exponebat , & ratio-
 ne fecit credibile , & affectus quo-
 que implevit. Quintil. lib. 4. c. 2.

b Quid ? Non idem poeta peni-
 tus ultimi fati cepit imaginem , ut
 diceret , ET DULCES MORIENS RE-

MINISCITUR ARGOS ? Ibid.

c Affectus igitur hos concitatos ,
 illos mixtos atque compositos esse
 dixerunt : in altero vehementer
 commotos , in altero lenes : denique
 hos imperare , illos persuadere : hos
 ad perturbationem , illos ab bene-
 volentiam prevalere. Quintil. lib.
 6. cap. 3.

le nom de *πῆθος* ; il y en a une autre sorte , qu'ils appellent *ἄθος* , qui consiste dans des sentimens plus doux , plus tendres , plus insinuans , mais qui n'en sont pas pour cela moins touchans ni moins vifs : ^a dont l'effet n'est pas de renverser , d'entraîner , d'emporter tout comme de vive force ; mais d'intéresser & d'attendrir , en s'insinuant doucement jusqu'au fond du cœur. Ces passions ont lieu entre des personnes liées ensemble par quelque union étroite ; entre un Prince & des sujets , un pere & des enfans , un tuteur & des pupilles , un bienfaiteur & ceux qui en ont reçu du bien. Elles consistent , pour ceux qui sont supérieurs & qu'on a offensés , dans un certain caractère de douceur , de bonté , d'humanité , de patience , qui est sans fiel & sans aigreur , qui sait souffrir l'injure & l'oublier , & qui ne peut résister aux prières & aux larmes ; & pour les autres , dans une facilité à reconnoître leurs fautes , à les avouer , à en marquer leur douleur , à s'humilier , à se soumettre , & à donner toutes les satisfactions qu'on peut désirer. Tout cela doit se faire d'une manière simple & naturelle , sans étude & sans affectation ; l'air , l'extérieur ,

^a *H^o id erit , quod antè omnia bonitate commendabitur : non solum mite ac placidum , sed plerumque blandum , & humanum , & audientibus amabile atque jucundum. In quo exprimendo summa virtus ea est , ut fluere omnia ex natura rerum hominumque videantur , quo mores dicentis ex oratione pelluceant & quodammodo agnoscantur. Quod est sine dubio inter conjunctas maximè personas , quoties perferimus , ignoscimus , satisfacimus , monemus , procul ab ira , procul ab odio... Hoc omne bonum & comem virum poscit. Quintil. l. 6. cap. 3.*

Duo sunt , quæ bene tractata ab oratore admirabilem eloquentiam faciant : quorum alterum est quod Græci *ἡθικὸν* vocant , ad naturam , & ad mores , & ad omnem vitæ consuetudinem accommodatum : alterum

quod iidem *παθητικὸν* nominant , quod perturbantur animi & concitantur , in quo uno regnat oratio. Illud superius come , jucundum , ad benevolentiam conciliandam paratum ; hoc , vehemens , incensum , incitatum , quo causæ eripiuntur ; quod cum rapidè fertur , sustineri nullo pacto potest. *Orat. n. 128.*

Non semper fortis oratio queritur , sed sæpe placida , summissa , lenis , quæ maximè commendat reos... Horum igitur exprimere mores oratione , justos , integros , religiosos , timidos , perferentes injuriarum , mirum quiddam valet : & hoc vel in principiis , vel in re narranda , vel in perorando tantum habet vim , si est suaviter & cum sensu tractatum , ut sæpe plus quàm causâ valeat. Tantum autem efficitur sensu quodam ac ratione dicendi , ut quasi mores orationis effingat oratio.

Tome I.

E e e e

le geste , le ton , le stile , tout doit respirer je ne sai quoi de doux & de tendre , qui parte du cœur , & qui aille droit au cœur. Les mœurs de celui qui parle doivent se peindre dans son discours sans qu'il y pense. On sent bien que non seulement pour l'éloquence , mais pour le commerce ordinaire de la vie , rien n'est plus aimable qu'un tel caractère ; & l'on ne peut trop porter les jeunes gens à s'y rendre attentifs , à l'étudier , & à l'imiter.

Homél. 20.

On en trouve un bel exemple dans l'une des homélies de S. Jean Chrysostome au peuple d'Antioche. Comme cet endroit est fort éloquent , & fort capable de former le goût des jeunes gens , qu'il me soit permis de m'y étendre un peu plus que ne semble peut-être demander la matière que je traite actuellement , & d'en faire une espèce d'analyse & d'abrégé.

L'Empereur Théodose avoit envoyé des officiers & des troupes à Antioche pour punir cette ville rebelle d'une rédition , dans laquelle on avoit renversé les statues de l'Empereur , & de l'Impératrice Flaccille sa femme , qui pour lors étoit morte. Flavien Evêque d'Antioche , malgré la rigueur de la saison , malgré son extrême vieillesse , & la maladie d'une sœur qu'il laissoit mourante , partit sur le champ pour aller implorer la clémence du Prince en faveur de son peuple. Quand il fut arrivé dans le palais , & qu'il fut en présence du Prince , dès qu'il l'aperçut , il s'arrêta de loin , baissant les yeux , versant des larmes , se couvrant le visage , demeurant muet , comme s'il eût été lui-même coupable. Voilà un exorde plein d'art , & un silence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il auroit pu employer. Aussi S. Chrysostome remarque-t-il que par cet extérieur lugubre & pathétique , son dessein étoit de préparer une entrée à son discours , & de s'insinuer peu à peu dans le cœur du Prince , pour y faire succéder aux sentimens de colère & de vengeance dont il étoit plein , ceux de douceur & de compassion dont sa cause avoit besoin.

Genere enim quodam sententiarum, || di, efficitur ut probi, ut bene mo-
& genere verborum, adhibita etiam || rati, ut boni viri esse videantur. 2.
actione leni facilitateque significan- || de Orat. n. 183. 184.

L'Empereur le voiant en cet état, ne lui fit point de durs reproches, comme il avoit lieu de s'y attendre. Il ne lui dit point : Quoi ! vous venez me demander grace pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indignes de vivre, & qui méritent les derniers supplices ? Mais prenant un ton de douceur, il lui fit un long dénombrement de tous les bienfaits dont il avoit comblé la ville d'Antioche ; & à chacun de ces bienfaits il ajoute : » Est-ce donc là la reconnoissance que j'en devois attendre ? » Quel sujet de plainte ces citoiens avoient-ils contre moi ? » Quel mal leur avois-je fait ? Mais pourquoi porter leur insolence jusques sur les morts ? En avoient-ils reçu quel-que injure ? Quelle tendresse n'avois-je pas témoigné pour leur ville ? Ne fait-on pas que je l'aimois plus que ma patrie même, & que c'étoit pour moi la joie la plus douce de penser que bientôt je serois en état d'y faire un voiage ?

Pour lors le saint Evêque ne pouvant soutenir plus longtemps de si tendres reproches : » Il est vrai, dit-il, en poussant de profonds soupirs, la bonté dont vous nous avez honorés, Seigneur, ne pouvoit aller plus loin : & c'est ce qui augmente notre crime & notre douleur. De quelle manière que vous nous traitiez, vous ne pouvez nous punir comme nous le méritons. Hélas ! l'état où nous sommes est déjà pour nous une cruelle punition. Quoi ! toute la terre saura notre ingratitude ?

» Si les barbares avoient renversé notre ville, elle ne seroit point sans ressource & sans espérance, tant qu'elle vous auroit pour protecteur. Mais à qui maintenant aura-t-elle recours, depuis qu'elle s'est rendue indigne de votre protection ?

» L'envie du démon, jaloux de son bonheur, l'a précipitée dans cet abyme de maux dont vous seul la pouvez tirer. J'ose le dire, Seigneur : c'est votre affection même qui nous les a attirés, en excitant contre nous la jalousie de cet esprit malin. Mais, à l'exemple de Dieu, vous pouvez tirer un bien infini du mal qu'il a prétendu nous faire.

» Votre clémence dans cette occasion vous fera plus

E e e ij

» d'honneur que vos victoires les plus éclatantes. On a
 » renversé vos statues. Si vous nous pardonnez ce crime,
 » on vous en élèvera d'autres, non de marbre, ou d'airain
 » que le tems fait périr, mais qui subsisteront éternellement
 » dans le cœur de tous ceux qui entendront parler de cet-
 » te action.

Il lui propose ensuite l'exemple de Constantin, qui étant pressé par les courtisans de se venger de quelques séditieux qui avoient défiguré une de ses statues à coups de pierres, ne fit que passer la main sur son visage, & leur répondit en souriant qu'il ne se sentoit point blessé.

Il lui remet devant les yeux sa propre clémence, & le fait souvenir d'une de ses loix, dans laquelle, après avoir ordonné qu'on ouvrît les prisons, & qu'on fit grace aux criminels dans le tems de la solennité de Pâque, il avoit ajouté cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je pusse de même ouvrir les tombeaux, & rendre la vie aux morts !* Ce tems est venu, Seigneur : vous le pouvez maintenant, &c.

Il intéresse l'honneur de la religion dans cette affaire.
 » Tous les Juifs & les payens, dit-il, ont les yeux ouverts
 » sur vous, & attendent l'arrêt que vous allez prononcer.
 » S'il nous est favorable, pleins d'admiration ils s'écrie-
 » ront : Certes il faut que le Dieu des chrétiens soit bien
 » puissant. Il met un frein à la colère de ceux qui ne re-
 » connoissent point de maître sur la terre, & des hom-
 » mes il fait en faire des anges.

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvoit lui faire sur les suites fâcheuses qu'il y avoit à craindre si ce crime demeureroit impuni ; & avoir montré que Théodose par un exemple si rare de clémence pouvoit édifier toute la terre & instruire tous les siècles à venir, il continue ainsi :

» Il vous fera infiniment glorieux, Seigneur, d'avoir
 » accordé ce pardon à la prière d'un ministre du Seigneur :
 » & l'on verra bien que sans faire attention à l'indignité
 » de l'ambassadeur, vous n'aurez respecté en lui que la
 » puissance du Maître de la part de qui il vient.

» Car ce n'est pas seulement au nom des habitans d'An-

» tioche que je paroiss ici. J'y viens de la part du souve-
» rain Maître des hommes & des anges vous déclarer ,
» que si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, le Pere
» céleste vous pardonnera les vôtres. Souvenez-vous ,
» grand Prince , de ce jour terrible , où vous paroîtrez
» devant le Roi des rois pour y rendre compte de vos
» actions. Vous allez vous-même prononcer votre juge-
» ment. Les autres ambassadeurs ont coutume d'étaler
» devant les Princes vers qui on les envoie des présens
» magnifiques. Pour moi je ne présente à votre majesté
» que le saint livre des Evangiles ; & j'ose vous exhorter
» à imiter votre Maître qui tous les jours ne cesse de
» faire du bien à ceux qui l'outragent.

Enfin il conclut tout son discours , en assurant le Prince , que s'il refuse cette ville infortunée la grace qu'elle lui demande , il n'y rentrera jamais ; & ne considérera plus comme sa patrie une ville que le Prince le plus doux qui soit sur la terre regarde avec indignation , & à qui il n'aura pu se résoudre de pardonner.

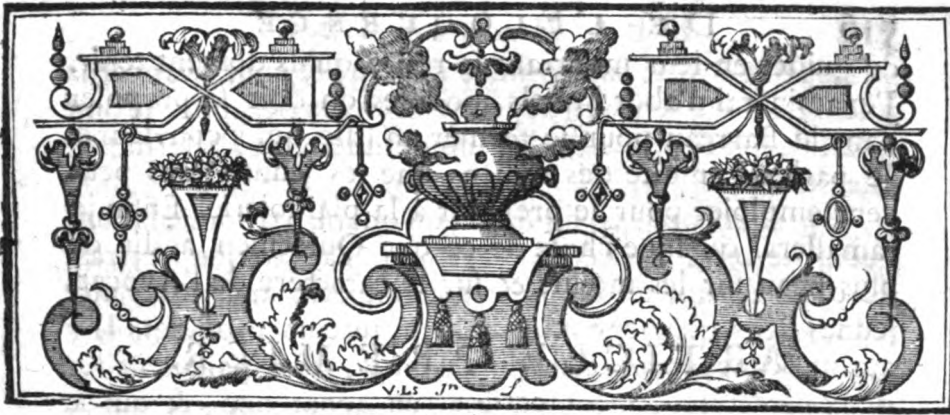
Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut de la peine à retenir ses larmes , & dissimulant autant qu'il pouvoit son émotion , il dit ce peu de mots au patriarche : » Si Jesus-Christ , tout Dieu qu'il est , a bien voulu
» lu pardonner aux hommes qui le crucifioient ; dois-je
» faire difficulté de pardonner à mes sujets qui m'ont offensé , moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux ,
» & serviteur du même Maître ? « Alors Flavien se prosterna , & lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritoit par l'action qu'il venoit de faire. Et comme ce Prélat témoignoit quelque envie de passer la fête de Pâque à Antioche : » Allez mon Pere , lui dit Théodose en l'embrassant , & ne différez pas d'un moment la consolation que
» votre peuple recevra par votre retour , & par les assurances que vous lui donnerez de la grace que je lui accorde. Je sais qu'il est encore dans la douleur & dans la
» crainte. Partez , & portez-lui pour la fête de Pâque l'abolition de son crime. Priez Dieu qu'il bénisse mes armées , & soiez assuré qu'après cette guerre j'irai moi-même consoler la ville d'Antioche.

E e e e iij

Le saint Prélat partit sur le champ , & pour avancer la joie de ses citoiens , il dépêcha un courrier plus prompt que lui , qui tira la ville de l'inquiétude & de l'alarme où elle étoit.

Je prie encore , en finissant , qu'on me pardonne la longueur de cette espèce de digression. J'ai cru que l'extrait de cette éloquente homélie pouvoit être aussi utile aux jeunes gens qu'aucun endroit des auteurs profanes. Il y auroit beaucoup de réflexions à faire , principalement sur deux caractères , incompatibles en apparence , & qui se trouvent néanmoins réunis dans le discours de Flavien ; l'humilité & l'abaissement d'un suppliant , la noblesse & la grandeur d'un Evêque ; mais qui sont tellement tempérées l'une par l'autre , qu'elles se prêtent toujours un mutuel secours. On le voit d'abord , tremblant , suppliant , & comme abbattu aux piés de l'Empereur. Puis vers la fin du discours il paroît revêtu de tout l'éclat & de toute la majesté du Maître dont il est le ministre. Il commande , il menace , il intimide : toujours grand cependant dans son abaissement , toujours humble dans son élévation. Mais je me contente de la réflexion qui est naturelle au sujet qui m'a donné lieu de rapporter cette histoire. Il me semble que ces deux discours de Flavien & de Théodose peuvent être proposés comme un modèle excellent dans ce genre de passions douces & tendres. Je ne prétends pas par là en exclure les passions fortes & véhémentes qui y sont quelquefois mêlées : mais si je ne me trompe , ce sont les premières qui y dominent.





LIVRE CINQUIÈME. DES TROIS GENRES D'ELOQUENCE.



LE LIVRE cinquième renferme des réflexions sur l'éloquence du Barreau, sur l'éloquence de la Chaire, & sur l'éloquence de l'Ecriture Sainte.

CHAPITRE PREMIER. DE L'ELOQUENCE DU BARREAU.

LES RÈGLES que j'ai données jusqu'ici sur l'éloquence étant presque toutes tirées de Cicéron & de Quintilien, qui se sont principalement appliqués à former des orateurs pour le Barreau, elles pourroient suffire aux jeunes gens qui se destinent à cette honorable profession. J'ai cru néanmoins devoir y ajouter quelques réflexions plus particulières, qui puissent leur servir comme

de guides en leur montrant la route qu'ils doivent tenir. J'examinerai d'abord quels modèles on doit se proposer dans le Barreau pour se former un stile qui y convienne. Je parlerai ensuite des moiens que les jeunes gens peuvent employer pour se préparer à la plaidoirie. Enfin je ramasserai quelque chose de ce que Quintilien a dit de plus beau sur les mœurs & sur le caractère de l'Avocat.

ARTICLE PREMIER.

Des modèles d'éloquence qu'il convient de se proposer au Barreau.

SI NOUS avons les harangues & les plaidoiers de tant d'habiles Orateurs qui depuis un certain nombre d'années ont si fort illustré le Barreau françois, & de ceux qui y paroissent encore aujourd'hui avec tant d'éclat ; nous pourrions y trouver des règles sûres & des modèles parfaits de l'éloquence qu'on y doit suivre. Mais le petit nombre que nous avons de ces sortes de pièces nous oblige de recourir à la source même, & d'aller chercher dans Athènes & dans Rome ce que la modestie de nos orateurs, peut-être excessive en ce point, ne nous permet pas de trouver parmi nous.

§. I. *Démosthène & Cicéron modèles d'éloquence les plus parfaits.*

DÉMOSTHÈNE & Cicéron, du consentement de tous les siècles & de tous les savans, sont ceux qui ont le plus excellé dans l'éloquence du Barreau : & l'on peut par conséquent proposer leur stile aux jeunes gens comme un modèle qu'ils peuvent sûrement imiter. Il s'agiroit pour cela de le leur bien faire connoître, de leur en bien marquer le caractère, & de leur en faire sentir les différences. Cela ne se peut que par la lecture & par l'examen de leurs ouvrages. Ceux de Cicéron sont entre les mains de tout le monde, & par cette raison assez connus. Il n'en est

est pas ainsi des discours de Démosthène , & dans un siècle aussi savant & aussi poli qu'est le nôtre, il doit paroître étonnant que la Grèce aiant toujours été considérée comme la première & la plus parfaite école du bon goût & de l'éloquence , on soit si peu soigneux , surtout dans le Barreau , de consulter les habiles maîtres qu'elle nous a donnés en ce genre ;^a & que , si l'on ne croit pas devoir donner un tems considérable à leurs excellentes leçons , on n'ait pas au moins la curiosité d'y prêter l'oreille comme en passant , & de les écouter comme de loin , pour examiner par soi-même s'il est donc vrai que l'éloquence de ces fameux orateurs soit aussi merveilleuse qu'on le dit , & si elle répond pleinement à leur réputation.

Pour mettre les jeunes gens , & ceux qui n'ont point étudié le grec , en état de se former quelque idée du stile de Démosthène , je rapporterai ici plusieurs endroits de ses harangues : qui ne suffiront pas à la vérité pour montrer tout entier ce grand Orateur , ni peut-être pour donner des modèles de son éloquence dans tous les genres ; mais qui aideront au moins à le faire connoître en partie , & à faire sentir ses principaux caractères. J'y joindrai quelques endroits de la harangue qu'Eschine son compétiteur & son rival prononça contre lui. Je me servirai de la traduction qu'en a fait M. de Tourreil : j'entens la dernière , qui est beaucoup plus travaillée & plus correcte que les précédentes. Je prendrai pourtant la liberté d'y faire quelquefois de légers changemens , parce que d'un côté on y a laissé beaucoup d'expressions * basses & triviales , & que de l'autre le stile en est quelque-

a Ego idem existimavi pecudis esse , non hominis , cum tantas res Græci suscipere , profiterentur , agerent... non admoveat aures , nec , si palam audire eos non auderet , ne minueret apud tuos cives auctoritatem tuam , subauscultando tamen excipere voces eorum , & procul quid narrarent attendere.

1. de Orat. n. 153.

Tome I.

* Ce que nous demandions tous à cor & à cri... Le soin qu'ils ont de vous corner aux oreilles.... Si vous continuez à fainéanter... Vous vous comportez au rebours de tous les autres hommes... Vous ne cessez de m'assassiner de olabauderies éternelles... Ils vous escamoteront les dix talens... Vous amuser de fariboles... Il se ménagea un prompt ra-

Ffff

fois * trop enflé & empouillé : défauts directement opposés au caractère de Démosthène, dont l'élocution réunit en même tems beaucoup de simplicité, & beaucoup de noblesse. M. de Maucroy en a traduit quelques discours. Sa traduction, moins correcte en quelques endroits, me paroît plus conforme au génie de l'orateur grec. Je l'ai employée en partie dans le premier extrait que je donne ici, tiré de la première Philippique.

patriement... Que si le cœur vous en dit, je vous cède la Tribune... Mais tout compté, tout rabatu... Non, en fussiez-vous crever à force de l'affurer fausement... Vous vomissiez des charaterées d'injures... *Je raporte ce peu d'exemples entre beaucoup d'autres, pour avertir ceux qui liront cette traduction, très estimable d'ailleurs, de ne point imputer à l'orateur grec de pareils défauts d'expression.*

* *Je ne citerai qu'un endroit, tiré de la troisième Philippique. De là il arrive que dans vos assemblées, au bruit flatteur d'une adulation continuelle, vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté : mais que dans les conjonctures & dans les événemens vous courez les derniers périls. Voici le texte de la première partie, qui seule souffre quelque difficulté.* Ἦν δ' ὁμῶν συμβέβηκεν ἐκ τούτων ἐν μὲν ταῖς ἐκκλησίαις τρυφᾶν καὶ κολακίαις πάντα πρὸς ἰδίον ἀκούειν. *Volsius le traduit ainsi : Unde id consequimini, ut in concionibus fastidiat, assentationibus deliniti, & omnia, quæ voluptati sunt, audiat. Ce qui est le véritable sens, & M. de Maucroy l'a suivi. Vous vous rendez difficiles dans vos assemblées : vous voulez y être flatés, & qu'on ne vous tienne que des propos agréables, Cependant cette*

délicatesse vous a conduits sur le bord du précipice. *Ce qui a trompé M. de Turreil est le mot τρυφᾶν, qui signifie ordinairement, délicieusement abondance, diffuser, in délicieusement vivre. Quand-il auroit eu ici ce sens, il n'auroit pas fallu l'exprimer par ces termes pompeux : vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté : qui joints aux précédens au bruit flatteur d'une adulation continuelle, forment un stile tout opposé à celui de Démosthène, dont l'éloquence mâle & austère ne souffre point de ces sortes d'ornemens. Mais les délices & la volupté n'étoient point alors le caractère des Athéniens : & d'ailleurs quel rapport pouvoient-elles avoir aux assemblées publiques ? Au lieu qu'il étoit très naturel que les Athéniens enflés par les éloges continuels que les orateurs faisoient de leur grande puissance, de leur mérite supérieur, des exploits de leurs ancêtres, & accoutumés depuis longtemps à de telles flateries, d'un côté fissent les importans dans leurs assemblées, & y prissent des airs fiers & dédaigneux pour un ennemi qu'ils méprisoient : & de l'autre fussent venus à ce point de délicatesse de ne pouvoir souffrir que leurs orateurs leur dissent la vérité. Car je croi qu'ici τρυφᾶν peut avoir ce double sens.*

§. II. *Extraits de Démosthène & d'Eschine.*

I. EXTRAITS DE DÉMOSTHÈNE.

DE LA PREMIÈRE PHILIPPIQUE.

M. DE TOURREIL met cette première Philippique à la tête de toutes les autres harangues.

Démosthène anime les Athéniens par l'espérance d'un meilleur succès pour l'avenir dans la guerre contre Philippe, si, à l'exemple de ce Prince, ils veulent s'appliquer sérieusement au soin de leurs affaires.

» Si vous êtes résolus, MESSIEURS, d'imiter Philippe,
 » ce que jusqu'ici vous n'avez pas fait ; si chacun veut
 » s'employer de bonne foi pour le bien public ; les riches
 » en contribuant de leurs biens, les jeunes en prenant les
 » armes : enfin, pour tout dire en peu de mots, si vous
 » voulez ne vous attendre qu'à vous-mêmes, & renoncer à
 » cette paresse qui vous lie les mains, en vous entretenant
 » de l'espérance de quelque secours étranger ; avec l'aide
 » des dieux vous réparerez bientôt vos fautes & vos per-
 » tes, & vous tirerez vengeance de votre ennemi. Car,
 » MESSIEURS, ne vous imaginez pas que cet homme soit
 » un dieu qui jouisse d'une félicité fixe & immuable. Il est
 » craint, haï, envié, & par ceux-là même qui paroissent
 » les plus dévoués à ses intérêts. En effet, l'on doit pré-
 » sumer qu'ils sont remués par les mêmes passions que le
 » reste des hommes. Mais tous ces sentimens demeurent
 » maintenant comme étouffés & engourdis, parce que
 » votre lenteur & votre nonchalance ne leur donnent
 » point lieu d'éclater : & c'est à quoi il faut que vous re-
 » médiez.

» Car voyez, MESSIEURS, où vous en êtes réduits, &
 » à quel point d'insolence cet homme est monté. Il ne
 » vous laisse pas le choix de l'action ou du repos. Il use
 » de menaces : il parle, dit-on, d'un ton fier & arrogant.
 » Il ne se contente plus de ses premières conquêtes ; il y
 » en ajoute tous les jours de nouvelles : & pendant que

F f f f ij

» vous temporez , & que vous demeurez tranquilles , il
 » vous envelope & vous investit de toutes parts.

» En quel tems donc , MESSIEURS , en quel tems agi-
 » rez-vous comme vous le devez ? Quel événement atten-
 » dez-vous ? Quelle nécessité faut-il qui survienne pour
 » vous y contraindre ? Eh ! l'état où nous sommes n'en
 » est-il pas une ? Car pour moi je ne connois point de né-
 » cessité plus pressante pour des hommes libres , qu'une
 » situation d'affaires pleine de honte & d'ignominie. Ne
 » voulez-vous jamais faire autre chose qu'aller par la vil-
 » le vous demander les uns aux autres : Que dit-on de
 » nouveau ? Eh quoi , y a-t-il rien de plus nouveau , que
 » de voir un homme de Macédoine se rendre maître des
 » Athéniens , & faire la loi à toute la Grèce ? Philippe
 » est-il mort ? dit l'un. Non il n'est que malade , répond
 » l'autre. Mort ou malade , que vous importe , Messieurs ?
 » puisque , s'il n'étoit plus , vous vous feriez bientôt un au-
 » tre Philippe par votre mauvaise conduite. Car il est bien
 » plus redevable de son agrandissement à votre négligen-
 » ce qu'à sa valeur.

DE LA SECONDE OLYNTHIENNE.

CETTE Olynthienne est ordinairement la troisième.
 Démosthène compare l'état présent des Athéniens avec
 la gloire de leurs ancêtres.

» Nos ancêtres , que leurs orateurs ne flatoient point
 » & n'aimoient pas comme les vôtres vous aiment , com-
 » mandèrent l'espace de soixante-cinq ans à toute la Gré-
 » ce du consentement unanime de la nation , amassèrent
 » dans le trésor public plus de dix mille talens , exercé-
 » rent sur le Roi de Macédoine la domination qu'il sied
 » aux Grecs d'exercer sur un Barbare , dressèrent de nom-
 » breux & de magnifiques trophées pour des victoires
 » qu'en personne ils avoient remportées sur terre & sur
 » mer : enfin , seuls de tous les hommes ils transmirent
 » par leurs exploits aux races futures une gloire supé-
 » rieure aux traits de l'envie. Tels ils furent sur ce qui
 » concernoit la Grèce. Examinez maintenant quelle étoit

» dans Athènes leur vie , soit publique , soit privée. Leurs
 » magistratures nous ont pourvûs de beaux édifices , &
 » ont décoré nos temples de tant & de si riches orne-
 » mens , qu'à l'avenir nul homme ne pourra jamais en-
 » chérir sur leur magnificence. Pour ce qui regarde leur
 » conduite particulière , ils vivoient si modestement , &
 » persévéroient avec tant de constance dans l'ancienne
 » simplicité de nos mœurs , que si par hazard quelqu'un
 » de vous connoit la maison qu'habitoient , ou Aristide ,
 » ou Miltiade , ou quelque autre de leurs illustres con-
 » temporains , il voit qu'en rien la moindre splendeur ne
 » la distingue de la maison voisine. Car ils croioient que
 » dans la conduite de l'Etat , ils devoient se proposer l'a-
 » grandissement , non de leur famille , mais de leur pa-
 » trie. C'est ainsi que par une fidèle attention au bien
 » général des Grecs , par une piété exemplaire envers les
 » dieux , par une égalité modeste avec leurs concitoyens ,
 » ils parvinrent , & avec raison , au comble de la félicité.
 » Voilà quel fut l'état de vos ayeux sous de si dignes
 » Chefs. Quel est aujourd'hui le vôtre sous ces orateurs
 » doux et doux qui vous gouvernent ? Lui ressemble-t-il , &
 » en approche-t-il le moins du monde ? Je ne veux point
 » appuier sur ce parallèle , quoique le sujet m'ouvre un
 » vaste champ....

» Mais vous qui parlez , me répondra-t-on , si les cho-
 » ses vont mal au dehors , sachez qu'en récompense elles
 » vont beaucoup mieux au dedans. Et quelles preuves
 » peut-on en alléguer ? Des créneaux reblanchis , des
 » chemins réparés , des fontaines construites , & d'autres
 » bagatelles semblables ? Jetez , de grace , les yeux sur
 » les hommes à qui vous devez ces rares monumens de
 » leur administration. Les uns ont passé de la misère à
 » l'opulence , les autres de l'obscurité à la splendeur. Quel-
 » ques autres ont bâti des maisons particulières , dont la
 » magnificence insulte aux édifices publics : & plus la for-
 » tune de l'Etat a descendu , plus la fortune de tels gens
 » a monté. A quoi donc imputer ce total renversement ,
 » & pourquoi enfin cet ordre merveilleux qui régnoit au-
 » trefois en tout , se dément-il en tout de notre tems ?

F f f f üj

» Parce qu'en premier lieu le peuple , alors assez coura-
 » geux pour remplir lui-même les fonctions militaires ,
 » tenoit les Magistrats dans sa dépendance , & dispoſoit
 » ſouverainement de toutes les grâces ; & que chaque ci-
 » toien ſ'eſtimoit heureux de tenir du peuple & honneurs ,
 » & charges , & bienfaits. Mais en ce jour au contraire ,
 » les Magistrats diſpenſent les faveurs , & ils exercent un
 » pouvoir deſpotique ; tandis que vous , pauvre peuple ,
 » énérvés & dénués ſoit de finances , ſoit d'alliances , vous
 » ne jouez plus que le perſonage de valets , & de canail-
 » le faite ſeulement pour le nombre : trop contents de vo-
 » tre ſort , ſi vos Magistrats ne vous retranchent ni les
 » deux oboles pour le théâtre , ni la vile pâture dont ils
 » vous régalent dans vos jours de réjouiſſance. Et pour
 » comble de lâcheté encore , vous prodiguez le titre de
 » vos bienfaiteurs à des gens qui ne vous donnent que du
 » vôtre , & qui après vous avoir comme emprisonné dans
 » l'enceinte de vos murailles , ne vous amorcent & ne vous
 » apprivoiſent de la forte que pour vous dreſſer au mané-
 » ge de la ſujettion.

DE LA HARANGUE SUR LA QUERSONESE.

LES PENSIONNAIRES que Philippe avoit à Athènes
 ne ceſſoient de porter le peuple à la paix. Démoſthène
 découvre leur artifice & leur trahiſon.

*Vers la fin
 du diſcours.*

» J'observerai ſeulement qu'auffitôt qu'on entame le
 » diſcours ſur Philippe , quelqu'un de ces mercenaires ſe
 » leve , & s'écrie : *Qu'il eſt doux de vivre en paix ! Qu'il eſt*
 » *dur d'avoir à nourrir une nombreuſe armée ! On en veut à*
 » *nos finances* : & ils vous tiennent d'autres ſemblables pro-
 » pos par leſquels ils ralentiffent votre ardeur , & ména-
 » gent à Philippe le tems de faire à ſon aiſe ce qu'il veut...
 » Ce n'eſt point à vous qu'il faut perſuader de vivre en
 » paix ; à vous , diſ-je , qui pleins de cette perſuaſion de-
 » meurez ici les bras croiſés , mais à cet homme qui ne
 » respire que la guerre.... D'ailleurs il faut regarder comme
 » dur , non ce que nous aurons dépensé pour notre ſalut ,
 » mais ce que nous aurons à ſouffrir au cas que nous ne

» voulions pas y pourvoir. Quant à la dissipation de vos
» finances , on doit y remédier en proposant les moiens
» les plus propres à la prévenir , non en vous portant à
» l'abandon total de vos propres intérêts.

» Pour moi je me sens rempli d'indignation , MES-
» SIEURS , lorsqu'au sujet de la déprédation de vos finan-
» ces , qu'il ne tient qu'à vous de réprimer en punissant
» d'une façon exemplaire les déprédateurs , quelques-uns
» de vous poussent les hauts cris , parce qu'il s'agit de
» leur intérêt particulier ; & qu'au sujet de Philippe , qui
» pille successivement la Grèce entière , & la pille à vo-
» tre préjudice , ils ne profèrent pas un seul mot. D'où
» peut venir , MESSIEURS , que tandis qu'aux yeux de
» l'univers Philippe déploie ses étendarts , qu'il exerce
» des violences , & qu'il envahit des places , nul de ces
» gens-la ne s'avise une seule fois de dire que cet homme
» commet des injustices & des hostilités ; & que si on
» vous conseille de ne pas souffrir de pareils outrages , &
» d'arrêter le cours de semblables entreprises , ces mê-
» mes gens crient aussitôt qu'on veut rallumer une guer-
» re éteinte ?

» Eh quoi ! dirons-nous encore , que vous conseiller
» de vous défendre , c'est allumer la guerre ? Si cela est ,
» il ne vous reste donc plus que l'esclavage. Car point d'au-
» tre milieu , si d'un côté nous ne voulons point repousser
» la violence , & que de l'autre l'ennemi ne veuille point
» nous donner de trêve. Or le péril que nous courons
» est fort différent de celui que courent les autres Grecs.
» Car Philippe ne veut pas simplement asservir Athènes , il
» veut l'anéantir : puisqu'il sait sûrement que vous ne vou-
» lez point vous apprivoiser avec la servitude , & que quand
» vous le voudriez , vous ne le pourriez pas. Car chez
» vous le commandement a tourné en habitude. Et de
» plus , à la première occasion dont il vous plaira de vous
» prévaloir , vous pourrez lui susciter plus de traverses
» que tous les autres hommes ensemble. Il faut donc po-
» ser comme un principe certain , qu'il y va de notre
» ruine totale , & que vous ne pouvez trop détester ni
» flétrir les mercénaires qui se sont vendus à cet homme.

» Car il n'est pas possible, non il ne l'est pas, de vaincre
 » vos ennemis étrangers, tant que vous ne châtierez point
 » vos ennemis domestiques qui sont à ses gages : mais de
 » nécessité, tant que vous heurterez contre ceux-ci com-
 » me contre autant d'écueils, vous n'agirez contre ceux-
 » là qu'après coup.

DE LA TROISIÈME PHILIPPIQUE.

» FAITES, je vous prie, cette réflexion. Vous jugez
 » que le droit de tout dire appartient si fort à quicon-
 » que respire l'air d'Athènes, que vous souffrez qu'au
 » milieu de vous les étrangers & les esclaves s'expliquent
 » sans façon sur quelque matière que ce puisse être, en
 » sorte que les domestiques parlent ici plus librement,
 » que ne font les citoyens dans quelques autres républi-
 » ques. Il n'y a que cette Tribune d'où vous avez tota-
 » lement banni la liberté de la parole. De là il arrive
 » que dans vos assemblées vous devenez extraordinaire-
 » ment fiers & difficiles. Vous voulez y être flatés, &
 » n'entendre que des choses agréables. Et c'est cette dé-
 » licatesse & cette fierté qui vous ont conduits sur le bord
 » du précipice. Si donc aujourd'hui encore vous persistez
 » dans cette disposition, je n'ai qu'à me taire. Mais si
 » vous pouvez vous résoudre à souffrir qu'on vous expo-
 » se sans flatterie ce qui convient à vos intérêts, me voilà
 » prêt à parler. Car malgré le train déplorable des af-
 » faires, & leurs divers dépérissemens par notre négligen-
 » ce ; tout cela, pourvu qu'enfin vous vous déterminiez
 » à vous acquitter de vos devoirs, peut encore se répa-
 » rer....

» Au reste vous le savez : tout ce que les Grecs eurent
 » à souffrir ou des Lacédémoniens, ou de nous, au moins
 » le souffroient-ils de gens qui étoient Grecs aussi bien
 » qu'eux. En sorte que l'on pouvoit comparer nos fautes
 » à celles d'un fils, qui né dans le sein d'une opulente fa-
 » mille pécheroit contre quelque règle de la bonne &
 » sage économie. Tel fils encourroit justement le repro-
 » che & l'accusation de dissipateur : mais qu'il envahît.

une

» une succession étrangère , ou qu'il ne fût pas l'héritier
 » légitime , c'est ce qu'on ne pourroit point avancer. Mais
 » si un esclave , ou un enfant supposé , s'avisait d'englou-
 » tir & d'absorber des biens qui ne lui appartiendroient
 » en façon quelconque ; juste ciel , l'énormité du cas ne
 » révolteroit-elle pas tout le monde , & ne s'écrieroit-on
 » pas d'une commune voix , qu'elle mériteroit une puni-
 » tion exemplaire ? Ce n'est pourtant point de cet œil
 » qu'on regarde Philippe & ses actions présentes ; Philip-
 » pe , qui non seulement n'est point Grec , qui non seu-
 » lement ne tient aux Grecs par aucun endroit , mais qui
 » entre les barbares mêmes ne se distingue que par être
 » sorti d'un lieu indigne qu'on le nomme ; mais qui mi-
 » sérable Macédonien par sa naissance , reçut le jour dans
 » ce vil coin du monde , où jusqu'à présent ne s'acheta
 » jamais un bon esclave. Que manque-t-il néanmoins à
 » l'indignité avec laquelle il vous traite ? N'est-elle pas
 » montée au comble ? Non content , &c.

LES EXTRAITS qui vont suivre , étant tirés des haran-
 gues d'Eschine & de Démosthène sur la Couronne , il est
 nécessaire d'avoir quelque idée de ce qui en fait le sujet.
 Cicéron nous l'apprend dans l'avant-propos qu'il avoit
 mis à la tête de ces deux harangues en les traduisant , &
 c'est le seul morceau qui nous reste de cet excellent ou-
 vrage.

On avoit commis à Démosthène le soin de réparer les
 murs d'Athènes. Il s'acquitta noblement de cette com-
 mission , & généreusement y mit beaucoup du sien. Cté-
 siphon à ce sujet lui décerna une couronne d'or , proposa
 qu'elle lui fût donnée en plein théâtre dans l'assemblée
 générale du peuple , & que le héraut déclarât qu'on ré-
 compensoit le zèle & la probité de cet orateur. Eschine
 accusa Ctésiphon d'avoir violé les loix par ce décret...
 » a Une cause si extraordinaire excita la curiosité de tou-
 » te la Grèce. On accourut de toutes parts , & l'on ac-

a Ad hoc judicium concursus di-
 citur è tota Græcia factus esse. Quid
 enim aut tam visendum , aut tam
 audiendum fuit , quàm summorum

oratorum in gravissimâ causâ , accu-
 rata & inimicitii incensa contem-
 ptio ? Cic. de opt. gen. Orat. n. 22.

» courut avec raison. Quel plus beau spectacle que de voir
 » aux mains deux orateurs, excellens chacun en leur genre ,
 » formés par la nature , perfectionnés par l'art , & de
 » plus animés par une inimitié personnelle !

II. *Extraits de la harangue d'Eschine.*

ESCHINE , après avoir exposé dans le commencement de l'Exorde les désordres qu'on a introduits dans la République , & qui en troublent le bon ordre , continue ainsi :

» Dans une telle situation , & dans de pareils désordres ; dont vous vous apercevez vous-mêmes ; l'unique
 » moiën , si je ne me trompe , de sauver le débris du gouvernement , c'est de laisser le champ libre aux accusations contre les infraçteurs de vos Loix. Que si vous le
 » fermez , ou si vous souffrez que d'autres le ferment ; je
 » vous prédis qu'imperceptiblement & dans peu , vous
 » tomberez sous une domination tyrannique. Car , MESSIEURS , vous le savez : les hommes ne distinguent que
 » trois espèces de gouvernement ; la Monarchie , l'Oligarchie , & la Démocratie. Quant aux deux premières ,
 » elles ne se gouvernent qu'au gré de qui règne dans l'une ou dans l'autre ; au lieu que les Loix établies régissent seules dans l'Etat populaire. Qu'aucun de vous
 » n'ignore donc , mais qu'au contraire chacun sache avec une entière certitude , que le jour qu'il monte au Tribunal pour discuter une accusation sur le violement des
 » Loix ; ce même jour il va prononcer sur sa propre indépendance. Aussi le Législateur convaincu qu'un Etat libre ne peut se maintenir qu'autant que la majesté des
 » loix y domine , prescrit avant toutes choses aux Juges cette formule de serment : *Je jugerai selon les loix*. Il faut donc que ce souvenir , profondément gravé dans vos
 » esprits , vous inspire une juste horreur pour quiconque ose par de téméraires décrets les transgresser ; & que
 » loin de vous figurer jamais une pareille transgression comme une faute légère , vous la regardiez toujours
 » comme un forfait énorme & capital. Ne permettez donc

» point, que sur un tel principe personne vous ébranle...
 » Mais ainsi qu'à l'armée chacun de vous rougiroit de
 » quitter le poste où l'auroit placé le Général ; que pa-
 » reillement chacun de vous rougisse aujourd'hui d'aban-
 » donner dans le sein de la République le poste où la
 » Loi vous place. Quel poste ? Celui de protecteurs du
 » gouvernement.

Cette comparaison fort belle & fort noble par elle-même, a ici une grace particulière, en ce qu'elle présente comme deux faces. Car au même tems qu'elle intéresse les Juges, elle pique vivement la poltronerie de Démosthène, contre qui elle renferme un trait d'autant plus délicat & plus malin, qu'il paroît plus éloigné de toute affectation. On fait qu'à la bataille de Chéronée cet orateur avoit abandonné son poste & pris la fuite. Cette judicieuse observation est de M. de Turreil.

» Faut-il en votre personne (il s'adresse à Démosthène)
 » couronner l'auteur des calamités publiques, ou l'exter-
 » miner ? En effet quelles révolutions imprévûes, quelles
 » catastrophes inopinées n'avons-nous pas vû arriver de
 » notre tems ? ... Le Roi de Perse, ce Roi qui s'ouvrit un
 » passage au travers du mont Athos, qui enchaina l'Hel-
 » lespont, qui manda impérieusement aux Grecs qu'ils
 » eussent à le reconnoître pour Souverain de la terre &
 » de la mer, qui dans ses dépêches osoit se qualifier le
 » maître du monde depuis le couchant jusqu'à l'aurore,
 » combat aujourd'hui, non pour dominer sur le reste des
 » humains, mais pour sauver sa propre personne. Ne
 » voions-nous pas revêtus & de la gloire dont brilloit
 » autrefois ce Roi puissant, & du titre de Chefs des
 » Grecs contre lui, ceux-là mêmes qui signalèrent leur
 » zèle à secourir le temple de Delphes ? Quant à Thèbes,
 » qui confine avec l'Attique, ne l'avons-nous pas vû en
 » un seul jour disparoitre du sein de la Grèce ? ... Quant
 » aux malheureux Lacédémoniens, pour avoir d'abord
 » touché légèrement au pillage du temple, eux qui s'ar-
 » rogeoient jadis la prééminence dans la Grèce, ne vont-
 » ils pas maintenant envoyer à la Cour d'Alexandre des
 » Ambassadeurs, traîner le nom d'otages à sa suite, &

G g g g ij

» devenus un spectacle de misère , fléchir les genoux de-
 » vant le Monarque , se mettre à sa discrétion eux & leur
 » patrie , & subir la loi telle qu'un vainqueur , & un vain-
 » queur qu'ils ont attaqué les premiers , voudra leur pres-
 » crire ? Athènes elle-même , le commun asyle des Grecs ,
 » Athènes autrefois peuplée d'Ambassadeurs , qui venoient
 » en foule réclamer sa protection toute-puissante , n'est-
 » elle pas réduite à combattre aujourd'hui , non pour la
 » prééminence sur les Grecs , mais pour la conservation
 » de ses foyers ? Tels sont les malheurs où nous a plon-
 » gé Démosthène , depuis qu'il s'est mêlé du gouverne-
 » ment....

» O vous , de tous les mortels le moins propre à vous
 » distinguer par de grandes & de mémorables actions ,
 » mais en même tems le plus propre à vous signaler par
 » de téméraires discours , osez-vous bien à la vûe de
 » cette auguste assemblée soutenir qu'en vous on doive
 » paier d'une couronne l'auteur de la désolation publi-
 » que ? Et cet homme , s'il l'ose , le souffrirez-vous , Mes-
 » sieurs , & la mémoire de ces grands hommes qui sont
 » morts en combattant pour la patrie mourra-t-elle avec
 » eux ? Ah , de grace , pour quelques momens , transpor-
 » tez-vous en idée du Tribunal au Théâtre , & imaginez-
 » vous voir le héraut qui s'avance , & qui proclame la
 » couronne décernée à Démosthène. Sur quoi croiez-vous
 » que les proches de ces citoiens , qui donnèrent leur sang
 » pour vous , doivent plus verser de larmes , ou sur les
 » tragiques aventures des héros qu'ensuite l'on représen-
 » tera , ou sur l'énorme ingratitude d'Athènes ? ... Ne
 » r'ouvrez pas les plaies profondes & incurables des mal-
 » heureux Thébains , par lui fugitifs , & recueillis par vous
 » dans Athènes... Mais puisque vous n'avez point assisté
 » en personne à leur catastrophe , tâchez au moins de
 » vous en former une image , & figurez-vous une ville
 » prise , des murailles rasées , des maisons réduites en cen-
 » dre , des meres & des enfans traînés en esclavage , de
 » vieux hommes & de vieilles femmes réduits sur la fin
 » de leur vie à servir , fondant en larmes , implorant vo-
 » tre justice , éclatant en reproches , non contre les excé-

» cuteurs , mais contre les auteurs de la barbare vengeance,
 » ce qu'ils ont éprouvée , vous demandant avec instance,
 » que loin de couronner en aucune façon le destructeur
 » de la Grèce , vous vous gardiez de la malédiction & de
 » la fatalité inséparablement attachées à sa personne...

» Vous donc , MESSIEURS , lorsqu'à la fin de sa haran-
 » gue il invitera les confidens & les complices de sa lâche
 » perfidie à se ranger autour de lui : Vous , de votre côté,
 » MESSIEURS , figurez-vous voir autour de cette Tribu-
 » ne où je parle , les anciens bienfaiteurs de la Républi-
 » que rangés en ordre de bataille , pour repousser cette
 » troupe audacieuse. Imaginez-vous entendre Solon , qui
 » par tant d'excellentes loix prit soin de munir le gou-
 » vernement populaire , ce Philosophe , ce Législateur in-
 » comparable , vous conjurer avec une douceur & une
 » modestie dignes de son caractère , que vous vous gardiez
 » bien d'estimer plus les phrases de Démosthène , que vos
 » sermens & vos loix. Imaginez-vous entendre Aristide ,
 » qui fut avec tant d'ordre & de justice répartir les con-
 » tributions imposées aux Grecs pour la cause commune ,
 » ce sage dispensateur , lequel en mourant ne transmit à
 » ses filles d'autre succession que la reconnoissance publi-
 » que , qui les dota ; imaginez-vous , dis-je , l'entendre dé-
 » plorer amèrement l'outrageuse façon dont nous foulons
 » aux piés la justice , & vous adresser la parole en ces
 » termes : Eh quoi ! parcequ'Arthmius de Zélie , cet Asia-
 » tique qui passoit par Athènes , où il jouissoit même du
 » droit d'hospitalité , avoit apporté de l'or des Médes
 » dans la Grèce ; vos peres se portèrent presque à l'en-
 » voier au dernier supplice , & du moins le bannirent ,
 » non de la seule enceinte de leur ville , mais de toute
 » l'étendue des terres de leur obéissance : & vous à Dé-
 » mosthène , qui véritablement n'a pas apporté ici de l'or
 » des Médes , mais qui de toutes parts a touché tant d'or
 » pour vous trahir , & qui maintenant jouit encore du
 » fruit de ses forfaits ; vous , dis-je , vous ne rougirez
 » point d'adjuger à Démosthène une couronne d'or : Pen-
 » sez-vous que Thémistocle & les Héros qui moururent
 » aux batailles de Marathon & de Platée , pensez-vous

Petruisfob.

G g g g ij

» que les tombeaux mêmes de vos ancêtres n'éclatent
 » point en gémissemens , si vous couronnez un homme ,
 » qui de son propre aveu n'a cessé de conspirer avec les
 » barbares à la ruine des Grecs ?

» Pour moi , ô Terre ! ô Soleil ! ô Vertu ! & vous , sour-
 » ces du juste discernement , Lumières naturelles & acqui-
 » ses , par où nous démêlons le bien d'avec le mal , je
 » vous en atteste ; j'ai de mon mieux secouru l'Etat , & de
 » mon mieux plaidé sa cause. J'aurois souhaité que mon
 » discours eût pu répondre à la grandeur & à l'importan-
 » ce de l'affaire. Du moins je puis me flater d'avoir rem-
 » pli mon ministère selon mes forces , si je n'ai pu le fai-
 » re selon mes desirs. Vous , MESSIEURS , & sur les rai-
 » sons que vous venez d'entendre , & sur celles que sup-
 » pléera votre sagesse , prononcez en faveur de la patrie
 » un jugement , tel que l'exacte justice le prescrit , & que
 » l'utilité publique le demande.

III. Extraits de la harangue de Démosthène pour Ctésiphon.

Exorde.

» JE COMMENCE par prier tous les dieux & toutes les
 » déesses ensemble , que dans cette cause , MESSIEURS ,
 » ils vous inspirent pour moi une bienveillance propor-
 » tionnée au zèle constant que j'ai toujours eu pour la
 » République en général , & pour chacun de vous en par-
 » ticulier. Ensuite , ce qui vous importe souverainement ,
 » à vous , à votre conscience , à votre honneur , je le de-
 » mande aussi à ces mêmes dieux : savoir que sur la ma-
 » nière dont vous devez m'entendre , ils vous fixent dans
 » la résolution de consulter , non pas mon accusateur ,
 » (car vous ne le pourriez sans une partialité injuste) mais
 » vos loix & votre serment , dont la formule entr'autres
 » termes , tous dictés par la justice , renferme ceux ci ;
 » *Ecoutez également les deux parties.* Ce qui vous impose l'o-
 » bligation , non seulement d'apporter au Tribunal un
 » esprit & un cœur neutres , mais encore de permettre*
 » qu'à son choix & qu'à son gré chacune des deux par-
 » ties puisse librement arranger ses raisons & ses preuves.

* Eschine
 avoir prétendu
 prescrire à Dé-
 mosthène l'or-

» Or, MESSIEURS, entre plusieurs désavantages que
 » j'ai dans cette cause, deux sur-tout, & deux bien terri- *droit qu'il devoit*
 » bles, rendent ma condition beaucoup plus mauvaise que *garder dans*
 » la sienne. L'un, que lui & moi nous courons un risque *son plaidoyer.*
 » fort inégal. Car maintenant je risque bien plus à dé-
 » cheoir de votre bienveillance, que lui à succomber dans
 » l'accusation : puisqu'il y va pour moi de... Mais je ne
 » veux pas que dès l'entrée de mon discours il m'échape
 » un seul mot, qui présage rien de sinistre. Lui au con-
 » traire il m'attaque de gaieté de cœur, & sans nécessité.
 » L'autre désavantage, c'est que tout homme naturelle-
 » ment écoute avec plaisir quiconque accuse & invective,
 » tandis qu'il n'entend qu'avec indignation quiconque se
 » glorifie & se vante. Lui donc, il a pour sa part ce qui
 » plaît universellement ; au lieu que ce qui révolte pres-
 » que tout le monde, me reste seul en partage. Que si
 » d'un côté la crainte d'encourir l'indignation, attachée
 » au récit de nos propres louanges, me réduit à taire mes
 » actions, je paroîtrai ne pouvoir ni réfuter qui m'im-
 » pute des crimes, ni justifier qui me décerne des récom-
 » penses. D'autre part, si je viens à traiter les services
 » que j'ai rendus dans mon administration, je me verrai
 » contraint à parler souvent de moi. Je vais donc dans ce
 » violent état essayer de me comporter avec toute la mo-
 » dération possible : mais ce qu'exigera de moi la nécessi-
 » té de me défendre, ne doit en bonne justice s'imputer
 » qu'à l'agresseur qui me l'a volontairement imposée...
 » Cependant malgré ces faits incontestables, & comme
 » certifiés par l'organe de la vérité elle-même, Eschine
 » a tellement renoncé à toute pudeur, que non content
 » de me déclarer l'auteur d'une telle paix, il ose me ta-
 » xer encore d'avoir empêché que la République ne la
 » concertât avec l'assemblée générale des Grecs. Mais
 » vous, ô... (de quel nom doit-on justement vous qua-
 » lifier ?) vous lorsqu'en votre présence je rompois les
 » accords de cette harmonie, lorsqu'à vos yeux je dé-
 » pouillois la République des avantages de cette confédé-
 » ration, dont aujourd'hui vous exaltez l'importance avec

* *Eschine*
avoit été co-
médien.

» les derniers efforts de votre voix de * théâtre ; laissâtes-
 » vous échaper contre moi le moindre signe d'indigna-
 » tion ? Montâtes-vous dans la Tribune ? Eûtes-vous soin
 » de dénoncer , de * développer une seule fois ces crimes ,
 » dont il vous plait maintenant de me charger ? Or cer-
 » tainement , si pour exclure les Grecs de toute participa-
 » tion à la paix , j'avois pu m'oublier au point de me ven-
 » dre à Philippe , le parti qui vous restoit à prendre , c'é-
 » toit , non de vous taire , mais de crier , de protester , de
 » révéler mes prévarications à ceux qui m'entendent. Ce-
 » pendant jamais vous n'agîtes de la sorte , ni jamais per-
 » sonne qui vive ne vous ouit articuler un seul mot , qui
 » tendît à cette fin...

» Que si sans nulle exception Philippe ne cessoit de ra-
 » vir à tous les peuples honneur , prérogatives , liberté ,
 » ou plutôt d'abolir autant de Républiques qu'il fut en
 » son pouvoir ; vous , MESSIEURS , par votre déférence
 » à mes conseils n'embrassâtes-vous pas le parti , sans con-
 » tredire , le plus glorieux ? Dites-nous , Eschine , comment
 » devoit se comporter Athènes à la vue de Philippe , met-
 » tant tout en œuvre pour établir son empire & sa tyrannie
 » sur les Grecs ? Ou moi qui remplissois la fonction de mi-
 » nistre , quels conseils & quels décrets devois-je proposer ,
 » sur-tout dans Athènes ? (car la circonstance du lieu méri-
 » te une attention particulière.) Moi , dis-je , qui dans mon
 » ame savois que de tout tems jusqu'au jour que je montai
 » la première fois dans la Tribune , ma patrie avoit perpé-
 » tuellement combattu pour la prééminence , pour l'hon-
 » neur , & pour la gloire , & que par une noble émulation ,
 » elle seule avoit sacrifié plus d'hommes & d'argent à l'a-
 » vantage commun des Grecs , que nul autre des Grecs
 » n'en sacrifia jamais à ses avantages particuliers. Moi , qui
 » d'ailleurs voiois ce même Philippe , avec qui nous dispu-
 » tions de la souveraineté & de l'empire , qui le voiois ,
 » quoique couvert de blessures , œil crevé , clavicule rom-
 » pue , main & jambe estropiées , résolu pourtant à se pré-
 » cipiter encore au milieu des hazards , & prêt à livrer
 » à la fortune telle autre partie de son corps qu'elle vou-
 » droit , pourvu qu'avec ce qui lui resteroit il pût vivre
 dans

» dans la gloire & dans l'honneur. Or certainement nul
 » homme n'oseroit dire qu'à un barbare élevé dans Pel-
 » la, lieu alors vil & obscur, appartenoit d'avoir l'ame
 » assez haute pour desirer & pour entreprendre de sub-
 » juguer les Grecs ; mais qu'à vous, tout Athéniens que
 » vous êtes, qu'à vous, auxquels chaque jour, soit vos
 » orateurs dans la Tribune, soit sur la scène vos acteurs,
 » retracent la vertu de vos ancêtres, il convenoit de
 » pousser la bassesse d'ame & la lâcheté, jusqu'à aban-
 » donner & livrer volontairement à Philippe la liberté
 » de la Grèce. Non, encore une fois, homme qui vive
 » n'auroit le front d'avancer une proposition si étrange.
 » Attaquez-moi, Eschine, sur les avis que je donnai ;
 » mais abstenez-vous de me calomnier sur ce qui arriva.
 » Car c'est au gré de l'Intelligence suprême que tout se
 » dénoue & se termine ; au lieu que c'est par la nature
 » des avis mêmes qu'on doit juger de l'intention de celui
 » qui les donne. Si donc par l'événement Philippe a vain-
 » cu, ne m'en faites point un crime, puisque c'étoit Dieu
 » qui dispoisoit de la victoire, & non moi. Mais qu'avec
 » une droiture, qu'avec une vigilance, qu'avec une acti-
 » vité infatigable & supérieure à mes forces, je ne cher-
 » chai pas, je ne mis pas en œuvre tous les moïens où la
 » prudence humaine peut atteindre, & que je n'inspirai pas
 » des résolutions & nobles, & dignes d'Athènes, & né-
 » cessaires, montrez-le moi, & alors donnez carrière à
 » vos accusations. Que si un coup de foudre ou de tem-
 » pête survenu vous terrassa, MESSIEURS, & non seule-
 » ment vous, mais tous les autres Grecs ensemble, que
 » faire à cela ? Faut-il tomber sur l'innocent ? Si le pro-
 » priétaire d'un vaisseau l'avoit équipé de toutes les cho-
 » ses nécessaires, & prémuni pleinement contre les ha-
 » zards de la mer, & qu'ensuite il survînt une tourmente
 » qui en rompît & brisât les agrès, l'accuseroit-on en ce
 » cas d'avoir été cause du naufrage ? Mais je ne gouver-
 » nois pas le vaisseau, diroit-il. Moi non plus, je ne com-
 » mandois pas l'armée, je ne dispoisois pas de la fortune ;
 » au contraire, c'étoit la fortune qui dispoisoit de tout.

» Or puisqu'il appuie si fort sur les événemens, je ne

Tome I.

H h h h

» crains pas d'avancer une espèce de paradoxe. Que nût
» de vous , au nom de Jupiter & des autres dieux , ne
» s'effarouche de l'hyperbole apparente ; mais qu'il exa-
» mine équitablement ce que je vais dire. Car , si par une
» lumière plus qu'humaine tous les Athéniens avoient dé-
» mêlé les événemens futurs , & que tous les eussent pré-
» vûs , & que vous , Eschine , qui ne lachâtes pas un seul
» mot , vous les eussiez prédits & certifiés avec votre voix
» de tonnerre : Athènes , même en ce cas , ne devoit point
» se départir d'un tel procédé , pour peu qu'elle respectât
» sa gloire , ou ses ancêtres , ou les jugemens de la posté-
» rité. Car maintenant , Athènes paroît au plus avoir
» échoué ; genre de malheur commun à tous les mortels ,
» lorsqu'il plaît ainsi au Souverain Etre. Mais une Répu-
» blique qui se jugeoit alors digne de la prééminence sur
» tous les autres Grecs , ne pouvoit se désister d'un pareil
» droit , sans encourir le juste reproche de les avoir tous
» livrés à Philippe : puisqu'en cas que sans coup férir
» elle eût abandonné une prérogative qu'au prix de tout
» danger sans réserve nos ancêtres avoient acheté , de
» quelle honte , vous Eschine , n'auriez-vous pas été cou-
» vert ? car à coup sûr cette honte n'eût pû retomber ni
» sur la République , ni sur moi. De quel œil , grand
» Dieu , soutiendrions - nous la vûe de cette multitu-
» de innombrable d'hommes qui viennent de toutes
» parts à Athènes , si par notre faute les affaires avoient
» déperî au point où l'on les voit ; si l'on eût élu Philip-
» pe pour le Chef & pour l'arbitre de la Grèce entière ;
» si nous avions souffert que d'autres sans nous eussent ha-
» zardé le combat pour détourner un tel malheur ; sur-
» tout nous disant citoyens d'une ville , qui de tout tems
» aima mieux affronter de glorieux hazards , que de jouir
» d'une honteuse sûreté. Car quel est le Grec , quel est le
» Barbare , qui ne sache que les Thébains , & devant eux
» encore les Lacédémoniens parvenus au plus haut degré
» de puissance , & enfin le roi de Perse , auroient accor-
» dé volontiers à la République , non seulement la posses-
» sion de ses propres Etats , mais encore tout ce qu'elle
» auroit voulu , pourvû qu'elle eût pû se résoudre à rece-

» voir la loi , & souffrir qu'un autre dominât sur les Grecs :
 » Mais par des Athéniens , ainsi qu'il y parut , tel senti-
 » ment ne pouvoit s'admettre , ni comme héréditaire , ni
 » comme supportable , ni comme naturel. Et depuis qu'A-
 » thènes existe , personne n'a jamais pû l'induire à plier
 » lâchement sous des Puissances , à la vérité supérieures ,
 » mais tyranniques ; ni à s'acquiescer par de serviles com-
 » plaisances une indigne sûreté. Au contraire , dans une
 » possession immémoriale de combattre pour la princi-
 » pauté , pour l'honneur , & pour la gloire , elle a persé-
 » vééré dans tous les tems à braver les plus grands périls...
 » Si donc je tentois d'insinuer que mes conseils vous dé-
 » termineroient à penser en dignes fils de vos prédéces-
 » seurs , je ne sache personne qui ne pût légitimement
 » me taxer d'arrogance. Mais je déclare ici , que si vous
 » prîtes de semblables résolutions , la gloire vous en ap-
 » partient ; & je reconnois que longtems avant moi la Ré-
 » publique pensoit avec cette magnanimité. Je ne me van-
 » te uniquement que d'avoir aussi coopéré pour ma part
 » à tout ce qui se fit alors dans le ministère.

» Au reste, MESSIEURS , il faut que le citoyen naturel-
 » lement vertueux (car en parlant de moi je me restreins
 » à ce terme , pour moins irriter l'envie) possède ces deux
 » qualités : savoir , dans les exercices de l'autorité un cou-
 » rage ferme & inébranlable , pour maintenir la Répu-
 » blique en sa prééminence , & de plus dans chaque con-
 » joncture & dans chaque action particulière un zèle à
 » toute épreuve. Car ces sentimens * dépendent de nous ,
 » & la nature nous les donne : mais pour le pouvoir & la
 » force , ils nous viennent d'ailleurs. Or ce zèle , vous trou-
 » veriez absolument qu'il ne se démentit jamais en moi ; ju-
 » gez-en par les œuvres : ni lorsque l'on demandoit ma tête ,
 » ni lorsque l'on me traduisoit au tribunal des Amphi-
 » ctyons , ni lorsque l'on s'efforçoit de m'ébranler par des
 » menaces , ni lorsque l'on tentoit de m'amorcer par des
 » promesses , ni lorsqu'on lâchoit sur moi ces hommes mau-
 » dits comme autant de bêtes féroces ; jamais en aucune
 » façon je ne me suis départi de mon zèle pour vous. Pour
 » ce qui regarde le gouvernement , dès que je commen-

Personne.

** C'est ainsi
que pensoient
les Stoïciens.*

H h h h ij

» çai à y avoir part , je suivis la droite & juste voie de
 » conserver les prérogatives , les forces , la gloire de ma
 » patrie ; de les accroître , & de me consacrer entière-
 » ment à ce soin. Aussi , lorsque d'autres puissances prof-
 » pérent , on ne me voit point me promener avec un vi-
 » sage content & serein dans la place publique , étendre
 » une main caressante , & d'une voix de congratulation
 » annoncer la bonne nouvelle à gens que je crois qui la
 » manderont en Macédoine ; ni au récit des événemens
 » heureux pour Athènes , on ne me voit point trembler ,
 » gémir , baisser les yeux vers la terre , à l'exemple de ces
 » impies , qui diffament la République ; comme si par de
 » telles manœuvres ils ne se diffamoient pas eux-mêmes.
 » Ils ont toujours l'œil au dehors ; & lorsqu'ils voient
 » quelque Potentat profiter de nos malheurs , ils font
 » valoir ses prospérités , & publient qu'on doit mettre
 » tout en œuvre pour éterniser ses succès.

» Dieux immortels , qu'aucun de vous n'exauce de sem-
 » blables vœux : mais rectifiez plutôt l'esprit & le cœur
 » de ces hommes pervers. Que si leur malice invétérée
 » est incurable , poursuivez-les sur terre & sur mer , &
 » exterminatez-les totalement. Quant à nous autres , détour-
 » nez au plutôt de dessus nos têtes les malheurs qui nous
 » menacent , & accordez-nous une pleine sûreté.

Succès des deux harangues.

ESCHINE succomba , & paia de l'exil une accusation
 témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes , & ou-
 vrit là une école d'éloquence , dont la gloire se soutint
 pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire
 à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son
 bannissement. On donna de grands éloges à la sienne ;
 mais quand ce vint à celle de Démosthène , les battemens
 de mains & les acclamations redoublèrent. Et ce fut alors
 qu'il dit ce mot , si louable dans la bouche d'un ennemi
 & d'un rival : *Eh que seroit-ce donc si vous l'aviez entendu
 lui-même ?*

*Valer. Max.
 lib. 8. cap. 10.*

EN RAPORTANT , comme je viens de faire , quelques

endroits des harangues d'Eschine & de Démosthène, je n'ai pas prétendu qu'ils fussent suffisans pour donner une juste idée de ces deux grands orateurs. Ce qui fait la partie la plus essentielle de l'éloquence, & qui en est comme l'ame, manque nécessairement à des extraits détachés du corps de l'ouvrage entier. On n'y voit point le dessein, le plan, l'économie, la suite du discours : la force, la liaison, l'arrangement des preuves : cet art merveilleux, par lequel l'orateur fait tantôt s'insinuer avec douceur dans les esprits, tantôt y entrer comme par violence, & s'en rendre absolument le maître. D'ailleurs il n'y a point de traduction qui puisse rendre cette pureté, cette élégance, cette finesse, cette délicatesse de l'Atticisme, dont la seule langue grecque est susceptible, & que Démosthène avoit portées au souverain degré de perfection. Mon dessein n'a été, en copiant ces extraits, que de mettre les lecteurs qui n'ont point étudié la langue grecque en état de pouvoir se former quelque idée du stile de ces deux orateurs. Les jugemens avantageux qu'en ont porté dans tous les tems les plus habiles Ecrivains, serviront encore davantage à faire connoître leur caractère, & pourront peut-être inspirer le desir de voir de plus près, & de connoître par soi-même des hommes d'un si rare mérite, & dont on dit tant de merveilles. M. de Turreil en a ramassé plusieurs ; j'en rapporterai ici une partie.

§. III. Jugemens des Anciens sur Démosthène.

QUINTILIEN, estimateur non moins éclairé qu'équitable, en parle en ces termes : « Une foule d'orateurs vient ensuite, Démosthène à leur tête, le modèle auquel doit * nécessairement s'assujettir quiconque aspire à la véritable éloquence. Son stile a tant de force : il

Lib. 10. c. 7.

a Sequitur oratorum ingens manus... quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. Tanta vis in eo, tam densa omnia, ita quibusdam nervis intenta sunt, tam nihil otiosum, is dicendi modus, ut nec quod desit in eo, nec

quod redundet, invenias. Plenior Aeschines, & magis fusus, & grandiori similis, quo minus strictus est. Carnis tamen plus habet, & acertorum minus.

* Quintilien n'a pas osé dire absolument que les écrits de Démosthène

H h h h iij

» est si serré, si* nerveux : tout s'y trouve dans une telle
 » justesse & dans une précision si exacte, qu'il n'y a rien
 » de trop ni de trop peu. Eschine est plus étendu & plus
 » diffus. Il paroît plus grand, parce qu'il est moins ramas-
 » sé ; il a plus d'embonpoint, & moins de nerfs.

*Dénys d'Halicarnasse dans
 le livre intitulé
 le roi des rois
 1^{er} liv. cap. 5.*

» Ce qui caractérise l'éloquence de Démosthène, c'est
 » la violence des mouvemens, le choix des paroles, &
 » la beauté de l'ordonnance, qui soutenue jusqu'au bout,
 » & jusqu'au bout accompagnée de force & de douceur,
 » attache & fixe continuellement l'esprit des Juges. Es-
 » chine véritablement n'a pas tant d'énergie : mais néan-
 » moins il se signale par la diction, que tantôt il orne
 » des plus nobles & des plus magnifiques figures, & que
 » tantôt il assaisonne des traits les plus vifs & les plus
 » piquans. L'art & le travail ne s'y font point sentir. Une
 » facilité heureuse, que la nature seule peut donner, ré-
 » gne par tout. Il est brillant & solide : il étend & il am-
 » plifie, mais souvent il serre & presse ; en sorte que son
 » stile, qui au premier coup d'œil ne paroît que coulant
 » & doux, se trouve, lorsqu'on vient à le regarder de plus
 » près, énergique & véhément. En quoi le seul Démosthé-
 » ne le surpasse de façon, que sans contredit Eschine tient
 » le second rang entre les orateurs.

» ^a Je me souviens, dit Cicéron, d'avoir préféré Dé-
 » mosthène à tous les orateurs. Il remplit l'idée que j'ai
 » de l'éloquence. Il atteint à ce degré de perfection que
 » j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui seul. On n'a
 » jamais vû dans aucun orateur ni plus de grandeur & de
 » force, ni plus d'art & de finesse, ni plus de sagesse &
 » de sobriété dans les ornemens.... Il excelle dans tous

*ne fussent la règle de l'éloquence :
 il a adouci cette pensée : penè lex
 orandi fuit.*

* Tam densa omnia, ita quibus-
 dam nervis intenta sunt. » Il est si
 » serré, si nerveux. » Je ne sais si la
 » métaphore ici est tirée des nerfs du
 » corps, ou d'un arc, dont la corde ex-
 » trêmement tendue (nervi) pousse les
 » traits avec une force & une impé-

tuosité extraordinaire.

^a Recordor me longè omnibus
 unum anteferre Demosthenem, qui
 vim accommodavit ad eam quam
 sentiam eloquentiam, non ad eam
 quam in aliquo ipse cognoverim.
 Hoc nec gravior extitit quisquam,
 nec callidior, nec temperatior....
 Unus eminet inter omnes in omni
 genere dicendi. *Orat. n. 23. & 104.*

» les genres de l'éloquence... ^a Pas une des qualités qui
 » constituent l'orateur ne lui manque : il est parfait. Tout
 » ce que la pénétration d'esprit , tout ce que le raffine-
 » ment , tout ce que l'artifice , pour ainsi dire , & la ruse
 » peuvent fournir sur un sujet , il le trouve , & il fait le
 » mettre en œuvre avec une justesse , une précision , une
 » netteté , qui ne laissent rien à désirer. Faut-il de l'élé-
 » vation , de la grandeur , de la véhémence : il efface tous
 » les autres par la sublimité des pensées , & par la magni-
 » ficence des expressions. Il prime incontestablement : nul
 » ne l'égale. Hypéride , Eschine , Lycurgue , Dinarque ,
 » Démade , n'ont que le mérite d'en avoir le plus ap-
 » proche.

» ^b Cette harangue (dit-il ailleurs en parlant de la cau-
 » se pour Ctésiphon) répond de telle sorte à l'idée que
 » j'ai dans l'esprit de la parfaite éloquence , qu'on ne peut
 » rien désirer de plus achevé.

AVANT que de passer au caractère de l'éloquence de
 Cicéron , je croi devoir ajouter ici quelques réflexions
 sur celle de Démosthène.

Il faudroit , ce me semble , renoncer au bon sens & à
 la droite raison , pour révoquer en doute le mérite supé-
 rieur de l'orateur grec après le succès incroyable qu'il a
 eu de son tems , & les éloges magnifiques que les plus ha-
 biles connoisseurs lui ont donnés comme à l'envi.

Il parloit ^c devant le peuple le plus poli qui fût jamais ,
 le plus délicat , le plus difficile à contenter en matière d'é-
 loquence ; si sensible aux beautés & aux graces du dis-
 cours , & à la pureté du langage , que ses orateurs n'o-

^a Planè quidem perfectum , &
 cui nihil admodum desit , Demo-
 sthenem faciliè dixeris. Nihil acutè
 inveniri potuit in eis causis quas
 scripsit , nihil (ut ita dicam) subdo-
 lè , nihil versutè , quod ille non vi-
 derit : nihil subtiliter dici , nihil
 pressè , nihil enucleatè , quo fieri
 possit aliquid limatius : nihil con-
 tra grande , nihil incitatum , nihil
 ornatum vel verborum gravitate ,

vel sententiarum , quo quidquam
 esset elatius : &c. *Brut. n. 35.*

^b Ea perfectò oratio in eam for-
 mam , quæ est insita in mentibus
 nostris , includi sic potest , ut major
 eloquentia non quærat. *Orat. n.*
 133.

^c Atheniensium semper fuit pru-
 dens sincerumque judicium , nihil
 ut possent nisi incorruptum audire
 & elegans. Eorum religioni cum

soient hasarder devant lui aucune expression douteuse, extraordinaire, ou qui pût, en quelque manière que ce fût, blesser des oreilles si fines & si épurées. D'ailleurs il vivoit dans un siècle, où le goût du beau, du vrai, du simple régnoit souverainement : ^a siècle heureux, qui produisit en même tems une foule d'orateurs, dont chacun auroit pu être regardé comme un modèle achevé, si Démosthène par une force de génie & une supériorité de mérite extraordinaire ne les avoit tous effacés.

Toute la postérité lui a accordé la justice que son siècle même ne lui avoit pas refusée. Mais le jugement seul qu'en a porté Cicéron, devoit fixer celui de tout homme sensé & raisonnable. Ce n'est point un stupide admirateur qui se livre sans examen à d'aveugles préjugés. Quelque excellent que lui parût Démosthène en tout genre, ^b il avoue néanmoins qu'il ne le satisfaisoit pas en tout, & qu'il lui laissoit encore quelque chose à desirer, tant il étoit délicat sur ce point, & tant l'idée qu'il s'étoit formée d'un orateur parfait étoit élevée & sublime. Il ne laisse pas pourtant de donner ses harangues, & surtout celle pour Ctésiphon qui étoit son chef-d'œuvre, comme le modèle le plus accompli que l'on puisse se proposer.

Qu'y a-t-il donc dans ces harangues de si admirable, & qui ait pu enlever si universellement & si unanimement les suffrages de tous les siècles ? Démosthène est-il un orateur qui s'amuse simplement à flater l'oreille par le son & l'harmonie des périodes, ou qui fasse illusion à l'esprit par un stile fleuri & des pensées brillantes ? Une telle éloquence peut bien dans le moment même éblouir & charmer : mais l'impression qu'elle fait n'est pas de longue du-

serviret orator, nullum verbum insolens, nullum odiosum ponere audebat.... Ad Atticorum aures teretes & religiosas qui se accommodant, ii sunt existimandi Atticè dicere. *Orat. n. 25. & 27.*

^a Sequitur oratorum ingens manus, cum decem simul Athenis ætas una tulerit : quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi

fuit. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

^b Usque ed difficiles ac morosi sumus, ut nobis non satisfaciat ipse Demosthenes : qui, quanquam unus erinet inter omnes in omni genere dicendi, tamen non semper implet aures meas, ita sunt avidæ & capaces, & semper aliquid immensum infinitumque desiderant. *Orig. n. 104.*

rée.

rée. Ce qu'on admire dans Démosthène, c'est le plan, la suite, l'économie du discours : c'est la force des preuves, la solidité du raisonnement, la grandeur & la noblesse des sentimens & du stile, la vivacité des tours & des figures, enfin ^a un art merveilleux de mettre dans tout leur jour & de faire paroître dans toute leur force les matières qu'il traite ; en quoi, selon Quintilien, consiste principalement la solide éloquence, qui ne se contente pas de représenter les choses telles qu'elles sont réellement & en elles-mêmes, mais qui y ajoute par la véhémence du discours des traits vifs & animés, seuls capables de toucher & d'émouvoir les auditeurs. Mais ce qui caractérise encore plus que tout cela Démosthène, & en quoi il n'a point eu d'imitateur, est un oubli si parfait de lui-même, une exactitude si scrupuleuse à ne faire jamais parade d'esprit, un soin si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause & point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échape une expression, un tour, une pensée, qui n'ait pour but simplement que de plaire & de briller. Cette retenue, cette sobriété, dans un aussi beau génie qu'étoit Démosthène, dans des matières si susceptibles de grace & d'élégance, met le comble à son mérite, & est au-dessus de toutes les louanges. La traduction de M. de Tourreil, quoique très exacte pour l'ordinaire, n'a pas toujours pu conserver ce caractère inimitable, & elle a quelquefois prêté au texte des ornemens qui ne s'y trouvent pas.

ON NE ME saura pas mauvais gré si, pour appuier ce que je viens de dire du stile de Démosthène, je raporte ici ce qu'en ont pensé deux illustres modernes, dont les témoignages ne doivent pas être d'un moindre poids que ceux des anciens.

Le premier est de M. de Fénelon Archevêque de Cambrai, dans ses Dialogues sur l'éloquence, livre très propre

a In hoc eloquentiæ vis est ut iudicem non ad id tantum impellat, in quod ipse à rei natura duceretur : sed aut qui non est, aut maiorem quam est, faciat affectum. Hæc est

illa quæ ~~sermo~~ vocatur, rebus indignis, asperis, invidiosis addens vim oratio : qua virtute præter alios plurimum Demosthenes valuit. *Quintil. lib. 6. c. 2.*

à former le goût par les sages & judicieuses réflexions dont il est rempli. Voici comme il y parle de Démosthène, en le comparant à Isocrate. » On ne voit dans celui-ci que des discours fleuris & efféminés, que des périodes faites avec un travail infini pour amuser l'oreille, pendant que Démosthène émeut, échauffe, & entraîne les cœurs. Il est trop vivement touché des intérêts de sa patrie, pour s'amuser à tous les jeux d'esprit d'Isocrate. C'est un raisonnement serré & pressant : ce sont des sentimens généreux d'une ame qui ne conçoit rien que de grand : c'est un discours qui croît & qui se fortifie à chaque parole par des raisons nouvelles : c'est un enchaînement de figures hardies & touchantes. Vous ne sauriez le lire sans voir qu'il porte la République dans le fond de son cœur. C'est la nature qui parle elle-même dans ses transports. L'art y est si achevé, qu'il n'y paroît point. Rien n'égalait jamais sa rapidité & sa véhémence. « Je citerai bientôt un autre endroit de M. de Fénelon encore plus beau, où il compare Démosthène à Cicéron.

Mon second témoin est M. de Turreil, qui avoit étudié assez longtemps Démosthène pour en bien connoître le caractère. » Je conviens, dit-il, qu'Eschine n'a pas cet air de droiture, ce stile impétueux, ce ton de vérité suprême, qui entraîne l'esprit par le poids de la conviction : talent qui tire Démosthène du pair, & dont il use d'une façon singulière. Vous calmez-vous ou vous agitez-vous ? vous ne sentez rien qui vous dérange : vous pensez obéir à la nature. Vous persuadez-vous ou vous dissuadez-vous ? vous ne sentez rien qui vous violente : vous croiez obéir à la raison. Car il parle toujours comme la raison & comme la nature. Il n'a proprement que leur stile. C'est à ce coin qu'il marque tout ce qu'il dit. Il écarte jusqu'à l'ombre du superflu. Point d'ornemens recherchés : point de fleurs. Il n'aime que le feu & la lumière. Il veut non des armes brillantes, mais des armes sûres. Voilà, si je ne me trompe, ce qui fonde cette véhémence victorieuse qui domtoit les Athéniens, & qui place Démosthène au dessus de tout ce qu'il y eut jamais d'orateurs.

» Une énergie qui lui est propre le caractérise , & le
 » tire de pair , dit le même auteur dans un autre endroit.
 » Son discours est un tissu d'inductions , de conséquen-
 » ces , & de démonstrations , formé par le sens commun.
 » Son raisonnement , dont la force augmente toujours ,
 » monte par degrés & avec précipitation jusques où il
 » veut le pousser.... Il attaque à découvert , il presse &
 » réduit enfin à ne pouvoir plus reculer. Mais en cet état
 » l'auditeur , loin d'avoir honte de sa défaite , sent le plai-
 » sir de se rendre à la raison. *Isocrate* , disoit Philippe ,
 » *s'escrime avec le fleuret* , *Démosthène se bat avec l'épée*... On
 » voit un homme qui n'a d'autres ennemis que ceux de
 » l'Etat , ni d'autre passion que l'amour de l'ordre & de
 » la justice : un homme qui ne prétend pas éblouir , mais
 » éclairer ; qui ne cherche pas à plaire , mais à servir.
 » Point d'ornemens , qui ne naissent de son sujet : point
 » de fleurs , s'il ne les rencontre sur son chemin. On di-
 » roit qu'il n'aspire qu'à se faire entendre , & que sans des-
 » sein il se fait admirer. Non qu'il n'ait des graces , mais
 » il n'en a que d'austères , que de compatibles avec la
 » candeur & la franchise dont il faisoit profession. La vé-
 » rité chez lui n'est point fardée : il ne l'effémine point ,
 » sous prétexte de l'embellir... Nulle sorte d'ostentation :
 » nul retour sur lui-même. Il ne se montre , ni ne se re-
 » garde. Il regarde , il montre uniquement sa cause : & sa
 » cause , c'est toujours ou le salut ou l'avantage de sa
 » patrie.

§. IV. *De l'Eloquence de Cicéron , comparée avec
celle de Démosthène.*

IL SE PEUT faire que deux orateurs quoique très dif-
 férens pour le stile & pour le caractère , soient néanmoins
 également parfaits , en sorte qu'il seroit difficile de dé-
 cider auquel des deux on aimeroit mieux ressembler.

a In his oratoribus illud animad- || ut tamen non posses utrius te mal-
 vertendum est , posse esse summos , || les similiores. *Brun. n. 104. &*
 qui inter se sint dissimiles..... Ita || 148.

I i i i j

Peut-être cette règle que Cicéron nous fournit , pourra nous servir dans le jugement que nous aurons à porter de lui & de Démosthène.

Tous deux excelloient dans les trois genres d'écrire , comme y doit exceller tout homme véritablement éloquent. Ils savoient , selon la diversité des matières , diversifier leur stile : tantôt simples & subtils * dans les petites causes , dans les récits , dans les preuves ; tantôt tempérés & ornés , lorsqu'il falloit plaire ; tantôt élevés & sublimes , quand la grandeur des affaires le demandoit. C'est Cicéron qui fait cette remarque : & il en cite des exemples pour Démosthène & pour lui-même.

In Orat. n.
102. 103. &
110. 111.

ON TROUVE dans Quintilien un beau parallèle de ces deux orateurs. * » Les qualités , dit-il , qui regardent le » fond de l'éloquence leur étoient communes : le dessein , » l'ordre , l'économie du discours , la division , la manière de préparer les esprits , de prouver ; en un mot tout » ce qui est de l'invention.

» Quant au stile , il y a quelque différence. L'un est plus » précis , l'autre plus abondant. L'un serre de plus près » son adversaire : l'autre pour le combattre se donne plus » de champ. L'un songe toujours à le percer , pour ainsi » dire , par la vivacité de son stile , l'autre souvent l'accable aussi par le poids du discours. Il n'y a rien à retrancher à l'un , rien à ajouter à l'autre. On voit en Démosthène plus de soin & d'étude , en Cicéron plus de » naturel & de génie.

» Pour ce qui est de la manière de railler , & d'exci-

* Je me sers ici de ce mot , quoi- que dans notre langue il porte une autre idée que le subtilis des Latins.

a Horum ego virtutes plerasque arbitror similes : consilium ; ordinem ; dividendi , preparandi , probandi rationem ; omnia denique quæ sunt inventionis. Quintil. lib. 10. cap. 1.

b In eloquendo est aliqua diversitas. Denfior ille , hic copiosior. Ille concludit astrictius , hic latius pugnat. Ille * acumine semper , hic

frequentat & ponderat. Illi nihil detrahi potest ; huic nihil adjici. Cuius plus in illo , in hoc naturæ.

* Le madame a rendu ainsi cet endroit : L'un est toujours subtil dans la dispute : &c. Je ne croi pas qu'il s'agisse ici de subtilité. La Métaphore , ce me semble , est tirée d'une épée.

c Salustius certè & commiseratione (qui duo plurimum affectus valent) vincimus.

» ter la commifération , deux chofes infiniment puiffan-
» tes , Cicéron l'emporte fans contredit.

» a Mais il lui cède d'un autre côté , en ce que Dé-
» mofthène a été avant lui , & que l'orateur Romain ,
» tout grand qu'il eft , doit une partie de fon mérite à
» l'Athénien. Car il me paroît que Cicéron , aiant tour-
» né toutes fes penfées vers les Grecs pour fe former fur
» leur modèle , a composé fon caractère de la force de
» Démofthène , de l'abondance de Platon , & de la dou-
» ceur d'Ifocrate. Et non feulement il a extrait par fon
» application ce qu'il y avoit de meilleur dans ces grands
» originaux : mais la plupart de ces mêmes perfections ,
» ou pour mieux dire toutes , il les a comme enfantées
» de lui-même par l'heureufe fécondité de fon divin gé-
» nie. Car , pour me fervir d'une expreffion de Pindare ,
» il ne ramaffe pas les eaux du ciel pour remédier à fa
» fécherelfe naturelle , mais il trouve dans fon propre fonds
» une fource d'eau vive , qui coule fans cefle à gros bouil-
» lons : & vous diriez que les dieux l'ont accordé à la ter-
» re , afin que l'éloquence fît l'effai de toutes fes forces
» en la perfonne de ce grand homme.

» b Qui eft-ce en effet qui peut inftruire avec plus d'e-
» xactitude , & toucher avec plus de véhémence ? Et quel
» orateur a jamais eu plus de charmes ? jufques-là , que
» ce qu'il vous arrache , vous croïez le lui accorder ; &
» que les Juges , emportés par la violence comme par un
» torrent , s'imaginent fuivre leur mouvement propre ,
» quand ils font entraînés. D'ailleurs il parle avec tant

a Cedendum verò in hoc qui-
dem, quòd & ille prior fuit, & ex
magna parte Cicéronem, quantus
eft, fecit. Nam mihi videtur Mar-
cus Tullius, cum fe totum ad imi-
tationem Græcorum contuliffet,
effiniffè vim Demofthenis, copiam
Platonis, jucunditatem Ifocratis.
Nec verò quod in quoque optimum
fuit studio confeutus eft tantum,
fed plurimas vel potiùs omnes ex
fe ipfo virtutes extulit immortalis
ingenii beatiffima ubertate. Non

enitit pluvias (ut ait Pindarius)
aquis colligit, fed vivo gurgite
exundat, dond quodam Providen-
tiz genitus, in quo totas vires fuas
eloquentia experiretur.

b Nam quis docere diligentius,
movere vehementius potèft ? Cui
ranta unquam jucunditas affuit ? ut
ipfa illa quæ extorquet, impetra-
re eum credas : & cum tranfverfum
vi fua judicem ferat, tamen illo
non rapi vigeatur, fed fequi. Jam
in omnibus quæ dicit tanta aucto-

» de raison & de poids , que vous avez honte d'être de
 » sentiment contraire. Ce n'est pas le zèle d'un avocat
 » que vous trouvez en lui , mais la foi d'un témoin & d'un
 » Juge. Et toutes ces choses , dont une seule coûteroit des
 » peines infinies à un autre , coulent en lui naturellement
 » & comme d'elles-mêmes : en sorte que sa manière d'é-
 » crire si belle & si inimitable , a néanmoins un air si ai-
 » sé & si naturel , qu'il semble qu'elle n'ait rien coûté à
 » cet heureux génie.

» C'est pourquoi ce n'est pas sans fondement que les
 » gens de son tems ont dit qu'il exerçoit une espèce d'em-
 » pire au Barreau : comme c'est avec justice que ceux qui
 » sont venus depuis l'ont tellement estimé , que le nom de
 » Cicéron est moins aujourd'hui le nom d'un homme ,
 » que celui de l'éloquence même. Alons donc les yeux
 » continuellement sur lui : qu'il soit notre modèle : & te-
 » nons-nous sûrs d'avoir beaucoup profité , quand nous
 » aurons pris de l'amour & du goût pour Cicéron.

Quintilien n'ose décider entre ces deux grands ora-
 teurs , quoique pourtant il semble laisser entrevoir quel-
 que prédilection & un penchant secret pour Cicéron.

LE P. RAPIN , dans la comparaison qu'il en a faite ,
 garde la même retenue. Il faudroit copier tout son traî-
 té , si je voulois ici rapporter tout ce qu'il dit de beau sur
 ce sujet. Quelques courts extraits suffiront pour faire con-
 noître la différence qu'il trouve entre ces deux orateurs.

» Outre cette solidité , dit-il en parlant de Cicéron ,
 » qui renfermoit tant de sens & de prudence , il avoit un
 » certain agrément , & comme une fleur d'esprit , qui lui
 » donnoit l'art d'embellir tout ce qu'il disoit : & il ne pas-
 » soit rien par l'imagination de cet orateur à quoi il ne

rita est , ut dissentire pudeat ; nec
 advocati studium , sed testis aut ju-
 dicis afferat fidem. Cum interim
 hæc omnia , quæ vix singula quis-
 quam intentissimâ curâ consequi
 posset , fluunt illaborata : & illa ,
 quæ nihil pulcrius auditu est , ora-
 tio præ se fert tamen felicissimam
 facilitatem.

a Quare non immeritò ab homi-
 nibus ætatis suæ regnare in judiciis
 dictus est : apud posteros verò id
 consecutus , ut Cicero jam non ho-
 minis sed eloquentiæ nomen habeat-
 ur. Hunc igitur spectemus : hoc
 propositum nobis sit exemplum.
 Ille se profecisse sciat , cui Cicero
 valdè placebit.

» donnât le tour le plus beau & les couleurs les plus agréables du monde. Tout ce qu'il traitoit , jusques aux matières les plus sombres de la dialectique , tout ce que la physique a de plus sec , ce que la jurisprudence a de plus épineux , & ce qu'il y avoit de plus embarrassé dans les affaires ; tout cela , dis-je , prenoit en son discours cet enjouement d'esprit & toutes ces graces qui lui étoient si naturelles. Car il faut avouer que jamais personne n'a eu le talent de parler si judicieusement ni si agréablement de toutes choses.

» Démonsthène , dit-il ailleurs , découvre dans chaque raison qui se présente à son esprit tout ce qu'il y a de réel & de solide , & a l'art de l'exposer dans toute sa force. Cicéron , outre ce solide qui ne lui échape pas , voit tout ce qu'il y a d'agréable & d'engageant , & il en suit la trace sans s'y méprendre... Ainsi pour distinguer les caractères de ces deux orateurs par leur véritable différence , il me semble qu'on peut dire que Démonsthène par l'impétuosité de son tempérament , par la force de ses raisonnemens , & par la véhémence de sa prononciation , étoit plus pressant que Cicéron : de même que Cicéron par les manières tendres & délicates , par les mouvemens doux , pénétrants , passionnés , & par toutes ses graces naturelles , étoit plus touchant que Démonsthène. Le Grec frapoit l'esprit par la force de son expression , & par l'ardeur & la violence de sa déclamation : le Romain alloit au cœur par de certains charmes & de certains agrémens imperceptibles qui lui étoient naturels , & auxquels il avoit joint tout l'artifice dont l'éloquence peut être capable. L'un éblouissoit l'esprit par l'éclat de ses lumières , & jettoit le trouble dans l'âme , qui n'étoit gagnée que par l'entendement : & le génie insinuant de l'autre pénétoit par des douceurs & des complaisances jusques dans le fond du cœur. Il avoit l'art d'entrer dans les intérêts , dans les inclinations , dans les passions , & dans les sentimens de tous ceux qui l'écoutoient.

M. DE FENELON , plus hardi que les deux témoins que je viens de citer , se déclare nettement pour Démon-

sthéne. Cependant ce n'est pas un écrivain qu'on puisse soupçonner d'être ennemi des graces, des fleurs, & de l'élégance du discours. Voici comme il s'en explique dans sa lettre sur l'éloquence. » Je ne crains pas de dire que » Démosthène me paroît supérieur à Cicéron. Je proteste » que personne n'admire Cicéron plus que je fais. Il embellit tout ce qu'il touche. Il fait honneur à la parole. Il » fait des mots ce qu'un autre n'en sauroit faire. Il a je » ne sai combien de sortes d'esprits. Il est même court & » véhément toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine. Mais on remarque que quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au » salut de la république, ne s'oublie pas, & ne se laisse pas oublier. Démosthène paroît sortir de soi, & ne voit » que la patrie. Il ne cherche point le beau : il le fait sans » y penser. Il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de » la parole, comme un homme modeste de son habit pour » se couvrir. Il tonne, il foudroie. C'est un torrent qui » entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on est » faisi. On pense aux choses qu'il dit, & non à ses paroles. On le perd de vue. On n'est occupé que de Philippe » qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs : » mais j'avoue que suis moins touché de l'art infini & de » la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide » simplicité de Démosthène.

On ne peut rien de plus sensé ni de plus judicieux que ce que dit ici M. de Fénelon : & plus on approfondit son sentiment, plus on reconnoît qu'il est fondé dans le bon sens, dans la droite raison, & dans les règles les plus exactes de la bonne rhétorique. Mais pour préférer les harangues de Démosthène à celles de Cicéron, il me semble qu'il faudroit presque avoir autant de solidité, de force, & d'élévation d'esprit, qu'il en a valu à Démosthène pour les composer. Soit ancienne prévention pour un auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance, soit habitude & accoutumance à un stile qui est plus dans nos manières & plus à notre portée, nous ne pouvons gagner sur nous de préférer la sévère austérité de
Démosthène

Démotsthène à l'insinuante douceur de Cicéron , & nous aimons mieux suivre notre panchant & notre goût pour un écrivain en quelque sorte ami & familier , que de nous déclarer , sur la bonne foi d'autrui , je dirois presque pour un inconnu & pour un étranger.

Cicéron connoissoit bien tout le prix de l'éloquence de Démotsthène : il en sentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais persuadé que l'orateur , sans s'écarter des bonnes règles , peut jusqu'à un certain point former son stile sur le goût de ceux qui l'écoutent ; (on comprend assez que je ne parle pas ici d'un goût dépravé & corrompu) il ne crut pas que son siècle fût susceptible d'une si rigide exactitude ^a , & il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles & à la délicatesse de ses auditeurs , qui demandoient dans les discours plus d'élégance & plus de grace. Ainsi , quoiqu'il ne perdît jamais de vûe l'utilité de la cause qu'il plaidoit , il donnoit pourtant quelque chose à l'agrément : & en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de sa patrie ; & il y travailloit en effet , puisqu'un des plus sûrs moyens de persuader est de plaire.

LE CONSEIL donc le plus sage que l'on puisse donner aux jeunes gens qui se destinent au Barreau , est de prendre pour modèle du stile qu'ils y doivent suivre , le fond solide de Démotsthène orné & embelli par les graces de Cicéron : ^b auxquelles , si nous en croions Quintilien , il n'y a rien à ajouter , si ce n'est peut-être , dit-il , de faire entrer un peu plus de pensées dans le discours. Il parle sans doute de celles qui étoient fort en usage alors , & par lesquelles , comme par un trait vif & éclatant , on terminoit presque toutes les périodes. Cicéron en hazar-

^a Quapropter ne illis quidem nimium repugno , qui dandum putant nonnihil esse temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius postulantibus.... Atque id fecisse M. Tullium video , ut , cum omnia utilitati , tum partem quandam delectationi daret : cum &

ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat , quod placebat. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

^b Ad cujus voluptates nihil equidem , quod addi possit , invenio , nisi ut sensus nos quidem dicamus plures. *Ibid.*

Tome I.

K k k k

de quelquefois , mais rarement : ^a & il fut le premier chez les Romains qui leur donna du cours. On sent bien que ce que dit ici Quintilien n'est qu'une permission & une condescendance que semble lui arracher malgré lui le mauvais goût de son siècle , ^b où , comme le remarque l'auteur du dialogue sur les orateurs , l'auditeur se croioit comme en droit d'exiger un stile orné & fleuri , & où le Juge , s'il n'étoit invité & en quelque sorte corrompu par l'amorce du plaisir & par le brillant des pensées & des descriptions , ne daignoit pas même écouter l'avocat.

» ^c Mais , ajoute Quintilien , qu'on ne prétende pas
 » abuser de ma complaisance , ni la pousser plus loin. J'ac-
 » corde au siècle où nous sommes que la robe dont on
 » se sert ne soit pas d'une étoffe grossière , mais non pas
 » qu'elle soit de soie ; que les cheveux soient proprement
 » faits & bien entretenus , mais non frisés par étages &
 » par boucles : la parure la plus honnête étant aussi la
 » plus belle , quand on ne porte pas le desir de plaire
 » jusqu'au dérèglement & à l'excès.

§. V. De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à
 Athènes & à Rome.

CE FUT pour ne s'être pas tenue dans de justes bornes & dans une sage sobriété d'ornemens , que l'éloquence dégénéra & à Athènes & à Rome.

A Athènes on peut dire que le beau siècle de l'éloquence fut celui de Démosthène ^d , où parut tout à la fois cette foule d'excellens orateurs , dont le caractère

^a Cicero primus excoluit orationem... locosque latiores attentavit, & quasdam sententias invenit. *Dial. de Orat. n. 22.*

^b Auditor assuevit jam exigere lætitiā & pulcritudinem orationis... Judex ipse, nisi... aut colore sententiarum , aut nitore & cultu descriptionum invitatus & corruptus est, averſatur dicentem. *Ibid. n. 20.*

^c Sed me hæcenus cedentem nemo inſequatur ultra. Do tempore, ne crassa toga ſit, non ſerica: ne intonſum caput, non in gradus atque annulos totum comptum: cum in eo qui ſe non ad luxuriam ac libidinem referat, eadem ſpecioſiora quoque ſint, quæ honeſtiora. *Quintil. lib. 12. c. 10.*

^d Hæc ætas effudit hanc copiam, & , ut opinio mea fert, ſuccus ille

commun fut une beauté naturelle & sans fard. Ils n'avoient pas tous le même génie, ni le même stile : mais ils étoient tous réunis dans le même goût du vrai & du simple ; & ce goût dura toujours tant qu'on s'attacha à les imiter. Mais après leur mort le souvenir s'en étant peu à peu obscurci, & enfin entièrement effacé, un nouveau genre d'éloquence plus douce & plus relachée prit la place de l'ancienne.

Démétrius le Phalérien, qui avoit pu voir & entendre Démosthène, suivit une autre route que lui. Il donna entièrement dans le genre orné & fleuri. Il crut devoir égaler l'éloquence, & la tirer de cet air sombre & austère, qui, selon lui, la rendoit trop sérieuse. Il y jeta beaucoup plus de pensées : il y répandit des fleurs : & pour me servir d'une expression de Quintilien, au lieu de ce vêtement majestueux, mais modeste, qu'elle avoit eue sous Démosthène, il lui donna une robe toute brillante & bigarée de diverses couleurs, peu séante à la vérité pour la poussière du Barreau, mais plus capable d'attirer les yeux & d'éblouir.

b Aussi, comme Cicéron le remarque, plus propre pour des actions de pompe & de cérémonie, que pour les combats du Barreau, il préféroit là douceur à la force, songeoit plus à charmer les esprits qu'à les vaincre, se con-

& sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit, in qua naturalis inesset non fucatus nitor. *Brut. n. 36.*

Demosthenes, Hyperides, Lycurgus, Æschines, Dinarchus, aliique complures, etsi inter se pares non fuerunt, tamen sunt omnes in eodem veritatis imitandæ genere versati. Quorum quandiu mansit imitatio, tandiu genus illud dicendi studiumque vixit. Posteaquam, extinctis his, omnis eorum memoria sensim obscurata est & evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remissiora genera viguerunt. 2. *de Orat. n. 94. 95.*

a Meminerimus versicoloreu il-

lam, qua Demetrius Phalereus dicebatur uti, vestem non bene ad forenssem pulverem facere. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

b Phalereus successit eis senibus adolescens, eruditissimus ille quidem horum omnium, sed non tam armis institutus quàm palæstra. Itaque delectabat magis Athenienses, quàm inflammabat. Processerat enim in solem & pulverem, non ut è militari tabernaculo, sed ut è Theophrasti, doctissimi hominis, umbraculis. Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneram, que reddidit : & suavis, sicut fuit, videri maluit, quàm gravis, sed suavitate ea quæ perfunderet ani-

K k k k ij

tentoit d'y laisser le souvenir agréable d'un discours coulant & harmonieux, sans vouloir, comme Périclès, y laisser aussi des éguillons perçans mêlés avec les attraits du plaisir.

Orat. n. 91.
96.

Il ne paroît pas par le portrait que le même Cicéron en fait dans un autre endroit, & par le jugement qu'il en porte, qu'il y eût encore rien dans son stile d'outré & d'excessif : puisqu'il dit ^a qu'on auroit pu l'estimer & l'approuver, si on ne l'avoit pas comparé avec la force & la majesté du stile noble & sublime. ^b Cependant il fut le premier qui fit dégénérer l'éloquence : & peut-être que les déclamations, dont l'usage fut introduit de son tems dans les écoles, si lui-même n'en fut pas l'inventeur, contribuèrent beaucoup à cette funeste décadence, comme il est certain qu'elles le firent aussi dans la suite chez les Romains.

Quintil. lib.
2. cap. 4

Mais les choses n'en demeurèrent pas dans cet état. ^c Quand l'éloquence sortie du Pirée, eut commencé à respirer un autre air que celui d'Athènes, elle perdit bientôt cette santé & cet embonpoint qu'elle y avoit toujours conservé : & gâtée par les manières étrangères, elle désapprit en quelque sorte à parler, & devint entièrement méconnoissable. C'est ainsi que par degrés, du beau & du parfait elle tomba dans le médiocre, & que du médiocre elle se précipita bientôt dans toutes sortes d'excès & de défauts.

J'ai déjà fait observer ailleurs, en parlant de Sénèque, que l'éloquence latine a eu le même sort.

Les mêmes raisons nous doivent peut-être faire craindre pour nous le même malheur : d'autant plus que ce

mos, non qua perfringeret; & tantum ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodum de Péricle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus esset auditus. *Brut. n. 37. 38.*

^a Et nisi coram erit comparatus ille fortior, per se hic, quem dico, probabitur. *Orat. n. 95.*

^b Primus inclinasse eloquentiam dicitur. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

^c Ut semel è Piræo eloquentia evecta est, omnes peragravit insulas, atque ita peregrinata torâ Asiâ est, ut se externis oblineret moribus : omnemque illam salubritatem Atticæ dictionis & quasi sanitatem perderet, ac loqui penè dedisceret. *Brut. n. 51.*

changement ne s'est introduit chez l'un & l'autre peuple que par le desir excessif qu'on a eu d'ajouter à l'éloquence plus d'ornement & de parure. Car je ne sai par quelle fatalité il est toujours arrivé que le bon goût, dès qu'il est parvenu à un certain point de maturité & de perfection, a presque aussitôt dégénéré, & par des déclinis imperceptibles, mais quelquefois assez prompts, est descendu du plus haut comble au plus bas degré. J'excepte pourtant la poésie grecque, qui depuis Homère jusqu'à Théocrite, & ses contemporains, c'est-à-dire, pendant six ou sept siècles, a toujours conservé en tout genre la même pureté & la même élégance.

Nous pouvons dire, pour la gloire de la nation, que depuis près d'un siècle le goût, par rapport aux belles lettres, a été exquis parmi nous, & qu'il l'est encore. Mais il est remarquable que ces illustres écrivains qui ont fait tant d'honneur à la France, & dont chacun en son genre peut être considéré comme original, se sont tous fait un devoir de regarder les anciens comme leurs maîtres, & que les ouvrages qui ont eu le plus de réputation parmi nous, & qui selon toutes les apparences passeront jusqu'à la postérité la plus reculée, sont tous marqués au coin de la bonne antiquité. Ce doit donc être là aussi notre règle, & nous devons craindre de nous écarter de la perfection à mesure que nous nous écarterons du goût des anciens.

Pour revenir à mon sujet, & finir cet article, le modèle le plus sûr que les jeunes gens destinés au Barreau puissent se proposer, est, comme je l'ai déjà dit, le stile de Démosthène, adouci & orné par celui de Cicéron; en sorte que les graces du dernier tempèrent l'austérité de l'autre, & que la précision & la vivacité de Démosthène corrigent la trop grande abondance & la manière d'écrire peut-être un peu trop lâche qu'on a reprochée à Cicéron. *Dial. de Orat.*
n. 18.

Une éloquence plus ornée, telle par exemple qu'est celle de M. Fléchier, ne convient point pour des plaidoiers. Je ne lis jamais le portrait que fait Cicéron d'un orateur de son tems nommé Callidius, sans y reconnoître

K k k k iij

presque en tout les principaux caractères de M. Fléchier ; & la réflexion qu'il y ajoute me paroît convenir extrêmement à la matière que je traite. ^a » Ce n'est point , dit-il ,
 » un orateur du commun , mais d'un mérite rare & singulier. Ses pensées sont nobles & exquisés , & il fait les
 » revêtir d'expressions fines & délicates. Il fait du discours
 » tout ce qu'il lui plaît : il fait lui donner telle forme qu'il
 » veut : jamais orateur n'en fut plus le maître que lui , &
 » ne le mania avec tant d'art. Rien de plus pur , rien de
 » plus coulant que son langage. Chaque mot est en son lieu ,
 » & comme artistement enchassé où il doit. Il n'en admet
 » point de dur , d'inusité , de bas , ou qui puisse déranger
 » le discours. La métaphore chez lui est fréquente , mais
 » si naturelle , qu'elle paroît n'avoir point usurpé la place
 » d'un autre mot , mais être entrée dans la sienne.
 » Tout cela est accompagné d'un nombre , d'une cadence
 » ce , qui a une merveilleuse variété , & ne montre aucune
 » affectation. Les plus belles figures y sont employées à
 » propos , & y jettent un grand éclat. L'ordre & le plan de
 » l'ouvrage sont pleins d'art & de justesse ; & par tout règne un stile doux , tranquille , & d'un goût exquis. En
 » un mot , si l'éloquence consistoit dans l'agrément , il

^a Sed de M. Callidio dicamus aliquid , qui non fuit orator unus è multis : potius inter multos propè singularis fuit : ita reconditas exquisitasque sententias mollis & pellucens vestiebat oratio. Nihil tam tenerum quàm illius comprehensio verborum : nihil tam flexibile : nihil quod magis ipsius arbitrio fingeretur , ut nullius oratoris æquè in potestate fuerit. Quæ primum ita pura erat , ut nihil liquidius : ita liberè fluebat , ut nusquam adhæresceret. Nullum nisi loco positum , & tanquam in vermiculato emblemate , ut ait Lucilius , structum verbum videres. Nec verò ullum aut durum , aut insolens , aut humile , aut in longius ductum. Ac non propria verba rerum , sed ple-

taque tralata : sic tamen ut ea , non irruisse in alienum locum , sed immigrasse in suum diceres. Nec verò hæc soluta , nec diffluentia , sed adstricta numeris , non apertè nec eodem modo semper , sed variè dissimulanterque conclusis. Erant autem & verborum & sententiarum lumina... quibus tanquam insignibus in ornatu distinguebatur omnis oratio... Accedebat ordo rerum plenus artis , totumque dicendi placidum & sanum genus. Quod si est optimum suaviter dicere , nihil est quod melius hoc quærendum putes. Sed , cum à nobis paulo antè dictum sit , tria videri esse quæ orator efficere deberet , ut doceret , ut delectaret , ut moveret : duo summè tenuit , ut & rem il-

» n'y auroit rien au dessus de cet orateur. Des trois parties qui la composent, il a les deux premières dans un souverain degré, je veux dire celles qui tendent à instruire & à plaire : mais la troisième qui est la plus importante, & qui consiste à toucher & à émouvoir les esprits, lui manque absolument.

On ne peut certainement ne pas faire un grand cas d'une éloquence de ce genre : mais de quel prix doit-elle paroître en comparaison du grand & du sublime qui fait le caractère de celle de Démosthène ? Cette dernière ressemble à ces beaux & magnifiques bâtimens, construits dans le goût de l'ancienne architecture, qui n'admettoit que des ornemens simples : dont le premier coup d'œil, & encore bien plus le plan, l'économie, & la distribution des parties, ont quelque chose de grand, de noble, & de majestueux, qui frappe & saisit les connoisseurs. L'autre pourroit être comparée à ces maisons bâties dans un goût d'élégance & de délicatesse, où l'art & l'opulence ont amassé tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus riche, où l'or & le marbre se montrent de toutes parts, & où les yeux ne sauroient tomber sur aucun endroit qui ne leur présente quelque chose de rare & d'exquis.

Il est un troisième genre d'éloquence, encore inférieur ce me semble au second, & qui pourroit insensiblement nous conduire à quelque chose de pis : c'est celui où régissent ces jeux d'esprit, ces pensées brillantes, ces espèces de pointes, qui deviennent assez à la mode. Elles sont soutenues dans quelques-uns de nos écrivains par la solidité des choses, par la force du raisonnement, par l'ordre & la suite du discours, & par une beauté de génie qui leur est naturelle. Mais comme ces dernières qualités sont rares, il est à craindre que leurs imitateurs ne prennent de leur stile que ce qu'il a de moins estimable : comme firent ceux de Sénèque, ^a qui n'ayant copié que ses

lustraret differendo, & animos eorum qui audirent demulceret voluptate. Aberat tertia illa laus qua permoveret atque incitaret animos, quam plurimum pollere diximus.

Brut. n. 274. 275. 276.

^a Amabant eum magis, quam imitabantur; tantumque ab illo defluebant, quantum ille ab antiquis descenderat. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

défauts, se trouvèrent autant au dessous de leur modèle, que Sénèque lui-même étoit au dessous des anciens.

Le Barreau a toujours été ennemi de ce stile éblouissant & plein d'une affectation vicieuse, & il l'est encore aujourd'hui plus que jamais. Les graves discours de ces judiciaires Magistrats qui chaque année, en prescrivant aux Avocats les règles de la vraie éloquence, leur en tracent en même tems de parfaits modèles, sont de fortes barrières contre le mauvais goût, & ne contribuent pas peu à perpétuer dans le Barreau cette heureuse tradition de bon goût, aussi bien que de bons sentimens, qui s'y conserve depuis si longtemps.

§. VI. *Courtes réflexions sur la manière de faire des Rapports.*

AVANT que de finir cet article, j'aurois encore à traiter une matière dont plusieurs des jeunes gens qui étudient auront un jour besoin d'être instruits : c'est de marquer le stile dont il convient de se servir en faisant un *Rapport*. Cette partie est d'un usage bien plus fréquent, & a beaucoup plus d'étendue que n'en a aujourd'hui l'éloquence du Barreau : puisqu'elle embrasse tous les emplois de la Robe, & qu'elle a lieu dans toutes les Cours souveraines ou subalternes, dans toutes les Compagnies, dans tous les Bureaux & toutes les Commissions. Le succès de ces sortes d'actions attire autant de gloire qu'aucun plaidoyer, & il est d'un aussi grand secours pour la défense de la justice & de l'innocence. Je ne puis traiter ici cette matière que très légèrement, & je ne ferai qu'en indiquer les principes sans les approfondir.

Je sais que chaque Compagnie, chaque Jurisdiction a ses usages particuliers pour la manière de rapporter les procès : mais le fond est le même pour toutes, & le stile qu'on y emploie doit par tout être le même. Il y a une sorte d'éloquence propre à ce genre de discours, qui consiste, si je ne me trompe, à parler avec clarté & avec élégance.

Le but que se propose un Rapporteur est d'instruire les
Juges

Juges ses confreres de l'affaire sur laquelle ils ont à prononcer avec lui. Il est chargé au nom de tous d'en faire l'examen. Il devient dans cette occasion , pour ainsi dire , l'œil de la Compagnie. Il lui prête & lui communique ses lumières & ses connoissances. Or , pour le faire avec succès , il faut que la distribution méthodique de la matière qu'il entreprend de traiter , & l'ordre qu'il mettra dans les faits & dans les preuves , y répandent une si grande netteté , que tous puissent sans peine & sans effort entendre l'affaire qu'on leur rapporte. Tout doit contribuer à cette clarté , les pensées , les expressions , les tours , & même la manière de prononcer , qui doit être distincte , tranquille , & sans agitation.

J'ai dit qu'à la netteté il falloit joindre quelque agrément , parce que souvent pour instruire il faut plaire. Les Juges sont hommes comme les autres , & quoique la vérité & la justice les intéressent par elles-mêmes , il est bon de les y attacher encore plus fortement par quelque attrait & quelque appas. Les affaires , obscures pour l'ordinaire & épineuses , causent de l'ennui & du dégoût , si celui qui fait le Rapport n'a soin de l'assaisonner d'un sel fin & délicat , qui sans chercher à paroître se fasse sentir , & qui par une certaine pointe d'agrément & de grace réveille & pique l'attention des auditeurs.

Les mouvemens , qui sont ailleurs la plus grande force de l'éloquence , sont ici absolument interdits. Le Rapporteur ne parle pas comme avocat , mais comme Juge. En cette qualité il tient quelque chose de la loi , qui tranquille & paisible se contente de montrer la règle & le devoir : & comme il lui est commandé d'être lui-même sans passions , il ne lui est pas permis non plus de songer à exciter celle des autres.

Cette manière de s'exprimer , qui n'est soutenue ni par le brillant des pensées & des expressions , ni par la hardiesse des figures , ni par le pathétique des mouvemens , mais qui a un air aisé , simple , naturel , est la seule qui convienne aux Rapports , & elle n'est pas si facile qu'on se l'imagine.

J'appliquerois volontiers à l'éloquence du Rapporteur

Tome I.

LIII

Brut. n. III.
 § 114

ce que dit Cicéron de celle de Scaurus ; laquelle n'étoit pas propre à la vivacité de la plaidoirie , mais convenoit extrêmement à la gravité d'un Sénateur , qui avoit plus de solidité & de dignité , que d'éclat & de pompe ; & où l'on remarquoit , avec une prudence consommée , un fond merveilleux de bonne foi , qui entraînoit la créance. Car ici la réputation d'un Juge fait partie de son éloquence , & l'idée qu'on a de sa probité donne beaucoup de poids & d'autorité à son discours. *In Scauri oratione , sapientis hominis & recti , gravitas summa & naturalis quædam inerat auctoritas : non ut causam , sed ut testimonium dicere putares , cum pro reo diceret. Hoc dicendi genus ad patrocinia mediocriter aptum videbatur ; ad senatoriam verò sententiam , cujus erat ille princeps , vel maxime : significabat enim non prudentiam solam , sed , quod maxime rem continebat , fidem.*

Ainsi l'on voit que pour réussir dans les *Rapports* , il faut s'attacher à bien étudier le premier genre d'éloquence , qui est le simple , en bien prendre le caractère & le goût , & s'en proposer les plus parfaits modèles : être très réservé & très sobre à faire usage du second genre , qui est l'orné & le tempéré ; n'en emprunter que quelques traits & quelques agrémens avec une sage circonspection , dans des occasions rares : mais s'interdire très sévèrement le troisième stile , qui est le sublime.

Ce que l'on pratique au Collège , en Rhétorique sur tout & en Philosophie , peut servir beaucoup aux jeunes gens pour les former à la manière de bien faire un *Rapport*. Après qu'on a expliqué une harangue de Cicéron , on les oblige d'en rendre compte , d'en exposer toutes les parties , d'en distinguer les différentes preuves , & d'en marquer le fort ou le foible. De même en philosophie on accoutume les écoliers , après qu'on a vu avec eux quelques traités , comme de Descartes ou du P. Malbranche , à en faire l'analyse ; à réduire des raisonnemens , souvent fort abstraits & fort étendus , à quelque chose de précis & de net ; à mettre les difficultés & les objections dans tout leur jour , & à y joindre les solutions qu'on en apporte. J'ai vu de jeunes Conseillers avouer

que de tous les exercices du Collège c'étoit celui qui leur avoit été le plus utile, & dont ils faisoient le plus d'usage en rapportant des procès.

ARTICLE SECONDE.

Par quels moiens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoierie.

DÉMOSTHÈNE & Cicéron étant parvenus à la perfection de l'éloquence, sont fort propres à indiquer aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir pour y arriver aussi. Je vais donc rapporter en abrégé ce que l'histoire nous apprend de leurs premières années, de leur éducation, des différens exercices par lesquels ils se sont préparés à la plaidoierie, & de ce qui a fait leur principal mérite, & établi leur réputation. Ainsi ces deux grands orateurs serviront en même tems de modèles & de guides aux jeunes gens. Je ne prétens pas néanmoins qu'ils doivent ou qu'ils puissent les imiter en tout : mais quand ils ne feroient que les suivre de loin, ils avanceroient beaucoup.

D É M O S T H È N E.

DÉMOSTHÈNE aiant perdu son pere dès l'âge de sept ans, & étant tombé entre les mains de tuteurs intéressés & avarés, qui ne songeoient qu'à profiter de son bien, ne fut pas élevé avec autant de soin que le demandoit un naturel aussi excellent que le sien : outre que la foiblesse de sa complexion & la délicatesse de sa santé, jointes à l'excessive tendresse d'une mere qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

*Plut. in vita
Demosth.*

Leur aiant un jour entendu parler d'une cause célèbre qui devoit se plaider, & qui faisoit beaucoup de bruit dans la ville, il les pressa vivement de vouloir le mener avec eux au Barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoierie. L'orateur, qui s'appelloit Callistrate, fut

écouté avec une grande attention , & aiant eu un succès extraordinaire , il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoyens illustres , qui s'empressoient à l'envi de lui témoigner leur contentement. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur , & encore plus du souverain pouvoir qu'à l'éloquence sur les esprits , dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui-même l'effet , & ne pouvant résister à ses charmes , il s'y livra entièrement dès ce jour , & renonça à toute autre étude & à tout autre plaisir.

L'école d'Isocrate , ^a d'où sortirent tant de grands orateurs , étoit pour lors à Athènes la plus renommée. Mais soit que la sordide avarice des tuteurs de Démosthène ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisoit paier fort * cher , soit que l'éloquence douce & paisible d'Isocrate ne fût point dès lors de son goût , il étudia sous Isée , ^b dont le caractère étoit la force & la véhémence. Il trouva pourtant le moyen d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enseignoit. Platon fut , à proprement parler , celui qui contribua le plus à former Démosthène : ^c & il est aisé de reconnoître dans les écrits du disciple le stile noble & sublime du maître.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs , qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès , il se hazarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible , la langue embarrassée , & une fort courte haleine : & cependant ses périodes étoient si longues , qu'il étoit souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire , & s'en retourna entièrement découragé , & résolu de renoncer pour toujours à un emploi dont il se croioit incapable. Un de ses auditeurs , qui au travers de ses défauts avoit aperçu en lui un excellent fonds de génie , & une élo-

* Dix mines
c'est-à-dire ,
cinq cents li-
vres.

^a Isocrates... cujus è ludo , tanquam ex equo Trojano , innumeri principes exierunt. 2. de Orat. n. 94.

^b Sermo promptus , & lingo torrentior. Juven.

^c Illud jusjurandum per casos in Marathone ac Salamine propugnatores Reip. satis manifestò docet præceptorem ejus Platonem fuisse. Quintil. lib. 12. cap. 10.

quence assez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par les vives remontrances qu'il lui fit, & par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baissée, & plein de confusion, un des plus excellens acteurs de ce tems, qui étoit son ami, nommé Satyrus, le rencontra; & ayant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point sans remède, & que tout n'étoit point si désespéré qu'il le croioit. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle: ce qu'il fit sur le champ. Satyrus les ayant répétés après lui, leur donna toute une autre grace par le ton, le geste, & la vivacité avec lesquels il les prononça, en sorte que Démétrius lui-même les trouva tout différens. Il sentit bien ce qui lui manquoit, & il s'appliqua à l'acquiescer.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avoit fait connoître le prix, paroissent presque inévitables, & font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. Il bégayoit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit: & il avoit l'haleine si courte, qu'il ne pouvoit suffire à prononcer une période entière sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, & prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix sans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort

a Orator imitetur illum, cui sine dubio summa vis dicendi conceditur, Atheniensem Demosthenem, in quo tantum studium fuisse tantisque labor dicitur, ut primum impedimenta naturæ diligentia industriaque superaret: cumque ita balbus esset, ut ejus ipsius artis, cui studeret, primam literam non posset dicere, perfecit. meditando ut

nemo planius eo locutus putaretur. Deinde cum spiritus ejus esset angustior, tantum continenda animæ in dicendo est affectus, ut una continuatione verborum (id quod scripta ejus declarant) binæ ei contentiones vocis & remissiones continerentur. Quid etiam (ut memorie proditum est) conjectis in os calculis, summa voce versus multos

L l l l iij.

roides & fort escarpés : en sorte que dans la suite nulle lettre ne l'arrêta , & que les plus longues périodes n'épuisoient plus son haleine. Il fit plus. ^a Il alloit sur le bord de la mer , & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités , il y prononçoit des harangues pour s'appriivoiser par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple , & aux cris tumultueux des assemblées. Il avoit chez lui un grand miroir , qui étoit son maître pour l'action , & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Il fut bien païé de toutes ses peines , puisqu'il fut par ce moien qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller.

Son application à l'étude n'étoit pas moindre pour tout le reste. Pour être plus éloigné du bruit & moins sujet aux distractions , il se fit faire un cabinet souterrain , qui subsistoit encore du tems de Plutarque , où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers , se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'étoit là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces harangues admirables , dont ses envieux disoient qu'elles sentoient l'huile , pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de soin. On voit bien , répliquoit-il , que les vôtres ne vous ont pas tant coûté de peines. Il se levait extrêmement matin , & ^b il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre , par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide , pour se rendre son stile plus familier.

uno spiritu pronuntiare consuebat : neque id consistens in loco , sed inambulans atque ad sensu ingrediens arduo. 1. *de Orat.* n. 260. 261.

^a Propter quæ idem ille tantus amator secreti Demosthenes , in littore , in quod se maximo cum sono fluctus illideret , meditando con-

suecebat concionum fremitus non expavescere. *Quintil. lib. 10. cap. 3.*

^b Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ ? qui dolere se aiebat , si quando opificum antelucana victus esset industria. 4. *Tuscul. quasi. n. 44.*

CICÉRON.

CICÉRON apporta en naissant un excellent naturel, & rien ne lui manqua du côté de l'éducation : en quoi il fut plus heureux que Démosthène. Son pere en prit un soin particulier, & n'épargna rien pour cultiver son esprit. Il paroît que le célèbre Crassus, dont il parle si souvent dans ses ouvrages, voulut bien lui-même régler le plan de ses études, & qu'il lui donna des maîtres capables d'entrer dans ses vûes.^a Ce fut le poëte Archias qui jeta dans son esprit encore tendre les premières semences du goût pour la belle littérature, comme Cicéron lui-même nous l'apprend dans l'éloquent discours qu'il fit pour la défense de son maître.

Jamais enfant n'eut plus d'ardeur pour l'étude que celui-ci. Il n'y avoit alors que des Grecs qui enseignassent la jeunesse : & ils le faisoient dans leur langue, ce qui est digne de remarque. Plotius fut le premier qui changea cette coutume, & qui fit ses leçons en latin. Il étoit de Gaule.^b Son école devint fort célèbre. On y courut de toutes parts, & ceux qui avoient le plus de goût approuvoient fort sa manière. Cicéron brûloit du desir d'entendre un tel maître : mais ceux qui présidoient à son éducation, & qui régloient ses études, ne le jugèrent pas à propos. C'est que cette manière d'enseigner, inouïe & inusitée jusques-là, parut aux Magistrats une nouveauté dangereuse ; & les Censeurs, dont Crassus étoit l'un, firent un décret pour l'interdire, sans en apporter d'autre raison sinon que cette coutume étoit contraire à l'usage

^a Quoad longissimè potest mens mea respicere spatium præteriti temporis, & pueritiæ memoriæ recordari ultimam, inde usque repetens, hunc video mihi principem & ad suscipiendam & ad ingrediendam rationem horum studiorum extitisse. *Orat. pro Arch. n. 1.*

^b Equidem memoria teneo, pueris nobis primum latinè docere co-

piisse Lucium Plotium quemdam : ad quem cum feret concursus, quoddam studiosissimum, quisque apud eum exercetur, dolebam mihi idem non licere. Continebar autem doctissimorum hominum auctoritate, qui existimabant græcis exercitationibus ali melius ingenia posse. *Epist. Cic. apud Suet. de claris Rhetoribus.*

3. de Orat.
n. 23-25.

établi par les ancêtres. Crassus dans le troisième livre de l'Orateur, ou plutôt Cicéron sous son nom, tâche de justifier du mieux qu'il peut ce décret, qui avoit fort blessé les personnes sensées, & il laisse entrevoir que ce n'étoit pas tant la nouvelle méthode en elle-même qui avoit été condamnée, que la manière dont les maîtres s'y prenoient. En effet cette méthode prit enfin le dessus, & l'on en reconnut l'utilité & les avantages, comme nous l'apprenons de Suetone, qui nous a conservé & la lettre où Cicéron parle de Plotius, & le décret des Censeurs, aussi bien que l'arrêt du Sénat.

Plot. in virg.
Cicor.

Cicéron cependant faisoit de grands progrès sous ses maîtres. Aussi avoit-il un génie tel que Platon le desire, avide d'apprendre, propre pour toutes les sciences, & qui embrassoit tout. La poésie fut une de ses premières passions, & l'on dit qu'il y réussissoit assez. Dès les premières années il se distingua parmi ceux de son âge d'une manière si marquée, que les parens de ceux qui étudioient avec lui, sur le récit merveilleux qu'on leur faisoit du génie extraordinaire de cet enfant, venoient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, & s'en retournoient charmés de ce qu'ils avoient vu & entendu. Il falloit que ce rare mérite fût accompagné de beaucoup de modestie, puisque ses compagnons étoient les premiers à le faire valoir, & qu'ils lui rendoient des honneurs qui allèrent jusqu'à exciter la jalousie de quelques-uns des parens.

A l'âge de seize ans, qui étoit le tems où l'on faisoit prendre aux jeunes gens la robe virile, les études de Cicéron devinrent plus sérieuses. C'étoit alors la coutume à Rome qu'à l'âge dont nous parlons, le pere ou le plus proche parent de celui qu'on destinoit à la plaidoierie, allât le présenter à quelqu'un des plus célèbres orateurs

a Paulatim & ipsa utilis honestaque apparuit : multique eam prœdii causa & gloriæ appetiverunt. Sueton. Ibid.

b Ergo apud majores nostros juvenis ille, qui foro & eloquentiæ

parabatur, imbutus jam domestica disciplina, refertus honestis studiis, deducebatur à patre, vel à propinquis, ad eum oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc sectari, hunc prosequi, hujus om-
du

du tems , & le mît sous sa protection. Le jeune homme après cela s'attachoit à lui d'une manière particulière, alloit régulièrement l'entendre quand il plaïdoit , le consultoit sur ses études , & ne faisoit rien sans prendre ses avis. Accoutumé ainsi de bonne heure à respirer l'air du Barreau , qui est la meilleure école pour un jeune avocat ; devenu le disciple des plus grands maîtres , & formé sur les plus parfaits modèles , il étoit bientôt en état de les imiter.

^a Cicéron nous apprend lui-même qu'il suivit cette route , & qu'il se rendit l'auditeur assidu de ce qu'il y avoit à Rome de plus habiles avocats. Il donnoit dès lors chaque jour un tems considérable à la lecture & à la composition : & il y a bien de l'apparence que ce qu'il fait dire à Crassus dans ses livres de l'Orateur , étoit ce qu'il avoit lui-même pratiqué dans sa jeunesse , savoir de traduire en latin les plus belles harangues des orateurs grecs , afin de mieux prendre leur stile & leur génie.

*1. de Orat.
n. 155.*

Il ne se renferma pas dans la seule étude de l'éloquence. Celle du droit lui parut une des plus nécessaires , & il y donna une singulière application. Il apprit aussi à fond la philosophie dans toutes ses parties , ^b & il témoigne en plusieurs endroits de ses ouvrages , que cette étude lui servit infiniment plus pour devenir orateur , que celle de la rhétorique. Il eut pour maîtres en ce genre tout ce qu'il y avoit alors de plus savans hommes.

Brut. n. 306.

*Brut. n. 306.
& 309.*

Cicéron ne commença à plaider , qu'à l'âge environ de vingt-six ans. Les troubles de la République l'avoient empêché de le faire plutôt. ^c Ses premiers essais furent des coups de maître , & ils lui acquirent d'abord une réputation qui égala presque celle des plus anciens Avocats.

nibus dictionibus interesse... Atque hercule sub ejusmodi præceptionibus juvenis ille de quo loquimur , oratorum discipulus , fori auditor , sectator judiciorum , eruditus & assuefactus alienis experimentis... solus statim & unus cuicumque causæ par erat. *Dial. de Orat. n. 34.*

^a Reliquos frequenter audiens æcerrimo studio tenebar , quotidie-

Tome I.

que & scribens , & legens , & commentans , oratoris tantum exercitationibus contentus non eram. *Brut. n. 305.*

^b Ego fateor , me oratorem , si modo sim , aut etiam quicumque sim , non ex rhetorum officinis , sed ex Academiæ spatiis extitisse. *Orat. n. 12.*

^c Prima causa publica pro Sexto

M m m m

Son plaidoyer pour Roscius d'Amérie, & sur-tout l'endroit de ce discours qui regarde le supplice des parricides, eut un succès extraordinaire, & lui attira de grands applaudissemens : d'autant plus que personne n'avoit osé se charger de cette affaire à cause du crédit énorme de Chrysogonus affranchi du Dictateur Sylla, qui étoit alors tout puissant dans la République.

^a Cette joie si sensible d'une réputation naissante fut troublée par l'inquiétude que lui causa sa santé. Il étoit d'une complexion fort délicate. Le travail du Barreau joint à la manière d'écrire & de prononcer fort vive & fort véhémence, fit craindre qu'il n'y succombât : & tous ses amis, aussi bien que les médecins, le condannoient au silence & à la retraite. C'eût été pour lui une espèce de mort, que de renoncer absolument à la douce espérance d'une gloire aussi flatteuse que celle que lui offroit le Barreau. Il crut qu'il suffiroit de modérer un peu la véhémence de son stile & de sa prononciation, & qu'un voyage pourroit rétablir sa santé. Il partit donc pour l'Asie. Quelques-uns ont cru qu'une raison de politique rendit cette absence nécessaire, pour éviter les suites du ressentiment de Chrysogonus.

Brut. n. 315.

Il passa par Athènes, & s'y arrêta plus de six mois. Plein d'ardeur comme il étoit pour l'étude, on juge aisément à quoi il employa ce tems dans une ville, qui étoit encore alors regardée comme le siège & le domicile de

Roscio dicta, tantum commendationis habuit, ut non ulla esset, quæ non nostro digna patrocinio videretur. *Brut. n. 312.*

Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum? *Orat. n. 107.*

^a Erat eo tempore in nobis summa gracilitas & infirmitas corporis; procerum & tenue collum: qui habitus & quæ figura non procul abesse putatur à vitæ periculo, si accedit labor, & laterum magna contentio. Eoque magis hoc eos, quibus eram carus, commovebat, quod

omnia sine remissione, sine varietate, vi summa vocis, & totius corporis contentione dicebam. Itaque cum me & amici & medici hortarentur, ut causas agere desisterem: quodvis potius periculum mihi adendum, quam à sperata dicendi gloria discedendum putavi. Sed cum censerem remissione & moderatione vocis, & commutato genere dicendi, me & periculum vitare posse, & temperatius dicere; eâ causa mihi in Asiam proficiscendi fuit. *Brut. n. 313. 314.*

la plus fine littérature, & de la plus solide philosophie. D'Athènes il alla en Asie, où il consulta avec soin tout ce qu'il y rencontra d'habiles professeurs d'éloquence. Et non content des précieuses richesses qu'il y avoit amassées, il passa à Rhodes, pour y entendre le célèbre Molon. Déjà fort renommé parmi les Avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ses leçons, & de devenir une seconde fois son disciple. ^a Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cet habile maître le remaniant de nouveau, pour ainsi dire, réforma dans son stile ce qui y restoit de vicieux, & vint à bout d'en retrancher cette abondance & cette superfluité excessive, qui semblable à un fleuve qui se déborde ne connoissoit ni borne ni mesure.

*Brut. n. 315.
d. 316.*

^b Après deux années d'absence Cicéron revint à Rome, non seulement plus formé qu'auparavant, mais presque entièrement changé. Il avoit pris un ton de voix plus doux : son stile étoit devenu plus châtié & moins étendu : son corps même s'étoit fortifié. ^c Il y trouva deux orateurs, qui s'y étoient fait une grande réputation, & qu'il auroit fort désiré d'égaliser, savoir Cotta & Hortensius : mais le dernier sur tout, qui étoit à peu près de son âge, & dont la manière d'écrire avoit plus de rapport à la sienne. Ce n'est pas une curiosité inutile aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, de voir ces deux grands orateurs en venir aux prises comme deux athlètes, & poussés par une noble émulation se disputer l'un à l'autre la victoire pendant un grand nombre d'années.

^a Is (Molo) dedit operam, si modo id consequi poterit, ut nimis redundantes nos & superfluentes juvenili quadam dicendi impunitate & licentia reprimeret, & quasi extraripas diffuentes coerceret. *Brut. n. 316.*

M. Tullius, cum jam clarum mississet inter patronos qui tum erant nomen. Apollonio Moloni, quem Romæ quoque audierat, Rhodi se rursus formandum ac velut recondendum dedit. *Quintil. lib. 12. cap. 6.*

^b Ita recepi me biennio post, non modo exercitior, sed prope mutatus. Nam & contentio nimia vocis reciderat, & quasi defertuerat oratio, lateribusque vires & corporis mediocritas habitus accesserat. *Brut. n. 316.*

^c Duo tum excellebant oratores, qui me imitandi cupiditate incitarent, Cotta & Hortensius... Cum Hortensio mihi magis arbitrabar rem esse; quod & dicendi ardorem propior, & ætate conjunctior. *Brut. n. 317.*

M m m m ij

Je rapporterai ici une partie de ce que Cicéron en dit.

^a RIEN de ce qui fait les grands orateurs ne manquoit à Hortensius ; ni du côté de la nature , ni du côté de l'étude. Il avoit un génie vif , une ardeur inconcevable pour le travail , une assez grande étendue de science , une mémoire prodigieuse , & une manière de prononcer si accomplie , que les plus fameux acteurs du tems alloient exprès l'entendre pour se former par son exemple au geste & à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le Barreau , & s'y fit un grand nom.

^b Mais après son consulat , n'ayant plus rien qui piquât son ambition , & desirant mener une vie , comme il le pensoit , plus heureuse , ou au moins plus douce , dans l'abondance des grands biens qu'il avoit amassés , il commença à se négliger , & il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avoit toujours eue pour le travail dès sa plus tendre jeunesse. La première , la seconde , la troisième année apportèrent dans sa manière de plaider quelque changement , mais presque encore imperceptible , & dont les seuls connoisseurs pouvoient s'apercevoir : comme il arrive à des tableaux dont le vif éclat diminue & s'amortit insensiblement. Ce déchet alla toujours en augmentant à mesure qu'il avançoit en âge ; & son feu & sa vivacité l'abandonnant , il devenoit tous les jours de plus en plus méconnoissable.

^c Cicéron cependant redoublant ses efforts avançoit à grands pas , & tâchoit d'atteindre , & même , s'il se pouvoit , de devancer son rival dans cette noble carrière de

^a Nihil isti , neque à natura , neque à doctrina defuit... Erat ingenio peracri , & studio flagranti , & doctrina eximia & memoria singulari. 3. de Orat. n. 229. 230.

^b Post consulatum... summum illud suum studium remisit , quo à puero fuerat incensus : atque in omnium rerum abundantia voluit beatius , ut ipse putabat , remissius certè vivere. Primus , & secundus annus , & tertius tantum quasi de picturæ veteris colore detraxerat ,

quantum non quivis unus ex populo , sed existimator doctus & intelligens possèt cognoscere. Longius autem procedens , & in ceteris eloquentiæ partibus , tum maxime in celeritate & continuatione verborum adharescens , sui dissimilior videbatur fieri quotidie. Brut. n. 320.

^c Nos autem non desistebamus , cum omni genere exercitationis , tum maxime stilo , nostrum illud quod erat augere , quantumcumque

la gloire , où il est permis aux avocats de disputer la palme à leurs meilleurs amis. Un nouveau genre d'éloquence , également plein d'agrément & de force , qu'il introduisit dans le Barreau , attiroit sur lui les yeux , & le rendoit l'objet de l'admiration publique. Il en fait lui-même un excellent portrait , mais d'une manière fine & délicate , en marquant ce qui manquoit aux autres , & laissant par là entrevoir ce qu'on admiroit en lui. Je rapporterai l'endroit entier , parce que les jeunes gens y pourront voir toutes les parties qui forment un grand orateur.

» ^a Il n'y avoit alors personne , dit-il , qui eût fait une
 » étude particulière des belles lettres , sans lesquelles il n'y
 » a point de parfaite éloquence : personne qui eût étudié
 » à fond la philosophie , qui seule enseigne en même tems
 » à bien vivre & à bien parler : personne qui eût appris
 » le droit civil , connoissance absolument nécessaire à l'o-
 » rateur pour le mettre en état de bien plaider les cau-
 » ses particulières , & de juger sainement des affaires :
 » personne qui possédât bien l'histoire Romaine , ni qui
 » fût en faire usage dans ses plaidoirs : personne qui ,
 » après avoir pressé vivement son adversaire par la force
 » & la subtilité des argumens , pût égaier l'esprit des Ju-
 » ges & comme les dérider par des railleries placées à
 » propos : personne qui connût l'art de tirer une affaire
 » des circonstances particulières de la cause à une que-
 » stion commune & générale : personne qui par de sages

erat... Nam cum propter assiduitatem in causis & industriam , tum propter exquisitius & minimè vulgare orationis genus , animos hominum ad me dicendi novitate converteram. n. 321.

a Nihil de me dicam ; dicam de ceteris , quorum nemo erat qui videretur exquisitiùs quàm vulgus hominum studuisse literis , quibus fons perfectæ eloquentiæ continetur : nemo , qui philosophiam complexus esset , matrem omnium bonè factorum bonèque dictorum : nemo , qui jus civile didicisset , rem

ad privatas causas , & ad oratoris prudentiam , maximè necessariam : nemo , qui memoriam rerum Romanarum teneret , ex qua , si quando opus esset , ab inferis locupletissimos testes excitaret : nemo , qui breviter argutèque incluso adversario , laxaret judicum animos , atque à severitate paulisper ad hilaritatem risumque traduceret : nemo , qui dilatare posset , atque à propria ac definita disputatione hominis ac temporis ad communem questionem universi generis orationem traduceret : nemo , qui delectandi gratiâ

M m m m iij

» digressions pût quelquefois sortir de son sujet , pour jet-
 » ter de ~~l'~~agrément dans sa plaidoierie : personne enfin
 » qui sût porter les Juges tantôt à la colere , tantôt à la
 » compassion , & leur inspirer tels sentimens qu'il lui plai-
 » roit , en quoi pourtant consiste le principal mérite de
 » l'orateur.

a Le grand succès de Cicéron réveilla Hortensius de son assoupissement , surtout quand il le vit arrivé au Consulat , craignant sans doute que celui qui l'avoit égalé pour les dignités , ne le surpassât par le mérite. Ils plaiderent encore ensemble pendant douze ans , vivans dans une grande union , pleins d'estime l'un pour l'autre , & chacun mettant son collègue beaucoup au dessus de lui-même. Mais le public donna sans balancer la préférence à Cicéron.

b Celui-ci nous apprend pourquoi Hortensius fut plus goûté dans sa jeunesse , que dans un âge plus avancé. Il avoit donné dans un genre d'éloquence ornée & fleurie , où régnoit une heureuse richesse d'expressions ; une grande beauté & délicatesse de pensées , souvent néanmoins plus brillantes que solides ; une exactitude , une justesse , une élégance de composition non communes. Ses discours , travaillés ainsi avec un soin & un art infini , & soutenus

digredi parumper à causa : nemo , qui ad iracundiam magnopere judicem , nemo , qui ad fletum posset adducere : nemo , qui animum ejus , (quod unum est oratoris maxime proprium) quocumque res postularet , impelleret. *Brut. n. 322.*

a Itaque , cum jam penè evanuisset Hortensius , & ego consul factus essem , revocare se ad industriam cepit : ne , cum pares honore essemus , aliqua re superior videret. Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis , cum ego mihi illum , sibi me ille anteferreret , conjunctissime versati sumus. *Brut. n. 323.*

b Si querimus cur adolescens magis floruerit dicendo , quam se-

nior , Hortensius : causas reperimus verissimas duas. Primum , quod genus erat orationis Asiaticum , adolescentiæ magis concessum , quam senectuti... Itaque Hortensius hoc genere florens , clamores faciebat adolescens.... (Erat in verborum splendore elegans , compositione aptus , facultate copiosus... Vox canora & suavis : motus & gestus etiam plus artis habebat quam erat oratori satis.) Habebat illud studium crebrarum venustarumque sententiarum : in quibus erant quædam magis venustæ dulcesque sententiæ , quam aut necessaria , aut interdum utiles. Et erat oratio cum incitata & vibrans , tum etiam accurata & polita... Etsi genus illud

par un beau son de voix , un geste très agréable , & une déclamation parfaite , plurent extrêmement dans un jeune homme , & enlevèrent d'abord tous les suffrages. Mais dans la suite , comme le poids des charges par où il avoit passé , & la maturité de l'âge demandoient quelque chose de plus grave & de plus sérieux , cette éloquence enjouée ne fut plus de saison. C'étoit toujours le même orateur , & le même stile , mais non le même succès. D'ailleurs , comme son ardeur pour le travail s'étoit beaucoup ralentie , & qu'il ne se donnoit plus la même peine qu'autrefois pour composer , les pensées qui jusques-là avoient fait briller son discours , n'ayant plus leur ancienne parure , mais paroissant sous un air négligé , perdirent presque tout leur éclat , & firent perdre aussi à l'orateur une grande partie de sa réputation.

Réflexions sur ce qui vient d'être dit.

LE SIMPLE récit que je viens de faire de la conduite qu'ont tenu les plus grands orateurs de l'antiquité , montre assez aux jeunes gens qui se destinent au Barreau , la route qu'ils doivent suivre , s'ils veulent arriver au même but.

1. Avant tout , ils doivent se former une grande idée de l'emploi qu'ils embrassent. Car , quoiqu'il ne conduise plus aux premières places de l'Etat , comme cela étoit autrefois ordinaire à Athènes & à Rome , quelle considération n'attire-t il point encore à ceux qui s'y distinguent soit pour la plaiderie , soit pour la consultation ? Y a-t-il rien de plus flatteur pour un simple particulier que

dicendi auctoritatis habebat parum, tamen aptum esse ætati videbatur. Et certe, quoddam ingenii quædam forma lucebat... summam hominum admirationem excitabat. Sed cum jam honores, & illa senior auctoritas gravius quiddam requireret, remanebat idem, nec decebat idem.

Quodque exercitationem studiumque dimiserat, quod in eo fuerat acerrimum, concinnitas illa crebrisque sententiarum præstina manebat, sed ea vestitu illo orationis, quo consueverat, ornata non erat. Brut. n. 325. 326. 327. & 330.

a Quid est præclarior, quam honoribus & reip. muneribus perfuntur senem, posse suo jure dicere idem, quod apud Ennium dicat ille Pythius

de voir sa maison fréquentée par les personnes les plus qualifiées, & par les Princes mêmes : qui tous dans leurs doutes & dans leurs besoins viennent à lui comme à un oracle faire hommage à sa science & à ses rares talents, & reconnoître en lui une supériorité de lumières & de prudence que toutes les richesses & toute la grandeur ne peuvent donner ? Est il un plus beau spectacle que de voir un nombreux auditoire attentif, immobile, & comme suspendu à la bouche d'un avocat, qui sait manier avec tant d'habileté la parole, commune ce semble à tous, qu'il charme & enlève les esprits, & s'en rend absolument le maître ? Mais indépendamment de cette gloire, qui par soi-même pourroit être un motif assez frivole, quelle solide joie pour un homme de bien de penser qu'il a reçu de Dieu un talent qui le rend l'asyle des malheureux, le protecteur de la justice, & qui le met en état de défendre les biens, la vie, & l'honneur de ses freres !

2. Une suite naturelle de cette première réflexion, est de se bien préparer à un emploi si important, & de suivre, au moins de loin, le zèle & l'ardeur infatigable de Démosthène & de Cicéron. Je sais que le fonds de génie est la première qualité & la plus nécessaire pour un avocat : mais je sais aussi que le travail peut beaucoup. Il est comme une seconde nature ; & s'il ne donne pas l'esprit à qui en manque tout-à-fait, au moins il le redresse, il le

Apollo, se cum esse, UNDE sibi, si non POPULI ET REGES, at omnes sui
cives CONSILIUM EXPETANT,

SUARUM RERUM INCERTI : QUOS EGO MEA OPE EX

INCERTIS CERTOS, COMPOTESQUE CONSILI

DIMITTO, UT NE RES TEMERE TRACTENT TURBIDAS.

Est enim sine dubio domus jurisconsulti totius oraculum civitatis. 1. de
Orat. n. 166-200.

Ulla ne tanta ingentium opum ac magnæ potentiz voluptas, quam spectare homines veteres & senes, & totius urbis gratia subnixos, in summa omnium rerum abundantia consistentes id quod optimum sit se non habere. Dial. de Orat. n. 6.

a Cum ad inveniendum in dicendo tria sint, acumen, ratio, diligentia : non possum equidem non ingenio primas concedere : sed tamen ipsum ingenium diligentia

etiam ex tarditate incitat... Hæc præcipue colenda est nobis : hæc semper adhibenda : hæc nihil est quod non assequatur... Reliqua sunt in cura, attentione animi, cogitatione,

polit, il l'augmente, il le fait valoir : & ce n'est point sans raison que Cicéron insiste extrêmement sur cet article, & déclare qu'en matière d'éloquence tout dépend du soin, du travail, de l'application, de la vigilance de l'orateur.

3. La connoissance des loix, des différentes coutumes, de la jurisprudence ancienne & nouvelle, est proprement la science de l'avocat. Prétendre être en état de plaider sans ce secours, c'est vouloir élever un édifice sans avoir posé de fondement.

4. C'est le talent de la parole qui fait l'orateur. Elle est comme l'instrument commun qui le met en état de faire usage de tout le reste. Il me semble qu'on ne s'y applique point assez. Soit paresse, soit confiance en soi-même, on croit que pour y exceller il suffit d'avoir de l'esprit. Cicéron ne pensoit pas ainsi. Ce qu'il fit pour s'y rendre habile nous paroitroit incroyable, si lui-même ne l'attestoit en plusieurs endroits. Il doit être en cela, comme en toute autre chose, le modèle des jeunes gens. Puiser la rhétorique dans les sources mêmes, consulter d'habiles maîtres, lire avec grand soin les anciens & les modernes, s'exercer beaucoup dans la composition & dans la traduction, & faire une étude particulière de sa langue : tels furent les exercices que Cicéron crut nécessaires pour devenir habile orateur.

5. Mais ce qui est le plus négligé, est l'action, la prononciation : & cependant c'est ce qui contribue davantage au succès de la parole. ^a Cette éloquence extérieure, comme l'appelle Cicéron, qui est à la portée de tous les auditeurs parce qu'elle ne parle qu'aux sens, a quelque chose de si séduisant & de si capable d'éblouir, que souvent elle tient lieu de tout autre mérite, & met un avocat médiocre au-dessus des plus habiles. ^b Tout le monde fait la fameuse réponse de Démosthène sur la qualité qu'il ju-

tionem, vigilantiam, assiduitatem, laborem : complectar uno verbo, quo sæpe jam usi sumus, diligentiam ; quam unam virtutem omnes virtutes reliquæ continentur. 2. de Orat. n. 147. 148. 150.

^a Est actio quasi corporis quædam

eloquentia. Nam & infantes, actionis dignitate, eloquentiæ sæpe fructum tulerunt : & disertis, deformitate agendi, multi infantes putati sunt. Orat. n. 55. 56.

^b Actio in dicendo una dominatur. Sine hac summus orator esse in

Tome I.

N n n n

geoit plus nécessaire à l'orateur , dont le défaut pouvoit moins se couvrir ; & qui étoit plus capable de couvrir les autres. Aussi fit-il des efforts incroyables pour y réussir. Cicéron l'imita en cela comme dans le reste : & il s'y trouva en quelque sorte forcé par le desir d'atteindre son rival Hortensius , qui excelloit de ce côté. L'exemple de l'un & de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes avocats.

6. Il manque aussi , ce me semble , à plusieurs avocats une certaine fleur de belles lettres & d'érudition , qui orne néanmoins & enrichit infiniment l'esprit , & qui répand dans la composition une finesse , une délicatesse , & des graces qui ne se puissent point ailleurs. La lecture des anciens auteurs , & surtout des Grecs , est trop négligée. Combien Cicéron les avoit-il étudiés ! Orateurs , poètes , historiens , philosophes , tout lui étoit connu , tout lui servoit , & les derniers encore plus que les autres. Les jeunes avocats devroient ne se livrer pas de si bonne heure à la plaidoierie , & prendre dans les premières années du tems pour amasser ce fonds si nécessaire & si précieux de connoissances , auquel on ne revient point dans la suite. J'avoue que l'usage du Barreau est le meilleur maître pour eux , & le plus capable de les former : mais il ne doit pas consister d'abord à plaider souvent. On y entend assiduellement les grands orateurs , on étudie leur génie , on observe leurs manières , on est attentif au jugement qu'en portent les connoisseurs , & l'on tâche ainsi de profiter également & de leurs perfections & de leurs défauts.

7. Quel est l'âge propre à entrer au Barreau , & à y exercer la plaidoierie ? C'est sur quoi l'on ne peut point établir de règle fixe , & le conseil que donne Quintilien sur ce sujet , est tout-à-fait sage. »^a Il faut , dit-il , garder » un certain tempérament , & tenir un certain milieu , » en sorte qu'un jeune homme n'aille pas s'exposer au grand

numero nullo potest : mediocris ,
hac instructus , summos sæpe supe-
rare. Huic primas dedisse Demo-
sthenes dicitur , cùm rogaretur quid
in dicendo esset primum : huic se-

cundas , huic tertias. 3. de Orat. n.
213.

a Modus mihi videtur quidam
tenendus , ut neque præproperè di-
stringatur immatura frons , & quic-

» jour avant que d'être capable de le soutenir , ni faire
 » montre de ses études lorsqu'elles sont encore , pour ainsi
 » dire , toutes crues. Car par là il s'accoutume à mépri-
 » ser le travail : l'impudence s'enracine en lui : & , ce qui
 » est un grand mal , la confiance & la hardiesse devan-
 » cent les forces. Il ne faut pas aussi , d'un autre côté ,
 » qu'il diffère son apprentissage à un âge trop avancé :
 » car la timidité augmente tous les jours , & à mesure
 » qu'on diffère , on sent plus de peine à se hasarder de
 » parler en public. Ainsi à force de délibérer s'il est tems
 » de commencer , il se trouve qu'il n'en est plus tems.

8. Il seroit fort à souhaiter que la coutume observée
 autrefois parmi les Romains , eût lieu parmi nous ; & que
 la maison des anciens avocats devînt comme l'école de
 la jeunesse destinée au même emploi. Quoi en effet de plus
 digne d'un grand orateur , que de terminer la glorieuse
 carrière du Barreau par une si utile & si honorable fonction ?
 On verra , dit Quintilien , une troupe de jeunes gens
 studieux fréquenter sa maison , & le venir consulter com-
 me un oracle sur la vraie manière de bien parler. Il les
 formera , comme s'il étoit le pere de l'éloquence : & sem-
 blable à un vieux pilote instruit par une longue experien-
 ce , les voyant prêts à sortir du port , il leur marquera la
 route qu'ils doivent tenir , & les écueils qu'ils doivent
 éviter.

quid est illud adhuc acerbum pro-
 feratur. Nam inde & contemptus
 operis innascitur , & fundamenta
 jaciuntur impudentiæ , & (quod est
 ubique perniciosissimum) prævenit
 vires fiducia. Nec rursus differen-
 dum est tyrocinium in senectutem.
 Nam quotidie metus crescit , ma-
 jusque sit semper quod ausuri su-
 mus : & , dum deliberamus quan-
 do incipiendum sit , incipere jam

ferum est. *Quintil. lib. 12. cap. 6.*

a Frequentabunt ejus domum op-
 timi juvenes more veterum , & ve-
 ram dicendi viam velut ex oraculo
 petent. Hos ille formabit quasi elo-
 quentiæ parens , & , ut vetus guber-
 nator , littora , & portus , & quæ
 tempestatum signa , quid secundis
 flatibus , quid adversis ratis poscat ,
 docebit. *Quintil. lib. 12. c. 11.*

ARTICLE TROISIÈME.

Des mœurs de l'Avocat.

J'AI CRU ne devoir pas terminer ce petit traité qui regarde l'éloquence du Barreau, sans dire aussi quelque chose des mœurs de l'avocat, & des principales qualités qui lui conviennent. Les jeunes gens trouveront cette matière traitée avec toute l'étendue qu'elle mérite dans le douzième livre des Institutions de Quintilien, qui est la partie de son ouvrage la plus travaillée & la plus utile.

I. *Probité.*

Cicéron & Quintilien établissent en plusieurs endroits de leurs ouvrages comme un principe incontestable, que l'éloquence ne doit point être séparée de la probité, que le talent de bien parler suppose & exige celui de bien vivre, & que pour être orateur il faut être homme de bien, conformément à la définition qu'en donnoit Caton : *Ora- tor vir bonus dicendi peritus.* ^a Sans cela, dit Quintilien, l'éloquence qui est le plus beau don que la nature ait fait à l'homme, & par où elle l'a particulièrement distingué du reste des animaux, deviendrait pour lui un présent bien funeste ; & la nature en cela bien loin de le favoriser, l'auroit plus traité en marâtre & en ennemie qu'en mère, en lui faisant part d'un talent qui ne serviroit qu'à opprimer l'innocence, & à combattre la vérité, en mettant, pour ainsi dire, des armes entre les mains d'un furieux. Il vaudrait bien mieux, ajoute-t-il, que l'homme fût déstitué de la parole, & même de la raison, que de les employer à un si pernicieux usage.

a Si vis illa dicendi malitiam intruxerit, nihil sit publicis privatisque rebus perniciosius eloquentiâ... Rerum ipsâ natura, in eo quod præcipuè indulgisse homini videtur, quoque nos à ceteris animalibus separasse, non parens sed noverca

fuerit, si facultatem dicendi sociam scelerum, adversam innocentiz, hostem veritatis invenit. Mutos enim nasci, & egere omni ratione satius fuisset, quam Providentiæ munera in mutuam perniciem convertere. *Quintil. lib. 12. cap. 2.*

La plus légère attention suffit pour reconnoître combien la probité est nécessaire à un avocat. Tout son but est de persuader : & a le moien le plus sûr de le faire, est que le Juge soit prévenu en sa faveur, qu'il le regarde comme un homme vrai & sincère, plein d'honneur & de bonne foi, à qui l'on peut se fier pleinement, qui est ennemi capital du mensonge, & incapable d'user de fraude & d'artifice. Il doit en plaidant apporter non seulement le zèle d'un avocat, mais l'autorité d'un témoin. La réputation d'intégrité qu'il se fera faite, ajoutera beaucoup de poids à ses raisons : au lieu qu'un orateur décrié dans l'esprit des Juges, ou même suspect, est un fâcheux préjugé pour la cause.

2. Desintéressement.

La question que traite Quintilien dans le dernier livre de sa Rhétorique, si l'on doit plaider gratuitement, ne convient point à nos mœurs, ni à notre usage : mais les principes qu'il y établit sont de tous les tems.

*Quintil. lib.
12. cap. 7.*

^b Il commence par déclarer qu'il seroit infiniment plus beau, & plus digne d'une si honorable profession, de ne pas vendre un tel ministère, & de ne pas avilir ainsi le mérite d'un si grand bienfait ; vû que la plupart des choses peuvent sembler viles dès qu'on y met un prix.

^c Il avoue ensuite que si l'avocat n'a pas par lui-même un revenu suffisant, il lui est permis selon les loix de tous les sages, de souffrir que la partie pour qui il a plaidé

^a Plurimum ad omnia momenti est in hoc positum, si vir bonus creditur. Sic enim continget, ut non studium advocati videatur afferre, sed penè testis fidem. *Quintil. lib. 4. cap. 1.*

Sic proderit plurimum causis, quibus ex sua bonitate faciet fidem. Nam qui, dum dicit, malus videtur, utique malè dicit. *lib. 6. c. 2.*

Videtur talis advocatus malæ causæ argumentum. *lib. 12. cap. 1.*

^b Quis ignorat quin id longè sit

honestissimum ac liberalibus disciplinis & illo quem exigimus animo dignissimum, non vendere operam, nec elevare tanti beneficii auctoritatem ? cum pleraque hoc ipso possint videri vilia, quod pretium habent.

^c At si res familiaris amplius aliquid ad usus necessarios exiget, secundum omnes sapientium leges patietur sibi gratiam referri.... Neque enim video quæ justior acquirendi ratio, quam ex honestissimo labo-

Nnnn iij

lui marque sa reconnoissance , puisqu'il ne peut y avoir de bien plus justement acquis que celui qui vient d'un travail si honnête , & de la part de gens à qui l'on a rendu de si grands services , & qui certainement en seroient très indignes s'ils ne savoient les reconnoître : outre que le tems qu'il donne aux affaires d'autrui lui ôtant tout autre moien de songer aux siennes , il est non seulement juste , mais nécessaire , que sa profession ne lui soit pas infructueuse.

^a Mais il veut , même dans ce cas , que l'avocat garde de grandes mesures , & qu'il soit fort réservé , en observant de qui , combien , & jusqu'à quel tems il recevra. Par où il paroît insinuer que par rapport aux pauvres son travail doit être absolument gratuit ; que ce qu'il reçoit des riches même , ne doit pas aller à une trop grande somme ; enfin , qu'après un certain tems , lorsqu'il aura acquis un bien raisonnable , qu'il renferme dans les bornes d'un honnête nécessaire , l'avocat doit cesser de rien recevoir.

^b Il ne doit même jamais regarder ce que lui offriront les plaideurs comme un paiement & comme un salaire , mais comme une marque d'amitié & de reconnoissance , sachant bien qu'il a fait infiniment plus pour eux , qu'ils ne font pour lui : & il en usera ainsi , parce qu'un bienfait de cette nature ne doit ni être vendu ni être perdu.

^c Pour ce qui est de cette coutume de faire des conventions avec les parties , & de les rançonner à proportion du danger qu'elles courent ; c'est , dit Quintilien ,

re , & ab iis de quibus optimè meruerint , quique , si nihil invicem præstent , indigni fuerint defensione. Quod quidem non justum modò , sed necessarium etiam est , cùm hæc ipsa opera , tempusque omne alienis negotiis datum , facultatem aliter acquirendi recidant.

^a Sed tum quoque tenendus est modus : ac plurimum refert & à quo accipiat , & quantum , & quousque... Nec quisquam , qui sufficientia sibi (modica autem hæc

sunt) possidebit , hunc quantum sine crimine sordium fecerit.

^b Nihil ergo acquirere volct orator ultra quàm satis erit : ac ne pauper quidem tanquam mercedem accipiet , sed mutua benevolentia utetur , cùm sciat se tanto plus præstitisse : quia nec venire hoc beneficium oportet , nec perire.

^c Paciscendi quidem ille piraticus mos , & imponentium periculis pretia procul abominanda negotia-

un trafic abominable , plus digne d'un corsaire que d'un orateur , & dont ceux même qui ne se piqueront que médiocrement de vertu , seront fort éloignés.

Loïn donc du Barreau , & d'une si glorieuse profession , insinue-t-il ailleurs , ces ames basses & mercénaires , qui faisant de l'éloquence une vile marchandise , ne s'occupent que d'un gain lordide. Les préceptes que je donne sur cet art , ne sont point , dit-il , pour quiconque seroit capable de compter combien son travail & ses études lui pourroient rapporter.

Si un payen pense & parle ainsi , combien plus , selon les principes du christianisme , un avocat doit-il apporter à cette profession des vûes pures , nobles , désintéressées ? Aussi est-ce là l'esprit qui règne dans le corps de nos avocats. Ils portent sur ce point la délicatesse jusqu'à s'interdire à eux-mêmes toute action pour le paiement de leurs honoraires ; ce qui va si loin , qu'ils dévoueroient pour confrère celui qui auroit formé quelque demande en justice , ou qui retiendrait seulement les pièces de la partie , pour l'engager à reconnoître les secours qu'il lui a prêtés. Il importe infiniment aux avocats de se conserver dans la possession de ce noble désintéressement , qui fait la gloire de leur profession. C'est à ceux qui tiennent le premier rang dans le Barreau , d'en donner l'exemple aux autres ; & il leur sera facile de le faire , tant qu'ils se tiendront dans les justes bornes d'une dépense modeste & conforme à leur état , sans se laisser entraîner au torrent du luxe , qui corrompt & pervertit toutes les conditions.

3. *Délicatesse dans le choix des causes.*

a Dès qu'on suppose l'orateur homme de bien , il est clair qu'il ne peut jamais se charger d'une cause qu'il sau-

rio , etiam à mediocriter improbis aberit.

Neque enim nobis operis amor est : nec , quia sit honesta atque pulcherrima rerum eloquentia , petitur ipsa , sed ad vilem usum & sordidum lucrum accingimur... Ne

velim quidem lectorem dari mihi quid studia referant computaturum. *Quintil. lib. 1. cap. 11.*

a Non convenit ei quem oratorem esse volumus , injusta tueri scientem... Neque defendet omnes orator : idemque portum illum elo-

ra être injuste. Il ne doit le secours de sa voix qu'à la justice & à la vérité. Le crime , de quelque éclat & de quelque crédit qu'il soit revêtu , n'y a aucun droit. Son éloquence est un asyle , mais pour la vertu. C'est un port salutaire ouvert à tous , mais non aux pirates.

^a Il faut donc avant que de faire la fonction d'avocat, qu'il fasse celle de juge : qu'il s'érige dans son cabinet comme un tribunal domestique , où il pèse & examine avec soin & sans prévention , les raisons de ses parties , & où il prononce sévèrement contre elles s'il est besoin.

^b Si même, dans le cours de l'affaire , il vient à découvrir par une discussion plus exacte des pièces que la cause, dont il s'étoit chargé la croiant bonne , est injuste , il doit en avertir sa partie , ne la pas abuser plus longtemps par de vaines espérances , & lui conseiller de ne pas poursuivre davantage un procès dont le gain même lui deviendrait très funeste. Si elle se rend à ses avis , il lui aura rendu un grand service. Si elle les méprise , dès-là elle est indigne que l'avocat emploie pour elle son ministère.

4. Sageſſe & modération en plaidant.

C'est sur tout dans ce qui regarde la raillerie que cette vertu est nécessaire. Il y a sur cette matière des règles d'honnêteté & de bienséance , que tout orateur , & même tout honnête homme , doit garder inviolablement. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'il y e auroit de l'inhumanité d'insulter à des personnes tombées dans la disgrâce , que leur état même rend dignes de compassion , & qui d'ailleurs

quentiæ suæ salutarem , non etiam piratis patefaciet , ducereturque in advocacionem maximè causa. *Quintil. lib. 12. cap. 7.*

^a Sic causam perscrutatus , propositis ante oculos omnibus quæ prosint noccant-ve , personam deinde induat judicis , fingatque apud se agi causam. *Ibid. cap. 8.*

^b Neque verò pudor obſtet quominus susceptam , cum melior vide-

retur , litem , cognita inter discipulandum iniquitate , dimittat , cum prius litigatori dixerit verum. Nam & in hoc maximum , si æqui judices sumus , beneficium est , ut non fallamus vana spe litigantem. Neque est dignus operâ patroni , qui non utitur consilio. *Ibid. cap. 7.*

^c Adversus miſeros inhumanus est jocus.

peuvent

peuvent être malheureuses sans être criminelles. ^a Il faut en général avoir soin que nos jeux soient innocens, & ne blessent personne : & se bien garder de cette manie, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot.

^b Il n'y a que la sobriété avec laquelle on use des bons mots, & la sagesse des ménagemens qu'on y garde, qui distinguent en ce point l'orateur du Bouffon. Celui-ci les emploie en tout tems & sans sujet : au lieu que l'orateur ne le fait que rarement, toujours pour quelque raison essentielle à sa cause, & jamais simplement pour faire ^c rire, satisfaction bien frivole, & fruit de l'esprit bien peu estimable.

^d Les répliques donnent quelquefois lieu à une raillerie fine & délicate, d'autant plus vive qu'elle est plus courte, & qu'elle est comme un trait qui part sur le champ, & qui perce avant presque qu'on ait pu l'apercevoir. Ces plaisanteries qui ne sont point étudiées ni préparées, ont bien plus de grace que celles qu'on apporte du cabinet, & qui souvent par cette raison paroissent froides & puériles. D'ailleurs l'adversaire n'a pas droit de s'en plaindre, puisque c'est lui-même qui se les est attirées, & qu'il ne peut les imputer qu'à son imprudence, ^e *Pourquoi aboiez-vous ?* dit un jour Philippe à Catulus, en faisant allusion à

^a * *Lædere nunquam velimus, longæque absit propositum illud, potius amicum quam dictum perdidit. Quintil. lib. 6. cap. 4. * Je croi qu'il faut lire ainsi, au lieu de ludere, qui est dans toutes les éditions.*

^b *Temporis ratio, & ipsius dicacitatis moderatio, & temperantia, & raritas dictorum, distinguet oratorem à scuttra ; & quod nos cum causa dicimus, non ut ridiculi videamur, sed ut officiamus aliquid ; illi totum diem, & sine causa. 2. de Orat. n. 247.*

^c *Risum quæsit : qui est, mea sententia, vel tenuissimus ingenii fructus. Ibid.*

^d *Dicacitas posita est in hac ve-*

Tome I.

luti jaculatione verborum, & inclusa breviter urbanitate. Quintil. lib. 6. cap. 4.

Ante illud facetè dictum hætere debet, quàm cogitari posse videatur. 2. de Orat. n. 239.

Omnia probabiliora sunt, quæ laceßiti dicimus, quàm quæ priores. Nam & ingenii celeritas major est quæ apparet in respondendo, & humanitatis est responsio. Videmur enim quieturi fuisse, nisi esse- mus laceßiti. 2. de Orat. n. 230.

Quæsitæ, nec ex tempore fictæ, sed domo allatæ, plerumque sunt frigida. Orat. n. 89.

^e *Catulus, dicenti Philippo : QUID LATRAS ? FUREM, inquit, VIDEO. 2. de Orat. n. 220.*

O O O O

son nom, & au grand bruit qu'il faisoit en plaidant. *C'est que je voi un voleur*, répondit Catulus.

^a Ces sortes de répliques demandent beaucoup de présence & de célérité d'esprit, s'il est permis de s'exprimer ainsi : car elles ne laissent point de lieu à la réflexion, & il faut que le coup soit porté dans l'instant même qu'on nous attaque. Mais elles demandent encore plus de sagesse & de modération. ^b Car à quel point faut-il être maître de soi, pour supprimer dans le feu même de l'action & de la dispute un bon mot qui se présente sur le champ, qui pourroit nous faire honneur, mais qui blesseroit des personnes qu'on doit ménager ? Le moyen d'y réussir est de ne pas faire grand cas, ni trop se piquer d'un talent si dangereux, & de s'accoutumer dans l'usage ordinaire de la vie, & dans les conversations, à retenir & modérer sa langue.

S'il n'est pas permis à un avocat d'user de railleries dures & offensantes, à combien plus forte raison les injures grossières doivent-elles lui être interdites ? ^c C'est un plaisir inhumain, indigne d'un honnête homme, & qui ne peut que révolter un sage auditeur. Souvent néanmoins des plaideurs qui cherchent à se venger bien plus qu'à se défendre, exigent de l'orateur cette sorte d'éloquence, & ne sont point contents de lui s'il ne trempe sa plume dans le fiel le plus amer. Mais quel est l'avocat, s'il conserve encore quelque sentiment d'honneur & de probité, qui voulût servir ainsi aveuglément la colère & le ressentiment de sa partie, devenir à son gré violent & emporté, & par un vil esprit d'intérêt, ou par un desir mal

^a Opus est imprimis ingenio veloci ac mobili, animo presenti & acri. Non enim cogitandum, sed dicendum statim est, & propè sub conatu adversarii manus erigenda. *Quintil. lib. 6. cap. 5.*

^b Hominibus facietis & dicacibus difficillimum est habere hominum rationem & temporum, & ea quæ occurrant, cum falsissimè dici possint, tenere. 2. *de Orat. n. 221.*

^c Turpis voluptas, & inhumana,

& nulli audientium bono grata : à litigatoribus quidem frequenter exigitur, qui ultionem malunt quàm defensionem... Hoc quidem quis hominum liberi modò sanguinis sustineat, petulans, nesciens ad alterius arbitrium?... Orator à viro bono in rabulam latratoremque convertitur, compositus, non ad animam judicis, sed ad stomachum litigatoris. *Quintil. lib. 12. cap. 9.*

entendu de fausse gloire , se rendre l'indigne ministre de la passion d'autrui ?

5. *Sage émulation , éloignée d'une basse jalousie.*

Il n'y a point de lieu , ce me semble , plus propre à exciter & à entretenir une vive & sage émulation , que le Barreau. C'est un assemblage nombreux de personnes en qui se trouvent réunies toutes les qualités les plus estimables : beauté & force de génie , délicatesse d'esprit , solidité de jugement , finesse de goût , vaste étendue de connoissances , longue expérience des affaires. Là chaque jour se renouvellent des combats entre de fameux athlètes , sous les yeux de sçavans & judicieux Magistrats , & au milieu d'un concours extraordinaire de spectateurs , attirés par l'importance des affaires qui s'y traitent , & encore plus par la réputation de ceux qui y parlent. L'éloquence s'y montre sous toutes les formes : grave & sérieuse dans l'un , enjouée & plus gaie dans l'autre ; quelquefois sans préparatif & avec un air négligé , d'autrefois avec toute sa parure & ses ornemens ; étendue , ou serrée ; pleine de douceur , ou de force ; sublime & majestueuse , ou plus simple & plus familière , selon la diversité des causes. Là nul mot n'est perdu. Nulle beauté , nul défaut n'échappe à des auditeurs attentifs & intelligens. Et pendant que d'un côté les Juges , la balance à la main , en présence & au nom de la Justice souveraine , décident du sort des particuliers : d'un autre côté le public , dans un tribunal non moins inaccessible à la faveur , décide du mérite & de la réputation des avocats , & porte de leurs plaidoiers un jugement qui est sans appel.

Rien , ce me semble , ne relève davantage la gloire du Barreau , que lorsqu'au milieu de tous ces exercices si capables de piquer l'amour propre , il y régne dans le corps des avocats un esprit d'équité & de modération , qui rend à chacun la justice qui lui est dûe , & qui en bannit toute envie & toute jalousie : lorsque les anciens avocats , près de sortir d'une carrière où ils ont été tant de fois couronnés , y voient avec joie entrer un nouvel essaim de jeunes

O o o o ij

orateurs, qui vont succéder à leurs travaux, & soutenir l'honneur d'une profession qui leur est toujours chère, & à laquelle ils ne peuvent pas ne point s'intéresser : lorsque ceux-ci de leur côté, bien loin de se laisser éblouir à l'éclat d'une réputation naissante, mettent toujours un grand intervalle entr'eux & les anciens, & les respectent sincèrement comme leurs pères & leurs maîtres : enfin lorsqu'entre les jeunes règne cette émulation qui étoit entre Hortensius & Cicéron, dont ce dernier nous a laissé un si beau portrait. ^a J'étois bien éloigné, dit-il, en parlant d'Hortensius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimois & l'estimois comme le témoin & le compagnon de ma gloire. Je sentoient quel avantage c'étoit pour moi d'avoir en tête un tel adversaire, & quel honneur de pouvoir quelquefois lui disputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à sa rencontre, ni opposé à ses intérêts. Nous nous faisions un plaisir de nous entr'aider, en nous communiquant nos lumières, en nous donnant des avis, & en nous soutenant l'un l'autre par une estime mutuelle, qui faisoit que chacun mettoit son ami au-dessus de lui-même.

Le Barreau peut donc être pour les jeunes gens une excellente école, non seulement d'éloquence, mais de vertu, s'ils savent y profiter des bons exemples qu'il leur fournira. Ils sont jeunes & sans expérience, & par conséquent ils doivent peu juger, peu décider ; mais écouter & consulter beaucoup. Quelque esprit & quelque talent qu'ils puissent avoir, la modestie doit être leur partage. Cette vertu, qui fait l'ornement de leur âge, en paroissant cacher leur mérite, ne servira qu'à le relever. Mais

^a Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obrectatorem laudum mearum, sed socium potiùs & consortem gloriosi laboris amiseram.... Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quàm omnino adversarium non habere? cum præsertim non modò nunquam fir, aut illius à me cursus impedi-

tus, aut ab illo meus, sed contrà semper alter ab altero adjutus & communicando, & monendo, & favendo. *Brut. n. 2: 3.*

Sic duodecim post meum consilium annos in maximis causis, cum ego mihi illum, sibi me ille anteferreret, conjunctissimè versati sumus. *Ibid. n. 323.*

Sur tout ils doivent éviter une basse jalousie pour qui la gloire & la réputation d'autrui est un tourment , au lieu qu'elle devrait être le lien de l'amitié & de l'union ; ils doivent , dis-je , éviter la jalousie comme le vice le plus honteux , le plus indigne d'un homme d'honneur , & le plus ennemi de la société.

CHAPITRE SECOND.

DE L'ELOQUENCE

DE

LA CHAIRE.

SAINTE AUGUSTIN , dans l'admirable traité qui a pour titre *de la doctrine chrétienne* , & dont on ne peut trop recommander la lecture aux maîtres de Rhétorique , distingue deux choses dans l'orateur chrétien ; ce qu'il dit , & comment il le dit ; le fond des choses mêmes , & la manière de les traiter , ce qu'il appelle *sapienter dicere , eloquenter dicere*. Je commencerai par la dernière de ces deux parties , & finirai par l'autre.

ARTICLE PREMIER.

De la manière dont un Prédicateur doit parler.

SAINT AUGUSTIN , en suivant le plan que Cicéron nous a tracé des devoirs de l'orateur , dit qu'ils consistent à instruire , à plaire , à toucher. *Dixit quidam eloquens , & verum dixit , ita dicere debere eloquentem , ut doceat , ut de-*

De doctr. chr. l. 4. n. 27.

a Aequalitas vestra , & artium studiorumque quasi finitima vicinitas , tantum abest ab obtrectatione invidiae , quæ solet lacerare plerosque ,

ut ea non modò non exulcerare vestram gratiam , sed etiam conciliare videatur. *Brut. n. 156.*

O o o o iij.

- n. 30. *lectet, ut flectat.* Il répète la même chose en d'autres termes, en disant que l'orateur chrétien doit parler de telle sorte qu'il soit écouté *intelligenter, libenter, obedienter*: c'est-à-dire, qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre, & qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader. Car la prédication a ces trois fins: Que la vérité nous soit connue; Que la vérité soit écoutée avec plaisir; Que la vérité nous touche: *Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat.* Je suivrai ce même plan, & je parcourrai les trois devoirs de l'orateur chrétien.
- n. 61.

PREMIER DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Instruire, & pour cela parler avec clarté.

COMME le prédicateur parle pour instruire, & qu'il est redevable à tous, aux ignorans & aux pauvres, autant & peut-être encore plus qu'aux savans & aux riches, il doit se rendre intelligible à tous, & dans ses discours s'attacher principalement à la clarté. Il faut que tout y contribue: l'ordre, les pensées, l'expression, la prononciation.

C'est un mauvais goût de certains orateurs, ^a que de croire qu'ils ont beaucoup d'esprit quand il en faut pour les entendre. Ils ignorent que tout discours qui a besoin d'interprète, est un très mauvais discours. ^b La souveraine perfection du stile d'un prédicateur, seroit que, plein de graces pour les savans, plein de clarté pour les ignorans, il plût également aux uns & aux autres. Mais si l'on ne peut réunir ces deux avantages, ^c S. Augustin veut qu'on sacrifie le premier au second, & qu'on néglige l'ornement, & quelquefois même la pureté du langage, si

^a Tunc demum ingeniosi scilicet, si ad intelligendos nos opus sit ingenio. *Quintil. in Proem. lib. 3.*

Otiosum (ou, viciosum) sermonem dixerim, quem auditor suo ingenio non intelligit. *Quintil. lib. 3. cap. 2.*

^b Ita & sermo doctis probabilis,

& planus imperitis erit. *Ibid.*

^c Cujus evidentia diligens appetitus aliquando negligit verba cultiora, nec curat quid bene sonet, sed quid bene indicet atque intimet quod ostendere intendit. Unde ait quidam, cum de tali genere locutionis ageret, esse in ea quandam

cela est nécessaire pour se faire entendre : parce qu'en effet ce n'est que pour cela qu'on parle. Cette sorte de négligence qui n'est pas sans esprit & sans art , comme il le remarque après ^a Cicéron , & qui vient d'un homme plus attentif aux choses mêmes qu'aux mots , ne doit pas aller néanmoins jusqu'à rendre le discours bas & rampant , mais seulement plus clair & plus intelligible.

Saint Augustin avoit d'abord écrit contre les Manichéens d'un stile plus orné & plus sublime , qui faisoit que ceux qui avoient peu de science n'entendoient pas ses écrits , ou ne les entendoient qu'avec beaucoup de difficulté. ^b On lui représenta que s'il vouloit que ses ouvrages fussent utiles à un plus grand nombre de personnes , il devoit demeurer dans le stile simple & ordinaire , qui a cet avantage au-dessus de l'autre , d'être intelligible en même tems aux savans & aux ignorans. Le Saint reçut cet avis avec son humilité ordinaire , & il en fit usage dans les livres qu'il composa depuis contre les hérétiques , & dans les discours qu'il prononça devant son peuple. Son exemple doit être une règle pour tous ceux qui instruisent.

Comme l'obscurité est le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de soin , & que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre quand ils trouvent quelque chose d'obscur : ^c Saint Augustin veut qu'il lise dans les yeux & dans la contenance de ses auditeurs s'ils l'entendent ou non , & qu'il répète la même chose en lui

diligentem negligentiam. Hæc tamen sic detrahit ornatum , ut sordes non contrahat. *S. August. de doctr. ebrist. l. 4. n. 24.*

Melius est reprehendant nos grammatici , quàm non intelligant populi. *Id. in Psal. 138.*

^a Indicat non ingratiâ negligentiam , de re hominis magis , quàm de verbis , laborantis . . . Quædam etiam negligentia est diligens. *Orat. n. 77. & 78.*

^b Me benevolentissimè monuerunt , ut communem loquendi con-

suetudinem non desererem , si errores illos tam perniciosos ab animis etiam imperitorum expellere cogitarem. Hunc enim sermonem usitatum & simplicem etiam docti intelligunt , illum autem indocti non intelligunt. *De Gen. contra Manich. l. 1. c. 1.*

^c Ubi omnes tacent ut audiatur unus , & in eum intentâ ora convertunt , ibi ut requirat quisque quod non intellèxerit , nec moris est , nec decoris : ac per hoc debet maximè tacenti subvenire cura dicen-

donnant différens tours , jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il est parvenu à se faire entendre : avantage que ne peuvent avoir ceux qui servilement attachés à leur mémoire , apprennent leurs sermons mot à mot , & les récitent comme une leçon.

^a Ce qui cause ordinairement l'obscurité du discours , c'est de vouloir toujours s'expliquer avec brièveté. Il vaut mieux pécher par trop d'étendue , que par trop peu. Un stile qui seroit par tout vif & concis , tel par exemple que celui de Salluste , ou tel que celui de Tertullien , peut convenir à des ouvrages qui n'étant pas faits pour être prononcés laissent au lecteur le loisir & la liberté de revenir sur ses pas , mais non à une prédication , qui par sa rapidité échapperoit à l'auditeur le plus attentif. ^b Il ne faut pas même supposer qu'il le soit toujours , & la clarté du discours doit être telle qu'elle puisse porter la lumière dans les esprits les plus inappliqués , comme le soleil frappe nos yeux sans que nous y songions , & presque malgré nous. L'effet souverain de cette qualité n'est pas qu'on puisse entendre ce que nous disons , mais qu'on ne puisse pas ne point l'entendre.

tis. Solet autem motu suo significare utrum intellexerit cognoscendi avida multitudo : quod donec significet , versandum est quod agitur multimoda varietate dicendi : quod in potestate non habent , qui præparata & ad verbum memoriter retempta pronuntiant. *S. Aug. de doctr. christ. l. 4. n. 25.*

^a Cavenda , quæ nimium corripientes omnia sequitur , obscuritas ; fatiusque est aliquid (orationi) superesse , quàm deesse... Vitanda illa Salustiana (quanquam in ipso virtutis locum obtinet) brevitatis , & abruptum sermonis genus , quod otiosum fortasse lectorem minus

fallit , audientem transvolat , nec dum repetatur expectat. *Quintil. lib. 4. cap. 8.*

^b Idipsum in consilio est habendum , non semper tam esse acutum (auditoris) intentionem , ut obscuritatem apud se ipse discutiat , & tenebris orationis inferat quoddam intelligentiæ suæ lumen ; sed multis eum frequenter cogitationibus avocari , nisi tam clara fuerint quæ dicemus , ut in animum ejus oratio , ut sol in oculos , etiamsi non intendatur , incurrat. Quare , non ut intelligere possit , sed ne omnino possit non intelligere , curandum. *Quintil. lib. 8. cap. 2.*

Combien

Combien la clarté est nécessaire dans les Catéchistes.

LA NECESSITE' du principe que je viens d'établir paroît dans toute son évidence par rapport aux premières instructions qu'on donne aux jeunes gens, que je regarde comme une première espèce de prédication, plus difficile qu'on ne pense, & souvent plus utile que les discours les plus travaillés & les plus brillans. On convient qu'un Catéchiste, qui apprend aux enfans les premiers élémens de la religion, ne peut parler trop clairement. Aucune pensée, aucune expression, qui soit au-dessus de leur portée, ne lui doit échapper. Tout doit être mesuré sur leur force, ou plutôt sur leur foiblesse. Il faut leur dire peu de choses ; le dire en termes clairs, & le répéter plusieurs fois ; ne point prononcer rapidement, articuler toutes les syllabes ; leur donner des définitions nettes & courtes, & toujours dans les mêmes termes ; leur rendre les vérités sensibles par des exemples connus, & par des comparaisons familières ; leur parler peu, & les faire beaucoup parler, ce qui est un des devoirs les plus essentiels du Catéchiste, & des moins pratiqués ; & surtout se souvenir, comme le dit si bien Quintilien, ^a qu'il en est de l'esprit des enfans comme d'un vase dont l'entrée est étroite, où rien n'entre si l'on y verse l'eau avec abondance & précipitation, au lieu qu'il se remplit insensiblement si l'on y verse cette même liqueur doucement, ou même goutte à goutte. De cette première simplicité le Catéchiste passera peu à peu & par degrés à quelque chose de plus fort & de plus relevé, selon le progrès qu'il remarquera dans les enfans : mais il aura toujours soin de s'accommoder à leur portée, de se proportionner à leur foi-

a Magistri hoc opus est, cum adhuc rudia tractabit ingenia, non statim onerare infirmitatem discipulorum, sed temperate vires suas, & ad intellectum audientis descendere. Nam ut vascula oris angusti superfluum humoris copiam

respuunt, sensim autem influentibus, vel etiam instillatis, complentur: sic animi puerorum quantum accipere possint videndum est. Nam majora intellectu velut parum aptos ad percipiendum animos non subibunt. *Quintil. l. 1. c. 3.*

Tome I.

P p p p

blesse , & de descendre jusqu'à eux , parce qu'ils ne sont point en état de s'élever jusqu'à lui.

Cet emploi , l'un des plus importans qui soient dans le ministère ecclésiastique , n'est pas ordinairement assez estimé , ni assez respecté. Il est rare qu'on s'y prépare avec tout le soin qu'il mérite ; & comme on en connoît peu la difficulté & l'importance , on néglige assez souvent les moïens qui pourroient en faciliter le succès. Quiconque est chargé de cet emploi , doit lire avec grande attention l'admirable traité de Saint Augustin sur la méthode d'instruire les Catéchumènes , où ce grand homme , après avoir donné d'excellentes règles sur cette matière , ne dédaigne pas de proposer un modèle de la manière dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la religion.

Il me semble que ce seroit une chose fort utile , que dans les différens Catéchismes qui se font dans une paroisse , il y eût un plan général & commun , qui servît de fondement à toutes les instructions , & qui en réglât la matière & l'ordre , de sorte que dans tous les catéchismes ce fussent toujours les mêmes instructions , mais traitées avec plus ou moins d'étendue , selon que les enfans seroient plus ou moins avancés. On peut les diviser en trois classes , dont la première seroit des enfans qui commencent ; la seconde de ceux qui ont déjà reçu quelque instruction ; la troisième enfin des plus forts , que l'on prépare à la première communion , ou qui l'ont faite depuis peu. Je suppose que dans chaque classe on y demeure deux ans ou environ , pendant lesquels on expliqueroit aux enfans le plan dont je parle , quel qu'il fût , (car il est bien juste de le laisser au choix & à la prudence de celui qui est à la tête des Catéchistes) en y joignant toujours le catéchisme du Diocèse. D'abord les matières sont traitées plus brièvement & en général , parce que ce sont des enfans. Le catéchisme de M. Fleury est excellent pour les commencemens , & l'on peut le regarder comme l'exécution du plan que Saint Augustin donne dans son traité. Dans la seconde & la troisième classes on répète les mêmes matières , mais d'une manière nouvelle , qui enchérit

toujours sur le passé, en y ajoutant de nouveaux éclaircissimens, & des vérités plus fortes. Ne seroit-ce pas là un moien d'apprendre la religion à fond ? J'ai vû des enfans, même parmi les pauvres, répondre sur des matières très difficiles avec une netteté merveilleuse : ce qui ne pouvoit venir que de l'ordre & de la méthode que le maître avoit employés en les enseignant, & ce qui montre que les jeunes gens sont capables de tout quand ils sont bien instruits.

J'avoue qu'il n'y a rien de plus ennuyeux ni de plus rebutant pour un homme d'esprit, qui souvent a beaucoup de vivacité, que d'enseigner ainsi les premiers éléments de la religion à des enfans qui manquent assez ordinairement d'ouverture ou d'attention. Mais n'a-t-il pas falu qu'on ait eu la même patience à notre égard, quand il s'est agi de nous faire connoître les lettres, épeller les syllabes, joindre les mots, & quand on nous a appris à nous-mêmes le catéchisme ? ^a Est-ce une chose bien agréable pour un pere, dit S. Augustin, que de balbutier des demi-mots avec son fils, pour lui apprendre à parler ? cependant il en fait sa joie. Une mere ne prend-elle pas plus de plaisir à verser dans la bouche de son enfant un aliment proportionné à sa foiblesse, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui convient ? Il faut nous rappeler sans cesse dans l'esprit le souvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ses plumes traînantes ses petits encore tendres, & qui entendant leurs foibles cris les appelle d'une voix entrecoupée, pour les mettre à couvert de l'oiseau de proie, qui enleve impitoiablement ceux qui ne se réfugient pas sous les ailes de leur mere. La charité de Jesus-Christ, qui a bien daigné s'appliquer à lui-même cette comparaison, a été infiniment plus loin : & ce n'est

Matth. 23-37.

^a Num delectat, nisi amor invitet, decurtata & mutilata verba immurmurare ? Et tamen optant homines habere infantes quibus id exhibeant : & suavius est matri minuta mansa inspuere parvulo filio, quàm ipsam mandere ac devorare grandiora. Non ergo recedat de pe-

ctore etiam cogitatio gallinæ illius, quæ languidulis pennis teneros operit, & susurrantes pullos fracta voce advocat ; cujus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus. *De catechis. rudib. cap. x.*
 & XII.

P p p p ij

1. Cor. 9. 22. qu'à son imitation que S. Paul *se rendoit foible avec les foibles , pour gagner les foibles , & qu'il avoit pour tous les*
 1. Theff. 2. 7. *fidèles la douceur & la tendresse d'une nourrice & d'une mere.*

a Voila , dit S. Augustin , ce qu'il faut se représenter à soi-même quand on se sent tenté d'ennui & de dégoût , qu'on a de la peine à descendre jusqu'à la petitesse & à la foiblesse des enfans , & à leur répéter sans cesse des choses fort communes , & cent fois rebatues. Il arrive souvent , continue le même Pere , que nous nous faisons un plaisir singulier de montrer à des amis , arrivés nouvellement dans la ville où nous demeurons , tout ce qui s'y trouve de beau , de rare , de curieux ; & la douceur de l'amitié répand des charmes secrets sur des choses qui sans cela nous paroistroient infiniment ennuyeuses , & leur rend pour nous toute la grace de la nouveauté. b Pourquoi la charité ne feroit-elle pas en nous ce qu'y fait l'amitié : surtout quand il s'agit de montrer & de faire connoître aux hommes Dieu même , qui doit être le but de toutes nos connoissances & de toutes nos études ?

J'ai cru devoir donner un peu plus d'étendue à ce qui regarde la manière de faire les catéchismes , qui n'est pas étrangère au but que je me propose dans cet article , d'instruire les jeunes gens de ce qui a raport à l'éloquence de la chaire. Il est tems de passer au second devoir des prédicateurs.

SECOND DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Plaire , & pour cela parler d'une manière ornée & polie.

SAINT AUGUSTIN recommande au prédicateur de s'attacher avant tout & surtout à la clarté , mais il ne pré-

usitata , & parvulis congruentia saepe repetere fastidimus... si ad infirmitatem discientium piget descendere... cogitemus quid nobis prerogatum sit ab illo... qui , cum in forma Dei esset , semetipsum exinan-

vit , formam servi accipiens. Ibid. c. x.

b Quanto ergo magis delectari nos oportet , cum ipsum Deum jam discere homines accedunt , propter quem discenda sunt , quæcumque discenda sunt? Ibid. c. xii.

tend pas qu'il doive s'y borner. Il n'a garde d'interdire à la vérité les ornemens du discours, qu'elle seule a droit d'employer. ^a Il veut qu'on fasse servir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, & non qu'on rende la parole de Dieu esclave de l'éloquence humaine. Il fait que souvent on ne peut arriver au cœur que par l'esprit, & que pour remuer l'un, il faut plaire à l'autre. ^b C'est une excellente qualité, selon lui, de n'aimer & de ne chercher dans les mots que les choses mêmes, & non les mots : mais il avoue en même tems que cette qualité est fort rare ; que si la vérité est montrée nuement & simplement, elle touche peu de personnes ; ^c qu'il en est de la parole, comme de la nourriture, qui doit être assaisonnée pour être reçue avec plaisir ; & que par rapport à l'une & à l'autre, il faut avoir égard à la délicatesse des hommes, & donner quelque chose à leur goût.

C'est pour cela que les Peres ont été bien éloignés d'interdire à ceux qui sont appelés au ministère de la parole la lecture des anciens auteurs, & l'érudition profane. S. Augustin dit que toutes les vérités qui se trouvent dans les auteurs payens nous appartiennent, & que par conséquent nous avons droit de les revendiquer comme notre bien propre, en les retirant d'entre les mains de ces injustes possesseurs pour en faire un meilleur usage. ^d Il veut qu'à l'exemple des Israélites, qui par l'ordre de Dieu même dépouillèrent l'Egypte de son or & de ses plus précieux vêtemens sans toucher à ses idoles, nous laissions aux auteurs payens leur profane langage & leurs superstitieuses fictions, que tout bon chrétien doit avoir en horreur ; & que nous leur enlevions les vérités qu'on y trou-

*De doctr.
chr. l. 2. n. 20.*

^a Nec doctor verbis serviat, sed verba doctori. *De doctr. christ. lib. 4. n. 61.*

^b Bonorum ingeniorum insignis est indoles, in verbis verum amare, non verba... Quod tamen si fiat insuaviter, ad paucos quidem studiosissimos suos pervenit fructus. *Ibid. n. 26.*

^c Sed quoniam inter se habent nonnullam similitudinem velcentes

atque discentes, propter fastidia plurimorum etiam ipsa, sine quibus vivi non potest, alimenta con-dienda sunt. *Ibid.*

^d Sic doctrinæ omnes gentilium, non solum simulata & superstitiosa figmenta... quæ unusquisque nostrum duce Christo de societate gentilium exiens debet abominari atque devitare : sed etiam liberales disciplinas usui veritatis aptiores, &

P p p p iij

ve , qui sont comme de l'or & de l'argent , & les graces du discours qui sont comme les vêtemens des pensées , pour faire servir les unes & les autres à la prédication de l'Evangile. ^a Il cite un grand nombre de Peres qui en ont fait cet usage , à l'exemple de Moyse même , qui fut instruit avec soin dans toute la sagesse des Egyptiens.

Saint Jérôme traite la même matière avec encore plus d'étendue dans une belle lettre , ^b où il se défend contre les reproches de ses adversaires , qui lui vouloient faire un crime de ce qu'il emploioit dans ses écrits l'érudition profane. Après avoir indiqué plusieurs passages de l'Ecriture où l'on cite des auteurs payens , il fait un long dénombrement des écrivains ecclésiastiques qui en ont aussi fait valoir les témoignages pour la défense de la religion chrétienne. Entre les écrivains sacrés il avoit nommé S. Paul , qui cite plusieurs endroits des poètes grecs. ^c C'est , dit-il , qu'il avoit appris du véritable David à arracher d'entre les mains des ennemis leurs armes pour les combattre , & à couper la tête du superbe Goliath de sa propre épée.

Il est donc fort à souhaiter que ceux qui sont destinés au ministère de la prédication , aient d'abord puisé l'éloquence dans les sources mêmes , c'est-à-dire , dans les auteurs grecs & latins , que l'on a toujours regardés comme les maîtres dans l'art de bien parler. ^d L'orateur sacré doit avoir appris d'eux à dispenser à propos les ornemens du discours , non pour plaire simplement à l'auditeur , &

quædam morum præcepta utilissima continent... quæ tanquam aurum & argentum debet ab eis auferre christianus ad usum justum prædicandi evangelii. Vestem quoque illorum ... accipere atque habere licuerit in usum convertenda christianum. *De doctr. chr. lib. 2. n. 60.*

^a Nonne aspicimus quanto auro & argento & veste suffarcinatus exierit de Ægypto Cyprianus doctor suavissimus , & martyr beatissimus? *Ibid. n. 61.* Vir eloquentia

pollens & martyrio. *S. Hieron.*

^b Quæris cur in opusculis nostris secularium literarum interdum ponamus exempla , & candorem Ecclesiæ Ethnicorum sordibus polluiamus. *S. Hieron. Epist. ad Magnum.*

^c Didicerat à vero David extorquere de manibus hostium gladium , & Goliæ superbissimi caput proprio mucrone truncare. *Ibid.*

^d Illud , quod agitur genere temperato , id est ut eloquentia ipsa delectet , non est propter se ipsum usurpandum , sed ut rebus quæ utiliter

encore moins pour se faire de la réputation , motifs que la rhétorique payenne même a jugé indignes de son orateur : mais pour rendre la vérité plus aimable aux hommes , en la leur rendant plus agréable ; & pour les engager par cette espèce d'appas innocent à en goûter plus volontiers la sainte douceur , & à en pratiquer plus fidèlement les salutaires leçons.

Tout le monde fait que l'éloquence de S. Ambroise produisit cet effet sur l'esprit d'Augustin encore enchanté des beautés de l'éloquence profane. ^a Ce grand Evêque prêchoit à son peuple la divine parole avec tant de graces & de charmes , que tous les auditeurs , comme par une sainte ivresse , étoient ravis & enlevés hors d'eux-mêmes. ^b Augustin ne cherchoit dans ses prédications que les agrémens du discours , & non la solidité des choses : mais il n'étoit pas en son pouvoir de faire cette séparation. Il croioit n'ouvrir son esprit & son cœur qu'à la beauté de la diction : mais la vérité y entroit en même tems & elle s'en rendit bientôt la maîtresse absolue.

Il fit lui-même dans la suite un pareil usage de l'éloquence. On voit dans la plupart de ses sermons , que le peuple ravi en admiration se récrioit & applaudissoit. Il étoit bien éloigné de rechercher & d'aimer ces applaudissemens : son humilité sincère & profonde en étoit véritablement affligée , & lui faisoit craindre la contagion secrète & subtile de cette vapeur empoisonnée. ^c Mais d'où peuvent venir de si fréquentes acclamations , sinon

honestèque dicuntur... aliquanto promptius & delectatione ipsa elocutionis accedat, vel tenacius adherescat assensus... Ita fit ut etiam temperati generis ornatu non jactantur, sed prudenter utamur, non ejus fine contenti, quo tantummodo delectatur auditor: sed hoc potius agentes, ut etiam ipso ad bonum, quod persuadere volumus, adjuvetur. *S. Aug. de doctr. chr. lib. 4. n. 55.*

^a Veni ad Ambrosium Episcopum... cujus tunc eloquia strenuè ministrabant adipem frumenti tui...

& sobriam vini ebrietatem populo tuo. *Confess. lib. 5. cap. 13.*

^b Cum non satagerem discere quæ dicebat, sed tantum quemadmodum dicebat audire... veniebant in animum meum simul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam: neque enim ea dirimere poteram. Et dum cor aperirem ad excipiendum quàm diceret, pariter intrabat & quàm verè diceret. *Ibid. cap. 14.*

^c Unde autem crebrò & multum acclamatur ita dicentibus, nisi

de ce que la vérité mise ainsi en évidence , & placée dans tout son jour par un homme solidement éloquent , charme & enleve les esprits ?

Je ne puis m'empêcher ici d'exhorter les Lecteurs à se donner la peine de lire un petit traité de M. Arnaud , qui a pour titre : *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*. Il y réfute une partie de la Préface que M. du Bois son ami avoit mise à la tête de sa Traduction des sermons de saint Augustin , où il prétendoit montrer que la manière de prêcher de la plupart des prédicateurs étoit contraire à celle de ce saint Docteur , en ce qu'on y faisoit trop d'usage de l'éloquence humaine , qu'il croioit ne devoir pas être employée dans les prédications. Cette Préface avoit ébloui beaucoup de personnes , & avoit reçu de grands applaudissemens. On fut fort étonné , quand le petit traité de M. Arnaud parut , de voir qu'elle étoit presque toute entière fondée sur de faux principes , & sur de faux raisonnemens. Il est utile & agréable de comparer ensemble ces deux ouvrages , en lisant d'abord la Préface , pour voir si l'on y remarquera soi-même quelques défauts , & en examinant ensuite la réfutation , pour juger si elle est solide & appuyée sur de bonnes raisons.

Le principe que j'ai établi en suivant les règles de saint Augustin , que l'orateur chrétien peut & doit même chercher à plaire à l'auditeur , a besoin d'être renfermé dans de certaines bornes , & demande quelque éclaircissement. Il y a dans la prédication deux défauts à éviter : dont l'un est de trop rechercher les ornemens & les graces du discours , & l'autre de les trop négliger. Je dirai quelque chose de l'un & de l'autre de ces défauts.

P R E M I E R D É F A U T.

Trop rechercher les ornemens du discours.

C'EST une disposition bien condamnabile dans un orateur chrétien , que de songer davantage à plaire à son au-

quia veritas sic demonstrata , sic || doctr. chr. lib. 4. n. 56.
defensa , sic invicta , delectat ? De ||

diteur

dicteur qu'à l'instruire ; de plus s'occuper des mots que des choses ; de trop compter sur son travail & sur sa préparation , d'énervier la force des vérités qu'il annonce par une affectation puérile de pensées brillantes ; enfin de frelater & de corrompre la parole de Dieu par un mélange vicieux de frivoles ornemens.

^a Saint Jérôme , dont le goût pour l'éloquence & pour les graces du discours est connu , ne pouvoit souffrir que l'orateur chrétien négligeant de s'instruire lui-même & d'instruire les autres du fond même des vérités de la religion , s'occupât uniquement comme un déclamateur , du soin de plaire ; ni que l'auguste éloquence de la chaire dégénéraît en une vaine pompe de paroles , capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudissemens.

Saint Ambroise pensoit comme lui , & vouloit qu'on bannît absolument de la prédication cette sorte de parure qui n'est propre qu'à affoiblir les pensées. *Aufer mihi lenocinia fucumque verborum , quia solent enervare sententias.* Comment. l. 2.

Dieu nous marque dans Ezéchiël combien il détestoit la malheureuse disposition des Israélites captifs à Babylone , ^b qui , au lieu de profiter des tristes prédictions que son prophète leur faisoit de sa part , & d'en être utilement effraïés , alloient l'entendre uniquement pour le plaisir , comme on va à un concert de musique. Quels reproches n'eût-il point faits au Prophète même , si par sa faute il eût donné lieu à un si indigne abus , en ne s'appliquant qu'à flater l'oreille de ses auditeurs par une douce harmonie & un vain son de paroles ? C'est la peinture naïve de ces sermons , dont il ne reste rien que le stérile souvenir du plaisir qu'on a eu en les écoutant.

Un payen se plaignoit de ce que de son tems ces sortes de délices & d'aménités du stile , qui doivent être réservées pour des matières moins graves & moins sérieu-

^a Nolo te declamatorem esse & rabulam , garrulumque sine ratione...

Verba volvere , & celeritate dicendi apud imperitum vulgus admirationem sui facere , indoctorum

Tome I.

hominum est. *S. Hieron. Epistol. ad Nepot.*

^b Et es eis quasi carmen musicum , quod suavi dulcique sono canitur : & audiunt verba tua , & non faciunt. *Ezech. 33. 32.*

Q q q q

les, avoient fait une espèce de violence au bon sens & à la droite raison, & s'étoient emparé comme par force des causes même, où il s'agissoit des biens & de la vie des hommes : *In ipsa capitis aut fortunarum pericula irrupit voluptas.*

Quintil. lib.
4. cap. 2.

Combien plus ce même abus seroit-il condannable dans des discours de religion, où l'on traite les matières les plus graves en même tems & les plus effraiantes ? où l'on se propose, par exemple, d'intimider salutairement & d'abbattre le pécheur, en lui représentant les horreurs d'une mort plus prochaine peut-être qu'il ne pense, le cri du sang de Jesus-Christ qui demande vengeance d'avoir été si lontems profané, la colère d'un Dieu justement irrité prête à éclater sur sa tête, & l'enfer ouvert sous ses piés pour l'engloutir ? Au milieu de si grandes vérités, un prédicateur est-il excusable de ne s'occuper qu'à faire un vain étalage d'élocution, à chercher des pensées brillantes, à arrondir des périodes, à entasser de vaines figures ? Que deviennent cependant cette douleur & cette tristesse dont il doit être pénétré en parlant de tels sujets, & qui devroient ne faire de tout son discours qu'un continuel gémissement ? N'auroit-on pas lieu de s'indigner s'il se mettoit en peine de montrer de l'esprit, & s'il avoit le loisir de songer à faire le beau parleur, dans un tems où il ne faut que tonner, foudroier, & employer les mouvemens les plus vifs & les plus animés ?

SECOND DÉFAUT.

Trop négliger les ornemens du discours.

IL Y A un autre défaut en matière de prédication,

^a An quisquam tulerit reum in discrimine capitis, decurrentibus periodis, quam latissimis locis sententiisque dicentem ? ... Quod fugerit interim dolor ille ? Ubi lacrymæ substituerint ? Undè se in medium tam securo observatio artium miserit ? Non ab exordio usque ad ultimam vocem continuus quidam

gemitus, & idem tristitiæ vultus servabitur ? ... Commoveatur ne quisquam ejus fortuna quem tumidum ac sui jactantem, & ambitiosum institorem eloquentiæ in ancipiti sorte videat ? Non imò oderit reum verba aucupantem, & anxium de fama ingenii, & cui esse deserto vacet ? *Quintil. lib. 11. c. 1.*

beaucoup plus commun que le premier , & qui a des suites infiniment plus pernicieuses : c'est de trop négliger le talent de la parole ; de ne point assez respecter son auditoire ; de se présenter devant lui presque sans aucune préparation ; de dire les choses comme elles viennent sur le champ , souvent sans ordre , sans choix , sans justesse ; & par cette négligence affectée d'inspirer à ses auditeurs du dégoût & du mépris pour la parole de Dieu , qui est digne par elle-même de s'attirer l'estime & le respect des hommes , & qui devrait faire leur plus solide gloire & leur plus douce consolation.

Le but que se propose tout pasteur , tout prédicateur , en parlant aux fidèles , est de les persuader , pour les porter à la vertu , & les détourner du vice : mais tous ne prennent pas les moyens propres pour parvenir à ce but , & ne s'appliquent pas à parler d'une manière capable de persuader. C'est ce qui fait la différence des bons & des mauvais prédicateurs. Les uns , comme dit S. Augustin , le font grossièrement , désagréablement , froidement ; *obtusè , deformiter , frigide* : les autres le font ingénieusement , agréablement , fortement ; *acute , ornate , vehementer*. *De doctrin. chr. l. 4. n. 7.*

Le salut de la plupart des chrétiens , aussi bien que la foi , est attachée à la parole : mais cette parole doit être maniée avec art , avec habileté , pour lui préparer une entrée dans les esprits. L'ornement du discours est un des moyens propres à produire cet effet ; & la raison en est bien claire. Il faut que l'auditeur non seulement entende ce qu'on dit , mais qu'il l'écoute volontiers : *volumus non solum intelligenter , verum etiam libenter audiri*. Or comment écoutera-t-il volontiers , s'il n'est attiré & gagné par l'amorce du plaisir ? *Quis tenetur ut audiat , si non delectatur ? ... Quis eum (oratorem) velit audire , nisi auditorem nonnulla etiam suavitate detineat ?* Cet ornement n'exclut point la simplicité du discours : car il ne faut pas une simplicité rude & grossière , qui rebute & fatigue : *Nolumus fastidiri etiam quod submisse dicimus*. Il y a un milieu entre un stile recherché , fleuri , brillant ; & un stile bas , rampant , négligé : & ce milieu est l'éloquence qui convient

n. 56.

n. 58.

n. 56.

Ibid.

Q q q q ij

n. 37. à un pasteur. *Illa quoque eloquentia generis temperati apud eloquentem Ecclesiasticum, nec inornata relinquitur, nec indecenter ornatur.*

Les fidèles seroient tout autrement instruits qu'ils ne le sont, s'ils assistoient régulièrement aux prônes de leurs paroisses, ce qui est pour eux un devoir d'une plus étroite obligation qu'on ne pense; & si les prônes se faisoient comme il faut, ce qui n'en est pas un moins essentiel pour les pasteurs. Quelle douleur, quelle peine pour ceux qui ont quelque idée de l'importance de ce ministère, de voir le plus souvent leur auditoire vuide; ou très peu rempli, & d'avoir peut-être à se reprocher que c'est leur manière de parler froide, languissante, ennuyeuse, & souvent trop longue, qui rebute & rebute les auditeurs? Ils manquent par là à la fonction la plus importante de leur état. Ils trompent l'attente des peuples, qui accourent avec avidité pour remplir leurs besoins, & qui sont obligés de s'en retourner à jeun. Ils avilissent la parole de Dieu par la manière négligée dont ils l'annoncent, & ne la font plus regarder qu'avec mépris & dégoût. Ils deshonnorent la majesté divine, dont ils tiennent la place, & dont ils sont les ambassadeurs; & ne font point d'attention qu'un envoyé d'un Prince qui en useroit ainsi, seroit regardé avec raison par son maître comme un prévaricateur.

Legatione fungimur.

Périclès.

Ils sont bien éloignés de la disposition de cet orateur grec, qui ne parloit jamais au peuple qu'il ne s'y fût beaucoup préparé, & qu'il n'eût prié les dieux avant que de sortir de sa maison de ne pas permettre qu'il lui échapât une seule parole qui fût indigne de son auditoire: & de celle de l'orateur Romain, qui, tout habile qu'il étoit, déclare^a qu'il ne plaideroit jamais aucune cause sans s'y être disposé avec tout le travail nécessaire. Je n'oserois marquer clairement de quels termes se fert^b Quintilien

^a Ad illam causarum operam nunquam nisi paratus & meditatus accedo. *Lib. 1. de leg. n. 12.*

^b Afferet ad dicendum curæ semper quantum plurimum poterit. Ne-

que enim solum negligentis, sed & mali, & in suscepta causa perfidi ac proditoris est, pejus agere quam possit. *Quintil. lib. 12. cap. 9.*

pour condamner la négligence d'un avocat qui manqueroit à ce devoir essentiel à sa profession , & qui l'est beaucoup plus à celle d'un ministre de la parole , d'où dépend le salut des peuples.

Je sai que l'accablement des affaires presque inévitable aux pasteurs sérieusement appliqués à leurs devoirs leur laisse quelquefois peu de tems pour préparer leurs discours. Mais il ne s'agit pas ici de pièces d'éloquence travaillées & polies avec un extrême soin , qui demandent un long travail , & par conséquent un grand loisir. Un pasteur qui avec quelque fond d'esprit a de l'étude & de la lecture , & qui joint à ces qualités un grand zèle pour le salut des fidèles , ne manque jamais de réussir , & d'être goûté par le peuple , quand il met de l'ordre dans ses discours , qu'il dit des choses solides & touchantes , qu'il les appuie de passages tirés de l'Ecriture , & qu'il a soin de se renfermer dans des bornes raisonnables pour ne point fatiguer son auditoire. Une telle préparation n'emporte pas beaucoup de tems ; & elle est d'un devoir indispensable.

Y a-t-il dans le ministère ecclésiastique quelque fonction qui paroisse plus importante , plus nécessaire , plus digne du zèle pastoral , que le soin des pauvres , & celui d'administrer les sacremens ? Cependant d'un côté nous voyons que les Apôtres , assemblés en corps pour remédier aux plaintes que la dispensation des aumônes avoit fait naître parmi les fidèles , se croient obligés de renoncer à ce ministère , quelque saint qu'il fût , plutôt que de quitter la prédication de la parole de Dieu , dont ils étoient chargés spécialement & préféablement à tout le reste : & de l'autre , S. Paul , si instruit des devoirs de l'Apôstolat , & si infatigable dans le travail , déclare nettement que *Jésus-Christ ne l'a point envoyé pour baptiser , mais pour prêcher l'Evangile*. Le ministère de la prédication est donc la principale fonction des Apôtres , des Evêques , & de tous les Pasteurs ; à laquelle ils doivent donner toute l'application dont ils sont capables , en écartant avec une sévérité inflexible tout ce qui est incompatible avec ce premier & ce plus essentiel de leurs devoirs.

Act. 6. 2.

1. Cor. 1. 17.

Q q q q iij

C'est le précepte & l'exemple que nous ont donné tous les grands Saints qui ont fait tant d'honneur au christianisme par leurs savantes & éloquentes prédications, quoique la plupart fussent placés dans les plus grands sièges de l'Eglise, & fussent occupés à la défendre contre les hérésies.

- Orat. 15.* Saint Grégoire de Nazianze, plein de mépris pour l'arrangement des paroles & pour les vaines délicatesses du discours qui ne servent qu'à flater l'oreille, étoit bien éloigné de négliger ce que l'éloquence pouvoit avoir d'utile,
- Orat. 3.* comme il le marque en plus d'un endroit. * » Je ne me suis » réservé, dit-il, que l'éloquence ; & je ne me repens point » des peines & des fatigues que j'ai souffertes sur mer & » sur terre pour l'acquérir. Je souhaiterois pour mes amis » & pour moi que nous en possédassions toute la force....
- Orat. 12.* » C'est de tous mes biens le seul qui me soit resté. Je l'offre, je le dévoue, je le consacre à mon Dieu. La voix » de son commandement, & le mouvement de son esprit, » m'ont fait abandonner toutes les autres choses, pour » faire avec la pierre précieuse de l'Evangile un échange » de tout ce que je possédois. Je suis donc ainsi devenu, » ou, pour mieux dire, je desire ardemment de devenir » cet heureux marchand, qui avec des choses viles & périssables, en achete d'excellentes & d'éternelles. Mais » comme ministre de la parole, je m'attache uniquement » à l'art de parler. J'en fais mon partage, & je ne l'abandonnerai jamais....
- Orat. 27.* » Dans un autre endroit il remercie son peuple de ce que par son ardeur incroyable pour la parole de Dieu, il le consolait des discours injurieux & pleins de malignité que la jalousie de ses ennemis répandoit contre son éloquence, qu'il avoit acquise dans l'étude des auteurs profanes, mais qu'il avoit annoblie par la lecture des livres sacrés, & par le bois vivifiant de la croix, qui lui avoit ôté tout ce qu'elle avoit eu d'amertume. Et il ajoute qu'il n'étoit pas du sentiment de beaucoup d'autres, qui vouloient qu'on se contentât d'un discours sec, simple, sans ornement, sans élévation ; qui cou-

* Saint Grégoire de Nazianze || aller étudier l'éloquence sous les plus habiles maîtres, || avoir fait plusieurs voyages, pour

vroient leur paresse ou leur ignorance par un mépris dédaigneux de leurs adversaires ; & qui pretendoient en cela imiter les Apôtres , sans considérer que les miracles & les prodiges leur tenoient lieu d'éloquence.

^a Saint Ambroise , dans l'endroit même où il recommande que le discours d'un ecclésiastique soit pur , simple , clair , plein de poids & de gravité ; ajoute que comme l'élégance n'y doit point être affectée , il ne faut pas aussi y mépriser l'agrément. Et il pratiqua toujours lui-même ce qu'il avoit enseigné.

Y eut-il jamais un pasteur plus occupé que S. Augustin , & plus dévoué aux bonnes œuvres ? Mais son zèle , non moins éclairé que fervent , ne déroboit rien du tems qu'il lui falloit pour préparer les choses nécessaires à l'instruction des fidèles. Il paroît que dans les commencemens ses sermons étoient écrits mot à mot , & appris par cœur , parce qu'il avoit alors plus de tems , & plus de besoin d'user de cette précaution. Dans la suite il se contenta de chercher le sens des endroits de l'Ecriture qu'il avoit dessein d'expliquer , d'approfondir les vérités qu'ils contenoient , & de trouver les passages nécessaires pour les appuyer & les éclaircir : & cette recherche ne laissoit pas de lui coûter beaucoup , aussi-bien que la fatigue de parler , comme il le marque lui-même à la fin du quatrième discours qu'il fit sur le psaume 103. *Magno labore quæsitæ & inventæ sunt , magno labore nuntiata & disputata sunt : sit labor noster fructuosus vobis , & benedicat anima nostra Dominum.* L'ardeur insatiable de ses auditeurs pour l'écouter , est un grand bien sûr du talent qu'il avoit pour la parole , & du soin qu'il y donnoit.

J'ai réservé exprès S. Chrysostome pour le dernier de mes témoins , parce qu'il est l'un des Peres qui ont le plus insisté sur la matière que je traite. Dans son beau traité sur le sacerdoce , qui est regardé avec raison comme son chef-d'œuvre , il établit comme un principe incontestable , que la principale partie du devoir des Evê-

Epist. 73.

^a Oratio sit pura , simplex , dilucida , atque manifesta , plena gravitatis & ponderis , non affectata

elegantia , sed non intermissa gratia. *Offic. lib. 1. cap. 22.*

ques , & par conséquent de tous les pasteurs , consiste dans l'instruction qui se donne par la parole : parce que c'est par elle seule qu'ils sont en état d'enseigner aux fidèles les vérités de la religion , de les animer à la vertu , de les retirer du vice , & de les soutenir dans les rudes épreuves qu'ils ont à souffrir , & dans les combats qu'ils ont à livrer tous les jours contre les ennemis de leur salut. Sans ce secours , une pauvre église est semblable à une ville attaquée de toutes parts , & qui se trouve sans défenses ; ou à un vaisseau battu de la tempête , & qui est sans pilote. La parole dans la bouche du pasteur , est comme l'épée dans la main d'un capitaine ; mais cette épée demande d'être maniée avec art & avec adresse : c'est-à-dire , pour parler plus clairement , ^a qu'un pasteur doit se préparer avec beaucoup de soin aux prédications & aux autres discours qu'il est obligé de faire en public , & qu'il doit employer tous ses efforts pour acquérir ce talent , puisque c'est de là que dépend le salut de la plupart des âmes qui lui sont confiées.

Mais , dit-on , si cela est ainsi , pourquoi S. Paul , ne s'est-il point soucié d'acquérir ce talent ? & pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'il est ignorant , & peu instruit pour la parole : & cela en écrivant aux Corinthiens , qui faisoient tant de cas de l'éloquence ?

Imperitus ser-
mone. 2. Cor.
11. 6.

Cette parole , dit S. Chrysostome , dont on n'a point pénétré le sens , ni connu la profondeur , en a trompé plusieurs , & a servi de prétexte & de voile à leur paresse. Si S. Paul étoit ignorant , comme vous le prétendez , comment a-t-il confondu les Juifs de Damas , n'ayant point encore fait de miracles ? Comment a-t-il terrassé les Grecs , & pourquoi se retira-t-il à Tarse ? Ne fut-ce pas après en être demeuré tellement victorieux par la puissance de la parole , que ne pouvant souffrir la honte d'être vaincus , ils résolurent de le faire mourir ? De quoi se servit-il pour combattre & pour disputer contre ceux d'Antioche , qui s'efforçoient d'embrasser les cérémonies des Juifs ? Ce Sénateur de l'Aréopage , qui demouroit dans la ville du monde la plus superstitieuse & la plus savante ,

^a Χρὶ τὸν λόγον ἁγίου πάλιν ὄντι τῷ ταύτῳ κτίζοντες τὸν ἑαυτοῦ.

ne le suivit-il pas avec sa femme , après avoir oui seulement un de ses discours ? ... Que fit cet Apôtre à Thessalonique , à Corinthe , à Ephèse , & à Rome même ? Ne passa-t-il pas les jours & les nuits à expliquer les écritures divines ? Est-il besoin de raconter toutes les disputes qu'il a eues avec les Epicuriens & les Stoïciens ? ... De quel front ose-t-on encore après cela l'appeller ignorant, lui qui a été admiré de tout le monde , & dans ses disputes & dans ses sermons ; lui que les Lycaoniens prirent pour Mercure , sans doute à cause de son éloquence ?

Il se peut faire que des pasteurs , pleins de zèle , de charité , & très propres d'ailleurs pour le gouvernement , manquent du talent de la parole , & ne puissent pas instruire leurs peuples par eux-mêmes. Alors l'exemple de Valère , évêque d'Hippone , qui pour suppléer au peu d'usage qu'il avoit de la langue latine , fit prêcher S. Augustin en sa place & en sa présence , devient pour eux une règle , & les autorise à chercher ailleurs le supplément de ce qui leur manque. Les Curés de campagne , qui ne peuvent point emprunter la voix d'autrui , ont le secours des livres. On a fait exprès pour eux des homélies courtes , faciles , à la portée des plus grossiers , qu'ils peuvent débiter à leurs peuples de vive voix ; ou au moins leur en faire la lecture. S. Augustin ne blâmeroit point cette pratique , à lui qui croit qu'un pasteur , incapable de composer lui-même un bon discours , peut le faire composer par un autre , & après l'avoir appris , le prononcer comme s'il en étoit l'auteur. C'est que , de quelque manière que ce soit , il est d'une indispensable nécessité que les peuples soient instruits.

M. P. Abbé
Lambert.

a Sunt quidam , qui bene pronuntiare possunt , quid autem pronuntient excogitare non possunt. Quod si ab aliis sumant eloquenter sapienterque conscriptum , memo-

rizque commendunt , atque ad populum proferant : si eam personam gerunt , non improbè faciunt. De doctr. chr. lib. 4. n. 62.

TROISIÈME DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.

QUOIQ'ON DOIVE fort estimer un discours qui joint à une grande clarté de la grace & de l'éloquence, cependant il faut avouer que ce qui produit les grands & les merveilleux effets de l'éloquence, n'est ni le genre simple & médiocre, ni le genre orné & fleuri; mais le sublime & le pathétique. Par les deux premiers, l'orateur vient à bout d'instruire & de plaire: & il peut se contenter de ces deux effets, quand il ne s'agit que de vérités spéculatives qu'il suffit de croire, qui ne demandent que notre consentement, & qui regardent plutôt l'esprit que le cœur, si pourtant il y en a de telles dans la religion. Mais il n'en est pas ainsi quand on propose des vérités de pratique, qui doivent être mises en exécution. Que serviroit en effet que l'auditeur fût convaincu de ce qu'on lui dit, & qu'il applaudît à l'éloquence de celui qui parle, s'il n'alloit jusqu'à aimer, embrasser, pratiquer les maximes qu'on lui prêche? Si l'orateur n'arrive à ce troisième degré, il demeure en chemin. Il n'a dû songer à instruire & à plaire, que pour toucher. C'est en cela que S. Augustin, après Cicéron, fait consister la pleine victoire de l'éloquence. Tout discours qui laisse l'auditeur tranquille, qui ne le remue & ne l'agite point, & qui ne va pas jusqu'à le troubler, l'abattre, le renverser, & vaincre son opiniâtre résistance, quelque beau qu'il paroisse, n'est point un discours véritablement éloquent. Il s'agit de lui inspirer de l'horreur de ses péchés, & de la crainte des jugemens de Dieu; de dissiper le charme séducteur qui l'aveugle, & de le forcer d'ouvrir les yeux; de lui faire haïr ce qu'il aimoit, & aimer ce qu'il haïssoit; de déraciner de son cœur des passions vives, ardentes, enflammées, dont il n'est plus le maître, & qui ont pris sur lui un empire absolu; en un mot, de l'enlever & de l'arracher à lui-même, à ses

désirs , à ses joies , à tout ce qui fait sa vie & son bonheur.

Je sai qu'il n'y a que la grace toute-puissante de Jesus-Christ qui soit capable de toucher ainsi les cœurs , & d'y faire des changemens si merveilleux. Penser autrement , & attendre en quelque degré que ce soit l'efficace de la parole ou des graces du discours , ou de la solidité des raisons , ou de la force des mouvemens , ce seroit , selon le langage de S. Paul , ^a anéantir la croix de Jesus-Christ , & lui dérober l'honneur de la conversion du monde , pour l'attribuer à la sagesse humaine. ^b C'est pour cela que S. Augustin veut que l'orateur chrétien compte beaucoup plus sur la prière que sur ses talens ; & qu'avant que de parler aux hommes il s'adresse à Dieu , qui peut seul nous inspirer & ce qu'il faut dire , & la manière dont il le faut dire. ^c Mais comme on ne laisse pas d'employer les remèdes naturels que prescrit la médecine , quoiqu'on sache que leur effet dépend uniquement de Dieu , à qui il a plu d'y attacher la guérison ordinaire des maladies , sans pourtant s'y astreindre lui-même : ainsi l'orateur chrétien peut & doit mettre en usage tous les moiens , tous les secours que lui fournit la rhétorique , mais sans y mettre sa confiance , & étant bien persuadé qu'en vain il parlera aux oreilles , si Dieu ne parle aux cœurs.

Or c'est le stile sublime & pathétique , ce sont les grandes & vives figures , les passions fortes & véhémentes , qui emportent le consentement , & entraînent les cœurs. ^d L'in-

^a Misit me Christus evangelizare, non in sapientia verbi, ut non evacuatur crux Christi. 1. Cor. 1. 17.

^b Noster iste eloquens. hæc se posse, pietate magis orationum, quàm oratorum facultate, non dubitet, ut orando pro se, ac pro illis quos est allocuturus, sit orator, antequam dicat. ... Et quis facit ut quod oportet, & quemadmodum oportet, dicatur à nobis, nisi IN CUJUS MANU SUNT ET NOS ET SERMONES NOSTRI?...

^c Sicur enim corporis medica-

menta, quæ hominibus ab hominibus adhibentur, nonnisi eis prosunt, quibus Deus operatur salutem, qui & sine illis mederi potest, cum sine ipso illa non possint, & tamen adhibentur... ita & adjuncta doctrinæ tunc prosunt animæ adhibita per hominem, cum Deus operatur ut prosint, qui potuit evangelium dare homini etiam non ab hominibus, neque per hominem. S. August. de doctr. christ. lib. 4. cap. 15. & 16.

^d Oportet igitur eloquentem ec-

R r r r ij

struction, les raisons ont éclairé & convaincu l'esprit. Les graces du discours l'ont gagné, & par leur plaisir flateur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer & de s'en rendre le maître. C'est ce qui est réservé à la grande & forte éloquence. On peut voir ce qui en a été dit ci-devant dans l'article qui regarde le sublime. Je me contenterai de rapporter ici quelques extraits des Peres, qui seront plus instructifs que toutes les réflexions que je pourrois faire sur ce sujet.

EXTRAIT DE SAINT AUGUSTIN.

S. August.
Epist. 29. ad
Alipium.

CE GRAND SAINT mit en usage les préceptes de cette éloquence victorieuse dans une occasion importante, dont il nous a lui-même conservé l'histoire. Ce fut à Hippone, dans le tems qu'il n'étoit encore que prêtre, & que l'évêque Valère le faisoit parler à sa place. La fête de S. Leonce évêque d'Hippone étant proche, le peuple murmuroit de ce qu'on vouloit l'empêcher de la célébrer avec les réjouissances ordinaires, c'est-à-dire, de faire dans l'Eglise des festins qui dégénéroient en ivrogneries & en débauches. Saint Augustin sachant le murmure du peuple, commença dès le mercredi, veille de l'Ascension, à lui parler sur ce sujet à l'occasion de l'Evangile du jour où l'on avoit lu ce passage : *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, & ne jetez pas vos perles devant les pourceaux.*

Matth. 7. 6.

Comme ce premier discours avoit eu peu d'auditeurs, & dans ce petit nombre beaucoup de contradicteurs, il parla encore du même sujet le jour suivant fête de l'Ascension dans une plus nombreuse assemblée, où l'on avoit lu l'Evangile des marchands chassés du temple. Il le relut lui-même, & montra combien Jesus-Christ auroit eu plus de zèle pour bannir du temple des festins dissolus, qu'un commerce innocent par lui-même. Il lut encore

clerasticum; quando suadet aliquid quod agendum est, non solum docere ut instruat, & delectare ut teneat, verum etiam flectere ut vincat. Ipse quippe jam remanet ad

consensionem flectendus eloquentie granditate, in quo id non egit usque ad ejus confessionem demonstrata veritas, adjuncta etiam suavitate dictionis. Ibid. cap. 13.

divers endroits de l'Ecriture contre l'ivrognerie. Il accompagna ce discours de ses gémissemens & de toutes les marques de la vive douleur que lui caufoit fa charité : & après l'avoir interrompu par quelques prières qu'il fit faire , il recommença à parler avec toute la véhémence dont il étoit capable , leur représentant le péril commun des peuples & des prêtres qui doivent rendre compte de leurs ames au chef des pasteurs. » Je vous conjure , leur » dit-il , par ses humiliations , ses souffrances , sa couronne d'épines , sa croix & son sang : aiez du moins pitié de nous , & considérez la charité du vénérable Valere , qui par tendresse pour vous m'a chargé du redoutable ministère de vous annoncer la parole de la vérité. Il vous a témoigné plusieurs fois la joie qu'il avoit de ce que j'étois venu ici : mais c'étoit dans la vûe que je serois le ministre de votre salut , & non le témoin de votre perte & de votre damnation. S. Augustin ajouta qu'il espéroit que ce malheur n'arriveroit pas ; & que s'ils ne cédoient point à l'autorité de la parole divine qu'il leur avoit annoncée , ils céderoient aux châtimens dont il ne pouvoit douter que Dieu ne les punit en ce monde , pour ne les pas danner en l'autre. Il dit cela d'une manière si touchante , qu'il tira les larmes des yeux de ses auditeurs , & ne put retenir les siennes. » Ce ne fut point , » dit-il , en pleurant sur eux que je les fis pleurer : mais pendant que je parlois , leurs larmes prévinrent les miennes. J'avoue que je ne pus point alors me retenir. Après que nous eûmes pleuré ensemble , je commençai à espérer fortement leur correction. «

Le lendemain , ^a qui étoit le jour du festin , il apprit que quelques-uns murmuroient encore , & disoient : » De quoi s'avise-t-on maintenant ? Ceux qui ont souffert jusqu'ici cette coutume , n'étoient-ils pas chrétiens ? S. Augustin ^b ne sachant quel ressort faire jouer pour les ébranler , se trouva fort embarrassé. Il avoit pris la résolution de lire à ces obstinés l'endroit du Prophète Ezéchiel , où *Ezech. 33. 9.*

^a Cum illuxisset dies , cui solabant fauces ventresque se parare.

^b Quo audito , quas majores com-

|| movendi eos machinas præpararem , omnino nesciebam.

il est dit , que la sentinelle est déchargée quand elle a annoncé le péril ; & ensuite de secouer ses vêtemens sur le peuple , & de se retirer chez lui. Mais Dieu lui épargna cette douleur , & les murmureurs ne purent résister plus longtems à une charité si vive & si éloquente.

La solidité & l'agrément du discours servirent sans doute à préparer ce changement , & à ébranler les esprits. Mais ce qui terrassa pour ainsi dire les murmureurs , & ce qui procura à saint Augustin une pleine victoire^a, fut le sublime & le pathétique , mêlé à ces manières douces & tendres dont nous avons parlé ailleurs. ^a Les deux autres parties peuvent exciter des acclamations : le sublime , le pathétique , accablent comme par leur poids , & au lieu d'applaudissemens , arrachent des pleurs.

EXTRAIT DE SAINT CYPRIEN.

L'EXTRAIT que je donne ici est tiré de la belle lettre de ce grand Evêque au pape Corneille au sujet de ceux qui étant tombés pendant la persécution demandoient avec fierté d'être rétablis dans l'usage des sacrements , sans avoir fait une pénitence convenable , & emploioient même pour cela les menaces.

» Si ces pécheurs , dit S. Cyprien , veulent être reçus
 » dans l'Eglise , voions quel sentiment ils ont de la satisfaction qu'ils doivent faire , & quels fruits de pénitence ils apportent. L'Eglise n'est ici fermée à personne :
 » l'Evêque ne rejette personne. Nous sommes prêts à
 » recevoir avec patience , avec indulgence , & avec douceur tous ceux qui se présentent à nous. Je desirerai que
 » tous retournent à l'Eglise. Je desirerai que tous ceux qui
 » combattoient avec nous se rallient sous les enseignes de
 » Jesus-Christ , & reviennent dans son camp céleste &
 » dans la maison de Dieu son pere. Je me relâche dans
 » tout ce que je puis. Je dissimule beaucoup de choses ,

a Non sanè , si dicenti crebrius
 & vehementius acclametur , ideo
 granditer putandus est dicere : hoc
 enim & acumina submissi generis ,
 & ornamenta faciunt temperati.

Grande autem genus plerumque
 pondere suo voces premit , sed
 lacrymas exprimit. S. Aug. de doctr.
 chr. lib. 4. cap. 24.

» dans l'ardent desir que j'ai de réunir nos freres avec
 » nous. Je n'examine pas même avec toute la sévérité que
 » la piété & la religion chrétienne demanderoient, les
 » offenses qu'on a commises contre Dieu ; & je pêche
 » peut-être moi-même, en remettant trop facilement les
 » péchés des autres. J'embrasse avec l'ardeur & avec la
 » tendresse d'une entière charité ceux qui retournent avec
 » des sentimens de pénitence, ceux qui confessent leurs
 » péchés, & en font satisfaction avec humilité & simpli-
 » cité de cœur. Que s'il y en a qui croient pouvoir ren-
 » trer dans l'Eglise par les menaces, & non par les prié-
 » res ; & qui songent à en forcer les portes par la ter-
 » reur, & non pas à se les ouvrir par la satisfaction & par
 » les larmes : qu'ils sachent que l'Eglise demeure toujours
 » fermée à des personnes de cette sorte, & que le camp
 » invincible de Jesus-Christ, fortifié par la toute-puissan-
 » ce de Dieu qui en est le protecteur, ne se force point
 » par l'insolence des hommes. Le prêtre du Seigneur qui
 » suit la règle de l'Evangile, & qui garde les préceptes
 » de Jesus-Christ, peut être tué, mais il ne peut être
 » vaincu. *Sacerdos Dei evangelium tenens, & Christi præ-*
cepta custodiens, occidi potest, non potest vinci.

Il me semble que cet extrait, qui ne ressent pas moins la douceur paternelle d'un saint Evêque que le courage invincible d'un grand martyr, peut être proposé comme un modèle parfait de la plus forte & de la plus sublime éloquence, qui ne le cède en rien à celle de Démosthène.

EXTRAITS DE S. JEAN CHRYSOSTOME

Contre les Sermons.

SAINT CHRYSOSTOME, dans ses homélies au peuple d'Antioche, parle souvent avec beaucoup de force contre ceux qui, pour des intérêts temporels, obligeoient leurs freres à prêter serment sur l'autel, & par là souvent leur donnoient lieu de se parjurer. » Que faites vous, malheu-
 » reux, dit il ? Vous exigez un serment sur la sainte ta-
 » ble, & vous immolez cruellement votre frere sur le mê-

*Homel. XV.
ad popul. An-
tioch.*

» me autel où repose Jesus-Christ, qui s'est immolé pour
 » vous ? Les voleurs commettent des meurtres, mais c'est
 » en secret : & vous en présence de l'Eglise, notre mere
 » commune, vous égorgez un de ses enfans, pire en ce-
 » la que Caïn. Car enfin il cacha son crime dans le dé-
 » sert, & ne ravit à son frere qu'une vie de peu de du-
 » rée : & vous au milieu du temple, & sous les yeux de
 » Dieu, vous causez à votre prochain une mort éternel-
 » le ! Est-ce donc pour jurer que la maison du Seigneur
 » est établie, & non pour prier ? L'autel sacré est-il de-
 » stiné à donner occasion aux crimes, & non à les expier ?
 » Si tout autre sentiment de religion est étouffé en vous,
 » respectez au moins le livre sacré que vous présentez à
 » votre frere pour jurer. Ouvrez le saint Evangile sur le-
 » quel vous êtes prêts de lui faire prêter serment, &
 » écoutant ce qu'y dit Jesus-Christ sur les juremens,
 » tremblez, & retirez-vous. Et qu'y dit Jesus-Christ ? *Il*
 » *a été dit aux anciens : Vous ne vous parjurerez point...*
 » *Et moi je vous dis que vous ne juriez en aucune sorte.* Quoi !
 » vous faites jurer sur ce même livre, qui vous interdit
 » les juremens ? O impiété, ô étrange sacrilège ! C'est
 » comme si l'on prenoit pour complice d'un meurtre le
 » Législateur même qui le condamne.
 » Je répands moins de larmes quand j'apprens que quel-
 » qu'un a été assassiné dans le grand chemin, que lors-
 » que je voi un homme approcher de l'autel porter sa
 » main sur le saint livre des Evangiles, & prononcer à
 » haute voix le serment. Car pour lors je ne puis m'em-
 » pêcher de pâlir, de trembler, de frissonner, autant pour
 » celui qui exige le serment que pour celui qui le prête.
 » Misérable ! pour t'assurer quelque somme d'argent dou-
 » teuse, tu perds ton ame ! Le gain que tu fais peut-il
 » entrer en comparaison avec la perte de ton frere & la
 » tienne ? Si tu fais que celui dont tu exiges le serment
 » est homme de bien, pourquoi ne te pas contenter de sa
 » parole ? Et s'il ne l'est pas, pourquoi le forces-tu à faire
 » un parjure ?
 » Mais sans cela, dites-vous, votre preuve étoit impar-
 » faite, & l'on ne vous croioit point. Hé ! que vous im-
 » portez

Matth. 5.
 33-34

» porte ? C'est en craignant d'exiger le serment que vous
 » paroîtrez véritablement digne de foi , & que vous vous
 » mettez l'esprit en repos. Car enfin , quand vous êtes
 » de retour chez vous , votre conscience ne vous fait-elle
 » point de reproches ? Ne dites-vous point en vous-mê-
 » me : Ai-je eu raison de lui faire prêter serment ? N'a-t-il
 » point fait un parjure ? N'ai-je point donné lieu à un cri-
 » me si horrible ? Au contraire , quelle consolation n'est-
 » ce point pour vous , quand de retour dans votre maison
 » vous pouvez dire : Dieu soit beni , je me suis retenu ,
 » j'ai épargné à mon frere l'occasion d'un crime , & lui
 » ai peut-être sauvé un faux serment ? Que tout l'or , que
 » toutes les richesses de la terre périssent , plutôt que de
 » m'obliger à enfreindre la loi , & à forcer les autres de
 » la violer.

Dans l'homélie précédente , S. Chrysostome , après
 avoir raconté à ses auditeurs comment le saint Précur-
 seur avoit été mis à mort à cause du serment d'Hérode ,
 les exhorte à conserver la mémoire d'un si tragique évé-
 nement , & à profiter d'un si terrible exemple : & il em-
 ploie pour cela les figures les plus vives & les plus sublimes.
 » Je vous dis hier d'emporter chacun en votre maison la tête
 » de Jean-Baptiste encore toute sanglante , & de vous
 » représenter ses yeux animés d'un saint zèle contre les
 » sermens , & sa voix qui s'élevant encore contre cette
 » habitude criminelle , semble vous dire : Fuyez & déte-
 » stez le jurement , qui a été mon meurtrier , & qui est
 » la cause des plus grands crimes. En effet , continue S.
 » Chrysostome , ce que ni la généreuse liberté du saint
 » Précurseur , ni la violente colère du Roi qui se voioit
 » repris publiquement , n'avoient pu faire , la crainte mal
 » entendue du parjure le fit , & la mort de Jean-Baptiste
 » fut l'effet & la suite du jurement. Je vous répète encore
 » aujourd'hui la même chose. Envisagez toujours cette
 » tête sacrée , qui fait de continuels reproches aux blas-
 » phémateurs : & cette seule pensée sera comme un frein
 » salutaire qui arrêtera votre langue , & la détournera du
 » blasphème.

Homil. xlv

EXTRAIT DU DISCOURS DE S. CHRYSOSTOME,
SUR LA DISGRACE D'EUTROPE.

EUTROPE étoit un favori tout puissant auprès de l'Empereur Arcade, & qui gouvernoit absolument l'esprit de son Maître. Ce Prince, aussi foible à soutenir ses ministres, qu'imprudent à les élever, se vit obligé malgré lui d'abandonner son favori. En un moment Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misère. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de S. Jean Chrysostome qu'il avoit souvent maltraité, & dans l'asyle sacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir par diverses loix, & où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule à l'Eglise pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la faiblesse des hommes, & du néant des grandeurs humaines. Le saint Evêque parla sur ce sujet d'une manière si vive & si touchante, qu'il changea la haine & l'aversion qu'on avoit pour Eutrope en compassion, & fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractère de S. Chrysostome étoit de parler aux grands & aux puissans, même dans le tems de leur plus grande prospérité, avec une force & une liberté vraiment épiscopale.

Eccles. 1. 2.

» Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité des vanités*, &
 » *tout n'est que vanité*, certainement c'est dans la con-
 » jecture présente. Où est maintenant cet éclat des plus
 » hautes dignités ? Où sont ces marques d'honneur & de
 » distinction ? Qu'est devenu cet appareil des festins & des
 » jours de réjouissance ? Où se sont terminées ces accla-
 » mations si fréquentes & ces flateries si outrées de tout
 » un peuple assemblé dans le cirque pour assister au spe-
 » ctacle ? Un seul coup de vent a dépouillé cet arbre su-
 » perbe de toutes ses feuilles, & après l'avoir ébranlé jus-
 » ques dans ses racines, l'a arraché en un moment de la
 » terre ? Où sont ces faux amis, ces vils adulateurs, ces
 » parasites si empressés à faire leur cour, & à témoigner

» par leurs actions & leurs paroles un servile dévouement ?
 » Tout cela a disparu & s'est évanoui comme un songe ,
 » comme une fleur , comme une ombre. Nous ne pouvons
 » donc trop répéter cette sentence du Saint-Esprit : *Va-*
 » *nité des vanités , & tout n'est que vanité.* Elle devrait être
 » écrite en caractères éclatans dans toutes les places pu-
 » bliques , aux portes des maisons , dans toutes nos cham-
 » bres : mais elle devrait encore bien plus être gravée dans
 » nos cœurs , & faire le continuel sujet de nos entre-
 » tiens.

» N'avois-je pas raison , dit S. Chrysostome en s'adres-
 » sant à Eutrope , de vous représenter l'inconstance & la
 » fragilité de vos richesses ? Vous connoissez maintenant
 » par votre expérience que comme des esclaves fugitifs
 » elles vous ont abandonné , & qu'elles sont même en
 » quelque sorte devenues perfides & homicides à votre
 » égard , puisqu'elles sont la principale cause de votre de-
 » sastre. Je vous répétois souvent que vous deviez faire plus
 » de cas de mes reproches , quelque amers qu'ils vous pa-
 » russent , que de ces fades louanges dont vos flatteurs ne
 » cessoient de vous accabler , parce que *les blessures que*
 » *fait celui qui aime , valent mieux que les baisers trompeurs*
 » *de celui qui hait.* Avois-je tort de vous parler ainsi ? Que
 » sont devenus tous ces courtisans ? Ils se sont retirés : ils
 » ont renoncé à votre amitié : ils ne songent qu'à leur sû-
 » reté , à leurs intérêts , aux dépens même des vôtres. Il
 » n'en est pas ainsi de nous. Nous avons souffert vos em-
 » portemens dans votre élévation : & dans votre chute
 » nous vous soutenons de tout notre pouvoir. L'Eglise à
 » qui vous avez fait la guerre , ouvre son sein pour vous
 » recevoir : & les théâtres , objet éternel de vos com-
 » plaisances , qui nous ont si souvent attiré votre indigna-
 » tion , vous ont abandonné & trahi.

Prov. 27. 6

» Je ne parle pas ainsi pour insulter au malheur de ce-
 » lui qui est tombé , ni pour r'ouvrir & aigrir des plaies
 » encore toutes sanglantes ; mais pour soutenir ceux qui
 » sont debout , & leur faire éviter de pareils maux. Et le
 » moien de les éviter , c'est de se bien convaincre de la
 » fragilité & de la vanité des grandeurs humaines. De

S f f f ij

» les appeller une fleur , une herbe , une fumée , un son-
» ge , ce n'est pas encore en dire assez , puisqu'elles sont au
» dessous même du néant. Nous en avons une preuve bien
» sensible devant les yeux. Qui jamais est parvenu à une
» plus haute élévation ? N'avoit-il pas des biens immen-
» ses ? Lui manquoit-il quelque dignité ? N'étoit-il pas
» craint & redouté de tout l'empire ? Et maintenant plus
» abandonné & plus tremblant que les derniers des mal-
» heureux , que les plus vils esclaves , que les prisonniers
» enfermés dans de noirs cachots ; n'ayant devant les yeux
» que les épées préparées contre lui , que les tourmens
» & les bourreaux , privé de la lumière du jour au mi-
» lieu du jour même , il attend à chaque moment la mort ,
» & ne la perd point de vue.

» Vous fûtes témoins hier , quand on vint du palais
» pour le tirer d'ici par force , comment il courut aux
» vases sacrés , tremblant de tout le corps , le visage pâle
» & défait , faisant à peine entendre une foible voix en-
» trecoupée de sanglots , & plus mort que vif. Je le répé-
» te encore , ce n'est point pour insulter à sa chute que
» je dis tout ceci , mais pour vous attendrir sur ses maux ,
» & pour vous inspirer des sentimens de clémence & de
» compassion à son égard.

» Mais , disent quelques personnes dures & impitoya-
» bles , qui même nous savent mauvais gré de lui avoir
» ouvert l'asyle de l'Eglise ; n'est-ce pas cet homme là
» qui en a été le plus cruel ennemi , & qui a fermé cet
» asyle sacré par diverses loix ? Cela est vrai , répond saint
» Chrysostome : & ce doit être pour nous un motif bien
» pressant de glorifier Dieu , de ce qu'il oblige un enne-
» mi si formidable de venir rendre lui-même hommage ,
» & à la puissance de l'Eglise , & à sa clémence. A sa puis-
» sance , puisque c'est la guerre qu'il lui a faite , qui lui a
» attiré sa disgrâce : à sa clémence , puisque malgré tous les
» maux qu'elle en a reçus , oubliant tout le passé , elle
» lui ouvre son sein , elle le cache sous ses ailes , elle le
» couvre de sa protection comme d'un bouclier , & le re-
» çoit dans l'asyle sacré des autels , que lui-même avoit
» plusieurs fois entrepris d'abolir. Il n'y a point de vi-

» étoires , point de trophées , qui pussent faire tant d'honneur à l'Eglise. Une telle générosité , dont elle seule est capable , couvre de honte & les Juifs & les infidèles. Accorder hautement sa protection à un ennemi déclaré , tombé dans la disgrâce , abandonné de tous , devenu l'objet du mépris & de la haine publique ; montrer à son égard une tendresse plus que maternelle ; s'opposer en même tems & à la colère du Prince , & à l'aveugle fureur du peuple : voila ce qui fait la gloire de notre sainte religion.

» Vous dites avec indignation , qu'il a fermé cet asyle par diverses loix. O homme , qui que vous soyez , vous est-il donc permis de vous souvenir des injures qu'on vous a faites ? Ne sommes-nous pas les serviteurs d'un Dieu crucifié , qui dit en expirant : *Mon Pere , pardonnez-leur , car ils ne savent ce qu'ils font* ? Et cet homme , prosterné aux piés de l'autel , & exposé en spectacle à tout l'univers , ne vient-il pas lui-même abroger ses loix , & en reconnoître l'injustice ? Quel honneur pour cet autel , & combien est-il devenu terrible & respectable , depuis qu'à nos yeux il tient ce lion enchainé ? C'est ainsi que ce qui rehausse l'éclat de l'image d'un Prince , n'est pas qu'il soit assis sur un trône , revêtu de pourpre , & ceint du diadème ; mais qu'il foule aux piés les barbares vaincus & captifs...

Luc. 23-34

» Je voi dans notre temple une assemblée aussi nombreuse qu'à la grande fête de pâque. Quelle leçon pour tous que le spectacle qui vous occupe maintenant , & combien le silence même de cet homme réduit en l'état où vous le voiez , est-il plus éloquent que tous nos discours. Le riche en entrant ici n'a qu'à ouvrir les yeux pour reconnoître la vérité de cette parole : *Toute chair n'est que de l'herbe , & toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe s'est séchée & la fleur est tombée , parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle*. Et le pauvre apprend ici à juger de son état tout autrement qu'il ne fait , & loin de se plaindre , à savoir même bon gré à sa pauvreté , qui lui tient lieu d'asyle , de port , de citadelle , en le mettant en repos & en sûreté , & le délivrant des

Isai. 40. 6.

S s s s iij

» craintes & des allarmes dont il voit que les richesses sont
» la cause & l'origine.

Le but qu'avoit S. Chrysostome en tenant tout ce discours , n'étoit pas seulement d'instruire son peuple , mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faisoit une peinture si vive. Aussi eut-il la consolation , comme je l'ai déjà dit , de faire fondre en larmes tout son auditoire , quelque aversion qu'on eût pour Eutrope , qu'on regardoit avec raison comme l'auteur de tous les maux publics & particuliers. Quand il s'en aperçut , il continua ainsi : » Ai-je calmé vos esprits ? Ai-je chassé la colère ? » Ai-je éteint l'inhumanité ? Ai-je excité la compassion ? » Oui sans doute : & l'état où je vous voi , & ces larmes » qui coulent de vos yeux , en sont de bons garands. Puis- » que vos cœurs sont attendris , & qu'une ardente charité » en a fondu la glace , & amolli la dureté : allons donc » tous ensemble nous jeter aux piés de l'Empereur : ou » plutôt prions le Dieu de miséricorde de l'adoucir , en » sorte qu'il nous accorde la grace entière.

Ce discours eut son effet , & S. Chrysostome sauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après aiant eu l'imprudence de sortir de l'Eglise pour se sauver , il fut pris , & banni en Cypre , d'où on le tira dans la suite pour lui faire son procès à Calcédoine , & il y fut décapité.

EXTRAIT TIRÉ DU PREMIER LIVRE DU SACERDOCE.

S. CHRYSOSTOME avoit un ami intime , nommé Basile , qui lui avoit persuadé de quitter la maison de sa mere , pour mener avec lui une vie solitaire & retirée. Dès que cette mere désolée eut appris cette nouvelle , elle me prit par la main , dit S. Chrysostome , me mena dans sa chambre , & m'ayant fait asseoir auprès d'elle sur le même lit où elle m'avoit mis au monde , elle commença à pleurer , & à me parler en des termes qui me donnèrent encore plus de pitié que ses larmes. » Mon fils , me dit-elle , Dieu » n'a pas voulu que je jouisse longtemps de la vertu de vo- » tre pere. Sa mort , qui suivit de près les douleurs que » j'avois endurées pour vous mettre au monde , vous ren-

» dit orphelin , & me laissa veuve , plutôt qu'il n'eût été
» utile à l'un & à l'autre. J'ai souffert toutes les peines &
» toutes les incommodités du veuvage , lesquelles certes
» ne peuvent être comprises par les personnes qui ne les
» ont point éprouvées. Il n'y a point de discours qui puis-
» se représenter le trouble & l'orage où se voit une jeu-
» ne femme , qui ne vient que de sortir de la maison de
» son pere , qui ne fait point les affaires , & qui étant plongée
» dans l'affliction , doit prendre de nouveaux soins ,
» dont la foiblesse de son âge , & celle de son sexe , sont
» peu capables. Il faut qu'elle supplée à la négligence de
» ses serviteurs , & se garde de leur malice : qu'elle se dé-
» fende des mauvais desseins de ses proches : qu'elle souffre
» constamment les injures des partisans , & l'insolence
» & la barbarie qu'ils exercent dans la levée des impôts.

» Quand un pere en mourant laisse des enfans , si c'est
» une fille , je sai que c'est beaucoup de peine & de soin
» pour une veuve : ce soin néanmoins est supportable , en
» ce qu'il n'est pas mêlé de crainte ni de dépense. Mais
» si c'est un fils , l'éducation en est bien plus difficile , &
» c'est un sujet continuel d'appréhensions & de soins , sans
» parler de ce qu'il coûte pour le faire bien instruire.
» Tous ces maux pourtant ne m'ont point portée à me
» remarier. Je suis demeurée ferme parmi ces orages &
» ces tempêtes , & me confiant surtout en la grace de
» Dieu , je me suis résolue de souffrir tous ces troubles
» que le veuvage apporte avec soi.

» Mais ma seule consolation dans ces misères , a été de
» vous voir sans cesse , & de contempler dans votre vi-
» sage l'image vivante & le portrait fidèle de mon mari
» mort. Consolation , qui a commencé dès votre enfance ,
» ce , lorsque vous ne saviez pas encore parler , qui est le
» tems où les peres & les meres reçoivent plus de plaisir
» de leurs enfans.

» Je ne vous ai point aussi donné sujet de me dire , qu'à
» la vérité j'ai soutenu avec courage les maux de ma con-
» dition présente , mais aussi que j'ai diminué le bien de
» votre pere pour me tirer de ces incommodités , qui est
» un malheur que je sai arriver souvent aux pupilles. Car

» je vous ai conservé tout ce qu'il vous a laissé , quoique
 » je n'aie rien épargné de tout ce qui vous a été néces-
 » faire pour votre éducation. J'ai pris ces dépenses sur
 » mon bien , & sur ce que j'ai eu de mon pere en maria-
 » ge. Ce que je ne vous dis point , mon fils , dans la vûe
 » de vous reprocher les obligations que vous m'avez. Pour
 » tout cela je ne vous demande qu'une grace ; ne me ren-
 » dez pas veuve une seconde fois. Ne r'ouvrez pas une
 » plaie qui commençoit à se fermer. Attendez au moins
 » le jour de ma mort : peut-être n'est-il pas éloigné. Ceux
 » qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir : mais à mon
 » âge je n'ai plus que la mort à attendre. Quand vous
 » m'aurez ensevelie dans le tombeau de votre pere , &
 » que vous aurez réuni mes os à ses cendres , entrepre-
 » nez alors d'aussi longs voyages , & navigez sur telle mer
 » que vous voudrez , personne ne vous en empêchera.
 » Mais pendant que je respire encore , supportez ma pré-
 » sence , & ne vous ennuyez point de vivre avec moi. N'at-
 » tirez pas sur vous l'indignation de Dieu , en causant une
 » douleur si sensible à une mere qui ne l'a point méritée.
 » Si je songe à vous engager dans les soins du monde , &
 » que je veuille vous obliger de prendre la conduite de
 » mes affaires qui sont les vôtres , n'aiez plus d'égard , j'y
 » consens , ni aux loix de la nature , ni aux peines que j'ai
 » essuïées pour vous élever , ni au respect que vous devez à
 » une mere , ni à aucun autre motif pareil : fuiez-moi com-
 » me l'ennemie de votre repos , & comme une personne qui
 » vous tend des pièges dangereux. Mais si je fais tout ce
 » qui dépend de moi , afin que vous puissiez vivre dans
 » une parfaite tranquillité , que cette considération pour
 » le moins vous retienne , si toutes les autres sont inutiles.
 » Quelque grand nombre d'amis que vous ayez , nul ne
 » vous laissera vivre avec autant de liberté que je fais.
 » Aussi n'y en a-t-il point qui ait la même passion que moi
 » pour votre avancement & pour votre bien.

Saint Chrysostome ne put résister à un discours si tou-
 chant , & quelque sollicitation que Basile son ami conti-
 nuât toujours à lui faire , il ne put se résoudre à quitter une
 mere si pleine de tendresse pour lui , & si digne d'être ai-
 mée.

L'antiquité

L'antiquité payenne peut-elle nous fournir un discours plus beau, plus vif, plus tendre, plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence simple & naturelle, qui passe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourroit avoir de plus brillant ? Y a-t-il dans tout ce discours aucune pensée recherchée, aucun tour extraordinaire ou affecté ? Ne voit-on pas que tout y coule de source, & que c'est la nature même qui l'a dicté ? Mais ce que j'admire le plus, c'est la retenue inconcevable d'une mere affligée à l'excès, & pénétrée de douleur, à qui dans un état si violent il n'échape pas un seul mot ni d'emportement, ni même de plainte contre l'auteur de ses peines & de ses allarmes, soit par respect pour la vertu de Basile, soit par la crainte d'irriter son fils, qu'elle ne songeoit qu'à gagner & à attendrir.

ARTICLE SECOND.

Du fonds de science nécessaire à l'Orateur chrétien.

CE QUE j'ai dit jusqu'ici ne regarde encore que le stile & la manière de parler dont l'orateur chrétien doit se servir, ce que S. Augustin appelle, *eloquenter dicere*. Il me reste à traiter de ce qui fait la science indispensablement nécessaire à un prédicateur, ce que le même Saint appelle, *sapienter dicere*.

Sans ce fonds de science, a un prédicateur, quelque éloquent qu'il parût, ne seroit qu'un déclamateur, d'autant plus dangereux pour ses auditeurs, qu'il leur seroit plus agréable, & qu'en les éblouissant par ce faux éclat, il les accoutumeroit à prendre un vain son de paroles pour la vérité, qui seule est la nourriture solide de l'esprit. On sait, dit S. Augustin, combien les payens mêmes, qui n'étoient point éclairés des lumières de la sagesse divine, mais guidés par la seule raison & par le bon sens, ont té-

a Qui affluit insipienti eloquentia, tanto magis cavendus est, quanto magis ab eo in iis, quæ audire inutile est, delectatur auditor, & eum,

quoniam disertè dicere audit, etiam verè dicere existimat. S. Aug. lib. 4. de doctr. christ. cap. 5.

moigné de mépris pour cette fausse éloquence : que devons-nous donc en penser , nous qui sommes les enfans & les ministres de cette même sagesse ?

Il n'est que trop ordinaire à plusieurs de ceux qui se préparent à la prédication , d'être plus occupés du soin d'embellir leurs discours , que de celui de les remplir de vérités solides. Cependant c'est un principe de Rhétorique établi par tous ceux qui ont écrit de cet art , que l'unique moyen de bien parler est de bien penser : & pour bien penser , il faut être instruit , posséder bien son sujet , avoir l'esprit orné de beaucoup de connoissances.

*Horat. de
Art. poet.*

Scribendi rectè , sapere est & principium & fons.

C'étoit dans la philosophie , & surtout dans celle de Platon , que les anciens croioient qu'on pouvoit puiser ce fonds de connoissances , seules capables de former un bon orateur :

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

De là vient que Cicéron en recommande l'étude avec tant de soin ; ^a & il avoue , comme je l'ai déjà remarqué ailleurs , que s'il a acquis quelque éloquence , il en est moins redevable à la rhétorique qu'à la philosophie.

Les orateurs chrétiens ont des sources infiniment plus pures & plus abondantes , où ils doivent puiser ce fonds de sciences. Ces sources , sont l'Écriture & les Peres. Quelles richesses n'y trouve-t-on point ! Et combien seroit-on condannable de négliger un si précieux trésor ? Quiconque sera bien versé dans cette lecture , ne sera pas après cela beaucoup embarrassé de l'élocution. Les pensées solides & les grandes vérités dont il sera plein , entraîneront après elles des expressions qui y répondent ; & il ne faut pas craindre que les paroles manquent à un tel orateur :

Verbaque provisam rem non invita sequentur.

^a Fateor me oratorem , si modo sim , || rhetorum officinis , sed ex Academiæ etiam quicumque sim , non ex || mix spatiis extitisse. *Orat. n. 12.*

§. I. De l'étude de l'Ecriture Sainte.

C'EST la lecture des livres saints qui doit faire l'étude capitale d'un prédicateur : & S. Augustin avance comme un principe incontestable , que l'orateur chrétien est plus ou moins en état de parler solidement , selon qu'il est plus ou moins versé dans les Saintes Ecritures : *Sapienter dicit homo tanto magis vel minus , quanto in scripturis sanctis magis minusve profecit.*

De doct.
chr. l. 4. cap. 5.

Toute la religion , toute la science de l'homme pour la vie présente aussi bien que pour l'autre , consiste à connoître le seul Dieu véritable , & Jesus-Christ qu'il a envoyé : *Hæc est vita æterna , ut cognoscant te solum Deum verum , & quem misisti Jesum Christum.* Que peut-il manquer à un homme qui a cette double connoissance ? Et dans quelle autre source peut-elle être puisée que dans les Saintes Ecritures ? *Qui a connu les desseins de Dieu , ou qui est entré dans le secret de ses conseils ? Qui a pénétré la profondeur des trésors de sa sagesse & de sa science ? Qui peut se vanter d'être rempli de toutes les richesses d'une intelligence ferme & assurée pour connoître le mystère de Dieu le Pere & de Jesus-Christ ? Il n'y a que ceux à qui Dieu a bien voulu faire connoître quelles sont les richesses de la gloire de ce double mystère , c'est-à-dire , les Evangelistes & les Apôtres , qui puissent dire , Nous avons reçu l'Esprit de Dieu : nous connoissons les sentimens & les pensées de Jesus-Christ.* On fait que ce don a été accordé à S. Paul dans un degré éminent. *Il fait profession de ne savoir autre chose que Jesus-Christ , & Jesus-Christ crucifié . . . Tout le reste lui semble une perte au prix de cette haute & sublime connoissance.* Il déclare en plus d'un endroit que sa vocation est d'annoncer & de découvrir à tous les hommes les richesses incompréhensibles du mystère de Jesus-Christ dont il a reçu une intelligence particulière , & de les éclairer en leur découvrant combien est admirable l'économie de ce mystère caché avant tous les siècles en Dieu.

Joan. 17. 3.

Rom. 11. 34
& 33.

Coloss. 2. 2

Coloss. 1. 27.

1. Cor. 2. 12
& 16.

1 Cor. 2. 2

Philip. 3. 8.

Coloss. 4. 3.
& 4.

Ephes. 3. 4 & 8.
& 9.

Qu'est-ce qu'un prédicateur de l'Evangile , à proprement parler , sinon un député & un ambassadeur que Dieu

T t t t ij

- envoie vers les hommes , pour leur parler de sa part , pour leur expliquer ses intentions , pour leur exposer les conditions du traité qu'il veut bien faire avec eux , & de la paix qu'il veut bien leur accorder ; selon cette
2. Cor. 5. 20. majestueuse parole de S. Paul : *pro Christo legatione fungimur* ? Or de qui un ambassadeur doit-il tirer ses instructions , de qui doit-il recevoir les paroles qu'il est chargé de porter à ceux avec qui il a à traiter , sinon du maître qui l'envoie ? C'est pour cela que saint Paul exhortoit les
- Ephes. 6. 19. Ephésiens à offrir pour lui de continuelles prières , *afin que le Dieu dont il exerçoit la légation & l'ambassade lui ouvrit la bouche , & lui donnât des paroles pour annoncer librement le mystère de l'Evangile*. Et le même Apôtre , dans un autre endroit , déclare que c'est Dieu lui-même qui a mis dans sa bouche , & dans celle des autres Apôtres , la parole de
2. Cor. 5. 19. la réconciliation : *Posuit in nobis verbum reconciliationis*.
- Quand les prédicateurs peuvent-ils dire véritablement
2. Cor. 5. 20. aux peuples qui les écoutent : *Nous faisons la charge d'ambassadeurs pour Jesus-Christ ; & c'est Dieu même qui vous ex-*
- Ibid 12. 19. *horte par notre bouche : Nous vous parlons devant Dieu en*
- Ibid. 13. 3. *Jesus-Christ* , ou plutôt , *c'est Jesus-Christ qui parle en nous ;* sinon lorsque les vérités qu'ils annoncent , & les preuves dont ils les appuient , sont tirées de l'Ecriture sainte , & ont pour garand la parole de Dieu même ? Elle est d'ailleurs d'une fécondité infinie , soit qu'on veuille enseigner le dogme , ou expliquer les mystères : soit qu'on veuille développer les principes de la morale , ou attaquer les
2. Timot. 3. vices. *Toute écriture qui est inspirée de Dieu est utile pour instruire , pour reprendre , pour corriger , & pour conduire à la piété & à la justice*.
- 16.

Il faut avouer que les vérités qu'on annonce aux fidèles ont toute une autre force , & font toute une autre impression , quand elles sont ainsi revêtues de l'autorité divine , parce que naturellement tout homme avec l'idée de la divinité , porte dans son cœur un fonds de vénération pour elle. D'ailleurs ces vérités demeurent gravées bien plus profondément dans les esprits , lorsqu'elles sont attachées à quelques passages de l'Ecriture sainte , dont

on a soin d'approfondir le sens , & de faire sentir l'énergie. L'auditeur peut avoir devant les yeux l'endroit qu'on explique , ce qui le rend bien plus attentif : du moins il le trouve chez lui , & en le lisant , il rappelle facilement tout ce qu'on a dit pour le faire entendre. Mais une simple citation , souvent fort courte , dont pour l'ordinaire on n'avertit point , passe rapidement , ne laisse aucune trace , & se confond avec le reste du discours. Il ne faut pas attendre un grand fruit d'instructions qui ne sont fondées que sur des raisonnemens humains.

» On suivroit , dit M. de Fénelon dans ses dialogues sur l'éloquence , où il établit d'excellentes règles sur la manière de prêcher , » On suivroit vingt ans bien des prédicateurs , sans apprendre la religion comme on la doit » savoir . . . J'ai souvent remarqué , ajoute-t-il dans un autre endroit , qu'il n'y a ni art ni science dans le monde , que les maîtres n'enseignent de suite par principes » & avec méthode. Il n'y a que la religion qu'on n'enseigne point de cette manière aux fidèles. On leur donne dans l'enfance un petit catéchisme sec , & qu'ils apprennent par cœur , sans en comprendre le sens : après » quoi ils n'ont plus pour instruction que des sermons » vagues & détachés. Je voudrois qu'on enseignât aux » chrétiens les premiers élémens de leur religion , & qu'on les menât avec ordre jusqu'aux plus hauts mystères. » C'est ce que l'on faisoit autrefois. On commençoit par » les catéchèses , après quoi les pasteurs enseignoient de » suite l'Evangile par des homélies. Cela faisoit des chrétiens très instruits de toute la parole de Dieu.

C'est ainsi que les pasteurs instruisoient anciennement leurs peuples : & la principale préparation qu'ils croient devoir apporter à cet important ministère , qui leur paroissoit très redoutable , étoit l'étude de l'Ecriture sainte. Je me contenterai de citer ici le témoignage & l'exemple de S. Augustin. Valère son évêque l'avoit ordonné prêtre malgré lui , dans le dessein principalement de lui faire exercer le ministère de la prédication. En effet il l'en chargea peu de tems après. Qui pourroit exprimer les

T t t t üj

*Epist. 21. ad
Valer.*

craintes , les inquiétudes , les allarmes de S. Augustin à la vûe de cette fonction , que plusieurs regardent maintenant comme un jeu , mais qui faisoit trembler ce grand homme ? Que lui manquoit-il néanmoins , ou du côté des talens naturels , ou par rapport au fonds de science nécessaire à un prédicateur ? Et c'est ce que lui représentoit son Evêque. Lui même avoue qu'il savoit assez toutes les choses qui regardent la religion : mais il croioit n'avoir pas encore appris comment il falloit distribuer ces vérités aux autres pour contribuer à leur salut , & c'est pour cela qu'il demandoit avec tant d'instance qu'au moins on lui accordât quelque espace de tems pour s'y préparer par l'étude de l'Écriture sainte , par la prière , & par les larmes. » Que si , disoit-il dans la belle requête qu'il présenta à son Evêque , » après que j'ai connu par expérience » ce qui est nécessaire à un homme chargé de la dispensation des sacremens & de la parole de Dieu , vous ne » voulez pas me donner le tems d'acquérir ce que je vois » qui me manque , vous voulez donc que je périsse ? Valère mon cher pere , où est votre charité ? ... Car qu'aurai-je à répondre au Seigneur quand il me jugera ? Lui dirai-je qu'étant déjà embarqué dans les emplois ecclésiastiques , il ne m'a plus été possible de m'instruire de ce qui m'étoit nécessaire pour m'en bien acquitter ?

Ce que Saint Augustin a pensé sur ce sujet , tous les Peres qui ont été chargés du ministère de la prédication l'ont pensé & l'ont pratiqué comme lui : saint Basile , saint Grégoire de Nazianze , saint Chrysostome , & ils ont marqué cette route à leurs successeurs. Cette étude est donc nécessaire à tous , & peut suffire à beaucoup. Il y a une infinité d'ecclésiastiques , peu habiles d'ailleurs , destinés cependant à instruire les enfans & les personnes du peuple ou de la campagne , que la seule lecture des livres saints , & sur tout du Nouveau Testament , mettra en état de s'acquitter avec succès de leur emploi , & en qui cette lecture faite avec quelque soin suppléera à ce qui peut leur manquer du côté de la science.

ce & de la facilité de parler. ^a Saint Augustin veut que plus ils se sentent pauvres de leur propre fonds, plus ils aient recours aux richesses de l'Ecriture, qu'ils empruntent d'elle une autorité qu'ils ne peuvent avoir par eux-mêmes, en appuiant leurs paroles de son témoignage; & qu'ils trouvent dans sa grandeur & dans sa force le moyen de croître en quelque sorte & de se fortifier avec elle.

§. II. *De l'étude des Peres.*

MAIS pour remplir plus dignement un ministère si sublime & si important, il faut ajouter à l'étude de l'Ecriture sainte celle des docteurs de l'Eglise, qui en sont les véritables interprètes, & que Jesus-Christ, l'unique Maître des hommes, a daigné s'associer dans cette honorable qualité, en les éclairant particulièrement de ses lumières.

L'éloquence de la Chaire a au-dessus de celle du Barreau un avantage & un secours qu'on n'estime point assez, & dont il me semble qu'on ne fait point assez d'usage. Dans la dernière l'orateur tire presque tout ce qu'il a à dire de son propre fonds. Il peut bien s'aider de quelques pensées, de quelques tours, que lui fourniront les anciens: mais il ne lui est pas permis de les copier; & quand il le pourroit, son sujet pour l'ordinaire ne le comporteroit pas. Il n'en est pas ainsi d'un prédicateur. Quelque matière qu'il ait à traiter, il a un vaste champ ouvert dans les écrits des Peres grecs & des Peres latins, où il est sûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus solide sur cette matière, non seulement les principes & leurs conséquences, les vérités & leurs preuves, les règles & leur application; mais encore très souvent les pensées & les tours: en sorte qu'un orateur assez médiocre par lui-

a Quanto se pauperiorem cernit in suis, tanto eum oportet in istis esse ditiorum: ut quod dixerit suis verbis, probet ex illis; & qui pro-

|| priis verbis minor erat, magnorum testimonio quodammodo crescat. *De doctr. chr. lib. 4. cap. 5.*

même, se trouve tout d'un coup riche du fonds d'autrui, qui devient en un certain sens son propre bien par l'usage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puisse lui faire un crime de se parer ainsi de ces précieuses dépouilles, on devroit au contraire lui savoir très mauvais gré s'il oloit préférer ses propres pensées à celles de ces grands hommes, à qui il a été donné par un privilège particulier d'instruire après leur mort tous les pays & tous les siècles.

On ne prétend pas, quand on parle ainsi, borner le travail des prédicateurs à extraire les plus beaux endroits des Pères, & à les débiter de la sorte à leurs auditeurs. Quand pourtant cela seroit ainsi, les peuples n'en seroient pas moins bien instruits, & ils ne seroient pas fort à plaindre d'avoir encore aujourd'hui pour maîtres & pour pasteurs S. Ambroise, S. Augustin, S. Chrysostome. J'ai entendu un Curé de Paris, qui étoit fort goûté & fort suivi, dont les prônes n'étoient presque composés que de morceaux de M. le Tourneux & de M. Nicole. En effet qu'importe au peuple d'où soit tiré ce qu'on lui dit, pourvu qu'il soit excellent, & propre à l'instruire ? Mais rien n'empêche un prédicateur de prêter, ou plutôt de joindre son éloquence à celle de ces grands hommes, en tirant d'eux le fonds des preuves & du raisonnement, & le tournant à sa manière, sans s'en rendre esclave. S'il entreprend, par exemple, de montrer pourquoi Dieu permet que les justes soient affligés dans cette vie, S. Chrysostome, dans sa première homélie au peuple d'Antioche, lui en fournit dix ou douze raisons différentes, toutes appuyées de passages de l'Ecriture sainte, & en ajoute encore un plus grand nombre dans d'autres discours. Saint Augustin dit aussi des choses merveilleuses sur cette matière dont il parloit souvent, parce que de tout tems cette instruction & cette consolation ont été nécessaires aux justes. Un prédicateur, qui d'ailleurs a de l'esprit & du talent pour la parole, se trouvant au milieu de ces richesses immenses, dont il lui est permis de prendre tout ce qui lui plaira, peut-il manquer de parler d'une manière

manière grande , noble , majestueuse , & en même tems instructive & solide ? Quand on est un peu versé dans la lecture des Peres , on sent bien si un discours est puisé dans ces sources , si les preuves & les principes en sont tirés ; & quelque éloquent , quelque solide même qu'il soit d'ailleurs , il lui manque quelque chose d'essentiel , si cette partie lui manque.

Je le répète encore , cet avantage est d'un prix inestimable , & ne demande pas un travail ni un tems infini. Quelques années de retraite suffiroient pour cette étude , quelque vaste qu'elle paroisse : & si un homme possédoit bien seulement les homélies de saint Jean Chrysostome & les sermons de saint Augustin sur l'Ancien & le Nouveau Testament , avec quelques autres petits traités de ce dernier Pere , il y trouveroit tout ce qui est nécessaire pour former un excellent prédicateur. Ces deux grands maîtres suffiroient seuls pour lui apprendre comment il faut instruire les peuples , en leur enseignant à fond & par principes la religion , en leur expliquant avec clarté le dogme & la morale : mais sur tout en leur faisant bien connoître Jesus-Christ , sa doctrine , ses actions , ses souffrances , ses mystères ; & attachant toutes ces instructions sur le texte même de l'Ecriture , dont l'explication est à la portée & au goût des ignorans comme des savans , & fixe les vérités dans l'esprit d'une manière & plus facile & plus agréable.

On ne peut trop inculquer aux jeunes gens , à l'exemple de S. Augustin , la nécessité où ils seront un jour , si Dieu les appelle au ministère ecclésiastique , de faire des études solides , d'apprendre la religion dans les sources , de se rendre familière l'Ecriture , & de prendre pour maîtres & pour guides les Saints Peres , avant que d'entreprendre d'instruire les autres.

CHAPITRE TROISIÈME.
DE L'ÉLOQUENCE
DE
L'ÉCRITURE SAINTE.

LORSQUE je me propose ici de faire quelques réflexions sur l'éloquence des livres sacrés, je suis bien éloigné de vouloir qu'on les confonde avec ceux des auteurs profanes, en n'y faisant remarquer aux jeunes gens que ce qui flatte l'oreille & l'esprit, & ce qui peut les former au bon goût. Le but que Dieu s'est proposé en parlant aux hommes dans ses Ecritures, n'a pas été sans doute de nourrir leur orgueil & leur curiosité, ni d'en faire des orateurs & des savans, mais de les rendre meilleurs. Son dessein, dans ces livres sacrés, n'est pas de plaire à notre imagination, ou de nous apprendre à remuer celle des autres; mais de nous purifier & de nous convertir, & de nous rappeler du dehors où nos sens nous conduisent à notre cœur où la grace nous éclaire & nous instruit.

Il est vrai que la Sagesse divine mène à sa suite tous les biens, & qu'elle a dans sa main toutes les qualités que le siècle respecte, & qu'il ne peut recevoir que d'elle. Et comment ne seroit-elle pas éloquente, elle ^a qui ouvre la bouche des muets, & qui rend éloquents les langues des petits enfans? ^b *Qui a fait la bouche de l'homme*, dit-elle ailleurs en répondant à Moïse, qui croioit manquer du talent de la parole? *Qui a formé le muet & le sourd; celui*

a Sapientia aperuit os mutorum
& linguas infantium fecit disertas.
Sap. 10. 21.

b Obsécro, Domine: non sum
eloquens ab heri & nudius tertius...

Quis fecit os hominis? aut quis fabricatus est mutum & surdum, videntem & cæcum? Nonne ego?
Exod. 4. 10. & 11.

qui voit, & celui qui est aveugle ? N'est-ce pas moi ?

Mais cette divine Sagesse, pour se rendre plus accessible & plus intelligible, a bien voulu se rabaisser jusqu'à notre langage, prendre notre ton, & balbutier, pour ainsi dire, avec les enfans. De là vient que le caractère dominant des Ecritures, & qui s'y fait sentir presque partout, est la simplicité.

Cela est encore plus sensible dans les Ecritures du Nouveau Testament, & S. Paul nous en découvre une raison bien sublime. D'abord le dessein du Créateur avoit été d'attirer les hommes à sa connoissance par l'usage de leur raison, & par la considération de la sagesse de ses ouvrages. Dans ce premier plan, & dans cette première manière d'enseigner, tout étoit grand & magnifique, tout répondoit & à la majesté du Dieu qui parloit, & à la grandeur de celui qui étoit instruit. Le péché a renversé cet ordre, & a fait prendre une voie toute opposée.

Dieu voyant que le monde avec la sagesse humaine ne l'avoit point connu dans les ouvrages de la sagesse divine ; il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiroient en lui. Or une partie de cette folie consiste dans la simplicité de la parole & de la doctrine évangélique. Dieu a voulu mettre au décri la vanité de l'éloquence, de la science, & de l'esprit des philosophes, & rendre méprisables le faste & l'enflure de l'orgueil humain, en faisant écrire les livres saints, seuls destinés à convertir les hommes, d'un stile tout différent de celui des auteurs payens. Au lieu que ceux-ci ne paroissent presque occupés que du soin de relever leurs discours par des ornemens, les auteurs sacrés ne songent jamais à faire paroître de l'esprit dans leurs écrits, pour ne point ravir à la croix de Jésus-Christ l'honneur de la conversion du monde, en le donnant ou à l'agrément de l'éloquence, ou à la force du raisonnement humain.

Si donc, malgré cette simplicité, qui est le vrai caractère des Ecritures, on y trouve des endroits si beaux & si éclatans ; il est très remarquable que cette beauté & cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée & étudiée, mais du fonds même des choses qu'on y traite,

V u u ij

1. Cor. 1. 21.

qui sont par elles-mêmes si grandes & si élevées, qu'elles entraînent nécessairement la magnificence du stile.

D'ailleurs il en est de la manière dont la Sagesse divine a parlé aux hommes par les Ecritures, comme de celle dont elle a conversé avec eux par l'Incarnation, & dont elle a opéré leur salut. Elle étoit voilée à la vérité & obscurcie par les dehors rebutans de l'enfance, du silence, de la pauvreté, des contradictions, des humiliations, des souffrances : mais au travers de tous ces voiles elle laissoit toujours échaper des traits & des rayons de majesté & de puissance, qui annonçoient clairement sa divinité. Ce double caractère de simplicité & de grandeur éclate aussi partout dans les livres sacrés : & quand on examine avec attention & ce que cette Sagesse a souffert pour notre salut, & ce qu'elle a fait écrire pour notre instruction, on reconnoît également dans l'un & dans l'autre le Verbe éternel, par qui tout a été fait, *In principio erat Verbum* ; voila la source de sa grandeur : mais qui s'est fait chair pour nous, & *Verbum caro factum est* ; voila la cause de ses foiblesses.

Il étoit nécessaire de prendre ces précautions, & d'établir ces principes, avant que d'entreprendre de faire remarquer dans les Ecritures ce qui regarde l'éloquence. Car sans cela, en faisant trop valoir ces sortes de beautés, on exposeroit les jeunes gens au péril de respecter moins les endroits de l'Ecriture, où elle est plus accessible aux petits, quoique dans ces endroits-là même elle soit aussi divine que dans les autres, & qu'elle y cache souvent de plus grandes profondeurs ; ou on les exposeroit à un autre danger non moins à craindre, qui est de négliger les choses mêmes que nous dit la Sagesse, & de n'être attentifs qu'à la manière dont elle les dit ; & ainsi d'estimer moins les avis salutaires qu'elle nous donne, que les traits d'éloquence qui lui échappent. Or c'est lui faire injure que d'admirer sa suite & son cortége, & de ne la pas regarder ; ou d'être plus touché des présens qu'elle fait souvent à ses ennemis, que des graces qu'elle réserve pour ses enfans & ses disciples.

Je parcourrai différentes matières, mais sans y garder

un ordre bien exact. J'ai déjà averti ailleurs que la plupart des réflexions que l'on trouvera ici sur l'Ecriture sainte ne sont pas de moi, & la beauté du stile le fera assez remarquer.

§. I. *Simplicité des Ecritures mystérieuses.*

Ibi crucifixerunt eum. » Là ils crucifièrent Jesus-Christ. Luc. 23. 33.

PLUS on fait attention au caractère inimitable des Evangelistes, plus on y reconnoît la conduite d'un autre esprit que celui de l'homme. Ils se contentent de dire en un mot, que leur maître fut crucifié, sans marquer ni étonnement, ni compassion, ni reconnoissance. Qui parleroit ainsi d'un ami qui auroit donné sa vie pour lui ? Quel fils rapporteroit d'une manière si courte & si simple comment son pere l'auroit exempté du dernier supplice, en le souffrant à sa place ? Mais c'est en cela que le doit de Dieu est évident : & moins l'homme paroît dans une conduite si peu humaine, plus l'opération de Dieu est manifeste.

* Les Prophètes décrivent les souffrances de Jesus-Christ d'une manière vive, touchante, pathétique. Ils sont pleins de sentimens & de réflexions. Mais les Evangelistes les racontent d'une manière simple, sans mouvemens, sans réflexions, sans rien permettre à leur admiration & à leur reconnoissance, sans paroître avoir aucun dessein de changer leurs lecteurs en disciples de Jesus-Christ. Il n'étoit pas naturel que des hommes éloignés de tant de siècles de celui du Messie, fussent si touchés de ses souffrances. Il n'étoit pas naturel que des témoins oculaires de sa croix, & si zélés pour sa gloire, parlaient d'une manière si modérée du crime inoui commis contre sa personne. Le zèle des Evangelistes eût été suspect : celui des Prophètes ne pouvoit l'être. Mais si les Evangelistes & les Prophètes n'avoient été inspirés, les premiers eussent écrit d'une manière plus animée, & les seconds d'une manière plus indifférente. Les uns eussent marqué un dessein de persuader, & les autres une timidité & une hésitation dans leurs conjectures qui n'eût

* David ps.
21. & 68.
Isai. ch. 50.
& 53.
Jerem. ch.
11. &c.

V u u iij

touché personne. Tous les Prophètes sont ardens, zélés, pleins de respect & de vénération pour les mystères qu'ils annoncent : tous les Evangelistes sont tranquilles, & avec un zèle égal à celui des Prophètes, ils ont une modération inimitable. Qui peut ne pas reconnoître la main qui a conduit les uns & les autres ? & quelle preuve peut être plus sensible de la divinité des Ecritures, que de ne ressembler en rien à tout ce qu'écrivent les hommes ? Mais en même tems, combien un tel exemple, & il y en a une infinité d'autres pareils, doit-il nous apprendre à respecter l'auguste simplicité des livres saints, qui souvent cache les plus sublimes vérités, & les plus profonds mystères ?

Gen. ch. 22. C'est ainsi à peu près que l'Ecriture rapporte qu'Isaac fut mis par Abraham sur le bois qui lui devoit servir de bucher, & qu'il fut lié avant que d'être immolé, sans nous dire un seul mot ni des dispositions de ce fils, ni du discours que son pere lui tint : sans nous préparer à un tel sacrifice par quelques réflexions, & sans nous dire avec quels sentimens le fils & le pere s'y étoient soumis. L'historien Joséphe met dans la bouche d'Abraham un discours assez long, qui est fort beau & fort touchant : Moyse lui fait garder le silence, & le garde lui-même. C'est que l'un écrivoit en homme, & par son propre esprit ; & que l'autre n'étoit que l'instrument & la plume de l'esprit de Dieu, qui lui dictoit toutes ses paroles.

§. II. Simplicité & grandeur.

Gen. I. 1. *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Quel homme aiant à parler de si grandes choses, eût commencé comme Moyse ? Quelle majesté, & en même tems quelle simplicité ? Ne sent-on pas que c'est Dieu lui-même qui nous instruit d'une merveille qui ne l'étonne point, & au dessus de laquelle il est ? Un homme ordinaire auroit voulu s'efforcer de répondre par la magnificence de ses expressions à la grandeur de son sujet : & il n'auroit montré que sa foiblesse. La Sagesse éternelle, qui a s'est jouée en faisant le monde, en fait le récit sans s'émouvoir.

Ludens in orbe terrarum. Prov. 8. 31.

Les Prophètes, dont le but est de nous faire admirer les merveilles de la création, en parlent d'un ton bien différent.

^a *Le Seigneur prend possession de son empire : il s'est revêtu de gloire. Le Seigneur s'est revêtu de force : il s'est armé de son pouvoir.* Ps. 92. 1.

Le saint Roi transporté en esprit à la première origine du monde, dépeint en termes magnifiques comment Dieu, qui jusques-là étoit demeuré inconnu, invisible, & caché dans le secret impénétrable de son Etre, s'est tout d'un coup manifesté par une foule de merveilles incompréhensibles.

Le Seigneur, dit-il, fort enfin de sa solitude. Il ne veut plus être seul heureux, seul juste, seul saint. Il veut régner par sa bonté & par ses largesses. Mais de quelle gloire ce Roi immortel est-il revêtu ! Quelles richesses vient-il d'étaler à nos yeux ! De quelle source partent tant de lumières, & tant de beautés ? Où étoient cachés ces trésors & cette riche pompe, qui sortent du sein des ténèbres ? Quelle est la majesté même du Créateur, si celle qui l'environne imprime un tel respect ! Que doit-il être, puisque ses ouvrages sont si magnifiques !

Le même Prophète, dans un autre psaume, sortant d'une profonde méditation sur les ouvrages de Dieu, & pénétré d'admiration & de reconnoissance, s'exhorte lui-même à louer & à bénir une majesté & une bonté infinie, dont les merveilles l'étonnent, & les bienfaits l'accablent. ^b *O mon ame, bénissez le Seigneur. Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excellemment votre grandeur. Vous vous êtes revêtu d'honneur & de gloire : vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un manteau.* Ne semble-t-il pas que tout d'un coup le Roi des siècles s'est revêtu de magnificence & de gloire, & qu'en sortant du secret de son palais, il s'est fait voir tout brillant de lumière ? Mais tout cela n'est que sa parure extérieure, & comme un manteau

^a Dominus regnavit : decorum indutus est. Indutus est Dominus fortitudinem, & præcinxit se.

^b Benedic anima mea Domino.

Domine Deus meus, magnificatus es vehementer. Confessionem [heb. gloriam] & decorum induisti, amictus lumine sicut vestimento.

qui le cache. Votre majesté, ô mon Dieu, est bien au dessus de la lumière qui l'environne. J'arrête mes regards sur vos habits, ne pouvant les fixer sur vous. Je puis discerner la riche broderie de votre pourpre : mais je cesserois de vous voir, si j'osois élever mes yeux jusqu'à votre visage.

Il n'est pas inutile de comparer ainsi la simplicité de l'historien, avec la sublime magnificence des Prophètes. Ils parlent du même objet, mais dans des vûes toutes différentes. Il en est ainsi de toutes les circonstances de la création. J'en rapporterai seulement quelques-unes, qui feront juger des autres.

2. ^a *Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider au jour, & l'autre moindre pour présider à la nuit : il fit aussi les étoiles.*

Y a-t-il rien en même tems de plus grand & de plus simple ? Je ne parlerai que du soleil & des étoiles, & je commencerai par les dernières.

Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant spectacle dont il avoit orné l'univers : *Et stellæ*. Il dit en un mot, ce qui ne lui a coûté qu'une parole. Mais qui peut sonder la vaste étendue de cette parole ? Faisons-nous réflexion que ces étoiles sont innombrables : toutes infiniment plus grandes que la terre, toutes excepté les planètes, une source inépuisable de lumière ? ^b Mais quel est l'ordre qui a fixé leurs rangs ? Et à qui obéit si ponctuellement, & avec tant de joie, cette armée du ciel, dont toutes les sentinelles sont si vigilantes ? Le firmament, parsemé de ce nombre infini d'étoiles, ^c est le premier prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu tout puissant : & pour rendre tous les hommes inexcusables, il ne faut que ce livre écrit en caractères de lumière.

a Fecit Deus duo luminaria magna : luminare majus, ut præesset diei ; & luminare minus, ut præesset nocti ; & stellæ. *Gen.* 1. 16.

b Stellæ dederunt lumen in custodiis suis, & lætæ sunt. *Vocatæ*

sunt, & dixerunt, Adsumus, & luxerunt ei cum jucunditate ; qui fecit illas. *Baruc.* 3. 34. 35.

c Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum. *Psf.* 18. 1.

Pour

Pour le soleil , qui peut l'envisager fixement , & soutenir quelque tems l'éclat de ses raions ? * *C'est l'ouvrage admirable du Très haut. Il brûle la terre en son midi ; & qui peut supporter ses vives ardeurs ? Il conserve une fournaise de feu toujours agissante. Il brûle les montagnes d'une triple flamme : il élance des raions de feu , & la vivacité de sa lumière éblouit les yeux. Le Seigneur qui l'a fait est grand , & il hâte sa course pour lui obéir. Est-ce donc là le même soleil , dont la Genèse parle d'une manière si simple : *Fecit luminare majus , ut præset diei* ? Que de beautés renfermées & comme voilées sous ce petit nombre de paroles ! Peut-on concevoir avec quelle pompe & quelle profusion le soleil commence sa course , de quelles couleurs il embellit la nature , & de quelle magnificence il est lui-même revêtu en s'élevant sur l'horison , comme l'époux que le ciel & la terre attendent , & dont il fait les délices ? *Ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo*. Mais voyez comme il allie avec la majesté & les graces d'un époux , la course rapide d'un géant , qui songe moins à plaire , qu'à porter partout la nouvelle du Prince qui l'envoie , & qui est moins occupé de sa parure que de son devoir. *Exultavit ut gigas ad currendam viam. A summo cælo egressio ejus ; & occurfus ejus usque ad summum ejus ; nec est qui se abscondat à calore ejus*. Sa lumière est encore aussi vive & aussi abondante qu'au premier jour , sans que ce déluge continuel de feu qui se répand de toutes parts , ait affoibli la source incompréhensible d'une profusion si pleine & si précipitée. Le Prophète a bien raison de s'écrier , *Magnus Dominus qui fecit illum* ! Quelle est la majesté du Créateur , & que doit-il être lui-même , puisque ses ouvrages sont si magnifiques ?*

Ecclesi. 42. 2-5

3. J'ajouterai encore ce qui regarde la formation de la mer. *Dieu dit que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu , & que l'élément aride paroisse*.

Gen. 1. 9.

a Sol... vas admirabile , opus excelsi. In meridiano exurit terram, in conspectu ardoris ejus quis po- terit sustinere? Fornacem custodiens in operibus ardoris : tripliciter sol	exurens montes , radios igneos ex- sufflans , & refulgens radiis suis ob- cæcat oculos. Magnus Dominus qui fecit illum , & in sermonibus ejus festinavit iter.
---	--

Tome I.

X x x x

Si les Prophètes ne nous aidoient à découvrir les merveilles cachées sous la surface de ces paroles, leur profondeur seroit encore plus impénétrable pour nous, que celle de la mer.

Ce commandement, qui n'est ici qu'une simple parole, est une menace terrible, & un tonnerre selon le Prophète. *Ps. 103. 6. 7. te. a Les eaux avoient surpassé les montagnes. Mais votre voix menaçante les a mises en fuite. Au bruit de votre tonnerre elles se sont retirées avec empressement & crainte. Au lieu de s'écouler tranquillement, elles prirent la fuite avec épouvante : elles se hâtèrent de se précipiter, & de s'entasser les unes sur les autres, pour laisser libre l'espace qu'elles avoient ce semble usurpé, puisque Dieu les en chassoit. Il arriva quelque chose de semblable, quand Dieu fit passer à son peuple la mer rouge & le Jourdain : Increpuit mare rubrum, & exsiccatum est.* Ce qui donne lieu à un autre Prophète *b*, de demander à Dieu, si c'est donc contre la mer & contre les fleuves qu'il est irrité.

Dans cette obéissance tumultueuse, où les eaux effraïées paroissent devoir porter le désordre par tout où elles se déborderoient, une main invisible les gouverna avec autant de facilité qu'une mere gouverne & manie un enfant qu'elle avoit d'abord emmailloté, & qu'elle place ensuite dans son berceau. C'est sous ces images que Dieu *Job. 38. 8. 10.* lui-même nous représente ce qu'il fit alors. *c Qui prit soin de la mer, lorsqu'elle sortoit du sein où elle avoit été retenue ? lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, & que je l'environnai de vapeurs obscures comme de langes & de bandelettes ? lorsque je lui donnai mes ordres, & que je lui*

a Super montes stabunt aquæ. Ab increpatione tua fugient : à voce tonitru tui formidabunt.

b Numquid in fluminibus iratus es Domine ? vel in mari indignatio tua ? *Habac. 3. 8.*

c Quis conclusit ostiis mare, dicit-il à *Job*, [*Heb.* Quis protexit in valvis mare, cum ex utero prodiens exiret ?] quando erumpebat, quasi de vulva procedens : cum ponerem

nubem vestimentum ejus, & caligine illud, quasi pannis infantis, obvolverem ? Circumdedit illud terminis meis, (*Heb.* decrevi super eo decretum meum) & posui vectem & ostia. Et dixi : Usque huc venies, & non procedes amplius, & hic confringes tumentes fluctus tuos. (*Heb.* meta hæc confringet tumorem fluctuum tuorum.)

opposai des portes & des barrières, en lui disant: Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas au-delà; & ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots. Il n'est pas nécessaire de relever la beauté de ces dernières paroles: à qui ne se fait-elle pas sentir? Dieu marqua des bornes à la mer, & elle n'osa les passer. ^a Ce qu'il avoit écrit sur son rivage, l'empêcha d'aller au-delà; & l'élément qui paroît le plus indocile, fut également obéissant & dans sa fuite, & dans son repos. Cette obéissance est toujours la même depuis tant de siècles, & quelque agités que paroissent les flots, dès qu'ils approchent du bord, la défense de Dieu les tient en respect, & les arrête tout court.

§. III. *La beauté de l'Ecriture ne vient point des mots, mais des choses.*

ON SAIT que les auteurs les plus excellens, soit grecs, soit latins, perdent presque toutes leurs graces lorsqu'ils sont traduits littéralement, parce que l'expression fait une grande partie de leur beauté. Comme celle des livres saints consiste plus dans les choses mêmes que dans les termes, nous voions qu'elle subsiste & se fait sentir dans les traductions les plus simples & les plus littérales. Il ne faut qu'ouvrir l'Ecriture Sainte, pour se convaincre de ce que je dis ici. Je me contenterai d'en rapporter deux ou trois passages.

1. ^b *Malheur à vous qui joignez maison à maison, & qui ajoutez terres à terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque! Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre? J'entens le Seigneur: sa voix est à mes oreilles. Je vous dé-* Isai. 5. 8. 9.

^a Posui arcam terminum mari, præceptum sempiternum, quod non præteribit. Et commovebuntur, & non poterunt, & intumescunt fluctus ejus, & non transibunt illud. *Jerem. 5. 22.*

^b Vx qui conjungitis domum ad domum, & agrum agro copulatis usque ad terminum loci. [*Heb. Donec deficiat locus.*]

Numquid habitabitis vos soli in medio terræ? In auribus meis * Dominus exercituum: Nisi domus multæ desertæ fuerint grandes & pulcræ absque habitatore.

* *C'est ainsi que porte l'hébreu: au lieu que la version latine attribue ces paroles à Dieu, & non au Prophète.* In auribus meis sunt hæc: dicit Dominus exercituum.

clare, dit-il, que cette multitude de maisons, ces maisons si vastes & si embellies, seront toutes désertes, sans qu'un seul homme y habite.

L'éloquence profane n'a rien qu'on puisse comparer à la vivacité du reproche que fait ici le Prophète aux riches de son tems, qui perdant de vûe la loi de Dieu, laquelle avoit assigné à chaque particulier une portion de la terre promise avec défense de l'aliéner pour toujours, engloutissoient dans leurs vastes parcs la vigne, le champ, la maison de ceux qui avoient le malheur d'être leurs voisins.

Mais la réflexion qu'ajoute le Prophète, ne me semble pas moins éloquente, quelque simple qu'elle paroisse. *In auribus meis Dominus exercituum.* J'entens le Seigneur: sa voix est à mes oreilles. Pendant que tout le monde n'est attentif qu'à ses plaisirs, & que personne n'écoute la loi de Dieu, j'entens déjà gronder son tonnerre contre ces riches ambitieux qui ne pensent qu'à bâtir, & qu'à s'établir sur la terre. Dieu fait retentir à mes oreilles une continuelle menace contre leurs vaines entreprises, & une espèce de jurement plus effrayant encore que la menace, parce qu'il est une preuve qu'elle est prête à éclater, & qu'elle est irrévocable: *Si non domus multæ deserta fuerint, &c.*

2. Le même Prophète dans un autre endroit peint avec des traits merveilleux le caractère du Messie. ^a *Un petit enfant nous est né, & un fils nous a été donné. Sa principauté sera sur son épaule; & il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Prince du siècle futur, le Prince de la paix.*

Je ne m'arrête qu'à cette expression: *Et erit principatus super humerum ejus;* Sa principauté sera sur son épaule, qui a un sens merveilleux, & une énergie toute particulière quand on l'approfondit.

Jésus-Christ naîtra enfant, mais il n'attendra ni l'âge,

a Parvulus natus est nobis, & filius datus est nobis: & factus est [*Heb.* & erit] principatus super humerum ejus; & vocabitur. no-

men ejus, Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri seculi, Princeps pacis.

ni l'expérience pour régner, Il n'aura besoin ni d'être reconnu par ses sujets, ni d'être aidé par ses armées à soumettre les rebelles. Il sera lui-même sa force, sa puissance, sa roiauté. Il sera infiniment différent des autres rois, qui ne peuvent l'être, s'ils n'ont un Etat qui les reconnoisse ; & qui retombent dans la condition d'un homme privé, si leurs sujets refusent de leur obéir. Leur autorité n'est point à eux : elle ne tire point d'eux son origine ni sa durée. Mais l'enfant qui naîtra, lors même qu'il paroîtra avoir besoin de tout, & n'être capable d'aucun commandement, portera tout le poids de la majesté divine & de la roiauté. ^a Il soutiendra tout par son efficace & sa puissance, & la souveraine autorité résidera pleinement & solidairement sur lui. *Et erit principatus super humerum ejus.* Rien ne le prouvera mieux que la voie même qu'il choisira pour régner. Il faudra qu'il ait par lui-même, & indépendamment de tous les moyens extérieurs, une souveraine puissance, pour se faire adorer par tous les hommes malgré l'ignominie de la croix, dont il aura bien voulu se charger, & pour convertir l'instrument de son supplice en l'instrument de sa victoire, & en la marque la plus éclatante de sa roiauté. » Sa principauté sera » sur son épaule. «

Quand on étudie avec quelque soin les Ecritures, on reconnoît que c'est toujours la force des pensées & la grandeur des sentimens qui en font la beauté.

§. IV. Descriptions..

1. Cyrus a été le plus grand conquérant, & le Prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire. L'Ecriture nous en découvre la raison. C'est que Dieu avoit pris plaisir à le former lui-même pour l'accomplissement des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple. Deux-cens ans avant sa naissance il l'appelle par son nom, & avertit que c'est lui qui lui mettra la couronne sur la tête;

a Portans omnia verbo virtutis		Deus in fortitudine veniet, & brachium suum dominabitur. <i>Isai. 40.</i>
<i>Isai. Heb. 1. 3.</i>		
Ecce Deus vestester : ecce Dominus		10.

X x x x iij.

& l'épée en main pour le rendre le libérateur de son peuple.

Isai. 45. 1. 2.
n. 5.

^a *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus qui est mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous : j'humilierai les grands de la terre : je briserai les portes d'airain & de bronze... Je suis le Seigneur, & il n'y en a point d'autre : il n'y a point de Dieu que moi. Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.*

Isai. 21. 2.

Dans un autre endroit, il commande à Cyrus roi des Perses, appelés pour lors Elamites, de partir avec les Médes : il donne les ordres pour le siège, & Babylone tombe. ^b *Marche, Elam ; Méde assiege la ville. Enfin Babylone ne fera plus soupirer les autres. Qu'il vienne maintenant à mon ordre. Qu'il s'unisse aux Médes. Qu'il assiege une ville ennemie de mon culte & de mon peuple. Qu'il m'obéisse sans me connoître, qu'il me suive les yeux fermés : qu'il exécute mes volontés sans être ni de mon conseil, ni dans ma confiance : & qu'il apprenne à tous les princes, & même à tous les hommes, combien je suis maître des empires, des événemens, des volontés mêmes, puisque je me fais également obéir par les rois, & par chaque soldat de leur armée, sans avoir besoin ni de me montrer, ni d'exhorter, ni d'employer d'autres moyens que ma volonté, qui est aussi ma puissance. Ut sciant hi qui ab ortu solis, & qui ab occidente, quoniam absque me non est. Ego Dominus, & non est alter.*

Isai. 45. 6.

Qu'il y a de grandeur dans ce peu de paroles : *Ascende, Ælam : Prince des Perses, partez. Obside, Méde : Et vous, Prince des Médes, formez le siège. Omnem gemitum ejus cessare feci : Babylone est prise & pillée. Elle est sans pouvoir. Sa tyrannie est finie.*

^a *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, & dorsa regum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & gloriosos terræ humiliabo : por-*

tas areas conteram, & vectes ferreos confringam... Ego Dominus, & non est amplius : extra me non est Deus. Accinxi te ; & non cognovisti me.

^b *Ascende, Ælam : obside, Méde : omnem gemitum ejus cessare feci.*

2. Comme Dieu est extrêmement sensible à l'oppression des pauvres , & des foibles , aussi bien qu'à l'injustice des Juges & des grands de la terre , c'est ce que l'Écriture a peint avec les couleurs les plus vives.

^a Isaïe nous représente la vérité foible & tremblante , qui implore en vain le secours des Juges , & qui se présente inutilement devant tous les tribunaux. Tout accès lui est fermé. Par tout elle est rebutée , mise en oubli , foulée aux piés. Le crédit l'emporte sur le bon droit. L'homme de bien est livré en proie à l'injuste. *Le Seigneur l'a vu*, dit le Prophète , *& ses yeux ont été blessés de ce qu'il n'y avoit plus de justice au monde. Il a vu qu'il ne restoit plus d'homme sur la terre , & il a été saisi d'étonnement de voir que personne ne s'opposoit à ces maux.* Isai. 59. 14. 16.

Son silence fait croire ou qu'il ne voit point ces désordres , ou qu'il y est indifférent. Il n'en est pas ainsi , dit le Prophète dans un autre endroit. Tout se prépare pour le jugement , sans que les hommes y pensent. ^b Le Juge invisible est présent. Il est debout pour prendre en main la défense de ceux qui n'en ont point d'autre ; & pour prononcer contre les injustes , & pour les foibles & les pauvres , un jugement très différent. *Le Seigneur entrera en jugement avec les anciens & les princes de son peuple. Quoi ! c'est vous qui avez ravagé la vigne. La déposition du pauvre paroît dans vos maisons. Pourquoi foulez-vous aux piés mon peuple ? pourquoi brisez-vous les pauvres* , dit le Seigneur , *le Dieu des armées ? Rien n'est plus vif ni plus éloquent que les reproches que Dieu fait ici aux juges &* Isai. 3. 13-15.

^a *Conversum est retrorsum judicium , & justitia longè sterit : quia corrui in platea veritas , & æquitas non potuit ingredi. Et facta est veritas in oblivionem : & qui recessit à malo , prædæ paruit : & vidit Dominus , & malum apparuit in oculis ejus , quia non est judicium. Et vidit quia non est vir : & apertus est , quia non est qui occurrat.*

^b *Stat ad judicandum [Heb. concertandum] Dominus , & stat ad judicandos populos. Dominus ad judicium venit cum senibus populi sui , & principibus ejus. Vos enim [Heb. & vos] depasti estis vineam. Rapina pauperis in domo vestra. Quare atteritis populum meum , & facies pauperum commolitis , dicit Dominus Deus exercituum ?*

*C'est la force
de du texte
original.

aux princes de son peuple. Quoi ! vous qui deviez défendre mon peuple , comme une vigne dont vous aviez la garde ; vous qui deviez lui servir de haie & de rempart : c'est vous-mêmes qui avez ravagé cette vigne , & qui l'avez ruinée , comme si le * feu y avoit passé. *Et vos depaisti estis vineam.* Encore si vous aviez la modération de ménager vos freres , & de ne pas les ruiner entièrement. Mais après avoir dépouillé mon peuple , vous le mettez sous le pressoir , pour tirer de ses os quelque suc , *atteritis* ; & vous le brisez sous le moulin , pour achever de le mettre en poudre , *commolitis*. Vous prétendez peut-être me déguiser vos vols & vos rapines , en les convertissant en de superbes ameublemens dont vous ornez vos maisons. J'ai suivi avec des yeux attentifs & jaloux tout ce qui étoit à votre frere , & que vous lui avez enlevé. Je le voi , malgré l'application que vous avez à me le cacher. *Rapina pauperis in domo vestra.* Tout demande vengeance , & l'obtiendra. Elle tombera sur vous & sur vos enfans ; & le fils d'un pere injuste , en héritant de son crime , héritera aussi de ma colére.

Habac. 2. 11.
12.

^a Malheur à vous , dit-il ailleurs , qui bâtissez vos maisons du sang du peuple. La pierre criera contre vous du milieu de la muraille : & le bois qui sert à lier le bâtiment , rendra témoignage contre vous.

Job. cap. 31.
18. & cap. 29.
12-17.

On voit un caractère tout opposé dans la personne de Job , qui étoit le modèle d'un bon Juge & d'un bon Prince. ^b La compassion , dit-il , m'a élevé & m'a nourri dès mon enfance , & je l'ai eue pour guide dès le sein de ma mere... Mon vêtement étoit la justice , & elle me servoit de manteau. L'équité de mes jugemens étoit mon diadème. Je délivrois le pauvre qui demandoit justice par ses cris , & l'orphelin qui

^a Vx qui ædificat civitatem in sanguinibus... Quia lapis de pariete clamabit : & lignum , quod inter juncturas ædificiorum est , respondet.

^b Ab infantia mea crevit mecum miseria , [Heb. educavit me] & ab utero matris deduxi illam... Liberabam pauperem vociferantem ,

& pupillum cui non erat adjutor, Benedictio perituri super me veniebat , & cor viduæ consolatus sum. Justitia indutus sum ; & vestivi me , sicut vestimento & diademate , judicio meo. Oculi fui cæco , & pes claudo. Pater eram pauperum... Conterebam molas iniqui , & de dentibus illius aufereram prædam.

étoit

étoit sans protecteur. Celui qui étoit près de périr, me com-
bloit de bénédictions ; & je consolais le cœur de la veuve.
J'étois l'œil de l'aveugle , & le pié du boiteux. J'étois le pere
des pauvres... Je brisois les machoires de l'injuste , & je lui
arrachois sa proie d'entre les dents.

3. Je finirai par une description d'un genre bien dif-
férent de celles qui ont précédé, mais qui n'est pas moins
remarquable : c'est celle d'un cheval de bataille, que Dieu
lui-même nous a tracée dans le livre de Job.

^a Est-ce vous , dit Dieu à Job , qui avez donné au cheval Job. 39. 19-25.
la force & le courage ? qui l'avez rendu terrible par un fremis-
sement semblable au tonnerre ? Le rendrez-vous inquiet , & le
ferrez-vous bondir comme une sauterelle , dans le tems que la
fierté qui paroît dans le mouvement de ses narines inspire la
terreur ? Il creuse du pié la terre : il est plein de confiance en
sa force : il va audevant des hommes armés. Il se rit de la
peur , & il en est incapable , & la vue de l'épée ne le fait
point reculer. Ne pouvant retenir son inquiétude & son ar-
deur , il frappe la terre & l'enfoncé ; & il ne devient point
tranquille par les premiers signaux de la trompette. Mais lors-
qu'elle donne un signal décisif , alors il dit : Courage. Il di-
stingue , comme par l'odorat , que le combat va se donner , avant
qu'il se donne. Il entend ce semble le commandement des géné-
raux , & il prend garde au bruit confus de l'armée.

Chaque mot demanderoit d'être développé , pour en
faire sentir la beauté : je ne m'arrêterai qu'aux derniers,
qui donnent une espèce d'entendement & de parole au
cheval.

Les armées sont lontems à se mettre en ordre de ba-
taille , & elles sont quelquefois lontems en présence sans
s'ébranler. Tous les mouvemens sont marqués par des
signaux particuliers , & les différens sons de trompette

^a Numquid præbebis equo for-
titudinem , aut circumdabis collo
eius hinnitum ? Numquid suscitabis
eum quasi locustas ? Gloria narium
eius terror. Terram ungula fodit :
exultat audacter : in occursum per-
git armatis. Contemnit pavorem ,
nec cedit gladio. Super ipsum sona-

bit pharetra , vibrabit hasta & cly-
peus. Fervens & fremens sorbet ter-
ram , nec reputat tubæ sonare clan-
gorem. Ubi audierit buccinam , di-
cit , Vah ! Procul odoratur bellum ,
exhortationem ducum , & ululatum
exercitus.

apprennent aux soldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il est prêt au premier son de trompette, il porte avec impatience qu'il faille l'avertir tant de fois l'armée. Il murmure en secret contre tous ces délais, & ne pouvant demeurer en place, ni aussi désobéir, il bat continuellement du pié, & se plaint en la manière qu'on perde inutilement le tems à se regarder sans rien faire. *Fervens & fremens sorbet terram*. Dans son impatience, il compte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs, & qui ne font que marquer quelque détail dont il n'est point occupé : *nec reputat tubæ sonare clangorem*. Mais quand c'est tout de bon, & que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On diroit qu'il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, & qu'il a entendu distinctement l'ordre du général : & il répond aux cris confus de l'armée par un frémissement qui marque son allégresse & son courage. *Ubi audierit buccinam, dicit, Vah ! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitus*.

Qu'on compare les admirables descriptions qu'Homère & Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci est supérieure.

§. V. Figures.

Ce seroit une chose infinie que de vouloir parcourir toutes les différentes espèces de figures qui se rencontrent dans l'Ecriture. Les passages que j'ai déjà cités en renferment un grand nombre. J'y en ajouterai encore quelques-unes, sur-tout de celles qui sont les plus communes, telles que sont la Métaphore, la Similitude, la Répétition, l'Apostrophe, la Prosopopée.

1. Métaphore & similitude.

Job. 31. 23. a J'ai toujours craint la colère de Dieu, comme des flots

a Semper quasi tumentes super me fluctus timui Deum, & pondus || ejus ferre non potui.

suspendus sur ma tête , & je n'en ai pu supporter le poids. Quelle idée de la colère de Dieu ! des flots qui engloutissent tout , un poids qui accable & qui brise. Iram Domini portabo. Comment la pourrons-nous porter pendant toute l'éternité ? Mich. 7. 9.

La magnificence de Dieu à l'égard de ses élus n'est pas moins difficile à comprendre & à exprimer. *a Il les enivra de ses biens , il les inondera d'un torrent de délices.* Ps. 35. 9.

Il est une autre ivresse bien terrible , réservée aux impies. *b Tu seras enivrée de douleurs ,* dit un Prophète à Jérusalem réprouvée. *Tu boiras la même coupe que ta sœur Samarie a bue , qui n'est pleine que de désolation & de tristesse. Tu la boiras jusqu'à la lie. Tu seras même contrainte d'en manger les fragmens : & dans l'excès de ton desespoir , tu te déchireras la poitrine. Car c'est moi qui l'ai ainsi ordonné , dit le Seigneur.* Voilà une affreuse peinture de la rage des réprouvés , mais encore infiniment au-dessous de la vérité. Ezech. 23. 33. & 34.

2. Répétition.

c Comme je me suis appliqué à les arracher , & à les détruire , & à les dissiper , & à les perdre , & à les affliger : ainsi je m'appliquerai à les édifier , & à les planter , dit le Seigneur. La conjonction répétée ici plusieurs fois marque comme autant de coups redoublés de la colère de Dieu. Jerem. 31. 28.

d Babylone est tombée , elle est tombée cette grande ville , qui a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa prostitution. Cette répétition , qui est aussi dans Isaïe , marque que la chute de cette grande ville paroitra incroyable , & que pour y ajouter foi , on se fera répéter plusieurs fois cette étonnante nouvelle. Apoc. 14. 8. Isai 21. 9.

a Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ : & torrente voluptatis tuæ potabis eos.

b Ebrietate & dolore repleberis : calice mœroris & tristitiæ , calice sororis tuæ Samaritæ. Et bibes illum , & epotabis usque ad fæces , & fragmenta ejus devorabis , & ubera tua lacerabis : quia ego locutus sum ,

ait Dominus Deus.

c Sicut vigilavi super eos ut evelerem , & demolirer , & dissiparem , & disperderem , & affligerem : sic vigilabo super eos ut ædificem , & plantem , ait Dominus.

d Cecidit , cecidit Babylon. illa magna ; quæ à vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes.

Y y y ij

- Isai. 33. 10.* ^a *C'est maintenant, dit le Seigneur, que je me leverai : c'est maintenant que je signalerai ma grandeur : c'est maintenant que je ferai éclater ma puissance. C'est-à-dire, qu'après avoir longtemps paru endormi, il sortira enfin de son sommeil, pour prendre avec éclat la défense de son peuple ; & que le moment en est venu : nunc, nunc. Dieu s'explique encore d'une manière plus vive dans le même Prophète :*
- Isai. 42. 14.* ^b *Je me suis tu jusqu'à cette heure, je suis demeuré dans le silence, j'ai été patient : mais maintenant je me ferai entendre comme une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement : je détruirai tout, j'abîmerai tout.*

3. Apostrophe.. Prosopopée..

Ces deux figures sont souvent mêlées ensemble. La dernière consiste principalement à personifier des choses inanimées, à leur donner du sentiment & de la parole, ou bien à leur adresser son discours.

- Dans le Psaume 136, c'est un citoyen de Jérusalem relégué à Babylone, qui tristement assis sur les bords du fleuve qui arrosoit cette ville, exhale sa douleur & ses plaintes, en tournant les yeux vers sa chère patrie. Ses maîtres qui le tenoient captif, le pressoient de chanter pour les réjouir quelques airs de musique sur ses instrumens. Pénétré de douleur & d'indignation, il s'écrie :
- Pf. 136. 4. 5.* ^c *Comment chanterions-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangère ? Si je viens à t'oublier, b Jérusalem, que ma main droite oublie tout ce qu'elle fait : que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens plus de toi. Combien cette apostrophe à Jérusalem rend-elle tendre & touchante le discours de ce Juif exilé ! Il croit la voir, l'entretenir, lui protester avec serment qu'il consent à perdre la voix & l'usage de la langue aussi bien que de ses*

^a *Nunc confurgam, dicit Dominus : nunc exaltabor : nunc subleabor.*

^b *Tacui semper, filii, patiens fui ; sicut parturiens loquar : dissipabo & absorbebo simul.*

^c *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ? Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur [Heb. obliviscatur] dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.*

instrumens, plutôt que de l'oublier en prenant part aux fausses joies de Babylone.

Les Ecrivains sacrés font un merveilleux usage de la Prosopopée, & Jérusalem en est souvent l'objet. Je me contenterai d'en indiquer un seul exemple tiré de Baruch, où ce Prophète décrit le malheur des Juifs emmenés captifs à Babylone. Il introduit Jérusalem comme une mere désolée, mais soumise aux ordres de son Dieu, quelque rigoureux qu'ils soient, qui exhorte ses enfans d'obéir à l'arrêt qui les condamne à l'exil, qui déplore sa solitude & leurs misères; qui leur représente que c'est la juste peine de leurs prévarications & de leur ingratitude; qui leur donne des avis salutaires pour leur apprendre à faire un saint usage de leur dure captivité; & qui enfin, pleine de confiance en la bonté & en la promesse de Dieu, les assure de leur retour glorieux. Le Prophète ensuite adresse la parole à cette même Jérusalem, & la console par la vûe du rappel de ses enfans, & de tous les avantages qui le suivront. *Exue te, Jerusalem, sola luctus, & vexationis tue, & induc te decore, & honore ejus, quæ à Deo tibi est, sempiternæ gloriæ... Nominabitur enim nomen tuum à Deo in sempiternum: Pax justitiæ, & honor pietatis.*

Baruch. c. 4.
& 5.

Rien n'est plus ordinaire dans les Ecritures que de personifier l'épée du Seigneur. ^a Dieu lui commande: elle s'aiguise, elle se polit, elle se prépare à obéir, elle part au moment marqué, elle va où Dieu l'envoie, elle dévore ses ennemis, elle s'engraisse de leur chair, elle s'enivre de leur sang, elle s'échauffe dans le carnage; & quand elle a exécuté les ordres de son maître, elle revient dans son lieu. Le Prophète Jérémie réunit presque toutes ces idées dans un seul endroit, & y en ajoute encore de plus vives. ^b *O épée du Seigneur, ne te reposeras-tu jamais? Rentre en ton fourreau, refroidis-toi, & demeure en silence.* Com-

Jérém: 47.
6. 7.

^a Mucro, mucro, evagina te ad occidendum: lima te ut interficias & fulgeas... Gladius exacutus est, & limatus. Ut cædat victimas, exacutus est: ut splendeat, limatus est. *Ezech. 21. v. 28. & 9. 10.*

Gladius Domini repletus san-

guine, incrassatus est adipe. *Isai. 34. 6.*

Devorabit gladius, & saturabitur, & inebriabitur sanguine eorum. *Jerem. 46. 10.*

^b O mucro Domini, usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam.

Y y y iij

ment se reposeroit-elle , replique le Prophète , *puisque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Ascalon , & que c'est là qu'il lui a ordonné de se rendre ?*

§. VI. Endroits sublimes.

Gen. I. 3.

Dixit Deus , Fiat lux ; & facta est lux. L'original porte : *Dixit Deus , fit lux , & fuit lux* : ce qui est bien plus vif. Dieu dit : *Que la lumière soit , & la lumière fut.*

Où étoit-elle un moment auparavant ? Comment a-t-elle pu naître du sein même des ténèbres ? Avec la lumière , toutes les couleurs , dont elle est la mere , embellirent la nature. Le monde plongé jusqu'alors dans l'obscurité , parut sortir une seconde fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fût orné , en devenant éclairé.

Longin.

Voilà ce que produisit une simple parole , dont la majesté s'est fait sentir même aux infidèles , qui ont admiré que Moïse eût fait parler Dieu en maître ? & qu'au lieu d'employer des expressions qu'un petit esprit auroit trouvé magnifiques , il se soit contenté de celle-ci : *Dieu dit , Que la lumière soit ; & la lumière fut.*

Rien en effet n'est plus noble ni plus élevé que cette manière de penser. Pour créer la lumière , (& il en est ainsi de l'univers) Dieu n'a eu qu'à parler : c'est encore trop dire , il n'a eu qu'à vouloir. ^a La voix de Dieu , est sa volonté. Il parle en commandant , & il commande par ses décrets.

La Vulgate diminue quelque chose de la vivacité de l'expression : *Dieu dit , Que la lumière soit faite ; & la lumière fut faite.* Car le mot de *faire* , qui parmi les hommes a différens degrés , & suppose une succession de tems , semble en quelque sorte retarder l'ouvrage de Dieu qui fut fait dans le moment même qu'il le voulut , & eut tout d'un coup toute sa perfection.

quam , refrigerare , & file. Quomodo quiescet , cum Dominus praeceperit ei adversus Ascalonem , ... ubique condixerit illi ?

^a Dixere Dei , voluisse est. S.

Eucher.

Naturæ opifex lucem locutus est , & creavit. Sermo Dei , voluntas est : opus Dei , natura est. S. Ambros.

C'est dans ce même stile que le Prophète Isaïe fait parler Dieu, lorsqu'il prédit la prise de Babylone par Cyrus. *a Je suis le Seigneur qui fais toutes choses : c'est moi seul qui ai étendu les cieux ; & personne ne m'a aidé quand j'ai affermi la terre. . . . C'est moi qui dis à l'abyme* : Epui-se-toi , je mettrai tes eaux à sec. Qui dis à Cyrus : Vous êtes le pasteur de mon troupeau , & vous accomplirez ma volonté en toutes choses. Qui dis à Jérusalem : Vous serez rebâtie ; & au temple : Vous serez fondé de nouveau.*

Le roi de Syrie , & celui d'Israël , avoient juré la perte de Juda , & les mesures qu'ils avoient prises pour détruire ce royaume paroissent immanquables. Un seul mot les dissipe. *b Voici ce que dit le Seigneur : Ce dessein ne subsistera pas , il n'aura point d'effet.*

La même pensée est plus étendue dans un autre endroit, & le Prophète qui sait que Dieu a promis de faire subsister la race de David jusqu'au tems du Messie qui en doit naître , brave avec une sainte fierté les vains efforts des princes & des peuples conjurés pour détruire la famille & le trône de David. *c Assemblez-vous , peuples , & vous serez vaincus. Peuples éloignés , peuples de toute la terre , écoutez : réunissez vos forces , & vous serez vaincus ; prenez vos armes , & vous serez vaincus ; formez des desseins , & ils seront dissipés ; donnez des ordres , & ils ne s'exécuteront point : parce que Dieu est avec nous.* Isaïe prédit ici en termes dignes de la puissance infinie de Dieu , que tous les hommes ensemble ne retarderont pas un seul moment des promesses immuables , que les confédérations , les conspirations , les desseins secrets , les armées nombreuses , seront

a Ego sum Dominus , faciens omnia : extendens cœlos solus , stabilis terram , & nullus mecum . . . Qui dico profundo , desolare , & flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro : Pastor meus es , & omnem voluntatem meam complebis. Qui dico Jerusalem : Ædificaberis , & templo : Fundaberis. Isai. 44. 24. 27. 28.

*(* Il marque l'Euphrate , que*

Cyrus dessécha pour prendre Babylone.)

b Hæc dicit Dominus Deus : Non stabit , & non erit istud. Isai. 7. 7.

c Congregamini , populi , & vincimini : & audite universæ procul terræ : confortamini , & vincimini : accingite vos , & vincimini : inite consilium , & dissipabitur ; loquimini verbum , & non fiet : quia nobiscum Deus. Isai. cap. 8. v. 9. 10.

inutiles : que tous ceux qui attaqueront le foible royaume de Juda , seront vaincus ; que l'univers entier ne pourra rien contre lui : & que ce qui le rendra invincible , c'est que *Dieu est avec lui* , ou , ce qui est la même chose , parce qu'Emmanuel est son protecteur & son roi , & que c'est de ses intérêts qu'il s'agit , plutôt que des princes dont il doit naître.

Des obstacles infinis s'opposoient au dessein qu'avoit Zorobabel , de faire rebâtir le temple de Jérusalem ; & ces obstacles , comme une montagne , étoient insurmontables à tous les efforts humains. Dieu ne fait que parler , mais d'un ton de maître , & la montagne dispaçoit. * *Quis tu , mons magne , coram Zorobabel ? In planum.*

Ps. 36. v. 35. 36. Tout le monde sait avec quelle énergie l'Ecriture fait dispaître par une ruine subite l'impie , qui un moment auparavant , semblable au cédre , portoit sa tête orgueilleuse jusques dans le ciel. *Vidi impium superexaltatum & elevatum sicut cedros Libani : & transivi , & ecce non erat ; & quæsi cum , & non est inventus locus ejus.* Il est tellement disparu & anéanti , que le lieu même où il étoit ne subsiste plus. M. Racine a traduit cet endroit :

*Esther Act. v.
scène dernière.*

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cédre , il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre ,
Fouloit aux piés ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer , il n'étoit déjà plus.

Ps. 38. 7. Voila ce qu'est toute la grandeur des princes les plus formidables , quand eux-mêmes ne craignent point Dieu , une fumée , une vapeur , une ombre , un songe , une vaine image. *In imagine pertransit homo.*

Quelle noble idée au contraire l'Ecriture nous donne-t-elle de la grandeur de Dieu ! Il est celui qui est. Son nom est l'Eternel ; le monde entier son ouvrage. Le ciel

* *Qui es tu grande montagne ,* || a Ego sum , qui sum. *Exod. 3.*
devant Zorobabel ? sois applanie. || 14. *Cælum sedes mea , terra autem*
Zach. 4. 7. || *est*

est son trône , & la terre son marchepié. Toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau , & la terre qu'elles habitent que comme un grain de poussière. Tout l'univers est devant Dieu comme n'étant point. Sa puissance & sa sagesse le conduisent , & en réglent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main soutient un poids léger , dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée. ^a Il dispose des royaumes en maître souverain , & les donne à qui il lui plaît : mais son empire , aussi bien que son pouvoir , est sans bornes.

Tout cela nous paroît grand & sublime , & l'est en effet par rapport à nous. Mais dès que l'on parle aux hommes un langage qu'ils soient capables d'entendre , que peut-on dire qui soit digne de Dieu ? L'Écriture elle-même succombe sous le poids de sa majesté , & les expressions qu'elle emploie , quelque magnifiques qu'elles soient , n'ont aucune proportion avec l'unique grandeur qui mérite ce nom.

C'est ce que Job nous marque d'une manière admirable. Après avoir rapporté les merveilles de la création , il termine ce récit par une réflexion très simple & en même tems très sublime. ^b *Ce que nous venons de dire , n'est qu'une petite partie de ses œuvres : que si ce que nous avons entendu est seulement comme une goutte en comparaison de ce que l'on en peut dire , qui pourroit donc soutenir le tonnerre de ses merveilles & de sa toute-puissance ?* Le peu qu'il nous découvre de sa grandeur infinie , n'a aucune proportion avec ce qu'il est , & surpasse néanmoins notre intelligen-

scabellum pedum meorum. *Isai.* 66. 1.

Quis mensus est pugillo aquas , & cœlos palmis ponderavit ? quis appendit tribus digitis molem terræ , & libravit in pondere montes , & colles in statera ? ... Ecce gentes quasi stilla situla , & quasi momentum stateræ reputata sunt : ecce insula quasi pulvis exiguus... Omnes gentes quasi non sint , sic sunt coram eo , & quasi nihilum & inane reputata sunt ei. *Isai.* 40. 12. 15. 17.

Tome I.

^a Donec cognoscant viventes , quoniam dominatur Excelsus in regno hominum , & cuicumque voluerit , dabit illud.... Potestas ejus potestas sempiterna , & regnum ejus in generationem & generationem.

Dan. 4. 14. 31.

^b Ecce , hæc ex parte dicta sunt viarum ejus ; & cum vix parvam stillam sermonis ejus audierimus , quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri ?

Z z z z

ce. Il se rabaisse, & nous ne saurions atteindre jusqu'à lui dans le tems même qu'il descend jusqu'à nous. Il est contraint d'employer notre langage & nos pensées pour se rendre intelligible, & alors même nous sommes plutôt éblouis de sa lumière, que véritablement éclairés. Que seroit-ce donc s'il se montrait dans toute sa majesté ? s'il levoit les voiles qui en tempèrent l'éclat ? s'il vouloit nous dire tout ce qu'il est ? Quelles oreilles seroient à l'épreuve d'un tel tonnerre ? Quels yeux ne seroient point aveuglés par une lumière si disproportionnée à leur foiblesse ? *Quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri ?*

§. VII. Endroits tendres & rouchans.

On ne pourroit croire qu'une telle majesté fût capable de se rabaisser comme elle fait en parlant aux hommes, si l'Ecriture ne nous en donnoit des preuves presque à chaque page. Ce qu'il y a de plus vif & de plus tendre dans la nature, ne l'est pas encore assez pour son amour.

Isai. 1. v. 2. 3. a *J'ai nourri des enfans, dit-il par la bouche d'Isaïe, & je les ai élevés ; & après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf connoit celui à qui il est, & l'âne l'étable de son maître : mais Israël ne m'a point connu.*

Isai. 5. 3. 4. b *Maintenant donc, vous habitans de Jérusalem, & vous hommes de Juda, soiez les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aye point fait ? Est-ce que je lui ai fait tort d'attendre qu'elle portât de bons raisins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais ?*

Jerem. 3. 1. c *On dit d'ordinaire : si une femme, après avoir été répudiée par son mari, & l'avoir quitté, en épouse un autre, son mari la reprendra-t-il encore : & cette femme n'est-elle pas*

a *Filios enutrivì, & exaltavi : ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, & asinus præsepe domini sui : Israël autem non cognovit.*

b *Nunc ergo, habitatores Jerusalem, & viri Juda, judicate inter*

me & vineam meam. Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, & non feci ei ? An quod expectavi ut faceret uvæ, & fecit labruscas ?

c *Vulgò dicitur : si dimiserit vir uxorem suam, & recedens ab eo duxerit virum alterum ; numquid re-*

considérée comme impure & comme deshonorée ? Mais pour vous , ô fille d'Israel , vous vous êtes corrompue avec plusieurs qui vous aimoient : & néanmoins revenez à moi , dit le Seigneur , & je vous recevrai.

^a *Ecoutez moi , maison de Jacob , & vous tous qui êtes restés de la maison d'Israel ; vous que je porte dans mon sein , que je renferme dans mes entrailles. Je vous porterai moi-même encore jusqu'à la vieillesse , je vous porterai jusqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés , & je vous soutiendrai : je vous porterai , & je vous sauverai.* Isai. 46. 3. 4.

^b *Comme une mere caresse son petit enfant , ainsi je vous consolerai , & vous trouverez votre paix dans Jérusalem.* Isai. 66. 13.

^c *Sion a dit : Le Seigneur m'a abandonnée , le Seigneur m'a oubliée. Une mere peut-elle oublier son enfant , & n'avoir point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles ? Mais quand même elle l'oublieroit , pour moi je ne vous oublierai jamais.* Isai. 49. 14. 15.

Toutes ces comparaisons , quelque tendres qu'elles soient , ne suffisent pas encore à Dieu , pour nous témoigner jusqu'où va sa tendresse & sa sollicitude pour des hommes qui le méritent si peu. Ce souverain maître de l'univers ne dédaigne pas de se comparer à une poule , qui tient toujours ses ailes étendues pour y recevoir ses petits , & il déclare que le plus petit de ses serviteurs lui est aussi cher & aussi précieux que nous l'est la prunelle de l'œil. ^d *Jérusalem , Jérusalem , qui tués les Prophètes , & qui lapides ceux qui sont envoiés vers toi ; combien de fois* Math. 23. 37.

vertetur ad eam ultra ? numquid non polluta & contaminata erit mulier illa ? Tu autem fornicata es cum amatoribus multis : tamen revertere ad me , dicit Dominus , & ego suscipiam te.

^a *Audite me , domus Jacob , & omne residuum domûs Israel , qui portamini à meo utero , qui gestamini à mea vulva. Usque ad fenestram ego ipse , & usque ad canos ego portabo. Ego feci , & ego feram ; ego portabo , & salvabo.*

^b *Quomodo si cui mater blan-*

diatur , ita ego consolabor vos ; & in Jerusalem consolabimini.

^c *Dixit Sion : Dereliquit me Dominus , & Dominus oblitus est mei. Numquid oblivisci potest mulier infantem suum , ut non misereatur filio uteri sui ? Et si illa oblita fuerit , ego tamen non obliviscar tui.*

^d *Jerusalem , Jerusalem , quæ occidis prophetas , & lapidas eos qui ad te missi sunt ; quoties volui congregare filios tuos , quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas , & noluit ?*

Z z z z ij

ai-je voulu rassembler tes enfans , comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes , & tu ne l'as pas voulu ? Il dit lui-même en parlant de son peuple ; ^a *Celui qui vous touche , touche la prunelle de mon œil.*

De là viennent ces expressions si ordinaires dans l'Ecriture , dont il est étonnant que des créatures osent se servir à l'égard de Dieu : ^b *Gardez-moi comme la prunelle de votre œil : Couvrez-moi sous l'ombre de vos ailes.* A qui des hommes , ô mon Dieu , oserois-je parler de la sorte , & à qui pourrois-je dire que je lui suis précieux comme la prunelle de ses yeux ? Mais c'est vous-même qui m'inspirez & me commandez cette confiance. Rien n'est plus délicat ni plus foible que la prunelle. En cela elle est mon image. Qu'elle le soit aussi , ô mon Dieu , dans tout le reste ; & multipliez les secours à mon égard , comme vous avez multiplié les précautions par rapport à elle , en l'environnant de paupières & de défenses. *Custodi me ut pupillam oculi.* Mes ennemis m'environnent comme des oiseaux de proie , & je ne puis leur échaper , si je ne me réfugie dans votre sein. Vous avez appris à des petits encore foibles à se retirer sous les ailes de leurs meres , & vous avez donné aux meres cette sollicitude & cette tendresse pour leurs petits qui fait notre admiration. Vous vous êtes peint dans vos ouvrages , & vous avez exhorté les hommes à recourir à vous par toutes les preuves de votre bonté que vous avez répandues dans les animaux & dans la nature. Que j'ose , ô mon Dieu , avoir autant de confiance en vous que vous avez de bonté pour moi ! *Sub umbra alarum tuarum protege me.*

Rien n'est plus tendre ni plus touchant que l'histoire admirable de Joseph ; & il est difficile de retenir ses larmes , ^c lorsqu'on le voit obligé de se détourner ou de se retirer pour essuier les siennes , parce que ses entrailles

^a Qui tetigerit vos , tangit pupillam oculi mei.

^b Custodi me ut pupillam oculi ; sub umbra alarum tuarum protege me.

^c Festinavitque , quia commota

fuerant viscera ejus super fratre suo , & erumpebant lacrymæ. *Gen.* 43. 30.

En oculi vestri , & oculi fratris Benjamin , vident quod os meum loquatur ad vos... Cumque ample-

étoient attendries par la présence de Benjamin ; ou lorsqu'après s'être fait connoître , il se jette au cou de ce cher frere , & le tenant étroitement embrassé , mêle ses larmes aux siennes , & en fait autant à l'égard de ses autres freres , sur chacun desquels il est dit qu'il pleura. Dans ce moment aucun d'eux ne parla ; & ce silence est infiniment plus éloquent que tous les discours. La surprise , la douleur , le souvenir du passé , la joie , la reconnoissance , étouffent en eux toute parole. Leur cœur ne s'explique que par des larmes , qui signifient tout ce qu'ils pensent , mais qu'ils ne peuvent exprimer.

Quand on lit les ^a tristes lamentations de Jérémie sur la ruine de Jérusalem ; qu'on voit cette ville , autrefois si peuplée , réduite en une affreuse solitude ; la maitresse des nations , devenue comme une veuve désolée ; les rues de Sion pleurer , parce qu'il n'y a plus personne qui aille à ses solennités ; ses prêtres & ses vierges , plongés dans l'amertume , gémir jour & nuit ; les vieillards couverts de cendre & de cilices , soupiner sur les tristes ruines de leur patrie ; les enfans affamés demander du pain , & n'en pouvoir obtenir : on est prêt à s'écrier avec le Prophète : ^b *Qui fournira à mes yeux une fontaine de larmes , pour pleurer les malheurs de Jérusalem ?* Jerem. 9. 1.

C'est cet état de Jérusalem qui tiroit continuellement de la bouche des Prophètes des plaintes si tendres , & des prières si vives. ^c *Seigneur , regardez-nous du ciel : jetez* Isai. 63. 15.

xatus recidisset in collum Benjamin fratris sui , flevit , illo quoque similiter flevit super collum ejus. Osculatusque est Joseph omnes fratres suos , & ploravit super singulos. Post quæ ausi sunt loqui ad eum. *Gen.* 45. 12. 14. 15.

^a Quomodo sedet sola civitas plena populo ! facta est quasi vidua domina gentium . . . Vix Sion lugent , eo quod non sint qui veniant ad solennitatem . . . Sacerdotes ejus ge-

mentes : virgines ejus squalidæ . . . Sederunt in terra , conticuerunt senes filii Sion : consperserunt cinere capita sua , accincti sunt ciliciis . . . Parvuli petierunt panem , & non erat qui frangeret eis. *Lament. c.* 1. v. 1. 4. c. 2. v. 10. c. 4. v. 4.

^b Quis dabit capiti meo aquam , & oculis meis fontem lacrymarum ? & plorabo die ac nocte interfectos filii populi mei.

^c Attende de cælo , & vide de

Z z z z iij

Isai. 64. 8.
12.

les yeux sur nous de votre demeure sainte , & du trône de votre gloire. Où est maintenant votre zèle & votre force ? Où est la tendresse de vos entrailles & de vos miséricordes ? Elle ne se répand plus sur moi...^a Cependant , Seigneur , vous êtes notre pere... C'est vous qui nous avez formés , & nous sommes les ouvrages de vos mains... Jetez les yeux sur nous , & considérez que nous sommes tous votre peuple. La ville de votre Saint a été changée en un desert : Sion est deserte : Jérusalem est désolée. Le temple de notre sanctification & de notre gloire , où nos peres avoient chanté vos louanges , a été réduit en cendre , & tous nos bâtimens les plus somptueux ne sont plus que des ruines. Après cela , Seigneur , vous retiendrez-vous encore ? Demeurerez-vous dans le silence , & nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité ?

§. VIII. Caractères.

Il n'est pas étonnant que l'esprit de Dieu ait peint dans l'Écriture les différens caractères des hommes avec des couleurs si vives. C'est lui qui a mis dans notre cœur tous les sentimens raisonnables qui s'y trouvent ; & il connoit mieux que nous-mêmes ceux que notre propre corruption y a ajoutés.

Qui ne reconnoit pas la candeur ingénue , & l'innocente simplicité de l'enfance , dans le ^b récit que fait Joseph à ses freres de songes qui devoient allumer leur jalousie & leur haine contre lui , & qui l'allumèrent en effet ?

habituaculo sancto tuo , & gloriæ tuæ. Ubi est zelus tuus , & fortitudo tua ; multitudo viscerum tuorum & miserationum tuarum ? super me continuerunt se.

^a Et nunc , Domine , pater noster es tu.... & factor noster tu , & opera manuum tuarum omnes nos... Ecce respice , populus tuus omnes nos. Civitas sancti tui facta est deserta : Sion deserta facta est : Je-

rusalem desolata est. Domus sanctificationis & gloriæ nostræ , ubi laudaverunt te patres nostri , facta est in exustionem ignis ; & omnia desiderabilia nostra versa sunt in ruinas. Numquid super his continebis te , Domine ; tacebis , & affliges nos vehementer ?

^b Hæc ergo causa somniorum atque sermonum invidiæ & odii submixtem ministravit. Gen. 37. 8.

Quand le même Joseph se découvre à sa famille, il ne dit que deux mots, mais qui sont puisés dans le fonds même de la nature : *a Je suis Joseph. Mon pere vit-il encore ?* Voila de ces traits d'éloquence qui sont inimitables. L'historien Josèphe n'a pas senti cette beauté : du moins il ne l'a pas conservée dans son récit. Le long discours qu'il y substitue, quoique beau en lui-même, n'est pas en sa place.

Il y a dans les Actes un trait merveilleux, qui peint au naturel le caractère d'une joie subite & impétueuse. *b* S. Pierre avoit été mis en prison. En ayant été tiré miraculeusement, il vint à la maison de Marie mere de Jean, où les fideles étoient assemblés & en prières. Quand il eut frappé à la porte, une fille nommée Rhode, ayant reconnu sa voix, au lieu de lui ouvrir, dans le transport où elle étoit, courut vers les fideles leur dire que Pierre étoit à la porte.

La douleur, & sur-tout d'une mere, a aussi un langage & un caractère qui sont particuliers. Je ne sai s'il est possible de les mieux représenter qu'ils le sont dans l'histoire admirable de Tobie. Dès que ce cher fils fut parti pour son voiage, sa mere qui l'aimoit tendrement, ne le voyant plus, fut inconsolable ; & plongée dans l'amertume, elle ne fit plus que pleurer. Mais sa douleur augmenta infiniment, lorsqu'elle vit qu'il n'étoit point revenu au jour marqué. *c Ah, mon fils, mon fils, Tobie 4.5.7. s'écria-t-elle baignée de larmes, pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous qui étiez la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, & l'espérance de notre postérité ? Nous ne devons pas vous*

a Elevavit vocem cum fletu... & dixit fratribus suis : Ego sum Joseph. Adhuc pater meus vivit ? Gen. 45. 2. 3.

b Et ut cognovit vocem Petri, præ gaudio non aperuit januam, sed intrò currens nuntiavit stare Petrum ante januam. Act. 12. 14.

c Flebat igitur mater ejus irremediabilibus lacrymis, atque dicebat : Heu heu me fili mi, ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostræ, solatium vitæ nostræ, spem posteritatis nostræ ? Omnia simul in te uno habentes, te non de-

éloigner de nous puisque vous seul nous teniez lieu de toutes choses. Rien ne la pouvoit consoler, & sortant tous les jours de sa maison, elle regardoit de tous côtés, & alloit dans tous les chemins, par lesquels elle espéroit qu'il pourroit revenir, pour tâcher à le découvrir de loin quand il reviendrait. On peut juger de l'effet que produisit le retour de Tobie & de Raphael. Le chien qui les avoit suivis durant le chemin, courut devant eux; & comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il sembloit témoigner sa joie par le mouvement de sa queue, & par ses caresses. Le pere de Tobie, tout aveugle qu'il étoit, se leva & se mit à courir, s'exposant à tomber à chaque pas; & donnant la main à un serviteur, il s'en alla au-devant de son fils. L'ayant rencontré, il l'embrassa & sa mere ensuite, & ils commencèrent tous deux à pleurer de joie. Puis ayant adoré Dieu, & lui ayant rendu grâces, ils s'assirent. Il ne manque rien à ce récit; & l'Ecriture, pour en augmenter la naïveté, n'a pas omis la circonstance même du chien, qui est tout-à-fait dans la nature.

Est. 5. 13.

Un mot échapé à l'ambitieux Aman, nous découvre tout ce qui se passe dans l'ame de ceux qui sont livrés à l'insatiable desir des honneurs. Il étoit arrivé au plus haut comble de fortune où puisse parvenir un mortel, & tout le monde fléchissoit le genou devant lui, à l'exception du seul Mardochée. *« Mais, dit-il en confiance à ses amis en leur ouvrant son cœur, quoique j'aie sous ces avantages, je croirai n'avoir rien, tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer assis devant la porte du palais du roi quand je passe. Ce trait n'est pas échapé à M. Racine, & il a bien su en profiter.*

Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.

buimus dimittere à nobis... Illa autem nullo modo consolari poterat, sed quotidie exiliens circumspiciebat, & circuibat vias omnes per quas spes remeandi videbatur, ut proculvi-

deret eum, si fieri posset, venientem.
a Cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu videro Mardocheum Judæum sedentem ante fores regias.

Mes

Mes richesses des rois égalent l'opulence.
 Environné d'enfans , soutiens de ma puissance,
 Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
 Cependant , des mortels aveuglement fatal !
 De cet amas d'honneurs la douceur passagère
 Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.
 Mais Mardochée assis aux portes du palais
 Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits
 Et toute ma grandeur me devient insipide,
 Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

Je finirai par un endroit de l'Écriture , où la suppression d'un seul mot nous peint d'une manière merveilleuse le caractère d'une personne fortement occupée d'un objet. L'Esprit de Dieu avoit révélé à David que l'arche auroit enfin une demeure fixe sur la montagne de Sion , où l'on bâtiroit l'unique temple qu'il vouloit avoir dans l'univers. ^a Ce saint Roi tout transporté hors de lui-même , & comme dans une sainte ivresse , sans rendre compte de ce qui s'est passé en lui , ni de qui il parle , & supposant que les autres , aussi-bien que lui , ne sont occupés que de Dieu , & du mystère qui vient de lui être révélé , s'écrie : ^b *Sa demeure stable & ferme est sur les saintes montagnes. Le Seigneur aime mieux les portes de Sion que toutes les tentes & tous les pavillons de Jacob.* Il n'y aura donc plus de variation dans les promesses , & le Seigneur ne s'éloignera plus d'Israël. Sa demeure est désormais fixe parmi nous. Son arche ne sera plus errante. Son sanctuaire ne sera plus incertain : & Sion sera dans tous les siècles le lieu de son repos. *Fundamenta ejus in montibus sanctis.* Ps. 86. 1. 2.

C'est par le même sentiment que Madeleine , lorsqu'el-

^a Repletus spiritu sancto civis iste , & multa de amore & desiderio civitatis hujus volvens secum , tanquam plura intus apud se meditatus ; erumpit in hoc , FUNDAMENTA EJUS. *S. August. in psalm.*

Tome I.

86.

^b Fundamenta ejus (ou plutôt , fundatio ejus , sedes ejus fundata , firma) in montibus sanctis. Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.

A a a a a

le cherchoit Jesus-Christ dans le tombeau , toute occupée de l'objet de son amour & de ses desirs , croiant voir un jardinier , lui dit , sans l'avertir de qui elle parloit : *Seigneur , si c'est vous qui l'avez enlevé , dites-moi où vous l'avez mis , & je l'emporterai.* ^a Transportée hors d'elle-même par l'ardeur de son amour , elle s'imagine que tout le monde doit avoir dans l'esprit celui qu'elle a dans le cœur , & que personne ne peut ignorer qui est celui qu'elle cherche.

Les psaumes seuls fournissent une infinité de traits admirables pour tous les genres d'éloquence : pour le stile simple , le sublime , le tendre , le véhément , le pathétique. On peut lire ce que dit sur ce sujet M. Bossuet Evêque de Meaux dans le second chapitre de sa préface sur les psaumes , qui a pour titre ; *De grandiloquentia & suavitate psalmorum.* On y reconnoît par tout le génie vif & sublime de ce grand homme. J'en rapporterai ici un seul endroit , qui suffiroit pour montrer comment il faut s'y prendre pour faire sentir les beautés de l'Ecriture sainte : c'est celui où David fait la description d'une tempête.

» Sit exempli loco illa tempestas : *Dixit , & adfuit*
 » *spiritus procellæ : intumuerunt fluctus : ascendunt usque ad*
 » *cælos , & descendunt usque ad abyssos.* Sic undæ usque
 » deque volvuntur. Quid homines ? *Turbati sunt , & mo-*
 » *ti sunt sicut ebrius : & omnis eorum sapientia absorpta est ;*
 » quam profectò fluctuum animorumque agitationem
 » non Virgilius , non Homerus , tanta verborum copia
 » æquare potuerunt. Jam tranquillitas quanta ; *statuit*
 » *procellam ejus in auram , & siluerunt fluctus ejus.* Quid
 » enim suavius , quàm mitem in auram desinens gravis
 » procellarum tumultus , ac mox silentes fluctus post fra-
 » gorem tantum ? Jam , quod nostris est proprium , ma-
 » jestas Dei quanta in hac voce : *Dixit , & procella ad-*
 » *fuit ?* Non hîc Juno Æolo supplex : non hîc Neptu-
 » nus in ventos tumidis exaggeratisque vocibus sæviens ,

a Vis amoris hoc agere solet in || tat , nullum alium ignorare credat.
 animo , ut quem ipse semper cogi- || S. Gregor. Pap.

» atque æstus iræ suæ vix ipse interim premens. Uno ac
» simplici jussu statim omnia peraguntur. «

Dieu commande, & la mer s'enfle & s'agite: les flots s'élèvent jusqu'aux cieux, & descendent jusqu'au fond des abîmes. Le même Dieu parle, & d'un mot il change la tempête en un doux Zéphyre, & l'agitation tumultueuse des flots en un profond silence. Quelle vivacité & quelle variété d'images :

§. IX. Cantique de Moïse après le passage de la mer rouge, expliqué selon les règles de la Rhétorique.

L'explication de ce Cantique est de M. HERSAN, ancien Professeur de Rhétorique au Collège du Plessis. Son nom & sa réputation doivent faire attendre quelque chose d'excellent. On a cru devoir faire dans cet écrit quelques changemens, que l'Auteur adopteroit sans peine, s'il étoit encore vivant.



CANTICUM MOYSIS.

†. 1. ^a **C**ANTEMUS Domino : gloriose enim magnificatus est. Equum & ascensorem dejecit in mare,

a Heb. Cantabo.

†. 2. Fortitudo mea & laus mea Dominus , & factus est mihi in salutem. Iste Deus meus , & glorificabo eum : Deus patris mei , & exaltabo eum.

†. 3. Dominus quasi vir pugnator ; Omnipotens , nomen ejus. Heb. Jehova , vir belli : Jehova nomen ejus.

†. 4. Currus Pharaonis & exercitum ejus projecit in mare : electi principes ejus submersi sunt in mari rubro.

†. 5. Abyssus operuerunt eos : descenderunt in profundum quasi lapis.

†. 6. Dextera tua , Domine , magnificata est in fortitudine : dextera tua , Domine , percussit inimicum.

†. 7. Et in multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos. Misisti iram tuam , b quæ devoravit eos sicut stipulam.

b Il n'y a dans l'original ni quæ , ni & , ni aucune autre conjonction. L'expression en est plus vive.

†. 8. Et in spiritu furoris tui congregatae sunt aquæ : c stetit unda fluens : d congregatae sunt abyssus in mediò mari.

c Heb. Steterunt , sicut acervus , fluentia.

d Heb. Coagulatae sunt.

†. 9. Dixit inimicus : Persequar , & comprehendam : dividam spolia ; implebitur anima mea ; evaginabo gladium meum ; e interficiet eos manus mea.

e Heb. Possidebit , ou possidere faciet.

†. 10. f Flavuit spiritus tuus , & operuit eos mare. Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus ,

f Heb. Sufflasti spiritu tuo.

†. 11. Quis similis tui in g fortibus , Domine , quis similis tui , g Le mot hébreu signifie également Dieux & forts.

CANTIQUE DE MOYSE.

JE chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur , parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier.

Le Seigneur est ma force , & le sujet de mes louanges , parce qu'il est devenu mon salut (*ou* , mon Sauveur.) C'est lui qui est mon Dieu , & je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon pere , & je releverai sa grandeur.

Jéhova (le Seigneur) a paru comme un guerrier : son nom est Jéhova.

Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon , & son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer rouge.

Ils ont été ensevelis dans les abymes : ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite , Seigneur , a fait éclater sa force : votre droite , Seigneur , a brisé l'ennemi.

Par la grandeur de votre puissance & de votre gloire , vous avez terrassé ceux qui s'élevoient contre vous. Vous avez envoyé votre colère : elle les a dévorés comme une paille.

Au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées : l'onde qui couloit s'est tenu élevée comme en un mont : les flots de l'abyme se sont condensés & durcis au milieu de la mer.

L'ennemi disoit : Je les poursuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes desirs ; (*ou* je satisferai ma vengeance.) je tirerai mon épée ; ma main me les assujétira [de nouveau.]

Vous avez soufflé , & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes comme une masse de plomb.

Qui d'entre les dieux est semblable à vous ? Qui vous.

A a a a iij.

magnificus in sanctitate, a terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia?

a Heb. Terribilis laudibus.

ψ. 12. *Extendisti manum tuam, b & devoravit eos terra.*

b & n'est point dans l'Hebreu.

ψ. 13. *Dux fuisti in misericordia tua populo quem redemisti : & c portaſti eum in fortitudine tua ad habitaculum ſanctum tuum.*

c Heb. deduces.

ψ. 14. *Ascenderunt populi & irati sunt : dolores obtinuerunt habitatores Philistiim,*

d Heb. Audient populi.

ψ. 15. *Tunc conturbati sunt principes Edom : robustos Moab obtinuit tremor : e obriguerunt omnes habitatores Chanæan.*

e Heb. diſſolventur.

ψ. 16. *Irruat super eos formido & pavor : in magnitudine brachii tui, ſiant immobiles quaſi lapis, donec pertranſeat populus tuus, Domine, donec pertranſeat populus tuus iſte, quem poſſedisti.*

ψ. 17. *Introduces eos, & plantabis in monte hereditatis tue, firmissimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine : Sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tue.*

ψ. 18. *Dominus regnabit in æternum, & ultra.*

ψ. 19. *Ingreſſus eſt enim eques Pharaon cum curribus & equitibus ejus in mare ; & reduxit ſuper eos dominus aquas maris : filiis autem Iſrael ambulaverunt per ſiccum in medio ejus.*



est semblable, vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuse, & dont les œuvres sont autant de merveilles ?

Vous avez étendu votre main, [&] la terre les a dévorés.

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple que vous avez racheté, & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu de votre demeure sainte.

Les peuples l'apprendront, & en seront consternés : les habitans de la Palestine en seront pénétrés de douleur.

Les Princes de l'Idumée feront dans le trouble : les chefs de Moab trembleront de fraieur : tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement.

L'épouvante & l'effroi fondront sur eux. La grandeur [& la force] de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, jusqu'à ce que votre peuple soit passé, Seigneur ; jusqu'à ce que soit passé le peuple que vous vous êtes acquis.

Vous les introduirez, & vous les établirez sur la montagne de votre héritage, dans ce lieu que vous construirez, Seigneur, pour vous servir de demeure ; dans ce sanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

a Lett. vous les planterez.

Le Seigneur régnera dans l'éternité, & au-delà de tous les siècles.

Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots & sa cavalerie ; & le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer : mais les enfans d'Israel ont passé au milieu d'elle à pié sec.



CANTIQUE DE MOYSE.

Expliqué selon les règles de la Rhétorique.

CET EXCELLENT Cantique peut passer à bon droit pour une des plus éloquentes pièces de l'antiquité. Le tour en est grand, les pensées nobles, le stile sublime & magnifique, les expressions fortes, les figures hardies : tout y est plein de choses & d'idées qui frappent l'esprit, & saisissent l'imagination. Cette pièce, qui selon le sentiment de quelques personnes, a été composée par Moïse en vers hébreux, surpasse tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile & Horace, les plus parfaits modèles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Personne n'a plus d'estime que moi pour ces deux grands hommes, & je les ai étudiés avec une grande application & un grand plaisir pendant plusieurs années. Cependant, quand je lis ce que Virgile dit à la louange d'Auguste au commencement du troisième livre des Géorgiques, & à la fin du huitième de l'Énéide ; & ce qu'il fait chanter au prêtre d'Evandre en l'honneur d'Hercule dans le même livre : quoique ces endroits soient très beaux, je les trouve rampans au prix de notre Cantique. Virgile me paroît tout de glace, & Moïse tout de feu. Il en est de même d'Horace dans les Odes 14. & 15. du quatrième livre, & dans la dernière des Epodes.

Ce qui semble favoriser ces deux poètes & les autres profanes, c'est qu'ils ont le nombre, l'harmonie, & l'élégance du stile, qu'on ne trouve point dans l'Ecriture sainte. Mais aussi l'Ecriture sainte que nous avons, n'est qu'une traduction : & l'on fait combien les meilleures traductions françoises de Cicéron, de Virgile, & d'Horace, défigurent ces auteurs. Or il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Ecriture, puisqu'il nous en reste encore plus dans ses copies, que dans

tout

tout le latin de l'ancienne Rome , & dans tout le grec d'Athènes. Elle est serrée , concise , dégagée des ornemens étrangers , qui ne serviroient qu'à ralentir son impétuosité & son feu. Ennemie des longs circuits , elle va à son but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de pensées en peu de mots pour les faire entrer comme des traits , & à rendre sensibles les objets les plus éloignés des sens par les images vives & naturelles qu'elle en fait. En un mot , elle a de la grandeur , de la force , de l'énergie , avec une majestueuse simplicité , qui la mettent au dessus de toute l'éloquence payenne. Que l'on prenne seulement la peine de comparer les endroits , que je viens de citer de Virgile & d'Horace avec les réflexions que nous allons faire , & l'on sera convaincu de ce que je dis.

OCCASION ET SUJET DU CANTIQUE.

Le grand miracle que Dieu fit au passage de la mer rouge , est l'occasion de ce Cantique. Le dessein du Prophète est de s'abandonner aux transports de joie , d'admiration , de reconnoissance sur ce grand miracle : de chanter les louanges de Dieu libérateur ; de lui rendre des actions de grâces publiques & solennelles , & d'inspirer au peuple les mêmes sentimens.

EXPLICATION
DU CANTIQUE.

C*Antemus (Heb. cantabo) Domino : gloriosè enim magnificatus est. Equum & ascensorem dejecit in mare. »* Je
 » chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur , par-
 » ce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans
 » la mer le cheval & le cavalier.

Moyse plein d'admiration , de reconnoissance , & de joie , pouvoit-il mieux déclarer les mouvemens de son cœur , que par cet exorde impétueux , qui marque la

vive reconnaissance du peuple délivré , & la grandeur terrible du Dieu libérateur ?

Cet exorde est la proposition simple de toute la pièce. Il est comme l'abrégé & le point de vûe , où toutes les parties du tableau se rapportent. Il faut toujours l'avoir dans l'esprit en lisant le Cantique , pour comprendre avec quel artifice le Prophète tire tant de beautés & tant de richesses d'une proposition qui paroît si simple & si stérile.

Cantabo , est bien plus énergique , plus intéressant , plus tendre , que ne seroit le pluriel , *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux sur les Egyptiens ne ressemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte sur un autre peuple , & dont le fruit est général , vague , commun , presque imperceptible à chaque particulier. Ici tout est propre à chaque Israélite , tout est personnel. Dans ce premier moment chacun pense à ses propres fers rompus , chacun croit voir son cruel maître noyé , chacun sent le prix de sa propre liberté qui lui est assurée pour toujours. Car il est naturel au cœur humain dans les dangers extrêmes de rappeler tout à soi , & de se compter seul pour tout.

Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier. Ce singulier , *le cheval* , *le cavalier* , qui embrasse la généralité , la totalité des chevaux & des cavaliers , est bien plus énergique que n'auroit été le pluriel. D'ailleurs , ce singulier est bien plus propre à marquer la facilité & la promptitude de la submersion. La cavalerie Egyptienne étoit nombreuse , formidable , & couvroit des plaines entières. Il auroit falu une victoire continuée pendant plusieurs jours pour la défaire & pour la mettre en pièces. Mais à Dieu sa défaite n'a coûté qu'un instant , qu'un effort , qu'un seul coup. Il l'a toute renversée , noyée , abymée , comme si ce n'avoit été qu'un seul cheval , & qu'un seul cavalier. *Equum & ascensorem dejecit in mare*.

Le Seigneur est ma foroe , & le sujet de mes louanges , &c. Voilà l'amplification du premier mot du Cantique : *Cantabo*. Voions comment cela est développé.

De tous les attributs de Dieu , il ne loue que la for-

ce , parce que c'est par elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure est énergique , pour *causa fortitudinis* , qui est plat & languissant : outre que *fortitudo mea* fait sentir que Dieu tint seul lieu de courage aux Israélites , & les dispensa de faire aucun usage du leur.

Laus mea. Le sujet de mes louanges. Même figure , & de même énergie. Il est l'unique sujet de mes louanges. Aucun instrument ne les partage avec lui. La puissance, la sagesse, l'industrie humaine n'y peuvent être associées. Il mérite seul toute ma reconnaissance , puisqu'il a seul tout fait , tout ordonné , & tout exécuté. *Laus mea Dominus.*

Factus est mihi in salutem. Le siècle d'Auguste auroit dit , *me servavit.* L'Écriture dit bien plus. Le Seigneur s'est chargé de faire lui-même tout ce qu'il falloit pour me sauver. Il a fait de mon salut son affaire propre & personnelle : & ce qui est bien plus expressif , *il est devenu mon salut.*

Iste Deus meus. *Iste* , est emphatique , & signifie beaucoup plus qu'il ne paroît. *Iste* , non pas les dieux des Égyptiens & des nations : des dieux sans force , sans parole , sans vie : mais celui qui a fait tant de prodiges en Égypte & dans notre passage , celui-là est mon Dieu : c'est lui seul que je glorifierai.

Deus meus. Ce , *meus* , peut avoir un double rapport : l'un à Dieu , l'autre à l'Israélite. Dans le premier : Dieu paroît n'être grand , n'être puissant , n'être Dieu que pour moi. Distrait sur le reste de l'univers , il ne s'occupe que de mes périls & de ma sûreté ; & il est prêt à sacrifier à mes intérêts toutes les nations de la terre. Dans le second rapport : *Iste Deus meus.* C'est lui qui est mon Dieu. Je n'en aurai jamais d'autre. Je réunis en lui seul tous mes vœux , tous mes desirs , toute ma confiance. Il est seul digne de mon culte & de mon amour. Il aura pour jamais tous mes hommages.

C'est le Dieu de mon pere , & je releverai sa grandeur. Cette répétition est la chose du monde la plus tendre. Celui dont je relève la grandeur , n'est point un Dieu

B b b b b ij

étranger, inconnu jusqu'à ce jour, protecteur pour une occasion passée, & prêt à accorder le même secours à tout autre. Non : c'est l'ancien protecteur de ma famille. Sa bonté est héréditaire. J'ai mille preuves domestiques de son amour constant, perpétué de race en race jusqu'à moi. Ses anciens bienfaits, étoient des titres & des gages qui m'en assuroient de pareils. C'est le Dieu de mon pere. C'est le Dieu qui s'est montré tant de fois à Abraham, à Isaac, à Jacob. C'est le Dieu enfin qui vient d'accomplir les grandes promesses qu'il a faites à mes ayeux.

Qu'a-t-il fait pour cela ? *Il a paru comme un guerrier. Dominus quasi vir pugnator.* Dans l'hébreu, *Jehova vir belli.* Il pouvoit dire : comme il est le Dieu des armées, il nous a délivrés de l'armée de Pharaon : mais c'étoit trop peu dire. Il regarde son Dieu comme un soldat, comme un capitaine : il lui met, pour parler ainsi, les armes à la main, & le fait combattre pour les enfans de Jacob.

Dominus quasi vir pugnator : Omnipotens nomen ejus. L'hébreu porte : *Jehova vir belli : Jehova nomen ejus.* Moïse insiste sur le terme *Jehova*, pour mieux faire sentir par cette répétition, quel est ce guerrier extraordinaire qui a daigné combattre pour Israël. Comme s'il disoit : *Jehova, le Seigneur, a paru comme un guerrier.* Entend-on bien ce que je dis ? Comprend-on toute l'étendue de cette merveille ? Oui, je le répète : C'est le Dieu suprême en personne, c'est le Dieu unique, c'est, pour tout dire, celui qui s'appelle *Jehova*, qui porte le nom incommunicable, qui possède seul toute la plénitude de l'être : c'est celui-là qui s'est rendu le champion d'Israël. Lui-même leur a tenu lieu de soldat. Il s'est chargé seul de tout le poids de la guerre. *Dominus (Jehova) pugnabit pro vobis & vos tacebitis*, disoit Moïse aux Israélites avant l'action. *Le Seigneur (Jehova) combattrait pour vous, & vous demeurerez dans le silence* : c'est-à-dire, vous vous tiendrez en repos sans combattre.

Exod. 14. 14. *Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon & son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submer-*

Qui est...
Ego sum, qui
sum.

Exod. 14. 14.

gés dans la mer rouge. Ils ont été ensevelis dans les abymes. Ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Remarquez le pompeux étalage de tout ce qui est contenu dans ces deux mots, *Equum & ascensorem* ; le cheval & le cavalier.

1. *Currus Pharaonis.* 2. *exercitum ejus.* 3. *electi principes ejus.* Belle gradation.

Que dirons-nous de cette admirable amplification : *Projecit in mare. Submersi sunt in mari rubro. Abyssi operuerunt eos. Descenderunt in profundum quasi lapis* ? Tout cela pour expliquer, *Dejecit in mare.* Vous voyez dans tous ces mots une suite d'images qui se succèdent & se grossissent par degrés. 1. *projecit in mare.* 2. *submersi sunt in mari rubro.* Tous submergés dans la mer rouge. *Submersi sunt*, enchérit sur *projecit*... *In mari rubro*, est une circonstance qui fixe plus que *mari* simplement. Heb. *in mari Suph.* Il semble que Moïse veuille relever la grandeur de la puissance que Dieu a fait paroître dans une mer qui faisoit partie de l'empire Egyptien, & qui étoit sous la protection des dieux * d'Egypte. 3. *Electi principes*, les plus grands d'entre les Princes de Pharaon : c'est-à-dire, les plus superbes, & peut-être les plus emportés contre les ordres du Dieu d'Israël : enfin les plus capables de se sauver du naufrage, sont submergés comme les moindres soldats. 4. *Abyssi operuerunt eos.* Quelle image : Ils sont couverts, abymés, disparus pour toujours. 5. Pour achever cette peinture, il finit par une similitude, qui est comme le gros trait qui figure la chose : *descenderunt in profundum quasi lapis.* Tout fiers qu'ils sont, ils ne font pas plus de résistance pour remonter contre le bras de Dieu qui les enfonce, qu'une pierre qui tombe au fond des eaux.

* Bêlsephe.

Après cela que devoit penser Moïse ? que devoit-il dire ? C'est une des plus importantes règles de Rhétorique & à laquelle Cicéron ne manque jamais, qu'après le récit d'une action surprenante, ou même d'une circonstance extraordinaire, il faut sortir de l'air tranquille & paisible de la narration, pour se répandre dans des mouvemens plus ou moins impétueux selon la nature du sujet :

B b b b b iij

ce qui se fait presque toujours par des apostrophes , des interrogations , des exclamations , figures propres à réveiller & le discours & l'auditeur. C'est ce que Moïse fait dans tout ce cantique d'une manière inimitable.

ψ. 6. *Dextera tua , Domine , magnificata est in fortitudine : dextera tua , Domine , percussit inimicum ; & in multitudine glorie tue deposuisti adversarios tuos.*

Il y ici plusieurs choses à remarquer.

1. Moïse pouvoit dire : *Deus magnificavit fortitudinem suam percutiendo Pharaonem*. Mais que cela seroit foible & languissant , pour exprimer une si grande action ! Il s'élance vers Dieu , & lui dit par une espèce d'enthousiasme : *Dextera tua , Domine , magnificata est , &c.*

2. Il pouvoit dire : *O Domine , magnificasti fortitudinem , &c.* Mais cela ne porte point assez d'idée , & n'a rien de sensible : au lieu que dans l'expression de Moïse , vous voyez , vous distinguez , pour ainsi dire , la main de Dieu , qui s'étend & qui écrase les Egyptiens. D'où je conclus tout à la fois , que la véritable éloquence est celle qui persuade : qu'elle ne persuade ordinairement qu'en touchant : qu'elle ne touche que par des choses & par des idées palpables : & que par toutes ces raisons l'éloquence de l'Ecriture Sainte est la plus parfaite de toutes , puisque les choses les plus spirituelles & les plus métaphysiques y sont représentées sous des images vives & sensibles.

3. *Dextera tua , Domine , percussit inimicum*. Belle répétition , & nécessaire pour mieux faire sentir la puissance du bras de Dieu. Le premier membre , *votre droite a fait éclater sa force* , n'ayant désigné l'événement qu'en général & confusément , le Prophète croit n'en avoir pas assez dit ; & pour marquer la manière de cette action , il répète aussitôt : *Votre droite a brisé l'ennemi*. C'est le génie des grandes passions , de répéter ce qui sert à les entretenir. Nous voyons cela dans tous les endroits passionnés des meilleurs auteurs. Et c'est ce qui régné particulièrement dans l'Ecriture , surtout dans les pleauxes.

4. *In multitudine glorie tue deposuisti adversarios tuos*. L'hébreu porte : *In multitudine elationis (celsitudinis) tue*

destruxisti insurgentes contra te. Il y a de grandes beautés cachées dans le texte original, qui méritent d'être un peu développées.

1. Par ces mots : *in multitudine elationis tuæ*, l'Auteur sacré veut marquer l'action d'un grand Seigneur qui se redresse, qui prend un air haut & fier, qui s'élève à proportion de ce qu'un petit inférieur ose s'élever contre lui, & qui se plaît à le mettre d'autant plus bas. Les Egyptiens se comptoient pour quelque chose de grand : ils s'attaquoient à Dieu même : ils demandoient fièrement, *Quel est donc ce Seigneur ?* Mais à mesure que ces insolens s'élevoient selon toute leur étendue, Dieu s'élevait aussi, & prenoit contre eux toute l'élévation de sa grandeur infinie, toute la hauteur de sa majesté suprême : *alta à longè cognoscit.* Et c'est de là qu'il a renversé ses ennemis si pleins d'eux-mêmes, & les a rabaisés non seulement contre terre, mais dans les abymes les plus profonds de la mer.

Exod. 5. 2.

Ps. 137. 6.

2. *Insurgentes contra te.* Ce n'est pas contre Israël que les Egyptiens se sont déclarés : c'est vous-même qu'ils ont osé attaquer : c'est vous qu'ils ont bravé. Notre querelle étoit la vôtre : c'est à vous qu'ils faisoient la guerre : *contra te.* Ce tour est délicat & touchant, pour intéresser Dieu même dans la cause d'Israël.

Vous avez envoyé votre colère ; elle les a dévorés comme une paille. Au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées : l'onde qui couloit s'est tenu élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme se sont condensés & durcis au milieu de la mer. L'ennemi disoit : Je les poursuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes desirs ; ou, je satisferai ma vengeance ; je tirerai mon épée ; ma main les assujetira de nouveau. Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb.

Ps. 7.

8.

9.

10.

Moyse revient à sa narration, non pas comme aux versets 4 & 5, par une description toute pure, mais en continuant son apostrophe à Dieu ; ce qui passionne davantage le récit : en quoi la conduite de ce Cantique me paroît au-dessus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de

la proposition simple qui lui sert d'exorde , plus on voit augmenter la force de ses amplifications.

Misisti iram tuam. Quelle figure ! quelle expression ! Le Prophète donne à la colère divine de l'action & de la vie. Il la transforme en un ministre ardent & zélé , que le Juge tranquille envoie du haut de son trône exécuter les arrêts de sa vengeance. Les rois ont besoin , contre leurs ennemis , de cavalerie , de troupes , d'armes , & d'un grand attirail de guerre. A Dieu , sa colère seule lui suffit pour punir des coupables. *Vous avez envoyé votre colère.* Que de choses renfermées dans un seul mot , qui laisse au lecteur le plaisir de compter lui-même dans son imagination les feux , les éclairs , les foudres , les tempêtes , & tous les autres instrumens de cette colère ! On sent mieux la beauté de cette expression , qu'on ne peut l'exprimer. On y trouve une certaine profondeur , & un je ne sais quoi , qui occupe & qui remplit l'esprit. Horace a eu en vûe cette figure par son *Iracunda fulmina*. Virgile l'a attrapée dans l'ingénieuse composition de la foudre qu'il décrit au huitième livre de l'Enéide :

Sonitumque , metumque
Miscebant operi , flammisque sequacibus iras.

Qu'a donc fait cette terrible colère ? *Elle les a dévorés comme une paille.* Il n'appartient qu'à l'Écriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette pensée. Nous verrons la colère de Dieu qui dévore une armée épouvantable. Hommes , chevaux , chariots , tout cela est broié , consumé , abymé : foibles synonymes. Tout cela est dévoré : ce seroit tout dire. Mais la similitude qui vient après , achève le portrait. Car dans le mot de *dévoré* , vous concevez une action qui dure quelque tems : mais *sicut stipulam* vous montre une action d'un moment. Quoi donc une armée si nombreuse est dévorée comme une paille ! Pesez bien ces idées.

Mais comment cela s'est-il fait ? Dieu par un vent furieux a rassemblé les eaux , qui se sont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfans d'Israël y ont

y ont passé à sec. Les Egyptiens les y ont poursuivis, & ils ont été envelopés dans les flots. Voila un récit simple & sans ornement. Mais que de beautés, que de richesses dans le tour de l'Ecriture ? Je n'aurois jamais fait, si je voulois les examiner en détail. Tout le Cantique me charme : mais cet endroit m'enleve.

In spiritu furoris tui congregatae sunt aquae. Le Prophète annoblit le vent, en lui donnant Dieu même pour principe ; & il anime les eaux, en les représentant susceptibles de fraieur. Pour mieux peindre l'indignation divine & ses effets, il emprunte l'image de la colère humaine, dont les vifs transports sont accompagnés d'une respiration précipitée, qui cause un souffle impétueux & violent. Et lorsque cette colère, dans une personne puissante, se tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de céder la place, & de se renverser tumultuairement les uns sur les autres. C'est ainsi qu'au souffle de la fureur du Seigneur, les eaux épouvantées se sont retirées avec précipitation de leur lieu naturel, & se sont entassées à la hâte les unes sur les autres, pour laisser passer cette colère sans y mettre obstacle : au lieu que les Egyptiens, qui se sont présentés sur son chemin, en ont été dévorés comme une paille. Cette peinture de la colère divine se trouve souvent dans les Ecritures. ² *La mer l'a vu, & a pris la fuite. On a vu les abymes des eaux s'entr'ouvrir... par le bruit de vos menaces, Seigneur, & par la respiration du souffle de votre colère. La fumée de sa colère s'est élevée : un feu dévorant est sorti de sa bouche ; des charbons en ont été allumés.* Faut-il s'étonner qu'une telle colère renverse & abyme tout ?

Pf. 113. 3.

Pf. 17. 16.

Ibid. v. 9.

Congregatae sunt abyssi in medio mari. C'est la répétition, & tout ensemble l'amplification de *congregatae sunt aquae*. 1. Au lieu de *congregatae*, le texte original porte *coagulatae*, c'est-à-dire, les eaux se sont prises & épaissies comme de la glace. 2. *Abyssi* donne une idée beaucoup plus

a Mare vidit, & fugit... Apparuerunt fontes aquarum ab increpatione tua, Domine, ab inspiratione spiritus irae tuae... Ascendit fumus in

ira ejus, & ignis à facie [Heb. ex ore] ejus exarsit : carbones succensit sunt ab eo.

Tome I.

C c c c c

affreuse que *aquæ. 3. In medio mari*. Cette circonstance a beaucoup d'emphase. Elle attache l'imagination, & fait concevoir des montagnes d'eau solides dans le centre des choses liquides.

Les deux versets suivans sont d'une beauté qu'on ne peut assez admirer. Au lieu de dire simplement, comme nous l'avons déjà remarqué, les Egyptiens sont entrés dans la mer, en poursuivant les Israélites : le Prophète entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il se met à leur place, il prend leurs passions, & les fait parler ; non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parce que le desir de vengeance, & la chaleur à poursuivre les Israélites, étoient le langage de leurs cœurs, que Moïse leur a mis dans la bouche pour varier & passionner sa narration.

Dixit inimicus, pour dixerunt Ægyptii. Ce singulier, cet *inimicus*, tout cela est de si bon goût !

Persequar... comprehendam... dividam spolia, &c. On lit, & on voit dans ces mots, une vengeance palpable, dont on se sent presque animé en lisant. L'auteur n'a point mis de conjonction à aucun des six verbes qui composent le discours du soldat Egyptien, afin de lui donner plus de vivacité, & d'exprimer plus au naturel la disposition d'un homme plein de passion, qui s'entretient avec lui-même, & qui ne se met pas en peine de mettre des liaisons & des conjonctions dans ses pensées, qui demandent de la liberté.

Un autre en seroit demeuré là : mais Moïse va plus loin. *Implebitur anima mea*. Il pouvoit dire : *Dividam spolia, & iis me implebo*. Mais *implebitur anima mea*, nous les représente regorgeant de dépouilles, & nageant dans la joie.

Je tirerai mon épée : ma main les égorgera. C'est ainsi que porte la vulgate. *Evaginabo gladium meum ; interficiet eos manus mea*. La réflexion qui suit, suppose ce sens, & est fort belle. Le plaisir d'égorger leurs ennemis n'est pas moins sensible, que celui de les dépouiller. Voions comme il touche cet endroit. Il pouvoit dire en un mot, *eos interficiam ; je les égorgerai* ; mais cela auroit passé trop vite : il leur ménage le plaisir d'une longue vengeance. *Evaginabo gladium meum ; je tirerai mon épée*. Quelle ima-

ge ! Elle frappe même les yeux du lecteur. *Interficiet eos manus mea ; ma main les égorgera.*

Ce *manus mea*, est d'une beauté que je ne puis exprimer. On voit dans cette expression un soldat sûr de la victoire. On le voit qui regarde, qui remue, & qui mesure son bras. Je tremble pour les enfans d'Israël. Grand Dieu ! que ferez-vous pour les sauver ? Voila un déluge de barbares qui courent en fureur à la vengeance & à la victoire. Tous les traits de votre colère peuvent-ils suffire pour arrêter vos ennemis ? Dieu souffle, & la mer les a déjà envelopés. *Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare.*

Il faut avouer que cette réflexion est bien vive, bien éloquente, & bien propre à former le goût : & c'est pour cela que j'ai cru n'en devoir pas priver le lecteur. Mais je suis obligé d'avertir, que le texte Hébreu, au lieu de, *interficiet eos manus mea*, a *possidere faciet eos manus mea ; possessioni restituet eos manus mea*. Ce qu'on pourroit traduire : *ma main me les assujettira de nouveau. Ma main s'en rendra maitresse. Ma main me remettra en possession de ces fugitifs*. En effet, c'étoit là le véritable motif de la poursuite si ardente des Egyptiens : l'histoire y est formelle. *On vint dire au Roi des Egyptiens, que les Hébreux s'en étoient enfuis. En même tems le cœur de Pharaon & de ses serviteurs fut changé à l'égard de ce peuple ; & ils dirent : A quoi avons-nous pensé, de laisser ainsi aller les Israélites, afin qu'ils ne nous fussent plus assujettis ?* L'intention de Pharaon & de ses Officiers, n'étoit donc pas de tuer & d'exterminer les Israélites : ils auroient agi contre leurs intérêts. Mais ils songeoient à les forcer, les armes à la main, à rentrer dans l'esclavage, & à retourner aux travaux publics de leur ancienne servitude.

Exod. 14. 5.

Il y a aussi, ce me semble, une grande beauté dans cette expression, *Ma main me les assujettira de nouveau*. Le Dieu des Israélites s'étoit vanté de tirer son peuple de la prison des Egyptiens, & de les délivrer de leur dure servitude par la force de son bras : *Educam vos de ergastulo Aegyptiorum, & eruam de servitute, ac redimam in brachio excelso*. Il avoit fait dire plusieurs fois à Pharaon qu'il étendrait sa main sur lui, sur ses serviteurs, sur ses

Exod. 6. 6.

Ibid. 9. 3.

Exod. 17. 13.

C c c c c ij

campagnes, sur ses bestiaux : qu'il lui feroit bien voir qu'il étoit le Maître & le Seigneur, en étendant sa main sur toute l'Egypte, & en tirant son peuple de l'esclavage :

Exod. 7. 9. Scient Ægyptii quia ego sum Dominus, qui extenderim manum meam super Ægyptum, & eduxerim filios Israel de medio eorum. Ici l'Egyptien, qui se croit déjà vainqueur, insulte au Dieu des Hébreux. Il semble lui reprocher la foiblesse de son bras, & la vanité de ses menaces. Il oppose sa main à celle de Dieu ; & il se dit à lui-même, dans l'enivrement d'une joie insolente, & dans les transports d'une folle confiance : Quoiqu'en ait dit le Dieu d'Israel, *ma main me les assujettira de nouveau.*

¶ 10. *Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes, comme une masse de plomb.*

Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Moyse pouvoit-il mieux exprimer la suprême puissance de Dieu ? Il ne fait que souffler pour abimer tout d'un coup des troupes innombrables. Voilà ce qu'on appelle le véritable sublime. *Le fiat lux, & facta est lux*, a-t-il rien de plus grand ?

Et la mer les a abymés. Que de choses en trois mots ! *operuit eos mare.* Quelle sobriété de termes ! quelle foule d'idées ! C'est ici qu'on peut appliquer ce que Plinè dit du peintre Timanthe : *In omnibus ejus operibus plus intelligitur, quàm pingitur... ut ostendat etiam quæ occultat.*

Un autre que Moyse auroit donné l'essor à son imagination. Il nous auroit fait un long détail, & de grandes descriptions fades & inutiles. Il auroit épuisé tout le sujet, & avec un pompeux verbiage, & une stérile abondance, il auroit appauvri sa matière, & fatigué son lecteur. Mais ici Dieu souffle, la mer obéit, elle tombe sur les Egyptiens : les voilà tous engloutis. Y eut-il jamais rien de si plein, de si vif, ni de si animé ? Vous ne voyez point d'espace entre le souffle de Dieu, & le terrible miracle qu'il fait pour sauver son peuple. *Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare.*

Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb. Considérez bien ce dernier trait, qui aide l'imagination, & acheve le tableau.

¶ 11. *Qui d'entre les dieux est semblable à vous ? Qui vous est*

semblable, vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuse, & dont les œuvres sont autant de merveilles ? Vous avez étendu votre main, & la terre les a dévorés. ψ. 12.

Cet admirable récit est suivi d'un admirable retour de louanges. La grandeur du miracle demandoit cette vivacité de sentiment & de reconnoissance. Et quel moien de ne pas se récrier, & de ne pas sortir comme hors de soi même à la vûe d'une telle merveille ? Interrogation, comparaison, répétition : toutes figures propres à l'admiration & à l'extase.

Magnificus in sanctitate, &c. Il est impossible ici d'approcher du stile vif & concis du texte, qui a trois petits membres, séparés les uns des autres, sans liaison, & dont chacun est composé de deux mots assez courts. *Magnificus sanctitate, terribilis laudibus, faciens mirabilia.* Il n'est pas plus facile d'en rendre le sens, quelque étendue qu'on donne à la version : ce qui d'ailleurs la rend froide & languissante, au lieu que l'Hébreu est plein de feu & de vivacité.

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple... & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu ; &c. ψ. 13-17.

Ces cinq versets sont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devoit donner à son peuple après l'avoir tiré de l'Égypte. Tout y est plein d'images vives & touchantes. On ne fait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction, ou la tendresse de Dieu pour son peuple, dont il veut bien devenir lui-même le guide & le conducteur, en le conservant pendant tout le voyage, selon qu'il le dit ailleurs, comme la prunelle de son œil, & le portant sur ses épaules, comme l'aigle se charge de ses aiglons : ou sa formidable puissance, qui faisant marcher devant elle la terreur & l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourroient s'opposer au passage des Israélites, & les rend immobiles comme une pierre : ou enfin l'attention merveilleuse de Dieu à les établir d'une manière fixe & permanente dans la terre promise, ou plutôt à les y planter : *plantabis in monte hereditatis tue* ; expression énergique, & qui seule rappelle tout ce que l'Écriture dit en tant d'endroits du soin que Dieu avoit pris

C e c c c iij

de planter cette vigne chérie, de l'arroser, de la faire croître, de l'environner de fossés & de haies, de multiplier & d'étendre au loin ses branches fécondes.

†.18.19. *Le Seigneur régnera dans l'éternité, & au-delà de tous les siècles. Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots & sa cavalerie; & le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer; mais les enfans d'Israel ont passé au milieu d'elle à pié sec.*

C'est ici la conclusion de tout le Cantique, par laquelle Moïse promet à Dieu, au nom de tout le peuple, une éternelle reconnoissance pour le signalé bienfait par lequel il vient de les délivrer.

Cette conclusion paroitra peut-être trop simple, en comparaison de ce qui a précédé. Mais je reconnois pour le moins autant d'artifice dans cette simplicité, que dans tout le reste. En effet, après avoir remué & enlevé les esprits par tant de grandes expressions, & de si violentes figures, la justesse de l'art vouloit qu'il terminât son Cantique par une exposition simple & naïve, tant pour délasser les esprits, que pour leur faire comprendre sans figures, sans détours, & sans embarras, la grandeur du miracle que Dieu venoit de faire en leur faveur.

La sortie du peuple Juif de l'Egypte, est le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'ancien Testament. Il le rappelle en mille occasions: il en parle, s'il étoit permis de s'exprimer ainsi, avec une espèce de complaisance: il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puissante de son bras. En effet ce n'est pas un seul prodige, mais une longue suite de prodiges plus admirables les uns que les autres. Il étoit bien juste que la beauté du Cantique, destiné à conserver la mémoire de ce miracle, répondît à la grandeur de l'événement: & cela ne pouvoit pas n'être point de la sorte, puisque le même Dieu qui étoit l'auteur des prodiges, l'étoit aussi du Cantique.

Mais quelle beauté, quelle grandeur, quelle magnificence n'y appercevrions-nous pas, s'il nous étoit donné de pénétrer dans les sens mystérieux cachés sous le voile & sous l'écorce de ce grand événement? Car on ne peut disconvenir que la sortie de l'Egypte ne couvre &

ne représente d'autres délivrances. L'autorité de S. Paul, & de toute la Tradition, & les prières de l'Eglise, nous obligent d'y voir la liberté que le chrétien acquiert par les eaux du batême, & son affranchissement du joug du Prince du monde. L'apocalypse fait un autre usage de cet événement, en nous montrant ceux qui ont vaincu la bête, tenant à la main les harpes de Dieu, & chantant le Cantique de Moïse serviteur de Dieu, & le Cantique de l'Agneau, en disant : Seigneur Dieu, vos œuvres sont grandes & merveilleuses, &c. Or comme, selon l'Ecriture, les merveilles de la seconde délivrance surpasseront infiniment celles de la première, & en aboliront entièrement la mémoire ; ainsi l'on peut juger que les beautés du sens spirituel de ce Cantique effaceroient celles du sens historique.

1. Cor. 6. 10.

Apo. 15. 2. 4.

Cantantes
cantic. Moysi
servi Dei.

De telles merveilles passent de beaucoup mes forces, & n'entrent point dans le dessein de cet ouvrage, où je me suis proposé de former le goût des jeunes gens par rapport à l'éloquence. Cette explication du Cantique de Moïse peut y contribuer plus que toute autre chose. J'ai cru, en donnant ce morceau, faire au public un présent qui lui seroit agréable. La modestie de l'Auteur l'avoit tenu jusqu'ici comme enseveli dans les ténèbres : on ne sera point fâché que la juste reconnoissance d'un disciple plein de respect pour la mémoire de son maître, le fasse paroître au jour. A la qualité de maître, il avoit joint à mon égard celle de pere, m'ayant toujours aimé comme son enfant. Il avoit pris dans les classes un soin particulier de me former, me destinant dès-lors pour son successeur : & je l'ai été en effet en Seconde, en Rhétorique, & au Collège Roial. Je puis dire sans flatterie que jamais personne n'a eu plus de talent que lui pour faire sentir les beaux endroits des auteurs, & pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'Oraison funèbre de M. le Chancelier le Tellier qu'il prononça en Sorbonne, & qui est la seule pièce de prose qu'il ait permis qu'on imprimât, suffit pour montrer jusqu'où il avoit porté la délicatesse du goût : & les vers qu'on a de lui peuvent passer pour un modèle en ce genre. Mais il étoit encore plus estimable par les qualités du cœur, que par celles de

684 DE L'ELOQUENCE DE L'ECRITURE SAINTE.

* Il n'a jamais voulu consentir à être élu Recteur dans l'Université.
* M. de Louvois.

l'esprit. Bonté, simplicité, * modestie, désintéressement, mépris des richesses, générosité portée presque jusqu'à l'excès, c'étoit là son caractère. Il ne profita de la confiance entière qu'un puissant * Ministre avoit en lui, que pour faire plaisir aux autres. Quand il me vit Principal au Collège de Beauvais, il sacrifia par bonté pour moi, & par amour du bien public, deux mille écus pour y faire des réparations & des embellissemens nécessaires. Mais les dernières années de sa vie, quoique passées dans la retraite & l'obscurité, ont effacé tout le reste. Il s'étoit retiré à Compiègne, lieu de sa naissance. Là, séparé de toute compagnie, uniquement occupé de l'étude de l'Ecriture sainte, qui avoit toujours fait ses délices, aiant continuellement dans l'esprit la pensée de la * mort & de l'éternité, il se consacra entièrement au service des pauvres enfans de la ville. Il leur fit bâtir une école, peut-être la plus belle qui soit dans le royaume; & fonda un maître pour leur instruction. Il leur en tenoit lieu lui-même : il assistoit très souvent à leurs leçons : il en avoit presque toujours quelques-uns à sa table : il en habilloit plusieurs : il leur distribuoit à tous dans des tems marqués diverses récompenses pour les animer : & sa plus douce consolation étoit de penser qu'après sa mort ces enfans feroient pour lui la même prière que le fameux Gerson, devenu par humilité maître d'Ecole à Lyon, avoit demandée par son testament à ceux dont il avoit pris soin : *Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson.* Il a eu le bonheur de mourir pauvre en quelque sorte au milieu des pauvres, ce qui lui restoit de bien aiant à peine suffi pour une dernière fondation qu'il avoit faite des Sœurs de la Charité pour instruire les filles, & pour prendre soin des malades. Je prie le Lecteur de me pardonner cette digression, que ma tendre reconnaissance pour un maître à qui j'ai tant d'obligations doit rendre excusable.

* Il a donné au public un recueil || sur la mort, tirées des propres paroles de l'Ecriture Sainte & des Saints Peres.
des extraits qu'il avoit faits sur ce
sujet, intitulé, Pensées édifiantes.

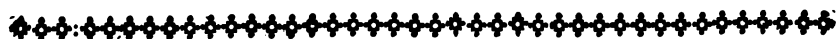
F I N.

T A B L E



T A B L E

DU PREMIER VOLUME.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

PREMIERE PARTIE.

R EFLEXIONS générales sur les avantages de la bonne éducation, Page j	III. OBJET DE L'INSTRUCTION. Etude de la Religion, xxx
--	---

I. OBJET DE L'INSTRUCTION. SECONDE PARTIE.

<i>Avantages de l'étude des Beaux Arts & des Sciences pour former l'esprit,</i>	I. Plan & division de cet Ou- vrage, lij
II. OBJET DE L'INSTRUCTION.	iiij II. Réflexions générales sur ce qu'on appelle le bon goût, liv
<i>Soin de former les mœurs,</i> xiiij	III. Observations particulières sur cet Ouvrage, lxx

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ETUDIER LES BELLES-LETTRES.

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS. page i

CHAPITRE PREMIER.

D ES exercices qui conviennent aux enfans dans l'âge le plus tendre, Tome I.	§. I. A quel âge on peut commencer à faire étudier les enfans, Ibid. 2 §. II. De la lecture & de l'écriture, 5 D d d d d
--	---

T A B L E.

§. III. Etude du Catéchisme Historique ,	12	§ II. Lecture, Ecriture, Arithmétique ,	33
§. IV. Les Fables de la Fontaine ,	16	§. III. Lecture des Poëtes , Musique , Danse ,	34
§. V. La Géographie ,	17	§. IV. Etude de l'Histoire ,	37
§. VI. La Grammaire Française ,	20	1. Histoire Sainte ,	Ibid.
CHAPITRE II.		2. Histoire Grecque ,	45
De l'éducation des Filles ,	22	3. Histoire Romaine ,	57
ARTICLE I. Nécessité & manière de former les mœurs des Filles dès la plus tendre enfance ,	23	4. Histoire de France ,	Ibid.
ART. II. Des études qui peuvent convenir aux jeunes Filles ,	29	§. V. Travail des mains ,	58
§. I. L'étude de la Langue Latine convient-elle aux Filles ,	Ibid.	§. VI. Etude de ce qui regarde les soins domestiques & le gouvernement intérieur de la maison ,	59
		Conclusion de ce premier Livre ,	63

LIVRE SECOND.

DE L'INTELLIGENCE DES LANGUES.

CHAPITRE PREMIER.

DE l'étude de la Langue Française ,	66	CHAPITRE III.	
ARTICLE I. De la connoissance des Régles ,	68	De l'étude de la Langue Latine ,	149
ART. II. De la lecture des Livres François ,	72	Quelle méthode il faut suivre pour enseigner le Latin ,	Ibid.
Essai de la manière dont on peut expliquer les Auteurs François ,	76	Des premiers élémens de la Langue Latine ,	151
ART. III. De la Traduction ,	83	De ce qu'il faut observer en sixième & en cinquième ,	155
ART. IV. De la Composition ,	119	De l'explication des Auteurs ,	156
CHAPITRE II.		De la composition des Thèmes ,	164
De l'étude de la Langue Grecque ,	121	De ce qu'il faut observer dans les Classes plus avancées, savoir, quatrième, troisième & seconde ,	168
ARTICLE I. Utilité & nécessité de l'étude de la Langue Grecque ,	Ibid.	I. Du choix des Livres qu'on explique ,	Ibid.
ART. II. De la méthode qu'il faut suivre pour enseigner la Langue Grecque ,	135	II. De ce qu'il faut principalement remarquer en expliquant les Auteurs dans les Classes plus avancées ,	175
		1. De la Syntaxe ,	Ibid.
		2. De la propriété des mots ,	177

T A B L E

3. De l'élégance & de la délicatesse du Latin, 181	prononcer & écrire le Latin, 192	
4. De l'usage des Particules, 185	III. De la coutume de faire parler Latin dans les Classes, 198	
5. Des endroits difficiles & obscurs, 187	IV. De la nécessité & de la manière de cultiver la mémoire, 200	
6. De la manière ancienne de		

LIVRE TROISIÈME.

DE LA POÉSIE.

CHAPITRE PREMIER.

DE la Poésie en général, 209 ARTICLE I. De la nature & de l'origine de la Poésie, 210 ART. II. Par quels degrés la Poésie a dégénéré de son ancienne pureté, 213 ART. III. La lecture des Poètes profanes peut-elle être permise dans les Ecoles Chrétiennes? 221 ART. IV. Est-il permis aux Poètes Chrétiens d'employer dans leurs Poésies le nom des divinités payennes, 227	les jeunes gens à cet art, 240 ART. II. De la lecture des Poètes, 242 §. I. De la cadence des vers, Ibid. 1. Cadences graves & nombreuses, 243 2. Cadences suspendues, 245 3. Cadences coupées, 246 4. Elisions, Ibid. 5. Cadences propres à peindre différens objets, 247 6. Cadences, où les mots placés à la fin ont une force ou une grace particulière, 249 §. II. Du stile Poétique, 250 1. Expressions poétiques, Ibid. 2. Tours poétiques, 252 3. Répétition, 255 4. Epithètes, 257 5. Descriptions & narrations, 259 6. Harangues, 264 ART. III. Des différentes sortes de poèmes. 269
--	---

CHAPITRE II.

De la Poésie en particulier, 237	
ARTICLE I. De la Versification, Ibid.	
1. Combien le goût des Nations est différent par rapport à la Versification, Ibid.	
2. S'il est utile de savoir faire des vers; & comment on doit former	



D d d d d ij

T A B L E.

DE LA LECTURE D'HOMÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

EXCELLENCE des poèmes d'Homère, 273 ARTICLE I. Règles qui peuvent servir de principes aux jeunes gens pour juger sainement d'Homère, 274 ART. II. Endroits d'Homère remarquables pour le stile & pour l'éloquence, 282 1. Nombre & cadence, Ibid. 2. Descriptions, 286 3. Comparaisons, 292 4. Harangues, 297 CHAPITRE II. Instructions qu'on peut tirer d'Homère, 302 ARTICLE I. Des usages & des coutumes, 303 1. Des mœurs anciennes, Ibid. 2. Sacrifices, 304 3. Repas, 306 4. Guerre, Sièges, Combats, 307	ART. II. Des mœurs & des devoirs de la vie civile, 311 1. Respect pour les dieux, Ibid. 2. Respect pour les Rois, 312 3. Respect dû aux peres & aux meres, Ibid. 4. Hospitalité, Ibid. 5. Qualités d'un bon Prince, 316 6. Fictions ingénieuses, 320 ART. III. Des dieux & de la religion, 322 1. Un Dieu suprême, unique, tout-puissant, dont les décrets forment la destinée, 323 2. Providence qui préside à tout, qui règle tout, 325 3. C'est de Dieu que viennent tous les biens, tous les talens, tous les succès, 327 4. Conséquences de la vérité précédente, 329 5. Immortalité de l'ame. Peines & récompenses après la mort, 333
--	--

LIVRE QUATRIÈME.

DE LA RHÉTORIQUE. 335

CHAPITRE PREMIER.

DES Préceptes de Rhétorique, 337 CHAPITRE II. De la Composition, 341	ARTICLE I. Des matières de Composition, 342 ART. II. Essai de la manière dont on peut former les jeunes gens à la
--	---

T A B L E.

<i>Composition, soit de vive voix, soit par écrit; où l'on apporte des modèles tirés des Auteurs anciens & modernes,</i>	§. I. Du Raisonnement & des Preuves,	411
	Explication d'une harangue de Tite-Live,	418
CHAPITRE III.	§. II. Des Pensées,	422
<i>De la lecture & de l'explication des Auteurs,</i>	Combat des Horaces & des Curia-	423
ARTICLE I. Des trois différens genres ou caractères d'Eloquence,	ces,	423
	Différentes réflexions sur les pen-	429
§. I. Du Genre Simple,	sées,	429
§. II. Du Genre Sublime,	Des Pensées brillantes: où l'on exa-	439
§. III. Du Genre Tempéré,	mine quelques endroits de Séné-	450
§. IV. Réflexions générales sur les Genres d'éloquence,	que,	458
ART. II. De ce qu'on doit observer en lisant ou en expliquant les Auteurs,	§. V. Des Figures,	467
	§. VI. Des Précautions Oratoi-	496
	res,	502
	§. VII. Des Passions,	502

LIVRE CINQUIÈME. DES TROIS GENRES D'ELOQUENCE.

CHAPITRE PREMIER.

D E l'éloquence du Barreau, 315	ART. II. Par quels moïens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoirie,	559
ARTICLE I. Des modèles d'éloquence qu'il convient de se proposer au Barreau,	ART. III. Des mœurs de l'Avocat,	576
§. I. Démosthène & Cicéron modèles d'éloquence les plus parfaits, Ibid.	CHAPITRE II.	
§. II. Extraits de Démosthène & d'Eschine,	De l'éloquence de la Chaire,	585
§. III. Jugemens des Anciens sur Démosthène,	ARTICLE I. De la manière dont un Prédicateur doit parler,	Ibid.
§. IV. De l'Eloquence de Cicéron comparée avec celle de Démosthène,	I ^r devoir d'un Prédicateur: Instruire, & pour cela parler avec clarté,	586
§. V. De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à Athènes & à Rome,	Combien la clarté est nécessaire dans les Catéchistes,	589
§. VI. Courtes réflexions sur la manière de faire des Rapports,	II nd devoir d'un Prédicateur: Plaire, & pour cela parler d'une manière ornée & polie,	592

Dddd iij.

T A B L E.

1. Défaut à éviter : Trop rechercher les ornemens du discours,	596	CHAPITRE III. De l'éloquence de l'Ecriture St ^e .	630
2. Défaut : Trop négliger les ornemens du discours,	598	§. I. Simplicité des Ecritures mystérieuses,	633
III ^e devoir du Prédicateur : Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle,	606	§. II. Simplicité & grandeur,	634
Extrait de S. Augustin,	608	§. III. La beauté de l'Ecriture ne vient point des mots, mais des choses,	639
Extrait de S. Cyprien,	610	§. IV. Descriptions,	641
Extraits de S. Jean Chrysostome,	611	§. V. Figures,	646
ART. I ^{er} . Du fond de science nécessaire à l'Orateur Chrétien,	621	§. VI. Endroits sublimes,	650
§. I. De l'étude de l'Ecriture sainte,	623	§. VII. Endroits tendres & touchans,	654
§. II. De l'étude des Peres,	627	§. VIII. Caractères,	658
		§. IX. Cantique de Moÿse après le passage de la mer rouge, expliqué selon les règles de la Rhétorique,	663

Fin de la Table du Premier Volume.



A P P R O B A T I O N.

J'ai lu & examiné par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le manuscrit qui a pour titre, *De la manière d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres par rapport à l'esprit & au cœur*. Cet Ouvrage m'a paru également utile pour les études particulières & publiques ; & j'y ai retrouvé la capacité & le zèle d'un homme qui depuis plus de quarante ans travaille utilement à former de bons Citoyens, de bons Magistrats, & de bons Orateurs tant pour le sacré que pour le profane. Fait à Paris ce 18 Juin 1725.

C O U T U R E.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L OUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & ffeux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : S A L U T. Notre très-cher & bien amé le Sieur *** Nous ayant fait représenter qu'il auroit souhaité faire imprimer & donner au Public *L'Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Médes & des Perses, des Macédoniens & des Grecs*, par ledit Charles Rollin, *La manière d'enseigner & d'étudier les Belles Lettres*, par le même, *M. F. Quimiliani Oratoria Institutionis Libri 12*. S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires : offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel

des Présentes : A ces causes, voulant traiter favorablement ledit sieur Ex-
posant, & reconnoître son zèle, Nous lui avons permis & permettons par ces
Présentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs
Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semble-
ra, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous
notredit contrescel, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume,
pendant le temps de seize années consécutives, à compter du jour de la date
desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qua-
lité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans
aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, &
autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni con-
trefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns
extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, chan-
gement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur
Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exem-
plaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contre-
venans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers
audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages, & intérêts. A la charge
que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Commu-
nauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles;
que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs,
& que l'Impétrant se conformera en tout au Règlement de la Librairie, & no-
tamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les exposer en vente,
les Manuscrits ou Imprimés qui auront servis de copie à l'impression desdits Li-
vres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données
es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde de Sceaux de France le Sieur
CHAUVBLIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun
dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre,
& un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France,
le Sieur CHAUVBLIN; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu
desquels Nous vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses
ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera im-
primée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour
dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux
Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons
au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes
requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur
de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plai-
sir. DONNÉ à Versailles, le vingt-sixième jour de Septembre, l'an de grace
mil sept cent trente-cinq, & de notre Règne le vingt & unième. Par le Roy en
son Conseil.

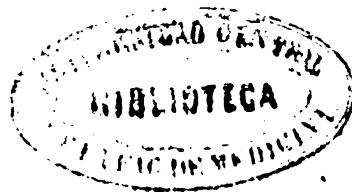
Signé, SAENSON.

J'ai cédé mon droit au présent Privilege à Madame ESTIENNE, pour en
jouir pleinement & sans restriction. A Paris ce 26 Octobre 1735. C. ROLLIN.

*Registré ensemble la Cession sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syn-
dicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N°. 203. Fol. 189. conformément
au Règlement de 1723. A Paris le 12 Novembre 1725. G. MARTIN, Syndic.*

Fautes à corriger dans ce premier Volume.

- P**age xxj. lig. 3. & tant d'autres chez les Romains. *lif.* & tant d'autres Romains.
xxvj. cit. lig. 14. enim. *lisez* cum.
xxxj. cit. Quint. in Præm. *lif.* Procem.
xliij. lig. antép. & les trouble. *lif.* & en trouble le repos.
xlviij. cit. Trigetius. *lif.* Trygetius.
liij. lig. antép. que les jeunes puissent. *lif.* que les jeunes gens puissent.
lvj. lig. 14. qu'un orateur. *lif.* qu'un bon orateur.
Ibid. cit. b. dissentio. *lif.* dissensio.
lxxiiij. lig. 22. qui est. *lif.* ce qui est.
lxxiv. lig. 16. ces trois premiers livres. *lif.* les trois.
lxxvj. lig. 19 & 20. que de prier. *lif.* qu'à prier.
11. lig. pén. mais qu'ils renferment. *lif.* mais d'avoir soin que ces exemples renferment.
55. lig. 32. de ce qu'en contient. *lif.* de ce que contient.
57. lig. 22. c'est les Réflexions. *lif.* ce sont les Réflexions.
82. l. 10. ne doit s'approcher du Sacerdote. *substituez* ne doit s'y engager.
Ibid. lig. 12. ne doit point s'en approcher. *subst.* ne doit point s'y engager.
110. en marge Junius. *lif.* Junius.
165. lig. 18. composés *lif.* composées.
170. cit. a. cedebamur. *lif.* cedebamur.
275. lig. 12. n'a fait de tort. *lif.* ne fait de tort.
284. lig. 11. ἀπαρ. *lif.* ἀπαρ.
461. lig. devn. il le dit lui-même. *lif.* il le dit de lui-même.
470 lig. 1. allusion. *lif.* illusion.
481. lig. 11. journeaux. *lif.* journaux.
509. cit. lig. ult. mores orationis. *lif.* mores oratoris.
539. cit. b. ea perfectō. *lif.* ea profectō.
560. lig. 4. s'empressoient... de lui témoigner. *lif.* à lui témoigner.
562. cit. lig. 3. adensu. *lif.* adscensu.
604. cit. πέν. *lif.* πέν.



De l'Imprimerie de QUILLAN, rue Galande, à l'Annonciation.





